BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

Rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par

ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, B. HAVRÁNEK, J. KURZ, M. PAULOVÁ,
F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

ANTONÍN DOSTÁL

Secrétaire de la rédaction:

B. ZÁSTĚROVÁ,
chargée de recherches à l'Institut Slave

XXIII

PRAGUE 1962

V. BEŠEVLIEV / SOFIA

LE NOM ANTIQUE DE SVETI VRAČ (BULGARIE) SIEGE EPISCOPAL AU VIe SIECLE

Le fameux slaviste russe Viktor Grigorovič avait visité, lors de son voyage entrepris en 1845 à travers la Turquie européenne entre autres, même le village de Sveti Vrač, dont le nom actuel est Sandanski. Le nombre des ruines qui, à cette époque encore, émergeaient du sol, lui avaient alors inspiré l'idée qu'il se trouvait sur l'ancien emplacement d'une ville.[1] La supposition de Grigorovič est confirmée non seulement par les matériaux archéologiques que l'on y découvre à plus près chaque année,[2] surtout par deux inscriptions publiées par D. Dečev. La première inscription se réfère à une donation faite par une certaine Flaviana Philokrateia en l'honneur de la mémoire de son mari et d'elle-même,[3] l'autre est un fragment d'une lettre d'empereur Antoine le Pieux.[4] Le contenu des inscriptions montre que, sur l'emplacement de la ville de Sandanski, se trouvait, dans le passé, une grande ville avec βουλή, δῆμος et ἄρχοντες qui était le centre du district urbain.[5] Cette ville occupait la place principale dans la région de la Struma centrale.

En dépit des inscriptions et des nombreuses trouvailles archéologiques, le nom de cette ville antique ne saurait être identifié avec certitude. Plusieurs conjectures ont déjà été émises. Desdevises du Désert[6] et, après lui, Philippson[7] situent la ville antique de Desudaba que Tite Live[8] mentionne en rapport avec les évènements de 168 avant n.è. et qui se trouvait à une distance de 75 mp de la rivière d'Axios [= Vardar], dans la région occupée par la tribu des Maïdes. Selon V. Ivanova,[9] cette ville aurait été

---

[1] В. Григоровичъ, *Очеркъ путешествия по Европейской Турции.* Москва 1877², 125: «Село Свети-Врачь, на склоне горы, знаменитой целебными источниками, весьма богато развалинами, по которым можно догадываться, что на месте его был прежде город».

[2] Изв. на Археол. Инст. XII (1938) 290—294; XIII (1939) 190—194 (cf. la note 1, p. 193); Годишник на Народ. Муз. за 1922—1925, 549—551; ГНМ VI (1932—1934), 87 sq., №№ 2, 3, 6, 10; Годишник на народ. археол. муз. Пловдив, II (1959) 52; Jahreshefte des österr. archäol. Inst. in Wien XLI (1954) 112 note 3; Bull. (epigr., Rev. des Et. Gr. LXIX (1956) № 159.

[3] Д. Дечев, *Едно дарение от областта на средна Струма,* Изв. на Археол. Инст. XIII (1939) 190—194, cf. Bull. 1948, № 112.

[4] D. Dečev, *Ein neuer Brief des Kaisers Antonius Pius,* Jahreshefte XLI (1954) 110—118, cf. Bull. 1948, № 159.

[5] Изв. на Археол. Инст. XIII, 193 et Jahreshefte XLI (1954) 113.

[6] *Géographie ancienne de la Macédoine.* Paris, 1863, 86, 293.

[7] *RE* V, 255.

[8] XLIV, 26.

[9] *Стари църкви и монастири,* Годишник на Народ. Муз. 1922—1925, 549.

identique à St. Vrač. D. Dečev réfute, à juste titre, une pareille identification soulignant l'absence de preuves irréfutables[10] et démontrant que la ville de Desudaba se trouvait à une distance de 111 km (=75 mp) de Vardar donc « folglich weit nördlich von Sveti Vrač ».[11] L'identification de Desudaba a été rejetée même par L. Robert[12] qui prétend que la ville inconnue était Parthicopolis. Plus tard, Dečev a admis[13] qu'il s'agissait ici de la ville macédonienne de Ἀλεξανδρόπολις, fondée par Alexandre le Grand sur le territoire de la tribu des Maïdes. A part des arguments d'ordre plutôt général, Dečev se réfère même aux restes de l'enceinte de la ville qui se sont conservés jusqu'en 1913 et qui semblent remonter à l'époque de Philippe II et d'Alexandre le Grand. Par contre, L. Robert fait observer que « C'est possible, mais cette ville n'est pas connue à l'époque impériale (seulement par Plutarque, Alex. 9, et St. Byz.). Nous avons suggéré qu'il pouvait s'agir de Parthicopolis . . . Parthicopolis a pu d'ailleurs succéder, fondation en l'honneur du vainqueur des Perses, à une Alexandropolis en décadence ».[14] Tout récemment B. Gerov[15] a localisé à Sv. Vrač l'ancien Gareskos qui est mentionné chez Strabon (VIII fr. 36), Pline l'Ancien (*Nat. hist.* IV 35) et Ptolémée (III 12, 22).

Aucune des tentations d'identification n'est donc corroborée par des preuves irréfutables. Le seul fait incontestable consiste en ce que les villes antiques mentionnées se trouvaient sur le territoire des Maïdes. Il ne faut cependant pas oublier que, dans les environs de la ville de Sandanski, près du village de Belica (actuellement Ilindenci), on rencontre également les ruines d'une ville antique. De pareils vestiges de l'antiquité se trouvent à plusieurs autres endroits de cette région. Le fait que la ville antique en question se trouvait sur le territoire des Maïdes ne saurait donc, à lui seul, justifier son identification avec l'une ou l'autre des villes antiques. Pour les mêmes raisons, il faut également rejeter l'identification de la ville avec Parthicopolis. Aucun témoignage ne confirme d'ailleurs que cette dernière ville aurait été située sur le territoire des Maïdes. Selon Ptolémée, elle aurait appartenu à la région de Sintica.[16] P. Collart[17] la situe « à Nigrita ou dans le voisinage ».

Dans cette situation, il faut chercher d'autres solutions du problème.

Quelques inscriptions funéraires datant de l'époque chrétienne primitive et d'autres trouvailles archéologiques comme des ruines d'églises et autres, attestent l'existence de la ville même à l'époque du christianisme. La dé-

---

[10] Изв. на Археол. Инст. XIII, 193.
[11] Jahreshefte XLI, 112, note 3.
[12] Bull. épigr. Rev. des Et. Grec. LXI (1948), № 112 et 1956, № 159.
[13] Jahreshefte XLI, 114—115.
[14] Bull. épigr., Rev. des Et. Grecques LXVII (1954), № 159.
[15] Проучвания върху Западнопонтийските земи през римско време ГСУ, ff. LIV (1961) 3.
[16] Ptolem. *Geogr.*, III, 12, 27.

couverte d'un baptistère en 1917[18] nous mène à la supposition que la ville fut le siège d'un évêque.

La supposition, formulée, assez vaguement d'ailleurs, par V. Ivanova[19] dans sa publication relative au baptistère, est corroborée par les récentes fouilles archéologiques entreprises dans cette ville et qui ont dégagé: un grand bâtiment de l'époque paléochrétienne primitive, basilique sans doute, avec une belle mosaïque et une inscription en mosaïque de la même époque chrétienne primitive datant des Ve—VIe siècles dans laquelle est mentionné un évêque.[20]

Il résulte donc du témoignage que nous offrent les fouilles effectuées que la ville de Sandanski, antérieurement Sveti Vrač, était un siège épiscopal. Elle appartenait sans doute au diocèse illyrique. Une des preuves corroborant — certaines réserves faites — notre hypothèse nous est fournie par l'inscription funéraire de Génélos provenant de la ville de Sveti Vrač[21] et qui se lit comme suit νουμεράριος τῆς στρατοπεδαρχικῆς τάξεως τοῦ Ἰλλυρίον (= ων). Génélos avait été enseveli dans une ville qui était ou son lieu natal ou son domicile.

Au VIe siècle, l'éparchie illyrique comprenait, selon le Synecdème de Hiérocle, deux Macédoines, la première et la seconde (Ἐπαρχία Μακεδονίας β' ὑπὸ ἡγεμόνα)[22] Si l'on tient compte de la situation géographique, la ville en question se trouvait sur le territoire de la seconde Macédoine. Selon l'œuvre précité de Hiérocle, la seconde Macédoine comptait les villes suivantes: Στόβοι, Ἄργος, Αἴστραιον (Εὐστράιον), Πελαγονία, Βάργαλα, Κελαινίδιον (Κελενίδιν), Ἁρμονία et Ζάπαρα L'auteur n'y mentionne ni Desudaba, ni Ἀλεξανδρόπολις avec laquelle la ville actuelle de Sandanski est souvent identifiée. Vraisemblablement les deux villes n'existaient plus au temps de Hiérocle (VIe siècle) ou portaient dèjà des noms différents. Selon Hiérocle, Παρθικόπολις appartenait également à la première Macédoine.[24] Parmi les huit villes faisant partie, d'après Synecdème, de la seconde Macédoine, seules les trois villes suivantes étaient des sièges épiscopaux: Stobi, Bargala et Zapara.[25] La ville de Stobi était située, on le sait déjà, dans la

[18] Philippes, ville de Macédoine. Paris, 1937, 507, 2.

[18a] Годишник на Народ. Муз. 1922—1925, 549—551.

[19] *Ibid.*, 551.

[20] L'inscription et la mosaïque seront publiées par T. Ivanov.

[20a] Cf. Пиринско дело 9. III, № 19 (1960) et la revue Турист. № 4, avril 1961, 20 (photo de l'inscription).

[21] В. Бешевлиев, *Два малко известни византийски надгробни надписа.* Изв. на бълг. истор. дружество XVI—XVII (1939) 42—47.

[22] G. Partey, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae Graecae episcopatuum.* Berolini, 1866, p. 6—8: 638, 1 et 641, 1.

[23] *Op. cit.*, p. 8: 641, 1—9.

[24] *Op. cit.*, p. 7: 639, 8.

[25] П. Лепорский, *История Ѳессалоникского екзархата до времени присоединения его к Константинопольскому патриархату.* С. Петербург 1961, 309—310.

région de Pustogradsko, près de la station ferroviaire de Gradsko en Macédoine.[26] L'emplacement de Bargala peut être localisé, d'après les résultats des fouilles, à l'Est du village nommé Karbinci, au Nord du village de Tarina et à l'Ouest du village de Radanja, dans la région de Štip, également en Macédoine.[27] Zapara est identifiée par G. Balasčev[28] au village de Caparevo, à une distance de 20 km nord-ouest de la ville de Sandanski; E. Honigmann la situe, par contre, dans son édition de Hiérocle, près du village de Capari à 13,5 km est de Bitolja,[29] et Ivan Venedikov[30] l'identifie avec une certaine réserve au village de Saparevo en Bulgarie.

Toutes ces tentatives d'identification basées sur une simple assonance extérieure doivent cependant être rejetées: Si les noms de Caparevo, Capari et Saparevo provenaient de Zapara, leur vocalisme serait nécessairement différent: cf. p. ex. *Timok* de *Timacus, Lom* de *Almus,* etc. Dans son livre précité,[31] Leporskij se contente de constater que *Положения города (Запара) не известно. Так как в половине VI. в. епископ Запары . . . стоял в подчинении епископу Юстиниана I, то можно думать, что этот город находился на границе с Дарданией.*

A part l'œuvre de Hiérocle, la ville de Zapara est mentionnée également dans les protocoles du Ve Concile oecuménique de 553, tenu à Constantinople. Parmi les signatures des participants, dont *Constitutum papae Vigilii de tribus capitulis*, on voit, après *Paulus humilis gratia Dei episcopus ecclesiae Ulpiensis* et *Projectus episcopus Nasitanae civitatis,* encore *Fabianus gratia Dei episcopus Zapparenae civitatis.*[32]

A un autre endroit des mêmes protocoles, on lit: *non sunt in nostro consilio praesentes . . . de Illyrico autem Sabinianus, et Projectus, et Paulus religiosissimi episcopi . . . ad Sabinianum reverendissimum episcopum Zaparenae* (var. lect. *Zapbarennae) civitatis Illyricianae dioeceseos, et adhortati sumus eum ut conveniret et consideret vestrae sanctissimae synodo: qui dixit non posse venire eo quod non praesto est archiepiscopus eius Benenatus.*[33]

Les textes mentionnés prouvent donc que la ville de Zapara se trouvait dans le diocèse illyrique, sur le territoire de la seconde Macédoine, et qu'elle était un siège épiscopal. La ville antique inconnue, située sur l'emplacement de la ville de Sandanski, et dont nous cherchons à découvrir

---

[26] Saria, *RE* 2, Reihe 4, 47—54.

[27] Ив. Венедиков, *Баргала,* Раскопки и проучвания I. (1948) 82—88.

[28] Г. Д. Баласчев, *Най-старата словенска държава на Балканския полуостров през VII и VIII в. и нейния етнически състав.* София, 1924, 16.

[29] *Le Synekdémos d'Hiéroklès.* Bruxelles, 1939, 16 et 641, 9.

[30] *Op. cit.* 83.

[31] *Op. cit.* 310 et p. 195, note 19.

[32] Mansi, *Amplissima Coll. Concil.* IX 106.

[33] *Op. cit.* 199.

le nom, appartenait également au diocèse illyrique et à la seconde Macédoine et était, de plus, un siège épiscopal aussi. Ces faits historiques nous semblent autoriser à identifier les deux villes et à déclarer que le nom ancien de Sveti Vrač, actuellement Sandanski, était Zapara. Il est naturel que cette identification, si véridique soit-elle, gardera le caractère d'une hypothèse; et que seule la découverte d'une inscription portant le nom de la ville pourra, en définitive, résoudre le problème de l'ancien nom de la ville de Sveti Vrač.

Après le VIe siècle, le nom de Zapara n'apparaît plus dans les sources historiques connues. Il semble que la ville avait été prise et détruite après l'an 553. Qui étaient les envahisseurs? Vraisemblablement, c'étaient les Slaves. L'histoire connaît plusieurs attaques tentées par les Slaves dans la région en question, en 578, 581—584, 586, 609 et 619. Presque toutes les attaques effectuées des Slaves avaient pour suite dévastations et pillage, surtout les attaques en 581—584 et en 609. D'après Jean d'Ephèse[34] qui rapporte la première attaque et Jean de Nicée[34] qui commente la seconde, les Slaves auraient alors saccagé beaucoup de villes situées dans la même région que Zapara. Cette dernière périt probablement lors d'une de ces attaques.

Selon D. Dečev[36] ..Ζα- vertritt sicher Δια- Si cette supposition, à l'appui de laquelle on pourrait citer des exemples comme Λίερνα > Zorna, Diana Ζάνες et autres,[37] est juste, on peut assumer que la première partie *Διαπαρα > Ζάπαρα dérive du nom de la tribu thrace des Δῖοι[35], et que *Διαπαρα > Ζάπαρα dérive du nom de la tribu des Βεσσάπαρα de celui des Βεσσοί avec la voyelle de liaison -*a*-. Dans ce cas, l'étymologie du nom de la ville confirme également la localisation postulée de Ζάπαρα, car, selon le témoignage des auteurs antiques,[36] la région aurait été habitée par la tribu des Δῖοι. Si notre conjecture est exacte, la ville n'aurait guère appartenu au territoire des Maïdes.

---

[34] L. Niederle, *Slovanské starožitnosti,* II, 1, Praha 1906, 174—280, surtout 207. Ensslin, *Slaveneinfälle, RE* 2, Reihe 2, 697—706 et surtout 701.

[35] Niederle 229, 1 et Ensslin 704 sq.

[36] *Die thrakischen Sprachreste.* Wien, 1957, p. 176, s. v. Ζάπαρα.

[37] D. Dečev, *Charakteristik der thrakischen Sprache,* 166 (v. Балканско езикознание II, 1960).

[38] D. Dečev, *Sprachreste,* p. 180, s. v. Δῖοι .

J. IRMSCHER / BERLIN

DIE BENENNUNG DES SCHWARZEN MEERES BEI DEN BYZANTINERN

Über die Benennung des Schwarzen Meeres im klassischen Altertum gibt es ein ausführliches Schrifttum, in welchem nach längeren Auseinandersetzungen sich einige Grundergebnisse als allgemeinanerkannt herauskristallisierten. Danach ist die Bezeichnung Schwarzes Meer, die sich bei allen Anliegervölkern findet,[1] die ursprüngliche, begründet nicht etwa durch die Farbe des Meeres, die sich von der anderer Meere nicht unterscheidet, sondern wahrscheinlicher durch die im Winter dort häufig auftretenden, für die Schiffahrt gefährlichen Nebel.[2] Die Griechen gelangten zu der Benennung über die Skythen, deren Sprache wohl iranischer Herkunft gewesen ist; die iranische Bezeichnung *axšaēna*— „dunkelfarbig", die im πόντος μέλας bei Euripides, Iphig. Taur. 107[3] ihre Entsprechung findet und durch den πόντος Σκυθικός bei Theokrit 16, 99[4] bestätigt wird, ist nach einer These von Max Vasmer,[5] die allenthalben auf Zustimmung stieß,[6] zur Folie eines mißverständlichen und mißverstandenen ἄξεινος geworden: Aus dem dunklen Meer wurde ein ungastliches. Diese Bezeichnung Πόντος Ἄξεινος hat sich auch dann noch als lebenskräftig erwiesen,[7] als sich schon längst die neue: Πόντος Εὔξεινος eingebürgert und durchgesetzt hatte; denn mit der großen Kolonisationsbewegung[8] war das

---

[1] Л. А. Елъницкий, Вестник древн. ист. 1950, 1, 194; Belege auch bei Σ. Ἐ. Λυκούδης in der Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία, 11, Ἀθῆναι, 1929, 756

[2] Ἤ. Γ. Κυριακόπουλος in: Ἐλευθερουδάκη Ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν, 10, Ἀθῆναι, 1930, 818. — Auf die Farbsymbolik schwarz-nördlich (Herbert Ludat, Saeculum 4, 1953, 151 f.) möchte ich hier nicht eingehen; zur Sache vgl. auch die Hinweise bei Jos. von Hammer, *Constantinopolis und der Bosporos,* 1. Pest, 1822, 9, Anmerkung 1.

[3] *Euripidis Tragoediae ex rec. Augusti Nauckii,* 2, ed. 3. Lipsiae, 1884, 65.

[4] *Theocriti reliquiae,* cur. Io. Iacobus Reiske. Viennae, 1765, 204 mit dem Scholion Σκυθικοῖο· τοῦ λεγομένου Εὐξείνου.

[5] *Untersuchungen über die ältesten Wohnsitze der Slaven, 1.* Leipzig, 1923, 20.

[6] Vgl. z. B. Émile Boisacq, Rev. belge de phil. et d'hist. 3, 1924, 315 ff.; Alessandro Ronconi, Studi italiani di fil. classica, N. S. 9 (1931) 215 ff.; D. Detschew, Zeitschr. f. Ortsnamenforsch. 7 (1931) 198; W. S. Allen, The Classical Quarterly 41 (1947) 86 ff.; Владимир Георгиев in: Сборник Гаврил Кацаров, 2. София 1955, 307. Ablehnend A. C. Moorhouse, The Classical Quarterly 34 (1940) 123 ff.

[7] Einige Beispiele: Henry George Liddell and Robert Scott, *A Greek-English Lexicon,* New edition by Henry Stuart Jones, 1. Reprinted Oxford, 1951, 170; mehr im *Thesaurus Graecae linguae ab Henrico Stephano constructus,* edd. Carolus Benedictus Hase, G. R. Lud. de Sinner et Theobaldus Fix, 1. Parisiis, 1831, 1081.

[8] Zur Wertung vgl. jetzt *Geschichte d. alten Griechenlands,* deutsch von Kurt Diesing. Berlin, 1960, 41 ff.

Schwarze Meer sehr bald zu einem „gastlichen" geworden.[9] Neben der vollen Namensform begegneten im übrigen nicht selten auch zwei verkürzte, elliptische: ὁ Πόντος bzw. ὁ Εὔξεινος, und die Römer übernahmen die griechischen Bezeichnungen.[10]

Soweit das Referat über den Stand der Frage bezüglich des klassischen Altertums! Es konnte das Fazit ziehen aus einer umfangreichen Literatur, die nicht nur die Quellenbelege aufzeichnete, sondern sie auch deutete und interpretierte. Gänzlich verändert sich dagegen die Lage, wenn wir uns nunmehr der byzantinischen Zeit zuwenden. Eine zusammenfassende Behandlung ist, soweit ich sehe, noch niemals erfolgt,[11] und auch die Lexika leisten nur geringe Dienste. Spezialindizes gibt es zwar zu einer Vielzahl von Autoren und Texten, aber ihre Qualität ist recht unterschiedlich, und heutigen Anforderungen genügt kaum einer. So stößt denn bereits die erste Aufgabe, die Aufnahme des Sachverhaltes, auf nicht geringe Schwierigkeiten, und ihr Ergebnis ist nicht so sehr durch systematisches Prozedieren als vielmehr vom Finderglück bestimmt. Es kann daher, was ich vorzutragen habe, nur als ein erster Versuch einer Zusammenfassung gewertet werden, der um so schneller überholt sein wird, je rascher es gelingt, auch die Byzantinistik mit jenen Hilfsmitteln auszurüsten, über welche die traditionsreichere Nachbardisziplin vom klassischen Altertum seit langem verfügt.

Es war nötig, eingangs über die antiken Gegebenheiten zu informieren, da angesichts der Traditionsgebundenheit der byzantinischen Literatur von vornherein zu erwarten steht, daß bei der Überzahl der Belegträger Entlehnungen und Anlehnungen aus dem klassischen Überlieferungsgut begegnen. Und in der Tat finden wir jene Varianten, von denen vorhin die Rede war, nebeneinander von der Epoche Justinians bis hin zu den Humanisten byzantinischer Abstammung.

Beginnen wir unseren Überblick, der, wie bereits bemerkt, Vollständigkeit weder erstrebt noch erstreben kann, mit Stephanos von Byzanz, dem im Zeitansatz schwankenden[12] Verfasser eines geographischen Lexikons![13]

---

[9] Г. Д. Белов, *Херсонес Таврический*. Ленинград, 1948, 31; vgl. auch Василъ Миковъ, *Произход и значение на имената на нашите градове, села, реки, планини и мъста*. София, 1943, 255 und das antike Zeugnis Plinius, *Hist. nat.* 6, 1 (*Caii Plinii Secundi Historiae naturalis libri XXXVII* cur. Car. Herm. Weisio, Ed. ster. Lipsiae 1841, 83).

[10] Viktor Burr, *Mare nostrum*. Stuttgart, 1932 29 ff., speziell 35; vgl. ferner die Belege bei Albert Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, 2, 2. Aufl. Hamburg, 1877, 24 ff. — Auf das Mittelmeer, die θάλασσα κατ' ἐξοχήν, wurde das Wort πόντος nur exzeptionell, und zwar meist in poetischer Ausdrucksweise, bezogen (vgl. dazu Heinrich Kiepert, *Lehrbuch der alten Geographie*. Berlin, 1878, 28, sowie den *Thesaurus Graecae Linguae* a. a. O. 4, edd. Carolus Benedictus Hase, Guilielmus Dindorfius et Ludovicus Dindorfius. Parisiis, 1841, 232).

[11] Dieselbe Feststellung bei J. H. Mordtmann in der Enzyklopaedie des Islām, hrsg. von M. Th. Houtsma u. a., 2. Leiden, 1927, 782.

[12] Tadeusz Sinko, *Literatura grecka, III 2*. Wrocław, 1957, 325 weist ihn der Mitte des 6. Jahrhunderts zu und verzeichnet die Doxographie ebd. Anmerkung 264.

Hier lesen wir beim Stichwort Πόντος: Πόντος, ἰδικῶς ὁ Εὔξεινος. Τὸ ἐθνικὸν Πόντιος καὶ Ποντία καὶ Ποντιάς, καὶ τὸ κτητικὸν Ποντικός. Im eigenen Sprachgebrauch des Stephanos[14] heißt es für gewöhnlich ὁ Εὔξεινος Πόντος[15] bzw. einmal ὁ Πόντος ὁ Εὔξεινος;[16] nur in zwei von ihm überlieferten Hekataiosfragmenten begegnet eliptisches Πόντος.[17] Und um bei den Lexika zu bleiben: In der Λέξεων συναγωγή des Patriarchen Photios (820 bis 891) wird πόντος erklärt als κυρίως μὲν ὁ ἔνδον τῆς Χερρονήσου καὶ Εὐξείνου καλούμενος, καταχρηστικῶς δὲ πᾶσα ἡ θάλασσα,[18] nachdem der wohl dem 5. Jahrhundert zugehörige[19] Hesych[20] auf den Eigennamen überhaupt nicht einging, sondern nur die Synonyme θάλασσα, πέλαγος verzeichnete

Die bekanntlich nicht sehr reiche[21] geographisch-topographische Literatur der Byzantiner besitzt ihren markantesten Vertreter in Kosmas Indikopleustes und seiner Χριστιανικὴ τοπογραφία.[22] Hier ist im Zusammenhang mit den sieben Klimata[23] davon die Rede, daß deren sechstes τὸ κατὰ μέσον τοῦ Πόντου sei.[24] Daß mit Πόντος das Meer und nicht die Provinz gemeint ist, beweisen der Zusammenhang sowie spätere Abhandlungen über den gleichen Gegenstand: Der Traktat Περὶ τῶν ζ' κλιμάτων im Cod. Monac. 287 s. XIV exeunt. spricht von dem sechsten Klima, ἐν ᾧ ἐστὶν ὁ Εὔξεινος Πόντος, während wir im Cod. Paris. graec. 854 unter dem Titel Περὶ τῶν κλιμάτων τῆς γῆς die Lage des sechsten Klimas danach bestimmt finden, ἔνθεν κεῖται ἡ Ἀβὰρ[26] καὶ ὁ Εὔξεινος Πόντος.[27] Wenig ergiebig ist in unserem

---

[13] Die dringend erforderliche Neuausgabe ist von Ernst Grumach (Berlin) schon weit gefördert; möge sie bald zum Abschluß gelangen!

[14] *Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt* ex rec. Augusti Meinekii, 1. Berolini, 1849, 532; vgl. auch den *Thesaurus Graecae Linguae* a. a. O. 6, 1842—1847, 1477.

[15] Ausgabe von Meineke, 35, 76, 153, 584, 631, 642.

[16] Ebd. 631.

[17] Ebd. 333 und 386 (vgl. auch Felix Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker,* 1. Berlin, 1923, F 213 und F 216).

[18] *Photii patriarchae Lexicon,* rec. S. A. Naber 2. Leidae, 1864, 99.

[19] Sinko a. a. O. 324.

[20] *Hesychii Alexandrini lexicon,* Ed. min. cur. Mauricius Schmidt, Ed. 2. Jenae, 1867, 1264.

[21] Vgl. Wilhelm Tomaschek, Sitzungsber. d. Philosoph.-hist. Cl. d. Königl. Akad d. Wissen. 113 (Wien, 1886) 285. Eine Ursache dafür mag darin zu suchen sein, daß sich, worauf Aug. Fr. Gförer, *Byzantinische Geschichten,* hrsg. von J. B. Weiß, 2. Graz, 1873, 401 hinwies, das byzantinische Seewesen mit dem antiken nicht messen vormochte.

[22] Über ihn zulezt Н. Пигулевская, *Византия на путях в Индию.* Москва 1951, 129 ff.

[23] Dazu Kubitschek in Paulys Real-Encyklopädie der classischen Altertumswissenschaft, Neue Bearbeitung, hrsg. von Wilhelm Kroll, XI 1, Stuttgart 1921, 838 ff. und Ernst Honigmann, *Die sieben Klimata und die* πόλεις ἐπίσημοι. Heidelberg, 1929, passim

[24] E. O. Winstedt, *The Christian Topography of Cosmas Indicopleustes.* Cambridge, 1909, 232 (= 323 D Migne).

[25] Honigmann a. a. O. 225.

[26] Zu der Namensform vgl. Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica, 2,* 2. Aufl. Berlin 1958, 51, welcher der Lesart Ἀβαρία den Vorzug geben möchte.

[27] Honigmann a. a. O. 227.

Zusammenhang die kirchliche Geographie, da die Bischofssitze etc. meist durch Einheiten der politischen und nicht der physischen Erdkunde in ihrer Lage näher bestimmt wurden. So kann also die Bezeichnung ἐπαρχία Πόντου Πολεμωνιακοῦ in der dem 8. Jahrhundert zugehörigen[28] Τάξις προκαθεδρίας τῶν ὁσιωτάτων πατριαρχῶν, μητροπολιτῶν καὶ αὐτοκεφάλων[29] nicht mißdeutet werden, ebensowenig wie der Hinweis der aus dem 14. Jahrhundert stammenden[30] Notitia episcopatuum 4 (N) auf einen Bischof: ὁ Νεοκαισαρείας Πόντου Πολεμωνιακοῦ.[31] In dem gleichen Texte wird ein weiterer Bischofssitz: ὁ Ἀμασείας, Εὐξείνου Πόντου[32] verzeichnet; auch hier ist die politische Einheit gemeint, so ungewöhnlich die Benennung auch sein mag — denn Amaseia, die noch heute existierende einstige Hauptstadt der pontischen Könige, liegt hinreichend weit vom Meere entfernt.[33] Anders verhalten sich dagegen die Dinge bei dem Metropolitensitz ἡ Ἀμαστρις Πόντου,[34] den die Τάξις τῶν πατριαρχικῶν θρόνων des Nilos Doxopatres[35] (12. Jahrhundert) verzeichnet. Denn Amastris liegt weit von der Landschaft Pontos entfernt an der Westgrenze Paphlagoniens, und zwar an der Meeresküste,[36] so daß die Bezugnahme auf den Pontos Euxeinos durchaus zu Recht besteht.

In viel größerem Umfang erscheinen die Historiker als Belegträger — durch alle Epochen hindurch, und zwar sowohl die vornehmen Darsteller der Zeitgeschichte wie auch die wenig gebildeten Verfasser der Weltchroniken. Wir geben eine Auswahl aus dem umfangreichen Material, welche nicht zuletzt durch den Grad bestimmt wird, in dem dieses lexikographisch erschlossen ist.

Bei Prokop[37] ist die Form ὁ Εὔξεινος Πόντος offenkundig die reguläre,[38] augenfällig häufig durch ein zwischen die beiden Nomina eingeschobenes καλούμενος komplettiert.[39] Demgegenüber ist die Umstellung Πόντος ὁ Εὔ-

---

[28] Vgl. Moravcsik a. a. O. 1, 2. Aufl. Berlin, 1958, 463.

[29] Bei Carl de Boor, Zeitschr. f. Kirchengesch. 12 (1891) 527.

[30] Moravcsik a. a. O., 464.

[31] *Hieroclis Synecdemus et Notitiae Graecae episcopatuum,* ex recogn. Gustavi Parthey. Berolini, 1866, 133. Zu allem Überfluß liegt Neocäsarea auch noch im Binnenlande (s. Albert van Kampen, Die Welt der Antike, 11. Auflage. Gotha, 1956, Karte 7). Über den Pontus Polemoniacus vgl. W. M. Ramsey, *The historical geography of Asia Minor.* London, 1890, 253, 325 und 447; Hilfe leistet ferner die Liste bei Ernst Gerland, *Die Genesis der Notitia episcopatuum,* 1. Istambul, 1931, 39.

[32] Hierocles a. a. O. 132.

[33] Vgl. Hirschfeld in Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, Neue Bearbeitung von Georg Wissowa, 1, Stuttgart 1894, 1743, sowie van Kampen a. a. O.

[34] Hierocles a. a. O. 303.

[35] So die korrekte Form laut Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur,* 2. Aufl. München, 1897, 415.

[36] Hirschfeld bei Pauly-Wissowa a. a. O. 1749 und van Kampen a. a. O.

[37] Zitiert nach den Seiten der Ausgabe: *Procopii Caesariensis Opera omnia,* recogn. Jacobus Haury, I: Lipsiae, 1905, II: *ibid.,* 1905, III 1: *ibid.,* 1906, III 2: *ibid.,* 1913.

[38] I 309; II 508 (zweimal), 510, 512; III 2 33, 37, 99, 101.

[39] I 285, 292; III 1 152 f.; III 2 27, 36, 172.

ξεινος [40] und vollends elliptisches Πόντος [41] exzeptionell. Prokops Fortsetzer Agathias spricht V 1[42] von den Τζάννοι, die πρὸς νότον ἄνεμον τοῦ Εὐξείνου Πόντου in der Gegend von Trapezunt wohnen, und fährt fort, daß diese καταθέοντες τὰ ἀμφὶ τὸν Πόντον χωρία τούς τε ἀγροὺς ἐλεηλάτουν καὶ τοὺς ὁδοιπόρους ἐσίνοντο. Man ist zunächst geneigt, τὰ ἀμφὶ τὸν Πόντον mit „die Länder um das Schwarze Meer" zu übersetzen; im Hinblick auf das präzise Εὔξεινος Πόντος, das vorangeht, und den sonstigen Sprachgebrauch des Autors[43] muß man jedoch an den Landstrich denken.[44] Daß solche Folgerichtigkeit indessen nur für den einzelnen Schriftsteller, nicht auch für seine Zeitgenossen kennzeichnend ist, macht der ebenfalls der Justinianischen Epoche zugehörige Johannes Lydos deutlich, der in bezug auf das Schwarze Meer De ostentis 288[45] ἄχρι Εὐξείνου und 356 πρὸς τῷ Πόντῳ schreibt.

Für die Chronographen habe ich folgende Exempla vorzulegen. Georgios Synkellos (+ 810/11)[46] hat ὁ Πόντος neben ὁ Εὔξεινος Πόντος[47] und ἡ Ποντικὴ Θάλασσα.[48] Theophanes Confessor (+ 818)[49] verwendet mit Vorliebe ἡ Ποντικὴ Θάλασσα[50], eine Wendung, deren er sich neben ἡ θάλασσα ἡ τοῦ Πόντου,[51] ὁ Πόντος[52], und ὁ Εὔξεινος Πόντος bedient. Der Patriarch Nikephoros (im Amte von 806 bis 815, +828)[54] gebraucht ὁ Εὔξεινος[55] neben Πόντος Εὔξεινος[56]. Im sog. Theophanes continuatus stehen (ὁ) Εὔξεινος[57]

[40] II 589, 500, 509; III 2 28.

[41] I 309; II 490 ff. Nachweisbar auch bei Prokops Vorgänger Zosimus (ex recogn. Immanuelis Bekkeri, Bonnae, 1837, 30) und dem Historiker der Herakleioszeit Theophylactus Simocatta (Historiae 8, 14, 2; ed. Carolus de Boor. Lipsiae, 1887, 312).

[42] *Agathiae historiarum libri quinque,* B. G. Niebuhrius Graeca rec., Bonnae 1825, 278.

[43] Er verwendet regelmäßig ὁ Εὔξεινος Πόντος, so S. 104, 182, 185, 282, 300 und 309 der Ausgabe von Niebuhr.

[44] So das Register zu Niebuhrs Ausgabe 406: „Pontus provincia a Tzannis vexatur", während die ihr beigegebene Übersetzung des Bon. Vulcanius mehrdeutig ist: „locaque Ponto adiacentia". Auch in der Übersetzung von M. B. Левченко, Агафий, *О царствовании Юстиниана,* Москва, 1953, 137 verhilft erst der Hinweis des Register S. 216 (Понтика) zu eindeutiger Interpretation (die Teilübersetzung desselben Gelehrten im Византийский временник 3, 1950, 305 ff. enthält die Stelle nicht).

[45] Ioannes Lydus ex recogn. Immanuelis Bekkeri, Bonnae 1837.

[46] Moravcsik a. a. O. 531.

[47] *Georgius Syncellus et Nicephorus* Cp. ex rec. Guilielmi Dindorfii, 1. Bonnae, 1829, 717.

[48] Ebd. 716.

[49] Moravcsik a. a. O. 531.

[50] *Theophanis Chronographia,* rec. Carolus de Boor, 1. Lipsiae 1883, 357, 358, 359.

[51] A. a. O. 102.

[52] A. a. O. 126, 434, 481.

[53] A. a. O. 356, 357, 432.

[54] H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich.* München, 1959, 489 f.

[55] *Sancti Nicephori breviarium rerum post Mauricium gestarum,* recogn. Immanuel Bekkerus. Bonnae, 1837, 17 und 75.

[56] Ebd. 39.

[57] *Theophanes continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus* ex recogn. Immanuelis Bekkeri. Bonnae, 1838, 59, 156, 340.

und ὁ Εὔξεινος Πόντος[58] unterschiedslos nebeneinander. Der im 9. Jahrhundert schreibende Georgios Monachos bzw. sein Fortsetzer[59] hat ὁ Εὔξεινος Πόντος[60], während die früher dem Symeon Magistros zugeschriebene anonyme Chronik[61] den Versuch der Theophanesfortsetzung[62] aufnimmt, die Benennung des Schwarzmeeres abzuleiten[63]. Εὔξεινος Πόντος heiße das Meer κατὰ ἀντίφρασιν[64], denn in Wirklichkeit habe es als κακόξεινος gegolten wegen der beständigen Piratenüberfalle auf die Fremden. Erst als dann Herakles Ordnung geschaffen habe, hätten die Reisenden — nunmehr im Gefühle der Sicherheit — das Meer Εὔξεινος benannt. Die Erklärung ist, wie bereits erwähnt, aus dem Theophanes continuatus entlehnt worden, der sie seinerseits wortwörtlich aus der B-Rezension des Georgius continuatus, auf die sich auch sonst die Theophanes-Fortsetzung wesentlich stützt,[65] ausgeschrieben hat.[66] Da der Georgius continuatus trotz seiner Feindseligkeit diesem Kaiser gegenüber[67] Frucht der durch den Namen des Konstantin Porphyrogennetos gekennzeichneten literarischen Bestrebungen ist,[68] verwundert eine solche klassische Reminiszenz nicht; überdies ist die Heraklesfigur bei den Byzantinern auch später noch lebendig gewesen.[69] Nur ist die Verbindung des Heros mit dem Schwarzen Meer in der hier erzählten Form umgewöhnlich; lieber ließ man dort — nahe der Stadt Heracleia Pontica — Herakles in den Hades hinabgestiegen sein und den Höllenhund Kerberos herausgeholt haben.[70] Übrigens findet sich die gleiche Erklärung, daß Herakles das ungastliche Meer gastlich gemacht habe, auch in dem Kommentar des Eustathios zu dem geographischen Lehrgedicht des Dionysios Periegetes;[71] nur steht dort gleich dane-

---

[58] Ebd. 101 und 424.

[59] Moravcsik a. a. O. 269 f.

[60] *Theophanes continuatus* a. a. O. 914 (vgl. auch die Rezension M = Theodosii Meliteni Chronographia, ed. Theophilus Lucas Fridericus Tafel. Monachii, 1859, 232).

[61] Dazu Steven Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his Reign.* Cambridge, 1929, 2; über das Verhältnis der beiden Chroniken bereits früher Philipp Krug, *Forschungen in der älteren Geschichte Rußlands,* 2. St. Petersburg, 1848, 785 ff.

[62] *Theophanes continuatus* a. a. O. 424.

[63] Ebd. 746. Über die vorausgesetzte historische Situation (Juni 941) vgl. Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates,* 2. Auflage. München, 1952, 223.

[64] Vgl. Athenaeus, *Deipnosophistae* III 90 b (e recogn. Augusti Meineke. 1. Lipsiae 1858, 163): κατ' εὐφημισιὸν τῆς ἀντιφράσεως.

[65] Moravcsik a. a. O. 271.

[66] В. М. Истринъ, *Хроника Георгия Амартола в древнем славянорусском переводе,* 2. Петроград 1922, 60 f.

[67] Moravcsik a. a. O. 270.

[68] Dazu Romilly J. H. Jenkins, Dumbarton Oaks Papers 8 (1954) 11 ff.

[69] Die Nachweise bei Krumbacher a. a. O. 1166; vgl. ferner den *Index* bei Kurt Weitzmann, *Greek mythology in Byzantine art.* Princeton, 1951, 212.

[70] O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte, 1.* München, 1906, 321; Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff, *Euripides Herakles, 2,* 2. Aufl. Berlin, 1959, 31.

[71] *Geographiae veteris scriptores Graeci minores, 4.* Oxoniae, 1712, 27 = Dionysius Periegetes, ex rec. Godofredi Bernhardy, 1. Lipsiae 1828,, 113 = *Geographi Graeci minores,*

ben die Ausweichmöglichkeit, daß auch die Ionier durch ihre Städtegründungen sich jenes Verdienst erwarben. Als dritte Variante verweist Eustathios auf die menschenfressenden Skythen, die durch ein derartiges Benehmen das Meer als ungastlich hätten erscheinen lassen.

Aus der Reihe späterer Chronisten greifen wir noch einige wenige Beispiele heraus. Johannes Zonaras hat an drei Stellen in gleicher Gestalt ὁ Εὔξεινος Πόντος[72] und ein weiteres Mal ὁ Πόντος ὁ Εὔξεινος[73], für Michael Glykas, ebenfalls Verfasser einer Weltchronik, vermag ich nur das elliptische ὁ Εὔξεινος nachzuweisen,[74] während die versifizierte Kaiserchronik des im Anfang des 14. Jahrhunderts schreibenden Ephraim[75] mit Πόντος stets den Landstrich bezeichnet. Das beweist der hinzugefügte Ortsname in den Versen 3960 ff:

ἐπιστρατεύει σὺν στρατιᾷ μυρίᾳ
τοῖς κατὰ Πόντον Ἀγαρηνοῖς βαρβάροις
κατακρατοῦσιν τὴν Νεοκαισαρέων,[76]

und gilt auch in bezug auf das Adjektiv, wenn V. 9567 erzählt wird, daß der Apostel Andreas den Samen des Evangeliums brachte τοῖς Ποντικοῖς κλίμασι καὶ Βιθυνίας[77] — per Ponti regiones ac Bithyniae (in der Übersetzung von Angelo Mai).[78]

Derselben Mannigfaltigkeit der Formen wie bei den Chronographen begegnen wir auch bei den ihnen gleichzeitigen gelehrten Autoren, voran den Verfassern zeitgeschichtlicher Darstellungen. Der bereits genannte Kaiser Konstantin Porphyrogennetos kommt in seinen staatspolitischen Schriften mehrfach auf das Schwarze Meer zu sprechen. Dabei stoßen wir auf bisher unbekannte Varianten: ἡ τοῦ Πόντου θάλασσα[79] neben ἡ Ποντικὴ Θάλασσα[80] und θάλαττα [sic!] ἡ Ποντική[81]. Ferner begegnet bloßes ὁ Πόντος

---

recogn. Carolus Müllerus, 2, Parisiis 1861, 243. Die Paraphrase des Gedichtes, die Krumbacher. a. a. O. 538 und Moravcsik a. a. O. 262 dem Eustathios zuweisen, präzisiert (*Geogr. vet. script.* a. a. O., append. S. 2) die Aussage Ἡρακλῆς ἐκβαλὼν ἐκεῖθεν τοὺς ληστὰς φιλοξένους τινάς κατῴκισεν.

[72] *Ioannis Zonarae Annales* ex rec. Mauricii Pinderi, 2. Bonnae 1844, 171 und 590; 3, ibid. 1897, 404.

[73] 1. Bonnae 1841, 302 (der Verweis im Index Bd. 3, 828 auf Bd. 1, S. 301 ist zu streichen und stattdessen die vorgenannte Stelle nachzutragen).

[74] *Michaelis Glycae Annales,* recogn. Immanuel Bekker, Bonnae 1836, 65. So auch — und zwar sogar ohne Artikel — bei *Georgius Cedrenus,* ab Immanuele Bekkero . . emend., 2, Bonnae 1839, 173.

[75] Moravcsik a. a. O. 256.

[76] *Ephraemius* ex recogn. Immanuelis Bekkeri, Bonnae 1840, 168.

[77] Ebd. 383.

[78] Ebd.

[79] Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio,* ed. by Gy. Moravcsik. Budapest, 1949, 182 und 186.

[80] Constantino Porfirogenito, *De thematibus,* a cura di A. Pertusi, Città del Vaticano, 1952, 64 (zweimal).

[81] Ebd.

völlig eindeutig als Schwarzes Meer z. B. De thematibus II: ἡ Βουλγαρία καὶ αὐτὸς ὁ Ἴστρος καὶ τὸ περιώνυμον ὄρος τὸ διῆκον ἄχρι τοῦ Πόντου, τὸ καλούμενον Αἷμος[82] oder Βόσπορος πόλις Πόντου κατὰ τὸν Κιμμέριον κόλπον[83] Man wird daher Πόντος auch an solchen Stellen in diesem Sinne auffassen dürfen, wo die Bedeutung nicht in gleicher Weise evident wird, wie z. B. πλαγίτικα τοῦ Πόντου De administrando imperio 53,[84] „coastal vessels",[85] Küstenschiffe des Schwarzen Meeres, oder De thematibus I, wo davon die Rede ist, daß das Ägäische Meer schwer zu befahren und zu überqueren sei (βαρύπλουν ἐστὶ καὶ δυσπέρατον) und daß es Bergen gleiche Wogen hervorbringe, was seine Ursache habe entweder in der Vielzahl von Inseln oder aber in der Strömung des Schwarzen Meeres (τὸ ῥεῦμα τοῦ Πόντου), die auf Abydos zu herabkomme und mit großem Impetus auf die Inseln auftreffen.[86]

Dem Zeitalter Konstantins VII. gehört auch die Suda an, jenes Sachwörterbuch, daß infolge einer verfehlten Konjektur zu dem angeblichen Verfassernamen Suidas kam.[87] Sub voce Εὔξεινος lesen wir ὄνομα πελάγους, ὁ Πόντος, wobei letzteres mit großem Anfangsbuchstaben geschrieben werden sollte;[88] darauf folgt ein nicht ganz korrektes Herodotzitat (4, 85): πελαγέων γὰρ ἁπάντων ἐστὶ θαυμασιώτατος[89]. Sub voce Πόντος wird bestätigt, daß damit κυρίως das Meer ἔνδον τῆς Χερρονήσου καὶ Εὐξείνου bezeichnet werde, καταχρηστικῶς δὲ πᾶσα ἡ θάλασσα[90]. Die letzte Feststellung, die uns schon von Photios her bekannt ist,[91] mag auf den altgriechischen Sprachgebrauch zutreffen, durch den byzantinischen wird sie, wie unsere Ausführungen zeigen, kaum gestützt.

Was sonst noch aus den gelehrten Autoren an Belegen zu entnehmen ist, können wir kurz abmachen, da sich gegenüber den bekannten Phänomenen keine wesentlich neuen Varianten finden. Leon Diakonos, Verfasser eines Geschichtswerkes, das mit dem Todesjahr des Kaisers Konstantin Porphyrogennetos (959) beginnt und bis zum Jahre 976 geführt ist,[92] hat ὁ Εὔξει-

---

[82] Ebd. 84.

[83] Ebd. 98.

[84] Ausgabe von Moravcsik S. 286.

[85] R. J. H. Jenkins bei Moravcsik a. a. O. 287; πλαγιτικός ist Ἅπαξ λελόμενον laut *Index* S. 326.

[86] Constantinus Porphyrogenitus, *De thematibus et De administrando imperio,* recogn. Immanuel Bekker. Bonnae, 1840, 43. Pertusi a. a. O. 83 schreibt πόντος und nimmt den Beleg in seinen *Index* (S. 192) nicht auf.

[87] Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica, 1.* Berlin, 1958, 512.

[88] Gegen Ada Adler, Suidae lexicon, 2. Lipsiae, 1931, 461.

[89] In Original πέφυκε θαυμασιώτατος (Herodoti *De bello Persico libri novem,* recogn. Immanuel Bekkerus, Ed. ster. alt. Berolini, 1845, 373).

[90] Ed. Ada Adler, 4. Lipsiae, 1935, 172.

[91] Vgl. oben.

[92] Moravcsik a. a. O. 398.

νος[93] und dazu singulär die umständliche Wendung ὁ Πόντος, ὃς Εὔξεινος ὀνομάζεται.[94] Διὰ τῆς Ποντικῆς Θαλάσσης heißt es bei Michael Attaleiates,[95] der im darauffolgenden Jahrhundert schrieb; daneben findet bei ihm die Kurzform ὁ Πόντος Anna Komnene, die hochgebildete, ambitiöse Prinzessin, nimmt in der den Taten ihres Vaters gewidmeten Ἀλεξιάς die neue Variante des Attaleiates auf: ἡ Ποντικὴ Θάλασσα;[97] ansonsten hat sie ὁ Εὔξεινος Πόντος,[98] Πόντος ὁ Εὔξεινος[99] und kurzweg ὁ Πόντος[100] Johannes Kinnamos, der sein den Kreuzfahrern wenig freundliches Geschichtswerk ein reichliches Menschenalter später abfaßte, gebraucht ὁ Εὔξεινος Πόντος[101] ebenso wie der bereits erwähnte gelehrte Erzbischof von Thessalonike Eusthathios,[102] bei dem aber auch die elliptischen Formen ὁ Εὔξεινος[103] und ὁ Πόντος überliefert sind.[104]

Wir kommen nunmehr zu den Geschichtsschreibern der Paläologenzeit, der Endphase der byzantinischen Geschichte. Die archaisierenden Tendenzen des Georgios Pachymeres[105] zeigen sich auch in den bei ihm begegnenden Benennungen des Schwarzen Meeres; denn neben der Kurzform ὁ Πόντος[106], neben ἡ Εὔξεινος Θάλασσα[107] stoßen wir auf ungewöhnliches τὸ Εὔξεινον πέλαγος.[108] Zwar viele Belege, jedoch nur wenige Varianten bietet der dem 14. Jahrhundert zugehörige Polyhistor Nikephoros Greogoras: ὁ Πόντος,[109] ὁ Εὔξεινος,[110] ὁ Εὔξεινος Πόντος.[111] Dagegen soll Πόντος in der Verbindung ἀπὸ θαλάσσης τῆς περὶ Πόντον καὶ Γαλατίαν ἕως θαλάσσης τῆς περὶ Λυκίαν καὶ Καρίαν καὶ ποταμὸν τὸν Εὐρυμέδοντα augenscheinlich den

---

93 *Leonis Diaconi historiae libri decem e* rec. Caroli Benedicti Hasii. Bonnae, 1828, 44 und 144.

94 Ebd. 130.

95 *Michaelis Attaliotae Historia,* recogn. Immanuel Bekkerus. Bonnae, 1853, 206.

96 A. a. O. 279.

97 *Annae Comnenae Alexiadis libri XV,* ed. Ludovicus Schopenus, 2. Bonnae, 1878, 13.

98 Ebd. 1. Bonnae, 1839, 25 und 2, 298.

99 Ebd. 1, 337.

100 Ebd. 2, 48.

101 *Ioannis Cinnami Epitome,* rec. Augustus Meineke. Bonnae, 1836, 75.

102 *Eustathii Opuscula,* ed. Theophil. Lucas Frider. Tafel. Francoforti, 1832, 370.

103 Ebd. 173.

104 Alle drei Formen nebeneinander Geographiae veteris scriptores a. a. O. 27 f.

105 Vgl. Moravcsik a. a. O. 280.

106 *Georgii Pachymeris de Michaele et Andronico Palaeologis libri tredecim,* recogn. Immanuel Bekker, 1. Bonnae, 1835, 421 (zweimal).

107 Ebd. 419 und, in leichter Variierung (διὰ θαλάσσης Εὐξείνου), 420.

108 Ebd. 419.

109 Nicephori Gregorae *Byzantina historia* cura Ludovici Schopeni, 1. Bonnae, 1829, 36 und 416; 2. Bonnae, 1830, 844 und 877; Nicephori Gregorae *Historiae Byzantinae libri postremi* ab Immanuele Bekkero, ed., Bonnae, 1855, 45 (dreimal) und 117.

110 Ebd. Bd. 1, 207; Bd. 2, 849; Bd. 3 (Bekker), 45.

111 Ebd. Bd. 1, 134 und 375; Bd. 2, 683, 796, 877 (zweimal), 880; Bd. 3 (Bekker), 82 und 558.

112 Bd. 1, 141.

Landstrich und nicht das Meer bezeichnen. Durchaus im gleichen Rahmen liegen die Belege, welche das Geschichtswerk des Exkaisers Johannes Kantakuzenos an die Hand gibt: ὁ Εὔξεινος Πόντος[113] und elliptisches ὁ Εὔξεινος.[114] Laonikos Chalkokondyles, der die Einnahme Konstantinopels durch die Türken unter welthistorischem Aspekt darzustellen versuchte, hat fast durchgehend Εὔξεινος Πόντος,[115] und zwar nicht selten ohne Artikel;[116] Εὔξεινος allein findet sich nur an einer Stelle,[117] und wo Πόντος elliptisch begegnet, gibt erst der große Zusammenhang volle Klarheit, daß nicht die Landschaft, sondern tatsächlich das Meer gemeint ist: διὰ τοῦ Πόντου heißt bei Chalkokondyles[118] „entlang dem Schwarzen Meere,[119] und die bithynische Stadt wird etwas ungewöhnlich ἡὲς τὸν Πόντοῦ Ἡρακλεία genannt.[120] Die Vielfalt der möglichen Formen begegnet weiter bei Dukas, dem Freund der Kirchenunion, der in seinem Geschichtswerk archaisierende Schriftsprache mit vulgären Elementen verbindet. (Ὁ) Εὔξεινος Πόντος[121] steht neben ὁ Εὔξεινος[122] und ὁ Πόντος,[123] ἡ Ποντικὴ Θάλασσα[124] neben τὸ Ποντικὸν Πέλαγος,[125] und außerdem kommt noch mehrfach das Adjektiv Ποντικός neben τὰ μέρη vor;[126] „das Schwarzmeergebiet". Knapper in seinen Ausdruckmöglichkeiten ist der Türkenhistoriker Kristobulos von Imbros: ὁ Εὔξεινος Ποντος mit[127] und ohne Artikel[128], ὁ Εὔξεινος[129] und ὁ Πόντος.[130] Daß schließlich die altklassische Bezeichnung auch mit den griechischen Humanisten nach Italien gewandert ist, bezeugt Theodoros Gazes, De origine Turcarum: τοῦ τε Ποντικοῦ καὶ τοῦ Κασπίου.[131]

Die Vielzahl der vorgetragenen Belege, die ja, wie eingangs ausge-

---

113 *Ioannes Cantacuzeni Historiarum libri IV* cura Ludovici Schopeni, 1. Bonnae 1828, 326, ferner 294 im App.

114 Ebd. 3, Bonnae 1832, 188 f. und 219.

115 *Laonici Chalcocondylae Historiarum libri decem* ex recogn. Immanuelis Bekkeri, Bonnae 1843, 8, 27, 29, 36, 77, 130, 131, 134, 139, 198, 385.

116 Mit Artikel notiere ich folgende Belege a. a. O. 13, 15, 130, 171, 284, 307, 460 (zweimal), 486, 505, 529, 529/530.

117 A. a. O. 326.

118 A. a. O. 329 und 489, anders („über — hin", „durch — hindurch") 505.

119 „de pe la Marea Neagră" übersetzt Vasile Grecu, Laonic Chalcocondil, *Expuneri istorice*. Bucureşti, 1958, 195 und „de-a lingul Mării Negre" S. 277.

120 A. a. O. 489.

121 Ducae *Historia turcobyzantina,* ex rec. Basilii Grecu. Bucureşti, 1958, 79, 113, 123, 133.

122 Ebd. 131 und 189.

123 Ebd. 131, 307 (zweimal), 331.

124 Ebd. 69, 245, 395 und ἡ Θάλασσα ἡ Ποντική 297 und 429.

125 Ebd. 253.

126 Ebd. 175 und 181.

127 Carolus Müller, *Fragmenta historicorum Graecorum,* V 1. Parisiis, 1873, 109.

128 Ebd. 112 und 139.

129 Ebd. 138 (zweimal).

130 Ebd. 139.

131 *Bessarionis opera* ... acc. et denuo recogn. J.-P. Migne. Paris, 1866, 1001.

führt,[132] zu einem guten Teil zufälligen Charakter tragen, dürfte jedenfalls soviel deutlich gemacht haben, daß in der byzantinischen Literatur aller Genres und Sparten, die aus dem Altgriechischen her geläufigen Bezeichnungen des Schwarzen Meeres in der überkommenen oder geringfügig variierter Gestalt als die Regelformen Verwendung finden; daneben freilich gibt es auch einige Stellen, die bereits jene Benennung vorwegnehmen, die heute bei allen Anliegervölkern die übliche geworden ist. Der früheste, freilich nicht völlig sichere Beleg, findet sich bei Konstantin Porphyrogennetos, und zwar in seinem bereits oben erwähnten Werk *De administrando imperio*. Darin handelt das Kapitel 31 von den Kroaten und ihrem Siedlungsgebiet; es stellt für die Geschichte jenes Volkes eine bedeutsame Quelle dar, auch wenn zuzugeben ist, daß die Zuverlässigkeit des Berichterstatters nachläßt, je weiter sich die erzählten Begebenheiten von seiner eigenen Zeit entfernen.[133] Nachdem in dem genannten Kapitel ausführlich von den βαπτισμένοι Χρωβάτοι[134] die Rede war, ist der letzte Absatz den ἀβάπτιστοι Χρωβάτοι gewidmet, von denen eingangs gesagt wurde, daß sie auch weiße Kroaten genannt würden, daß ihre Wohnsitze Τουρκίας μὲν ἐκεῖθεν, Φραγγίας δὲ πλησίον lägen und daß sie an Slawen, nämlich die ungetauften Serben, grenzten.[135] Eben diese weißen Kroaten hätten unter den Einfällen der Franken, Türken (=Ungarn[136]) und Petschenegen zu leiden, und sie besäßen keinerlei Flotte, da sie vom Meere einen Weg von 30 Tagen entfernt seien. Das Meer, das man nach einer solchen Reise von 30 Tagen erreiche, sei ἡ λεγομένη σκοτεινή.[137] Die Lokalisierung der weißen Kroaten dürfte nach den vorstehenden dürftigen Angaben, selbst wenn man die ebenso unklaren Hinweise des 30. Kapitels hinzunimmt,[138] nicht leicht werden;[139] berücksichtigt man jedoch, daß der

---

132 S. oben.

133 Dazu Ferd. von Šišić, *Geschichte der Kroaten,* 1. Zagreb, 1917, 14; vgl. auch die Forschungsberichte bei F. Dvorník, *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle.* Paris, 1926, 6 ff. und Ferd. Šišić, *Povijest Hrvata u vrijeme narodnih vladara,* Zagreb, 1925, 236 ff. Die Arbeit von K. Грот, *Известия Константина Багрянородного о Сербах и Хорватах.* St. Petersburg, 1880, kenne ich nur aus der Besprechung von T. Флоринский, Журн. мин. нар. просвещ., 214 (1881) 139 ff., 215 (1881) 6, 300 ff., Armin Pavić, *Cara Konstantina VII Porfirogenita de administrando imperio glave 29—36.* Zagreb, 1906, nur aus der Besprechung von C. Jireček, Byz. Zeitschr. 17 (1908) 165 f.

134 Ausgabe von Moravcsik a. a. O. 148.

135 Moravcsik S. 146.

136 Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica 2,* 2. Aufl. Berlin, 1958, 321; richtig schon bei Joachim Lelewel, *Géographie du Moyen Age,* 3. Bruxelles, 1852, 41.

137 Moravcsiks Edition S. 153.

138 Die Widersprüchlichkeit von Konstantins Angaben hat vor allem V. Jagić, Archiv f. slav. Philol. 17 (1895) 60 f. und 70 ff. herausgearbeitet.

139 Zusammenfassend mit Literaturangaben Lubor Niederle, *Rukověť slovanských starožitností,* k vydání připravil Jan Eisner. Praha, 1953, 78 ff. (vorangehend derselbe, *Manuel de l'antiquité slave, 1.* Paris, 1923, 99 ff.). Vgl. ferner N. S. Deržavin, *Die Slaven im Altertum,* deutsch von Reinhold Winkler. Weimar, 1948, 101 und 248.

Stamm aus der Gegend des oberen Dnjepr herkam,[140] so wird man seine Sitze kaum südlich, sondern vielmehr nördlich des bosnisch-serbischen Berglandes annehmen müssen.[141] Das heißt aber, daß für sie der Weg zum Meere durch die Donau bestimmt wurde. Ἡ σκοτεινὴ θάλασσα ist danach höchstwahrscheinlich das Schwarze Meer,[142] wobei offenbleiben muß, ob auch dem griechischen Autor bewußt gewesen ist, daß der ungewöhnliche Name, den er seiner Quelle entnahm,[143] dem ihm geläufigen Πόντος Εὔξεινος gleichzusetzen war.

Die heute in der neugriechischen Umgangssprache übliche Bezeichnung Μαύρη θάλασσα ist zum ersten Male belegt in einer Urkunde des Jahres 1265, die im Wiener Staatsarchiv aufbewahrt wird.[144] Es handelt sich dabei um einen Friedens- und Handelsvertrag, den nach der Wiederherstellung des Kaisertums in Konstantinopel Michael Paläologos mit den Venezianern schloß. Darin wird der Republik Venedig eine Vorzugstellung gegenüber den anderen Staaten bei der Vergebung von Niederlassungen eingeräumt, unter anderem auch εἰς τὴν Μαύρην θάλασσαν, ὅπου ἂν ἀρεσθῶσι[145], bzw. Mauritalassae, videlicet mari nigro,[146] nach der authentischen lateinischen Übersetzung. Die Diktion der Urkunde zeigt mancherlei Anklänge an die Volkssprache (z. B. S. 181 φοσσάτου, καραβοκυρίων; passim εις statt ἐν); trotzdem wäre Μαύρη θάλασσα in einem solchen Dokument nicht möglich gewesen, wenn die Form nicht zu jener Zeit in allgemeinem Gebrauch gestanden hätte. Daß sie durch Mongolen und Tataren neu belebt worden sei, ist — wahrscheinlich zu Recht — behauptet worden;[147] nur zeigt eben die

---

140 Большая советская энциклопедия, 2. Aufl., 4, 1950, 541; Е. А. Косминский und А. М. Левандовский, *Атлас истории средних веков*, Москва 1951, 13.

141 Ludmil Hauptmann, Germanoslavica 3 (1935) 95 spricht sogar von einem „hinterkarpathischen Weißkroatien".

142 So entscheiden sich auch Bekker in seiner Ausgabe a. a. O. 152 und Karl Dieterich, *Byzantinische Quellen zur Länder- und Völkerkunde, 1*, 1912, 71, während Jenkins in Moravcsiks Ausgabe S. 153 mit seiner Übersetzung „dark" die Frage umgeht. Es ist allerdings auch an die Ostsee gedacht worden, welche, wie Handelswege bezeugen, über Oder und Weichsel leicht zu erreichen war; vgl. Gerard Labuda, *Pierwsze państwo słowiańskie*. Poznań, 1949, 212 oder, von früheren, Fr. Rački, Rad Jugosl. akad. znanosti i umjetnosti 52 (1880) 146 ff. Ljudmil Hauptmann, *Prihod Hrvatov* (Bulićev zbornik. Zagreb, 1924, 515 ff.) geht auf die Stelle nicht ein.

143 Jagić sprach in diesem Zusammenhang nicht unbegründet von „Phantasieland", wozu J. B. Bury. Byz. Zeitschr. 15 (1906) 559 richtig bemerkt, daß es die Phantasie der Slawen und nicht die des Kaisers war, welche jenes Land schuf.

144 Editio princeps mit Einleitung, Kommentar sowie deutscher Übersetzung von Th. L. F. Tafel und G. M. Thomas in den Sitzungsberichten der Philosophisch-hist. Cl. der k. Akad. d. Wissen. 5 (Wien 1850) 167 ff. bzw. 180 ff. Nachdruck bei G. L. Fr. Tafel und G. M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, 3, Wien 1857, 62 ff. (Nr. CCCLV).

145 S. 184 bzw. S. 70 des *Urkundenbuches*.

146 S. 203 bzw. 82.

147 Mordtmann a. a. O. 782. Ἡ. Γ. Κυριακόπουλος in: Ἐλευθερουδάκη Ἐγκυκλοπαιδικὸν λεξικόν 10, Ἀθῆναι, 1930, 818.

vorhin angeführte Stelle bei Konstantin Porphyrogennetos, daß sie — und zwar wohl bei den gleichen Völkerschaften — auch in den Jahrhunderten vorher nicht in Vergessenheit geraten war. Hinfort setzte sie sich immer stärker durch und wird in vulgärgriechischen Geschichtswerken zur Regelform. Einen Beleg[148] notiere ich in der die Jahre 1299 bis 1424 umfassenden, knappen Σύνοψις ἱστορίας τῶν Ὀθομανῶν βασιλέων,[149] sechs Exempla gibt das Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων σουλτάνων[150], das bis zum Jahre 1512 geführt ist,[151] ein weiteres[152] die dem Manuel Malaxos zugeschriebene Patriarchengeschichte der Jahre 1454 bis 1578.[153] Die Abendländer haben sich dem Usus angepaßt,[154] der sich, abgesehen von der griechischen Schriftsprache, inzwischen überall durchgesetzt hat.

Unser Überblick konnte das Problem der Benennung des Schwarzen Meeres nicht erschöpfend behandeln; vielmehr mußte er sich auf eine Sprache und in bezug auf diese wiederum auf einen Zeitabschnitt beschränken. Unberücksichtigt blieb also die Übernahme der Pontos-Bezeichnung durch arabische Geographen[155] und abendländische Autoren[156] ebenso wie die seit dem 9. Jahrhundert nachweisbare Benennung Russisches Meer, die ebenfalls von arabischen Gelehrten aufgenommen, dabei aber gelegentlich auf das Asowsche Meer eingegrenzt wurde.[157] Die Probleme sind also allenfalls aufgedeckt, keineswegs jedoch bereits gelöst worden, und der Verfasser würde seine viele Mühe vielfältig belohnt finden, wenn er allein zur Beschäftigung mit ihnen angeregt hätte.

---

148 *Historia politica et patriarchica Constantinopoleos. Epirotica.* Recogn. Immanuel Bekker. Bonnae, 1849, 240: πρὸς τὴν μαύρην θάλασσαν.

149 Dazu Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica, 1.* 2. Aufl. Berlin, 1958, 243.

150 Γεώργιος Θ. Ζώρας, Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων σουλτάνων. Ἀθῆναι, 1958, 43, 62, 67, 108, 110 und 119.

151 Moravcsik a. a. O. 296 f.

152 Bei Bekker a. a. O. 166: ἀπάνω ἀπὸ τὴν μαύρη θάλασσα.

153 Moravscik a. a. O. 296.

154 Belege bei Mordtmann a. a. O. 782. Vgl. auch Gretser und Goar (1. Hälfte des 17. Jahrhunderts) in: *Codini Curopalatae De officialibus palatii Cpolitani et de officiis magnae ecclesiae liber,* ex rec. Immanuelis Bekkeri. Bonnae, 1839, 239: „μαῦρος, quod Graecis nunc est nigrum, hinc Pontus Euxinus appellatur Maurothalassa ..."

155 Dazu etwa Honigmann a. a. O. 156 und 177.

156 So liest man z. B. bei Richard Pococke, *Beschreibung des Morgenlands und einiger andern Länder,* Neue Ausgabe von Johann Friedrich Breyer und Johann Christian Daniel Schreber, 3. Erlangen, 1792, 149: „Der Euxinus heißt bei den Türken Caradenize, das ist »das Schwarze Meer«".

157 Большая советская энциклопедия. 2. Aufl. 34, 1955, 145 und 37, 1955, 452.

P. TIVČEV / SOFIA

LE REGNE DE L'EMPEREUR DE BYZANCE, ANDRONIC Ier COMNENE (1183-1185)*

L'une des époques les plus intéressantes de l'histoire de Byzance est celle du règne d'Andronic Ier Comnène. Bien qu'elle ne fût que très courte, cette époque, l'une des plus agitées et des plus tumultueuses de l'empire de Byzance, attire l'attention des byzantinologues par les nombreux changements et événements qui s'y produisirent. Comme personne ne l'ignore, ce fut à cette époque que l'on s'efforça d'introduire des changements dans l'administration de l'Etat. Durant l'espace de quelques années, des luttes intérieures sanglantes déchirèrent l'empire de Byzance, ces luttes étant liées à la lutte entreprise pour la liquidation des influence etrangères et la consolidation de l'empire décadent. La participation des certaines classes du peuple à ces luttes, qui, au premier abord, semblaient dynastiques, prouvaient la nécessité toujours croissante d'un profond changement social.

En connexion avec ces événements, la personnalité d'Andronic Comnène est extrêmement intéressante. Andronic Comnène qui, après une vie riche en incidents et événements de tous genres, monta sur le trône déjà âgé, se montra un homme d'Etat très doué et un habile et clairvoyant politique. Toutefois, comme il représentait la classe qui aurait nécessité de grandes réformes, il ne satisfit pas le peuple et ce mécontentement causa sa perte.

Le gouvernement d'Andronic, de même que sa propre personne, ont depuis toujours attiré l'attention des byzantinologues. Déjà au siècle dernier, parurent plusieurs études sur la politique d'Andronic Comnène[1] et sur sa vie, remplie d'épisodes intéressants qui jouèrent un grand rôle dans son destin et constituaient un véritable sujet de roman.[2]

---

* Le présent article a été écrit en 1954. Depuis lors certaines recherches ont été faites et publiées que l'auteur n'a pu prendre en considération. Les articles plus importants parus sur ce sujet sont les suivants: M. M. Frejdenberg, *К истории классовой борьбы в Византии в XII веке,* Ученые записки Великолукского гос. пед. инст. Великие Луки, 1954, p. 32—48; M. J. Sjuzjumov, *Внутренняя политика Андроника Комнина и разгром пригородов Константинополя в 1187 году.* Виз врем. XII (1957) 58—74; K. N. Juzbašjan, *Классовая борьба в Византии в 1180—1204 гг и четвертый крестовый поход.* Ереван. 1957, p. 11—37; M. M. Freidenberg, cf. Виз. врем. XV (1959) 210—214.

[1] Ch. F. Zeller, *Andronikus der Komnene, römischer Kaiser. Ein historisches Gemälde aus dem ost-römischen Kaisertum im zwölften Jahrhundert, I, II.* Stuttgart, 1804. — Wilken, *Historisches Taschenbuch v. Raumer,* 1831, p. 431—545. — Tafel, *Komnenen und Normanen.* Ulm, 1852, p. VI.

[2] Pervanoglu, *Historische Bilder aus dem Byzant. Reiche: Andronicus Comnenus.* Leipzig, 1879—1880.

Ainsi, par exemple, Tafel considère Andronic comme l'opposé absolu de ses prédécesseurs. D'après lui, Andronic Comnène souhaitait devenir un réel réformateur de l'Etat, il voulait éliminer l'achat des fonctions, améliorer l'administration de l'Etat, réduire les impôts, affaiblir la noblesse corrompue, constamment en désaccord et débarasser l'Etat des nombreux aventuriers du Nord et de l'Ouest qui s'infiltraient dans tous les postes; en un mot, renouveler et introduire un gouvernement national.[3]

F. I. Uspenskij a profondément étudié la question du gouvernement d'Andronic Ier; il suppose que le gouvernement d'Andronic est l'expression de la haine nationale et de la réaction contre la politique latinophile de Manuel Ier Comnène. La période des cinq années « que comprend le règne des deux derniers Comnènes; Alexis et Andronic, est intéressante, nous déclare Uspenskij, surtout en tant qu'époque de réaction et de réformes d'Etat dont la base était entièrement populaire et qui avaient été provoquées par une juste compréhension des lacunes du précédent système gouvernemental. Continuer dans cette direction, celle ou s'étaient engagés tout d'abord Alexis Ier et ensuite ses successeurs eût signifié un réel affaiblissement de la classe dirigeante de l'empire et la préparation d'une place à l'Est aux éléments turcs et latins. »[4]

F. I. Uspenskij commet une erreur dans sa solution de la question du soutien social du gouvernement d'Andronic; il considère Andronic comme l'empereur du peuple ou l'empereur des paysans.[5] En outre, il surestime le rôle et l'importance de la conscience nationale des habitants, lors des événements qui eurent lieu après l'ascension au trône d'Andronic Ier.

L'opinion d'Uspenskij a été partagée par A. A. Vasiljev.[6]

L'historien croate, N. Radojčić, s'est également intéressé à ce problème. Dans son étude,[7] il essaie de tracer un tableau plus détaillé du règne d'Andronic, se servant à cet effet de sources d'origine même occidentale. Radojčić suppose qu'Andronic Comnène s'était appuyé sur les classes byzantines pauvres, à l'encontre de ses prédécesseurs qui trouvaient un appui parmi les grands seigneurs féodaux et les hauts fonctionnaires appartenant à la noblesse.[8] Radojčić idéalise le règne de l'empereur; ses explications, bien qu'elles soient intéressantes, sont pleines de descriptions inutils d'événements survenus à la cour impériale.

D'après Diehl, le salut de l'empire de Byzance dépendait d'Andronic mais cet empereur ne fit usage ni de ses qualités exceptionnelles ni de son énergie pour les affaires de l'Etat et la prospérité de son empire: bien au con-

---

[3] Sur le point de vue de Tafel, v. F. I. Uspenskij, *Цари Алексей и Андроник Комнины*; Журн. Мин. Нар. Просвещ. CCXII (1880) 96.

[4] F. I. Uspenskij, *op. cit.*, p. 101.

[5] F. I. Uspenskij, *Последние Комнины. Начало реакции.* Виз. врем. XXV (1927) 18.

[6] A. A. Vasiljev, *Византия и крестоносцы.* St. Pétersbourg, 1923, pp. 55—59.

[7] N. Radojčić, *Dva posljednja Comnena na carigradskom prestolju.* Zagreb, 1907.

[8] Cf. N. Radojčić, *op. cit.*, p. 36.

traire, il s'abandonna à ses passions et à ses vices. Doué comme il l'était, il aurait pu devenir le sauveur, le rénovateur de l'empire byzantin déjà épuisé; sans doute ne lui manquait-il que le sentiment de la moralité. Pour son malheur et celui de son empire, il fit usage de ses qualités pour satisfaire ses mauvaises passions, ses vices et son ambition.»[9]

Quant au jugement à porter sur les activités d'Andronic en ce qui concerne l'Etat et la Réforme et celles des habitants de Constantinople, Charles Diehl ne nous apprend rien de plus que ce que nous a déjà dit Nicétas Choniatès.[10]

Ceci nous prouve que l'historiographie bourgeoise n'évalue pas à sa juste valeur la politique d'Andronic. A part quelques exceptions, (F. J. Uspenskij) elle considère que les changements qui prirent place de 1182 à 1185, sont uniquement l'œuvre de l'empereur. Elle ne résout pas la question des réformes essentiellement sociales et n'explique nullement le problème de la base sociale du gouvernement d'Andronic. Il est nécessaire de noter même le fait que les historiens bourgeois ne gardèrent pas toujours envers les sources l'esprit critique qui est indispensable à ce genre de travail et qu'ils ne tinrent aucun compte de l'appartenance à une classe et des tendances des écrivains byzantins.

Le premier qui posa la question du règne d'Andronic du point de vue scientifique fut le byzantinologue soviétique, M. V. Levčenko; Levčenko nous donne une évaluation positive de son gouvernement. Il suppose que le groupe qui, avec Andronic en tête, s'était emparé du pouvoir, dû à la révolte du peuple et avec plus de droit que tous les prédécesseurs d'Andronic, s'était donné pour tâche de normaliser les organes de l'Etat et de le consolider en renforçant les classes auxquelles il pouvait se fier davantage et qui représentaient sa force vitale.[12] Levčenko essaie de résoudre une quantité de questions que ne s'était jamais posée la byzantinologie bourgeoise. Ce sont, tout d'abord, des questions concernant les réformes et les classes sur lesquelles le gouvernement d'Andronic pouvait s'appuyer. Levčenko a toutefois fait quelques erreurs qui sont inacceptables, mais nous reparlerons de celles-ci au cours de notre étude.

Les recherches concernant le gouvernement d'Andronic sont très difficiles, du fait qu'il nous manque le matériel de sources. La source principale pour cette époque est celle de l'historien byzantin Nicétas Choniatès. Des bribes d'informations nous sont données par Eustathe de Thessalonique et Michel Choniatès. De l'époque d'Andronic nous a été également conservé un décret de l'empereur.[13]

---

[9] Ch. Diehl, *Figures byzantines* (2e série). Paris, 1908.

[10] Ch. Diehl, *ibid.*, 93.

[11] Radojčić par exemple compare la lutte d'Andronic à celle de Bismarck avec les fonctionnaires.

[12] Voir M. V. Levčenko, *История на Византия*. Sofia, 1948, p. 296.

[13] Voir R. Rouillard—P. Collomp, *Actes de Lavra, I*. Paris, 1937, pp. 124—127. — Le

Les informations fournies par Nicétas Choniatès sont partiales et tendancieuses. Jouissant d'une haute position à la cour impériale, il avait pu suivre de près la dynastie des Anges et il ne dissimulait guère la haine qu'il éprouvait contre Andronic. Pour l'exprimer, il se servait de son inépuisable fonds d'épithètes qui montraient l'empereur comme un tyran cruel et sanguinaire. En outre, son style plein d'expressions réthoriques, de citations de l'Evangile et d'allégories, ne donne pas toujours une idée exacte de la réalité, et nous devons pour cette raison, être très prudents en tirant nos conclusions. Les relations de Nicétas Choniatès avec les Constantinopolitains sont celles de l'aristocrate byzantin avec les masses du peuple.

Toutefois, les informations que nous donne l'histoire de Nicétas Choniatès sont relativement, malgré leurs lacunes, les plus étendues que nous possédions et auxquelles il nous faut naturellement recourir pour toutes les recherches sur le gouvernement d'Andronic Ier.

* * *

Pour bien comprendre le gouvernement de l'empereur de Byzance, Andronic Comnène, nous devons prendre connaissance non seulement des conditions régnant au XIIe siècle à l'intérieur de l'empire de Byzance, mais aussi de celles existant à l'extérieur ainsi que de l'époque qui précéda immédiatement son ascension au trône. Il est indispensable d'établir les raisons pour lesquelles Andronic a dû mener une politique différente de celle de ses prédécesseurs.

Ainsi que personne ne l'ignore, l'empire de Byzance était au XIIe siècle un Etat féodal. Le processus de la consolidation au XIe siècle du féodalisme continua sans affaiblissement jusqu'au XIIe siècle. Deux classes se trouvaient alors opposées l'une à autre: la noblesse féodale dirigeante et les serfs. Le gouvernement était entre les mains des militaires et des grands propriétaires fonciers appartenant à la noblesse; ceci concourait à la consolidation de leur puissance économique et politique.

Les paysans devaient payer une redevance à leurs maîtres et devaient, en outre, rendre de multiples services à l'Eglise et à l'Etat. L'exploitation féodale toujours plus forte et les énormes taxes imposées menaient les habitants à la ruine et, bientôt, ceux-ci ne furent plus à même de payer leur lourds impôts. Les Byzantins et en particulier les paysans étaient livrés à la merci de la bureaucratie[14] et aux caprices parfois cruels de la noblesse militaire et terrienne. Nous pouvons nous rendre compte de la pénible situation dans laquelle ils se trouvaient d'après le cas des habitants

---

décret fut promulgué comme un prostagma d'Alexis Ier Comnène en 1094, mais la date n'est pas sûre. G. Ostrogorsky le date de l'époque d'Andronic Comnène (en 1184), ce qui est plus acceptable, car les fonctionnaires du prostagma coïncident avec des personnages du milieu d'Andronic. Cf. G. Ostrogorsky, *La pronoïa*, Byzantion (1953) 479—481.

[14] Nicétas Choniates, *Historia*, éd. Bonn, p. 268.

de l'île de Corcyre qui, en 1147, devant les exigences toujours croissantes des percepteurs, préférèrent se soumettre aux Normands Siciliens. Nicétas Choniatès en rejette la responsabilité sur les pauvres habitants de Corcyre, « les soi-disant misérables ».

Ils furent plus tard cruellement punis par Manuel Comnène et « toute liberté leur fut retirée ».[15]

L'oppression féodale et un système de finances impitoyable forcèrent quelques paysans à devenir volontairement serfs et même esclaves afin d'assurer leur existence. L'historien byzantin, Jean Kinnamos, mentionne plusieurs cas de ce genre sous le règne de Manuel Comnène.[16]

La raison de l'aggravation de la situation des masses du peuple était due aux guerres incessantes qui absorbaient d'énormes forces et nécessitaient des sommes énormes. Le gouvernement de Byzance, avec l'empereur Manuel comme représentant des intérêts des seigneurs féodaux, menait une politique d'extension toujours plus vaste du territoire de l'empire de Byzance. Ces guerres de pillage incessantes qui enrichissaient la classe féodale dirigeante se reflétaient désatreusement sur la situation économique des habitants de l'empire. Non seulement, ils étaient ruinés, mais encore ils devaient verser leur sang sur les champs de bataille. Dans leurs entreprises belliqueuses, dépourvues de tout sens, comme par exemple, celle de la conquête de l'Italie, le gouvernement de Manuel Comnène avait attiré de l'Ouest une armée mercenaire qui constituait la partie la plus combative et la plus sûre de l'armée byzantine. Pour la réalisation de leurs vastes plans de guerre et politiques, de même que pour l'entretien des soldats dont la solde était très élevée, d'énormes ressources financières étaient nécessaires. Ces ressources étaient assurées par une augmentation constante des impôts. D'autre part, les soldats mercenaires, véritables brigands, décimaient la population et excitaient ainsi la haine des Byzantins contre les Latins, haine qui existait déjà même alors pour des raisons de religion.

En outre, la cour impériale avait besoin d'autres énormes ressources financières qu'elle dépensait pour la construction d'onéreux et inutiles bâtiments; en donations aux églises et aux monastères, etc.[17] Le gouvernement central ne reculait devant rien pour assurer ces ressources. Il est inutile de cacher — raconte Nicétas Choniatès « qu'il (Manuel, note de T.) aimait à augmenter les impôts et vendait les hautes dignités. Toutefois, l'argent ainsi obtenu ne s'amassait pas dans le trésor de l'Etat, mais il était gaspillé à pleines mains sous forme de donations aux monastères, aux églises, aux œuvres de bienfaisance et remplissait en grande partie,

---

[15] Nicétas, p. 97. Cf. F. Chalandon, *Jean II Comnène (1118—1143) et Manuel Ier Comnène (1143—1180)*. Paris, 1912, p. 333.

[16] Joannis Cinnami *Hist.*, éd. Bonn, p. 275—276.

[17] Cinnamus, p. 276.

les poches de diverses nations, en particulier celles des Latins.»[18] Une grande partie des dépenses était destinée au soutien des membres de la famille et des amis de l'empereur.

Le développement économique de l'empire de Byzance fut aussi influencé par les Croisades qui, pour lui, furent catastrophiques. Les Croisades contribuèrent ainsi à envenimer les relations entre l'empire de Byzance et les Etats occidentaux.

La décadence de l'empire de Byzance fut causée par les privilèges que le gouvernement avait accordés aux citoyens des républiques italiennes. Byzance avait, en 1082, signé avec Venise un traité dans le but de se délivrer du danger menaçant de l'extérieur. En reconnaissance du secours accordé contre les Normands, les Vénitiens obtinrent de très importants privilèges se rattachant au commerce. Les commerçants vénitiens obtinrent le droit de négocier librement, sans payer de douane, dans toutes les parties de l'empire; ils ne payaient pas d'impôts et n'étaient pas soumis à la compétence légale du gouvernement de Byzance.[19] Le gouvernement de Byzance avait clairement compris le danger qui découlait des privilèges ainsi accordés; au XIIe siècle et plus tard encore, il s'efforça de diminuer sa dépendance des républiques commerciales italiennes. Néanmoins, tous ces efforts furent en vain et le gouvernement se vit même obligé de confirmer les privilèges accordés entre 1126 et 1148. Dans l'ensemble, on peut affirmer que, vers la fin du XIe siècle, les républiques commerciales italiennes devinrent un facteur important de l'histoire de l'empire de Byzance qui, dans sa politique, se trouva obligé d'en tenir compte. Leur influence ne cessa de s'accroître et mit fin ainsi au monopole du commerce byzantin entre l'Orient et l'Occident, assénant ainsi un coup irréparable à Constantinople, centre de ce commerce.

Les privilèges accordés aux négociants italiens eurent des conséquences désastreuses, non seulement pour le commerce de Byzance mais aussi pour l'artisanat. Les artisans et les commerçants dont les intérêts se trouvaient les plus affectés, haïssaient les commerçants étrangers.

Les Constantinopolitains qui se rendaient compte que les nombreux Italiens qui habitaient dans leur ville, vivaient confortablement, manifestèrent plus d'une fois leur mécontentement en les attaquant ouvertement.

Le gouvernement de Byzance, avec Manuel en tête, avait pour but d'assurer le bonheur et une richesse toujours plus grande de la noblesse terrienne et militaire. L'extrême exploitation féodale, jointe à la tension causée par la politique extérieure d'une part et l'accroissement de l'influence des républiques italiennes commerçantes d'autre part, amenèrent

---

[16] Nicétas, p. 266.

[19] Annae Comnenae *Alexias*, éd. Bonn, 1839, vol. I, p. 287; Cinnamus, p. 281. — E. Č. Skržinskaja, *Генуэзцы в Константинополе в XIV в.*, Виз. врем. I (XXVI) p. 219.

l'empire à un épuisement total des forces intérieures de l'Etat. Les insuccès de la politique extérieure de l'empire de Byzance dans la deuxième moitié du XIIe siècle qui prirent de plus en plus la forme de véritables catastrophes diplomatiques, furent le résultat non seulement de la politique peu circonspecte de la haute aristocratie féodale, mais aussi de la faiblesse de l'Etat à l'intérieur de l'empire. Durant la deuxième moitié du XIIe siècle, des luttes commencèrent à l'intérieur même de la classe régnante féodale; ces luttes étaient symptomatiques de l'affaiblissement sensible du gouvernement central. Unis en face du danger qui menaçait de l'extérieur durant le règne des premiers Comnènes, les grands seigneurs féodaux s'opposèrent aux influences de la Cour Impériale ou encore exprimèrent ouvertement leurs tendances séparatistes. De puissantes familles de l'Asie Mineure réagirent violemment contre les moindres efforts du gouvernement central d'influencer leur propre volonté. Les insuccès de la politique extérieure envenimèrent la lutte à l'intérieur de la classe régnante. Un grand nombre de nobles désiraient faire partie du gouvernement dans le but de s'enrichir aux dépens du trésor de l'Etat. Ils conspiraient tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre des groupes ennemis qui luttaient entre eux. Ces luttes rendaient la situation de toute la classe dirigeante des plus instables.

Les luttes entre les seigneurs féodaux s'accrurent encore après la mort de Manuel Comnène. Ainsi que personne ne l'ignore, il eut pour successeur son fils Alexis II, encore mineur et tout le pouvoir passa aux mains du régent, le protosébaste Alexis et la mère de l'empereur. La politique latinophile menée par Manuel fut encore renforcée. Le sentiment d'insécurité qui régnait au sein du gouvernement força le protosébaste Alexis à chercher un soutien parmi les soldats mercenaires latins et les habitants latins de Constantinople.

Le gouvernement du régent protosébaste Alexis fut un gouvernement absolu qui ne respecta en rien les droits du jeune empereur Alexis II;[20] ce fut pour cette raison qu'une certaine partie de la noblesse commença à donner des signes de mécontentement. Il est clair que la cause primordiale de leur mécontentement était la limitation de leur participation au gouvernement. Les favoris et les membres de la famille de Manuel Comnène qui durant son règne avait dilapidé le trésor de l'Etat, et à qui il avait donné la possibilité de s'enrichir considérablement, devinrent les adversaires jurés du protosébaste. Il n'est donc guère étonnant que la première conspiration contre la régence ait été ourdie par eux. L'orientation de la politique du protosébaste, favorable aux Latins, révolta une certaine partie de la noblesse mais la cause principale du mécontentement fut la suivante: Qui doit gouverner et profiter de tous les avantages qu'offre le pouvoir? Que ce groupe de la noblesse, qui était l'ennemi du protosébaste,

[20] Nicétas, p. 356.

lutta moins contre les influences latines dans l'empire de Byzance que pour l'obtention du pouvoir, et prouvé par le fait qu'il se servait aussi de soldats mercenaires latins et qu'ils s'appuyaient sur ceux-ci.[21]

Les raisons qui provoquèrent le mécontentement du peuple constantinopolitain durant la régence ne cessèrent de se multiplier. Des informations se répandirent dans la ville, qui semèrent la panique: les Latins se préparaient à s'emparer du pouvoir et à soumettre les Grecs. « L'époque de la Régence — raconte un auteur occidental de l'époque — s'est montrée favorable autant à la noblesse qu'au peuple pour la réalisation de leurs plans contre nous (c'est-à-dire les Latins, note de T.). Comme, durant le règne de Manuel, les Latins jouissaient de la grande faveur de l'empereur, homme magnanime et très énergique, sous-estimant ses Grecs efféminés et trop sensitifs, celui-ci n'avait confié qu'aux Latins les tâches importantes, se fiant à leur fidélité eprouvée et à leur force. Les Latins abusèrent à un tel point de sa faveur et de son extrême prodigalité que tous, personnages importants ou non, se précipitèrent à sa suite. Ayant besoin de leurs services, l'empereur leur témoigna de plus en plus sa faveur et accorda à tous de meilleures fonctions. Ce régime de faveur envers les Latins provoqua la haine des nobles, des membres de la famille de l'empereur et de toute la nation. Au mécontentement toujours croissant et à cette haine invincible, se joignirent les différences entre leurs religions respectives. . . . Entretenant déjà depuis longtemps des sentiments d'inimitié, ils attendaient, même après la mort de l'empereur, le moment d'exterminer les Latins détestés qui vivaient dans la ville (de Constantinople — note de T.) et dans d'autres régions de l'empire ».[22]

De ces mots apparaît clairements quels étaient les sentiments qu'entretenaient les Byzantins contre les Latins.

Ils ressentaient une haine toute particulière contre les commerçants de Venise qui jouissaient en général d'un beaucoup plus grand nombre de privilèges que les autres Italiens. D'après Jean Kinnamos, ils s'enrichirent considérablement et devinrent d'une telle arrogance qu'ils se mirent à traiter les habitants comme de simples esclaves.[23]

La révolte des commerçants et des artisans de Constantinople fut dirigée non seulement contre les Latins, mais aussi contre leurs propres oppresseurs. L'exploitation intense et l'indifférence de la classe dirigeante envers les intérêts des commerçants et des artisans, provoquèrent de leur part une protestation fondamentale et légale. Ainsi, en 1181, les habitants de Constantinople appleés dédaigneusement par Nicétas Choniatès « ces gens, cette populace,» qui se faisaient remarquer par leur insolence

---

[21] Nicétas, p. 310.

[22] Willermi Tyrensis Historia (Recueil des Historiens des Croisades) *Historiens occidentaux I, XII.* Paris, 1844, 10.

[23] Cinnamus, p. 281.

et leur amour de l'illégal se sont revoltés et se sont mis à piller, détruisant les plus belles maisons appartenant à ceux qui jouissaient d'une faveur particulière de l'impératrice et du protosebaste.»[24] Ces actes des Constantinopolitains révoltés ne furent pas limités au pillage. Lors de l'attaque et du pillage de la résidence de l'éparque de la ville, Théodore Pantechnès, préfet de la ville et président de la Cour de Justice impériale, les insurgés détruisirent même tous les dossiers de l'Etat qui s'y trouvaient.[25] Ceci prouve que l'insurrection qui dura plusieurs jours avait de profondes raisons sociales. Les habitants de la campagne étaient, eux aussi mécontents, dû à la politique de rapacité de la régence. A l'exploitation féodale se joignait l'arbitraire inouï des finances. Nicétas Choniatès raconte qu'à l'époque où Alexis II encore mineur s'adonnait à des jeux d'enfants et jouait aux courses de chevaux, quelques-uns de ses tuteurs « s'envolaient comme des abeilles » dans les provinces et récoltaient l'argent comme les abeilles le miel », d'autres s'engraissaient comme des porcs, des taxes les plus malhonnêtes, et il ne leur vint jamais à l'esprit de penser à la gloire et à la prospérité de leur patrie.[26] Des paroles de Nicétas Choniatès, on peut constater que les membres de la noblesse qui se tenaient près de l'empereur abusèrent de leur position et de l'inexpérience d'Alexis II dans le but d'accroître leur fortune aux dépens des habitants de la campagne.

Le protosébaste accrut ses droits et son pouvoir et la dilapidation des biens de l'Etat ne connut bientôt plus de limites. Il gouvernait arbitrairement et décidait à sa guise. « L'argent — raconte N. Choniatès — que les empereurs précédents de la famille des Comnène avaient amassé avec peine et l'on peut dire, en arrachant aux pauvres leurs dernières ressources, fut laissé entre les mains du protosébaste et de l'impératrice pour être gaspillé à leur guise.»[27]

Ce fut pour cette raison qu'une partie de la noblesse se tourna contre le protosébaste, parce qu'il n'avaits pas partagé avec eux le pouvoir. Le but de la lutte de cette partie de l'opposition était de renverser la régence et de s'emparer du pouvoir.

Parmi les commercants constantinopolitains et la population artisane, le mécontentement contre la politique latinophile du régent ne cessa de se développer. La lutte qu'ils menèrent était dirigée en particulier contre l'influence des républiques commerçantes italiennes et leurs intermédiaires. Ils réclamaient un changement de politique et demandaient que les dirigeants prêtassent une plus grande attention à leurs intérêts vitaux.

Les habitants de la campagne et en particulier les paysans souffraient du régime féodal qui les traitait à son gré et de la corruption des orga-

[24] Nicétas, p. 306.
[25] Nicétas, p. 306.
[26] Nicétas, p. 297.
[27] Nicétas, p. 300.

nes de l'administration; ils espéraient qu'un changement de régime améliorerait leur situation.

Ce fut à cause du mécontentement général et à l'instabilité de la régence qu'Andronic parvint au pouvoir, et son règne apparaît comme un essai de régénération de l'Etat byzantin.

Comme on vient de le dire, le mécontentement contre le régent ne fit que s'accroître et jusqu'à un point tel qu'il constitua un véritable danger, et en particulier dans la capitale. L'espoir des Constantinopolitains se porta alors sur Andronic qui le considéraient comme le meilleur tuteur pour Alexis II, encore mineur et, en général comme celui qui serait capable de faire face à la situation. Andronic lui-même avait participé largement aux événements qui eurent lieu à Constantinople et il n'oublia pas d'attirer l'attention sur ce fait.

Andronic Commène était le cousin de l'empereur Manuel Comnène; il était tombé en disgrâce lorsqu'il fut reconnu qu'il avait essayé de renverser le gouvernement et, après avoir été emprisonné pendant de longues années, il avait vécu en exil dans les pays avoisinants. Il est décrit dans les sources comme un homme très doué, possédant de grandes qualités, irréfléchi et inconstant. Andronic était un homme intéressant et, selon Marx, possédait des traits communs à Alcibiade, à Néron et aux Byzantins.[28]

Andronic vivait dans une petite ville de l'Asie-Mineure et dès qu'il fut informé de la situation à Constantinople il s'efforça avec ses gens d'accroître le mécontentement contre le régent. Peu de temps après, lorsqu'il jugea le terrain suffisamment préparé pour, admettre sa présence à Constantinople, il s'élança de la ville d'Enejos avec un petit détachement de soldats sous prétexte de protéger le gouvernement du jeune empereur. Le long de sa route, en traversant diverses provinces, se joignirent à lui « tous ceux qui souhaitaient un changement de situation ».[29] Par le mot « tous » nous devons comprendre ceux qui, dans de tels cas, soutiennent toujours soit l'un, soit l'autre des prétendants au trône. Parmi ses soldats, se trouvaient aussi des paysans. La révolte d'Andronic fut particulièrement bien accueillie en Paphlagonie; ici, se joignirent à lui même quelques « proniaires » (στρατιῶται) .[30]

Les habitants de la capitale qui l'attendaient le considéraient comme le seul homme ayant à coeur les intérêts des Romains (ὡς φιλορώμαιον ἄνδρα) et qui, par ses longues années d'expérience, réunissait en lui les meilleures qualités. De nombreux seigneurs dont le désir était de se débarasser du despotisme du protosébaste, écrivirent à Andronic, lui proposant de hâter son arrivée dans la capitale et l'assurant en même temps que

---

[28] K. Marx, *Хронологические выписки,* Архив Маркса-Энгельса, т. V, p. 190.
[29] Nicétas, p. 299.
[30] Nicétas, p. 319.

personne ne lui ferait opposition et que tous l'accueilleraient avec la plus grande joie.[32] Ce furent surtout les membres de la famille de Manuel avec en tête sa fille et son beau-fils Jean, qui l'encouragèrent, lésés par le régent qu'ils créèrent, le considéraient comme un usurpateur. Ils organisèrent un vaste réseau auquel prirent part de nombreux fonctionnaires éminents et haut placés. Parmi eux se trouvait même le préfet de la ville.

Le protosébaste Alexis prit toutes les mesures nécessaires pour s'assurer l'appui de la noblesse. « Il s'en assura la plus grande partie (les plus éminents - Note du T.) — raconte N. Choniatès — en leur donnant de l'argent et combla de cadeaux ceux qui considéraient comme une insulte d'occuper la deuxième place derrière lui. Pour cette raison, aucun de ceux qui avaient été chaargés de lutter contre Andronic ne passa dans ses rangs, et bien qu'Andronic se fût déjà ouvertement emparé du pouvoir, aucun d'eux ne trahit le protosébaste et ne se laissa séduire par les prétentions d'Andronic de mettre fin à la tyrannie.»[33] Ainsi, Nicée, capitale de la Bithynie, refusa de recevoir Andronic, et ceci grâce à Jean Doukas à qui en avait été confiée la défense. De la même manière agit le Grand Domestique, Jean Comnène, stratège du thème thracésien.

Toutefois, la position du protosébaste Alexis fut bientôt menacée. L'armée envoyée par le régent sous le commandement d'Andronic Ange fut vaincue, bien, comme le raconte N. Choniatès, qu'elle n'eût eu à lutter que contre quelques paysans et un petit nombre de stratiotes.[34] Le commandant pour ne pas devoir dépenser les sommes qui lui avaient été confiées par l'Etat, réjoignit avec ses fils les rangs d'Andronic Commène. Après cette défaite sur les champs de bataille, le protosébaste Alexis engagea dans la lutte toute sa flotte de guerre. Une partie en fut confiée aux soldats mercenaires en qu'il avait toute confiance et l'autre partie aux soldats byzantins. Des pourparlers furent entamés entre les deux partis et le protosébaste Alexis envoya Georges Xiphilinos au camp d'Andronic (ce camp se trouvait sur le littoral de l'Asie Mineure, directement en face de Constantinople). Celui-ci trahit la régence, persuadant Andronic du succès de son entreprise et l'assurant qu'il n'était pas nécessaire qu'il se ratirât de nouveau à la campagne ainsi que l'avait suggéré le protosébaste.

Plusieurs jours s'écoulèrent et le Grand Dux (grade du commandant de la flotte) Andronic Kontostéphanos se mit au service d'Andronic avec toute sa flotte sur les navires de laquelle se trouvaient des Byzantins. Il était clair, étant donné la situation, que les jours de la Régence étaient comptés. Le protosébaste Alexis fut pris et eut plus tard les yeux crevés.

Andronic déclara la guerre aux Latins qui se trouvaient à Constantinople. Il expédia ses bateaux avec ses meilleurs régiments et entra en relations avec ces habitants de la capitale qui se préparaient contre les Latins

---

[31] Nicétas, pp. 298, 300.
[32] Nicétas, p. 300.

à un sanglant règlement de comptes. Une attaque combinée fut lancée contre le quartier latin de la ville et la plupart de ses habitants furent cruellement exterminés. Nicétas Choniatès, d'habitude prolixe, même dans les détails, ne traite cet important fait de l'histoire que légèrement et par une courte description « et ainsi, lorsque même les habitants de la ville se soulevèrent contre eux (contre les Latins — note du T.) — raconte Nicétas Choniatès — ayant décidé entre eux de lancer une attaque en commun et qu'une bataille se déclancha simultanément sur terre et sur mer, les Latins qui ne pouvaient se défendre contre deux groupes d'ennemis qui les entouraient de toutes parts, s'efforcèrent au moins de sauver leur vie, abandonnant aux brigands leurs maisons qui contenaient de grandes richesses et toutes sortes de bonnes choses telles que celles que les gens recherchent d'habitude. Ils ne pouvaient plus y rester, ni attaquer les Byzantins ni même se défendre. Les uns s'enfuirent à travers la ville, d'autres se cachèrent dans des maisons de marque, d'autres encore qui parvinrent jusqu'aux longs bateaux de leurs compatriotes, échappèrent à grand peine au danger de mort par l'épée. Ceux qui furent pris furent condamnés à mort et tous leurs biens, sans exception, furent confisqués.»[35]

Ce jour-là, furent exterminés presque tous les habitants du quartier latin dans lequel vivaient environ 60.000 personnes. Ce massacre, exceptionnel par son étendue et sa cruauté, fut la conséquence de la haine de Byzance envers les Latins. Les Latins qui échappèrent au massacre devinrent les ennemis acharnés de l'empire de Byzance, et un peu plus tard, ils causèrent de nombreux dégâts et de nombreuses pertes par leurs incessantes incursions. De cette description de Nicétas Choniatès, nous pouvons constater qu'Andronic Comnène s'était emparé du pouvoir avec l'appui direct des Constantinopolitains et d'une partie de la noblesse et des paysans. Le désaccord qui existait entre les membres de la noblesse eut pour résultat de les diviser en deux groupes. L'un des deux groupes soutenait le parti du protosébaste et l'autre vint en aide à Andronic, étant sous l'impression qu'ils recevraient de lui les mêmes privilèges que ceux dont ils jouissaient sous l'empereur Manuel Ier. Andronic se servit adroitement de ce désaccord entre les deux groupes pour gagner à sa cause une partie des seigneurs féodaux contre le premier groupe assez puissant. Une certaine partie de la classe dirigeante féodale avaient intérêt, à ce que les impôts fussent intégralement déposés dans le trésor de l'Etat et se sentait responsable du désordre existant dans l'empire; elle craignait les révoltes de la population. Songeant à l'avenir et craignant de perdre son pouvoir suprême, elle voulait mettre à la tête de l'Etat un homme qui

[33] Nicétas, p. 318.
[34] Nicétas, p. 319.
[35] Nicétas, p. 326.

y ferait régner l'ordre et accorderait certaines concessions aux masses du peuple, stabilisant ainsi les organes de l'Etat déjà existants. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons nous expliquer l'assentiment de la noblesse en ce qui concerne les réformes introduites par le gouvernement d'Andronic.

Une grande partie de la noblesse soutint Andronic dès qu'il s'empara du pouvoir. Ceci peut être constaté d'après les faits cités, et même N. Choniatès déclare littéralement qu'Andronic « avait agi avec l'aide de ses fils, de ses amis et des membres de la famille de l'empereur.»[36]

Lors de son entrée dans la capitale, tous les membres de la noblesse s'empressèrent de lui exprimer leur dévouement et de le flatter, le déclarant le sauveur de l'Etat.[37]

Le règlement de comptes des Constantinopolitains avec les Latins, joua un rôle décisif au moment où Andronic s'empara du pouvoir. La haine que ressentaient les commerçants et les artisans envers les Latins et leur mécontentement du gouvernement de la Régence, furent d'un grand secours à Andronic dans son désir d'arriver au pouvoir.

Nous n'avons que peu d'informations sur l'aide donnée à Andronic par les paysans. Ceux-ci espéraient que leur situation s'améliorerait, car Andronic leur avait certainement fait quelques promesses afin de les gagner à sa cause. Si l'on en juge toutefois d'après le faible nombre des paysans qui joignirent son armée, il est clair qu'il n'envisageait pas de faire de grandes réformes.

Dès qu'Andronic devint le tuteur d'Alexis II, il consacra tous ses efforts à la consolidation de sa position et pour cette raison confia à ses gens les plus hautes fonctions. « Pour récompenser les Paphlagoniens de leur faveur, ainsi que tous ceux qui avaient participé à la conspiration, il les combla — raconte Nicétas Choniatès — de cadeaux somptueux et d'honneurs. Il distribua d'une manière arbitraire les plus hautes dignités et les plus hautes fonctions, dont quelques-unes furent donnés à ses enfants; pour d'autres places, il choisit ses partisans, en particulier ceux qui le suivirent.»[38]

Ayant ainsi consolidé son pouvoir, il essaya de se débarasser des éléments ennemis, tout d'abord de l'impératrice-mère et, plus tard d'Alexis lui-même. Il rompit l'alliance avec es membres de a noblesse qui l'avaient soutenu au début de sa conspiration. Les mêmes seigneurs féodaux qui espéraient en renversant le protosébaste Alexis, obtenir le pouvoir en leurs propres mains furent amèrement déçus et devinrent ses ennemis les plus acharnés. Andronic Comnène s'efforça de consolider le gouvernement central. Dans sa lutte contre eux, il usa pleinement de sa popularité parmi les Constantinopolitains et se servit des moyens les plus

---

[36] Nicétas, p. 330.
[37] Nicétas, p. 331.
[38] Nicétas, p. 334.

cruels pour se débarasser de ceux qui s'opposaient à son ascension au trône impérial. « Considérant de tels actes d'Andronic comme insupportables — déclare Nicétas Choniatès — et ayant devant les yeux le festin des Cyclopes, ils décidèrent de former entre eux une société et consolidèrent leur union par les serments les plus terribles; ils prirent la décision dans la mesure du possible, de ne permettre à leurs yeux le sommeil ni le repos à leurs têtes aussi longtemps qu'Andronic serait en vie et ne baignerait pas dans son sang au lieu de la couleur rouge dont il avait l'intention d'orner ses vêtements et d'exterminer dans ce but toute la famille impériale.»[39]

Bientôt moururent l'un après l'autre, la fille de Manuel Comnène et son mari, le césar Jean (Rainerios). Ceux qui avaient participé à la réalisation de la conspiration comme le Grand Dux, Andronic Kontostéphanos et Andronic Ange avec leurs seize fils, le logothète *du drome;* Basile Kamateros et autres encore, furent condamnés à mort ou eurent les yeux crevés. Andronic extermina sans merci tous les membres de la famille de l'empereur Manuel et tous ceux qui sympathisaient avec le jeune empereur et conspiraient contre lui. Son but était de débarasser le trône de prétendants éventuels et de garder le pouvoir pour lui et ses enfants.

Quelques-uns des chefs de la noblesse d'épée et de la noblesse terrienne, qui avaient été comblés de faveurs sous Manuel Ier et possédaient une grande influence sous son règne, voyaient en Andronic et ses partisans de dangereux ennemis de leur privilèges. Ainsi, le Grand Domestique, Jean Comnène Vatatzès se déclara ouvertement opposé aux activités d'Andronic et l'accusa de vouloir à tout prix posséder le pouvoir.[40] Andronic Lapardas, chef de l'armée dans les régions Occidentales, se rendit en Asie Mineure dès qu'il apprit le meurtre d'Alexis II afin d'y fomenter la révolte. Il fut arrêté peu de temps après et eut à son tour les yeux crevés.

Dès qu'Andronic se fut débarassé de ses plus grands adversaires, il accomplit aussitôt plusieurs réformes. Il n'ignorait pas que s'il voulait se maintenir au pouvoir, il devait satisfaire aux revendications qu'entraînaient les réformes. Le nouveau gouvernement abolit tout d'abord la coutume de l'achat de fonctions contraire aux intérêts du trésor de l'Etat et des habitants. La vente de hauts postes dans l'administration assurait un apport régulier d'impôts, mais ce système était un terrible fouet contre la population. Les fonctionnaires, comme personne ne l'ignore, dans le but de recouvrer les sommes payées et d'arrondir leur fortune, opprimaient et martyrisaient de plus en plus les Byzantins.

C'est un fait bien connu que l'empire de Byzance, au cours de son histoire millénaire, souffrait depuis sa formation d'un grand mal: celui de la corruption au sein des organes de l'Etat lui-même. Cette corruption se mani-

[39] Nicétas, p. 345.
[40] Nicétas, p. 340.

festait au vu et su de tous et elle était considérée comme une chose toute naturelle. Sous forme de cadeaux « usuels » et « volontaires », les fonctionnaires byzantins extorquaient des habitants tout ce qu'ils possédaient. Pour réagir contre cet état de choses, le gouvernement d'Andronic s'entoura de personnes qu'il nomma fonctionnaires et à qui il donna de fortes rémunérations tout en leur déclarant en même temps quelles seraient les punitions infligées à ceux qui n'exécuteraient pas ponctuellement ses ordres. « Il rassembla les habitants dispersés — raconte Nicétas Choniatès — et de cette manière augmenta les revenus de l'Etat, ayant mis fin à l'oppression exercée par les percepteurs et aux incessantes collectes imaginées et transformées en une taxe annuelle par les insatiables employés des Finances qui dévolaient le peuple comme le pain en imposant un impôt fixe.»[41]

Que le gouvernement d'Andronic se soit réellement efforcé d'envoyer dans les provinces des fonctionnaires honnêtes et incorruptibles, peut être constaté dans le discours de Michel Choniatès (métropolite d'Athènes) au préteur Nicéphore Prosouchos dans lequel il le désigne ainsi: «ce défenseur de la justice, ce propagateur du droit, ce vengeur des insultes.» « Nous étions convaincus depuis longtemps — raconte Michel Choniatès que tu étais plein d'égards envers les pauvres, terrible envers les exploiteurs, — que tu étais le secours des opprimés, l'ennemi des tyrans, bienveillant envers les bons et sans merci envers les criminels, que tu es juste envers les uns comme envers les autres et que tes mains immaculées ne sont pas salies par la corruption.»[42] Il est évident que nous ne pouvons accepter cette lettre de Michel Choniatès implicitement, si nous considérons le fait qu'elle est pleine de flatteries et répond aux exigences de la rhétorique de l'époque, bien qu'elle reflète dans une certaine mesure l'authenticité des faits mentionnés. Comme on le sait, Michel Choniatès, dans d'autres lettres, se plaint de la manière d'agir de l'administration locale.

Andronic était d'une extraordinaire sévérité envers les employés qui ne remplissaient pas leurs fonctions comme il le souhaitait. Il écrivait à ses fonctionnaires: « Un véritable prince de mensonges, mon pauvre idiot de Synesios et toi, Lachanas le corruptible! Il est venu à mon oreille d'empereur que vous insultez beaucoup. Eh bien! changer d'attitude, cessez d'insulter sinon faites vos adieux à la vie.»[43]

Le gouvernement d'Andronic effectua la réorganisation bien connue de l'administration de l'empire. Les bureaux des préteurs furent rétablis et confiés selon Nicétas Choniatès « à des hommes célèbres et aux

[41] Nicétas, p. 422.
[42] Voir F. I. Uspenskij, *Неизданные речи и письма М. Акомината.* Журн. Мин. Нар. Просвещ. CCI (1879) 126.
[43] Nicétas, p. 430.
[44] Nicétas, p. 429.

meilleurs sénateurs ».[44] Les préteurs furent munis de pleins pouvoirs s'étendant à l'armée et à l'administration civile. Il semble que cette réforme ait eu pour but de renforcer la défense de l'empire contre les attaques des Latins. Il serait difficile de mieux préciser en quoi consistait cette réforme.[45]

Andronic jugeait les personnages éminents de la même manière que le peuple. Tous ceux qui se plaignaient d'avoir été victimes d'une attaque ou d'une dispute étaient attentivement écoutés. Andronic avait l'impression « que les devoirs d'un empereur étaient de veiller à l'observation des lois, non pas hypocritement, mais au contraire de punir sévèrement et justement par l'épée qu'il ne portait pas inutilement.»[46] Andronic voulut lui-même donner une forme légale à ses actes par l'intermédiaire du Tribunal et du Sénat, se considérant comme l'exécuteur de leurs décisions (ὑπηρετεῖν).[47] A l'époque du règne d'Andronic, il était possible de constater les efforts accomplis dans le but d'une observation plus exacte des lois en vigueur.

Le droit dit « droit de rivage », c'est-à-dire la coutume de piller les bateaux échoués sur le rivage où ils avaient été lancés par la tempête, fut également aboli. Ceci contribua à améliorer les conditions existant dans le commerce, car les commerçant purent au moins sauver ce qui leur restait après une catastrophe survenue en mer.

A l'époque d'Andronic, un certain intérêt fut témoigné aux Constantinopolitains. Des conduits d'eau furent installés à Constantinogle, et fournirent de l'eau fraîche et courante à l'un de ses quartiers. Plus tard, sur l'ordre d'Isaac l'Ange, toute l'installation fut détruite. Durant cette période si courte, l'architecture prit un grand essor et de nombreux et remarquables bâtiments furent érigés.

Nous ne possédons que de très courtes informations sur la réorganisation effectuée, mais il en découle clairement qu'ucun changement ne se produisit dans l'ordre social. Les réformes, bien qu'étendues, ne portèrent nullement atteinte à la classe dirigeante féodale dans son ensemble. Bien au contraire, elles eurent pour but de consolider le régime féodal. L'intérêt témoigné aux classes productrices des habitants de l'empire sous le règne d'Andronic avait pour but de diminuer le mécontentement des masses du peuple et de consolider l'empire. Les réformes eurent dans une grande mesure un caractère démagogique et par elles, Andronic espérait tromper et enjôler le peuple. D'après le seul décret officiel conservé de cette époque, qui ordonnait aux percepteurs de la région de Măglen de forcer les bergers valaques à payer leurs impôts au monastère de St. Athanase, on peut constater qu'Andronic, de même que ses prédé-

---

[45] Voir F. I. Uspenskij, *Неизданные речи*, p. 129.
[46] Nicétas, pp. 424, 439.
[47] Nicétas, p. 439.

cesseurs, protégeait les droits des grands seigneurs féodaux. Il accorda même à ce monastère et au petit monastère voisin de Saint-Jean-Baptiste deux bergeries, un moulin, les dépendances et tout ce qu'i s'y rapportait.[48]

En outre, d'après les sources connues jusqu'à présent, il n'est pas certain que les masses du peuple aient participé au gouvernement par l'intermédiaire d'une institution connue et approuvée. Le support qu'obtint Andronic des Constantinopolitains et des paysans ne fut que temporaire et inconstant. La cause en fut due aux réformes elles-mêmes qui déçurent les espoirs des habitants bien que leur situation se fût tant soit peu améliorée. En conséquence, nous n'avons donc aucune raison de caractériser le règne d'Andronic comme « un essai de fondation de monarchie démocratique », et de proclamer Andronic « l'empereur des paysans.»[49]

Nous nous intéresserons donc davantage au soutien social du gouvernement d'Andronic. Il est nécessaire de souligner ici qu'il n'avait aucune large base sociale sur laquelle il aurait pu s'appuyer. Le gouvernement d'Andronic jouissait du soutien de certaines parties de la noblesse constantinopolitaine et probablement d'un assez faible nombre de petits féodaux et de peu de moyens. Andronic avait des partisans même parmi les grands seigneurs féodaux. Tout au début, il eut aussi le soutien des commerçants, des artisans et même des paysans.

Nicétas Choniatès nous donne quelques informations d'après lesquelles nous pouvons constater qu'un certain nombre de seigneurs s'étaient mis du parti d'Andronic; ceci résout le problème de l'appartenance sociale de ses adhérents. Ainsi, par exemple, lorsqu'Andronic s'adressa à ses partisans et à l'assemblée des Sénateurs lors de l'abolition du « droit de rivage » il déclara que chacun de ceux qui possédaient des biens immeubles le long du litoral[50] ou ceux qui possédaient une fortune,[51] devait avertir leurs subalternes et leurs intendants[52] de veiller à ce que fût strictement observée la loi en vigueur, concernant les bateaux échoués sur la grève.

Parmi ses partisans appartenant à de célèbres et riches familles, nous pouvons citer Alexis Branas,[53] Michel Makrodoukas,[54] Andronic Doukas,[55] Constantin Tripsychos,[56] Jean Kamateros,[57] Théodore Choumnos[58] et autres

---

48 *Actes de Lavra,* pp. 124—127.

49 Voir M. V. Levčenko, *История на Византия,* pp. 294—300.

50 Nicétas, p. 425: ἤ τις ἀκινήτων παραλίων κύριος.

51 Nicétas, p. 426. ἢ τὸν ἀγρὸν κατέχοντος...

52 Nicétas, p. 427: επιστολάς γράψαντες διὰ ταχυδρόμων ἐξέπεμψαν τοῖς τῶν σφετέρων ἐπιστάταις κτημάτων καὶ τοῖς ἀντ' αὐτῶν διέπουσι δημοσίας ἀρχάς.....

53 Nicétas, p. 359.

54 Nicétas, pp. 379—380.

55 Nicétas, pp. 379—380.

56 Nicétas, p. 409.

57 Nicétas, p. 355.

58 Nicétas, p. 355.

encore. Andronic avait toutefois parmi les membres de la noblesse plus d'ennemis que de partisans, et leur fidélité était également très problématique. Il n'était pas rare qu'Andronic punît et non moins cruellement quelques-uns de ses adhérents. Ainsi, par exemple, Constantin Tripsychos, l'un de ses plus dévoués partisans, fut condamné à avoir les yeux crevés;[59] Andronic Doukas et Michel Makrodoukas furent lapidés.[60]

Le soutien que recevait Andronic des Constantinopolitains n'était pas constant et il ne lui fut accordé qu'au début de son règne. Les habitants n'avaient pas été satisfaits des réformes introduites et graduellement ils se détachèrent d'Andronic et s'en éloignèrent. Les commerçants et les artisans, atteints par la politique latinophile de la Régence, manifestèrent une grande activité. Ce furent eux qui tout d'abord, exterminèrent les Latins puis, plus tard, à l'époque d'Isaac l'Ange, ils essayèrent de renouveler le massacre et se débarassèrent ainsi à jamais de leurs dangereux concurents italiens.[61] Ce fut en particulier à l'époque des Anges que les commerçants et les artisans constantinopolitains s'efforcèrent plus d'une fois de faire face aux seigneurs féodaux et ceci est une preuve infaillible du développement de leur conscience politique.[62] Malgré tous leurs efforts, les commerçants et les artisans de Constantinople ne réussirent pas à s'organiser en un groupe capable de mener la lutte contre la tyrannie des féodaux qui agissaient comme bon leur semblait. Il se trouvait toutefois parmi les Contantinopolitains, beaucoup d'éléments déclassés qui se laissèrent facilement gagner à la cause des féodaux. La noblesse s'en servait dans des buts d'exploitation. Ces manifestations que nous venons de rappeler (et nous n'en n'avons mentionné que très peu) étaient l'expression spontanée et inconsciente du mécontentement des habitants de la ville concernant le régime féodal.

Les habitants de la campagne, en particulier en Asie Mineure, aidèrent Andronic à s'emparer du pouvoir dans l'espoir d'améliorer leur situation. Les paysans avaient cru que le changement de gouvernement amènerait une diminution des impôts et allègerait leur dépendance des féodaux. Ils s'aperçurent toutefois qu'après les réformes, aucun changement réel n'avait eu lieu et cessèrent non seulement d'accorder leur soutien à Andronic, mais commencèrent à manifester ouvertement leur mécontentement. Il est évident que les paysans souhaitaient de plus grandes réformes et que les manières démagogiques d'Andronic[63] ne pouvaient suffire pour les gagner à sa cause. Apparurent alors divers provocateurs qui se

---

[59] Nicétas, p. 409.
[60] Nicétas, pp. 379—380.
[61] Nicétas, p. 512.
[62] Nicétas, pp. 694, 695.
[63] Andronic Comnène avait donné l'ordre de ne pas faire son portrait revêtu de son manteau impérial, mais de le représenter comme un pauvre paysan, au simple vêtement bleu, une énorme faux à la main. Voir Nicétas, p. 432.

faisaient passer pour Alexis II.[64] Radojčić explique que l'agitation qui régnait alors parmi les paysans était due à leur mécontentement de l'assassinat d'Alexis II. et à leurs sentiments de dévotion et de fidélité.[65] Une telle explication est inacceptable et ne répond pas à l'authenticité des faits. Les paysans qui souffraient de la terrible exploitation féodale, étaient prêts à accorder leur support à tout prétendant au trône qui leur promettrait une amélioration de leur situation. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons expliquer l'apparition du personnificateur d'Alexis et l'accueil qu'il reçut chez les paysans.

En un mot, le gouvernement ne possédait pas une base sociale suffisamment solide. Il lui manquait le groupe qui eût soutenu jusqu'au bout, et ceci fut la cause de sa perte.

* * *

Comme il l'a été dit plus haut et sans tenir compte du caractère incomplet des réformes accomplies, la plupart des membres de la noblesse d'épée et de la noblesse foncière prirent parti contre lui. Les fonctionnaires habitant la province étaient également mécontents et désappointés, les réformes ne leur permettant plus de s'enrichir aux dépens des habitants. Ceci est encore un autre trait de l'histoire de Byzance, lorsque la classe dirigeante se montra incapable de sacrifier la moindre partie de ses intérêts de classe. Toute une série de révoltes et de conspirations prit alors naissance contre Andronic Comnène. En Asie Mineure, la ville de Nicée fut la première à se révolter; les chefs de l'insurrection étaient Théodore Cantacuzène et Isaac l'Ange; tous deux appartenant à de riches familles féodales. Les villes de Pruse et de Lopadion suivirent l'exemple de Nicée. Ce ne fut qu'avec difficulté qu'Andronic réussit à rétablir le calme dans ces villes et il ne put le faire qu'avec le secours de toute l'armée. Afin de prévenir tout autre essai de révolte, il punit les insurgés de la manière la plus cruelle. La plupart des chefs de la révolte furent exécutés ou expulsés; d'autre eurent les yeux crevés et la fortune de nombreux insurgés fut confisquée. Andronic promit de pardonner aux habitants de la ville de Pruse, s'ils ouvraient les portes de la ville et lui livraient pour être exécutés Théodore l'Ange, le corruptible Lachanas et Sinesios « qui ne vaut rien ». Lorsque la ville fut conquise, Théodore l'Ange eut les yeux crevés; Lachanas, Sinesios et quarante autres personnes furent pendus aux arbres aux environs de la ville.[66] Sinésios et Lachanas étaient des fonctionnaires de l'empire que nous avons déjà mentionnés plus haut. Etant donné qu'ils étaient

---

[64] Cf. Tafel, *Eustathii Metropolitae Thessalonicensis Opuscula.* Francoforti ad Moenum, 1832, p. 282. — M. Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα...ὑπὸ Σπ. Λ μπρου. Ἀθῆναι 1879—1880, t. I, p. 317, II, p. 524.

[65] Radojčić, *op. cit.*, p. 82: « jer su grci bili vjerni podanici »

[66] Nicétas, p. 374.

des représentants de la bureaucratie corrompue de Byzance et qu'ils avaient préféré se révolter contre le gouvernement d'Andronic, celui-ci ne leur permettant plus d'user librement de leur pouvoir, l'empereur se montra impitoyable. Nicétas Choniatès nous fait un tableau émouvant et terrifiant de la lutte entre Andronic et ses adversaires.[67] Les frères Sébastien furent pendus pour avoir voulu le déposer du trône et y placer un fils naturel de Manuel Comnène.[68] En 1185, Isaac Comnène[69] se déclara souverain indépendant de l'île de Chypre et ceci ébranla sérieusement la position d'Andronic Comnène.

La noblesse fit des efforts désespérés pour se débarrasser d'Andronic et mettre sur le trône leur protégé qui respecterait leurs privilèges et protégerait sans conditions aucunes leurs intérêts. Afin de garder le pouvoir pour lui et pour ses enfants,[70] Andronic répondit à leurs efforts par un régime de terreur encore plus grande.

La noblesse ne pouvant arriver à ses fins, chercha du secours à l'extérieur. Pour sauvegarder ses intérêts de classe, elle ne s'arrêta même pas à une trahison manifeste. Alexis Comnène, parent de Manuel Ier, se réfugia chez les Normands siciliens. Là, il décrivit au roi normand, Guillaume II, la position incertaine de Byzance et le persuada si bien que le roi lança une attaque contre Andronic. A la tête d'une armée de 80.000 soldats et de 200 navires, il débarqua près de Dyrrachium. Il envahit la ville et se tourna vers Thessalonique; les forteresses qui se trouvaient entre ces deux villes se rendirent sans opposer la moindre résistance, et après un court siège qui fut fait de terre et de mer, Thessalonique fut conquise et pillée de la manière la plus cruelle. Nombreux furent les habitants qui périrent assassinés. Thessalonique qui, après Constantinople, était la deuxième grande ville de l'empire de Byzance, succomba à cause de la supériorité des forces armées des Normands que la trahison de son commandant David Comnène.[71]

Dès qu'Andronic apprit l'invasion des Normands, il prit toutes les mesures nécessaires pour les repousser. Il envoya à Durazzo Jean Branas avec son armée, mais ce dernier fut vaincu et fait prisonnier. Pour sauver Thessalonique, Andronic y expédia toute son armée divisée en quatre corps d'armée indépendants. Il parcourut lui-même les fortifications de la capitale et ordonna que les endroits détériorés fussent immédiatement réparés. Toute la flotte fut rassemblée et 100 navires se tinrent en permanence dans le port.

[67] Nicétas, p. 375: « Andronic laissa les vignes qui s'enroulaient autour des arbres, chargées de pendus comme des grappes de raisins: il ne permit pas qu'aucun d'eux fût inhumé ... et leurs corps desséchés par le soleil, se balançaient au vent comme les épouvantails que les gardiens déposent dans les jardins ... »

[68] Nicétas, pp. 384, 401.

[69] Nicétas, pp. 376—379.

[70] Nicétas, p. 421.

[71] Nicétas, pp. 386—387.

L'armée envoyée au secours de Thessalonique envahie, ne put toutefois la délivrer, car les soldats craignaient de lutter contre les chevaliers normands revêtus de leurs armures. Après la chute de Thessalonique, les Constantinopolitains, pris de panique, commencèrent à manifester leur mécontentement contre le gouvernement. Ce mécontentement fut encouragé par les adversaires d'Andronic qui déclaraient que lui seul était la cause de toutes ces défaites. Dès qu'Andronic se rendit compte de la force toujours croissante de ses ennemis et de l'agitation qui régnait parmi les habitants, il décida d'exterminer tout d'abord les ennemis à l'intérieur du pays afin de pouvoir se mesurer ensuite avec ceux de l'extérieur. Cette décision fut prise par le Sénat et les juges. Dans la liste qui fut établie se trouvait la sentence concernant chaque accusé. Dès qu'Andronic eut fait emprisonner la plupart de ses ennemis et les membres de leur famille; assuré ainsi de la consolidation de son gouvernement, il se rendit aussitôt dans les environs de Constantinople; toutefois, lorsque le chef des prétoriens Hagiochristophoritès Stéphanos essaya d'arrêter Isaac l'Ange, noble byzantin, il fut tué par ce dernier. Ceci déclencha la révolte des habitants. Les habitants de la capitale agitée s'assemblèrent autour de la cathédrale de Sainte Sophie où Issac l'Ange s'était réfugié, et tous furent envahis d'un sentiment de révolte. Mais, selon les paroles de Nicétas Choniatès, « il ne s'y trouvait aucun membre des grandes familles ni aucun ami d'Andronic, ni même, barbares armés de haches, ni même les licteurs revêtus de leur toge rouge, certainement personne qui pût les arrêter.» L'attitude de la foule rassemblée devant la cathédrale devint de plus en plus menaçante. Un peu plus tard, Isaac l'Ange fut proclamé empereur.[72]

Dès qu'Andronic fut informé de cet événement survenu dans sa capitale, il y retourna et entreprit la lutte contre les insurgés. Lorsqu'il vit que sa position etait désespérée, il se sauva en Russie Méridionale par voie de mer. Quelques jours après, il fut arrêté et, après de longues tortures, il fut mis à mort par les Constantinopolitains. Il faut souligner ici qu'il supporta stoïquement les cruelles tortures qui lui furent infligées.

Aux raisons qui causèrent la chute d'Andronic et que nous venons de décrire, il faut ajouter la pression de l'extérieur. Durant le règne d'Andronic, bien qu'il eût été de si courte durée, le pays avoisinants mirent á profit les luttes intérieures qui déchiraient l'empire de Byzance. La Hongrie reconquit la Dalmatie et le sultan d'Iconium fit des incursions désastreuses dans les régions byzantines de l'Asie Mineure. Plus tard, une alliance fut conclue avec Saladin dans le but d'une défense mutuelle, à la condition que ce dernier s'emparât de la Palestine et qu'il l'aidât Byzance à conquérir Iconium. Cette alliance n'apporta aucun profit après la chute d'Andronic. La pression exercée de l'extérieur, et en particulier l'invasion des Normands eurent une répercussion défavorable sur la politique intérieure d'Andronic.

[72] Nicétas, p. 447.

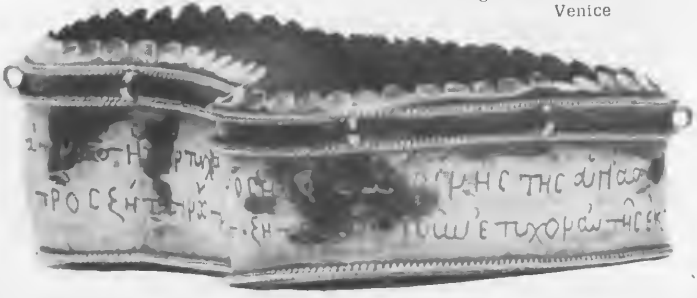
Le règne d'Andronic Ier peut être caractérisé comme un essai de consolidation de la classe dirigeante de l'empire de Byzance, accordant toutefois quelques concessions aux masses du peuple. Les luttes d'Andronic et de ses adhérents avec les autres parties de la noblesse, sont en réalité une lutte intérieure entre les classes féodales dirigeantes.

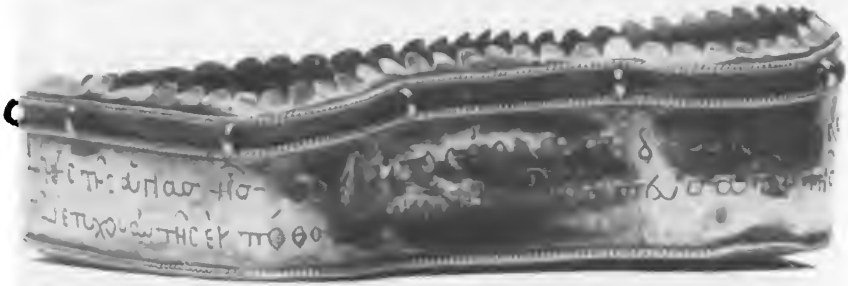
Après la chute d'Andronic, Isaac l'Ange prit la tête du gouvernement représentant la noblesse terrienne. Toute les réformes, même les moindres, furent abolies par le nouveau gouvernement. La haute aristocratie épuisa tellement les forces de l'empire de Byzance qu'après l'invasion des Croisés, lors de la Quatrième Croisade, les Constantinopolitains manifestèrent tout d'abord une complète indifférence et n'offrirent aucune résistance tendant à sauvegarder l'Empire.

Fig. 1. The reliquary for the hand of St. Marina. Front, enlonged. Museo Correr, Venice

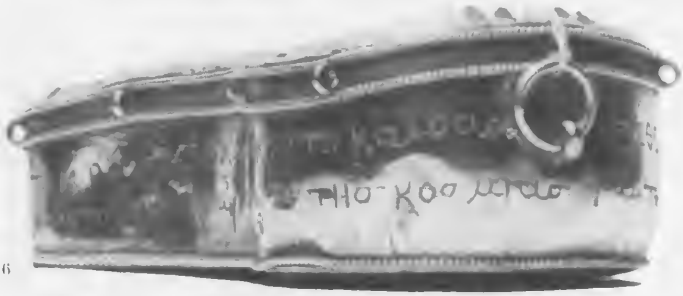
Fig. 2, 3. The reliquary for the hand of St. Marina. Back and front. Museo Correr, Venice

Fig. 4. Side. Museo Correr, Venice

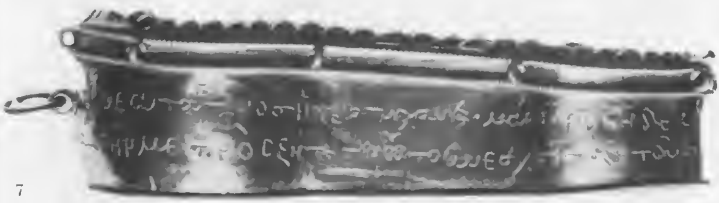




5

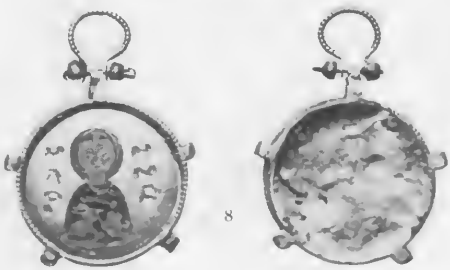


6



7

Fig. 5, 6, 7. Side. Museo Correr, Venice



8

Fig. 8. Enamel in the Rijks museum Amsterodam

Fig. 9. Reliquary in the Suanet, Georgie, partly destroyed about 1935

MARVIN C. ROSS—GLANVILLE DOWNEY/WASHINGTON

A RELIQUARY OF ST. MARINA

The great variety and kinds of reliquaries that existed in Constantinople before and after the taking of the city by the Crusaders in 1204 seems as yet not to have been fully appreciated by art historians. This is partly because so many have been lost and partly because the more usual reliquaries, such as staurothecae, for example, have been published in extenso and repeatedly while the more unusual ones have often been ignored or left unpublished. Dr. Reiner Rückert[1] in a recent paper has called attention to a number of these unusual ones, and the promised publication of his doctoral thesis on the subject will doubtless bring us knowledge of many more.

In the Museo Correr in Venice is a reliquary for the hand of St. Marina (figs. 1—7), which was described at length by F. Cornaro[2] in the seventeenth century and exhibited at La Mostra dell'Artigianato Liturgico, Chiesa di S. Vidal, in Venice in 1950[3]. In spite of being known in literature, the reliquary has never been illustrated in any publication, which seems strange, since it is a rare type of reliquary and also has in addition considerable quality. The reliquary is for the hand of St. Marina, as told by a long inscription around the sides and on the back. This inscription has been newly transcribed, translated, and commented upon by Prof. Glanville Downey, as follows:

II.

Side:

Ζητεῖσθε αὐτὰ τίνος ἡ χεὶρ τυνχάνει;
Μάρτυρος ἥδε Μαρίνης τῆς ἁγίας
Ἧς τὸ κράτος ἔθλασε δράκοντο(ς) κάρας.
Αὐτήν με πρὸς ζήτησιν ὤτρυνε σχίσις,
5 Ζητοῦσά τ' οὖν ἐτυχον αὐτῆς ἐκ πόθου
Πρὸς κόσμι(ον) οὖν ἔσπενσα τὸν τῆς κοσμίας. (cross)

Reverse:

Μικρὸς μὲν οὗτος τῇ μεγάλῃ τυνχάνει
Ὅμως δ' ἄπειρος σὺν προσαιρέσει πόθος.
Τοίνυν ἀμαράντινον ἄνθος μαρτύρων
10 Ζάλης ῥῦόν με τῶν νοητῶν πνευμάτων,
Νίκην κατ' αὐτῶν τὸ κράτος τε παρέχοις
Ἀνάλογον νεμοῦσα τῇ σχέσει δόσιν.

---

[1] *Zur Form der Byzantinischen Reliquaire.* Münchener Jahrbuch der bildenden Kunst, 8 (1957) 7—36

[2] *Notizie storiche delle chiese e monasteri di Venezia e di Torcello.* Padua, 1758, pp. 45—46; also *Ecclesiae Venetae Antiquis Monumentis.* Venice, 1749, vol. 3, pp. 251—260.

[3] № 64, p. 31.

Side:
Do you inquire about these things, [asking] to whom the hand belongs? This is [the hand] of the holy martyr Marina whose power crushed the head of the dragon. Its having been cut off stirred me to seek it, and seeking it I found it, in accordance with my desire, and I made an offering for the seemly adornment of the honored one. [cross]

Reverse:
While this [reliquary] is a small thing in comparison with the great [martyr], nevertheless there is unbounded devotion with my gift. Now, imperishable flower of the martyrs, save me from the storm of the evil spirits of my mind and give me victory over them, and power, dispensing a gift comparable to your nature.

The inscription is incised on the side and reverse of the reliquary, in lettering which resembles the cursive writing used in manuscripts of the first part of the thirteenth century. The text begins on the side, with the first line starting on the upper register, to the right of the ring on the top of the reliquary. The text is in iambic trimeter, a favorite Byzantine verse-form. The lines are inscribed continuously, but the end of each line is indicated by the colon, a point above the line.

The Greek text, with a Latin translation, has been previously published by Flaminio Cornaro,[4] who writes that he reproduces the text and translation prepared by Theodorus Damadenus in 1676 [Cornaro's text contains a number of typographical errors].

The phrase "imperishable flower of the martyrs" in line 9 is probably a reminiscence of 1 Peter 5:4: "And when the chief Shepherd is manifested you will obtain the unfading [a m a r a n t i n o n] crown of glory." [RSV]

III.

St. Marina was martyred at Antioch in Pisidia during the reign of the Emperor Diocletian [284—305]. The Latin Church celebrates her martyrdom as July 17th, and the Greeks, August 16th. St. Marina continued to be honored in the Near East on into the Middle Byzantine period, as is indicated by a number of grottoes near Tripoli decorated with frescoes.[5] However, her relics appear to have been moved, at least in part, to Constantinople about the eighth century by an empress named Marina or Maria.[6] They were in a monastery outside Constantinople in 1213, and because

[4] *Ecclesiae Venetae,* p. 255.

[5] Ch.-L. Brossé, *Les peintures grecques de la grotte de Marina près Tripoli,* Syria 7 [1926] 30—45.

[6] Cornaro, *Notizie,* pp. 45—46.

the monks in the monastery where they were kept were accused of adultery, Joannes de Borea was allowed to remove her relics to Venice. The account speaks of Joannes de Borea searching around and finding the hand separate and in a silver reliquary. Joannes de Borea took the relics to Venice, on his way the ship being saved in a bad storm, due to the relics of St. Marina being aboard.[7] In Venice the relics of the saint were put in a parish church dedicated at that time to St. Liberale. The dedication of the church was thereupon changed to St. Marina. The relics were still in the church in the seventeenth century, and Cornaro[8] mentions the silver reliquary of the hand as well as another bone mounted in a band of silver also inscribed in Greek: ΛΕΙΨΑΝΟΝ ΤΗϹ ΑΓΙΑϹ ΜΕΓΑΛΟΜΑΡΤΥΡΟ(Ϲ) ΜΑΡΙΝΑϹ The latter reliquary was rescued early in the nineteenth century and put in the chapel of relics in the Church of St. Thomas in Venice, where it was seen and published by Gustave Schlumberger.[9]

The reliquary for the hand of St. Marina is interesting in that the shape follows more or less the outline of a hand and proves that the Byzantines had reliquaries that indicated the shape of the part of the body from which the relic came. Secondly, it is of interest in that it has a repoussé medallion with the bust of St. Marina, the martyr's cross in her right hand, the left hand raised in a gesture of humility. Representations of St. Marina are comparatively rare now, although they once may have been more numerous, judging from the lives and eulogies of the saint that still exist. A silver and enamel reliquary (fig. 8) of the True Cross in a small church in Suaneti in Georgia has a similar repoussé medallion of St. Marina. This reliquary dates from the tenth century and may even be from the same workshop as the reliquary of the True Cross at Limburg-on-the-Lahn. She is represented in the grottoes associated with her near Tripoli. A miniature in the Menologium of Basil II (966—1925),[10] now in the Vatican, shows her lying in her coffin in a landscape with three standing figures about her. The finest picture of her is, however, a small tenth-century medallion enamelled with her bust (fig. 8), possibly once a pendant, now in the Rijksmuseum in Amsterdam. It is, iconographically speaking, very close to the repoussé medallion on the silver reliquary of her hand in Venice, and both may derive from a then famous and now lost icon of the saint as often was the case in Constantinople.

The reason a special reliquary was made for St. Marina's hand was no doubt because the hand was used to make the sign of the cross, thus slaying a dragon. Later when assailed in her cell by Beelzebub in chase of an evil daemon, St. Marina drove him back to the nether world by making

---

[7] Cornaro, *Notizie*, p. 345.

[8] *Ecclesiae Venetae*, p. 254.

[9] G. Schlumberger, *Deux reliquaires byzantins inédits conservés à Venice*, Mélanges d'archéologie byzantine, Paris, 1895, pp. 343—345.

[10] *Il menologio di Basilio II*. Turin, 1907, pl. 394.

the sign of the cross, and when brought before the magistrate for execution, she made the sign of the cross over her entire body.[11] It would for this reason have been especially venerated and so there would have been a natural reason for encasing it separately in a reliquary. The reliquary is heavily gilded. It may once have had a glass or crystal fitted over it, held by the toothed edges which still remain. Around the rim are two borders of twisted wire, and once between these there was a row of pearls strung on a wire, the pearls being gone now, only the loops for holding the wire remaining. This use of strings of pearls was a typical form of decoration in the Middle Byzantine period.

Joannes de Borea found the reliquary in the monastery near Constantinople in 1213, and probably had the inscription added at that time. The technique of the repoussé medallion seems much earlier and may be compared with the reliquary from the Ste. Chapelle, now in the Louvre,[12] generally ascribed to the eleventh century. The technique is the same with the ornamentation made by a small round punch, the same punch used for the folds of the drapery, a characteristic of the workshop from which the Louvre reliquary comes. The style of the reliquary however is somewhat different, with the pointed chin of the saint. It is possible that it was made in Constantinople not too long before Johannes de Borea collected the saint's relics to take them back with him to Venice, in which case he had the inscription added or it may have been made in Constantinople actually at his order.

Thus the reliquary in the Museo Correr, illustrated here for the first time, adds to our knowledge of the types of Byzantine reliquaries, gives us another representation of St. Marina, and is in addition another example of Byzantine silversmith work, probably made shortly before or immediately after the fall of Constantinople to the Crusaders.

---

[11] *Acta S. Marinae et S. Christophori*, ed. H. Usener. Festschrift zur fünften Säcularfeier der Carl-Ruprechts-Universität zu Heidelberg. Bonn, 1886, pp. 25—27.

[12] L. Bréhier, *La sculpture et les arts mineurs byzantins*. Paris, 1936, pl. 57.

JELENA MILOJKOVIĆ-DJURIĆ / BEOGRAD

SOME ASPECTS OF THE BYZANTINE ORIGIN OF THE SERBIAN CHANT

(After the Neumatic Manuscripts from the 18th Century)

Introduction

In 1884 Nićifor Dučić exposed his extensive monograph about the origin, cultural history and general importance of the Chilandar monastery at a conference of the Serbian Learned Society (former name for the Academy of Science and Arts).[1] In that report Dučić mentioned a neumatic manuscript from the same monastery, suggesting the idea of its transcription in order to explore the origin of the Serbian Chant.

The probleme of the sources of the Serbian Chant was apparently a very often discussed theme among many Serbian historians, musicologists and melographers. Many papers and studies were written treating this matter.[2, 3, 4, 5] Even some introductions to the collections of folk church melodies, as e.g. the introduction to the second book of the folk church melodies, noted by Boljarić,[6] include and try to explain this question. Folk church melodies are almost the only subject and source of all these numerous essays and efforts trying to explain the origin of the Serbian Chant.

Towards the beginning of this century, the remarkable scholar, humanist and politician Stojan Novaković gave a strong impulse to the investigation of this question by his article The Old Serbian Chant.[7] Novaković wrote his article in Constantinople on 13 March 1900. At the end of February of the same year, a conference of the Russian Archeological Institute, was held in that ancient city. Novaković was present at that cultural manifestation and specially attracted by the exposition of Joan Thibaut. Novaković wrote in his paper: "On 27 February Mr. Thibaut war talking about the old Byzantine and Slavonic chants. Following the notations of the old manuscripts, two skillful singers performed them. Thibaut thus showed the manner of singing in ancient times . . . While we were listening to them they seemed to us very similar with the general character of our folk church melodies — as far we remember them". Further in his article,

---

[1] N. Dučić, *Старине хиландарске.* Гл. Срп. уч. друштва LVI (1884) 106.

[2] L. Bogdanović *Српски Сион,* 1893, p. 231.

[3] J. Živković, *Богословски гласник* 5 (1903) 317.

[4] D. Ruvarac, *Мојсије Петровић, митрополит београдски* Спом. Срп. кр акад. XXXIV (1905) 123.

Novaković did not suggest the transcription of neumatic manuscripts, in the way of the work by Thibaut. He proposes another way: recording of the old church melodies still sung on special occasions among the people. "Melodies have obviously conserved the old Serbian and Byzantine tradition. This tradition has to be noted, observed and studied before it vanishes. All this can represent precious material for the study of our and Byzantine Chants."

The suggestions of Novaković, one of the most outstanding personalities of his time, showed the importance of that cultural tradition. Already in the next number of the same periodical in which the paper by Novaković was published, an article appeared with the same title.[8] In this way its author Professor Despotović wished to point out that his intentions were inspired by the previous paper of Novaković. Despotović argued the quotations of Novaković stating that the old Chant was different from the contemporary one sung at that time in church. He mentioned an Hirmos, sung at Easter, which he had heard in his childhood from his teacher. This melody was different from that one used in the church on the same occasion.

A very elaborated study on this subject followed; its author was Živojin Stanković and it was entitled Serbian Chant.[9] Stanković also thought that the old Chant, sung after the old church books called "Srbulje" up to the seventeenth century, was different from that one introduced by Bishop Mojsije at the beginning of the eighteenth century. Due to the interventions of that bishop, new church books were imported from Russia. At that time a Greek school was founded in Belgrade (1723). Stanković quotes the following words, taken from the History of Katihism written by Rajić: "Bishop Mojsije has brought to Anatolije, a learned psalt, from Mt. Athos. He introduced the Greek Chant. The Serbian Chant in use up to that time vanished, and now it is hard to hear it anywhere." In order to prove this statement, Stanković mentioned the reports written after the visitation of the Serbian monasteries in the vicinity of Belgrade, around 1735. Writing about the churches and priests on duty, this statement is found: "To sing 'samoglosbno'[10] he knows, not only after the rules of monasteries, but also after the old manner". In another report quoted also in Stankovićs paper, it is stated: "Some priests sing in Greek, but some in Serbian."

In order to make his study more complete, Stanković attached several folk melodies noted down by himself. Among them, we find an Hirmos

---

[5] F. Kuchač, *Прилог за повијест југославенске глазбе.* Рад. Југ. акад. 47 (1840) 15.

[6] Boljarić, *Српско православно пјеница.* Алексинац Алексинас 4 (1900).

[7] S. Novaković, *Старинско црквено певање.* Караџић 4 (1900), Алексинац, Алексинас.

[8] P. Despotović, *Старинско црквено певање.* Караџић (1900).

[9] Ž. Stanković, *Српско црквено појање.* Весник Срп. цркве 1908, pp. 690—705, 733—741 and 816—825: 1909, pp. 97—105 and 169—184.

[10] This expression denotes a type of church melody with shorter melismas.

still sung at that time on Easter in a village near Soko Banja, different from the one sung in church.

Stanković did not forget that there existed also other ways of research of the origin of the Serbian Chant. He, therefore, mentioned the sticheron quoted by Dučić, being aware that the transcription of neumatic manuscripts could help to clear the origin of the Serbian Chant.

Kosta P. Manojlović was among the first musicologists who paid more attention to the neumatic manuscripts. Manojlović carefully examined an important manuscript found in Skoplje. The 11 pages photocopied by him are the only trace of this manuscript, destroyed in the war in 1941. After Manojlović[11] this manuscript contained a theoretical treatise, numerous church melodies in Greek and old Serbian — "Srbuljski".

A great number of neumatic manuscripts, however, are preserved in Chilandar. This remarkable monastery, built by Stevan Nemanja and by his son Sava, the first Serbian archbishop, was the centre of cultural activity in the course of many centuries, especially during the Turkish occupation.

As already mentioned,Nićifor Dušić in his monograph about the monastery of Chilandar, added in his own hand a sticheron for Easter from the manuscript nr. 307:[12] "That someone may try to prove how much the Serbian element modified the present Chant, which derives from the Greek."[13]

In 1952 Djordje Sp. Radojčić photocopied about 20 manuscripts, partially or completely, from the Chilandar monastery. The majority of these manuscripts belong to the eigteenth and nineteenth century. These photocopies are now available in the Academy of Science and Arts in Belgrade.

The transcription and a careful study of some of these manuscripts remind us of the mentioned reports written after the visitation of the Serbian churches and monasteries in the first half of the eighteenth century.[14] In these documents it was stated that the priests were singing "after the rules of monasteries and in the old manner", or "Greek and Serbian". The stichera contained in the manuscripts nr. 309, 311 and 312 may prove that two different Chants existed simultaneously at that time.

The description of the used manuscripts

The manuscript 311 includes in its first part a theoretical treatise on the "signs of the musical art". On pages 1—6a the theory of the musical neumatic notation is exposed. The composition and the exposition of the material shows a strong resemblance to the two Greek Papadikai published

---

[11] O. Fleischer, Neumenstudien III, Berlin, 1904.
[12] All numbers of manuscripts refer to the numeration of the Chilandar monastery.
[13] N. Dučić, *Старине хиландарске* Гл. Срп. уч. друштва LVI (1884) 106.
[14] Stanković, *op. cit.*

in the third volume of Fletcher's Neumenstudien,[15] although the Papadike from the manuscript 311 contains more elaborate exercises which follow and explain the rules exposed.

On page 9, a modestly elaborated ornament embellishes the title: начало воскре́сенія на́ о҆́смъ гласо́въ, гла̑ а҃, ѵ҃ indicating the beginning of the resurrection stichera. Further stichera dedicated to Saints Arsenije, Jovan Rilski, Stevan Dečanski, Milutin, Sava and Jovan Chrysostom follow. The melodies are almost syllabic or occasionally modestly florid, with shorter melismas. The analysis and comparison of the mentioned stichera with the same stichera in the manuscripts 309 and 312 show that the neumatic sign oxeia is almost always replaced by an oligon, although in the theoretical part of the same manuscript, oxeia (translated as ostraja) is quoted among the other signs denoting a second upwards.

The musical notation belongs to the late phase, with the little ison. Only a few subsidiary symbols are used. For the rhythmic indications gorgon, diple and klasma are used. Argon is not employed. Among other signs belonging to the subsidiaries the following occur more frequently: parakletike, psephiston, bareia, thematismus esso, antikenoma. Occacionally the signs called "phtorai" are used, especially in the second and sixth mode. The paleographic analysis of the text shows that this manuscript is written almost in italics with Roman elements and accents. Here are some typical examples of the written letters (see also Figure 1):

form characteristic for the seventeenth and eighteenth century,

written in the form of a triangle, square or sometimes in a form similar to modern Russian,

crossed,
curved down.

The vowel ы is sporadically changed to и as e.g. in the word четирана́десят. On page 2a the preposition сосъ appears in this construction: такожде ꙗже есть сосъ исонъ. These facts indicate the Serbian-Macedonian redaction, of the text, which is apparently a copy of a Russian translation from a Greek Papadike. There are no data about the dimensions of the manuscript. Every page contains 21 lines of text in the theoretical part and 11 lines of text with neumes in the practical part. According to its neumatic and paleographic characteristics this manuscript belongs to the eighteenth century.

The manuscript 309 is almost fully photocopied. The writing is very clear and accurate with nice initials. Variants had been added occasionally

[15] O. Fleischer, *op. cit.*

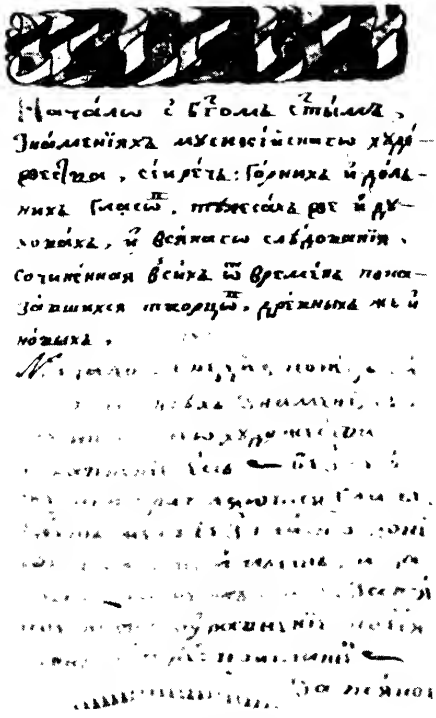


Fig. 1. First page of the Papadike 311

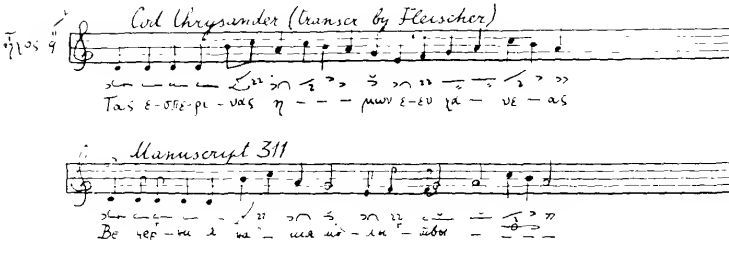


Fig. 2. Initial period of the sticheron *Вечерния наша мольтвы* from the Codex Chrysander and manuscript 311

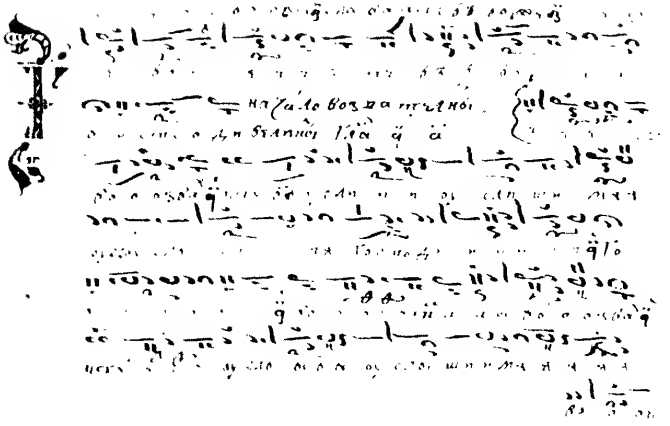


Fig. 3. The sticheron *Господи возвах.* Manuscript 309 (first version)

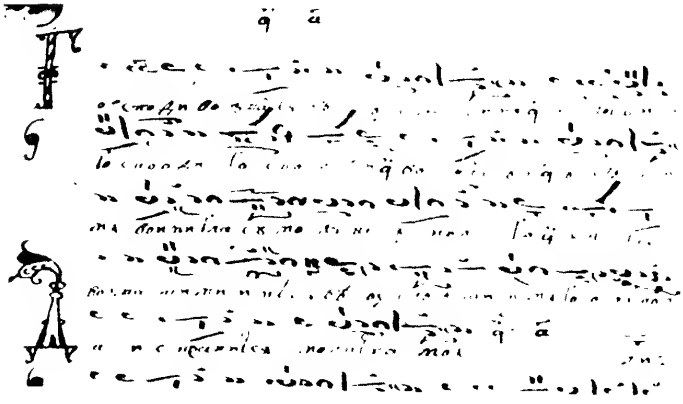


Fig. 4. The sticheron *Господи возвах.* Manuscript 309 (second version)

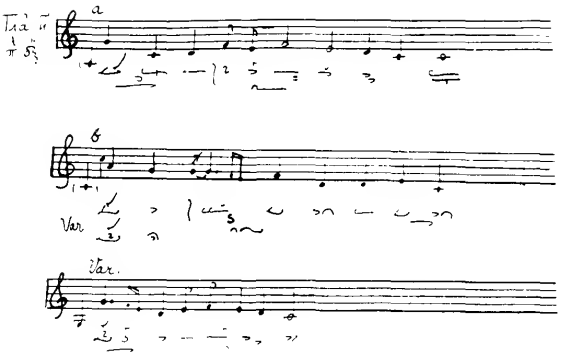


Fig. 5. Initial period of the sticheron *Господи возвах*, from the Codex Chrysander. Manuscript 309 (both versions, p. 4b and 8a) and manuscript 310

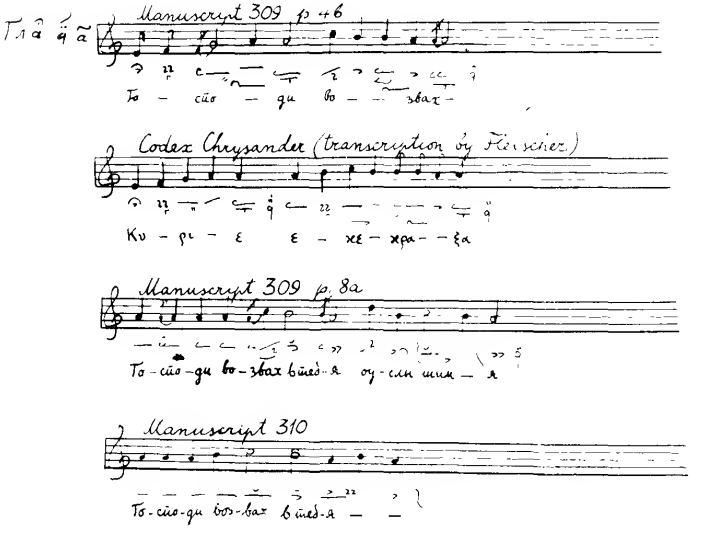


Fig. 6. Two characteristic melodic patterns (*a* and *b*) from the stichera written in the eighth mode (manuscript 311, 309 and 312)

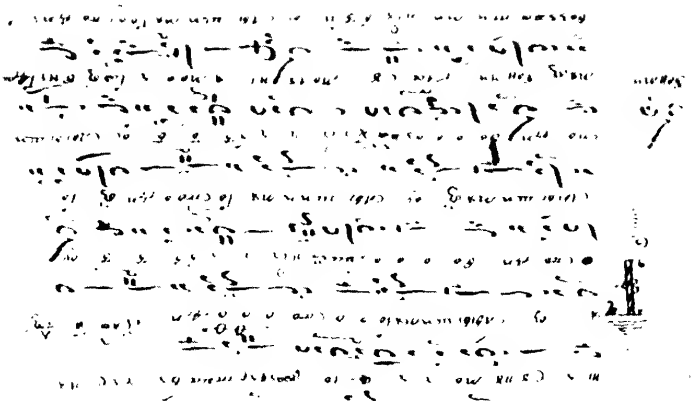
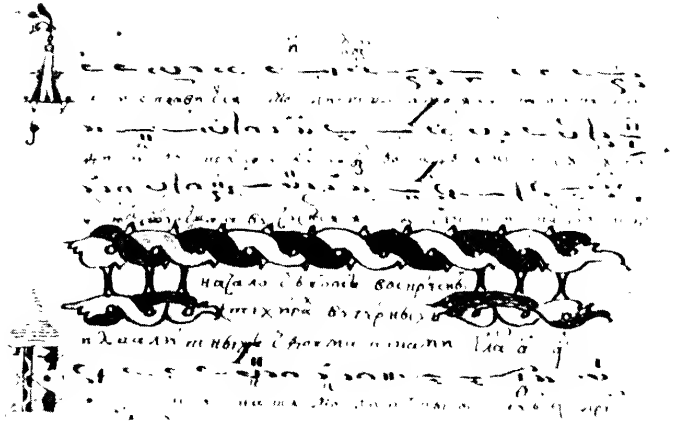


Fig. 7 (1, 2, 3). The stichera *Господи возвах* and *Да исправится* (manuscript 309, second version) and the first page from the sticheron dedicated to Stevan Dečanski (manuscript 311)



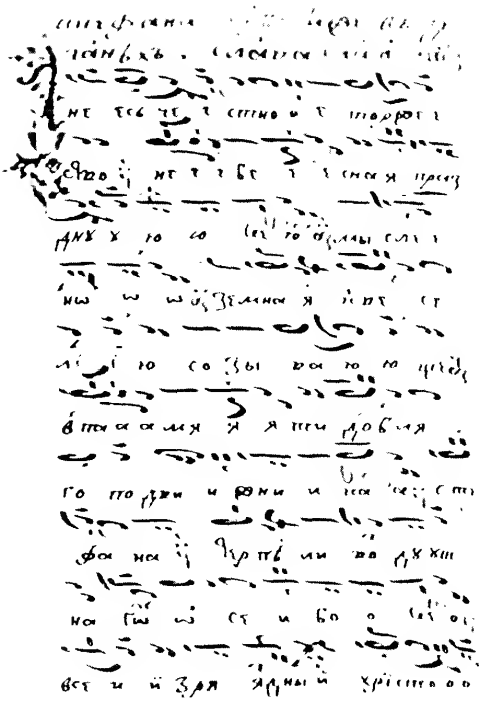


Fig. 7 (3).

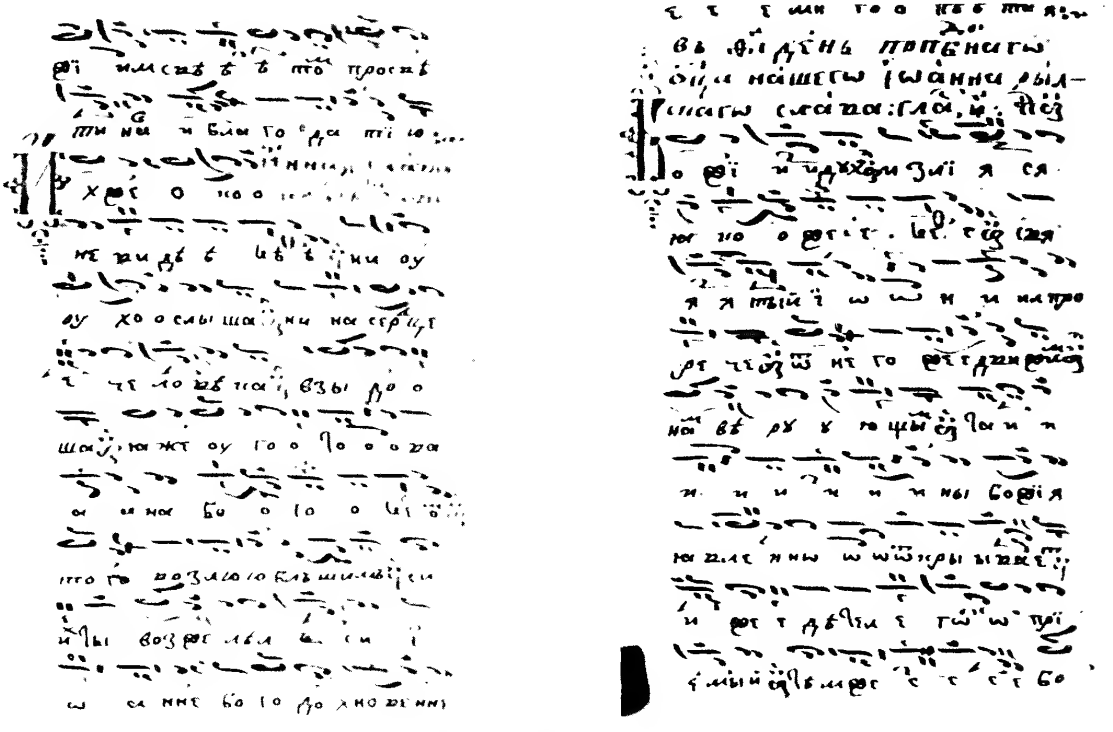


Fig. 8 (1, 2). The two stichera dedicated to Jovan Rilski (manuscript 311)

in the margins of the pages. This manuscript contains stichera from the octoechos. The neumatic notation is after the rules of the Papadike 311. Oxeia is regularly used. Gorgon is often used written above or below the neumatic text. Argon does not appear. This manuscript has the same paleographic features as the manuscript 311. Every page contains 16 lines of the text with neumes.

The manuscript 312 is photocopied from page 91a—103a. On these photocopied pages the stichera for October and November are preserved. This manuscript contains stichera dedicated to Saints Sava, Arsenije, Stevan Dečanski and Milutin. This manuscript is apparently copied by the same hand as the manuscript 309. Variants are occassionally written in the margins of the pages. Oxeia is used. Neumatic and paleographic characteristics are the same as in the previous manuscripts. This manuscript contains on every page 16 lines of text with neumes.

The analysis of the transcribed stichera

The manuscript 311 contains, as it was pointed out above, the resurrection stichera from the Octoechos. Photocopied are only the stichera from the first mode. These stichera follow another order than the one used today. The transcribed melodies of the stichera from this manuscript are rather similar to the Greek analogues from the Codex Chrysander.[16] The melodic periods due to the Slavonic translation of the texts are sometimes shorter or longer in accordance with the different number of syllables. The initial period of the first sticheron in this manuscript "Večernja naša molitvi", compared with the same sticheron from the Codex Chrysander Τὰς ἑσπερινὰς ἡμῶν may serve as an example (Figure 2). The same sticheron in the manuscript 309 shows an almost identical neumatic text. It is remarkable that in the manuscript 311 the two most important stichera Господи возвах and Да исправитсѧ are missing. Many pages of this manuscript are not photocopied or are lost, therefore it is not possible to assume that these stichera have been omitted eventually. The manuscript 309 contains these stichera on pages 4b—7b. These stichera are repeated on pages 8a—10a all modes. These two stichera form thus a separate part entitled vozvatelne. This fact proves that up to the eighteenth century the resurrection stichera from the Octoechus were divided in two parts: *Vozvatelne* (after the manuscript 309) and so called *Voskresne* (terminology after the manuscripts 311 and 309). Today the term *Voskresne* covers both groups. In these manuscripts the term *Voskresne* denotes e.g. in the first mode the stichera starting with the first sticheron *Večernja naša molitvi.*

It is most interesting that the manuscript 309 contains two variants

[16] O. Fleischer, *op. cit.*

of the *vozvatelne* stichera. The first version written on pages 4b—7b shows a retained Greek melody with some deviation due to the Slavonic translation. In Figure 3 the sticheron *Gospodi vozvah,* from the first version written in the first mode (page 4b) is represented. The second version of the same stichera on pages 8a—10a shows different melodic flections. In Figure 4 the sticheron Gospodi vozvah in the first mode from the second version on page 8a is given.

The comparison of the second version from the manuscript 309 with the neumatic manuscript 310[17] apparently copied in the nineteenth century, containing stichera from the Octoechos, almost identical with the contemporary Bulgarian Chant, shows very many similarities in the initial period of the stichera. This resemblance is almost lost in the later melodic flow.

In Figure 5 the initial period of the sticheron Τὰς ἑσπερινάς from the Codex Chrysander,[18] compared with the analogon stichera from the manuscript 309, both versions on pages 4b and 8a and the corresponding stichera from the manuscript 310 show the differences and similarities in the melodic line. This example may confirm the statement quoted in the written reports after the visitation of the Serbian churches and monasteries at the beginning of the eighteenth century which prove that two kinds of church Chant existed. Are those manuscripts a trace of the old Chant which vanished together with the old church books called Srbulje? The analysis of the next stichera from the manuscripts 311 and 309 may suggest an answer to that question. Both manuscripts contain stichera dedicated to Saints Stevan Dečanski, Milutin and Arsenije. The mentioned stichera bear a strong resemblance with the stichera entitled *Vozvatelne* on pages 8a—10a (second version) of the manuscript 309. The sticheron dedicated to Stevan Dečanski, written in the eighth mode may be taken as an example. In the manuscripts 311 and 312 apparently the same version of that sticheron is found. Florid passages, more elaborated in the manuscript 312, are the only difference between the two sources containing the same melody. The first written melodic pattern (*a* in Figure 6) is found as the cadential formula in all the stichera written in the eighth mode. This melodic formula also occurs in the melodic development as in the sticheron dedicated to Stevan Dečanski, but somewhat changed (line 4 and 8 from the beginning). The second one (*b* in Figure 6) also appears very often in all stichera written in the eighth mode. These two characteristic melodic flections can easily be recognized in the examples in Figure 7. In these photos the stichera called *Vozvatelne* from the eighth mode (second version from the manuscript 312) and the beginning of

[17] This manuscript is photocopied completely from page 1—107. Contains the complete Octoechus. Modern notation after Chrizantos, with the syllables Pa, Vu, ... in the signatures is used.

[18] O. Fleischer, *op. cit.*

same melodic structure is found in the two stichera dedicated to St. Jovan Rilski (manuscript 311) written in the same mode (Figure 8).

All these stichera dedicated to Serbian kings and saints from the manu- the sticheron to Stevan Dečanski (manuscript 311) are reproduced. The scripts 311, 312 and 309 show a syllabic melody with shorter melismatic passages. In comparison with the stichera dedicated to Serbian Saints from the manuscript 560,[19] apparently copied in the nineteenth century, a strong difference arises. The stichera in the later manuscript show a very elaborated melismatic chant with long melismas on every syllable.

The mentioned stichera from the manuscripts 309, 311 and 312 still bear the impress of an older Chant. These stichera most likely derive from the time when those poetically inspired texts were written for a festive occasion in a monastery built by a certain king. Those stichera were set to music after the pattern of one of the resurrection stichera from the Octoechos, containing such a part of the old Serbian Chant.

[19] From this manuscript only the part of the sticherarion from September to November is photocopied.

КРИТИЧЕСКИЕ СТАТЬИ
MISCELLANEOUS NOTES
ETUDES CRITIQUES

A. BANCK / LENINGRAD

NOUVEAUX TRAVAUX CONCERNANT LA GLYPTIQUE BYZANTINE

H. Wentzel, *Datierte und datierbare byzantinische Kameen.* Festschrift Friedrich Winkler. Berlin 1959, 9—21.

H. Wentzel, *Die byzantinischen Kameen in Kassel. Zur Problematik der Datierung byzantinischer Kameen.* Museum. Studien aus Kunst und Geschichte für Otto H. Förster. Köln 1960, 88—96.

M. C. Ross, *Three byzantine Cameos.* Greek, Roman and Byzantine Studies 3. (Cambridge, Massachusetts 1960) 43—45.

Ce n'est qu'au cours de ces dernières années que la glyptique byzantine a attiré l'attention des savants.

Les modèles des camées avaient souvent été reproduits dans les manuels d'histoire de l'art byzantin; ils figuraient de même dans les catalogues des collections d'objets d'art de différents musées ou dans ceux des collections glyptiques les plus importantes. Mais ce n'est que de nos jours que le camée a fait l'objet de recherches réellement scientifiques dans le domaine de l'art byzantin.

Sans aucun doute, c'est au savant allemand Hans Wentzel (Stuttgart) que nous devons cette initiative; car c'est lui en effet qui, depuis 20 ans, consacre ses recherches de grande importance à la glyptique médiévale de l'Europe de l'Ouest ainsi qu'à celle de Byzance.[1] Dans les articles consacrés à l'un ou l'autre monument ou à leur groupement, conservés dans les différentes collections, il ne se borne pas à la publication des camées, mais il accompagne ceux-ci d'analyses importantes et méthodiques. Dans ses derniers travaux, H. Wentzel pose toute une série de questions essentielles permettant de dater et de localiser les camées byzantins et parvient, dans une certaine mesure, à résoudre certaines d'entre elles.

---

[1] H. Wentzel, *Mittelalterliche Gemmen. Versuch einer Grundlegung.* Zeitschr. d. deutschen Vereins f. Kunstwissensch. 8 (1941) 45—98; *Mittelalterliche Gemmen in den Sammlungen Italiens.* Mitteilungen d. Kunsthist. Inst. in Florenz VII (1956) H. 3—4, 239—278; *Die große Josephkamee in Leningrad.* Festschr. Hans Kaufmann. Berlin 1956, 85—105; *Die mittelalterlichen Gemmen der Staatlichen Münzsammlung zu München.* Münchner Jhb. d. bildenden Kunst, N. F. VIII (1957) 37—55 u. a. m

Wentzel est fort consciencieux dans sa méthode; il suppose qu'il est impossible de dater les camées « à l'oeil », comme on le faisait jusqu'à présent, et cherche des critères objectifs. Hormis ceci, il estime que cette catégorie spécifique de monuments peut être datée « uniquement par elle-même » (*Datierte und datierbare Kamee*, p. 10). Le point de départ de ses recherches sont les camées portant les inscriptions des noms des personnes auxquelles ils appartenaient: il s'agit du grand camée, bien Botaniatès (1078—1081), et d'une gemme double représentant d'un côté le Christ débout, de l'autre côté une croix portant l'inscription avec le nom de Léon VI (886—912).[2] En outre, l'auteur indique un double camée représentant la figure d'Alexis Doukas (1204), agenouillé devant Saint Georges et la figure de Jean le Précurseur (de la collection Cini à Venise), ainsi qu'un camée dont il a connaissance d'après une gravure de l'an 1732 (maintenant disparu) et représentant Notre-Dame en prière auprès de la croix, l'inscription indiquant, autant qu'on en puisse juger, le même Léon VI. Enfin, Wentzel mentionne au nombre des camées datés, une pierre de petite dimension, montée en bague et découverte en Syrie, représentant le Christ, avec inscription de Basile Parakimomène (selon une supposition, il s'agirait de Basile I avant son avènement).

En dehors des monuments datés, l'auteur traite également ceux qu'il est possible de situer seulement de manière approximative d'après un certain rapprochement. Il est notoire que de nombreux camées antiques servirent de décoration aux objets précieux au Moyen Age. Sur certains d'entre eux, mais dans un nombre restreint, figuraient aussi des exemplaires médiévaux des glyptiques, en particulier byzantins. Wentzel observa attentivement les monuments sur place, ce qui lui permit, dans certains cas, non seulement de fixer l'extrême époque de laquelle est issu le camée en question qui ornait le monument au Moyen Age, mais aussi de remarquer les détériorations subies par le camée avant son sertissage dans un objet ultérieur, et par là-même de définir sa plus grande ancienneté. C'est ainsi que Wentzel fut en mesure de pouvoir expliquer plusieurs modèles de glyptique byzantine provenant de la période des Ottons ainsi que d'autres, que l'auteur situe au XIIIe siècle.

Enfin, Wentzel cite, dans son article *Datierte und datierbare Kameen,* toute une série de monuments provenant de la période comprise entre le IXe et le XIIe ss., qui peuvent servir de point de comparaison et permettent de dater ces camées qui leur sont proches par le style.

---

[2] Le doute émis par l'auteur concernant le terme δεσπότης se rapporte, par conséquent, au camée attribué a Léon VI (A. Banck, *Несколько византийских камей из собр. Эрмитажа.* Виз. Врем. XVI (1959) 208) n'était pas suffisamment établie ainsi qu'il ressort d'une lettre privée de G. A. Ostrogorskij et comme le prouvent les travaux récemment parus: B. Ferjančić, *Деспоти у Византији и јужнословенским земламa.* Београд 1960; R. Guilland, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire Byzantin — le despote* « δεσπότης ». Rev. des Et. byz. 17 (1958) 52—89.

Dans un autre ouvrage, consacré à un groupe de camées byzantins à peu près inconnu jusqu'à présent et conservé au musée de Kassel, Wentzel répète plus ou moins les critères fondamentaux de son travail précédent, en y ajoutant néanmoins plusieurs nouvelles observations. Il convient de remarquer qu'il ne se borne pas à poser des problèmes concernant la publication, mais qu'il mentionne aussi des différences existant entre les exemplaires nettement byzantins et leurs imitations en Italie et en d'autres pays de l'Europe de l'Ouest. Wentzel estime qu'il n'y a pas à douter que d'origine de Constantinople sont seulement les gemmes qui étaient destinés aux empereurs. Il ne voit pas la possibilité de tirer quelques conclusions des inscriptions, étant persuadé que celles-ci ne sont pas contemporaines des camées, mais ajoutées ultérieurement. De même, il se refuse de confronter cette forme de l'art avec d'autres, en particulier avec les œuvres d'ivoire, les stéatites ainsi, qu'avec les monnaies.

Quant au matériel utilisé pour l'exécution des camées, les observations de l'auteur ne manquent pas d'intérêt. Wenzel note que l'héliotrope était fort utilisée dans les monuments byzantins authentiques, de même que le saphir et les pierres transparentes similaires, par exemple l'améthyste. Il observe, en outre, que la sardoine était moins répandue à Byzance et, en comparaison avec les modèles italiens du XIIIe s., employée d'une manière différente. Ces derniers imitant les prototypes byzantins avaient souvent recours au contraste d'une silhouette sombre sur fond clair, tandis qu'à Byzance, selon Wentzel, les camées de sardoine étaient plutôt bariolés ou tachetés.

Wentzel attire aussi l'attention sur la forme des monuments glyptiques, mais considère qu'il n'est pas possible d'en tirer des conclusions pour les dater. Pour sélectionner les originaux des camées byzantins, il ne juge pas utile d'appliquer un critère iconographique, bien qu'il énumère les sujets le plus souvent traités, et indique la place considérable qu'occupent dans la glyptique byzantins les reproductions de bustes.

Procédant à la description des camées de Kassel, il essaie de ranger ceux qui parmi eux étaient faits de saphirs et d'améthystes, à la période des Paléologues, vu le raffinement des proportions et du haut-relief des têtes; en se basant sur ces données, l'auteur émet l'hypothèse que toutes les gemmes composées de ces matières, provenaient de la dernière période de l'Empire, du temps des Paléologues.

Les camées d'héliotrope se classent, par analogie avec les monuments qui les précédèrent, dans l'intervalle du Xe et XIIe siècles. Wentzel déclare comme étant des imitations des prototypes byzantins, provenant du XIIe s., 5 gemmes de sardoine de valeur artistique différente et préfère, par conséquent, les dater plutôt du XIIIe s.

Le bref compte-rendu des articles de Wentzel prouve que celui-ci a minutieusement étudié le matériel sous tous ses aspects et que la plupart de ses thèses est hors de doute. L'étude de la glyptique byzantine

dispose maintenant d'un nombre suffisant d'éléments qui faciliteront le travail à suivre. Toutefois, certains jugements portés par H. Wentzel paraissent être discutables, d'autres à peine justifiables.

On peut être d'accord avec l'auteur pour avancer que, dans beaucoup de cas, les inscriptions ne datent pas du même temps que les camées. Un exemple frappant de ce genre est le célèbre camée de la collection Rothschild[3] sur lequel figure le double portrait du couple impérial, accompagné d'une inscription ultérieure expliquant qu'il s'agit des Saints Serge et Bacchus. Toutefois, sur quelques monuments, se trouvent non seulement des inscriptions superficielles, indiquant le nom d'un des Saints, mais aussi des inscriptions plus détaillées et intaillées. Le camée de la collection de l'Ermitage[4] en est un exemple. Des inscriptions plus compliquées se trouvent aussi sur trois camées parisiens représentant la scène de l'Annonciation, avec le texte de l'Evangile qui y correspond.[5] Sur l'un d'eux, se remarque pareillement au revers autour de la figure de Déisis une inscription rappelant « la servante de Dieu Anne », que de nombreux savants ont attribué à Anne Comnène.

Il est vrai que l'étude de la paléographie des objets byzantins n'a pas encore été approfondie et quelques particularités de l'écriture dépendent, dans une certaine mesure, du matériel. Cependant, en prenant en considération le caractère des lettres, les abréviations et les ligatures, nous pouvons parvenir à quelques résultats positifs, particulièrement au sujet de la datation. A ce propos je voudrais attirer l'attention sur un fait: en localisant et déterminant l'origine byzantine de quelques camées particuliers, Wentzel juge impossible d'attribuer à Byzance, avec certitude, les monuments qui portent des inscriptions grecques: admettons que cette thèse soit juste en ce qui concerne la désignation du Christ ou de la Vierge; elle est toutefois douteuse pour les noms des Saints (lorsqu'il est question de l'Italie du XIIIe s.) et d'autant plus équivoque, lorsqu'il s'agit de longues inscriptions comme celles qui accompagnent les scènes de l'Annonciation sur les exemplaires parisiens. Par analogie avec d'autres, d'après l'opinion de Wentzel, ils paraissent, cependant, être d'origine italienne.

D'autant moins persuasive est pour nous l'affirmation de l'auteur, d'après laquelle il est impossible de confronter les modèles de glyptique avec d'autres monuments de l'art et les monnaies.

Les qualités inhérentes aux différents matériaux déterminent, sans aucun doute, la technique de sa méthode (remarquons qu'il s'impose de tenir compte de cette différence) lorsqu'il analyse les camées faits de différentes espèces de pierre qui se distinguent par leur structure et fer-

[3] E. Coche de la Ferté, *Le camée Rotschild*. Paris 1957.
[4] A. Banck, *Несколько византийских камей...*, l. c., tab. I, 4.
[5] E. Babelon, *Catalogue des camées antiques et modernes*. Paris 1897, 336—338.

meté — un fait que Wentzel omet de noter. La manière technique de les traiter ajoute, de son côté, à cette catégorie de monuments une certaine originalité, Toutefois, en tenant compte du développement spécifique de chaque branche d'art, on ne peut ignorer les lois qui sont valables pour l'art en général.

Il n'y a aucun doute que différents courants existaient côte à côte pendant la même période historique parfois dans le même pays ou dans une formation d'Etat aussi complexe qu'était Byzance. Toutefois, l'existence de ces courants ne découle pas d'un matériel spécifique, mais de raisons idéologiques. Ces courants sont créés par différentes classes sociales.

En outre, il convient aussi d'exposer que Wentzel ignore à tort la possibilité d'une confrontation des données de la glyptique d'un côté et de la numismatique et sphragistique de l'autre. La parenté entre les camées antiques et les monnaies est notoire. L'auteur de ces lignes a utilisé des données de la numismatique et de la sigillographie pour définir différents camées byzantins.[6] Il apparaît que certains types iconographiques étaient communs à la glyptique et la numismatique, ainsi qu'à la sphragistique. Comme exemples, citons non seulement ceux qui ont servi pour déterminer les camées de la collection de l'Ermitage, mais aussi, en particulier, la bague de Basile Parakimomène (trouvée en Syrie) et dont une reproduction fut publiée par Wentzel:[17] sur la pierre de cette bague nous voyons, schématiquement ciselé, le portrait en buste du Christ sur un fond de nimbe en forme de croix. Le nimbe qui entoure non seulement la tête mais toute la figure, est typique pour les monnaies et les molybdobulles ayant en cours pas plus tard que sous le règne de Basile Ier. Courante pour cette période (jusqu'à Constantin VII) est la forme de la croix elle-même (sur le côté pile des monnaies).[8] La date de ce monument est indépendante des données citées, mais grâce à ce signe distinctif de ce monument, il est possible de fixer la date d'autres camées.

Il est difficile de discuter avec Wentzel de l'impossibilité de comparer les monuments glyptiques avec ceux de la numismatique, du point de vue du style. Des analogies plus proches se présentent avec les œuvres en os et en stéatite. Malheureusement, on ne peut avec certitude dater celles-ci; néanmoins elles peuvent être utiles même en les appliquant à la glyptique. Ainsi, sinon pour chaque monument, tout au moins peut-on être d'accord avec ceux des cadres chronologiques dans lesquels sont rangées, chez Goldschmidt et Weitzmann, certaines oeuvres d'ivoire, car il ressort avec certitude du classement d'une série de monuments avec les figures

---

[6] A. Banck, *Несколько византийских камей . . .*, l. c., 209 —210, 212—213.

[7] H. Wentzel, *Datierte und datierbare byzantinische Kameen.* Abb. 8; l'auteur n'est pas sûr s'il s'agit d'une pierre ou d'une pâte verte; cf. p. 13.

[6] W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum.* London 1908, vol. II, pl. XLIX, 16—18; I, 10.

aristocratiquement élancées dans leur proportions, que ceux-ci datent de l'époque de la renaissance macédonienne, c.-à-d. du Xe—XIe ss.[9] Un signe caractéristique pour ce groupe consiste dans le très haut-relief et la façon presque statuaire de ciseler les têtes. Ce sont là les traits inhérents aux modèles de glyptique, exécutés en saphirs et améthystes, que Wentzel date de la période des Paléologues.

Sans avoir vu les originaux des camées de Kassel, on ne peut, avec assurence, mettre en doute la datation de ceux-ci; toutefois il serait plus conforme de reporter avec certitude les camées qui représentent Basile, ainsi que ceux avec les figures de St. Georges et de St. Démétrius (tous deux en calcédoine bleuâtre et qui sont conservés à l'Ermitage)[10] à la période appelée classicisme de l'époque macédonienne. Quant à cette question, Wentzel n'exclut pas la possibilité de recourir aux analogies d'un autre domaine de l'art, mais il serait plus exact de retrouver celles-ci dans le domaine de la ciselure, en particulier dans celui de la ciselure sur ivoire, plutôt que dans le domaine de la peinture.

Telles sont les principales divergences d'opinion qui m'opposent à l'auteur dont les travaux sont si importants dans le domaine de la glyptique byzantine. Ajoutons encore quelques courtes remarques. Ainsi, par exemple, il est impossible d'être d'accord avec Wentzel quant au peu d'importance qu'il attribue, dans les lignes d'introduction de son article, *Datierte und datierbare byzantinische Kameen* au rôle de l'étude de la céramique byzantine. Il n'y a pas de raison de douter de l'exactitude du déchiffrage de l'inscription sur le double camée de la collection du Victoria and Albert Museum (page 12). C'est à peine si l'on peut trouver dans le fait même d'une gemme double, une base pour la datation (d'autant plus que ces reproductions appartiennent parfois à différentes périodes). Dans un autre article, *Die byzantinischen Kameen in Kassel,* la question de l'emploi restreint de la sardoine à Byzance reste à prouver (page 89). Partant, à ce qu'il semble de ce doute, Wentzel prétend que la scène de l'Annonciation est rarement traitée dans la glyptique byzantine. Comme on le sait, il en existe trois à la Bibliothèque Nationale à Paris, et deux à l'Ermitage. De même, il convient de noter que ces gemmes reproduisant les scènes de l'Annonciation (ainsi que quelques autres en sardoine de trois couches, comme p. ex. la gemme représentant le Christ en bas âge de la collection de l'Ermitage)[11] se distinguent par une certaine originalité (en particulier par des types de figures peu communes à Byzance), ce qui rend plus ardue la tâche de les localiser et dater.

Enfin, il est impossible d'approuver la caractéristique donnée par Wentzel du type iconographique de Saint Théodore du camée de Kassel (pp.

---

[9] A. Goldschmidt und K. Weitzmann, *Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen.* Zweiter Band. Berlin 1934, Taf. XI, 323; Taf. XXII, 52; Taf. XXVII, 40; Taf. XXXI, 78; Taf. XXXIV, 86.

[10] A. Banck, *Несколько византийских камей* ... l. c., tab. II, 1—4.

91—92): l'auteur donne l'impression de ne pas remarquer la distinction iconographique entre les deux Théodore — Tiron et Stratilate; quant à ce dernier, sa reproduction ne soulève pas de divergences de principe.

Telles sont donc les remarques qui s'imposent après l'analyse de travaux qui, sans nul doute, sont d'un extrême intérêt.

Le court article de Marvin Ross (Washington, U.S.A.), paru presqu'au même moment que le second ouvrage de Wentzel, est d'un niveau scientifique beaucoup moins élevé. L'article, comprenant moins de trois pages, est consacré à trois camées byzantins: le premier qui représente St. Nicolas, est conservé à l'Oružejnaja Palata à Moscou, le second et le troisième, représentant le Crucifiement, appartiennent aux trésors l'un de San Marco, l'autre de Prague.

Quoique ce travail ait paru en 1960 et ait été écrit au mois de décembre de l'année 1959, il n'y est pas fait mention de la publication du camée de l'Oružejnaja Palata (qui n'est, malheureusement, pas daté).[12] Marvin Ross suppose que ce camée se rapporte au Xe s. tardif ou au XIe s., en se basant surtout sur le fait que la monture d'argent qui représente, au revers de la panagia, St. Spyridon dans un médaillon, entouré d'un ornement végétal, était de la même époque que le camée.

Nous ne contestons pas la date du camée (quoiqu'il serait plus juste, du point de vue style et iconographique, de le reporter à la fin du XIe ou commencement du XIIe s.), mais il est difficile d'admettre une datation si mal fondée concernant la monture. On ne peut pas, en se basant sur une analogie si discutable, — le reliquaire de la Sainte Chapelle au Louvre (qui est, de plus, daté par la plupart des savants non du XIe, comme le mentionne l'auteur, mais du XIIe s.) — fixer la date de la monture; l'ornement du reliquaire ne ressemble ni par la technique de son exécution, ni par son style — de même que l'ornement de la staurothèque de Limburg — à la panagia de l'Oružejnaja palata. Il aurait été indispensable de comparer la panagia et, en particulier, la reproduction de St Spyridon, avec d'autres monuments ciselés, ornés de figures. Il faut toutefois souligner que la manière de tracer le nom de Spyridon indique la possibilité que la monture soit de provenance russe. Il serait aussi recommandable de s'occuper des particularités de l'iconographie de ce Saint.

Pour conclure, il manque des preuves suffisamment convaincantes, telles que celles que Wentzel nous fournit pour affirmer la synchronisation du camée avec sa monture.

---

[11] A. Banck, *Искусство Византии в собрании Государственного Эрмитажа* Л. 1960, табл. 69.

[12] *Государственная Оружейная палата Московского Кремля.* Предисловие Г. Богуславского. Москва 1958, № 131. Il est regrettable que l'auteur ne précise pas l'endroit où ce camée est conservé: « Museum in the Kremlin ». Sur le territoire de l'URSS, comme on sait, il y a de nombreux « Kremlins »

Deux autres monuments publiés par Marvin Ross (entre parenthèse: la reproduction de l'original du Crucifiement se trouvant à Prague est si mauvaise qu'il est difficile de l'utiliser) représentent le Crucifiement sur des pierres en formes de croix et ne sont pas liés directement avec les montures dans lesquelles ils se trouvent actuellement. Toutefois l'auteur suppose que le Crucifiement de San Marco était adapté à un reliquaire, qui avait été spécialement conçu à cet effet et serti par un orfèvre vénitien, pendant la période gothique, dans un socle. Selon la tradition, le reliquaire fut apporté à Venise par le Doge Dandolo en l'année 1204. Marvin Ross ne voit pas de raison de contester la véracité de cette tradition et suppose que le camée date d'environ de 1204. Malheureusement, il ne mentionne même pas l'inscription du reliquaire et ne fait aucune analyse iconographique ni stylistique du camée. Il y a lieu de penser qu'une telle recherche l'aurait amené à une date plus ancienne, probablement au XIe s. Il suffit de comparer, sur ce camée vénitien, le visage sévère du Christ sur la croix, avec ses bras légèrement recourbés et la tête ne reposant pas sur l'épaule, avec la scène beaucoup plus pathétique de l'exemplaire de Prague (on peut même le voir sur cette défectueuse reproduction) pour douter qu'ils proviennent de la même époque comme le suppose Marvin Ross.

Par conséquent, spécifions que l'article de Marvin Ross n'est qu'une publication préliminaire de trois monuments fort intéressants, dont l'étude devra sans doute être encore approfondie par les savants.

L'apparition d'une série d'ouvrages, voués à la glyptique byzantine, ainsi que les demandes réitérées de publier ces oeuvres d'art de petites dimensions, mais non moins intéressantes, dans un *corpus* complet, nous prouvent l'intérêt grandissant qu'on témoigne pour ce domaine d'art byzantin peu étudié jusqu'à présent. Une étude approfondie de différents exemplaires sur une base plus étendue de l'histoire de l'art byzantin, créera des conditions préliminaires pour un travail collectif consacré au corpus des camées.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

Dumbarton Oaks Papers. Vol. XIV. Washington, 1960, pp. 4+252. Numerous plates in half tone.

This volume contains eight papers and a number of subsidiary notes; six of the papers deal with art and archaeology and are the outcome of a symposium held in 1958; two deal with previously unknown texts. The notes are in the same proportion, the two last of them dealing with texts, the others with recent work conducted by the Byzantine Institute of America in Istanbul.

The papers dealing with archaeology all have as their basic theme some object or objects in the Dumbarton Oaks collection, for the volume takes the form of a "Festschrift" in honour of Mr. and Mrs. Woods Bliss, the founders of the Institute and its collection. But all are of much wider significance, for in every case the enquiry is carried to the fullest length possible. Thus in the first paper Ernst Kantorowicz not only publishes an interesting gold marriage belt, and shows how its decoration, the Virgin between the nuptial pair, derives from a pagan Roman source, but also traces the continuity of the theme through Byzantine art and into the mediaeval west, while in the third Kurt Weitzmann follows in a similar way the history of a number of other classical themes. He shows both how they were sometimes transformed to suit Christian usage and also how purely Christian themes were conditioned by the use of classical models belonging to quite distinct themes. Often, for example, the iconography of some Christian scene has a classical prototype, but the costumes are changed to suit a more up to date fashion; often a theme like that of the gigantomachy on the Piazza Armerina mosaic is revived as the basis for a quite distinct subject, in this case the Forty Martyrs, as represented on well-known ivories in the Hermitage at Leningrad and at Berlin.

The second article, by Ernst Kitzinger, takes the form of a more direct publication of a piece of marble sculpture in the Dumbarton Oaks collection, which he dates to c. 390 and identifies as part of a table top; sculptured tables, either circular or D shaped, appear to have been quite common in early times; their descendants, without the sculpture, are to be found in many of the monasteries of Athos to-day. His article is especially interesting, in that he stresses the importance of Constantinople as a centre of sculpture in early times. This point is taken up again by Miss der Nersessian in a final note, where she calls attention to the fact that much recent research has been concerned with the role of the capital, whereas earlier authorities often tended to neglect it in favour of other cities, notably Rome, Antioch or Alexandria. There is surely every reason to welcome this tendency, for there can be no disputing the fact, long recognised by Lazarev and scholars of the Russian school, that the capital was the main centre and that other cities, however important, were none the less essentially provincial.

In the fourth article Miss der Nersessian distinguishes a separate iconographical type of the Virgin, basing her study on two works of art at Dumbarton Oaks, an ivory and

a marble sculpture. But she also has much to say regarding the role of the Virgin as protectress of Constantinople and as intercessor between mankind and Christ. In the fifth paper, Dr. O. Demus first summarises his conclusions regarding the story of miniature mosaics in Byzantine art, and then deals with two important examples in the Dumbarton Oaks collection, first a panel bearing the Forty Martyrs and then one of St. John Chrysostom. His study of the iconography of the scene of the Forty Martyrs is fundamental and embraces not only the scene itself, but certain related compositions such as parts of the Last Judgement scene; that of the St. John Chrysostom enamel embodies an interesting enquiry into the problem of how far this and similar renderings represent true portraits of the individuals concerned. His conclusion is an important one, namely that the former mosaic represents a work of the "Palaeologue Renaissance", using the latter word in its literal sense, whereas the other is a characteristic example of "Palaeologan art" that is to say, its style is typical of the period, but there is nothing specifically "Renaissance" about it. In the fifth paper Professor A. Grabar discusses an unusual ivory pyxis bearing portraits of Palaeologan emperors; to these he compares portraits in a number of manuscripts of the Palaeologue period.

The last two papers fall outside the scope of the archaeological symposeium. In the first Jean Meyendorf publishes an interesting manuscript of John Cantacuzenos in the Lavra on Mount Athos, dealing with plans for the Oecumenical Council of 1367. In the second Thor Ševčenko deals with a previously unpublished manuscript in the Bibliothèque Nationale containing the text of an anti-zealot discourse by Nicholas Cabasilas.

The volume closes with the customary series of notes. First comes an account of field work done in Istanbul and technical work elsewhere by the staff of the Byzantine Institute of America. Most important are the notes on cleaning revetments, mosaic's and bronze doors in St. Sophia and of mosaic's in Fetiye Camii by P. A. Underwood, on the cleaning and removing of a frescoe from the Etyemez region of Constantinople by L. J. Majewski, and on excavations conducted at Kariye Camii by David Oates; he concludes that the church, as it stands, is an eleventh century building, remodelled considerably in the early fourteenth century by Theodore Metochites, the patron who was responsible for the mosaic decoration. These archaeological notes are followed by two others, the first, by C. Mango and John Parker, the second by C. Mango and I. Ševčenko. In the former the text and translation of an interesting twelfth century description of St. Sophia is given; in the second is published a new manuscript of part of the Book of Ceremonies, now in the Patriarchate at Constantinople.

The articles are all distinguished by sound scholarship, and even if at first the fact that all those dealing with art have as their starting point some object in the Dumbarton Oaks collection seems to confine them unduly, the brilliant way in which wider conclusions are drawn from a narrow basic theme serves to make all of them important contributions to Byzantine studies. And the reason for this limitation, the fact that volume fourteen of the Studies in dedicated to Mr. and Mrs. Woods Bliss, is one which will be most readily appreciated. It is admirably produced, and will be a welcome addition to all libraries concerned with Byzantine studies. One question, however, does, in the reviewer's opinion, call for comment — it is that of the problem of dating certain of the ivories, such as the panel with the Forty Martyrs at Berlin, referred to both by Demus and Weitzmann, and the casket with the Ascension at Dusseldorf, which is discussed by the latter. The time has surely come to reconsider whether it is right to date practically all the ivories to a brief period in the later tenth and early eleventh centuries, when we know that in the other arts (metal-work, enamelling, textiles and

painting) good work was produced right down to the time of the Latin Conquest. The reviewer hopes to take up this problem in the pages of this periodical on another occasion.

D. Talbot Rice / Edinburgh

Jean Darrouzès A. A., *Epistoliers byzantins du Xe siècle.* (Archives de l'Orient chrétien 6). Paris, Institut français d'Et. Byzantines, 1960, pp. 430.

Les Correspondances byzantines ont été et sont encore injustement négligées. On les croit purement oratoires, car elles restent victimes du sens péjoratif, qui continue à rester attaché à l'épithète « byzantine ». La présente publication suffit à montrer les renseignements précieux que revèlent certaines des ces lettres et l'intérêt que présente pour l'histoire non seulement de la civilisation byzantine, mais aussi, de la civilisation de l'Europe médiévale, la connaissance de bon nombre d'entre elles.

L'importance de la présente publication, comme le dit très justement l'auteur, dans sa Préface, est de présenter « une collection homogène et importante d'épistoliers byzantins » appartenant tous à la période qui va du milieu du Xe siècle aux premières années du XIe siècle. Cette Collection est d'autant plus importante que cette période de l'histoire byzantine n'a pas d'historien ou de chroniqueur présentant l'histoire de cette période dans son ensemble.

La plus grande partie des lettres est inédite. Elles proviennent de deux manuscrits, l'un et l'autre unique. Une solide Introduction (p. 9—64) présente les deux manuscrits principaux et les auteurs. Les deux manuscrits utilisés sont le codex Patmos 706 et le manuscrit de l'Athos: Laura ω 126. Le manuscrit de Patmos 706 est antérieur à 1201, le manuscrit de l'Athos peut être daté du XIe siècle. L'auteur donne pour l'un et l'autre la liste des lettres avec l'indication des folios. Les épistoliers édités sont: Alexandre de Nicée, Syméon magistros et logothète, Léon de Synades, Jean du Latros, Nicéphore Ouranos, Philétos Synadénos, Théodore de Nicée, Théodore de Cyzique, Antoine le patriarche, le métropolite de Chônes et des lettres anonymes (pp. 9—27). La seconde partie de l'Introduction est consacrée aux notices sur les auteurs. Pour chaque épistolier, l'auteur donne des renseignements sur le texte des lettres et sur la vie du personnage (pp. 27—64).

Quant à l'édition à proprement parler du texte des lettres, l'auteur a procédé ainsi. Edition critique et indication des manuscrits de chaque lettre, accompagnée de notes explicatives. Entre la publication seulement du texte grec, comme l'a fait le R. P. Loenertz pour la *Correspondance de Manuel Calécas* et celle de Démétrius Cydonès et la publication du texte grec accompagné d'une traduction intégrale, le R. P. Darrouzès a opté pour un système excellent. Suivant l'importance de la lettre, il a accompagné le texte d'un résumé sommaire, qui est plus ou moins détaillé. Certaines lettres, en effet, purement oratoires, ne méritaient pas une traduction intégrale. Très justement l'auteur « n'hésite pas à résumer en trois lignes une lettre de six et une page entière en une ou deux lignes, suivant le contenu ». L'auteur n'escamote pas, pour autant, les difficultés de sens et de traduction. Chaque fois que le texte présente une difficulté grave, l'auteur propose en note son interprétation. Pour permettre aux divers spécialistes d'utiliser les renseignements contenus dans les lettres, l'auteur a établi une Table des incipit et trois

Index: Index des citations, donnant les citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, des auteurs classiques, des proverbes et des manuscrits; — *Index grec,* relevant tous les noms propres du texte, les mots relatifs aux institutions, à la vie quotidienne et à l'épistolographie (pp. 397—425); — et un *Index récapitulatif,* renvoyant aux termes grecs de l'index précédent et aux lettres sans indication de lignes: vie privée, vie urbaine, vie économique, vie intellectuelle (genre d'épistolaire), vie spirituelle, l'empereur, justice, finances, fiscalités; armée, diplomatie, patriarche, institutions ecclésiastiques et gens d'Eglise.

On ne saurait trop remercier le R. P. Darrouzès de cette belle édition, de présentation typographique également irréprochable. Sans doute, les philologues regretteront l'absence d'un Index grammatical, qui aurait signalé les particularités de langue et de style de chaque auteur, et qui aurait été une contribution à la future Grammaire historique du grec byzantin, mais l'auteur nous en donne lui-même la raison: le peu d'attrait, et, exagérant quelque peu, le peu de compétence qu'a pour lui le « point de vue rhétorique et grammatical ». Par contre, grâce à cette édition, établie selon les plus strictes exigences de la critique, les historiens de la civilisation byzantine et médiévale possèdent un solide, un excellent instrument de travail. Il faut souhaiter voir l'auteur continuer à exploiter les Correspondances byzantines et en constituer un *Corpus,* qui rendra, à tous égards, de grands services pour une meilleure connaissance des choses de Byzance.

R. Guilland / Paris

M. E. Colonna, *La cronografia anonima del ms. Neapolitanus gr. II A 12.* Boll. della Badia greca di Grottafer., N. S. XII, 3 (1958) 81—120.

Il y a presqu'une vingtaine d'année que Gy. Moravcsik, Byzantinoturcica I, Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkenvölker (Budapest 1942), p. 117, a noté une chronique anonyme inédite dans cod. Neapolit. II. AA 12, contenant des renseignements sur les Bulgares (cf. la seconde édition, Berlin 1958, p. 234: cod. Q). C'est justement la même chronique byzantine que M. E. Colonna a eu l'excellente idée de publier in extenso. Le manuscrit dans lequel le texte de la chronique est conservé (cod. Neapol. gr. II. A. 12, ou II. A A 12, olim Farnesianae Biblioth., ff. 102'—110') est du XIVe—XVe siècle. La chronique a été composée cependant fort probablement « intorno alla metà del secolo X » et est basée sur le texte d'une autre chronique plus ancienne, notamment celle contenue dans cod. Matrit. 121 (4701), éditée par A. Bauer (Anonymi Chronographia syntomos e codice Matritensi No 121 (nunc 4701, Lipsiae 1909) (cf. Moravcsik, op. cit., I², p. 233). Nous trouvons ici un exposé succinct sur les événements depuis Adam jusqu'au mois de décembre 944. Le texte de la chronique a été édité (pp. 83—97) avec un bon commentaire, malheureusement non sans quelques fautes de lecture ou typographiques, comme l'a noté déjà C. Giannelli dans la B. Z., LII (1959) p. 146. La chronique contient deux indications relatives à l'histoire des rapports entre Byzance et les Bulgares. Ainsi, en parlant du règne de Constantin VII Porphyrogénète (913—959) le chroniqueur mentionne (p. 97, 424—425) les guerres entre les deux pays, ayant, d'après lui, duré dix ans. A propos de l'empereur Roman Lacapène, il nous dit (p. 97, 430—432) quelques mots sur la paix conclue (en octobre 927) avec les Bulgares et mentionne le mariage de la petite-fille de l'empereur avec le roi bulgare Pierre I (927—969).

I. Dujčev / Sofia

Friedhelm Lefherz, *Studien zu Gregor von Nazianz, Mythologie, Überlieferung, Scholiasten.* Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität, Bonn 1958, 311 Seiten (Exemplare beim Autor: F. L. Düsseldorf-Wersten, Richrather-Straße 9).

Diese Inaugural-Dissertation gliedert sich, abgesehen von Einzelheiten, in vier Teile. Der erste Teil enthält eine Analyse der mythologischen Anspielungen in Gregors Werk, der zweite Teil umfaßt die bisherigen Editionen der Werke Gregors, im dritten Teil führt der Autor eine Aufzählung aller Scholiasten der Reden und Briefe Gregors an, der vierte Teil bringt eine Erläuterung über Kommentatoren der dichterischen Schöpfung des Gregor von Nazianz.

Der erste Teil, welcher eine Auslegung von einigen weniger verständlichen mythologischen Anspielungen enthält, hat selbständigen Charakter und steht mit den übrigen drei Teilen nur in einem losen Zusammenhang. Nach einer kurzen und treffenden Charakteristik der Anwendungsart von mythologischen Mitteln bei Gregor bringt der Autor auf Grund einer sorgfältigen textkritischen und mythologischen Analyse und unter Berücksichtigung der ältesten Kommentare und der neuesten Literatur eine Auslegung von sechs Stellen: der Passage über die Athener, über angebliche Entdecker von Schiffbauten, der Verwandlungskunst des Melampus, der Sage über Koimatho und Kydnos, des Vierverses über die Entstehung des iambischen Verses, des Zweiverses über den Geten Zalmoxis und der Erwähnung über den fliegenden Abaris. Die Erläuterungen des Autors sind logisch und bilden einen wertvollen Beitrag zur Aufklärung der angeführten Stellen, die von Gregor aus der griechischen Mythologie übernommen wurden. Es ist nur schade, daß sich der Autor nur auf diese sechs Beispiele beschränken mußte und infolge Platzmangels nicht auch weitere Stellen einbeziehen konnte.

Das hauptsächliche Schwergewicht und die Bedeutung dieser Arbeit liegen aber in den nachfolgenden Teilen. Im zweiten Teil wird eine sorgfältige Prüfung von bisherigen Editionen der Arbeiten Gregors und der auf dieselben sich beziehenden Literatur durchgeführt, eine Wertung des Standes der Forschung hinsichtlich Gregors Werk vorgenommen und auch Aufgaben für die Zukunft gestellt. Der Autor richtet sein Augenmerk insbesondere auf Editionen und Varianten, welche in die von Migne erlassene Edition nicht aufgenommen wurden. In dem Abschnitt Pseudogregoriana befaßt er sich mit der Frage der Authentizität einiger Schriften des Gregor. Diesen Abschnitt beschließt der Autor mit einer kurzgefaßten Übersicht der Scholiasten, Kommentatoren, Bibliographen, Enkomiasten und Nachahmer des Gregor, mit einem Verzeichnis der Florilegien, Lexikone und Übersetzungen von Gregors Werk. Der hauptsächliche Vorzug dieses zweiten Teiles beruht in der Zusammenfassung und systematischen Gliederung eines bedeutend zersplitterten und unübersichtlichen Materials. Die Arbeit des Autors hat zum größeren Teil bibliographischen Charakter, ergänzt und korrigiert die Ergebnisse der Arbeiten früherer Forscher, insbesondere der zwei verdienten polnischen Gelehrten Sajdak[1] und Sinko.[2]

Im dritten Teil über die Scholiasten der Reden und Briefe Gregors behandelt der Autor einzelne anonyme und nicht anonyme Scholien ud führt ihre kurze Charakteristik an. Bei sorgfältiger Prüfung der Handschriftenkataloge ist es ihm oftmals gelungen, bisher nicht erforschte Handschriften aufzudecken.

---

[1] J. Sajdak, *Historia critica scholiastarum et commentatorum G-i N-ni.* Pars prima, Cracoviae 1914.

[2] T. Sinko, *De traditione orationum G-i N-ni.* Pars prima: de traditione directa, Cracoviae 1917; de traditione indirecta, Cracoviae 1923.

Im letzten Teil befaßt er sich mit den Kommentaren der Gregorschen Gedichte. Der Autor führt hier wenig bekannte oder überhaupt unbekannte Editionen an und klärt die Autorenschaft einiger Kommentare und Paraphrasen, die bisher irrig anderen Autoren zugeschrieben oder als anonym angesehen wurden. So betrachtet er als Autor von einigen in der Edition Skordylios[3] angeführten und Niketas David zugeschriebenen Paraphrasen Nikolas Doxapatres (siehe S. 180 sq.).

Die Orientierung in diesem außerordentlich reichen Material erleichtern drei Tabellen: ein Verzeichnis der Editionen und der Variant-Lesungen, die in der Edition Mignes nicht enthalten sind, eine Edition der Scholien zu Gregors Reden und Briefen und schließlich eine Edition der Erläuterungen zu Gregors Gedichten. Die Arbeit enthält außerdem noch einen sehr nützlichen Index der verwendeten Handschriften (S. 305—309), ein alphabetisch geordnetes Verzeichnis der im Buch angeführten Incipita und schließlich einen Index der Scholiasten und Kommentatoren.

Wenn auch diese Arbeit zum großen Teil den Charakter einer Materialsammlung hat, vermittelt sie dennoch ein wirklich plastisches Bild der Forschungsproblematik im Werk des Gregor von Nazianz. Der Autor ist mit der Literatur in dieser Frage gut vertraut, das Verzeichnis seiner Literatur (S. 9—29) ist außerordentlich ausführlich, ebenso ist sein Anmerkungsapparat reichhaltig (zu nicht ganz 200 Seiten des Textes werden 80 Seiten Anmerkungen beigeschlossen). Die Arbeit ist ein wertvoller Beitrag zur Lösung einiger Teilfragen, ein unerläßliches Handbuch für alle Forscher auf diesem Gebiet und ein instruktives Hilfsmittel für künftige Editoren der Werke des Gregor von Nazianz.

I. Páclová / Prag

Собрания Д. В. Разумовского и В. Ф. Одоевского. Архив Д. В. Разумовского. Описания. Под редакцией И. М. Кудрявцева. Москва (Гос. орд. Ленина Библиотека СССР им. В. И. Ленина, отдель рукописей), 1960, pp. 263.

This book presents a catalogue of manuscripts acquired by the Rumyantsev Museum following the deaths of D. V. Razumovsky and V. F. Odoyevsky and which are now to be found in the manuscript department of the Lenin State Museum in Moscow. The collection consists of manuscripts with notation which are of great value for the elucidation of ancient Russian, and to some extent Byzantine, music both ecclesiastical and secular, for Razumovsky himself long ago pointed out that Russian ecclesiastical music has links with secular music. They also have an important bearing on philological questions (history of the Russian language) and on cultural history as a whole.

The publication is the work of a group of authors. I. M. Kudrjacev compiled the catalogue of both collections, A. V. Askarijanc the description of Razumovsky's archives, while T. B. Uchovaya was responsible for the artistic side of the manuscripts. Further contributors are L. V. Gapožko, M. V. Tolmačev, A. P. Každan who worked on the Greek manuscripts, M. J. Baranovskaja who was responsible for deciphering the drawings in Odoyevsky's album and S. A. Klepikov who was concerned with filigree. The introductory paper on manuscripts in both col-

[3] Νικήτα φιλοσόφου τοῦ καὶ Δαβὶδ ἑρμηνεία εἰς τὰ τετράστιχα τοῦ μεγάλου πατρὸς ἡμῶν Γρηγορίου Ναζιανζηνοῦ...πόνῳ Ζαχαρίου ἱερέως Σκορδυλίου Κρητὸς τοῦ ἐπιλεγομένου Μαραφαρᾶ, Venetiis apud Franciscum Zanetum 1563.

lections containing the music of songs was written by M. V. Bražnikov (pp. 6—22), documents from Razumovsky's archives are described by B. B. Granovskij (23—35). The description of Razumovsky's collection is on pages 38—133, of Odoyevsky's manuscripts on pages 136—162, the description of Razumovsky's archives is on pages 164—220; there follow an index of abbreviations on pages 223—224, a chronological survey on pages 225—228, indexes of names and subjects (pp. 229—256), a comparative list of old and new signatures of manuscripts (257—259) and a list of illustrations (260—261).

The Russian noted manuscripts are of primary importance for the light they throw on the development of notation. The collections do not contain any of the ancient Kontakarian manuscripts, the notation of which has not in any case been fully deciphered as yet, but they include in the main manuscripts with the so-called sign notation, some with hook notation and others with line notation, while there are special notations within these basic systems. With the spread of western notation to Russia we find an intermingling of systems in the manuscripts of the collections. These documents are, however, not only of interest in connection with the notation of separate tones, but also for the study of tunes. It is important to note that the religious tunes are very closely related to secular folk song. As in other fields of culture, it is evident from these noted manuscripts that where foreign musical influences penetrated into Russia they were then fashioned in the Russian manner; the former erroneous impression that Russian ecclesiastical music was only imported from abroad is thereby refuted. Naturally the question also arises as to what was the relation of old Russian ecclesiastical music to Byzantine music. From this point of view the Kontakarian manuscripts are of particular value. However, V. M. Brazhnikov correctly points out in the introduction that there is the question of what method should be adopted: whether to proceed from the study of the better-known notation systems, which are more complicated because they are of later date and more nature, to the older manuscripts, or conversely. Brazhnikov is also right in emphasising that terminology is also of great value in the study of ancient tunes, because well-developed terminology certainly presupposes the existence of well-developed musical facts requiring designation. For this purpose the so-called musical alphabets are important. There are two types of terminology, on the one hand the naming of tones, their pitch, etc., on the other hand terminology connected with tunes and their performance. Vocal church music was usually for one voice, but there was also a considerable development of songs for several voices and both collections contain manuscripts which provide valuable sources of information on the growth of such music. V. M. Brazhnikov indicates the various questions on which the manuscripts afford useful material for study. In addition to the collections of religious songs with words and tunes there are manuscripts of a pedagogical nature resembling text-books of singing. These latter also throw useful light on the development of Russian church music. For example, we find here A. Mezenc's manuscript, further there is the so-called Klyuch monomakha by Tikhon Makaryevsky which gives a valuable explanation of the hook notation system, etc. Of course, there is still a lot of work to be done in the investigation of the different sign systems of notation (e. g. the Kazan system). With regard to the singers it should be borne in mind that the melodies of their songs existed in fact only in variations adapted by them. It is very important to notice the relationship between the words of a song and the tune. In this connection V. M. Branzhnikov shows how, for example, changes in the language could cause complications as regards the melody of song. Thus, when the weak jers fell into disuse there was a transference in the number of syllables causing difficulties in the tune, but in the end language was

sacrificed to melody. The manuscripts in these collections enable scholars to acquaint themselves with such texts in their most developed form. This so-called "razdyelnoryechiye" was later subject to alteration. The connection between melody and language is here correctly indicated.

In the tunes we find on the one hand the influence of urban folklore, on the other hand that of folk poetry and music. From early times there existed professional composers of Russian church songs. Mezenc's himself mentions that he was guided by manuscripts dating from four hundred years back (since he lived in the 17th century, he must have been referring to documents from the 12—13 centuries, which is quite within the bounds of possibility).

Undoubtedly this instructive paper by Brazhnikov will provide a stimulus for further detailed study and this will also contribute to our knowledge of Byzantine music.

B. B. Granovsky's contribution on D. V. Razumov and the material in his archives is also instructive and clearly documented.

The actual description of the manuscripts provides all the data necessary for cataloguing and also gives facts about the age of the manuscripts, the method of notation and a detailed account of the contents of each manuscript. This part of the publication has been very carefully prepared and this also applied to the description of Razumovsky's archives.

Without doubt this publication represents a valuable contribution not only in the field of Russian, but also of Byzantine studies, since it makes available material which hitherto it has not been possible to use to any extent. The comparative tables of old and new signatures make it possible to find a given manuscript.

A. Dostál / Prague

Димитър Ангелов, *История на Византия. Първа част: 395—867 г.* «Наука и изкуство». София, 1959, стр. 344.

Известный болгарский византиист Д. Ангелов, специалист по аграрной истории Визаитии и южнославянских государств XIII—XIV вв.,[1] уже в 1948—1950 гг. издал общий курс истории Византийской империи;[2] книга была отпечатана стеклографическим способом и не имела научного аппарата. Позднее автор приступил к переработке своего курса, и в 1959 г. вышел первый том новой работы, охватывающий историю Византии в IV—IX вв.

Сравнение книги Д. Ангелова с первым изданием свидетельствует, что автор пересмотрел ряд прежних положений и сумел теперь более глубоко осветить процесс исторического развития ранней Византии. В новом издании, в частности, гораздо четче раскрыто социально-экономическое развитие империи, показан качественный характер перехода от рабовладельческой формации к феодальной, выяснена активная роль славян в византийской истории. Вместе с тем Д. Ангелов перестроил самое изложение, отка-

[1] Его основные работы: *Принос к поземлените отношения във Византия през XIII век* (Годишник на филос.-ист. фак., кн. II, София, 1952) и *Аграрните отношения в Северна и Средна Македония през XIV век* (София, 1958).

[2] Д. Ангелов, *История на Византия,* част I (395—1204). София, 1950; част II (1204—1453). София, 1948. См. критические замечания З. В. Удальцова, *Византиноведение в народнодемократической Болгарии (1944—1953)*. Виз. врем. VIII, 1956, стр. 355, 358—360.

завшись от принципа повествования «по царствованиям» (см. напр. в первом издании, т. I, стр. 112—140, 168—186). Следует также приветствовать и отказ Д. Ангелова от некоторых спорных терминов (напр., «дофеодальный период» — см. первое издание, т. I, стр. 214) и от применения терминологии, модернизирующей средневековье.

Помимо краткого историографического обзора (стр. 4—17), книга состоит из двух частей: первая носит название *Восточная Римская империя (ранняя Византия) в период разложения рабовладельческих отношений* (стр. 19—204), вторая называется *Господство свободной сельской общины и формирование феодальных отношений* (стр. 205—322). Книга снабжена большим научным аппаратом, а также именным и предметным указателями.

В книге Д. Ангелова мы найдем всестороннюю характеристику общественной и политической жизни империи: в обоих разделах имеются главы (или параграфы), посвященные общественно-экономическому развитию страны (автор говорит как о деревне, так и о городе), административному и политическому устройству, церкви и церковной борьбе, социальной борьбе и внутренней политике, внешнеполитическим отношениям и культуре. Особо следует приветствовать то обстоятельство, что в рецензируемой книге почетное место принадлежит главам по истории культуры (стр. 164—204, 308—322) занимающим примерно шестую часть всего объема; в этих главах автор останавливается на естественных науках, богословии, общественных науках, литературе, изобразительном искусстве; он характеризует также состояние высшего и среднего образования. Можно только пожалеть, что вне поля зрения автора остались вопросы быта (жилище, одежда, пища, обряды и праздества и т. п.); впрочем, этот материал, насколько я знаю, не включен и в другие существующие общие курсы византийской истории.

Избранная Д. Ангеловым структура существенно отличает его книгу от других общих курсов истории Византии, вышедших в послевоенные годы. Действительно, в трехтомной работе Л. Брейе политическая история излагалась обособленно, вне связи с историей общественного и административного устройства империи или с историей византийской цивилизации;[3] тем самым разрывалась связь между развитием византийского общества и его культуры, между социально-экономическими отношениями и политикой. Такое построение в общем и целом соответствовало концепции Л. Брейе, отвергавшего самое понятие р а з в и т и я в применении к византийской истории и видевшего в Византии неизменный и застывший организм. По-другому написана книга Г. А. Острогорского, заслужившая всеобщее признание:[4] в ней история культуры отсутствует вовсе, а изложение социальной и административной истории раздроблено по отдельным царствованиям; в результате читателю трудно получить четкое представление о длительных процессах, продолжавшихся не одно столетие (как-то процесс феодализации или процесс формирования феменого строя), поскольку автор вынужден говорить об этих предметах несколько раз в разных частях книги. Преимущество избранной Д. Ангеловым структуры состоит, на мой взгляд, в том, что она позволяет представить кардинальные процессы общественного развития в их целостности и вместе с тем не отрывает гражданскую историю и историю культуры от определяющей их в конечном счете социально-экономической истории.[5]

---

[3] L. Bréhier, *Le monde byzantin*, vol. I: *Vie et mort de Byzance;* vol. II: *Les institutions de l'Empire byzantin;* vol. III: *La civilisation byzantine*. Paris, 1947—1950.

[4] Последнее издание: Г. Острогорски, *Историја Византије*. Београд, 1959.

[5] Эта структура имеет однако и свои недостатки. В ряде случаев остается неясным, где лучше изложить тот или иной конкретный факт — при общей характеристике целого периода или же при изложении событий данного царствования Чтобы избежать

Рецензируемая книга не просто сводка фактов по истории Византии — она пронизана стройной и целостной концепцией. По мнению Д. Ангелова, уже во II—III вв. западные области Римской империи были охвачены кризисом, который он характеризует как кризис рабовладельческой системы. В отличие от этого восточные области еще не были затронуты кризисом, что объясняется как внутренними, так и внешнеполитическими причинами: на Востоке рабовладельческая система не вытеснила полностью труда свободных; вместе с тем нападения варварских племен сравнительно слабо затрагивали эти районы (стр. 21). Однако в IV в. процесс разложения рабовладельческих отношений сказался и на Востоке (стр. 29); он выразился здесь в переводе рабов на пекулий, в запрещении продавать рабов без земли, в разрешении рабам служить в войске (стр. 29). Одновременно с этим в Восточной Римской империи имел место рост крупного землевладения, типичной формой которого становятся экзимированные сальтусы (стр. 41); основными производителями на землях крупных собственников были колоны разных категорий. «Колоны, — говорит Д. Ангелов (стр. 44), — и приписные, и свободные — являлись производителями в феодальном смысле слова». Таким образом, получается, что уже в IV в. рабовладельческие отношения в сущности уступали место новым, феодальным отношениям.[6]

Период установления феодальных порядков сменяется полосой рабовладельческой реакции, которую Д. Ангелов относит к периоду правления Юстиниана I (стр. 115); сущность этой реакции он видит в восстановлении старых социально-экономических и политических порядков на территории, отвоеванной Юстинианом у варваров (стр. 117). Но рабовладельческая реакция оказалась недолговечной: в результате обострения внутренних противоречий и классовой борьбы на рубеже VI—VII вв., а также под натиском славян и других народов, занявших значительную часть византийской территории, в империи был уничтожен рабовладельческий строй.[7]

На протяжении VII в. в Византии совершались серьезные социально-экономические сдвиги, которые Д. Ангелов характеризует как революцию; их сущность он видит в синтезе общественных отношений, существовавших в Восточной Римской империи, с принесенными извне порядками (стр. 205). При этом Д. Ангелов тщательно прослеживает историю славянских вторжений на территорию империи (стр. 111 сл., 121 сл., 145 сл.,

---

подобного затруднения, Д. Ангелов оказывается вынужденным допускать повторения: так, о Семи славянских племенах и образовании болгарской народности он кратко говорит в параграфе *Окончательное заселение славянами балканских земель* (стр. 160), а затем возвращается снова к этому вопросу в параграфе, посвященном царствованию Константина IV (стр. 249 сл.). В других случаях Д. Ангелов отказывается от общей характеристики того или иного учреждения и упоминает о нем только в связи с тем или иным царствованием: например, в книге нет общей характеристики финансовой системы империи в VIII—IX вв.: поэтому о капникоие мы узнаем только в связи с политическими преобразованиями Ирины, которая, по мнению автора (стр. 281), передала монастырям капникон, взимавшийся до того государственными чиновниками. Однако таких нарушений структурной стройности в книге немного.

[6] См. также Д. Ангелов, *О некоторых вопросах социально-экономической истории Византии*. Вопросы ист 1960, № 2, стр. 91 сл. Еще более резко о феодальной природе колоната Д. Ангелов говорил в первом издании (т. I, стр. 84 сл.), где он прямо называл колонов крепостными (см. возражения З. В. Удальцовой, *Указ. соч.*, стр. 360) и полагал, что Юстинианово законодательство *«усилило феодальную эксплуатацию»* колонов (т. I, стр. 164). Теперь эти формулировки сняты (см. стр. 44 сл., 129 сл.).

[7] Попутно Д. Ангелов ставит вопрос о причинах относительной устойчивости рабовладельческого строя в восточных областях Римской империи: по его мнению (стр. 205), это объясняется мощностью господствующего класса, располагавшего здесь большими экономическими и военными ресурсами.

159 сл.), справедливо подчеркивал, что в VII в. почти весь Балканский полуостров был занят славянами.

В результате социальных сдвигов VI—VII вв. и варварских вторжений упрочились общинные отношения, причем византийской общине этого времени были свойственны новые черты, отсутствовавшие в митрокомиях более раннего времени: характерными чертами византийской общины VII—IX вв. Д. Ангелов считает распространение большесемейных отношений, наличие верховной собственности общины на землю и сильно развитое право на чужую землю (стр. 215 сл.). По мнению автора, «социальная революция» VII—VIII вв. нанесла серьезный удар крупному землевладению (стр. 223), хотя оно продолжало и в эту пору играть существенную роль. Д. Ангелов признает, что в эти столетия имел место известный застой во внутренней и внешней торговле и аграризация городов (стр. 226 сл.; ср. стр. 210). С этими общественными переменами он связывает переустройство административной и военной организации империи, приведшее к созданию фемного строя (стр. 233), равно как и некоторый культурный упадок (стр. 308).

В соответствии с этой концепцией стоит и предложенная Д. Ангеловым периодизация византийской истории IV—IX вв., когда основной гранью он избирает VII в. Следует только отметить, что в названии первого раздела стоит дата IV—VI вв., тогда как изложение политической истории второго периода начинается с 642 г. Иными словами, практически всю первую половину VII в. Д. Ангелов относит к первому периоду.

Концепция Д. Ангелова представляется в общем и целом удачной; ее значение состоит прежде всего в том, что автор порывает с господствующим на Западе представлением о косности и застойности Византии и рассматривает это государство на основе принципов марксистской философии истории, т. е. как развивающийся организм, движение которого обусловлено материальными факторами, прежде всего — внутренними процессами социально-экономического развития.

Однако приемлемая в целом концепция Д. Ангелова нуждается в некоторых поправках и уточнениях. Я остановлюсь на двух вопросах, которые в последнее время оживленно дискутируются в советской исторической литературе:[8] это — вопрос о характере социально-экономических отношений в IV—VI вв. и вопрос о социальном перевороте VII в.

Действительно, в трактовке Д. Ангеловым социально-экономических отношений в Восточной Римской империи мы можем заметить известную противоречивость: если судить по заголовкам обоих разделов, автор относит к IV—VI вв. лишь разложение рабовладельческих отношений, тогда как о формировании феодальных отношений должна идти речь только во втором разделе; однако, как я указывал, Д. Ангелов полагает, что уже в IV в. «один из основных слоев сельского населения» — колоны — может быть отнесен к разряду непосредственных производителей феодального типа. При таком допущении мы наталкиваемся прежде всего на ту трудность, что остается невыясненной разница между зависимыми людьми эллинистической поры и восточноримскими колонами: ведь и те, и другие были прикреплены к своей общине. Если мы признаем колонов непосредственными производителями феодального типа, то почему бы не распространить эту характеристику и на царских земледельцев предшествующей эпохи? В действительности

---

[8] См. например, Е. Э. Липшиц, *О путях формирования феодальной собственности и феодальной зависимости в балканских и малоазийских провинциях Византии.* Виз. врем. XIII (1958), 28—54; З. В. Удальцова, А. П. Каждан, *Некоторые нерешенные проблемы социально-экономической истории Византии.* Вопросы ист. 1958, № 10, 79—96; М. Я. Сюзюмов, *Некоторые проблемы истории Византии.* Вопросы ист. 1959, № 3, 98—117.

же как и рабы, переводимые на пекулий,[9] колоны (во всяком случае, в восточных провинциях Римской империи) принадлежали античному миру, а не феодальному; те из них, кто был прикреплен, были прикреплены не к лицу (к господину), а к месту происхождения, к общине (в соответствие с весьма архаическими принципами);[10] эволюция колоната в IV—VI столетии заключалась не в усилении элементов несвободы, а наоборот, в постепенном укреплении свободы колонов и их владельческих прав.[11]

Можно было бы предложить (разумеется, на данном этапе развития наших знаний лишь в гипотетической форме) следующее объяснение социально-экономических процессов, происходивших в Восточной Римской империи. После того, как простая кооперация достигла в рабовладельческом обществе наивысшего развития (как в рабовладельческой латифундии, так и в эллинистической общине подчиненных государству, полису или храму земледельцев γεωργοί), доступного при данном уровне техники, дальнейший прогресс мог совершаться лишь путем перехода к мелкому, самостоятельному производству; тенденция к оформлению мелкого самостоятельного производства наталкивалась однако на сопротивление рабовладельческого общества и его надстройки (государство и право); для рабовладельческого мира полноправным собственником был лишь член муниципия-полиса, тогда как непосредственный производитель всегда рассматривался как придаток земли или орудия. Наличие тенденции к укреплению мелкого самостоятельного хозяйства в недрах Римской империи неоднократно отмечалось в последнее время также и в западной историографии.[12]

Подобный ход рассуждений объяснил бы в частности, ту рабовладельческую реакцию, о которой справедливо говорит и Д. Ангелов. Однако в его изображении эта реакция оказывается направленной только на отвоевание у варваров земель и восстановление старых порядков на этих землях, тогда как в действительности она имела более глубокие корни: ее сущностью было поддержание в самой империи обветшавших учреждений рабовладельческого общества в условиях надвигающегося краха.[13])

Противодействие рабовладельцев было исторически обреченным, а тенденция к оформлению мелкого самостоятельного производства — прогрессивной, тем более, что она получала объективную поддержку со стороны варварских племен. И тут мы подходим ко второму вопросу, тесно связанному с первым. Поскольку Д. Ангелов полагает, что феодальные отношения были уже налицо в IV—VI вв., социальный переворот VII столетия не кажется ему столь значительным, как это было на самом деле.

Он полагает, например, что в VII—VIII вв. существовало крупное землевладение, располагавшее, в частности, иммунитетными правами (стр. 224 сл.), однако факты, которыми оперирует Д. Ангелов, не убеждают в справедливости этого тезиса. Так например, он пишет: «Житийная литература содержит данные о богатых монастырях, которые имели много земли и собирали на своих складах огромные количества зерна»; он отсылает при этом к свидетельству «Жития Давида, Симеона и Георгия», извлеченному им из книги А. П. Рудакова «Очерки византийской культуры по данным

---

[9] См. об этом М. Я. Сюзюмов, *К вопросу о процессах феодализации в Римской империи.* Вестник Древн. Ист. 1955, № 1, стр. 55 сл.

[10] О других отличиях колонов от средневековых крепостных см. А. Р. Корсунский, *О положении рабов, вольноотпущенников и колонов в западных провинциях Римской империи в IV—V веках.* Вестник Древн. Ист. 1954, № 2, стр. 67 сл.

[11] См. об этом А. П. Каждан, *О некоторых спорных вопросах истории становления феодальных отношений в Римской империи.* Вестник Древн. Ист. 1953, № 3, стр. 98 сл.

[12] См. напр., P. Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance.* Rev. hist. 219 (1958), p. 42, n. 5.

[13] О реставраторском характере политики Юстиниана I в отношении рабов и колонов см. З. В. Удальцова, *Италия и Византия в VI веке.* Москва, 1959, стр. 324 сл.

греческой агиографии» (Москва, 1917, стр. 196). Однако в «Житии Давида, Симеона и Георгия» нет данных о крупной земельной собственности,[14] да и А. П. Рудаков в указанном месте сообщает, ссылаясь на это житие, лишь о «кормлении монастырями окрестного населения во время голода»; хлеб монастырских житниц вполне мог происходить из пожалования императоров, а не из собственных вотчин.

Столь же сомнительно и известие о монастырском иммунитете-экскуссии VII века. Единственный источник для этого — надпись Юстиниана II, освободившего солунскую церковь св. Димитрия от уплаты налога за соляные промыслы. Термин экскуссия не упоминается в этой надписи; никаких судебно-административных прав в отношении зависимого населения церковь св. Димитрия не получает. Следовательно, было бы осторожнее не говорить в этой связи ни об экскуссии, ни об иммунитете — перед нами простая податная льгота, какие нередко жаловались в более ранний период.

Признавая в целом упадок городской жизни в VII в. (он явился естественным следствием краха рабовладельческой системы, основной ячейкой которой был рабовладельческий полис), Д. Ангелов, по моему мнению (впрочем, может быть, субъективному), несколько недооценивает масштабы этого упадка. Так, на стр. 212 он говорит об оживленном обмене в малоазийских городах; в доказательство этого тезиса он ссылается на свинцовые печати торговцев VII—XI вв. Однако этот аргумент не является убедительным. В самом деле, А. П. Рудаков (указ. соч., стр. 165), на которого в этом случае ссылается Д. Ангелов, говорит не о торговцах, а о коммеркиариях VII—XI вв. При этом, как показал Г. Мийе, коммеркиарии лишь до VII в. были чиновниками, наблюдавшими за торговлей в провинции, тогда как после арабских завоеваний они превратились в обычных сборщиков податей.[15] Таким образом, данные моливдовулов коммеркиариев могут служить скорее свидетельством упадка торговли после VII в., нежели аргументом в пользу ее значительного размаха.

Высказанные выше сомнения ни в коей мере не могут служить укором Д. Ангелову. Вопросы, которые он рассматривает, являются очень сложными и при скудости сохранившихся источников очень далекими от убедительного решения. Понадобится много лет упорного труда разных историков прежде, чем они будут решены. В целом же книга Д. Ангелова, основанная на обширном материале источников, написанная с марксистских идейных позиций, во многом свежая и оригинальная, удачно построенная, является ценным вкладом в изучение ранневизантийской истории.

А. П. Каждан / Москва

Z. V. Udal'cova, *Италия и Византия в VI веке.* Москва, 1959, pp. 1—541.

This work by Z. V. Udal'cova deals with a period in the history of Italy which is one of the most important and in many ways fateful. The author's basic problems were: to delineate the most important moments connected with the establishment and inner development of the Ostrogothic Empire, and to examine and check up on events during the occupation of Italy by the Byzantines and the political behaviour of Justinian I towards its inhabitants after the year 555. These problems were solved only after Z. V. Udal'cova had studied the history of Italy in the V—VI century at length. Her findings have been published in several previous articles.

This work of Z. V. Udal'cova is divided into two parts. In the first part, she examines the social-economic aspects of Italy during Ostrogothic rule, and at the same time,

deals in detail with the question of small and middle landowners and the position of serfs and bondsmen. Many pages are devoted to the problems of developing town life, trades and commerce. A comprehensive survey of the political system and state constitution, legislation and the burden of taxes in the Ostrogothic kingdom follows. Finally, her study covers the development and character of class war in Italy and the differences which existed between the Ostrogoths and the local Roman-Italian arictocracy.

The second part of the book gives an account of the occupation of Italy by the Byzantine army and the politics of the Constantinople government in the conquered land. The course of the war up to the defeat of Vitiges is dealt with in detail, then the struggle of the Italian nation against the foreign usurpers under the leadership of Totilas is again described fully. A passage on the development of agriculture and life in the towns after occupation of the country by the Byzantines follows. Changes in administrative and financial organisation carried out by the foreign invaders are discussed and in conclusion, a short evaluation of the significance of Byzantine aggression is given. The book ends with a list of sources of information and an index of names and places.

As can be seen from the subject matter, the work of Z. V. Udal'cova covers a wide range of problems from Italian history over a comparatively long period. Sources of information for this period are considerable and a great deal of literature mainly by German and Italian authors exists. The works of L. Hartmann, *Geschichte Italiens im Mittelalter,* Bd. I, Gotha, 1897, L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung,* Bd. I, Berlin 1934, W. Ensslin, *Theodorich der Große,* München 1947, D. Lacuto, *Экономическая история Италии,* Moscow, 1947, and others are known. But though rich and valuable, this research fails to make clear all phases of Italian history in the given period. As the works of bourgeois authors, they are mainly concerned with questions of political, administrative and military history of the country, whle problems of social-economic development are of secondary importance and are not the subject of thorough investigation.

With scientific literature in this state, Z. V. Udal'cova's main task was to present a complete picture of the social-economic phenomena in Italy during the given period by using available sources of material to the full, and at the same time, filling in the existing gaps and correcting several, in her opinion, wrong conclusions of former authors. In carrying out this task, she was naturally concerned with a series of problems from the political, military, legal and administrative history of the country, which have the closest connection with its social-economic development.

In the first chapter of her book, Z. V. Udal'cova investigates agricultural development problems after the occupation of Italy by Theodoric. It gives interesting particulars of land division after the arrival of the Ostrogoths, emphasizing the efforts of the Gothic king not to hurt the interests of the local aristocracy and to find some point of contact with them. At the same time, she rightly makes clear that land division was not the only way of enriching the victorious Goths and that they obtained property in other ways. Interesting if not fully provable is the opinion of the author, that the subjection of Italy by the Ostrogoths had a favourable economic effect in the initial period by contributing to the formation of important sections of small, free farmers and tenant farmers interested in cultivation of the land (p. 38). This trend, however, as she rightly points out, was only temporary. Later development of agricultural conditions aimed at the quick growth of large estates and the disappearance of free farmers.

Z. V. Udal'cova's analysis of the position of slaves and individual categories of the

farming population under the rule of the Ostrogoths is profound and supported by conclusive arguments. On the basis of data from the Theodoric kodex and other sources, the author shows that the institution of slavery underwent considerable changes in the sense that most slaves now received peculium and so differed greatly from serfs. In contradiction to the opinion held by A. Hadjnicola-Marava, she correctly points out that the church of that time did not protect the slaves at all and they were absolutely at the mercy of the brutal and cruel provisions of the law. Diversity of the peasantry is emphasised and their division into various categories: *originarii, coloni* and *rustici*. The theses is acceptable that the standing of the *originarii* was close to slavery, while *coloni* were on the level of freemen (p. 105). I believe, however, that the position of the *rustici* is not made sufficiently clear. It is obvious from the scanty particulars preserved, that they formed a grade near to the so-called *coloni liberi*.

An analysis of the position of slaves and farmers, leads Z. V. Udal'cova to the correct conclusion, that at the end of the V and beginning of the VI century in Italy there were obviously two basic tendencies in economical and social development, which were mutually antagonistic: dying slavery and progressive feudalism (p. 113).

The author pays great attention to the expansion of trade, commerce and town life in the era of Ostrogothic rule. In opposition to the assertions of A. Dopsch, Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung, Bd. II. Wien 1924 and H. Geiss, *Geld und naturalwirtschaftliche Erscheinungsformen im staatlicher Aufbau Italiens während der Gothenzeit,* Stuttgart 1931, according to whom, towards the end of the V and the beginning of the VI century, a monetary system completely ruled the Italian economy, Z. V. Udal'cova records, that in reality, there was a decline at this time in trade and commerce and a system of trade by barter existed in the country. It must be said that sources of material on these questions are very poor and very little data exists on the development of internal and foreign commerce in particular. In spite of this, the conclusions which the author makes are well substantiated theoretically and supported by all available evidence.

The analysis of the political system of the Ostrogothic Empire is very well and accurately presented. Z. V. Udal'cova categorically rejects the allegations of Romanists who consider the preservation of Roman Institutions in the Ostrogothic community most important, and refuse to see anything qualitatively new in them. She fails to agree also with the declaration or the Germanists, who see in the Orthogothic institutions a mixture of Roman and German principles but in a mechanical composition and isolated from the overall, social-economic development of the Ostrogothic Empire in the V—VI century. Rejecting this faulty understanding of the problem, Z. V. Udal'cova presents new, scientifically supported, theoretical conclusions on the role and character of the royal government of this period, on the importance of the senate, and on the mutual dependence between the attempts at political separatism and centralisation. The purport of her analysis is that in the sphere both of agriculture and political and administrative development in Italy at the time in question, two opposing trends can be observed: the dying order of slavery and expanding feudalism.

The chapter devoted to legislation in the Ostrogothic kingdom at the end of the V and beginning of the VI century, I consider particularly successful. In contrast to the attempt to idealise this legislation and find a classless character in it, Z. V. Udal'cova convincingly points out its class foundation and its relation to the real social-economic development of the Ostrogothic and Italian society of that time. The basic legal aims of the Theodoric laws are well characterized, especially growth of private ownership,

strengthening of the Royal power and consolidating political centralisation. It is rightly pointed out that this legislation is a reflection of the struggle between slavery and feudal tendencies, which were evolving at that time in the Ostrogothic Empire.

A broad illustration of the class struggle is given. First of all, Z. V. Udal'cova analyses the part played by the royal government and refutes attempts to describe it as a government standing above class and to declare the king to be defender of the oppressed and supposer of peace.

With the help of abundant material, the author proves wrong those who think that social harmony existed in the Ostrogothic Empire in the V and VI century and she lists many stronger or weaker manifestations of class antagonism and contentions in this period. The opinion is worthy of attention, that in these antagonisms and contentions is mirrored not only a protest against the conditions of slavery, but also against the ascending feudal system. In other words, the temporary nature of this period is illustrated here too, together with the existence of two basic tendencies in the Ostrogothic society: the dying out of slavery and expansion of feudalism.

Z. V. Udal'cova shows also that the class struggle in the V and VI century was conducted on a broad front and not only were the slaves drawn into it, but also the *coloni* and free farmers. It must be remarked that this phenomenon was characteristic of the times for other parts of the Roman Empire too. Problems of the class struggle in towns deserved a more detailed commentary. Characteristics of the work of "Blues" and "Greens" are not given. It would also be necessary to pose the question, what was the role played by them?

Besides describing the struggle between the two basic classes, Z. V. Udal'cova also presents a thorough survey of the clashes which gradually arose and intensified between the Italian and Ostrogothic aristocracy. In opposition to the standpoint of L. Schmidt, O. W. Kudrjavcev and other authors, who saw first of all, ethical or religious motives in these clashes, the author shows that the chief causes of conflict between the aristocracies were the problems of land ownership and workers. Her opinion that the Italian aristocracy was more closely connected with the slave system, while the Ostrogoths preferred the new, feudal system of production, is interesting even if not completely proved. She points out that Theodoric originally was on good terms with the Catholic Church, in time, however, their mutual relationship worsened.

The second part of Z. V. Udal'cova's book begins with a detailed account of the wars between the Ostrogoths and the Byzantines for the control of Italy. This question, to which, as is known much research was devoted, has been well elaborated in modern literature, especially German and Italian. Z. V. Udal'cova's work is valuable in that she is not content with a simple description of war events and she does not arrange them in chronological order, but always tries to connect them to the social-economic and political history of Italy of that day. So, by the aid of these events, everything is made lucid and the reader sees clearly to what he should attribute both the successes of the Ostrogothic arms and also the final fall of the Ostrogothic state in its fight against the Byzantine Empire.

In an analysis of the Byzantine-Ostrogothic wars, Z. V. Udal'cova correctly states that the primary cause of Justinian's aggresive policy was the attempt of the Byzantine ruling class to renew the old slave system in Italy. The traitorous behaviour of the Ostrogothic aristocracy was of no small assistance to the success of this policy, especially in the first period of the war. The author's opinion can be accepted, that the inhabitants of Italy themselves were not united in their attitude to the Byzantine

invaders. In some parts of the country (mainly in the South around Rome and elsewhere), where the influence of the Catholic Church was stronger, Justinian's demagogic slogans met with response, and there was also a weak demonstration against the invaders. The resistance in other districts, though, was great. Z. V. Udal'cova opposes the statement of some other authors such as L. Halphen, R. Lafouche and others, that the inhabitants of Italy were quite passive during the war period and put up with the looting of both the Ostrogoths and the Byzantines. At the same time, she rejects the groundless claims of such historians as L. M. Hartmann and T. Hodgkin, according to whom, the vast majority of the inhabitants of Italy welcomed Justinian's army as liberators from the foreign yoke, and gave them all possible support. It is certain that Byzantine sources in the main describe the matter in this way. These sources, however, are biased and unreliable.

Many pages of Z. V. Udal'cova's book are given to a description of the second phase of the war in Italy, which begins with the Totilas movement and ends with the total destruction of the Ostrogoths in 555. The author tries to give an exact evaluation of the personality and role of Totilas, on the one hand refusing attempts to idealise him and introduce him as a revolutionary, and on the other hand, to lower his importance and show him up as a cruel destroyer. Z. V. Udal'cova believes that under the influence of Totilas, though he did not oppose the principle of slavery, disinterested but serious blows were struck at its dying remains and contributed to the further development of feudalism, then coming into existence. Unlike Vitiges, in his fight against the Byzantines he sought support in the broad masses of the people and accepted even slaves and *coloni* into his armies, and at the same time he didn't evade contact with the church and the senate. This overall and careful evaluation of the activity and role of Totilas seems to me to be acceptable because it conforms with reality and is supported by facts.

In the final part of her book, Z. V. Udal'cova is concerned with the development of Italy after her fall under the oppresion of the Byzantines. Using quite rich sources of material and especially the Ravenna papyrus, little used up till now, the author established that the occupation of the country by the Byzantines caused considerable changes in the division of land ownership and a deterioration in the situation of the peasantry. An interesting and well-justified idea is that it is possible to observe a levelling-out process amongst the peasant masses. The position of slaves grew nearer to that of *coloni,* and the *coloni* in their turn, grew nearer to the *rustici* who were loosing their personal freedom and becoming serfs. In short, after Italy fell under the rule of the Byzantines, the tendency of the peasant economy to change into feudalism deepened.

An interesting point here, is that the aim of Justinian's restoration policy in the occupied countries was in reality a renewal of the old system of slavery as the provisions of the Pragmatic Sanction show. The lawful course of social-economic development, however, caused Italy to move into the path of feudalism.

Z. V. Udal'cova pays much attention to the expansion of town life after Italy fell under Byzantine occupation. Working with comparatively sparse data on the state of trade and commerce, deterioration in the situation of the curie, strengthening of the power of the bishops and so on, the author comes round to the opinion that the Byzantine occupation of the country could not prevent degeneration of the towns, this being in direct connection with the general development of feudalistic conditions. The basic tendency was to destroy and degenerate the municipal system on the one hand,

and conversely, to change over to a greater naturalisation of town economy without completely stopping monetary trade.

Z. V. Udal'cova came to an interesting conclusion when analysing changes in administration made in Italy after the year 555. She writes of Justinian's efforts to renew the old administrative structure based on slavery in the country by emphasising civil administration and strictly dividing civilian rule from military. These experiments, however, failed. The old institution of slavery very soon faded into the background. In practice, it was manifested by a weakening of the rule of the praetors and senate and a strengthening of the functions of the exarchs and dukes. These changes, as Z. V. Udal'cova explains, were part of the total tendency to decline in the slave system and the growth of feudalism (p. 509).

A painstaking survey of the economical and social situation in Italy after her fall under Byzantine rule, leads the author to the conclusion that Byzantine occupation "not only did not bring liberation to this country, but on the contrary, made the situation of the masses worse, retarded for a time the progress of feudalism and prevented the political unification (consolidation) of Italy (p. 522). This conclusion is convincing and can be proved by examination and an analysis of the material.

Finally, it must be recorded that Z. V. Udal'cova's book is an example of significant and intensive research into one of the most important eras in the history of medieval Italy. Her work is based on a full use of all sources of information, on correct methodological principles and gives a true and convincing picture of the social-economical, political, legal, administrative and military phenomena and occurrences which developed in Italy during the period from the end of the V into the second half of the VI century. The greatest value of Z. V. Udal'cova's work is the critical stand she takes against the fundamental assertions of former authors, and her attempts to find her own accurately justified solution. The author spared no efforts to do this and came to many new, interesting and well-argued conclusions.

D. Angelov / Sofia

Im vorliegenden Band verfolgt die Autorin mit tiefschürfender Aufmerksamkeit die verschlungene Entwicklungslinie der italischen Gesellschaft im V.—VI. Jahrhundert — einer an sozialen Umwälzungen und politischen Ereignissen so reichen Periode. Das Ringen zwischen den im Aufstieg begriffenen Kräften des Feudalismus und den noch ziemlich starken Rückständen des Sklavenhaltersystems wird in all seinen Erscheinungsformen untersucht.

Im ersten Teil des Buches werden die sozial-ökonomischen Zustände, die sich in Italien infolge der ostgotischen Eroberung herausgebildet hatten, eingehend dargelegt. Zur Zeit, da die Ostgoten in Italien anlangten, war bei ihnen die Gentilverfassung im Stadiums der Zersetzung und dem aus den Reihen der militärischen Anführer stammende neue Adel spielte bei der Eroberung eine große Rolle.

Die örtlichen sozialen Kräfte, die zugunsten der Ostgoten wirkten, waren zweifellos die römische Aristokratie und der katholische Klerus, den Theodorich durch verschiedene Versprechungen auf seine Seite gewonnnen hatte. Was diese Schichten für Theodorich günstig stimmte, war vor allem die Haltung des byzantinischen Hofes. Dieser hat erwiesenermaßen dahingewirkt. Theodorich zu seinem Feldzug nach Italien zu veranlassen. Inwieweit Byzanz ihn zur Herrschaft über diese Provinz ermächtigt hat, hält der Referent für eine sehr diskutable Frage, obwohl einige Quellen diese Deutung nahezulegen scheinen. Wenig begründet ist meines Erachtens, die Ansicht und die Argumentierung der Verfasserin, daß Odoaker die Unterstützung breiter Volksschichten genossen

hat, welche befürchteten, daß die Ländereien, die während seiner Herrschaft Kleineigentümern zugewiesen worden waren, nun von Theodorich eingezogen und den hochadeligen Großgrundbesitzern zurückstattet werden könnten. Ich glaube nicht, daß Beweise vorhanden sind, die die Behauptung rechtfertigen, zur Zeit Odoakers wäre ein Anwachsen des Kleineigentums zu verzeichnen gewesen, ausgenommen natürlich das seiner Krieger, deren Einweisung in ein Drittel des Grund und Bodens ihrer italischen Quartierwirte feststeht. Odoaker kam im Gegenteil — und Z. V. Udal'cova weist auch nachdrücklich darauf hin, — der Senatsaristokratie nach Kräften entgegen. Die einzige Maßnahme zum Vorteil der Massen, die unter Odoaker getroffen wurde, waren die Steuerentlastungen, doch daraus auf einen bedeutenden Beitrag der Bevölkerung zur Verteidigung Odoakers zu schließen, der ihm sogar erlaubt haben soll, diese so sehr zu verlängern, erscheint dem Referenten zumindest gewagt.

Danach werden die Wandlungen beleuchtet, die sich im privaten Grundeigentum infolge der ostgotischen Eroberung vollzogen haben. Nach Ansicht der Verfasserin wurde die Frage der Beziehungen zwischen der bodenständigen Aristokratie und dem ostgotischen Adel durch einen Kompromiß gelöst, indem nämlich nur ein Dritteil des römischen Grundbesitzes zugunsten der römischen Eroberung konfisziert wurde. Die Autorin erinnert daran, daß andere germanische Stämme in ehemalig römischen Reichsgebieten weit einschneidender verfahren sind. Auch nach Meinung des Referenten hüteten sich die Ostgoten, die anfänglich die Unterstützung der einheimischen, grundbesitzenden Aristokratie genossen, den Prozentsatz der Konfiskationen zu erhöhen und hielten diesen auf dem von Odoaker erreichten Stand, um nicht die Unzufriedenheit des römischen Adels zu wecken. Auf jeden Fall übertraf das der Konfiskation unterliegende Ackerland den Bedarf der ostgotischen Krieger bei weitem.

Aus diesem Grunde wurde die Konfiskation oft durch eine Barzahlung ersetzt. Die Verfasserin neigt zu der Annahme, daß die Neuaufteilung des Bodens nicht auch von einer Aufteilung der Sklaven und der abhängigen Bevölkerung begleitet war, was den Kampf zwischen bodenständigem und ostgotischem Adel um Arbeitskräfte erklärt.

Den Ostgoten wurden auch Ländereien des Fiskus, uzw. einige als Pacht, zugeteilt. Wichtig wäre eine Analyse gewesen, in welchem Maße die Konfiskationen den Senatsadel tatsächlich schädigten und ob sie nicht größtenteils gegen Odoakers Parteigänger gerichtet waren. Jedenfalls führten die Tendenzen des ostgotischen Adels, seine Landgüter zu erweitern und sich möglichst viele Arbeitskräfte dienstbar zu machen, wie die Autorin mit Recht bemerkt, schon sehr bald zu Reibungen mit der einheimischen Aristokratie.

Dank der Ansiedlung der Ostgoten in Italien stieg die Zahl der Kleineigentümer. Auf verschiedene Quellen gestützt, folgert die Verfasserin, daß sie den Großgrundbesitzern und dem Staat gegenüber unabhängiger waren und über ihre Bodenanteile freier verfügen konnten. Die ostgotischen Landwirte waren in Anerkennung ihrer Kriegsdienste steuerfrei. Aus all diesen Gründen nimmt die Landwirtschaft einen gewissen Aufschwung, und neue Ländereien werden urbar gemacht, so daß sich die Nutzfläche vergrößert.

Die Autorin verfolgt die Entwicklung des Grundbesitzes während der ganzen Dauer der ostgotischen Herrschaft und stellt fest, daß das Anwachsen des Kleineigentums einen zeitlich sehr beschränkten Charakter aufweist. Die Lage der ostgotischen Kleineigentümer verschlechterte sich mit der Zeit. Da es frei veräußerbares Eigentum gab, erweiterten die Großgrundbesitzer ihre Ländereien beständig durch Ankäufe; dazu gesellten sich noch Mißbräuche und Gewaltakte, unter denen nicht nur die einheimischen, sondern auch die ostgotischen Kleineigentümer zu leiden hatten. Die spätrömischen Rechtsgrundsätze, die einen Unterschied zwischen honestiores und humiliores machten, bahnen sich

auch einen Weg in die ostgotische Gesetzgebung; der Vermögenslage der Einzelnen wird jetzt mehr Bedeutung beigemessen, als ihrer Herkunft.

Die Hauptfrage, deren Lösung die Verfasserin im Kapitel III. des ersten Teils anstrebt, ist der Charakter des Großgrundbesitzes zur Zeit der ostgotischen Herrschaft, ob nämlich dieser Großgrundbesitz seinem Wesen nach sklavenhalterisch oder feudal war. Auf diese Frage läßt sich wohl kaum eine kategorische Antwort geben: die Rolle der Sklaven in der italienischen Wirtschaft ist nach wie vor groß, obwohl Elemente des in Entstehung begriffenen Feudalismus auftreten. Der ostgotische Adel suchte die Sklaverei zu erhalten und zu nutzen. Theodorichs Edikt regelt diese Verhältnisse ziemlich eingehend. Vom juridischen Standpunkt führt die Analyse verschiedener gesetzgebender Verfügungen die Autorin zu der Fesstellung, daß die Lage der Sklaven sich nicht gebessert hat. Andere legislative Bestimmungen weisen jedoch darauf hin, daß die Rolle des Kolonats wesentlich an Bedeutung gewonnen hat. Ein unbestreitbares Verdienst der Autorin ist es, auch zu interessanten Schlußfolgerungen bezüglich der kennzeichnenden Merkmale und der Unterschiede zwischen den einzelnen Kategorien der abhängigen Bevölkerung gelangt zu sein, obwohl die Texte hier schwer zu überwindende Widersprüche enthalten.

Nach der Untersuchung der Agrarverhältnisse befaßt sich die Autorin mit dem Stand der italienischen Städte. Handel und Gewerbe liegen unbestreitbar brach, nur der Lebensmittelhandel wird einigermaßen gefördert. Die im oströmischen Reich so mächtigen Staatsmonopole treten in schwächerer Form auch in Italien in Erscheinung. Verschiedene reiche Kaufleute erwarben das Recht, fünf Jahre lang gegen Entrichtung einer Sondersteuer mit bestimmten Waren Handel zu treiben. Es wurden gewisse Versuche unternommen, dem Niedergang der Städte entgegenzuwirken; Städter, die aufs Land geflohen waren, wurden zurückgebracht und durch beträchtliche Geldstrafen gezwungen, den größeren Teil des Jahres in der Stadt zu verbringen.

Der in der spätrömischen Periode beginnende Zerfall der Munizipalordnung, dauerte auch unter den Ostgoten an. Infolge ihrer zahlreichen drückenden Verpflichtungen fliehen die Kurialen aus den Städten und suchen Zuflucht auf den großen Gütern. Insbesondere unter Theodorich war der munizipale Grundbesitz der Willkür des ostgotischen Adels ausgesetzt.

Die Verfasserin, die das Gefüge des ostgotischen Staates untersucht, als eine Synthese der von den Eroberern in Italien vorgefundenen politischen Einrichtungen mit den von ihnen mitgebrachten Formen. Die alten Ämter und die administrative Einteilung Roms überdauerten die Zeitläufte, obwohl sich gleichzeitig eine gotische Militärorganisation herausbildete. Allmählich aber wird der „comes Gothorum provinciae", der zuerst nur militärische und richterliche Befugnisse den Goten gegenüber hatte, zum eigentlichen Führer der Provinz. Die Bedeutung des römischen Senats wechselte je nach den Beziehungen, die zwischen der Senatsaristokratie und dem ostgotischen Adel bestanden. Nach meiner Ansicht muß auch das Verhältnis zwischen dem oströmischen Reiche und dem Staat der Ostgoten in Erwägung gezogen werden. Auf jeden Fall führt die Analyse der Einrichtungen des ostgotischen Staates zu der unseres Erachtens unanfechtbaren Schlußfolgerung, daß dieser weitgehend auf das römische Recht und die römische Erfahrung auf verwaltungstechnischem Gebiet zurückgriff.

Die Darlegung der Position des ostgotischen Adels führt die Autorin zur Unterscheidung zweier Gruppierungen innerhalb der ostgotischen Führerschicht, die unterschiedliche Interessen vertraten, nämlich des Amtsadels, der sich der römischen Aristokratie

nähert, und des sich feudalisierenden Militäradels. Letzterer wirft sich zum Beschützer der Stammesinteressen der Goten auf und ist der unversöhnliche Gegner jedes Kompromisses mit der römischen Aristokratie und einer Annäherung an Byzanz. Die erstgenannte Gruppe war für die Bewahrung des römischen Verwaltungssystems, die andere für die Festigung der örtlich-militärischen Verwaltung, die sich in den Händen der gotischen Heerführer befand. Im Grunde widerspiegelt dieser Kampf die innerhalb der ostgotischen Gesellschaft vorhandenen Tendenzen —, von denen sich eine auf die veraltete Sklavenhalterordnung und die andere auf den in Entstehung begriffenen Feudalismus orientierte.

Ebenso erscheint auch die römische Aristokratie in zwei politische Hauptgruppierungen gespalten — eine, die sich den ostgotischen Eroberern annäherte, und die andere, gegnerische, die enge Beziehungen zum Oströmischen Reich unterhielt.

Die Verfasserin vertritt die meiner Ansicht nach gerechtfertigte Ansicht, daß die ostgotische Gesetzgebung und insbesondere Theodorichs Edikt sich nicht auf eine bloße Rezeption des römischen Rechtes oder auf eine Verquickung von römischen Gesetzen mit germanischen Gewohnheitsrecht beschränkt, sondern auch die sozialen Gegebenheiten jener Zeit widerspiegelt.

Was die Fiskalordnung nach der ostgotischen Eroberung anbelangt, so hatte sich sowohl die Ausschreibung der Steuern, als auch ihre Einhebung geändert. Einheimische und Goten unterliegen nicht derselben Steuerverordnung. Der Übergang zur Naturalwirtschaft führt zu einer Erhöhung der Naturalabgaben gegenüber den Barzahlungen.

Die harte Steuerpolitik und die Verwaltungsmißbräuche erwecken tiefe Unzufriedenheit. Zugrundegerichtete italische Bauern und verarmte gotische Freibauern erheben sich oft. Bekannt sind vor allem die Aufstände auf Sizilien und im Syrmischen Pannonien.

Die Herausbildung der neuen feudalen Gesellschaftsordnung und die Vernichtung der Rückstände des Sklavenhaltersystems im ostgotischen Staat waren von scharfen Klassenkämpfen begleitet. Die Kompliziertheit und die Widersprüche in den sozialen Verhältnissen verliehen den Konflikten der Gesellschaft einen spezifischen Charakter.

Besonders interessant sind die Beziehungen zwischen der führenden Schicht der Ostgoten und dem römischen Adel. Bis in die jüngste Zeit war man der Ansicht, daß den Konflikten zwischen ihnen ausschließlich ethnische und religiöse Probleme zu Grunde lagen. Anhand einer eingehenden Untersuchung weist die Verfasserin nach, daß das, was den römischen und den ostgotischen Adel trennte, die Frage der Herrschaft über Grund und Boden sowie der Nutzung der Arbeitskräfte war. Unterschiede bestanden auch hinsichtlich der Ausbeutung der unterdrückten Bevölkerung. Auf den Gütern des ostgotischen Adels ließ man den Boden in immer weitgehenderem Maße von Kolonen bestellen, während man auf denen der römischen Aristokraten die alten Formen des Sklavenhaltersystems beibehielt.

Im zweiten Teil des Buches werden die einzelnen Etappen in der Eroberung Italiens durch Byzanz dargelegt. Die Autorin benützte die verschiedentlichen Quellen kritisch, um dem Gang der Ereignisse zu folgen und die Haltung zu prüfen, die verschiedene Bevölkerungsschichten im Laufe des Krieges einnahmen. Mit gutem Grund vertritt sie die Auffassung, daß die Unterstützung der römischen Sklavenhalter-Aristokratie sowie die des katholischen Klerus und die verschärften Widersprüche in der ostgotischen Gesellschaft Byzanz zum Siege verhalfen und nicht, wie manchmal behauptet wird, die militärische Überlegenheit von Justinians Armeen.

Ferner werden Maßnahmen untersucht, die die byzantinischen Behörden sogleich nach der Eroberung Italiens trafen: die Restaurierung der früheren Zustände, die Wiederherstellung des Großgrundbesitzes, die Verschlechterung in der Lage der Sklaven und Kolonen, die Einführung des östlichen Steuersystems. Die byzantinischen Beamten sogen die neue Provinz erbarmungslos aus. Das Anwachsen der Unzufriedenheit führte zu einer Verschärfung des Kampfes gegen Byzanz unter der Führung des Gotenkönigs Totila. Geglückt scheint nach Meinung des Rezensenten die Kennzeichnung des sozialen Wesens der Herrschaft Totilas, den sie als den klarsichtigsten, politisch begabtesten aller gotischen Herrscher bezeichnet, der, seine eigene Klassenstellung als Exponent des kriegerischen gotischen Adels nie vergessend, dennoch den Bestrebungen der Massen weitgehend entgegenkam, um alle Kräfte Italiens zum Kampf gegen Byzanz aufzubieten, was ihm auch gelang und wodurch die Autorin seine großen Anfangserfolge erklärt. Unter dem Druck der Massen schritt Totila an einer Neuaufteilung von Grund und Boden — oder billigte zumindest die spontan, von unten nach oben erfolgende Aufteilung — aus der die gotischen und italienischen Kleineigentümer gewissen Vorteil zogen. Auch Totilas Niederlage begründet die Autorin zum Teil durch das langsame Erlahmen des Interesses der italischen Bevölkerung an seiner Politik und durch ihre allgemeine Kriegsmüdigkeit, zum Teil durch die äußerst schlaue Taktik Narses, der mit Korruption arbeitete und viele der gotischen Heerführer bestach.

Nach dem endgültigen Sieg über die Goten, setzte Byzanz seine Politik der Förderung des Großgrundbesitzes der Senatoren und der katholischen Kirche fort. Den Militärkommandanten sowie der byzantinischen Aristokratie wurden große Schenkungen gemacht. Am meisten zu leiden hatte die unter Totila zeitweilig befreite abhängige Bevölkerung, die infolge der byzantinischen Eroberung sowohl ihrer persönlichen Freiheit als auch ihres Bodenbesitzes verlustig ging.

Was das Wirtschaftsleben der italienischen Städte anbelangt, so wuchs die Zahl der orientalischen Händler und Gewerbetreibenden nach der byzantinischen Eroberung beachtlich an. Die wenigen Maßnahmen zur Wiederbelebung des Handels gereichen auch nur den orientalischen Kaufleuten und Handwerkern zum Vorteil. Die byzantinischen Behörden versuchten, die alte Munizipalordnung zu restaurieren, doch werden die Befugnisse dieser Organe zu Gunsten der Bischöfe unausgesetzt eingeengt. Die Macht des Bischofs ist in stetem Anstieg begriffen, er übt schließlich eine Kontrolle über das ganze Leben der Stadt aus und spricht ein entscheidendes Wort bei der Beamtenwahl mit.

Italien wird auch in bezug auf das Verwaltungssystem neuorganisiert, wobei sich das Schwergewicht anfänglich auf die Zivilbehörde und nicht auf die Militärbehörde verlagert. Dieser Umstand war darauf zurückzuführen, daß die Militärs sich durch ihre Plünderungen und Räubereien während des Krieges kompromittiert hatten. Neu war die Wahl des Gouverneurs durch die Primaten und Bischöfe der Provinzen. Die Verfasserin sieht darin ein dem katholischen Klerus und dem einheimischen Adel gemachtes Zugeständnis.

Die Entwicklung der Feudalverhältnisse führte zum Verfall der alten Verwaltungsnormen — allmählich tritt die Militärverwaltung an die Stelle der zivilen Behörden und gewinnt, vor allem nach der Entstehung des Exarchats, immer mehr an Bedeutung.

Die marxistische Untersuchung der Lage Italiens im VI. Jhr. legt eine Reihe interessanter Schlußfolgerungen nahe, die die Autorin insbesondere im Schlußkapitel hervorhebt. Dabei handelt es sich vorerst um den fortschrittlichen Charakter der Gotenherrschaft, welche eine Schicht freier Kleineigentümer festigte und dadurch den Prozeß

des Zerfalls des Sklavenhaltersystems beschleunigte. Die byzantinische Wiedereroberung bedeutete zweitens ein Hemmnis des Feudalisierungsprozesses. Byzanz strebte danach, die großen Sklavenhalter-Latifundien wieder ins Leben zu rufen und einen komplizierten, kostspieligen Staatsapparat aufzubauen. Wie jedem Versuch, den Fortschritt der Gesellschaft zu hemmen, war auch der byzantinischen Restaurierungspolitik in Italien keine Dauer beschieden. Die Volksmassen Italiens setzten sich gegen die byzantinische Korruption sowie gegen die Steuerschraube zur Wehr und empfingen die eindringenden Langobarden als Befreier.

Der besprochene Band ist reich an persönlichen Stellungnahmen der Verfasserin, die sich auf ein reichhaltiges und vielfältiges Material stützt. Er bildet einen bemerkenswerten Beitrag zur Erforschung der Geschichte Italiens im V.—VI. Jahrhundert und vermittelt vor allem das Verständnis für zahlreiche Vorgänge, die die weitere Entwicklung dieses Landes im Mittelalter bedingten.

E. Frances / București

Д. Ангелов, *Аграрните отношения в Северна и Средна Македония през XIV век.* (Изд. на Българската Академия на науките.) София, 1958, стр. 256.

Настоящая книга профессора Д. Ангелова представляет собой первый опыт монографического исследования аграрных отношений XIV. в. в одном из районов славянского мира на Балканах — в Северной и Средней Македонии. Книга написана на основании тщательного изучения всего имеющегося материала источников. В центре внимания автора проблемы феодальной собственности и положения зависимого населения.

Книга содержит три главы, каждая из которых распадается на отдельные параграфы, имеет также введение и заключение. Небольшое введение (стр. 3—15) определяет задачи исследования. В качестве первоочередной задачи выдвигается изучение процесса роста и структуры крупного монастырского землевладения в македонских землях. Исследование этих вопросов должно, по мнению Д. Ангелова, прояснить в значительной степени вообще ряд черт феодального строя в Македонии, поскольку монастыри в XIV в. играли огромную роль в экономической жизни этого района.

Следующей задачей является выяснение на основе привлечения всего имеющегося материала источников положения зависимого монастырского населения.

Третью свою задачу Д. Ангелов видит в рассмотрении характера и организации монастырского хозяйства. В введении дается также краткий обзор литературы и источников.

В соответствии с тремя поставленными задачами материал книги распределяется между тремя главами. Первая глава «Монастырская феодальная собственность в Северной и Средней Македонии XIV в.» рассматривает вопросы роста и структуры монастырской собственности. Основным источником бурного роста монастырского земле-

---

[14] Анализ данных этого жития и других источников VIII—первой половины IX в. по вопросу о существовании крупного землевладения см. А. П. Каждан, *Деревня и город в Византии.* Москва, 1960, стр. 61—68.

[15] G. Millet, *Sur les sceaux des commerciaires byzantins.* Mélanges G. Schlumberger, vol. II. Paris, 1924, p. 325 sq.

владения в XIV в. были щедрые дарения верховного правителя. Причем дарились не только государственные земли, но, зачастую, и баштины светских феодальных собственников, конфискованные у их прежних собственников за измену (стр. 30). В качестве дарителей монастырям выступают и крупные светские феодалы (стр. 30, 42). Д. Ангелов приходит к убедительному выводу, что «монастырская феодальная собственность на землю расширялась за счет светской феодальной собственности» (стр. 30). Земли монастырям дарили также мелкие феодалы, а также свободные и зависимые крестьяне. В первых двух случаях дарения сопровождались возникновением различного рода патронатных отношений: или типа отношений сюзерена и вассала или в форме феодальной крестьянской зависимости (стр. 54—55).

Определенную роль в увеличении фонда монастырских земель играла покупка земли. Д. Ангелов приводит интересные сведения источников, показывающие, что продажа земли крестьянами была зачастую обусловлена тяжелыми условиями существования. Так в описи Хтетовского монастыря говорится о крестьянской семье, продавшей монастырю поле в голодное время. Д. Ангелов приходит к выводу, что «многие крестьяне продавали свои земли за бесценок» (стр. 58).

Все приобретенные монастырем владения делились на господскую землю, то есть находящуюся в непосредственном распоряжении монастыря — «terra dominicata» и крестьянские держания — «terra indominicata». Хотя исследователь не располагает непосредственными данными о соотношении размеров господской и доменнальной земли, но на основании ряда косвенных данных Д. Ангелов заключает, что господская земля намного превосходила по своим размерам землю, находящуюся в распоряжении крестьян (стр. 39).

Д. Ангелов специально останавливается на правах зависимых крестьян на их наследственные держания-баштины. Привлекая значительный материал источников, Д. Ангелов показывает, что монастырским парикам было запрещено продавать свое недвижимое имущество лицам, не находящимся в зависимости от монастыря (стр. 76). Однако, общая характеристика Д. Ангеловым крестьянской баштины, как «подчиненной собственности» (стр. 75, 98) не представляется нам достаточно убедительной. Нам кажется, что точнее как с юридической, так и социально-экономической точек зрения определить крестьянскую баштину как владение.

В этой главе Д. Ангелов специально останавливается на таком виде монастырского имущества, как метохи — «отдельные виды имущества (дома, земли, мельницы, сады и т. д.), расположенные в селах и городах» и принадлежащие обыкновенно «какому-либо небольшому монастырю» (стр. 41). Однако, нам кажется, что Д. Ангелову следовало бы более полно вскрыть взаимоотношения монастырей и метохов, тем более, что материал источников, относящихся к Северной и Средней Македонии очень удобен для постановки этого вопроса. Имеется обширный материал о взаимоотношениях Хиландарского монастыря и двух его метохов: пирга на Хриси (впоследствии Васильев пирг) и келии св. Саввы в Карее. Хотя центры этих метохов были расположены на Афоне, некоторые владения находились в Северной и Средней Македонии. Источники свидетельствуют, что взаимоотношения Хиландарского монастыря и этих метохов были очень сложными: метохи, несмотря на то, что считались принадлежащими Хиландарю, сохраняли свой статус юридических лиц, что выражалось в том, что земельные пожалования делались самим метохам, а не Хиландарю. Эти метохи совершенно независимо распоряжались своими владениями. Хиландарь же имел только право верховной собственности на их владения. В таком же положении как упомянутые метохи находился, по-видимому метох св. Николы Добрушского, хотя о нем мы имеем меньшее количество

сведений. Некоторые метохи, хотя и не были юридическими лицами, но в экономическом отношении обладали известной самостоятельностью. Известно, что доходы с владений некоторых из них делились поровну между самими метохами и главенствующим монастырем. Таковы хиландарские метохи: Скопский монастырь св. Георгия и Богородицы Архилевской. Таким образом утверждение Ангелова, будто «пастбища, леса, луга, принадлежащие в прошлом метохам» при переходе последних под власть другого монастыря поступали «в прямое владение монастырской власти» (стр. 43) является справедливым в отношении далеко не всех метохов.

Иными словами взаимоотношения метохов и монастырей были очень многообразны и отнюдь не сводились к тому, что монастырь являлся полным собственником метохов, как считал известный исследователь сербского средневекового аграрного строя. М. Влайнац.[1] Напротив взаимоотношения монастырей и метохов обнаруживают иерархичность церковной собственности, ее феодальный характер. Рассмотрение этих взаимоотношений дало бы возможность Д. Ангелову более подробно осветить характер феодальной собственности глубже подчеркнуть ее иерархичность, тем более, что Д. Ангелов во второй главе рассмотрел вопрос о взаимоотношениях монастырей и зависимых от них светских феодалов, т. е. исследовал одну сторону вопроса о иерархической структуре собственности.

Можно сделать также некоторые частные замечания по поводу решения некоторых вопросов, поставленных в этой главе. Д. Ангелов полагает, что одной из причин дарения огромных земельных владений монастырям является то обстоятельство, что монастырские владения, хотя и являлись в принципе неотчуждаемыми, могли быть в случае надобности более легким способом возвращены в казну, чем баштины властелей, так как последние располагали значительными вооруженными силами. Думается, что это объяснение не верно. Монастыри также имели свои вооруженные силы, об этом свидетельствуют факты упоминания в источниках в числе зависимого монастырского населения воиников, на что указывает сам Ангелов (стр. 118). Вернуть в казну монастырские, церковные или других религиозных учреждений, земли было, очевидно, наоборот, гораздо сложнее, чем светские баштины. Это не позволяла прежде всего та огромная роль, которую играли в тогдашней экономической и политической жизни страны крупные монастыри.

Следовало бы уточнить и определение автором сущности ктиторского права. Д. Ангелов пишет, что церкви и монастыри, основанные частным лицом были личной собственностью основателя-ктитора (стр. 42). Однако, как известно, ктиторское право в Византии и Сербии представляло собой весьма сложный правовой институт, сущность которого отнюдь не сводилась к личной собственнос и.

Вторая глава монографии посвящена зависимым людям. Д. Ангелов подчеркивает, что в его задачу входит прежде всего показ экономического положения крестьянства, а не юридический статус различных его категорий, стоящий обычно в центре внимания представителей буржуазной историографии (стр. 101).

Одним из источников увеличения количества феодально-зависимого монастырского населения были приселения париков, покинувших свои прежние местожительства. Среди переселяющихся париков были как свободные, то есть разорившиеся, соответствующие византийским элевтерам, так и феодально-зависимые, бежавшие от прежних феодалов и поселяющиеся во владениях других. Так, в македонской деревне развертывается борьба феодалов за зависимых людей (стр. 87).

[1] M. Wlaïnatz, *Die agrar-rechtlichen Verhältnisse des mittelalterlichen Serbiens*. Iena, 1903, S. 86.

Очень интересны и убедительны выводы Д. Ангелова о дифференциации в среде париков. На основании данных Кончанского и Хтетовского практиков и некоторых хрисовулов Д. Ангелов заключает о наличии в Северной и Средней Македонии XIV в. значительной прослойки малоземельного крестьянства, вынужденной или арендовать господскую землю, или возделывать целину (требеж и лазы) (стр. 98 сл.). В тесной связи с малоземелием находятся и частые крестьянские переселения.

Весь этот комплекс связанных между собой вопросов: о дифференциации крестьян, малоземелии и переселениях впервые так подробно излагается в литературе.

Характеризуя положение различных категорий зависимых крестьян, Д. Ангелов дает свое решение спорного вопроса о положении сокальников и о происхождении этой категории. По его мнению, сокальники по своему социальному положению близки к отрокам — наиболее бесправной части зависимого населения. И те и другие произошли из обедневших пришельцев, поселившихся на монастырской земле (стр. 114). Д. Ангелов особо отмечает, что в числе зависимого монастырского населения было много горожан.

Специальный раздел главы посвящен взаимоотношениям монастырей и подвластных им светских феодалов. Д. Ангелов классифицирует светских субфеодалов-держателей монастырской земли как монастырских вассалов, особо подчеркивая, что их обязанности в пользу монастыря существенно отличались от обязанностей зависимого крестьянства. «Подчинение одного феодала другому, создание иерархии, — взаимоотношений вассалов и сюзеренов, говорит, по мнению Ангелова, — о полном расцвете феодальных отношений, которое наблюдается на Балканском полуострове в рассматриваемый период» (стр. 118). В отдельном параграфе второй главы разбираются вопросы закрепощения крестьян и иммунитета. Д. Ангелов полагает, что, если закрепощение сельского населения не вызывает сомнений, то относительно зависимого от монастырей населения городов этот вопрос не может считаться решенным за неимением достаточных данных (стр. 121).

Примечательно, что вопрос об иммунитете связывается Д. Ангеловым с вопросом о закрепощении.

Автор дает убедительную критику представлений об иммунитете только как о юридическом институте, означающем изъятие феодального владения из компетенции центральной власти (стр. 124). Такого мнения придерживались, как известно, буржуазные исследователи, в частности Т. Тарановский. Д. Ангелов, определяя иммунитет как совокупность административно-финансовых и судебных привилегий (стр. 123), подчеркивает две стороны этого института в равной степени выражающие его сущность: освобождение феодального владения от вмешательства органов центральной власти и подчинение крестьян феодалу (стр. 124).

Все рассмотрение иммунитета проводится с точки зрения выявления этих двух его сторон. Д. Ангелов отдельно рассматривает административно-финансовые привилегии (стр. 125—134), которые по его мнению тесно связаны между собой и отдельно-судебные (стр. 134—141). Последние, как он считает, увеличиваются во второй половине XIV в. (стр. 139). Автор подробно останавливается на случаях ограничения иммунитета, которые особенно учащаются в период усиления турецкой угрозы (стр. 132 сл. 135 сл.).

Положительным моментом в исследовании иммунитета является постановка вопроса об организации и функциях вотчинной власти, без наличия которой феодал-иммунист не мог бы реализовать свои иммунитетные привилегии (стр. 140—146).

Однако, классифицируя иммунитет как совокупность административно-финансовых и судебных привилегий феодала, автор делает иногда выводы, как бы противоречащие

этому представленню. Так, Д. Ангелов прнводнт хрнсовул деспота Вука Бранковнча Хнландарскому монастырю от 1377 г., жалующнй Хиландарю Скопскнй мойастырь св. Георгня н хрнсовул тому же монастырю деспотов Евдокнн н Константнна Деяновичей от 1381 г., жалующий Хнландарю монастырь Богородницы Архнлевской. В обоих хрнсовулах говорнтся, что половнна доходов, т. е. феодальиой ренты с новых метохов должна поступать Хиландарю, а половнна остается у метоха. Эти, совершенно ясные и определенные факты, свидетельствующне о распределеннн ренты с метоха поровну между метохом н монастырем, Д. Ангелов почему-то трактует как разделенне нммуннтета (стр. 133). Такнм образом, Д. Ангелов в данном случае как бы отступает от прннятого нм же самнм определения нммуннтета как совокупностн определенных прнвнлегнй н отождествляет нммуннтет с рентой.

Подобная непоследовательность в поннманни нммуннтета обнаружнвается и в другом месте. Говоря о том, что в первой половнне XIV в. судебные прнвнлегин большннства монастырей были ограннчены, Д. Ангелов заключает, что в этнх случаях можно констатнровать разделенне судебного нммуннтета между государством н монастырем-феодалом (стр. 138). Но судебные права государства ннкак не могут быть подведены под понятне нммуннтета, если последовательно поннмать под нммуннтетом совокупность прнвнлегнй феодалов.

Третья глава называется «Монастырское хозяйство». В ней рассматрнваются виды монастырского недвнжнмого нмущества, формы эксплуатацнн завнснмого населения, нсточннкн монастырскнх доходов. В этой главе Д. Ангелов также делает ряд новых наблюденнй. Он показывает, что барщнна в Македоннн нзмерялась только в днях (стр. 174), тогда как в Сербин был распространен н другой способ нзмерения барщнннных повнннностей — выраженне нх в величние обрабатываемой площадн.[2]

Д. Ангелов отмечает, что барщнна была различна в каждом феодальном владеннн н фнксировалась обычаем. Однако, нгумен мог требовать барщину сверх обычной нормы (стр. 166). Последннй вывод, впрочем, не достаточно аргументнрован матерналом нсточннков. Заслужнвает внимание наблюденне Д. Ангелова о чрезвычайном разнообразнн повнннностей монастырских парнков н его вывод о том, что барщину неслн все без нсключения категорнн завнснмого населення в том чнсле н горожане (стр. 167).

В XIV в., по мненню Д. Ангелова, наблюдается рост барщнны Центральная власть пыталась воспрепятствовать стремленням феодалов к чрезмерному повышенню барщнны. Этнм целям служнла 68 ст. Законника Душана, ограннчнвающая отработочные повиннностн крестьян двумя днямн в неделю. По-вндимому, справедливо предположенне Д. Ангелова, что это предписанне далеко не всегда проводнлось в жнзнь (стр. 167). Повышенне барщнны Д. Ангелов связывает с ростом внешней и внутренней торговлн (стр. 165), что нашло свое выраженне также в одновременном росте денежной ренты (стр. 219). Д. Ангелов подробно характернзует такую малоизученную категорню завнснмого населення, как ратан Он отмечает, что труд ратаев с одной стороны н сдача монастырскнх земель в аренду — с другой, былн основными средствамн пополнения колнчества рабочнх рук (стр. 199). Преимущества этих двух форм труда перед барщнной заключалнсь в том, что благодаря нх прнмененню монастырь обеспечнвал себя постоянной рабочей снлой, которую можно было нспользовать в любое время года. тогда как барщнна была ограннчена определенным колнчеством дней и выполнялась только в определенное время года.

---

[2] Это нитересное наблюденне Д. Ангелова уже было отмечено рецензентом книги Л. Йончевым. Исторнческн Преглед 3, Софня, 1960, с. 138.

Однако, некоторые выводы автора, сделанные в этой главе, вызывают возражения. Вряд ли справедливо утверждение Д. Ангелова, будто бы заработная плата (белег), выплачиваемая влахам, пасущим монастырский скот, свидетельствует о стремлении монастырей создать у этой категории зависимого населения «экономическую заинтересованность», облагородив «принудительный характер ангарий» (стр. 162) монастырь в таких случаях поступал будто бы, «как расчетливый дальновидный хозяин» (там же). Однако, источники ничего не говорят о сознательно проводимых мероприятиях монастыря в этом направлении, в то время как общее представление об экономике той эпохи заставляют скорее предполагать, что выдача заработной платы влахам была обусловлена экономической необходимостью. Влахи — скотоводческое население — не имели достаточно средств к существованию и заработная плата давала им тот необходимый продукт, который земледельческое население получало со своего надела.

В заключении книги кратко суммируются ее основные выводы.

В итоге можно сказать, что книга профессора Д. Ангелова, хотя и содержит ряд недостатков и спорных положений, несомненно, интересное и важное историческое исследование. С ней обобщается весь имеющийся в распоряжении исследователя материал источников. Автор развивает свою концепцию аграрного строя Северной и Средней Македонии XIV в., обращая основное внимание на реальные социально-экономические процессы, а не на их юридическое оформление. Убедительно звучит основной вывод Д. Ангелова о полном расцвете феодальных отношений в XIV в. в данном районе.

К числу бесспорных достоинств книги следует также отнести постоянно проводимое автором сравнение аграрного строя Северной и Средней Македонии XIV в. с аграрным развитием Сербии, Болгарии и Византии того же периода.

К. В. Хвостова / Москва

Fr. Altheim, *Geschichte der Hunnen. I. Von den Anfängen bis zum Einbruch in Europa.* Mit Beiträgen von R. Göbl, H.-W. Haussig, R. Stiehl, E. Trautmann-Nehring. Berlin, 1959, pp. X+463.

L'infatigable chercheur qu'est, le prof. Fr. Altheim nous a donné une nouvelle publication, dans laquelle le slavisant et celui qui étudie l'histoire des rapports byzantinoslaves pourraient découvrir nombreuses indications très intéressantes et utiles. Le livre contient en tout quatre gros chapitres: 1. Anfänge der Hunnen; 2. Voraussetzungen und Gleichgültigkeiten; 3. Kulturelles Erbe; 4. Einbruch in Europa, et à la fin cinq suppléments et diverses autres indications aditionnelles. On doit noter ici, entre autre, l'explication proposée par l'auteur sur le nom d'Asparouch (ib., pp. 9—10), auquel il donne je ne sais pour quelle raison une chronologie inusuelle: 644—675. Quelques pages sont dédiées au problème de la Liste des souverains protobulgares (ib. p. 16 sqq.), considérée comme écrite à l'origine en langue grecque et plus tard traduite en slave. De cette façon, le monument devrait trouver sa place, dans un certain sens, aussi dans l'histoire de la littérature byzantine, c'est-à-dire parmi les sources byzantines sur l'histoire des Protobulgares. On ne peut cependant pas admettre avec l'auteur que le traducteur de la Liste ne connaissait plus la langue des anciens Bulgares et ne comprenait plus les expressions protobulgares. Si l'on estime que la version fut faite au temps du roi bulgare Syméon, vers la fin du IXe ou au commencement du Xe siècle, et la date n'est pas improbable, à cette époque, comme le prouve la note de Tudor Doksov, de 907, on con-

naissait encore le protobulgare. On pourrait même affirmer que les expressions protobulgares ont été laisées dans la version non par suite du désir de se tenir aussi près que possible de l'original, mais parce que ces expressions étaient toujours assez compréhensibles. Sur la fin du khan Asparouch (ib., p. 20) il faut dire que d'après un témoignage légendaire, il périt dans la lutte contre les Chazares, comme j'ai essayé de le prouver ailleurs (v. Antidoron M. Abramić septuagenario oblatum. II. Aspalathi 1954—1957, pp. 181—189). A propos de la Liste des souverains protobulgares, notons aussi l'explication (ib., p. 23 sqq.) du terme *vixtun* comme **begtun* «Fürstensippe» qui aurait donné un sens clair de la phrase. En bonne partie les interprétations de Fr. Altheim sur la Liste ne sont que des observations sur l'étude d'O. Pritsak. Dans son exposé Fr. Altheim a inséré aussi, sur la base d'une communication du slavisant bien connu prof. M. Vasmer, une explication sur le nom des Antes (ib., p. 71 sqq.). Selon l'opinion du savant rédacteur de la Zeitschrift f. slav. Philologie, le nom de la tribu slave pourrait être interprété comme «eine iranische Entsprechung zu altind. *antya* „am Rande befindlich, am Ende befindlich"... von altind. *anta-* „Ende". Der Name bedeutete dann dasselbe wie Markomannen im Deutschen und Ukrainer im Slavischen». Il faut noter d'autre part que d'après lui même le nom de Boz ne doit pas être considéré, malgré les explications de V. Rozov, Byzantinoslavica, I (1928) pp. 208—209, comme un nom slave. H.-W. Haussig a ajouté (ib., p. 75—77) quelques données intéressantes sur les Antes, aussi que sur les noms Mezamir et Boz qu'il considère comme étant d'origine iranienne. Un chapitre est consacré au problème «Awaren, Bulgaren, Chazaren» (ib., pp. 85—98), On y trouve entre autre, en texte syrien et version allemande, le témoignage de Michel le Syrien sur les Avares et leur rapports avec les Slaves, avec un bon commentaire linguistique et historique. Les slavisants seront heureux d'avoir ici une source historique de toute première importance. En rapport avec les noms de tribus anciennes russes, on doit noter la confrontation des dénominations ethniques telles que Tervingi, Greuthungi, Drevljani, Poljani, aussi que les agaç-äri turcs (ib., p. 111 sqq., 5, 341, pass.). Toujours à propos de la Liste protobulgare, il faut rappeler l'explication du nom Gostun en rapport avec le titre tudun (ib., p. 212 n. 33). Au lieu de chercher une étymologie probablement slave du nom Boris, Borisis, on a proposé de le relier au turc *böri* (ibid., p. 226), ce qui reste toujours problématique. Est-il possible de voir en même temps le nom du loup dans Kurt et dans Boris? A mon avis, pour le nom de Boris une étymologie slave n'est pas à éliminer (cf. mes notes dans Studia in honorem acad. D. Dečev, Sofia 1958, p. 750). Le nom Presian, mieux Persian (ibid., p. 253) pourrait être très bien expliqué comme dérivé du nom national des Perses et en analogie avec des noms comme Francus, Germanicus etc. (cf. Пресиам — Персиан. Езиковедско-етнографски изследвания в памет на акад. Ст. Романски. София 1960, pp. 479—482); dans ce cas on doit voir ici encore une preuve de l'influence culturelle iranienne sur les Slaves. Les notices contenues dans le chapitre «Hunnische und alttürkische Runen» (ibid., pp. 268—289) devraient être mises en rapport avec l'indication de Vita Constantini-Cyrilli, cap. XVI, sur l'existence d'une langue liturgique, entre autre, aussi des *tour'si,* non *tyrsoi,* mais fort probablement les Turcs anciens. Justement, au lieu de l'explication assez compliquée, à mon avis, proposée par J. Marquart, Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge. Leipzig 1903, p. 190 sqq., qui désirait y voir les Tyrsoi, peut-on penser des Turcs et dans ce cas les notices dans le livre de Fr. Altheim sont plus qu'utiles. Notons enfin une indication sur le nombre des Protobulgares (ibid., p. 368) selon le témoignage de Michel le Syrien. Sans pouvoir mentionner ici d'autres détails de la publication du prof. Fr. Altheim, il faut reconnaître que même si on ne peut agréer quelques hypothèses un peu

trop hardies, on doit lui savoir gré des nombreuses et utiles suggestions qui contribueront sans doute à la solution des problèmes traités.

I. Dujčev / Sofia

Georges Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord. Le Massif du Bélus à l'époque Romaine.* (= Institut Français d'Archéologie de Beyrouth, Bibliothèque Archéologique et Historique, Tome L). Paris, Geuthner. 4⁰. I, 1953, XVIII+442 pp. — II, 1953, 16 pp., CCXII pl. — III, 1958, XVI +194 pp., 4 cartes.

This great work by Mr. Tchalenko will be important not only for scholars interested in Syrian history and culture (cf. the review to appear in Archiv orientální 30 (1962) Nr. 3, for the historians of art, for the geographers and economists, but also, and not least, for byzantinologists. The apogee of the North Syrian Calcareous Region falls into the last period of Byzantine rule in this region. The interruption of commercial relations with the Byzantine world led to the economic ruin of this prosperous region and to its depopulation. The temporary occupation of the Western part of the Calcareous North Syrian Massif by the Byzantines in the Xth century has left no traces to be followed up.

On a sound basis of economic history, Mr. Tchalenko gives plenty of important observations and stimulating conclusions on the social classification of the inhabitants and on their political and cultural relations with the adjacent countries.

The first volume of this extensive work by Professor Tchalenko begins with information on the research reported and with the definition of the area investigated; the Roman term *Belus* is used for the Calcareous mountain forming a barrier between Antiochia and Aleppo, extending as far as Cyrrhus in the North and Apamea in the South.

The architectural relics of antiquity in the North Syria Calcareous Massif comprise dwellings, sanctuaries and monasteries, different public and agricultural installations and tombs (pp. 1—54). The natural conditions (pp. 55—91), determined by both the geological structure and climate, are ideal for olive growing.

The description begins with the inner plains (pp. 92—291). The plain of Dāna, fertile and suited to the cultivation of grain was an important center of monastic life. The monastery of Teleda (now Deir Tell ʿĀde) and of *Mnyn* (now Deir Turmanin) are famous for their fine architecture. The plain of Qaṭūra is dominated by the sanctuary of Qalʿat Simʿān, where St. Simeon Stylite lived on the top of a column until his death in 459. The cruciform sanctuary was built in 476—490 by order of the Byzantine Emperor Zenon. The monastery with great adjacent hostels and another monastery down in the plain (Deir Simʿān) formed a great center of pilgrimage which became economically more important than agriculture. The description of the villages of the Mountain (pp. 292—376) is concentrated on three characteristic settlements, the origin and prosperity of which was entirely based on olive monoculture.

The final chapter on the rural civilization of the North Syrian Calcareous Massif (pp. 377—438) begins with a classification of different types of settlements, from villas and peasant villages to commercial centres, imperial domains and ecclesiastical estates. The olive groves were founded by great proprietors, but in the course of time a class of small land-owners developped. There were a great number of regular and seasonal workers, but slave labour was not suitable for olive culture. The prosperity of this olive

growing region increased especially in the VIth century, indisturbed by the Arab and Persian inroads, but the conquest of Antiochia by the Persians in 611 was fateful, as the olive growers were cut off from the Mediterranean ports and therefore from their markets in the East Mediterranean basin. The inhabitants deserted their olive plantations and moved to the adjacent plains.

The second volume contains many very instructive drawings, plans and maps (p. I—CLV, CCIII—CCXII) and a great number of well executed photographs (pl. CLVI—CCI). In the third volume, five appendices are given, among them a list of ancient monasteries (pp. 63—106) and a topographical index (pp. 130—159). Two important sections were contributed by Henri Seyrig: the edition of Greek inscriptions (pp. 2—62) and the very useful general index (pp. 159—191).

This voluminous and well documented work on the villages of the Calcareous Massif in Northern Syria traces the history of this region from the first century to the Arab conquest, on the basis of extensive and thorough archaeological and architectural investigation of this region famous for its beautiful and original churches and monasteries. Earlier works on this region concentrated especially on the numerous and well preserved relics of ecclesiastical architecture, but Mr. Tchalenko gives a manysided survey of geological and geographical conditions as well as historical factors, which enables him to give a synthesis on the civilization of this area. Its calcareous surface and the rainfall on the boundary between the agricultural regions and the steppe allows some cultivation of grain, but the ancient prosperity of this region was based only on the monoculture of olive trees.

Archaeological findings show that the olive growing was introduced successively, from the Ist century onwards. The apogee of agricultural exploitation was attained in the VIth century when all the Calcareous Massif was covered by olive groves. Their cultivators lived in villages built from the excellent limestone. The original conceptions and masterly execution of the North Syrian Calcareous Massif architecture influenced profoundly the architectural style of early Mediaeval times.

The rich material was gathered by the author during his research from 1936 to 1942. Mr. Tchalenko gives only a representative selection of his investigations, but he complements and sometimes corrects the older descriptions of this region. The prolific drawings, photographs and very careful maps and plans give even the uninitiated reader a clear and living picture of the North Syrian Calcareous Massif and its history from Roman times to the Arab conquest.

As monuments from Byzantine times have been preserved in the deserted North Syrian Calcareous Massif until recent times, the exploration of this region allows us to study the life of the villages, which in other regions have left only slight traces. The recent Arab re-settlement of this region is also based on olive growing, and the Calcareous Massif is being covered with olive groves and becoming a vast and agreeable park as it was in Antiquity. On the other hand, the new settlers very often ruin the ancient monuments by using the stone as building material for their houses.

There are many details in these three volumes by Mr. Tchalenko that are important for different branches of byzantinological research. Only a few of them can be mentioned here.

The monophysite convents in the plain of Dāna and in the adjacent regions flourished in the VIth century in spite of orthodox official disfavour and became important centres of economic and cultural life (cf. pp. 148—150); they continued their activity under Islamic rule, the last construction being dated by a Syriac inscription in 941. But the

new Byzantine conquest under Nicephorus Phocas before 970 put an end to the Jacobite communities. The devastations during the Crusades in XIIth century deleted the last remains of Christianity in the plain of Dāna (cf. pp. 136—139). The Byzantines fortified the Calcareous Massif which became a frontier after 970; the monastery of Qalᶜat Simᶜān was built into a strong fortress (cf. pp. 242—249).

Mr. Tchalenko's view on the original form of the St. Simeon Stylite monastery on this site, especially on the cupola over Simeon's column in the octogone, deserves close attention by historians of architecture (cf. pp. 229—242, 249—276).

The Greek inscriptions edited by Henri Seyrig by using different eras in the dating, allow us to fix the frontiers of Antiochene (cf. III, pp. 11—14, 57); the special types of monasteries coincide with this demarcation (cf. pp. 162—182).

S. Segert / Prague

R. Guilland, *Etudes byzantines.* Paris, 1959, pp. VIII+324 (Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris).

Voici des années que ce maître des études byzantines en France, qu'est le prof. Rodolphe Guilland, publie dans diverses éditions périodiques et des « mélanges » ses nombreuses et si utiles études sur l'histoire de la civilisation byzantine, sur l'histoire administrative, sur différents titres et charges, etc. Ces contributions, tant de fois uniques par leur contenu, nourries d'indications et soigneusement faites, restaient cependant quelque fois peu accessibles et difficiles à suivre. Il y a seulement quelques années qu'un grand savant, comme l'érudit rédacteur de Byzantion, le prof. H. Grégoire, se plaignait lui-même de ne pas pouvoir suivre facilement ces études. On ne peut donc que saluer avec satisfaction l'initiative de recuillir, dans un volume, au moins en partie les études du prof. Guilland, éparpuillées un peu partout, dans des éditions françaises et étrangères, pour arriver jusqu'au Japon. Dans le présent volume on a réédité en tout douze études, notamment: 1. La destinée des empereurs de Byzance (pp. 1—32); 2. Les empereurs de Byzance et l'attrait du monastère (pp. 33—51); 3. La correspondance inédite d'Athanase patriarche de Constantinople (1289—1293, 1304—1310) (pp. 53—79); 4. Le traité inédit « Sur l'usure de Nicolas Cabasilas (pp. 81—87); 5. La disparition des courses (pp. 89—107); 6. L'expédition de Maslama contre Constantinople (717—718) (pp. 109—133); 7. Les appels de Constantin XII Dragasès à l'Occident pour sauver Constantinople (pp. 135—149); 8. Les appels de Constantin XII Paléologue à Rome et à Venise pour sauver Constantinople (1452—1453) (pp. 151—175); 9. Les poésies inédites de Théodore Méthochite (pp. 177—205); 10. Le droit divin à Byzance (pp. 207—232); 11. Les noces plurales à Byzance (pp. 233—261); 12. La chaîne de la Corne d'or (pp. 263—297). Le texte des études rééditées a été reproduit, après avoir été revu et mis au jour par l'auteur, ce qui signifie que nous avons, en réalité, une nouvelle édition de ces contributions. Par ses problèmes et par ses limites chronologiques les études du prof. Guilland offrent une grande richesse. Bien qu'ayant pour sujet l'histoire de Byzance, elles contiennent de nombreux renseignements qui ont trait à l'histoire des Slaves au moyen âge ou peuvent intéresser les slavisants. Ainsi, pour ne citer que peu d'exemples, on peut dire, à propos de l'affirmation juste de l'auteur (ibid., p. 51) que « pendant toute la durée de l'Empire, le Byzantin, humble ou puissant, vit dans le monastère, l'unique refuge lui assurant paix et sécurité », que l'on découvre le même fait — toujours sous l'influence de Byzance — aussi parmi les Slaves de Sud: on connaît

les noms de plusieurs personnages slaves qui, suivant l'exemple des Byzantins, ont cherché refuge dans les monastères. Une analogie entre ces faits historiques reste à faire et ne serait pas dépourvue d'intérêt. En étudiant le problème de l'expédition de Maslama contre la capitale byzantine en 717—718, le prof. Guilland nous a aidé à éclaircir certains moment des rapports byzantino-bulgares à cette époque, tout d'abord la chronologie des événements, ensuite la question de l'aide offerte par les Bulgares à l'Empire en danger. Les témoignes des sources historiques à propos de l'initiative de cette aide bulgare ne sont pas unanimes. A côté des renseignements selon lesquels les Byzantins ou les Bulgares prirent l'initiative, un témoignage chez H. Delehaye, *Synaxarium eccl. Const.*, Bruxelles, 1902, pp. 895—896, 469, 897—898, 45, nous assure que l'initiative serait due aux Arabes (cf. aussi ib., pp. 901, 30—902, 28). Pour résoudre le problème, il serait utile d'étudier aussi les indications des sources occidentales qui en parlent plusieurs fois. En tout cas, le prof. Guilland a attribué l'initiative aux Bulgares eux-mêmes (ibid., p. 123). Dans le chapitre consacré aux poésies inédites de Théodore Métochite (p. 177 sqq.) on trouve plusieurs données en rapport direct avec l'histoire slave. A propos de la poésie de Théodore Métochite dédiée à l'archevêque de la Bulgarie Grégoire (ibid., pp. 179—180), on doit dire que le personnage est assez bien connu comme chef ecclésiastique et comme homme de lettres. Il avait composé des poésies en honneur de St-Clément d'Ochrida qui, au cours du XIVe siècle, furent traduites en bulgare et se sont conservées en partie jusqu'à nous (cf. pour les détails chez I. Snegarov, *История на Охридската архиепископия I*. София, 1924, pp. 159, 161, 213, 266, 301). On trouvera maintenant, chez G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1952², p. 376, n. 3, 389 etc., d'autres renseignements sur Théodore Métochite et sur son ambassade en Serbie vers la fin du XIIIe siècle.

En étudiant la publication du prof. Guilland, on ne doit que formuler le souhait de voir bientôt réunies et rééditées aussi les autres études du l'éminent savant français.

I. Dujčev / Sofia

Venelin Ganev, Законъ соудный людемъ. *Правно-исторически и правно-аналитични проучвания.* Бълг. Акад. на Науките, Инст. за правни науки. София, 1959, pp. 620+3 tab.

Das Interesse an diesem Rechtsdenkmal ist weder bei uns noch im Ausland neu. Ohne die bisher erzielten Ergebnisse unterschätzen zu wollen, kann die Frage der sorgfältigen, vollständigen, allseitigen und hauptsächlich kritischen Prüfung des Denkmals Zakon sudnyj ljudem (ZSL), seines Ursprungs, Inhals und seines Vergleiches mit zeitgenössischen Texten des damaligen byzantinischen Reiches erst durch die Arbeit des Prof. V. Ganev als erfolgreich gelöst angesehen werden. Schon aus den einführenden Worten des von den verantwortlichen Buchredakteuren, D. Angelov und M. Andreev, verfaßten Vorwortes ist ersichtlich, daß die angeführte Arbeit eine systematische, vertiefte, wissenschaftlich begründete rechtshistorische und rechtsanalytische Überprüfung des ältesten bulgarischen und slawischen schriftlichen Rechtsdenkmals darstellt.

Das Buch enthält zwei hauptsächliche Teile: die Einleitung und die rechtliche Analyse. In der „Einleitung" prüft V. Ganev ausführlich alle Fragen mit Bezug auf den historischen Augenblick der Fassung und Sanktionierung des Gesetzes und seinen Autor, auf das gegenseitige Verhältnis zwischen den bisher bekannten Abschriften des ZSL, zwischen

dem ZSL und der byzantinischen und slawischen Ekloge, zwischen dem ZSL und den Antworten des Papstes Nikolaus I. auf Anfragen der Bulgaren; geprüft werden ferner Fragen der Beziehung zur Organisation der Gerichte im mittelalterlichen Bulgarien, des Einflusses des ZSL auf andere Rechtsdenkmäler und Fragen seiner soziologischen Bedeutung.

Die Antwort auf die Frage des Datums der Niederschrift des ZSL wird durch die neuentdeckten historischen Denkmäler keineswegs erleichtert. Ganev vergleicht aber weitgehend und allseitig die bisher bekannten historischen Tatsachen zur Entwicklung und Unterstützung seiner These, daß der ZSL in der Periode zwischen 866 und 868 niedergeschrieben wurde. Als hauptsächliche Gründe werden angeführt: ZSL ist ohne Zweifel ein Rechtsdenkmal der christlichen Area; den christlichen Glauben hat Fürst Boris im Jahr 865 angenommen; die Analyse der einzelnen Bestimmungen des Gesetzes zeigt, daß viele dieser Bestimmungen von den Antworten des Papstes Nikolaus I. auf Anfragen der Bulgaren beeinflußt worden sind; das Datum der Zusammenstellung dieser Antworten (866) ist mit Sicherheit bestimmt; Fürst Boris hat die erforderlichen weltlichen Gesetze weder aus Byzanz, der Quelle des christlichen Glaubens, noch aus Rom übernommen, mit dem er in ständigen Beziehungen und Verhandlungen gestanden ist; die Antworten des Papstes Nikolaus konnten ohne Zweifel den ZSL mittels der Personen beeinflußt haben, welche an dem Schriftstück des Papstes beteiligt waren und mit Rücksicht auf ihre dienstliche und öffentliche Stellung im damaligen Bulgarien auf die oder jene Weise bei der Niederschrift des Gesetzes mitgewirkt haben. Die Prüfung der Sprache des ZSL und ihre Vergleich mit der Sprache der altbulgarischen Literatur aus der Zeit Symeons beweist seine Altertümlichkeit und Unvollkommenheit; die großen slawischen Aufklärungsapostel Cyrill und Method und ihre Schüler, die sich nach ihrer Vertreibung aus Mähren in Bulgarien ansiedelten, waren Menschen mit vielseitiger literarischer Praxis und hohem Kulturniveau. Die von ihnen hinterlassenen Werke haben hervorragenden literarischen Wert und bezeugen eine schriftstellerische Gewandheit, die im ZSL nicht zu finden ist; auch dies bietet keine Grundlage für die Annahme, daß es sich um ein Werk beiden Brüder oder ihrer Schüler handeln könnte.

Prof. Ganev bezieht auch eine klare und begründete Stellungnahme zur Frage des rechtlichen Charakters der ZSL. Gestützt auf seine Einzelbestimmungen und eine ausführliche und allseitige Analyse gelangt er zur Ansicht, daß der ZSL tatsächlich ein Gesetz, ein wirklicher Rechtsakt ist, der von dem ofiziellen gesetzgebenden Organ des damaligen Bulgarien eingeführt und bestätigt wurde. „Schon der Anfangstext (Kap. 1) des ZSL", sagt Ganev, „bestimmt seinen gesetzlichen Charakter... Ein solcher Text kann nicht auf Volksgewohnheitsrecht beruhen und im Rahmen des Gewohnheitsrechtes entstanden sein, weil der bald nach der Christianisierung der Bulgaren verfaßt wurde; es bestand somit keine Möglichkeit, daß er durch eine kürzer oder länger andauernde und auf der Überzeugung seiner Rechtsverbindlichkeit beruhende Einhaltung entstanden sein konnte" (S. 25).

Die Bestimmungen des Art. 1 des ZSL, in welchen die Handhabung von heidnischen Zeremonien und Beschwörungen als Verbrechen qualifiziert wird, stehen in offensichtlichen Gegensatz zu den religiösen Traditionen und der Lebensart der auf dem Gebiet des damaligen Bulgariens ansässigen Bulgaren und Slawen. Heidnische Zeremonien und Beschwörungen waren Bestandteil des Lebens und der Tradition auch nach Annahme des Christentums. Es fehlen deshalb alle notwendigen Voraussetzungen für die Einführung und Festigung einer Bestimmung der Art des Art. 1 des ZSL als Norm des Volksgewohnheitsrechtes. Ein Text dieses Inhaltes fehlt auch in der byzantinischen Ekloge. Der Text

ist ursprünglich. Ursprünglich sind auch alle Bestimmungen, in denen religiös-kirchliche Strafen (Epithemen) festgelegt werden. Nur bei Außerachtlassung der historischen Gegebenheiten könnte gefolgert werden, daß diese Epithemen von einer Privatperson unter dem Einfluß eines religiösen Fanatismus und Eifers festgelegt wurden. ZSL besaß im damaligen Bulgarien Rechtskraft. Es besteht kein Zweifel, daß als gesetzliche Norm nicht Anschauungen oder Wünsche eines Kompilators appliziert werden können, die weder auf den von ofiziellen gesetzgebenden Organen erlassenen Gesetzen noch auf dem Volksgewohnheitsrecht beruhen und in derart krassem Widerspruch zum Leben und zur Tradition des Volkes stehen. Die Tatsache, daß heidnische Zeremonien noch lange nach der Christianisierung durchgeführt wurden, widerlegen nicht sondern unterstützen die Anschauung Ganevs, daß ZSL einen gesetzlichen Akt darstellt. Der Widerstand gegen die neue Religion und gegen die Veränderungen, von denen sie begleitet war, konnte nur durch eine energische Maßnahme gebrochen und überwunden werden, die sich auf die Autorität und Kraft eines durch das ofizielle gesetzgebende Organ erlassenen Gesetzes stützte. Ein solches Gesetzt war erforderlich und wurde, wie V. Ganev aufzeigt, begründeterweise in den nächsten Jahren und nicht zwei oder drei Jahrzehnte oder sogar ein Jahrhundert nach der Christianisierung erlassen, wie Vertreter der gegenteiligen Anschauung glauben.

Die Behauptung, daß es sich beim ZSL um eine private Sammlung handelt, welche das gültige (weltliche und kirchliche) Recht wiedergibt, führt zu dem Fehlschluß, daß in dem damaligen Bulgarien irgendwelche zweigeleisige Organisation der Gerichte existiert hat, nach welcher die Beschuldigten für ein und dasselbe Vergehen einmal vom weltlichen Gericht auf Grund weltlicher Gesetze und nochmals vom Kirchengericht nach kirchlichen Gesetzen bestraft wurden, mit anderen Wörten, daß sg. gemischte Synodalgerichte-placita synodalia bestanden haben. V. Ganev bringt in Anlehnung an die Ergebnisse der gegenwärtigen historischen Wissenschaft und im Hinblick auf den Mangel an irgendwelchen historischen Tatsachen und Belegen, welche eine derartige Mutmaßung unterstützen könnten, eine fertige Struktur der Gerichte im damaligen Bulgarien, welche den historischen Gegebenheiten entspricht. Mit vollem Recht wird auch die absolut unrichtige Behauptung zurückgewiesen, daß die im ZSL festgelegten kirchlich-religiösen Strafen (Epithemen) Kanons waren. Aus dem Umstand, daß der soeben getaufte Herrscher (Fürst Boris) Kanons schon aus dem Grunde nicht erlassen konnte, weil ein solches Recht nicht einmal den byzantinischen Kaisern zustand, kann dann gefolgert werden, daß ZSL eine private Sammlung ist. Die in den betreffenden Texten des ZSL festgelegten religiös-kirchlichen Strafen sind keineswegs Kanons, sondern geläufige, in der Mehrzahl der Fälle Nebenstrafen, die in der damaligen Zeit durchaus üblich waren. Die Redaktion der Texte weist trotz ihrer literarischen Unvollkommenheit und manchmal auch ungeeigneter Formulierung auf den Charakter wirklicher gesetzlicher Normen hin.

Richtig wird auch die Frage über den Einfluß der Antworten des Papstes Nikolaus I. gestellt. Diese Antworten waren kein direktes Vorbild für die Niederschrift des ZSL. Ihr Inhalt und ihre Gesamtredaktion haben nicht den Charakter von Rechtsvorschriften. Der Autor des ZSL war aber mit ihrem Inhalt gut vertraut, hat die in ihnen erteilten Ratschläge aus Überzeugung ihrer Richtigkeit berücksichtigt, so daß sie auf diese Weise (z. B. durch Milderung der strengen und manchmal geradezu grausamen Strafen der byzantinischen Ekloge) ihren Einfluß ausgeübt haben. Seine Ansicht stützt Prof. Ganev auf den Vergleich der betreffenden Texte des ZSL mit der byzantinischen Ekloge und den Antworten des Papstes.

Der zweite Teil des Buches ist einer ausführlichen rechtlichen Analyse des ZSL gewidmet. Jedes Kapitel wird eingeleitet mit der Wiedergabe des betreffenden Textes nach der Rumjancovschen Abschrift und seiner von Prof. Ganev durchgeführten Übersetzung ins Neubulgarische. Dann folgen kritische Glossen und ein Vergleich der Unterschiede zwischen dem Text des betreffenden Kapitels nach der Rumjancovschen Abschrift und weiterer Abschriften der kurzen Redaktion, Hinweise zu den Übersetzungen von Prof. Danailov, Prof. S. S. Bobčev und Dr. Ch. Orošakov und eine ausführliche Darlegung aller Rechtsfragen, die im Zusammenhang mit der Erläuterung und Applikation des entsprechenden Textes nach der erweiterten Redaktion des Typus Strojev und Dubenskij auftreten könnten, eine ebenfalls von Prof. Ganev besorgte Übersetzung ins Neubulgarische, kritische Anmerkungen zum Unterschied zwischen der kurzen und erweiterten Redaktion, eine Gegenüberstellung des Textes mit einem mehr oder weniger entsprechenden Text der byzantinischen und slawischen Ekloge und eine Wiedergabe der entsprechenden Antwort des Papstes Nikolaus I., bei der nach Ansicht Prof. Ganevs ein Zusammenhang und Beeinflussung nachweisbar sind.

Die Textkommentare zeugen für ein hochgeschultes Rechtsdenken, eine ausgedehnte Erudition und für eine überzeugende Rechtslogik des Autors.

Obwohl die Arbeit Prof. Ganevs sich in der bulgarischen Literatur nicht erstmalig mit diesem Denkmal befaßt, ist sie doch hinsichtlich ihrer zusammenfassenden und allseitigen Problemestellung ursprünglich. Bei der Textübersetzung ins Neubulgarische und bei seiner Erläuterung geht der Autor von einer absolut richtigen und unbedingt notwendigen Voraussetzung aus; er prüft und erläutert den entsprechenden Text so, wie er niedergeschrieben wurde, klärt seinen wirklichen Sinn und seine richtige Logik auf, ohne nach persönlichen Momenten Korrekturen und Kürzungen vorzunehmen oder Unterschiede zwischen der Redaktion des richtigen Textes des ZSL und seinem Vorbild — der byzantinischen Ekloge zu verwischen, welche ihren bestimmten Sinn haben, für eine selbständige schöpferische Tätigkeit des Autors des ZSL Zeugnis ablegen und auf Grund der von der Wissenschaft anerkannten historischen und gesellschaftlichen Tatsachen und Beziehungen erklärt werden können. So spricht z. B. der Text des Art. 6 des ZSL klar von einem Unzucht treibenden Mönch und nicht von der Unzucht mit einer Ordensfrau, wie dies im Tit. 17, Art. 23 der byzantinischen Ekloge der Fall ist. Nach der Bestimmung des Art. 7 des ZSL wird mit Abschneiden der Nase und Fasten für die Dauer von 15 Jahren bestraft, wer a) seine Patin zur Frau nimmt, b) mit seinem Patenkind Unzucht treibt, c) mit einer verheirateten Frau Beischlaf pflegt. Nach Tit. 17, Art. 25 wird nur derjenige bestraft, „der mit seinem Patenkind eine Ehe eingeht oder ohne Ehe mit ihm geschlechtliche Beziehungen unterhält". Nach Art. 4 des ZSL wird ein verheirateter Mann bestraft, der mit irgendeiner Sklavin geschlechtlich verkehrt, nach Tit. 17, Art. 21 der byzantinischen Ekloge wird ein verheirateter Mann nur dann bestraft, wenn er mit der eigenen Sklavin geschlechtlich verkehrt.

In den angeführten und weiteren Fällen hat der bulgarische Text einen bestimmten gesellschaftlichen und rechtlichen Sinn, welchen Prof. Ganev sorgfältig und ausführlich aufgeklärt hat. Trotz bedeutender Schwierigkeiten, die mit seiner Auslegung verbunden waren, ist er nicht der Versuchung unterlegen, die Redaktion des Textes abzuändern, sie auf diese Art und Weise im Interesse einer Vereinfachung seiner Aufgabe mit den Bestimmungen der byzantinischen Ekloge in Einklang zu bringen und Probleme zu übersehen, die diese Redaktion zur Lösung gestellt hat. Er hat sich im Gegenteil kritisch auf die Abweichungen eingestellt und ihren Sinn darzulegen versucht. Da, wo der Text des ZSL schon an und für sich unklar war, hat er gestützt auf den gesamten Inhalt und

Sinn den Versuch seiner Klärung und Deutung unternommen und nicht gleichlautende Texte der byzantinischen Ekloge und Ansichten ihrer Kommentatoren nach eigenem Gutdünken bearbeitet. Dies ist zweifelsohne ein bedeutendes Verdienst seiner Arbeit.

Große Sorgfalt hat Prof. Ganev der Klärung und Gegenüberstellung einzelner Abschriften des ZSL der kurzen und erweiterten Redaktion, des ZSL einerseits und der byzantinischen und slawischen Ekloge andererseits gewidmet. Ausgehend von den Forschungsergebnissen der Gelehrten, die sich aus dem oder jenem Grund mit dem ZSL befaßt haben, und gestützt auf einige Forschungsergebnisse gelangt er zu dem Schluß, daß die Abschriften der kurzen Redaktion älteren Ursprungs sind und wahrscheinlich eine genauere Wiedergabe des Originals beibehalten, während die Abschriften der erweiterten Redaktion in Anlehnung an die kurze Redaktion ausgefertigt wurden und den Charakter einer privaten Kompilation haben. Die Forschungsergebnisse des Prof. Ganev bilden einen wertvollen Beitrag zur endgültigen Lösung der Frage des rechtlichen Charakters des ZSL und des bisher nicht abgeschlossenen Streites, ob ZSL als Rechtsakt oder als private Sammlung gewertet werden soll.

Unbestritten ist auch der Beitrag Prof. Ganevs zum Problem der Aufklärung der Organisation der Gerichte im mittelalterlichen Bulgarien. Auf Grund der Bestimmungen des ZSL und mit Rücksicht auf den Umstand, daß sich in der besagten Zeit auch in Bulgarien der Feudalismus gefestigt und als gesellschaftlich-ökonomische Ordnung entfaltet hat, folgert Prof. Ganev, daß im mittelalterlichen Bulgarien keine gemischten kirchlichen Gerichte bestanden haben, die ihre Funktion zugleich mit rein kirchlichen Gerichten ausübten, und daß als Gerichtsorgane nur der Fürst und die von ihm als Staatsoberhaupt benannten Richter in Frage kamen.

Einen wertvollen Erfolg der bulgarischen Rechts- und historischen Wissenschaft bedeuten auch die Forschungsergebnisse Prof. Ganevs über den örtlichen Geltungsbereich des ZSL. Er hat sich nicht mit einer Erwähnung begnügt, daß die Bestimmungen des ZSL vorwiegend strafrechtlichen Charakter haben, sondern ausführlich dargelegt, welche Texte das materielle Strafrecht und Strafprozeßrecht, den Zivilprozeß, das Familien- und Sachenrecht betreffen, und eine systematische Einordnung der Vorschriften nach diesen Gesichtspunkten durchgeführt. Völlig neu und erstmalig in der bulgarischen Literatur behandelt ist die Analyse der soziologischen Bedeutung des ZSL und der Statik und Dynamik des damaligen öffentlichen und rechtlichen Lebens.

Prof. Ganev hat das besonders wertvolle und unzweifelhafte Verdienst um die Ausarbeitung einer synoptischen Tabelle, in welche die Texte der Rumjancovschen, Varsofievschen, Novogorodschen Abschriften, die gedruckten Kormčer Bücher der kurzen Redaktion, die erweiterte Redaktion Strojevs und Dubenskijs und die entsprechenden Texte der byzantinischen und slawischen Ekloge aufgenommen wurden. Diese Tabelle erscheint erstmalig in der bulgarischen und vielleicht auch in der fremden rechtshistorischen Literatur.

Es ist begreiflich, daß bei der Armut des faktischen historischen Materials, welches der rechtshistorischen Wissenschaft zur Verfügung steht, bei der Auslegung und Analyse des Inhalts einiger Texte des ZSL Fehler auftreten können. „Fehler bei der Ausfertigung von Abschriften und bei ihrem Druck liegen im Bereich der Möglichkeit und sind nicht ausgeschlossen" sagt Prof. Ganev. „Zur Aufdeckung und Richtigstellung dieser Fehler ist eine Konfrontation dieser Abschriften und ihrer gedruckten Ausgaben mit den Originaltexten erforderlich" (S. 143). Wir bedauern nur, daß der Autor keine Möglichkeit zur Direktarbeit mit Originaltexten hatte und daß ihm technische Gründe die Verwendung und den Vergleich der in sowietischen Museen und Bibliotheken aufbewahrten

Photokopien der Originaltexte verwehrt haben. Die Fehler können erst nach Aufdeckung neuer historischer Dokumente beseitigt werden, welche in dieser Angelegenheit eine wünschenswerte Klarheit und Eindeutigkeit schaffen werden. Aber auch so ist ihr Charakter nicht derartig, daß er die Bedeutung und Vorzüge der Forschung Prof. Ganevs entwerten oder das Verdienst des Instituts für Rechtswissenschaften der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften um die Publizierung dieser wirklich akademischen Arbeit herabsetzen könnte.*)

U. Popov / Sofia

M. Andreev, *Римското право и славянската Еклога (За някои отклонения на славянската Еклога от римското право)*. Годишник на Софийския Университет, юридич. факултет, vol. I. 1959, pp. 20.

Andreev a comparé le texte de la traduction slave de l'Eclogue, tel qu'on le trouve dans la Kormčaja kniga imprimée (1650), avec le texte original grec et il a essayé de donner une interprétation juridique de tous les passages différant du modèle grec. Quant aux dissemblances qu'on rencontre dans la traduction slave, il les attribue soit aux conditions économiques moins développées de la Bulgarie au moyen âge, soit à un régime juridique plus primitif. Il suppose que c'est déjà sous le tsar Siméon (863—927) que la traduction slave de l'Eclogue a été faite en Bulgarie. Cette traduction qui ne s'était pas conservée sur le territoire même de la Bulgarie, n'a pas tardé à pénétrer en Russie. Toutefois, il est inexact d'affirmer, comme le fait Andreev, que cette traduction « vieux-bulgare » de l'Eclogue ait été envoyée par le despote Jacques Svjatoslav au métropolite de Kiev Kirill III (en 1262), simultanément avec une copie de la Kormčaja (o. c. 4). En effet, c'est la copie (rédaction) du Nomocanon de St Sava que Svjatoslav lui a envoyée, copie qui n'englobe pas la traduction de l'Eclogue, mais celle du Prochiron. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas tenu compte de l'interprétation donnée par Th. Saturník au sujet du rapport de la traduction slave de l'Eclogue à l'original grec. Or, Saturník est arrivé à d'autres conclusions dans son livre *Příspěvky k šíření byzantského práva u Slovanů (Contributions à la diffusion du droit byzantin chez les Slaves)*, Praha 1922, p. 22—33. (Voir également: K. Kadlec, *Introduction à l'étude comparative de l'histoire du droit public des peuples slaves,* Paris, 1933, 78). Saturník a pu constater tout d'abord que le texte ayant servi de modèle à la traduction slave de l'Eclogue a été l'éclogue dite *Ekloga privata* où, p. ex., on trouve déjà, comme dans la traduction slave, le titre XVI à la place du titre VI, fait qu'Andreev (p. 15,10) met sur le compte du traducteur slave. Saturník a également fixé (30) l'année 945 en tant que « terminus a quo » de la traduction slave, année où a été promulguée la novelle de l'empereur Constantin Porphyrogénète sur les héritages *ab intestato* en faveur de l'Eglise. En effet, c'est cette novelle qui a exercé son influence sur la teneur de l'article 6 du titre V de la traduction slave (Andreev, p. 12,10). L'assertion selon laquelle la traduction slave remonterait au milieu du 10e siècle répond, d'ailleurs, mieux au caractère décadent de sa langue. Cependant, en ce qui concerne le caractère linguistique de la traduction slave de l'Eclogue, il est impossible d'arriver à une conclusion définitive en s'appuyant

*) V. Ganev conçoit Законъ соудный людьмъ comme un monument exclusivement bulgare; il s'agit du texte vieux-slave (v. les travaux du Prof. J. Vašica). — *Rédaction.*

seulement sur le texte imprimé, comme l'a fait Andreev aussi bien que Saturnik. Pour résoudre ce problème, il serait, en effet, nécessaire d'avoir recours également à toute la tradition manuscrite.

J. Vašica / Prague

Apost. E. Bakalopoulos, Ἱστορία τοῦ νεοῦ Ἑλληνισμοῦ. Α΄. Ἀρχὲς καὶ διαμορφώση του. Thessalonique, 1951, pp. 395+24 ill. h. t.+7 cartes.

Voici le premier tome d'une *Histoire du nouvel Hellénisme,* qu'entreprend le savant professeur de l'Université de Thessalonique. On ne saurait trop l'en remercier. Ce premier volume présente les débuts et la formation de ce nouvel hellénisme, créé par la prise de Constantinople, en 1204, par les Croisés de la IVème Croisade.

L'exposé est réparti en huit grands chapitres, après une courte *Introduction* sur les sources de la présente histoire (pp. 13—18). Le chapitre I étudie *les débuts du nouvel hellénisme et ses rapports avec l'hellénisme antique et l'hellénisme médiéval* (pp. 19—95). Il se répartit en 5 paragraphes. A: Le problème de l'origine des nouveaux Grecs (les Slaves et leurs incursions dans les territoires grecs; l'invasion albanaise; le problème de l'origine des Vlaques; influences des Francs et des Turcs; l'assimilation des peuples étrangers). — B: Le problème des débuts du nouvel hellénisme (1204 début reconnu du nouvel hellénisme); la race grecque et le maintien de la tradition politique depuis la soumission aux Romains jusqu'au Xe siècle; l'évolution et la transformation progressive du monde byzantin en néogrec depuis le Xe siècle jusqu'au XIIIe siècle (chants populaires, chants critiques, le roman d'Alexandre le Grand et son influence, en particulier sur l'art). — C: La résistance du despotat d'Epire et de l'Empire de Nicée (1204 et années suivantes) contre les conquérants et le réveil de l'hellénisme (l'attaque des Francs et ses conséquences; le despotat d'Epire et l'Empire de Nicée, foyers principaux du nouvel hellénisme). — D: Le culte de l'hellénisme des empereurs de Nicée, et en particulier de Théodore II Lascaris et l'idée de la communauté raciale. (Le sens de l'hellénisme des empereurs de Nicée et leurs buts politiques et spirituels. Remise en honneur du terme « Héllène ». L'emploi de ce mot après 1261. La renaissance du nationalisme chez les habitants des territoires grecs occupés par les Francs et l'influence dans les œuvres littéraires de ceux-ci). La renaissance des lettres et en particulier de l'art aux XIIIe et XIVe siècles, preuve du réveil du nationalisme des Héllènes et les causes politiques et sociales de celle-ci. (La renaissance de l'ancien esprit grec dans l'art et dans la littérature; Thessalonique, centre artistique et spirituel; crise sociale dans les pays grecs; les titulaires de bénéfices et la limitation de la propriété privée des paysans libres; les querelles hésychastes et les troubles politiques et sociaux dans l'Empire byzantin.) — Le chapitre II: *L'incursion des tribus turques et la diminution des forces de l'hellénisme* (pp. 96—129), se subdivise en trois paragraphes: A: Les conquêtes turques en Asie Mineure (XIe siècle — 1354) et les conséquences économiques et démographiques (Diminution ou disparition de l'hellénisme en Asie Mineure et le déclin économique de celle-ci; l'expansion des Turcs Ottomans; l'islamisation et le christianisme secret.) — B: Les incursions des Turcs dans les îles aux XIIIe et XIVe siècles. L'expansion des Turs Ottomans en Grèce continentale jusqu'à la bataille d'Ancyre (Ankara, 1354—1402). (Les incursions de pirates turcs dans les îles de la mer Egée et de la mer Ionienne; descente

des Turcs Ottomans en Thrace; organisation de l'armée turque sous Orkhan [1326—1362] et Mourad Ier [1362—1389] et son expansion dans les territoires de la Chersonnèse grecque). — C: La situation des territoires grecs de 1354 à 1402 (situation générale; la commune et les privilèges de la commune de Thessalonique; la fuite des populations grecques, en particulier, dans le Péloponnèse).

Le chapitre III (pp. 130—153) *L'Eglise orthodoxe et le péril turc et les troubles dogmatiques,* dans la seconde moitié du XIVe siècle, est divisé en quatre paragraphes. — A: Idées théocratiques expliquant la décadence de la race. — B: L'épreuve traversée par la foi chrétienne et la tentation de l'islamisation. Luttes spirituelles dans le clergé (le premier monument connu du cryptochristianisme. Enseignement moral et religieux pour relever le courage des chrétiens). — C: La renaissance de l'enseignement eschatologique et la préparation de l'Eglise aux luttes pour la défense de la foi. Néomartyrs (les idée eschatologiques après 1204. Les néomartyrs) .— D: Luttes de l'Eglise d'Orient pour maintenir l'orthodoxie et leur influence sur la transformation de la race (L'Eglise orthodoxe dans les territoires grecs occupés par les Turcs; le problème de l'Union des Eglises orientale et occidentale).

Le chapitre IV (pp. 154—197) *Vers la transformation de la race néohellénique,* est subdivisé en trois paragraphes: L'opposition du nouvel hellénisme contre les conquérants à la fin du XVe siècle et au début du XVIe siècle. — A: Dans les territoires grecs du sud occupés par les Francs; en Epire et en Thessalie; en Macédoine. — B: Gémistos et ses idées sur la réorganisation de l'Empire (Gémistos à Mystra; le programme de réforme de Gémistos, l'influence des idées de Gémistos). — C: Comparaison des forces matérielles et morales de l'Empire byzantin et de l'Empire turc, au début du XVe siècle.

Le chapitre V, *Les pays du Nord de la Grèce sous Mourad II 1421—1451* (pp. 198—225) se subdivise en quatre paragraphes: A: Renseignements conservés sur les privilèges sociaux (les privilèges existant à Thessalonique; les privilèges de Janina). — B: Recrutement de chrétiens par les Turcs (levée de jeunes garçons et réorganisation du corps des janissaires; les recrues chrétiennes; l'institution des armatoles). — C: Colonisation turque (en Thrace, en Macédoine, en Thessalie). — D: Développement des foyers d'idées économiques et sociaux.

Le chapitre VI, *Les derniers efforts pour une renaissance de l'hellénisme* (pp. 226—274) est présenté en deux paragraphes. A: Gémistos, Constantin XII Paléologue et Bessarion, chefs du néohellénisme: I. La situation au point de vue spirituel dans le despotat de Morée et la position de Gémistos. — 2. La reprise par Bessarion du message réformateur et hellénophile de Gemistos. — 3. Efforts de Constantin Paléologue pour éloigner le péril turc. — 4. Constantin XII monte sur le trône et mort de Gemistos. — 5. Constantin XI Paléologue, « empereur des Héllènes » et le sentiment de la race chez les habitants de territoires grecs. — B: Siège et prise de Constantinople (1. causes de la guerre et préparatifs des adversaires. — 2. La lutte entre les partisans et les adversaires de l'Union des Eglises à Constantinople. — 3. Le siège. — 4. La prise de la ville. — 5. Impression laissée par la prise de Constantinople. Légendes et traditions).

Le chapitre VII, *La destinnée des restes de l'Empire byzantin* (pp. 275—309) se subdivise en trois paragraphes. — A: La disparition du despotat de Morée (1460) 1. Troubles dans le Péloponnèse et première campagne de Mahomet II (1458). — 2. Seconde campagne de Mahomet II et chute du despotat de Morée (1460). — B: Soumission des îles de la mer Egée (les Gattilusi paient tribut à Mahomet II [1453]. — 2. Occupation des possessions des Gattilusi [1455]. — 3. Tentatives contre la mer Egée et établissement définitif de la puissance de Chitir pacha [1456]. — 2. Campagne de

Mahomet II, reddition de Trébizonde [1461] et extermination de la Maison des Grands Comnènes [1463]. — 3. La situation dans la région de Trébizonde, après la reddition de la ville et les légendes sur la résistance de ses habitants. — 4. Les années sombres de l'esclavage et les espoirs de l'historien Chalcocondyle dans la future renaissance de la race grecque).

Le chapitre VIII, *Les savants Grecs en Occident* (pp. 310—349) se subdivise en deux paragraphes: A: La fuite des savants grecs en Occident et l'éclat des lettres grecques dans ce dernier (1. La contribution des savants grecs à l'étude du grec en Italie, au milieu et à la fin du XIVe siècle. — 2. L'enseignement de Manuel Chrysoloras. — 3. L'influence de Gémistos et de Bessarion sur les conciles de Ferrare et de Florence (1439) et les autres. — 4. L'action des savants grecs après la prise de Constantinople. Jean Argyropoulos ou Démétrius Chalcocondyle. — 5. Autres savants grecs dans des pays européens et leur activité. — 6. Les savants grecs et la Renaissance. — B: Action des savants grecs en Occident pour la libération de leur patrie.

Une importante *Bibliographie* et deux *Index* terminent ce solide ouvrage.

R. Guilland / Paris

I. E. Anastasiu, Οἱ Παυλικιανοί. Ἱστορία καὶ διδασκαλία τῶν ἀπὸ τῆς ἐμφανίσεως μέχρι τῶν νεωτέρων χρόνων. Ἐν Ἀθήναις 1959, pp. 224.

This book, from the pen of a Greek author, is, within the given scope of its subject matter and its length, the first work of its kind. It is, however, incomplete. The author has, undoubtedly, tried sincerely to present an account of Paulician history and doctrine on the basis of sources, but he has paid little attention to work previously carried out in this field. There are also some gaps in the source material upon which he has drawn for his monograph, as will be pointed out later. His criticism of the sources is often superficial. This is already evident in the introductory chapter (p. 13 sq.), which is devoted to an analysis of a certain group of mutually related Greek writings of the greatest significance for an understanding of Paulicianism. They are works connected with the name of Peter of Sicily and Photius, the evaluation of which (and the determination of their affiliations) has called forth, as is well known, much controversy. In this chapter the author has not made any new contribution, nor has he made any adequate use of previous research. A short treatise on the Paulicians, which in the Vatican manuscript precedes the *History of the Manichee* by Peter of Sicily and is indicated there as being the work of the same author, has been rehabilitated in publications of the last decade. Anastasiu, however, adheres to the earlier view put forward by Grégoire, according to which this treatise is merely an inept epitome of the *History*. He appears to have paid insufficient attention to the work of F. Scheidweiler,[1] who discovered in the assumed "epitome" a number of significant facts, and he evinces no knowledge of the critical objections to Grégoire's views as advanced by Je. E. Lipšic

[1] *Paulikianerprobleme*. Byz. Zeitschr. 43 (1950), see 22 sq. (The errata at the end of Anastasiu's book does not include the correction of a printing error which occurs in the Bibliography, p. 10: F. Schneider, Paulikianerproblem).

and the author of the present review.[2] Similarly, in agreement with Grégoire, Anastasiu regards Photius's work on the Paulicians (the first of four anti-Manichee books by Photius in our editions) as a spurious product of later date and not as the writing of the great Byzantine Patriarch. In the meantime, new work carried out on this question during the past decade has justified the conclusion that no serious reason exists for doubting the authenticity of the work ascribed by ancient tradition to Photius.[3] Anastasiu fails to pay attention to Scheidweiler's interpretation according to which Photius also made his own contributions in parts of the "first book". I myself consider that the conclusion of Photius's historical account contains such an original contribution. There is a description there of conditions in Paulician central Tephrice, of the relations between the Paulicians and the Arabs and of the Paulician military leader Karbeas. A patriarch, entrusted during the reign of Michael III with a diplomatic mission in the East, was certainly in a position to be informed about such matters. There are, indeed, other passages where Photius supplements or amends Peter's historical account, but these are simply rational constructions by an educated patriarch who was often not content to set forth events just as he found them in the manuscript before him and whose compilation was not nearly as mechanical as one might be led to believe by Grégoire's conclusions.

It is rather surprising that in the first, historical part of his book (p. 27 sq.) Anastasiu consistently draws not only on the work of Peter of Sicily but also on Photius's "first book", although by his previous negative criticism of the latter he had in effect rejected it as a source of any value. His attitude towards the second source, i. e. Peter of Sicily's *History of the Manichee,* can, indeed, also be regarded as lacking a due element of criticality. It is known that this Byzantine author, in the spirit of orthodox tradition, derives the origin of Paulicianism from Manichaeism. He finds the connecting link between the history of Manichaeism and the actual beginning of Paulicianism in the tale of Paul and John, sons of a Manichaean woman Kallinike of Samošata. They founded a new branch of Manichaeism which is named Paulicianism after them. The role of Constantin-Silvanos, whom the Paulicians regarded as the real founder of their sect, is presented in this orthodox version as a purely outward reform of Manichaeism. Anastasiu, while pointing to the chronological vagueness of the tale of Paul and John, nevertheless accepts it as a historical fact and attempts to set its date at the end of the 6th or beginning of the 7th century. In agreement with Peter of Sicily, he regards Constantine-Silvanos, who was active in the second half of the 7th century, as a reformer of Manichaeism. It is not necessary to point out here once again the fictitious nature of this whole orthodox version, which the author has taken over more or less uncritically from Greek sources.

A cautious and critical approach is necessary (and this comment applies not only to the work of Anastasiu, but also to that of other scholars) with regard to Peter of Sicily's further historical account based on the actual authentic tradition of the Paulician sect. The question arises as to how far this sacred tradition about the life and work

---

[2] Je. E. Lipšic, *Вопросы павликианского движения в освещении современной буржуазной историографии.* Виз. Врем. V (1952) 235—243; M. Loos, *Deux contributions à l'histoire des pauliciens. 1. A propos des sources grecques reflétant des pauliciens.* Byzantinoslavica XVII (1956) 19—57.

[3] In addition to the works mentioned in Notes 1 and 2, J. Scharf's paper in Byz. Zeitschr. 44 (1951) 487—494 deals with the subject of Photius's first "anti-Manichaean" book (and with the other three). Scharf finds in the "first book" particularly strong traces of the Photian style, which Anastasiu incorrectly regards as unconvincing.

of the Paulician teachers, who were honoured as apostles, is in accord with the facts of history. There is no doubt that it offers a valuable source of information about the sect and its internal life, but at the same time the actual description of the course of events needs to be treated with some reserve. It must always be borne in mind that in the course of time reality may be embroidered by legend.

The chronological data given by Peter of Sicily with regard to the lives of the Paulician teachers do not give the impression of being fully reliable. It was already pointed out by Karapet Ter-Mkrttschian that multiples of 3 are noticeably repeated.[4] Constantine led the sect for 27 years and Symeon after a *three-year* sojourn in Constantinople was for 3 years leader of the Paulicians, so that the first two Paulician teachers whose names are connected with the foundation and consolidation of the Church at Kibossa were active for a total of 30 years. Gegnesios taught for an equal period (in the first half of the 8th century) and his successor Joseph was also a leader for 30 years. We would seem to be confronted with conventional numerical statements which are incapable of serving as a basic for an exact chronology of Paulician history with such certainty as that displayed by Grégoire. (His contributions to Paulician chronology and geography are evidently unknown to Anastasiu).[5]

In Anastasiu's historical accounts we miss a recognition of the connection between the Paulician movement and the general development of Byzantine society. The work of Soviet scholars (Lipšic, Melik-Bachšjan, Juzbašjan),[6] who have devoted considerable attention to the social conditions from which the movement grew, has remained beyond the author's ken. Space does not allow us to develop these questions to the full so we will confine ourselves to one comment. According to Anastasiu, the Paulicians came mainly from agricultural areas and the movement spread rather in the countryside than in the towns (p. 207). This is undoubtedly true for the first century of Paulician history. The life of the sect started (around the middle of the 7th century) in a west Armenian village and somewhat later took roots in the area of Pontus (with its centre in the small country town of Kibossa near Koloneia). But it was driven by persecution to seek refuge in the remote village of Episparis, where it gathered strength for further growth. Later, however, even this was not secure and there was a return to Armenian territory, already under Arab rule at the time, and for three decades the home of the sect was in the very village from which it had emerged in the previous century. Sometime at the beginning of the second half of the 8th century the Paulicians moved again to Byzantium (but Bartikjan's paper attempting to explain the reasons for this further migration[7] is evidently unknown to the author of the book under review). Anastasiu quotes the account in the *History of the Manichee* of how they moved with their carts and herds of cattle (p. 207). The narrow confines of the rural, one may say patriarchal, life still led by the Paulicians in Armenia were suddenly extended when the sect appeared once more on the stage of Byzantine history in the

---

[4] *Die Paulikianer im byzantinischen Kaiserreiche.* Leipzig 1893, p. 17.

[5] *Précisions géographiques et chronologiques sur les pauliciens.* Bull. Acad. Belg. (Classe des Lettres) V, 33 (1947) 289—324; *Pour l'histoire des églises pauliciennes.* Orient. Christ. Period. XIII (1947) 509—614.

[6] Je. E. Lipšic, *Павликианское движение в Византии в VIII и первой половине IX вв* Виз Врем. V (1952) 49—72; S. F. Melik-Bachšjan, *Павликианское движение в Армении.* Ереван 1955; K. N. Juzbašjan, *К истории павликианского движения в IX в.* Вопросы ист. религ. и атеизма IV (1956) 246—279.

[7] M Bartikjan, *К вопросу о павликианском движении в первой половине VIII века* Виз Врем VIII (1956) 127—131.

second half of the 8th century. This fact seems to have escaped the present author. Alongside the names of villages we now hear those of *towns* in which the Paulician teachers were working: Antioch of Pisidia, where Joseph-Epaphroditos finally found anchorage after his long wanderings and stayed until his death; Koloneia in the Pontus area, whither Sergios-Tychikos addressed one of his epistles, Mopsuestia, where he founded (on territory then governed by Arabs) one of the Paulician churches. Paulicianism even took root in Constantinople itself and the *Epanagoge* provides evidence of its spreading among the craft guilds there.[8] At the beginning of the 9th century the Paulicians played an important part in the stormy events which roused the capital city on the eve of the fall of Michael I Rhangabe and the restoration of the iconoclasm.[9]

The great expansion of the Paulician movement in Byzantium from the second half of the 8th century can, indeed, only be fully understood in relation to the iconoclastic crisis which gripped the empire at that time. Here again it is not possible to deal with the complexity of mutual relations between Paulicianism and iconoclasm. We will touch on a few aspects. In common with a number of other scholars, Anastasiu overestimates the sympathy shown by iconoclastic emperors towards the Paulician movement. He finds proofs of such favour from the time of Leo III (717—741), drawing (as Bury and more recently Lipšic and Juzbašjan) on the well-known story by Peter of Sicily of how during the reign of the above emperor the Paulician teacher Gegnesios-Timotheus justified himself during interrogation before the patriarch in Constantinople (p. 46). We have no guarantee, however, that the *History of the Manichee* presents the true facts of this case. (But in any case we have here a valuable illustration of the allegorical method of presenting religious ideas — a method which enabled the Paulicians to maintain the appearance of orthodoxy in dangerous situations without compromising their true beliefs.) If we take the tale at its face value we see (as Gieseler already observed) that it in no way points to a favourable attitude on the part of the Byzantine court towards the Paulicians: Gegnesios received "sigillion" and returned to his village of Episparis, but he still did not feel safe on Byzantine soil and left with his disciples for Arabian Armenia. It is obvious that he did not rely on the emperor's protection, on the contrary he was probably aware that he would have little hope of escaping a second time and that the whole sect might be faced with disaster as in the days of Symeon-Titos.

The Paulicians did not return to Byzantium until the reign of Leo's son, Constantine V Copronymus (741—775) and it seems that the situation was then more favourable for them.

Indirect evidence of the fact that the Paulicians harboured no ill memories of Constantine Copronymus' government can be seen in Theophanes' above-mentioned report of their allying themselves with the iconoclastically minded soldiers who revived the memory of the great emperor in Constantinople at the time of Michael I's defeat.

Nor is it at all unlikely that Constantine V's government, which struck a fatal blow at the monasteries and the monastic state, would show some lenience towards a movement so opposed to these institutions as was Paulicianism. Similarly, its opposition to the cult of the Saints and the Virgin (and rejection of holy pictures and relics)

---

[8] *Epanagoge* XL, 30. [See M. Ja. Sjuzjumov, *Ремесло и торговля в Константинополе* Виз Врем. IV (1951) 41.]

[9] Theophanes, *Chronographia,* ed. de Boor I. Lipsiae 1883, p. 501.

was in line with the extreme trends in iconoclastic religious ideology, by which Copronymus himself was strongly influenced.

Nevertheless, the fundamental difference between Paulicianism and iconoclasm should not be forgotten; it did not lose its importance even at this time, when outwardly the two movements had drawn quite close to each other and when perhaps the iconoclast government had for a time relaxed the violence of its attitude to Paulicianism. Being supported and propagated by the power of the state, iconoclasm made no attempt to destroy the Church, it only wanted to bring it more completely under state domination. Nor did it even aim in principle at the elimination of monasticism. Paulicianism, on the other hand, was a movement from below which strove not only to wipe out monasticism, but also the contemporary Church as a whole. It therefore came into conflict from the start with the state power, which found in the Church its indispensable ideological support.

The tolerant attitude which we may assume to have existed temporarily during the reign of the iconoclastic emperor Constantine V and, as is clearly proved, under Nicephorus I (802—811), who was not an iconoclast, undoubtedly contributed to the strengthening of the Paulician movement. But what is more, iconoclasm to a certain extent cultivated the soil of Byzantine society for the Paulicians, whose movement was certainly able to spread more easily in places where iconoclasm was active. We have direct evidence of this from Patriarch Nicephorus in connection with events around the Second Council of Nicaea (787). At that time the Empress Irene removed the troops loyal to iconoclasm from the capital by a trick and then disbanded them. According to Nicephorus, Constantine's former soldiers sought a sect which did not accept the worship of icons and many of them joined the "Manichaeans", i. e. the Paulicians.[10] Nicephorus adds that many were condemned to death for this, so that Anastasiu's contention that Irene "dit not concern herself with the Paulicians" (p. 59) cannot be correct. This account by Nicephorus, which is passed over in Anastasiu's book, is mainly of interest in that it shows how the Paulicians enlisted the dissatisfaction of the iconoclast soldiers with Irene's iconodule reaction and were able to win them over to their side. This example, which is certainly not exceptional, illustrates the way in which iconoclasm involuntarily strengthened Paulicianism even at a time when it was not in power.

Following the short period of lenience during the reign of Nicephorus I, who tolerated the Paulicians along with the iconoclasts, came a time of severe oppression leading large numbers of Paulicians to seek refuge with the Arabs. Later they formed their own armed forces on the eastern frontier and actual war with Byzantium broke out.

In our author's treatment of these events we fail to find any reference to Hirsch's *Byzantinische Studien* with its critical examination of the relevant reports in Byzantine chronicles. Nor has the author paid any attention to Vasiliev's criticism of the account of events near Samosata (859) as given in the chronicle by Genesius and in the Continuation of that by Theophanes (A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes I,* Bruxelles 1935, p. 235, n. 3).

A special chapter of the book (p. 94 sq.) is devoted to the history of Paulicianism in the Balkan peninsula. Its fate during the period of Turkish rule in the Balkans is dealt with only briefly because the author has prepared a special study of this subject.[11]

---

[10] Nicephori *Antirrheticus III.* Migne, *P. G.,* 100, col. 501 BC.

[11] I. Anastasiu, Οἱ Παυλικιανοὶ εἰς τὴν Βαλκανικὴν κατὰ τὴν περίοδον τῆς Τουρκοκρατίας. Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρίς τῆς Θεολογικῆς Σχολῆς (Thessalonique). IV (1959) 63—146.

The book under review is from the pen of a theologian, not a historian. In the second part (p. 137 sq.), which is devoted to Paulician beliefs, we find some good descriptions of different aspects of the sect's religious life and some sound observations. But it must also be noted that Anastasiu, makes comparatively little use of works specially devoted to the sect. This applies above all to the writings of Gieseler,[12] Grégoire and Scheidweiler. Inadequate criticism of sources has here, too, an unfavourable influence on the author's exposition. His approach in dealing with Paulician dualism is open to considerable doubt when he also bases himself on Photius's homilies against the Manichee (2nd, 3rd and 4th books in Migne's edition). These three homilies of Photius can be regarded as documents concerning the *history* of Paulicianism (i. e. documents of the struggle conducted by the Church against this sect), but they can in no way serve as a source of information on its doctrines. They are directed to polemising with some of the general principles of gnostic doctrines, which were grouped by the church authors under the not very clearly defined designation of "Manichaeism". Thus these homilies do not bear the stamp of that definite knowledge of the Paulician sect and its doctrines which the Patriarch later acquired from the writings of Peter of Sicily and which he then paraphrased in his "first book". Our author is well aware of the essential difference between this book and the other three and he also notes (p. 154, n. 8) that the said three homilies must be used with "great care". Nevertheless he draws on them to a large measure and is led by them to the conclusion about the Manichaean influence on "Paulician dualism" (p. 153 sq.). At the same time he relies on dubious "historical" proof (the above-mentioned history of Paul and John and Constantine's "reform" of Manichaeism). As a result Anastasiu's account obscures the fundamental fact that Paulician dualistic doctrine is not Manichaeistic but Marcionic in type.

Of course, in common with every study of Paulicianism, Anastasiu's book devotes great attention to the Marcionic elements in Paulicianism. But the author has failed to make use of all the sources bearing on this question. Scheidweiler's work, which is not unknown to Anastasiu, reveals in an early anti-Paulician formula (published by Ficker)[13] evidence of the Marcionic conception of Docetism among the Paulicians: the substance of the body of Christ was only apparent, but the suffering which he took upon himself was real.

The evidence from this source, which Anastasiu overlooks, finds clear confirmation in another manuscript which again he fails to evaluate correctly. It is an extensive addendum occurring only in the Escorial version of the short treatise on Paulicianism. It sets forth the Paulician myth about the mission of salvation of the Christ-Angel who came to be designated the Son of God." Anastasiu rightly sees in this a certain type of Adoptionism, which is, however, different to that in the teachings of Paul of Samosata. But he is not justified in considering this Paulician doctrine to be a fiction of the chronicler or interpolator (viz. p. 172 sq.). Elsewhere I have tried to demonstrate the reliability of the evidence provided by this document,[14] which, in any case, does not present the commonly-known Paulician views but their esoteric doctrine (this is overlooked by Anastasiu).

The original adoptionist Christology expounded in this document is radically different

---

[12] J. K. L. Gieseler, *Untersuchungen über die Geschichte der Paulicianer*. Theol. Stud. u. Kritiken (1929) 79—124.

[13] G. Ficker, *Eine Sammlung von Abschwörungsformeln*. Zeitschr. f. Kirchengesch. 27 (1906) 453.

[14] V. Byzantinoslavica XVII (1956) 45 sq.

from Marcionic modalism. On the other hand, in the Escorial addendum we again meet with view on the *real suffering* of Christ corresponding with the Marcionic conception. The reference to the fear of death awaiting him on earth as first felt by the Christ-Angel clearly indicates that this death, and hence the pain preceding it, were not mere symbols but actual facts.

Indeed, Marcionic elements are evident at the very start of the Paulician soteriological myth. The Saviour was sent into the world because "the human race was beloved by God and He decided to take them unto Him". In this sentence we hear an echo of the Marcionic doctrine of God "the unknown" and "strange", who carried out the whole work of salvation out of pure love for wretched humanity living under the yoke of an inferior God — the Creator of the world. According to Marcion, the human being in its entirety, that is including the soul, is the work of the Creator. Anastasiu considers that the Paulicians, on the contrary, derived the origin of the soul, imprisoned in matter, from the "heavenly" God. On the other hand, sources which depict the real Paulician doctrine tend rather to indicate that in its anthropological views, too, it followed Marcion. We are led to this assumption by some of the formulations in the addendum to the Escorial text[15] where the methods of convicting a Paulician of heresy are outlined. And then Ficker's formula provides clear confirmation (as already pointed out by Scheidweiler) of the view that the soul of man was instilled into him by an evil Creator.

Clear traces of Marcionism are also apparent in The Paulician canon of Holy Writ, which is dealt with fairly extensively in the present book. Lack of due attention to earlier literature has here led to an unfortunate error. The author quotes the marginal annotation, which defines the Paulician canon rather differently to the version in the actual text of the *History of the Manichee,* from Migne's edition where in error only two Gospels are recorded in place of the four mentioned in the manuscript. (The error of the printed editions was already corrected by Grégoire).

Anastasiu rightly describes the allegorical method by means of which the Paulicians interpreted the *unamended* New Testament texts as being a feature distinct from Marcionism (p. 164). The reading and interpretation of these texts, together with prayer, evidently comprised the main content of Paulician gatherings — as the author has correctly deduced. As regards the attitude of the sect to holy pictures, Anastasiu rejects with justification Grégoire's opinion that the silence of Peter of Sicily on this point suggests that it did not reject them (p. 196 sq.).

For the Paulicians their Church personified the body of Christ — completely in the spirit of Paul's conception. Those who forsook "the true faith" as proclaimed by the sect's teachers committed that "sin against their own body" of which St. Paul speaks in I Cor. In addition to the term "teachers" already mentioned, Anastasiu mentions *prophets, pastors* (p. 182). This is a matter which requires elucidation. The expression *pastors and teachers* is taken from Ephesians 4$_{11}$. The term *prophets* occurs in the epistle of the Paulician teacher Sergios (addressed to a certain Leon Montanus and quoted by Peter of Sicily), where we read: "As you have received apostles and prophets, of which there are four, receive also pastors and teachers that you become not the prey of wild beasts" (Migne, *PG,* 104, col. 1297 D). Evidently research has up to now missed

---

[15] - - ἔργον καὶ κτίσμα καὶ ποίημα ταῦτα πάντα καὶ τοὺς ἀνθρώπους εἶναι τοῦ ἄρχοντος τοῦ κόσμου τούτου. J. Friedrich, *Der ursprüngliche bei Georgios Monachos nur teilweise erhaltene Bericht über die Paulikianer.* Sitzungsber. d. Bayer. Akad. d. Wiss. (philos.-philol. u. hist. Classe) 1896, p. 75. Καὶ ποίῳ δικαίῳ χρώμενος ὁ θεὸς κρινεῖ τοὺς ἀνθρώπους, ἕτερον ὄντας κατὰ τὸν σὸν λόγον πλάσμα καὶ ποίημα. Ibid., p. 76.

the obvious echo of Paul's words in this sentence: "And he gave some, apostles; and some, prophets; and some, evangelists; and some, pastors and teachers;" (Eph. 4 11). We see that, with the exception of evangelists, Sergios list the same categories as Paul. So far there has not been a satisfactory explanation as to which "four prophets" Sergios was referring to. If we assume, however, that in the original version of his epistle the sentence ran: "As you have received apostles, prophets and *evangelists,* of which there are four, receive also pastors and teachers..." then the meaning becomes clearer. It indicates that the Paulician "pastors and teachers" (who, as is known, regarded themselves as Paul's disciples) are the current bearers of the true faith, just as the apostles, prophets and evangelists proclaimed in the early days of Christianity. Therefore their teachings must be adhered to and whoever rejects them will suffer eternal damnation.

Anastasiu accepts quite literally Peter of Sicily's assertion that Sergios called himself and was called Paraclete, the Holy Ghost (p. 182). On this point our Greek source, however, clearly distorts the real facts. A careful analysis of Sergios's epistle shows us that he regarded himself merely as one — although maybe the greatest — of a number of "pastors and teachers". Peter of Sicily quotes the words by which Sergios's disciples invoked their teacher as the Holy Ghost, but Gieseler has already clearly pointed out that what was involved was only "a prayer to the Holy Ghost" in the sense of the words of St. Paul (op. cit. p. 232).

Anastasiu does not go more fully into the question of the influence of Montanism on Paulicianism. The two sects could undoubtedly have come into touch with one another in Phrygia, but we have no evidence of this (except for obscure references to a certain Leon Montanus in a fragment from Sergios's epistle).

The author's search for the influence of Messalianism on Paulician ethics in particular is quite unfounded (p. 213).

At the close of his book the author analyses evidence from sources bearing on the origin of the name of the Paulicians and arrives at the same conclusion in this matter as that in my paper in *Byzantinoslavica* XVIII, which was unknown to him.

It has not been possible to record here all the critical comments which are evoked by a study of the book now under review. Even in the form in which it has been published it will not be without value for research workers who are acquainted with the subject of Paulicianism. But it would require considerable revision if it were to serve as a reliable *guide* in the field with which it is concerned.

M. Loos / Prague

C. Cavarnos, *Anchored in God: an Inside Account of Life, Art and Thought on the Holy Mountain of Athos.* Athens, 1959, pp. 230, with 73 illustrations and 1 map. 'Astir' Publishing Co.

Of recent years there has been a spate of literature on the Holy Mountain and interest is still further stimulated by the approaching millenium in 1963 of St Athanasius' foundation of the Great Lavra, the oldest cenobite house of Mt Athos. Professor Cavarnos, an American of Greek origin, made three journeys to the Holy Mountain in 1952, 1954 and 1958. His account of his travels, mainly based on his experiences during his second and third journeys, is in the form of a diary. He is seen going from one monastery to

another, visiting kellia and sketes, talking to the monks, taking part in their services, living as their guest. Written in an attractively straightforward style, the diary unfolds the meaning of the religious life on Mt Athos. This comes out particularly in the discussions which are recorded in their actual dialogue form. Here Professor Cavarnos learns of the various stages in the monks' spiritual life, and of the reading and instruction appropriate to each stage.

Througtout he is struck by the economic difficulties of the monks and the marked decline in numbers — given as approximately 2,000 now in the twenty monasteries and their dependencies as compared with nearly 7,500 in 1900. But he is never left without a belief in the future of Athos; the monks to whom he talks remind him of the drop in number after the Greek War of Independence and believe confidently that the ideals of Athonite monasticism will survive.

In the course of discussion Professor Cavarnos frequently refers to works read by the monks, particularly the *Philocalia*. The old edition of this, used by the monks, is often difficult to track down and it would have been helpful if he could have cited from the new edition now in process of coming out in Athens. Presumably at any rate the first two volumes would have been available to him (vol. I, 1957 and vol. II, 1958). Similarly in a book written in English for the general public, it seems odd to find St Basil's *Ascetic Works* cited from the edition of M. D. Sakorraphos (Athens, 1864); reference might well have been made to the English translations by W. K. L. Clarke (London, 1955) or by M. M. Wagner (New York, 1950).

But these are minor blemishes. Professor Cavarnos has written one of the best short popular accounts of present-day life on Mt Athos. His little book is illustrated partly by photographs and partly by original drawings. These latter are wood-cuts made by two contemporary artists, Fotis Kontoglous and his pupil Kallis Kopsidis. They give a particularily life-like picture of the various houses and of everyday activities and greatly add to the interest of the book.

J. M. Hussey / London

Michael Gough, *The Early Christians. Peoples and Places Series.* London, 1960, pp. 206 and index.+81 photographs and 38 line drawings, and 1 map.

It is a considerable time since any book on the Early Christian period as a whole has appeared; indeed, no volume which deals with religious thought and social life, as well as with art and architecture, which takes into account developments over the whole sphere of early Christendom, from Britain to the Middle East, and which gives consideration to the results of recent discoveries in Mesopotamia, Syria and Asia Minor, exists. Mr. Gough's small volume, in the series "Peoples and Places" thus comes opportunely, and will be welcomed by specialist as well as by the more general reader, for whom it is primarily intended.

The book begins with an introduction in which the various religions current at the beginning of the Christian era, more especially the mystery religions of the East, are examined. There follow eight chapters, the first of which gives a brief summary of the history of the first three centuries, written in the main from the point of view of Rome, though due attention is given to events in the East. The second chapter is entitled

"The Architecture" and the third "The Art", both of the period before Constantine. In reality, however, there was little truly Christian architecture, for, as Mr Gough shows, the Christians met in rooms (as at Dura) or in the catacombs. But, to judge by Dura, both rooms and catacombs were decorated with paintings, sometimes symbolic, sometimes didactic, and the way in which a Christian art was slowly developed from pagan prototypes is fully discussed, and such problems as the origin of the so-called Alexandrian style in painting or of the basilical church-plan in architecture are studied, the nature of the early ritual is touched on, and a very useful summary is given of the recent excavations below St Peter's at Rome; Mr Gough inclines to the view that the shrine discovered there actually represents the tomb of St. Peter.

In chapter four the writer moves on to the period from Constantine to Justinian and examines the religious background, paying special attention to the various Christian heresies and the deliberations about them which assumed so prominent a place throughout the period. The next two chapters have architecture as their basic theme, first the basilical and then the centralised building. The author regards the former as derived from the Italian civic structure of pagan times, discounting any theories of derivation from the classical house plan. In discussing the centralised churches the author gives full consideration to the East, but concludes, with Ward Perkins and others, that San Lorenzo at Milan and probably also San Vitale at Ravenna represent logical developments of Roman ideas and experiments.

In the seventh chapter mosaics, stone sculpture, ivories, metal-work and fonde d'oro glass are discussed in turn. No attempt is made to distinguish between the various schools of ivory carving in detail or to attribute particular works to particular places, with the exception that, in chapter eight, a suggestion is put forward that the throne of Maximian should be assigned to Constantinople, for that seems to Mr Gough the most likely place where craftsmen skilled in the various manners that distinguish its panels would have been congregated.

In dealing with these problems the author's method is very much that of the prehistorian, in that he seeks to draw from the material objects the maximum amount of evidence that is possible regarding the life and thought of the age. Not that he neglects the evidence to be culled from a study of textual sources; indeed, the fullest attention is paid to them. But this is most ably supplemented by his analysis of the art.

In the eighth and final chapter the age of Justinian is examined, the author taking the famous mosaic portraits of the Emperor and his Empress in San Vitale as his starting point. His main preoccupation here was to show the distinction between this, the First Golden Age of Byzantine culture, and the truly Early Christian period, which preceded it. His evaluation of mosaics as a Christian art is particularly effective.

The author's standpoint is throughout logical and practical. He carefully avoids partisanship and explains many of the problems which have caused the spilling of so much ink in the past on the basis of the factual evidence that actually exists, without calling in hypothetical Armenian prototypes or stressing to excess the claims of Rome simply because Rome is familiar, great and near at hand.

A few minor points may be questioned. On page 165, for example, the mosaics of St George at Salonica are assigned to "the mid fifth century", without mention of Torp's dating to the reign of Thedosios I, and on page 38 the fact that the Romans regarded as dangerous is explained on the grounds that "their God claimed absolute supremacy both spiritual and temporal"; the author should perhaps have added that this danger only arose when the faith had been formulated; there was no such threat in early times,

when Christ's teaching that what was Caesar's should be rendered to Caesar was still remembered. But these are minor points, and do not in any way detract from the value of the book as a whole. It is well produced and well illustrated, the illustrations, as well as the text, contain much unfamiliar material, and though the text is brief and of a summary character, there is a great deal of valuable new material contained within its limits.

D. Talbot Rice / Edinburgh

В. Н. Лазарев, *Мозаики Софии Киевской.* С приложением статьи А. А. Белецкого *О греческих надписях на мозаиках.* Гос. изд. «Искусство». Москва, 1960, pp. 212, 100 tableaux + 30 fig. en texte + 3 tabl. en couleurs.

On connaissait depuis bien longtemps la cathédrale de Ste Sophie à Kiev comme un important monument de l'ancien art russe. Mais ce sont justement les travaux de restauration, entrepris par les savants soviétiques au cours des dernières dizaines d'années qui nous ont fait connaître ce monument dans toute sa splendeur et richesse. Les travaux de restauration sur les fresques, effectués en 1934—1938 et en 1948—1949, furent repris en 1952 et continuent jusqu'à présent, de sorte qu'il faudrait attendre encore quelques années, avant de pouvoir étudier ces fresques d'une manière exhaustive. En 1952—1954 on restaura les mosaïques, et c'est grâce à cela qu'un rare connaisseur de l'ancien art russe et byzantin, comme l'est V. N. Lazarev, a pu nous offrir sa magnifique monographie. Avant d'aborder la description des mosaïques, il a traité, en guise d'introduction, certains problèmes d'ordre général et a donné une caractéristique de l'époque historique. L'Eglise de Ste Sophie fut construite en 1037, au temps de Jaroslav le Sage (1019—1054) et fut consacrée en 1046, tandis que les fresques et les mosaïques furent ajoutées à deux reprises, en 1042—1043 et en 1061—1067, comme l'a prouvé assez bien le prof. Lazarev. En analysant le cycle iconographique, le savant soviétique a relevé quelques détails qui témoignent d'un traitement indépendant, dans une certaine mesure, de la pratique byzantine. Ainsi, il a mentionné la présence quelque peu insolite des deux figures, comme celles de St Epiphane de Chypre et de St Clément de Rome: si le culte envers le premier doit être attribué à la réputation dont il jouissait, parmi les Russes de l'époque, comme docteur de l'Eglise et écrivain, le culte envers St Clément de Rome est lié à une tradition locale, qui avait son origine à l'invention des prétendues reliques du martyre par Constantin Philosophe-Cyrille lors de son voyage à Chersone en 860—861. Il est nécessaire de mentionner, sous ce rapport, aussi la figure de Jésus comme prêtre. On faisait preuve d'une certaine liberté, par rapport à la tradition byzantine, aussi dans le choix des fêtes représentées ici: ce choix fut imposé, selon l'opinion du prof. V. N. Lazarev, par les exigences russes spécifiques. Pour expliquer la présence des éléments fortement byzantins dans la décoration on doit admettre la participation d'un Byzantin: ainsi, il est plus que probable que la décoration fut réalisée non sans les conseils du métropolite Théopempte, Grec d'origine. On devrait supposer cependant, qu'à côté du métropolite Grec, il y avait d'autres personnages, d'origine russe, qui y prenaient part et dirigeaient le travail, pour ainsi dire, au point de vue «idéologique», c'est-à-dire dans l'esprit de la théologie dominante à l'époque. On peut admettre, avec l'auteur soviétique, que parmi les Russes, ce fut justement le futur métropolite Hilarion qu'on doit nommer comme conseilleur principal. En reconnaissant bien les traces de

l'influence byzantine, V. N. Lazarev a relevé cependant des traits russes spécifiques: « И как ни многочисленны те нити, которые тянутся от нее к Византии — écrit-t-il, — несомненным все же остается тот факт, что ее правильное историческое понимание возможно лишь в рамках русской художественной культуры. Даже в мозаиках — этой наиболее „греческой" части росписи — нетрудно отметить такие черты, которые несвойственны произведениям чисто византийского мастерства и которые находят себе наиболее близкие аналогии не в памятниках константинопольского круга, а в мозаиках Хосиос Лукас. Как известно, последние возникли на почве материковой Греции, подвергшейся неоднократным варварским вторжениям, в частности вторжениям славян, основательно смешавшихся с местным населением ».

Il est à noter que les mosaïques portent toujours des inscriptions en langue grecque, qui ont été déchiffrées et analysées soigneusement par A. A. Beleckij. En lisant ces inscriptions, il n'est pas difficile d'en découvrir de nombreux cas d'une transcription purement phonétique de même que plusieurs erreurs orthographiques, avant tout dues à l'iotacisme etc. On constate, en général, qu'un nombre assez limité de ces inscriptions pourrait être considéré exempt d'erreurs. En acceptant la participation du métropolite Théopempte à l'exécution de l'ornementation de l'église, on ne voit guère, comment a-t-on pu consentir à ajouter de telles inscriptions. Il n'est pas facilement concevable qu'en représentant du haut clergé byzantin au XIe siècle ait eu une connaissance aussi pauvre de l'orthographe grecque. On doit reconnaître cependant que le texte des inscriptions ne permet aucune conclusion sûre quant au problème de l'appartenance ethnique des peintres et des maîtres qui ajoutaient les inscriptions. En se posant la question de l'origine des peintres qui ont exécuté les mosaïques, le prof. Lazarev arrive à la conclusion qu'on doit voir ici l'œuvre des maîtres byzantins, qui provenaient des diverses régions de l'Empire et non seulement de la capitale, mais qui travaillaient en collaboration avec des maîtres russes. C'était précisément cette collaboration qui donna naissance à ces particularités de la décoration qui lui attribuaient le caractère spécifique, malgré les traces de l'influence de Byzance.

On est encore assez loin d'une appréciation juste et complète sur les rapports byzantino-slaves dans le domaine de l'art. La publication du savant soviétique, avec les riches matériaux qu'elle contient, et avec l'analyse profonde et équitable qu'on y trouve, constitue, sans nul doute, un apport précieux pour la solution du problème.

I. Dujčev / Sofia

Ernst Kitzinger, *The Mosaics of Monreale*. E. Flaccovio, Palermo, 1960. (Published under the auspices of the Ignazio Mormino foundation of the Banco di Sicilia for the economic, cultural and tourist development of Sicily).

This is the first of a series of three volumes to be devoted to the Cathedral of Monreale and its decoration. All will be isued in two editions, an English and an Italian. The present volume deals with the mosaics, which are illustrated on 118 colour plates, most of them of details or individual figures, and on four large folding diagrams, showing the disposition of the mosaics in the transepts and nave of the church. There are also 49 plates in half tone, most of them devoted to comparative material. These, 16 of the

colour plates, and the text occupy 121 pages of this large folio volume; the other colour plates are together at the end.

The text is in five sections, dealing respectively with The Lay-out, of the Mosaics, Chronology, Iconographic Prototypes, Techniques and Procedures, and The Style and its Sources. The last of these sections is subdivided into three parts, The Individual Figures, Composition, and The Mosaic in Relation to the Architecture. There is a brief summary at the end entitled Epilogue, and an appendix on The State of Preservation of the Mosaics, in which the various restorations which the mosaic have undergone are discussed.

The first section is purely factual and adds little that is new to our information. In the second Dr Kitzinger concludes that the work was begun towards the end of the seventies of the twelfth century — the Cathedral was founded in 1171 — and that it was finished during the reign of William II (1166—1189). In this he favours a more rapid progress than did Dr. Demus in his Mosaics of Norman Sicily, who considered that work went on into the nineties. Evidence that the last mosaics to be set show signs of hasty workmanship supports Kitzinger's contention that things were speeded up in order to finish the decoration during William II's reign.

The iconographical study is concentrated on certain scenes, especially those from the lives of Peter and Paul, and was undertaken with the object of determining the source of inspiration rather than that of tracing the ultimate origin of every subject. It leads Dr. Kitzinger to conclude that the mosaics of the Palatine chapel constituted the main source of inspiration, though at Monreal more space was available, so that the scenes could be extended and also additional ones could be included. For these, and guidance as to various details of the others, the mosaicists of Monreale drew from a new, independent, non-Sicilian source. Inspite of the presence of a number of western saints — St Thomas a Becket among them — and of obvious Italian or Roman elements, the iconography suggests that the source of the new inspiration should be sought in the Byzantine world. In Dr. Kitzinger's opinion the prototype cannot have been a manuscript, but must originally have been conceived as a large scale wall decoration, and the inspiration was conveyed by means of model books, which must have formed part of every normal workshop equipment. It may be questioned whether, in his discussion of this matter, Dr. Kitzinger accords enough importance to the verbal or written record like that set out in Dionysios of Fourna's Guide. It, admittedly, is of late date, but such things must have existed earlier.

In the discussion of the techniques any theory of studio worked mosaics is completely discredited. The designs must have been sketched out on the walls and the mosaics were then set freehand, following the broad cutline of the sketch. The work, he thinks, was done by a disciplined and trained team, under the direction of a single mastermosaicist, though the men worked as individuals. A similar conclusion had previously been reached by Demus.

With his chapter on style Dr. Kitzinger begins to explore new ground. He distinguishes two manners, one in the Peter and Paul scenes, where the figures are tall and elongated, and the other in the Old Testament scenes, where they are squatter, but these are only distinctions of hand, not of school. More important, he also concludes that the Monreale style is in many respects distinct from those of other monuments in Sicily, and he suggest that its source is to be found in the Byzantine world. For him the Monreale mosaics are to be regarded as belonging to a branch of Byzantine art which he distinguishes as the Comnene dynamic style, and he cites as other examples of it

the paintings of Nerez, Djurdjevi Stupovi, Kurbinovo, Markova Varos near Prilep and some at Kastoria, all from Macedonia, Spasa Nereditsa in Russia, Qaranleq Kilisse in Cappadocia and Lagoudera in Cyprus, and adds to the list the angels and the Virgin in the porch at St Angelo in Formis, which he assigns to the twelfth and not to the eleventh century, like the rest of the work there. This Comnene style is marked by a new vigour, by an increased interest in movement for its own sake, and by a love of agitated, wind-blown draperies, but not, in Kitzinger's view, by any search for humanism. It emanated, he thinks, from Constantinople, though no monuments survive there.

This distinction of a universal Comnene style is important, and Dr. Kitzinger is to be congratulated on being the first to isolate it. But certain questions rise to mind, for it must surely be admitted that what distinguishes the Nerez paintings is humanism rather than dynamism, while the only large scale monument of the Comnene period that we have in Constantinople, the John panel in Sancta Sophia, is in an entirely distinct linear manner, where a static rather than a dynamic approach is characteristic. Should not the humanism of Nerez perhaps also be associated with the capital and the dynamic style be regarded as a forerunner of the so-called Macedonian school of painting in the fourteenth century, the home of which should be sought in Salonica ruther than Constantinople? The problems are intriguing, and it is to be hoped that Dr. Kitzinger will take them further at some future date.

In the chapter on composition Dr. Kitzinger stresses the interest in the rhythmic interplay of the figures — a feature that must be regarded as an essential part of the dynamic Comnene style — as well as the attention that was paid to correlating the scenes one with another to produce a unified decoration. He suggests that at Nerez the painters had the same ends in mind, for there also the wall was treated as a flat unified space and not as a series of individual, limited areas, as was usual in most Byzantine churches. But surely the problem of decorating a flat wall was something that had been tackled in much earlier times in the great basilicas, both in east and west; it was also one which confronted the frescoe painters in St Sophia at Ochrid about 1050. The way in which the vast wall spaces at Monreale were dealt with was, unquestionably, impressive. But from a purely aesthetic point of view it may be questioned whether the results were as satisfactory as those to be met with in numerous smaller Byzantine churches, where the domes and vaults, the arches and the niches, presented surfaces ideally suited to mosaics, and where the artists seemed to utilise even the open spaces between the opposing curves as vital parts of their compositions, so giving an entirely original spatial effect; such a scene as the Annunciation in one of the squinches at Daphni, where the angel seems to address the Virgin across the void between them, may be noted. For this very reason the mosaics of the Martorana in Palermo are probably the most successful and attractive of all the Sicilian mosaics.

Dr. Kitzinger's suggestion in the final chapter that the architect and the master-mosaicist are to be regarded as one and the same man will give rise to even more speculation. That the master-mosaicist was a Greek was suggested by Demus and will no doubt be generally agreed to. That the architect, who must have been intimately familiar with western building styles in general and with Sicilian ones in particular, also came from the east seems, however, hardly credible. The Greeks may have been ready to learn from what they encountered abroad and to do all they could to suit the demands of their foreign patrons, but surely the structure of Monreale indicates a profounder familiary with western ideas than could be learnt by a grown and formed artist? And if a man could adopt so western a style as an architect, why did he retain

so Byzantine a manner as a mosaicist? Surely a close collaboration between two individuals, the one a western trained architect, the other a Byzantine trained master-mosaicst, would be more likely? The mosaics and the building certainly show a considerable degree of homogeneity, but it is surely no greater than could be accounted for by a close collaboration.

As this brief summary will have indicated, this is not only an informative account of an important mosaic decoration, but also an extremely suggestive thesis. Dr. Kitzinger's text is to be most heartily welcomed, and the mass of superb colour plates that accompany it really serves to convey an idea of the mosaics themselves. It is truly magnificent volume, and the author and the publishers are alike to be congratulated. Only the price, at 65 dollars, will daunt the purchaser and Dr. Kitzinger would be rendering a real service to scholarship if his study of the style could be published aport as an article in a journal.

D. Talbot Rice / Edinburgh

В. Н. Лазарев, *Фрески Старой Ладоги.* Институт истории искусств Акад. наук СССР. Гос. изд. «Искусство». Moscou, 1960, 216 pp., avec 14 illustrations en texte et 108 tableaux.

Le savant sociétique bien connu, le prof. Viktor Nikitič Lazarev, vient de nous offrir une nouvelle publication d'un intérêt particulier. Il faudrait chercher sur la carte géographique la place de Staraja Ladoga: on la trouvera dans le Nord lointain, et le livre est dédié à la décoration de l'église Saint Georges qui se trouve auprès du lac. Aurait-on supposé qu'il existe ici, à quelques milliers de kilomètres de Constantinople, capitale de l'Empire byzantin, un monument où on découvre les traces de l'influence de l'art byzantin? Il faut, sans doute, étudier la publication de V. N. Lazarev, pour connaître l'ancien art russe, mais aussi pour connaître toute l'étendue du rayonnement de l'influence artistique de Byzance. Il faut avertir que par son plan architectural l'église mentionnée n'offre presque rien de spécial: une édifice presque carrée, avec quatre piliers et trois absides, avec une seule coupole, c'est-à-dire dans le style architectural des édifices du Novgorod de la seconde moitié du XIIe siècle. En effet, comme le prouve V. N. Lazarev, l'église fut construite fort probablement en 1165 et décorée vers 1167 ou pendant les années suivantes. Les fresques ne se sont pas conservées intactes: elles ne nous sont parvenues qu'en fragments, qui pourtant suffisent pour nous donner une idée juste de la décoration primitive. Restaurées en 1927 et en 1933, elles sont considérées par l'auteur comme un des monuments les mieux conservés de la peinture murale du XIIe siècle. En analysant en détail les fresques, le savant soviétique a pu relever ce qu'il y a de plus intéressant non seulement au point de vue de l'histoire de l'art vieux-russe, mais aussi de l'art byzantin. Les fresques de Staraja Ladoga sont l'œuvre de deux maîtres qui ont su cependant conserver une grande unité de style. En cherchant à répondre à la question de la nationalité des peintres, V. N. Lazarev a touché le problème de la formation des écoles artistiques nationales, et a formulé à ce propos des suggestions persuasives. Sans nier l'importance de l'influence byzantine, et son rôle pour le développement des écoles d'art nationales, il faut reconnaître la signification des éléments ethniques. Les fresques de Staraja Ladoga représentent, parmi les monuments de la peinture russe du XIIe siècle, ceux qui reflètent de plus l'influence byzantine.

Il me semble pourtant qu'on ne pourrait pas qualifier ces monuments de « grécophiles », ou de parler d'« une peinture grécophile de Novgorod ». Byzance n'était nullement un empire grec, et la civilisation byzantine représentait quelque chose de plus qu'une civilisation grecque médiévale. On aurait préféré, pour cette raison, entendre parler plutôt des monuments « byzantinizants ». Or, en déterminant les fresques de Staraja Ladoga comme « grécophiles », le prof. Lazarev affirme qu'on ne pourrait pas les attribuer à des peintres byzantins, mais aux maîtres novgorodiens. Un certain nombre de détails peuvent être indiqué en appui de cette thèse. Ainsi, ornement, ajouté aux peintures murales, bien que remontait à des sources byzantines, est enrichi par de motifs d'origine typiquement novgorodienne. Les inscriptions que l'on lit à côté des fresques, sont caractérisées par certains traits propres au dialecte de Novgorod. En attribuant cet art à l'école de la grande ville russe, il faut préciser la chronologie: les fresques de Staraja Ladoga correspondent à une telle étape quand la peinture de Novgorod était encore sous la domination de l'influence byzantine. Il faut reconnaître au savant russe le mérite d'avoir relevé de manière éloquente le procédé de la stylisation linéaire comme trait caractéristique surtout de l'ancien art russe de l'époque et, par cela, d'avoir découvert une nouvelle méthode de datation. Au groupe des monuments qui portent les traces de l'influence byzantine, l'auteur a mis aussi les icônes des Novgorod: ici cette influence fut non seulement plus forte, mais resta empreinte pendant une période plus longue que dans la peinture rurale. On lira certainement avec un grand intérêt aussi les pages dédiées au problème des voies de la pénétration de l'influence byzantine. D'après l'opinion de V. N. Lazarev, cette influence était, sinon limitée, au moins plus forte dans les milieux princiers et aussi dans les milieux de l'Eglise, qui avaient des rapports avec l'Empire de Constantinople. Des éléments « démocratiques », c'est-à-dire d'un art autonome et spécifiquement russe pénétrèrent et s'affirmèrent dans l'ancien art de Novgorod ensuite de la décadence du pouvoir des princes. Ainsi, l'histoire de l'art de Novgorod se caractérise par cette lutte entre les éléments importés ou byzantinisants et les éléments locaux ou nationaux. Il me semble cependant que cette thèse, si juste quant à l'histoire de la civilisation russe anciene, ne pourrait s'appliquer avec rigueur à l'histoire de l'art des Slaves du Sud, qui avaient d'autres possibilités de contact avec Byzance; par conséquent, l'nfluence byzantine pénétrait chez eux par des voies diverses, non limitées dans la cour des princes et dans les milieux ecclésiastiques. Relevons, à la fin, l'affirmation du prof. Lazarev, que même les fresques de Staraja Ladoga, qui expriment si bien la tendance byzantinisante, sont imprégnées de traits « novgorodiens », c'est-à-dire restent toujours œuvres de l'art russe et non byzantin, au sens strict du mot.

Ce sont donc non seulement les historiens de l'ancien art russe, mais aussi les byzantinistes et surtout ceux qui étudient les rapports byzantino-slaves dans le domaine de l'art, qui liront avec énorme profit et sincère reconnaissance, l'excellente monographie de l'érudit soviétique.

I. Dujčev / Sofia

D. Koco et P. Miljković-Pepek, *Манастир*. Skopje, 1958, pp. 127 + fig. dans le texte 116 + pl. hors-texte XLIII (Филозофски Факуутет на Универзитот Скопје, Историко-филолошки Оддел. Посебни издания, 8).

Excellente monographie sur un monument d'une importance considérable: l'église conventuelle du village de Manastir, dans la région de Moriovo, en Macédoine. Actuelle-

ment l'église est consacrée à la Vierge, à l'origine elle était placée sous le vocable de Saint-Nicolas. C'est une basilique à trois nefs. En dehors des parties hautes et du mur occidental de la grande nef, qui ont été reconstruits au XIXe siècle, l'édifice conserve sa décoration originale. Seules quelques figures isolées de saints, l'iconostase et les scènes du cycle évangélique placées immédiatement sous la voûte de la grande nef ont été repeints à une époque plus récente.

Les deux premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à la description, à la date et à l'histoire du monument. Le lecteur est informé avec précision sur les diverses restaurations et sur l'état primitif de l'édifice. L'attention est particulièrement retenue par deux inscriptions grecques qui se trouvent dans la grande nef et dans le bas-côté nord, et dont de très lisibles facsimilés reproduits pp. 9 et 98—101 offriront à un paléographe l'occasion d'une transcription exacte. L'inscriptions de la grande nef constitue la dédicace proprement dite et précise que l'église avait été entièrement reconstruite en 1095 par le protostrator Alexis, parent par alliance de l'empereur Alexis Ier Comnène, puis restaurée une seconde fois, en 1271, sous le règne de Michel VIII Paléologue. L'inscription du bas-côté nord accompagne le portrait de l'auteur de la restauration du XIIIe siècle, l'hiéromoine et cathégoumène Akakios, désigné en qualité de second fondateur. Toutes les fresques les plus anciennes datent de l'époque de ces inscriptions et les sondages effectués par les auteurs permettent d'affirmer qu'il n'y en a jamais eu d'autres. L'église rebâtie à la fin du XIe siècle a donc attendu plus de cent cinquante ans pour recevoir un décor peint. Le fait mérite d'être signalé. Une comparaison pourrait être soutenue dans ce sens avec l'église de Žiča dont les fresques ont été exécutées au moins une dizaine d'années, sinon d'avantage, — entre 1209 et 1219—1235, — après l'achèvement des travaux de maçonnerie; cependant l'écart chronologique est loin d'avoir la même importance dans les deux cas.

Vient ensuite une étude attentive des données historiques relatives à la fondation de 1095 et aux destinées ultérieures du monastère. Les auteurs cherchent à préciser la carrière et les liens de parenté avec l'empereur Alexis Comnène du protostrator Alexis qui avait reconstruit l'édifice de fond en comble. D'intéressantes hypothèses sont avancées sur les circonstances qui ont permis d'entreprendre les travaux. Des inscriptions datées de 1506 et de 1592 permettent d'affirmer, d'autre part, que l'église et le monastère auquel elle se rattachait ne furent pas abandonnés à l'époque turque.

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'examen de l'architecture de l'église de Manastir et des peintures qui la décorent. L'analyse des formes architecturales, — une basilique voûtée sans narthex, — engage à soutenir des rapprochements avec d'autres monuments de la Macédoine. Il s'agirait d'un domaine artistique différent à la fois de celui de Constantinople et de la Grèce continentale. L'empire fondé par le tsar Samuel après l'invasion de Jean Tzimiscès avait contribué au développement de traditions artistiques locales. La remarque complète et modifie en une certaine mesure les conclusions formulées dans l'ouvrage capital de Gabriel Millet sur *L'école grecque dans l'architecture byzantine* (Paris, 1916).

L'étude comparative des fresques forme, comme de juste, la partie essentielle de l'ouvrage. Une description détaillée nous est offerte, tout d'abord, des sujets et de leur distribution sur les murs de l'église. Des schémas appropriés ainsi que de nombreuses illustrations rendent aisée la lecture. Notons, en particulier, l'admirable figure de saint Sozontos (fig. 108), l'attitude peu commune de saint Bathélemy et de Simon le Zélote qui échangent le baiser de paix dans la scène de la Communion des apôtres (pl. XIV),

l'intéressante représentation d'Abraham (pl. XXXII; cf. les remarques de A. Grabar dans *Historische Zeitschrift*, 1960, p. 348), le naturalisme un peu déconcertant de tel détail de la composition de l'Arbre de Jessé (fig. 98) ou bien encore l'image qui illustre l'Echelle Spirituelle de Jean Climaque et dont il semble que ce soit ici le plus ancien exemple conservé dans l'art monumental (fig. 115).

Cependant c'est le style qui retient tout spécialement l'attention. Le dessin et la manière de rendre le modelé peuvent engager à distinguer, dans les peintures de Manastir, trois groupes dont chacun correspond à une étape particulière de l'évolution de l'art byzantin entre le XIe et le XIIIe siècle. Il n'en reste pas moins que l'ensemble a été certainement exécuté en 1271. Tel personnage ou tel ornement rappellent d'une façon frappante des œuvres plus anciennes, et notamment les fresques du XIIe siècle découvertes au cours de ces dernières années en Macédoine, à Nerezi, à Kurbinovo et dans plusieurs églises de Castoria. Autant de traits d'archaïsme que l'on distingue pourtant dans un certain nombre de monuments du XIIIe siècle situés en d'autres régions du domaine byzantin, par exemple en Cappadoce, à Trébizonde et à Egine. D. Koco et P. Miljković-Pepek ont fait preuve de beaucoup de lucidité en insistant sur ces dernières comparaisons. C'était mettre en lumière l'un des aspects les moins connus du style du temps des Paléologues, fidèle à l'origine à des traditions immédiatement antérieures. Ainsi que dans la nature, rien ne se perd dans l'art. La conclusion présente un intérêt général: l'intérêt des peintures de Manastir qui ont fourni l'occasion de la formuler paraîtra d'autant plus considérable.

A. Frolow / Paris

P. Mijović, *Бококоторска сликарска школа XVII—XIX вијека. I, Зограф Даскал Димитрие.* Titograd, 1960, pp. 95+XXIV planches. (Историски Институт НР Црне Горе).

L'art religieux de style byzantin est représenté dans les Bouches de Cattaro, entre la fin du XVIIe siècle et le milieu du XIXe siècle, par quatre générations de peintres d'une même famille originaire de Risan, les Dimitrijevići-Rafailovići. La présente monographie constitue le premier volume d'une étude d'ensemble que l'auteur se propose de consacrer à l'activité de ces artistes dont la production présente, tout d'abord, l'intérêt incontestable d'une prise de conscience nationale, attestée par des signatures la fin du XVIIe siècle et le milieu du XIXe siècle, par quatre générations de peintres d'une famille originaire de Risan, les Dimitrijevići-Rafailovići. La présente monographie constitue le premer volume d'une étude d'ensemble que l'auteur se propose de consacrer à l'activité de ces artistes dont la production présente, tout d'abord, l'intérêt incontestable d'une prise de conscience nationale, attestée par des signatures comme народни зограф ou зограф словенскаго языка: « peintre national », « peintre de race slave ».

Un essai substantiel sur la généalogie des Dmitrijevići-Rafailovići forme la première partie de l'ouvrage. L'auteur précise la succession chronologique des noms qui nous sont parvenus. L'occasion est offerte ainsi de corriger plusieurs attributions inexactes, accréditées jusqu'ici dans la science. Il convient, en particulier, de renoncer à reconnaître un peintre dans le Nicolas Rafailović dont le nom figure sur une icône de Split: il s'agirait plutôt du donateur.

Vient ensuite une étude détaillée sur l'œuvre du fondateur de la dynastie, le peintre

Dimitrije. Ce sont les fresques de Saint-Georges à Šišići exécutées vers 1692, la décoration de l'église de Mrkova dans la presqu'île de Luštica qui date de 1704, enfin les peintures murales de Saint-Nicolas à Pelinovo qu'il convient d'attribuer aux années 1717—1718 et dont l'importance est d'autant plus considérable qu'elles nous présentent une illustration très développée du Ménologe, inspirée notamment des monuments balkaniques et athonites plus anciens et de l'art des icônes russes. On saura gré à l'auteur d'avoir identifié tous les sujets dont se compose ce calendrier figuré; on enregistrera aussi son intention de nous apporter prochainement une étude comparative de tous les cycles iconographiques de cette catégorie.

Un dernier chapitre est consacré aux icônes de Dimitrije. La plus ancienne fait partie de la Déesis de l'église Saint-Luc à Cattaro. Elle date de 1698. D'autres sont conservées à Mrkova, à Savina et à Morača où il semble que Dimitrije avait appris les rudiments de son art. La qualité de ces peintures sur bois est, dans l'ensemble, supérieure à celle des fresques du même peintre. Ceci constitue peut-être l'une des particularités les plus remarquables de l'art de Dimitrije dont le niveau baisse progressivement avec le temps. Les analyses attentives de P. Mijović font ressortir cette évolution à rebours. La leçon s'adresse aux historiens de l'art qui sont souvent tentés d'admettre que le talent d'un peintre s'accroît en même temps que son expérience.

L'ouvrage est accompagné d'un très utile *Index nominum sanctorum et festorum qui in menologio commemorantur.* Les illustrations sont bonnes et bien choisies.

A. Frolow / Paris

Byzantinische und französische Buchmalerei im Mittelalter. Zur Ausstellung der Pariser Nationalbibliothek 1958.*

Die Handschriftenabteilung der Bibliothèque Nationale in Paris hat die Kunsthistoriker in den letzten Jahren mit drei Ausstellungen von außergewöhnlichem wissenschaftlichem Wert beschenkt. 1954 und 1955 zeigte sie in verschwenderischer Fülle und großzügig unterstützt von allen Bibliotheken Frankreichs die Buchmalerei dieses Landes aus dem siebenten bis zwölften, bzw. dreizehnten bis sechzehnten Jahrhundert. Im Jahre 1958 gewann der Besucher in der Galerie Mazarine einen Überblick über die kostbarsten Bilderhandschriften der „fonds grecs" der Nationalbibliothek, die ergänzt wurden durch einige Leihgaben aus anderen Sammlungen, und die man durch karolingische und romanische Handschriften Frankreichs gleichsam kontrapunktiert hatte, um eine Ausstellung unter dem vielversprechenden Titel „Byzance et la France médiévale" zustandezubringen.

Kaum eine andere Bibliothek könnte sich mit einem solchen Erfolg an die Aufgabe wagen, die Geschichte der byzantinischen Buchmalerei mit Hauptwerken aus allen Epochen darzustellen, wie es die Pariser Handschriftensammlung vermag. Ihre fünftausend griechischen Manuskripte bilden die bedeutendste Konzentration derartiger Werke an einem Ort: ein Neuntel aller überhaupt auf der Welt vorhandenen griechischen Handschriften. Über die Geschichte dieser Bestände berichtet der Konservator der Fonds grecs, Charles ASTRUC, in einem von berechtigtem Stolz diktierten Aufsatz am Beginn des Kataloges der Ausstellung. Königliche Macht, die Gunst geschickter

* Infolge unvorhergesehener Umstände kann diese 1958 geschriebene Betrachtung erst jetzt veröffentlicht werden.

Sammler und die Aktivität befähigter Bibliothekare haben zu einem kontinuierlichen Anwachsen geführt: von den ersten 25 Codices, die Charles VIII im Jahre 1495 als Beute aus der aragonesischen Bibliothek in Neapel mitbrachte, über die 600 Manuskripte des Kardinals Ridolfi, die als Besitz der Katharina von Medici 1599 in die königliche Bibliothek gelangten, und die 870 Bände aus der Sammlung des Ministers Colbert, die 1732 einverleibt wurden konnten, bis zu den 405 Codices Coisliniani, welche die Französische Revolution 1795 in die Nationalbibliothek brachte, und den mittlerweile etwa 1400 Bänden des Supplément grec (seit 1740), in das alle Neuerwerbungen eingestellt werden.

Der Katalog der byzantinischen Ausstellung ist sorgfältig und ausführlich von Jean PORCHER, dem Chefkonservator des Cabinet des Manuscrits, und Mlle. Marie-Louise CONCASTY, unterstützt von Mlle. Marie-Thérèse LE LÉANNEC, geschrieben, dazu mit 36 Abbildungen, 4 sehr zuverlässigen Farbtafeln und einem farbigen Umschlagbild befriedigend ausgestattet. Die Verfasser legen in einem einleitenden Aufsatz das wissenschaftliche Anliegen ihrer Ausstellung dar und ziehen selbst erste Schlußfolgerungen aus dem von ihnen präsentierten Material.

Dieses beginnt zeitlich mit einem Fragment einer Papyrusrolle des 1. oder 2. Jahrhunderts (Suppl. gr. 1294, Kat.-Nr. 2) mit einigen recht derb wirkenden Malereien zu einem noch nicht identifizierten literarischen Text. Das Interesse des Besuchers wendet sich danach gleich einem der absoluten Höhepunkte der Ausstellung zu, den fünf mit Miniaturen versehenen Blättern aus dem Codex Sinopensis (Suppl. gr. 1286, Kat. 1). Die Verbindung von hellenistischem Illusionismus in freundlicher Farbigkeit mit dem dunklen Pathos der ausdrucksvollen Blicke aus den großen Augen schwarzhaariger Syrer und mit der mittelalterlichen Lehrhaftigkeit der Propheten, die ihre Texte halten und auf die Szenen deuten, kennzeichnet die Übergangssituation zwischen den Epochen, in der diese Handschrift des Matthäusevangeliums aus dem 6. Jahrhundert verfertigt wurde.

Kunstgeschichtlich besonders interessant sind byzantinische Evangelistenbilder, die im späten Mittelalter in eine Handschrift des 11. Jahrhunderts eingeklebt wurden (Suppl. gr. 905, Kat. 7), die aber wahrscheinlich schon im 8. oder allenfalls im 9. Jahrhundert entstanden sind. Sie würden bei dieser Datierung ein kostbares Dokument für die Buchmalerei aus der sonst so kunstarmen Zeit des Bilderstreites bilden. Vergleichbare Gestalten gibt es freilich in mehreren Manuskripten der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts. Die für Byzanz ungewöhnlich großen sitzenden Evangelisten, über 20 cm hoch, sind mit einem weich geführten, ziemlich breiten Pinsel in verhaltenen Tönen leicht modelliert und sehen sich alle in Typus und Haltung sehr ähnlich. Eine „Individualisierung" der Evangelisten durch Verschiedenheit der Gesichtszüge und durch abwechslungsreiche, oft ekstatische Gestikulation, wie sie für westeuropäische Evangelistenporträts der gleichen Zeit charakteristisch ist, fehlt hier zugunsten einer gleichbleibenden gelehrtenhaften Ruhe. Die gekrümmte Haltung, die lineare Zusammenfassung der Gestalten und vor allem die bizarr entstellte Perspektive von Sessel und Fußbank erinnert trotzdem lebhaft an angelsächsische oder karolingische Miniaturen.

Den Kern der Ausstellung bildeten die achtundvierzig unter dem Titel "L'art de la Capitale" zusammengefaßten Handschriften aus Konstantinopel oder zumindest aus dem unmittelbaren Ausstrahlungsgebiet der hauptstädtischen Kunst. Beglückt beugte man sich über die für Kaiser Basilios I. Makedo (880—886) geschriebene Homeliensammlung des Gregor von Nazianz (Gr. 510, Kat. 9) und über den „Pariser Psalter" (Gr. 139, Kat. 10) aus dem frühen 10. Jahrhundert. Obwohl Fenstervorhänge an dieser Stelle das Sonnenlicht stark abschirmten, fiel die Farbintensität der Miniaturen in diesen beiden künst-

lerisch bedeutendsten Handschriften der mittelbyzantinischen Zeit auf. Dabei sind die Töne in der Gregor-Handschrift im allgemeinen etwas gedämpfter als im Psalter. Der erstgenannte Codex war die größte ausgestellte byzantinische Handschrift, und der Psalter hat im Unterschied zu den übrigen meist sehr zierlichen Psalterien dieser Zeit ebenfalls ein respektables Format. So wirken die Bilder durch ihre Dimensionen fast wie selbständige Gemälde. Dabei tritt freilich das Kompilatorische ihrer Kompositionen, das durch die Nachahmung kontinuierlich fortlaufender Rollenillustrationen bedingt ist, stark hervor. Die Gesetze einer geschlossenen Bildfläche werden noch unzureichend beachtet, die Künstler addierten einfach in sich gefestigte Einzelfiguren oder -gruppen. Umso lebhafteren Eindruck machen die plastische Kraft und der malerische Reichtum in der Modellierung eben dieser Einzelfiguren, ganz besonders im Psalter. Diese Hauptwerke der „makedonischen Renaissance" stehen — trotz gewisser Härten im Faltenwurf und in der Körperbewegung — der hellenistischen Malerei offenbar näher als die drei Jahrhunderte älteren Miniaturen der Purpurcodices von der Art des Sinope-Fragments (Kat. 1).

Ein ebenso großer wissenschaftlicher und auch ästhetischer Gewinn wie die Begegnung mit den beiden Spitzenleistungen der mittelbyzantinischen Buchmalerei war der Überblick über das ganze Feld der hauptstädtischen Illuminationskunst des 10.—15. Jahrhunderts, den man gewinnen konnte. Die allgemeine Höhe der künstlerischen und besonders der technischen Qualität zumindest bis zum 12. Jahrhundert und die Stabilität der Tradition in Farbgebung, Figurenstil und Ornamentik prägten sich ein. Mehrere bedeutende Werke sind auch hier hervorzuheben. So etwa die ganz in antikischem Kontrapost dastehenden Evangelisten auf Goldgrund im Gr. 70 (Kat. 11) aus der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts, lebhafte Zeugnisse der Renaissancegesinnung der höfischen Kunst dieser Jahrzehnte. Völlig voneinander unterschieden wirken die reich mit Gold gehöhten, silhouettenhaften, zierlichen Bildchen des Evangeliars Gr. 74 (Kat. 21) aus der Mitte des 11. Jahrhunderts und die mächtigen, ikonenhaften, feierlich-steifen Kaiserbilder der Chrysostomos-Homelien für Nikephoros III. Botaniates (Coisl. 79, gegen 1078, Kat. 29), von denen eines auf dem vom Pariser Meister MOURLOT gedruckten kostbaren Plakat für die Ausstellung warb. Besonders reizvoll in ihrer höfischen Verfeinerung sind die märchenhaft funkelnden, ganz teppichhaft flächig komponierten, goldenen Paradieslandschaften zu den Marienpredigten des Mönches Jakobus von Kokkinobaphos aus dem 12. Jahrhundert (Gr. 1208, Kat. 36), und die Gregorshomelien Gr. 550 (Kat. 40), ebenfalls 12. Jahrhundert, mit ihren entzückenden profanen Nebenszenen und Tierbildern. Von hohem Interesse für die Kenntnis von den Verfahren mittelalterlicher Miniatoren bei der Schaffung ihrer Bilder waren die lockeren, skizzenhaft sparsamen und ganz sicher hingesetzten Vorzeichnungen für stehende Evangelisten im Gr. 73 (Kat. 24) aus dem 11. Jahrhundert.

Gelegentlich fielen Qualitätsunterschiede zwischen Figurendarstellung und Ornamentik auf: im Gr. 224 (Kat. 25), 11. Jahrhundert sind für die Figuren dunkle, trübe Farben, für das sehr schöne Ornament kräftig leuchtende Farben verwandt worden; im Coisl. 31 (Kat. 30), 11. Jahrhundert, steht den flüchtig und recht derb gemalten Evangelisten ein sauberes und üppiges Ornament gegenüber; im Cod. Suppl. gr. 1262 aus dem Jahre 1101 (Kat. 33) sind die Figuren von präziser Zierlichkeit, während das Ornament zu großformig und nicht von bester Qualität ist. In allen diesen Fällen wird man das Zusammenwirken mehrerer verschieden befähigter Maler, in Einzelfällen vielleicht auch die unterschiedliche Begabung eines einzelnen Malers für Figur und Ornament annehmen dürfen.

Bei den späteren Handschriften, z. B. Suppl. gr. 612 vom Jahre 1164 (Kat. 45), Suppl.

gr. 1335 von ca. 1260—1270 (Kat. 46), Gr. 311 von 1336 (Kap. 49) und besonders Suppl. gr. 309 (Kat. 52) aus dem Jahr 1407 ist der Verfall einer guten Tradition deutlich abzulesen. Die letztgenannte Handschrift ist ja weniger als ein Halbjahrhundert vor dem Untergang von Byzanz entstanden. Weitere aufschlußreiche Beobachtungen ermöglichte die Ausstellung durch das Nebeneinander von konstantinopolitanischen und provinziellen Handschriften. Unter den süditalischen ragten der Band mit den Sacra Parallela des Johannes Damascenus (Gr. 923, Kat. 55) aus dem 9. Jahrhundert mit Randillustrationen im Goldgewänderstil und einem stark westeuropäisch-frühmittelalterlich anmutenden Figurentypus, sowie der Dioskorides-Codex Gr. 2179 (Kat. 57) aus der gleichen Zeit mit sehr großen und klaren Pflanzenzeichnungen hervor. Letzteren waren arabische Beschriftungen hinzugefügt, woraus zu schließen ist, daß die Handschrift, wahrscheinlich in normannischer oder staufischer Zeit, einem sarazenischen Arzt gehört hat.

An solchen Handschriften wie Gr. 277 (Kat. 71) aus Kappadokien, Anfang 10. Jahrhundert, und Suppl. gr. 1085 (Kat. 75) aus Bithynien, 10. Jahrhundert, ließen sich die starken Unterschiede feststellen, die besonders in der Farbgebung zwischen diesen kleinasiatischen und den hauptstädtischen Miniaturen bestehen. Dabei wurde deutlich, daß die kleinasiatischen Handschriften nach Farbe, Form und Motivschatz der Ornamentik den vorkarolingischen Buchmalereien Westeuropas viel näher stehen, als dies die konstantinopolitanischen tun. Die Vorbilderwahl der westeuropäischen Buchmaler im 7. und 8. Jahrhundert zielte zunächst wahrscheinlich auf die dekorativeren, stilgeschichtlich primitiveren, volkskunsthaften Erzeugnisse der orientalischen Provinzklöster, weil diese verständlicher erschienen als die verfeinerten Luxuserzeugnisse der Residenzstadt. Überdies war die Kunst Konstantinopels in diesen Jahrzehnten durch den Bilderstreit labil und wenig produktiv. Wir können diese Zusammenhänge freilich kaum belegen, da es keine zuverlässigen frühen Beispiele aus Kleinasien gibt, aber die Ähnlichkeiten zwischen merowingischen und späteren kleinasiatischen Miniaturen, die man auf der Ausstellung beobachten konnte, waren deutlich genug. Sie ließen es sehr spüren, wie bedauerlich für die Erforschung der Ost-West-Beziehungen im Frühmittelalter das Fehlen von ostchristlichen Handschriften aus dem 7. und 8. Jahrhundert ist.

Die späten Handschriften, welche die Überleitung der byzantinischen Traditionen in die westeuropäische Renaissancekunst andeuteten (z. B. kriegstechnische Darstellungen des 16. Jahrhunderts im Gr. 2521 (Kat. 90), die sich kaum von solchen des 11. Jahrhunderts im Gr. 2442 (Kat. 76) unterschieden!), seien hier übergangen, damit wir von dem eben aufgeworfenen Problem zu dem eigentlichen Anliegen der Ausstellung kommen, nämlich Material zum Studium der oft diskutierten Frage nach den „sources orientales de notre art d'Occident" bereitzustellen (Julien CAIN, Generaldirektor der Bibliothèque Nationale in seinem Vorwort zum Katalog).

Hier hätte man gerade für die früheste Zeit gern ein wenig mehr ausgestellt gesehen und es vor allem begrüßt, wenn die Konzentrierung auf Frankreich die Darbietung insularer oder insular beeinflußter Handschriften nicht ausgeschlossen hätte. Dies umso mehr, als gute Farbabbildungen dieser Handschriften noch recht selten sind. Auch wäre man natürlich beglückt gewesen, einmal die „Bibel Karls des Kahlen" von 846 (Lat. 1) neben den Gregors-Homelien von 880—886 (Gr. 510) sehen zu können, um ähnlich komponierte Hauptleistungen der beiden Renaissancen des 9. Jahrhunderts, der karolingischen und der makedonischen, vergleichen zu können. Es ist aber zweifellos leichter, an die Organisatoren einer solchen Ausstellung Forderungen zu stellen, als diese zu verwirklichen. Der Wunsch nach mehr Vergleichsmaterial steigt ohnedies bei einem derartigen Unternehmen, gerade weil schon so viel geboten wird, allzu leicht ins Un-

billige. Man möchte mehr Elfenbeinreliefs hinzugezogen finden als man es in Paris schon getan hatte, würde gern noch Textilien und Edelmetallarbeiten einbegriffen sehen, u. ä. m. Diese Begrenztheit haben die Initiatoren der Ausstellung selbst erkannt und im Katalog begründet. Sie zu sprengen hätte bedeutet den Charakter einer Bibliotheksausstellung aufzugeben und einen anderen, umfassenderen Ausstellungstyp mit völlig andersartigen Raumbedürfnissen zu wählen. Schon das Gebotene war, wie gesagt, viel und aufschlußreich.

Obwohl die karolingischen, romanischen und frühestgotischen Handschriften Frankreichs auf byzantinische Einflüsse hin ausgewählt waren, überwog doch zunächst der Eindruck grundsätzlicher Verschiedenheit. Asymmetrie, dynamisches Ausgreifen und Blickführung durch bewegte Linien in Frankreich stehen einer Neigung zu Symmetrie, zu in sich ruhender, harmonischer Abgeschlossenheit und teppichhaft gleichmäßiger Flächenfüllung in Byzanz gegenüber. In Konstantinopel bleiben die Rahmen der Bilder ganz zurückhaltend und sparsam — der „Pariser Psalter" bildet dabei eine bemerkenswerte Ausnahme —, aber die Rahmen sind stets „definitiv". Im Westen werden die Ränder der Bilder betont und ausgeschmückt, aber sehr oft überschritten und durchbrochen. Die Sparsamkeit der Initialen in Byzanz und die wuchernde Phantastik westeuropäischer Initialen sind bekannt und brauchen nicht näher belegt zu werden. In allen diesen Punkten stehen allerdings die kleinasiatischen, mesopotamischen, teilweise auch griechenländischen Buchmalereien (und man hätte gern auch syrische gesehen) den westlichen näher als die konstantinopolitanischen, weil sich die europäischen Künstler mit stilgeschichtlich begründetem besserem Verständnis den orientalischen Vorbildern zugewandt und die hellenistischen und klassizistischen Prototypen weit mühsamer in ihren Formenschatz eingearbeitet haben. Wahrscheinlich steckt auch eine gesellschaftliche Ursache dahinter: der Unterschied zwischen Klosterkunst aus völlig feudalisierten Gebieten im Osten wie in Frankreich, und höfischer Kunst aus einer städtischen Umgebung in Konstantinopel.

Die Übereinstimmungen, die für eine anregende Wirkung auch der hauptstädtisch-byzantinischen Kunst auf die westeuropäische Buchmalerei zeugen, umfassen ikonographische Schemata und figurale, besonders antikisierende Motive, sowie Ornamentdetails. Die karolingische Malerei hängt fast durchgängig von frühchristlichen Vorlagen ab, die auch in der mittelbyzantinischen Buchmalerei nachgebildet wurden. Für das 9. Jahrhundert haben wir es also vor allem mit einer ungefähr parallelen Entwicklung in Byzanz und in Frankenreich zu tun. Die Kunst von Reims ist, nach einem etwas kühnen Wort des Kataloges, die einer hellenistischen Provinz. Die byzantinischen Arbeiten waren freilich in der realistischen, d. h. antikisierenden Modellierung der Figuren durch malerische Farbabstufungen überlegen. Im 11. und frühen 12. Jahrhundert wurden, z. B. in Südfrankreich, in erster Linie frühbyzantinische Flecht- und Rankenornamente aufgegriffen. So hat man in der Ausstellung zu Recht einige Fotos von justinianischen Ornamenten aus Konstantinopel und Ravenna neben aquitanische Handschriften des 11. Jahrhunderts gelegt (Graduale aus Albi, Lat. 776, Kat. 111, u. a.). Daneben wurden in stärkerer oder schwächerer Umsetzung ins Eigenwüchsige bestimmte Formeln für die Darstellung des Gesichtes oder andere Einzelheiten vor allem aus der frühbyzantinischen, anscheinend nicht so sehr aus der gleichzeitigen mittelbyzantinischen Buchkunst geschöpft (Lektionar aus Reims, Ende 11. Jahrhundert, Reims Stadtbibliothek, ms. 294, Kat. 108; Jesajaskommentar des Hieronymus aus Cîteaux, erste Hälfte des 12. Jahrhunderts, Dijon, Stadtbibliothek ms. 129, Kat. 117).

In der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts wuchs in Frankreich das Verständnis für

konstantinopolitanische Errungenschaften: einerseits für die feine, ornamentale Präzision und den dekorativen Reichtum, andererseits für die Lebendigkeit der Figuren- und Naturdarstellung. Das durch Könige im Bündnis mit den Städtebürgern zentralisierte Frankreich, dessen Baukunst jetzt gotisch wird, bringt eine Kunstauffassung hervor, die sich durch die byzantinisch-hauptstädtische Kunst bestärkt findet. Byzanz ergreift förmlich Besitz von der Bildkunst des Okzidents — so formuliert es der Pariser Katalog mit einiger Übertreibung. Als Beispiele gelten nordostfranzösische Handschriften (Kat. 122—126), die Bibel von Souvigny (Moulins, Stadtbibliothek ms. 1, Kat. 130 — leider nicht ausgestellt), eine Bibel in Lyon, Stadtbibliothek, mss. 410—411 (Kat. 131). Bei der Vermittlung der byzantinischen Erfahrungen nach Frankreich spielte offenbar das Wirken französischer Buchmaler in den Kreuzfahrerstaaten des „Heiligen Landes" eine wichtige Rolle. Dort konnten französische, anglo-normännische, staufische und byzantinische Elemente verschmolzen werden, die zu Grundlagen für gotische Gestaltungsprinzipien wurden (Johannesevangelium von etwa 1130—1140, Lat. 9396, Kat. 133; Evangeliar aus dem dritten Viertel des 12. Jahrhunderts, Lat. 276, Kat. 135, u. a.).

Im Ganzen stachen freilich die Übereinstimmungen in der Ausstellung nicht so sehr ins Auge wie die Unterschiede. Es zeigt sich, daß man oft noch etwas leichtfertig über das Problem der byzantinischen Einflüsse urteilt, bei denen verschiedene Schichten voneinander zu scheiden sind. Am stärksten sind wohl ikonographische Gemeinsamkeiten, die freilich in großem Umfang auf die gemeinsamen frühchristlichen Wurzeln zurückgehen. Sie enthüllen sich erst bei einem noch größeren Überblick, als ihn eine Ausstellung bieten kann, in der immer nur ein oder zwei Miniaturen jeder aufgeschlagen hingelegten Handschrift sichtbar sind. Enge formale Anlehnungen des Westens an byzantinische Vorbilder sind nur an bestimmten Orten und zu bestimmten Zeiten festzustellen. Sie betreffen im allgemeinen nur einzelne Züge der Darstellungen. Die Bedeutung von Byzanz für das Aufkommen einmal eines monumentalen Sinnes, der sich in hieratischen Bildern offenbart, zum anderen einer antikisierenden edlen Bewegtheit und ausdrucksvollen Natürlichkeit der Gestalten ist, obwohl vorhanden, gar nicht so leicht zu fassen. Hier muß die Forschung noch durch sorgfältige Analysen weitergetrieben werden. Besonders wichtig scheint ferner die willige Aufnahme orientalischer Tier- und Pflanzenornamente im Westen, die teils durch Byzanz vermittelt, teils dem islamisch gewordenen Orient direkt entlehnt wurden. Hierbei sind Textilien und andere Arbeiten des Kunsthandwerks mindestens ebenso wichtig gewesen wie Buchmalereien.

Die Klärung der Beziehungen zwischen Byzanz und dem Westen ist wichtig, weil sie für die Erkenntnis des Entwicklungsganges der mittelalterlichen Kunst ausschlaggebend ist, und weil sie dem Wissen von den Kulturzusammenhängen in einer einheitlichen Menschheit dient. Bei einer genaueren Untersuchung der klassenmäßigen Triebkräfte der mittelalterlichen Kunstentwicklung wird man auch noch plausiblere Erklärungen für die lokalen und zeitlichen Konzentrierungen byzantinischer Einflüsse auf den Westen beibringen können.

Es ist erfreulich, daß man in der französischen Forschung derartigen Zusammenhängen besonders liebevolle und unvoreingenommene Aufmerksamkeit zuwendet. Ohne einen in Deutschland manchmal anzutreffenden „Kulturautarkie"-Gedanken weiß man die „immense autorité dont jouissait dans notre Moyen Age l'empire d'Orient" zu schätzen und leistet zur genaueren Bestimmung dieser Autorität so schöne Beiträge wie die Pariser Miniaturenausstellung vom Sommer 1958.

Peter H. Feist / Berlin

The Akathistos Hymn. Introduced and transcribed by E. WELLESZ. Monumenta Musicae Byzantinae. Transcripta, vol. IX. Copenhagen, Ejnar Munksgaard, 1957. Preface VII—XII, *Introduction, Text and Tables XIII—XCII, Transcription and Commentary 3—95, Appendix — Transcription* by J. RAASTED 97—106.

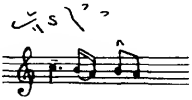
The importance of the Akathistos in Byzantine monodic music is the primary reason which led Professor E. Wellesz to transcribe this hymn as the first melismatic liturgical Chant. The present version of the Akathistos is taken from the Codex Ashburnhamensis 64. This Codex contains a collection of 72 Kontakia, the Hypakoai of the eight modes, the Alleluia verses and the chants for the Sunday Vespers and Pentecost. Among them the first and only completely preserved Kontakion is the Akathistos Hymn. The manuscript Ashburnhamensis 64 is of a rather early date rewritten at Grottaferrata in the thirteenth century by a certain scribe Symeon. The manuscripts known up till now were from the fourteenth and fifteenth centuries and mainly comprised the first stanzas of the Akathistos. Codex Ashburnhamensis 64 belongs to Laurenziana at Florence. The melodic version in this Codex is of a richly ornamented type. In spite of its melismatic character, there exists a strong coherence between the poetical text and music.

The notational system used in Codex Ashburnhamensis 64 is of the Middle Byzantine type. This notation does not show the positions of the eventual accidentals. Thus the author confirms the statement that even at this stage the Byzantine neumatic notation must be considered as a mnemotechnical system for a singer already very well acquainted with the church melodies. A number of subsidiary signs or Hypostases are added to the interval signs ni use in the Kontakarion notation. In this connection the question may arise whether our staff notation is able to render the rich dynamic and rhytmic modifications indicated by the Hypostases.

The author of the text of the Akathistos is not precisely known, but there have been some indications mentioning Pisides. Germanos, Sergios or Romanos. Wellesz supports the arguments in favour of the authorship of Romanos. Even parallels between the Akathistos and works by Romanos (e.g. Pentecost Hymn) are found. Syrian and Greek homiletic poetry obviously inspired Romanos to write this poem. His poetical skill gave new accents and beauty to the traditional framework of Christian piety. The Akathistos Hymn transmitted in Codex Ashburnham. 64 differs in many stanzas from the version given in Pitra's work, Analecta Sacra. A further comparison of the text of Codex Ashburnham. 64 with the Codex Vind. suppl. gr. 96 has shown that these two manuscripts contain the same textual variants. These manuscripts coincide in all divergences in relation to the sources on which Pitra's text is founded.

The method used in cataloguing certain neums, interval and subsidiary signs, signatures and intonation formulae which are quoted in several studies under different names, may serve as an example in further investigations of neumatic paleography. In the two Tables the neumatic signs which are found in the Akathistos are listed. In Table I the Interval signs, the additional rhytmical signs are given. The Expression signs or great Hypostases are written together with groups of neums to which they often belong. A new explanation of the Seisma is proposed. The transcription of seisma used for the first time in deciphering the Akathistos differs from that used by the Editorial Board of Monumenta Musicae Bysantinae, introduced by Tillyard's "Handbook of Middle Byzantine Notation" (MMB, 1935). The Seisma consists of a Piasma and the

Hyporrhoë. The Hyporrhoë denotes two steps down to the lower third, but has no interval value. The "trembling" τσσεμα of the voice is suggested by two grace notes.



The Seisma was discussed by theorists Thibaut, Fleischer and Tardo. The latest explanation by Wellesz seems to be nearest to the solution.

In Table II the Signatures and Intonation formulae are given. The Intonation formula, Apēchēma, sometimes replaces the signature (Martyria) which is not found in all corresponding places of the neumatic text.

Wellesz tried to determine the date of origin of Codex Ashburnham. 64. The development of the melismatic ornamentation was examined in relation to that in some other manuscripts. The melody of the Akathistos was not created at the time the manuscript was copied, but was very probably transmitted from a simpler, although elaborated, version from the tenth or ninth century. The tendency in the creation of a florid chant is therefore visible in the Akathistos as in other Byzantine Stichera and Heirmoi. That may be also a proof of an unbroken tradition of many Byzantine hymns.

The transcribed music of Akathistos is of great melodic beauty. The Byzantine composer succeeded in embellishing and elaborating the inherited melodic treasure, creating rich melismatic music as a deep and sincere expression of the poetical vision.

The Akathistos Hymn by E. Wellesz provides us with further valuable material and observations about the discovery of the monodic Chant in the days of the Byzantine Empire.

J. Milojković-Djurić / Beograd

НЕКРОЛОГИ

OBITUARIES

NECROLOGIES

ANTONÍN SALAČ

(1885—1960)

Le 14 novembre 1960 s'éteignait à Prague Antonín Salač, membre de l'Académie tchécoslovaque des Sciences, ayant atteint, cette année même, l'âge de 75 ans.

Antonín Salač naquit le 7 juillet 1885 à Prague où il fit ses études de philologie classique à l'Université Charles IV.

Il enseigna tout d'abord dans les écoles secondaires en continuant d'approfondir ses connaissances dans le domaine de la religion et de l'épigraphie antiques, en vue de sa future carrière dans l'enseignement supérieur. Ayant obtenu une bourse d'études, il partit, en 1920, pour la Grèce où il travailla à l'Ecole Française d'Athènes et prit part aux fouilles entreprises par les archéologues français aux îles de Délos et de Thasos ainsi qu'à Delphes. C'est sur l'initiative d'Antonín Salač que le gouvernement grec prit la décision de faire publier la Revue épigraphique grecque. Ses connaissances pratiques en épigraphie permirent à Salač d'accepter la charge de co-rédacteur de l'organe épigraphique Supplementum epigraphicum Graecum. En 1923, il fit un voyage en Thrace, et cette même année il dirigea, en coopération avec l'Ecole archéologique française, les fouilles effectuées à l'île de Samothrace. En 1925, il dirigea les fouilles à Kymé en Asie Mineure. Salač voyagea en Italie en 1926 et 1928, continua à travailler aux fouilles de Samothrace et, au cours des années 1929—1930, voyagea et prit la direction de diverses fouilles, principalement dans les Balkans (à Varna).

En dehors des documents de la culture matérielle, ce sont également les documents des littératures antiques qui ont capté l'intérêt de Salač dès les prémices de son activité scientifique. Dans l'une de ses premières études, il s'occupa du problème de l'authenticité du « Parménide » de Platon (LF 37, 1910, 189—213, 334—348, 422—431), il traita des Métamorphoses d'Apulée (LF 39, 1912, 161—167; Mélanges offerts en hommage à Josef Král à l'occasion de son 60e anniversaire, p. 147—150) et donna l'interprétation de quelques-uns des mythes qu'on trouve chez Hésiode (LF 43, 1916, 81—91; 190—204; LF 44, 385—404). L'ntérêt que Salač portait aux historiens de la période révolutionnaire de l'histoire romaine l'amena à leur consacrer un travail d'une plus grande envergure intitulé *Studie k historikům římské doby revoluční* (Etude relative aux historiens de la période révolutionnaire de l'histoire romaine), publié à Prague en 1927.

Si, avant la deuxième guerre mondiale, seuls quelques problèmes en marge de la littérature grecque tardive ont attiré l'attention de Salač (La ville de Pautalia dans Περὶ κτισμάτων de Prokopios, LF 58, 392—395; Rare forme verbale du grec tardif, LF 67, 1940, 217), c'est précisément vers la littérature grecque tardive ainsi que vers la littérature byzantine qu'il a orienté, dans une large mesure, ses recherches après 1945. Il a écrit sur les épigrammes de l'Anthologie Palatine (Quelques épigrammes de l'Antho-

logie Palatine et l'iconographie byzantine, Byzantinoslavica 12, 1—28), il a édité la novelle de l'empereur Constantin Monomaque portant création d'une école de droit à Constantinople (Novella constitutio saec. XI. medii), il s'est intéressé aux noms Ἕλληνες et Τοῦρκοι apparaissant dans les écrits du moyen âge ainsi que dans ceux de l'époque moderne (Les Hellènes et les iconoclastes, LF 1957, Eun. I, 1957, 32—34; Über den Namen der Türken im Griechischen und Lateinischen, LF 1957, Eun. I, 1957, 50—55). Salač a prêté une attention tout particulière à l'une des rares sources, écrites en grec, de notre histoire, à savoir la lettre adressée le 18 janvier 1452 aux utraquistes de Prague par l'Eglise de Constantinople, ainsi qu'à tous les autres documents relatifs aux négociations en question. Après avoir publié quelques travaux préparatoires (LF 76, 236—248; LF 77, 219—236; Berliner Byzantinische Arbeiten 9, 1957, 48—53), Salač a publié, en français, le recueil de ces documents accompagné d'un commentaire (*Constantinople* et Prague en 1452, Rozpravy ČSAV, vol. 11/1958).

En connexion avec ses efforts tendant à englober dans les études grecques toute l'évolution de la culture et de la langue grecques, Salač a porté son attention également aux études grecques modernes. (Cf. *Poznámky o nové řečtině,* O vědeckém poznání soudobých jazyků, Praha 1958, p. 79—81.)

Le regretté académicien Salač s'est acquis de grands mérites dans l'organisation des recherches scientifiques ainsi que dans l'éducation de jeunes chercheurs, tant dans la République tchécoslovaque qu'à l'échelle internationale.

Il a pris une part active lors de la création, à la Faculté des Lettres de l'Université Charles IV, d'une chaire de grec moderne ainsi que lors de l'établissement, près l'Académie tchécoslovaque des Sciences, d'un Cabinet des études grecques, romaines et latines.

L'académicien Salač a participé également très activement aux travaux du Comité d'organisation de l'Association internationale des études grecques modernes, dont il avait été élu membre à Berlin en 1957. Il a été rédacteur en chef de la revue Listy filologické, d'Eunomia et d'Eirene dont il n'a jamais manqué d'offrir les pages aux savants travaillant dans les domaines mentionnés dans cet article, et membre du cercle de la rédaction des Byzantinoslavica.

Au cours de sa vie, Antonín Salač s'est vu décerner plusieurs distinctions honorifiques. Non seulement il a été titulaire de la chaire des antiquités grecques et romaines à l'Université Charles IV de Prague, mais encore il a été membre de la Société royale tchèque des Sciences, de l'Académie tchèque des Sciences et des Arts, membre étranger de l'Ecole archéologique française d'Athènes, officier de la Légion d'honneur et membre de l'Institut bulgare d'archéologie. En 1952, il est devenu membre de l'Académie tchécoslovaque des Sciences, la plus haute institution scientifique de notre Etat. Il a été chef du Cabinet des études grecques, romaines et latines créé près de l'Académie. En reconnaissance de ses efforts scientifiques aussidus et désintéressés, Antonín Salač a été décoré de l'Ordre du Travail en 1955, à l'ocassion de son 70e anniversaire.

R. Dostálová-Jeništová / Prague

RAINA PALIKAROVA - VERDEIL

(1904—1960)

En considérant le nombre assez limité d'érudits qui s'occupent de l'histoire de la musique byzantine, on comprend bien la perte subie par la byzantinologie à la suite de la mort inattendue et prématurée de Mme R. Palikarova-Verdeil. Après avoir consacré plusieurs années de sa vie à l'étude de la musique byzantine, elle put se conquérir une des premières places de ce domaine de la science. La cause de son succès résidait autant dans cette constance, avec laquelle elle persévéra dans ses études, que dans le fait qu'elle associait le bon musicien à l'érudit.

Née le 17 Août 1904 à Dobrič, dans la Bulgarie du Nord-Est, elle eut son baccalauréat à la fin du juin 1921 et continua ensuite ses études à l'Ecole nationale de musique de Sofia. Après avoir terminé cette école avec un diplôme d'études musicales supérieures en 1924, elle fit son stage dans un lycée et à l'Opéra National de Sofia. Au cours de trois années elle eut la chance de séjourner à Paris et d'obtenir, à la Sorbonne, un certificat d'histoire de la musique. Obligée d'enseigner la musique pendant quelques années, elle ne s'arrêta pas là: déjà vers 1931 elle s'intéressait à l'histoire de la musique byzantine et cherchait à approfondir ses connaissances. En 1934, pendant l'automne, elle arriva à Rome: quelques jours d'études à la Bibliothèque du Vatican, quelques visites au monastère de Grottaferrata attestaient déjà de sa décision d'étudier l'histoire de la musique byzantine et slave et d'en rechercher les manuscrits grecs et slaves. Devenue Française par son mariage avec Mr Henri Verdeil, mère de deux enfants, elle n'abandonna jamais ces études, même pendant les années terribles de la grande guerre. Il était nécessaire cependant de travailler encore des années, avant de présenter les résultats de son travail. En 1948 elle présenta, à la Sorbonne, comme thèse de doctorat, son étude *La musique byzantine chez les Slaves (Bulgares et Russes) du IXe au XIVe siècle*. Le 24 Janvier Mme Verdeil eut une seconde thèse de doctorat ès lettres — une étude non moins intéressante, sous le titre *Les évènements bulgares de 1876 et l'opinion française*. Cette seconde thèse, malgrè son importance, reste toujours inédite, tandis que la thèse principale fut publiée en 1953, dans la série Monumenta musicae byzantinae. Subsidia. Il est impossible de résumer ici, en peu de mots, tout ce qu'elle nous offre dans sa publication volumineuse. Il suffit de relever qu'elle fut un des premiers auteurs à étudier les rapports entre les musiques byzantine et slave, de faire connaître, surtout pour les savants de l'Occident, les grandes lignes du développement de la musique chez les Bulgares et les Russes pendant une longue période de leur vie historique et enfin de souligner l'importance des monuments slaves pour l'étude de la musique byzantine elle-même. La valeur de sa publication fut soulignée par un grand nombre de spécialistes, par exemple par H. J. W. Tillyard (The Cambridge Review, vol. 75 [1953] p. 72), par E. Koschmieder (Byz. Zeitschr. XLVII [1954] pp. 406—410), par Ch. Astruc (L'Antiquité classique, XXIII [1954] pp. 292—294), par E. J. Wellesz (Journ. of Hell. Stud., vol. 74 [1954] p. 235), par F. v. Lilienfeld (Zf. f. Slawistik II [1957] pp. 305—313), etc. Mme Verdeil elle-même donna les résultats de son travail dans quelques articles et communications: dans Byzantinoslavica, X (1949) pp. 268—274, dans un article intitulé *La musique byzantine chez les Slaves (Bulgares et Russes) aux IXe et Xe siècles* (Actes du VIe Congrès intern. d'Et. byz., II, Paris, 1951, pp. 321—330). Dans un article, publié sous le titre *La musicologie byzantine et les documents slavons* (Byzantinoslavica XI [1950] pp. 82—89) elle a soulevé encore une fois le problème et déclarait: « De nombreux problèmes que la musicologie byzantine n'a pas encore élucidés trouveront sans doute

leur solution dans l'étude des documents slavons du XIe au XIVe siècle et de la musique russe du XVIIe siècle». Pour le VIIIe Congrès international des études byzantines, à Palerme, au mois d'avril 1951, elle avait préparé une communication sur «l'apport des documents slavons à la musicologie byzantine», et au Congresso internazionale di musica sacra, tenu à Rome à la fin du mai 1955, elle présenta une communication, *Notations musicales employées dans les églises slaves au IXe siècle*. Des renseignements fort intéressants ont été donnés dans quelques compte-rendus: sur le livre de E. Wellesz *A History of byzantine Music and Hymnography* (Oxford, 1948) (Coptic Studies in honor of W. E. Crum. Boston, 1950, pp. 564—567), sur le livre d'E. Koschmieder, *Die ältesten Novgoroder Hirmologien-Fragmente* (München, 1955) (Byz. Zeitschr., XLVI [1953] p. 378 sqq.), etc. Il ne faut pas oublier non plus les nombreux articles et notes, qu'elle publia dans le Nouveau Larousse de la musique.

En continuant toujours ses études de la musique byzantine et slave, elle se préparait, à l'automne de 1960, à entreprendre un voyage d'études, quand, le 22 Décembre, la mort la surprit. Son nom restera cher à tous ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher et de la connaître, et son œuvre scientifique gardera pour un long avenir toute sa valeur.

I. Dujčev / Sofia

ХРОНИКА

NEWS AND BRIEF MENTION

NOTES INFORMATIVES

Le XIe Congrès International des Sciences Historiques

Le XIe Congrès International des Sciences Historiques fut tenu à Stockholm du 24 au 28 Août 1960. Les débats officiels furent précédés par le travail de différentes Commissions Internationales, dont les séances eurent lieu partiellement à Stockholm et partiellement à Uppsala, à partir du 17 au 20 Août. Ce furent les Commissions des Etudes Slaves, d'Histoire des mouvements sociaux et des structures économiques, d'Histoire de la Renaissance, d'Histoire pour les Assemblées d'Etat, d'Histoire militaire comparée, d'Histoire ecclésiastique, d'Histoire de la presse et d'Histoire des universités. Outre les rapports lus au cours de ces séances, les membres des Commissions exposèrent et discutèrent leurs problèmes latents.

Les byzantinistes présents au Congrès se réunirent le samedi 20 Août sous la présidence de Mr. A. Dain qui fit un exposé sommaire des activités de l'Association Internationale des Etudes Byzantines.

Quant aux problèmes scientifiques de cette séance, les exposés suivants figurèrent au Programme imprimé du Congrès: *Le problème de la Mer Noire depuis la fin de l'Antiquité jusqu'à la fin de Byzance, Les faits économiques et la structure sociale de Byzance du XIIe au XVe siècle, Die byzantino-Kiewer kirchlichen Beziehungen von 988—1040* (A. M. Amman). Cependant seuls les exposés concernant le premier problème furent réalisés grâce à la délégation roumaine, composée de M. Em. Condurachi, M. M. Pippidi et M. M. Berza, laquelle présenta aux congressistes les résultats des riches recherches et fouilles effectuées au bord de la Mer Noire. Ces résultats étant très importants surtout pour les études byzantines, nous nous en occuperons plus en détail, pour attirer l'attention des byzantinologues à ces résultats et au programme des travaux futurs en Roumanie.[1]

Les fouilles et les recherches récemment effectués en Roumanie, dans les villes pontiques de l'époque du Bas-Empire, ont mis à jour plusieurs monuments du plus haut intérêt non seulement au point de vue archéologique, mais aussi et surtout au point de vue historique.

Les découvertes faites à Histria, Tomis et Kallatis ont prouvé combien les traditions romano-byzantines sont restées fortes sur le littoral de la Mer Noire durant les IVe—VIIe siècles de notre ère, en dépit du fait qu'à partir du VIe siècle, la province de la Scythie Mineure ainsi que la Thrace et la Mésie étaient déjà submergées par les tribus slaves.

---

[1] J'exprime mes remerciements à M. Em. Condurachi, membre de l'Académie des Sciences de la République Populaire Roumaine et M. D. Pippidi, qui ont bien voulu mettre à ma disposition les résumés de leurs exposés. — Zást.

Le dernier niveau d'Histria présente tous les caractères d'une ville byzantine en plein essor: basiliques civiles et chrétiennes, grands palais privés ou épiscopaux, ateliers et maisons privées, tout nous permet d'affirmer que cette ancienne colonie milésienne continuait encore au VIe siècle de remplir sa mission civilisatrice, bien que son importance ait été beaucoup plus réduite par rapport aux siècles passés.

La découverte d'un immense palais, décoré d'une splendide mosaïque, à Tomis, chef-lieu de la province, renforce d'autant plus cette impression. Cet édifice, bâti en terrasses, comprenait un parterre haut de plus de 7 m et long de plus de 40 m, dont les murs, soutenus par d'énormes voûtes, prouvent non seulement combien les traditions architecturales romaines étaient encore fortes, mais surtout combien grande était la capacité économique et constructive de cette importante ville pontique. Le premier étage, dont les murs étaient revêtus en marbre, a conservé la plus grande partie d'une mosaïque polychrome. Sur l'un des murs latéraux du parterre on a pu très bien remarquer une tête de saint byzantin. Selon toute probabilité, cet édifice, construit au début du IVe siècle, continue de fonctionner jusqu'à la fin du VIe siècle. Inutile de souligner la profonde signification historique de cette découverte.

Enfin, un troisième palais de la même époque, partiellement fouillé avant la guerre, et mis en valeur ces derniers temps, peut être daté du début du Ve siècle. Les chapiteaux à tête de bélier, qui y ont été trouvés, ressemblent de tous points de vue aux monuments similaires datant de l'époque d'Honorius, découverts à Thessalonique.

La plus importante conclusion qui se dégage de la simple présentation de ces faits est que, en dépit des grandes difficultés que traversa, aux IVe—VIIe siècle de notre ère, l'empire romain d'Orient, la vie urbaine sur le bord occidental de la Mer Noire connaît à cette époque un dernier essor, sans doute grâce aux rapports de plus en plus étroits avec le centre de l'Empire.

Outre les fouilles et les recherches archéologiques qui ont considérablement accru notre connaissance des villes grecques de la Dobroudja pendant un millénaire et plus — du VIIe siècle av. n. è. au VIIe siècle de n. è. — des progrès substantiels ont été réalisés dans cette même direction par la découverte et la publication de nombreux documents épigraphiques, grecs aussi bien que latins, dont le nombre et l'importance ne sauraient être passés sous silence dans un compte-rendu, même sommaire, de l'apport roumain à l'histoire de la Mer Noire dans l'antiquité et au début du Moyen-Age

Dans ce domaine, les premiers pas avaient été faits dès la fin du siècle dernier par Grigore Tocilescu, suivi de près par Vasile Pârvan, le véritable initiateur des études épigraphiques en Roumanie. Tandis que la plupart des textes publiés par le premier provenaient de Tomis, le second s'est acquis des mérites durables comme éditeur des inscriptions découvertes de 1914 à 1926 à Histria (Istros), au cours d'une série de campagnes particulièrement fructueuses. Depuis la mort prématurée de Pârvan, en 1927, le rythme des travaux consacrés à l'épigraphie de la Dobroudja, tout comme le rythme de l'exploration archéologique de cette région, s'était considérablement ralenti, il faut arriver à 1949 pour pouvoir parler d'une reprise vigoureuse des recherches sur le passé des colonies grecques sur le littoral roumain de la Mer Noire.

Au cours des douze dernières années, la plupart des inscriptions étudiées (notamment dans les périodiques *Studii şi Cercetări de Istrie veche* et *Dacia*) proviennent d'Istros. Un lot important d'inscriptions grecques et latines de même provenance a été édité dans *Histria, Monografie archeologică*, dont le Ier volume est paru en 1954. Ces documents ont renouvelé l'histoire de la Dobroudja aux époques hellénistique et romaine, en jetant un jour nouveau notamment sur les rapports des Grecs et des indigènes, ainsi

que sur les relations politiques et économiques des villes grecques du littoral roumain avec celles de la métropole et de la côte thrace.

Par ailleurs, un recueil des inscriptions chrétiennes de la Dobroudja a été publié dès 1954 par les soins de I. Barnea. Cependant l'information la plus précieuse qu'on puisse fournir dans cet ordre de préoccupations, c'est le projet d'un *Corpus* des inscriptions grecques et latines découvertes en Roumanie — en Dacie aussi bien qu'en Scythie Mineure — œuvre collective à laquelle apporteront leur concours les spécialistes roumains les plus qualifiés. Outre des textes établis avec soin, le Corpus roumain comportera la traduction de chaque inscription tant soit peu bien conservée, et aussi un commentaire historique dont l'ampleur dépassera celle des éclaircissements usuels pour ce genre de publications. Le Ier fascicule du recueil sera consacré aux inscriptions d'Istros et sa préparation est assez avancée pour qu'on puisse espérer le voir paraître dans un proche avenir.

Les byzantinistes se rencontrèrent encore une fois le jeudi 25 Août, pour entendre l'exposé de Mr. G. Ostrogorsky sur le prochain Congrès byzantinologique qui aura lieu à Ochride, en Septembre 1961.

Hormis quelques épisodes et quelques rapports, le programme du Congrès n'offrait pas un grand intérêt du point de vue de l'histoire byzantine. Mr G. Ostrogorsky lut une communication sur la ville byzantine. Contrairement à l'opinion de nos confrères roumains, le savant byzantiniste estime que les villes balkaniques succombèrent aux invasions slaves, tandis que les villes de l'Asie Mineure se maintinrent. Le démembrement de l'Empire, qui date de la IVe Croisade, contribua à augmenter l'importance des villes comme centres des régions autonomes, ce qui ne les empêcha pas de tomber sous l'influence de l'aristocratie locale. Il est regrettable que l'absence des spécialistes du sujet n'ait pas permis à la discussion de se développer.

Certains d'entre les exposés et les communications se rattachaient d'assez près à l'histoire byzantine. Cela se fit remarquer lorsqu'on discuta sur le commerce de Novgorod le Grand, les activités des marchands génois entre 1155 et 1230 ou la christianisation de la Russie. En comparant les récits des sources grecques et russes, M. L. Müller (Allemagne. — *Die Christianisierung Rußlands als Forschungsproblem*) est arrivé à la conclusion que les influences occidentales et bulgares avaient eu une grand part dans la conversion de Vladimir et que le baptême eut lieu non pas à Cherson mais à Kijev.

Dans la section de l'histoire ancienne, l'attention fut concentrée sur l'institution de l'esclavage. M. S. Lauffer (Allemagne) dans son rapport *Die Sklaverei in der griechisch-römischen Welt,* ainsi que M. F. Vittinghof (Allemagne) dans sa communication *Die Bedeutung der Sklaven für den Übergang von der Antike in das abendländische Mittelalter,* ont soutenu que le travail des esclaves n'était aucunement un trait caractérisant l'économie du monde antique. Auprès de la main-d'œuvre fournie par les esclaves, il existait toujours le travail de l'homme libre. La condition de l'esclave était loin d'être aussi dure qu'on s'efforce de la représenter et les esclaves n'étaient en somme jamais un élément révolutionnaire. Malgré tout ce qu'on a pu écrire à ce sujet, le rôle des esclaves dans la chute de l'Empire Romain, fut nul. La discussion qui suivit dévia sur la situation sociale et juridique des esclaves, au lieu d'examiner — comme on eût pu s'y attendre — la question sous son aspect économique. Un esclave, c'est quand même un homme de travail surtout et c'est en cela que consiste son rôle dans la société antique. En levant la séance, le président, M. Aymard, fit remarquer que toutes les recherches et conclusions sur l'esclavage resteraient incomplètes tant qu'on ne parlerait que du monde grec et romain, en négligeant l'ancien Orient.

Les travaux du Congrès se sont poursuivis de 9 heures du matin à midi ou une heure, dans l'après-midi, de 3 heures à 6. Les soirées et, parfois, même l'après-midi furent consacrés aux récréations, comme la réception à l'Hôtel de ville, le cocktail-party offert par MM. Almqvist et Wiksell, éditeurs, représentations théâtrales, une visite au jardin de Skansen. Le 26 Août, les membres du Congrès furent reçues par Sa Majesté le Roi Gustave VI Adolphe.

L'organisation du Congrès était, comme toujours, très difficile, surtout si l'on considère le grand nombre des participants: environ 2000 personnes. Aussi pour héberger les Commissions, il fallut recourir à toutes les salles disponibles et les séances durent se tenir en plusieurs endroits: à l'Université, à l'Institut des Sciences Economiques et à la Bibliothèque de la Faculté des Lettres. Mesure inévitable bien qu'un peu gênante pour ceux qui auraient voulu entendre le rapport dans une Commission et passer ensuite à une autre pour assister à la discussion. Cette dispersion était aussi peu favorable aux rencontres, qui sont d'une telle importance pour les membres de chaque Congrès. Hormis ce petit inconvénient, on doit louer l'organisation de l'entreprise en son entier et l'hospitalité de nos hôtes. Les efforts du Comité exécutif suédois et de son président, M. le professeur Torvald Höjer, méritent d'être soulignés et ont été dûment appréciés par les congressistes.

H. Evert-Kappesowa / Łódź
B. Zástěrová / Prague

БИБЛИОГРАФИЯ
BIBLIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHY

Rédacteur en chef: A. Dostál (A.D.). — Collaborateurs: D. Angelov (D.A.), A. Banck (A. Bk.), M. Berta (M. B.), Kl. Benda (Kl. B.), A. Boecke van Rijnbach (A. B. R.), H. Boge (H. B.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), H. Ditten (Ditt.), R. Dostálová-Jeništová (D.-Je.), Iv. Dujčev (I. D.), J. Dummer (J. D.), E. Dvořáková-Bláhová (Dv.), S. Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Follieri (E. Fo.), E. Frances (E. Fr.), A. Frolow (A. F.), R. Guilland (R. G.), A. Guillou (A. G.), G. Hansen (G. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K. J.), K. N. Juzbašjan (Juz.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Každan (A. K.), H. Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), M. Mineemi (Mine.), Gy. Moravcsik (Gy. M.), D. M. Nicol (D. M. N.), C. Nicolescu (C. N.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piekniewski (Piekn.), A. Pitterová (A. P.), E. Rechenberg (E. R.), J. Sedláček (J. S.), M. Şesan (M. Ş.), E. Stănescu (E. St.), Ivanka Nikolajević-Stojković (I. N. S.), K. Treu (Tr.), U. Treu (U. Tr.), Z. Váňa (ZV.), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE

Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongreß, München 1958. München, Verl. Beck 1960, pp. XLIX, 682 + 91 pl. h. t. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 274—275. R. G.

Ž. A. ANANJAN, *Научная сессия, посвященная вопросам археографии и источниковедения.* Изв. АН Арм. Обществ. науки 9 (1960) 90—102. — Session scientifique tenue à Matenadaran en juin 1960. A. K.

A. S. ANASJAN, *Армянская библиология V—XVIII вв., I.* Ереван 1959, стр. XVC + столб. 1228 (на армян. яз.). — Compte-rendu- K. N. JUZBAŠJAN, Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. XIX (1960) вып. 6, 540—542. A. K.

L'année philologique. Bibliographie critique et analytique de l'Antiquité gréco-latine. Tome XXX. Bibliographie de l'année 1959 et complément d'années antérieures. Paris, Les Belles Lettres 1960, pp. XXII, 589. — Dans cette riche Bibliographie, plusieurs rubriques sont réservées à Byzance: histoire littéraire (p. 232), archéologie chrétienne et byzantine (p. 359—367), histoire byzantine (p. 422—423), civilisation byzantine (p. 468), droit romain et byzantin (p. 497—506). Excellent instrument de références, ignoré des byzantinistes, induits en erreur par le sous-titre: Antiquité gréco-latine. La bibliographie des auteurs grecs est poursuivie jusqu'en 1453. R. G.

R. BENEDICTY, *Византиноведение в Венгрии (1946—1959).* Виз. Врем. XX (1961) 296—310 A. K.

S. P. BOBROVA, *Вопросы социально-экономической истории средневековой Сербии в русской буржуазной историографии* Проблемы историографии, Воронеж 1960, стр. 121—125. — B. donne une brève caractéristique des ouvrages des savants russes de la seconde moitié du XIXe siècle: A. A. Majkov, V. V. Makušev, F. F. Zigel', F. I. Uspenskij, T. D. Florinskij. Lesdits ouvrage sont, même pour les byzantinologues, d'une valeur incontestable. A. K.

Bulletin analytique de Bibliographie hellénique, t. XIX, année bibliographique 1958. Athènes 1960 (Collection de l'Institut Français d'Athènes), pp. XII, 557. — Le nouveau tome de la bibliographie des travaux helléniques est partagé en deux parties principales: bibliographie des livres, et brochures et bibliographie des articles de revues. La première partie comprend 1455 titres, la seconde enregistre les articles de 335 revues. Outre les noms d'auteurs et les titres grecs des livres, brochures et articles, cités tout d'abord en traduction française et ensuite dans le texte original, les différentes rubriques contiennent des données bibliographiques détaillées, accompagnées d'une annotation égale-

ment détaillée, et dont l'étendue correspond à l'importance du livre ou de l'étude en question. Toute une série de sections de cette bibliographie concerne directement les études byzantines. Citons surtout les sections suivantes: Littérature (Nos 281—318, renfermant l'Histoire et la critique littéraire), Sciences humaines (notamment Philosophie, Nos 553—583), Questions religieuses (Nos 599—765), Droit, dont surtout Généralités, Histoire et théorie générale du droit (Nos 854—880), Histoire — principalement Antiquité (Nos 1087—1093), Byzance (Nos 1094—1102), Hellénisme et questions nationales (Nos 1177—1195), Linguistique, philologie, littérature antique et byzantine (Nos 1235—1265), Bibliographie, catalogues, mélanges (Nos 1266—1274), Histoire de l'art (Nos 1287—1291), Folklore, art populaire (Nos 1292—1313). L'éloge de la partie enregistrant les articles de revues n'est point à faire; les byzantinistes trouveront des renseignements intéressants surtout aux rubriques provenant des revues qui sont en rapport direct avec les études byzantines. On ne saurait être trop reconnaissant à l'Institut Français d'Athènes de publier ces répertoires de valeur, qui permettent aux intéressés de se tenir au courant de l'activité scientifique et culturelle en Grèce. A. D.

Byzantinoslavica XX/1 (1960). — Compte-rendu: M. ŞESAN, Mitropolia Ardealului 9/10 (Sibiu 1960), 762—764. M. Ş.

Byzantion. Tome XXIX—XXX (1959—1960). Hommage à la mémoire de Ciro Giannelli. Bruxelles, Fondation byzantine et néo-grecque 1960, pp. X + 506. Un portrait h. t. *Bibliografia di Ciro Giannelli* (a cura di Enrica FOLLIERI, pp. VII—X. R. G.

Je. V. ČISTJAKOVA, *А. И. Лызлов и его «Скифская история»*. Проблемы историографии. Воронеж 1960, стр. 52—55. — Характеристика написанной в 1692 г. книги стольника Андрея Ивановича Лызлова *Скифская история*, рассказывающей о борьбе России и ее соседей против татаро-турецкого нашествия. Лызлов использовал, в частности, *Повесть о Царьграде* Нестора-Искандера. О Лызлове см. еще М. Н. СПЕРАНСКИЙ, *Из истории русско-славянских литературных связей*. А. К.

Je. V. ČISTJAKOVA, *Русский историк А. И. Лызлов и его книга «Скифская история»*. Вестник ист. мир. культуры (1961) № 1, 117—127. — О книге русского историка конца XVII в. А. И. Лызлова «Скифская история», где затрагиваются также некоторые вопросы византино-турецких отношений. См. о нем также М. Н. СПЕРАНСКИЙ, *Из истории*.. А. К.

L. V. DANILOVA, *Русское средневековье в современной историографии США*. Вопросы ист. (1961) № 3, 63—91. Англ. резюме: стр. 220—221. — Разбор работ G. Vernadsky, R. Coulborn, A. G. Mazour, R. Kerner, W. Kirchner и др A. K.

Dumbarton Oaks Papers. Number XIII. Cambridge, Mass.: Harvard U. P., 1959, pp. IX + 273. — Comptes-rendus: J. M. HUSSEY, Journ. Theol. Stud. N. S. XII (1961) 117—120; S. VRYONIS, Jr., The Amer. Hist. Rev. 66 (1960) 118—119. D. M. N.

J. GILL, *Norman H. Baynes. In memoriam*. — Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 171—172. — Necrologio. E. Fo.

В. Т. GORJANOV, *Николай Степанович Лебедев*. Виз. Врем. XVIII (1961) 361—365, портрет — Nécrologie. (Cf. Byzantinoslavica XXII, 100 sq.) A. K.

J. IRMSCHER, *Byzantinologie in den letzten 10 Jahren der Bestehung der D. D. R.* Studii revistă de istorie 2 (Bucureşti 1960), 236—241. — Compte-rendu: D. BĂRBULESCU, Mitropolia Olteniei 5/6 (Craiova 1960), 413—414. M. Ş.

I. Ju. KRAČKOVSKIJ, *Избранные сочинения*. Москва-Ленинград, 1955—1960, т. I, стр. 469; т. II, стр. 702; т. III, стр. 470; т. IV, стр. 919; т. V, стр. 526; т. VI, стр. 739. — Произведения выдающегося советского арабиста И. Ю. Крачковского содержат ряд данных относительно арабо-византийских отношений. Напр., I, 272—279: анализ известия арабского поэта Авй Таттāт (805—846; A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, I, 397: 807—846) о набеге Авй Saʿīd на М. Азию (ср. A. VASILIEV, I, 399 sq.); II, 291: упоминание поездки арабского поэта ʿAmr ibn Qamiʾah в Византию около 530—540 гг; II, 483: посольство андалусского поэта al-Garāl (770—864) в Византию; II, 582—587: греческое влияние на арабскую культуру (проникновение гомеровских поэм в арабские страны, обучение араба-несторианина в Византии IX в. медицине и философии); V, 13—31: русско-византино-арабские связи в средние века; VI, 472—477: арабский перевод библии. К. дает характеристику арабских географов, писавших о Византии (см. его работу «Арабская географическая литература», составляющую т. IV), и такого важного для византиниста историка, как Yahia Antiochienis (VI, 460—462). Мы найдем у него также характеристики ряда русских арабистов (В. Р. РОЗЕН и его школа — V, 98—105, 440—447; Н. А. МЕДНИКОВ — V, 195—210 и др.), которые много сделали и для

византинистики, а также характеристику творчества некоторых зарубежных арабистов (напр., И. ГОЛЬЦИЭР — V, 211—214). К. также характеризует исторический роман арабского писателя Faraḥ Anṭūn (умер в 1922 г.) *Новый Сион, или взятие Иерусалима арабами* (III, 42). Издание богато иллюстрировано и снабжено удобными указателями. A. K.

G. L. KURBATOV — I. F. FICHMAN, *О работе секции византиноведения и смежных дисциплин на XXV Международном конгрессе востоковедов.* Виз. Врем. XX (1961) 315—335. A. K.

Некоторые задачи советского византиноведения в свете трудов В. И. Ленина. Виз. Врем. XVIII (1961) 3—7. A. K.

Очерки истории исторической науки в СССР, II. Москва 1960, стр. 862. — Le second volume d'« Esquisses » (Очерки) est consacré au développement de la science historique russe et de la science historique chez les peuples de l'URSS dans la seconde moitié du XIXe siècle. A notre discipline se rapporte, en particulier, la partie intitulée *Византиноведение* (Byzantinologie) (pp. 508—525, l'auteur: Z. V. Udal'cova), ainsi que celle qui porte le titre de *Славяноведение* (Études slaves) (pp. 484—508, l'auteur: S. A. Nikitin) et la partie consacrée à V. G. Vasiljevskij (pp. 337—338, l'auteur: M. A. Alpatov). A. K.

A. PERTUSI, *Ciro Giannelli (1905—1959).* Studi Medievali, S. III, I (1960) 332—334. E. Fo.

S. L. PEŠTIČ, *Русская историография XVIII века, ч. I.* Ленинград 1961, стр. 276. — Характеристика В. Н. Татищева и его предшественников. Автор ставит вопрос и об использовании византийских традиций. A. K.

N. B. TOMADAKIS, Ἀναγραφὴ δημοσιευμάτων. Α'. Συμπλήρωμα *(1955—1960).* Athènes, 1961, pp. 13. — Publications personnelles et publications parues sous sa direction entre 1955 et 1960. R. G.

Chr. TRENKOV, *Специална библиография.* Бълг. библиограф. инст. «Елин Пелин». София 1958, pp. V, 236. — Ce livre doit être noté ici en raison du chapitre consacré à la science historique (pp. 157—161) et à l'archéologie (pp. 161—162), où sont données de bonnes indications bibliographiques relatives à la littérature bulgare. I. D.

Z. V. UDAL'COVA, *Из истории русского буржуазного византиноведения XX века. К. Н. Успенский.* Виз. Врем. XX (1961) 32—63. — Caractéristique très élaborée de l'activité scientifique d'un éminent byzantinologue russe, K. N. Uspenskij (1874—1917) (pour sa biographie, cf. Byzantinoslavica I, 210 sq.). Z. V. Udal'cova nous apprend à connaître les motifs sociaux et politiques des opinions historiques de K. N. Uspenskij. A. K.

Указатель статей к журналам «Византийский временник» и «Византийское обозрение» за 1910—1928 гг. Виз. Врем. XVIII (1961) 312—322. — Index, composé par Z. D. TITOVA en collaboration avec Je. E. GRANSTREM pour les tomes XVII—XXV du Византийский временник et pour les tomes I—III du Византийское обозрение. A. K.

Указатель статей к журналу «Византийский временник». Виз. Врем. XIX (1961) 355—369. — L'index, composé par Z. D. Titova, embrasse Византийский сборник (1945) et Византийский временник des années 1947—1959. A. K.

N. VIAN, *Ricordo di Pio Franchi de' Cavalieri.* Aevum XXXV (1961) 123—130. E. Fo.

Voce nostra. Periodico bimestrale della Pro Loco di Massafra. Piazza Garibaldi N. 3. — Revue créée pour faire connaître les antiquité byzantines de la ville de Masafra. Le Centre d'Etudes byzantines de Massafra publie un Bulletin, intitulé *Civilta Bizantina,* dont le premier № a paru en mars 1961. R. G.

II. LANGUES

A. Grec

C. BATTISTI, *Ripercussioni lessicali del commercio orientale nel periodo giustinianeo.* Moneta e scambi nell' Alto Medioevo. VIII Settimana di studio del Centro ital. di studi sull' Alto Medioevo (Spoleto 1961) 627—682. — Il lessico del commercio dimostra che gli scambi fra Oriente ed Occidente vennero effettuati soprattutto per il tramite dei Semiti. Le scarse novità in campo commerciale per il periodo che va dal sec. V all' VIII d. C. fanno sì che la documentazione linguistica quale appare in questo periodo non sia eccessivamente diversa da quella in uso già nell' antichità: per cui l' A. si richiama spesso a fenomeni di natura commerciale risalenti fino al secondo millennio a C. (cf. la discussione della relazione nel medesimo volume, pp. 711—721). E. Fo.

R.-J. LOENERTZ, Προσαγγέλλειν ἑαυτόν. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 1—6. —

Sens de l'expression: se dénoncer soi-même. D'après Henri Estienne προσαγγελία existerait, employé dans le même sens. R. G.

O. PARLANGÈLI, *Storia linguistica e storia politica nell' Italia meridionale. (Biblioteca letteraria. Pubblicazioni a cura dell' Istit. di Filol. Moderna dell' Università di Messina, IV.)* Firenze 1960, pp. 204 + 4 tavv. — In questo volume il giovane e valente glottologo salentino ha raccolto 8 suoi studi già pubblicati in varie sedi, dedicati essenzialmente « all' illustrazione delle vicende linguistiche dell' Italia meridionale », inquadrate « sul più vasto sfondo della storia (politica, culturale, sociale e religiosa) » di quella regione. Ad una Introduzione, in cui si mette in risalto la continuità fra le antiche partizioni amministrative, le diocesi ecclesiastiche e le odierne divisioni dialettali, seguono due saggi di carattere più generale: « Storia linguistica e storia politica nell' Italia meridionale » (v. Byzantinoslavica XXI, 142 e 167), e « L' importanza dell' elemento greco nella storia linguistica dell' Italia meridionale »; una importante recensione, La « Grammatica storica italiana » di G. Rohlfs; tre testi romanzi in caratteri greci: « Una carta rossanese in dialetto calabrese in trascrizione greca » (v. Byzantinoslavica XVIII, 356 e XIX, 347); « La predica salentina in caratteri greci » (cod. Laurenz. S. Marco 692, cc. IIv—IIIv); « Il miracolo dell' indemoniato » (Messan. gr. 112, cc. 50—52), con un' appendice sul Miracolo del paralitico (cod. cit., c. 50); infine una « Formula di scomunica calabrese » (Messan. gr. 147, c. 213v), e « Brevi osservazioni su alcune opposizioni fonematiche nei dialetti salentini ». Seguono utili indici degli autori e delle cose notevoli. E. Fo.

N. B. TOMADAKIS, Ἡ βυζαντινὴ φιλολογία ἀπὸ τῆς ἱστορικῆς ἐρεύνης εἰς τὴν αἰσθητικὴν ἑρμηνείαν. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν X (1959—1960) 385—407. R. G.

D. B. VAYAKAKOS (BAGIAKAKOS), Τὸ Ταίναρον καὶ τὰ τούτου ὀνόματα. Εἰς μνήμην Κ. Ἀμάντου. Athènes 1960, pp. 337—352. R. G.

B. Latin

M. M. POKROVSKIJ, *Избранные работы по языкознанию.* Москва, 1959, стр. 382. — Concerne la langue latine. A. K.

Je. A. REFEROVSKAJA, *Развитие предложных дополнений при приставочных глаголах удаления в латинском языке позднего периода.* Исслед. в области латин. и роман. языкознания. Кишинев 1961, 37—80 (avec un résumé en franç.). — Développement des compléments prépositionnels en bas-latin (VIe—VIIIe siècles). A. K.

I. M. TRONSKIJ, *Историческая грамматика латинского языка.* Москва 1960, стр 320. — Автор рассматривает историческую грамматику «классической» латыни, останавливаясь вместе с тем на развитии языка в поздний период (напр., стр. 131—132, 136, 138 и т. д.). A. K.

C. Langues slaves

T. F. ALEKSEJEVA, *Из наблюдений над языком трех южнорусских неопубликованных грамот из архива В. А. Розова.* Учен. зап. Моск. гос. пед инст. 148 (1960) вып. 10, 137—459. — Анализ языка трех галицко-волынских грамот конца XIV—XV вв. A. K.

Българско-гръцки речник. Boulgaro-ellenikon lexikon. Sofia, Bälg. Akad. na Naukite 1960, pp. XV, 1473. Auteurs: K. ILKOV, D. K. MARICAS, Ap. MICHAILOV, D. I. PETKIDIS; sous la réd. de Vl. GEORGIEV et M. FILIPOVA-BAJROVA (Edité par l'Institut za bälg. ezik). — Ce dictionnaire est l'œuvre d'auteurs d'origine bulgare et grecque, travaillant dans le cadre de l'Institut za bälg. ezik de Sofia. La rédaction a nettement défini l'étendue du fonds lexical du dictionnaire: ce sont tout d'abord les langues vivantes bulgare et grecque. Cependant, il va sans dire qu'on y a compris les formes dialecticales, quelques archaïsmes, ainsi que les mots qui se rencontrent encore dans les littératures contemporaines bulgare et grecque. Quant à la partie grecque, le dictionnaire se base tant sur la langue parlée, démotiké, que sur la langue littéraire, kathareusis. Par son étendue, c'est un dictionnaire moyen qui peut rendre de bons services, non seulement pour les besoins courants, mais aussi pour les questions spéciales. Les données accompagnant les différents mots du dictionnaire renferment tout ce qu'il est nécessaire de savoir au point de vue grammaire. Les auteurs ont prêté une attention toute particulière aux diverses significations des mots, ainsi qu'à la phraséologie. Les traductions des mots ne sont pas accompagnées de citations

comme c'est généralement le cas dans les dictionnaires de cette étendue, mais elles sont nettement déterminées au moyen de nombreux mots de la même famille ainsi que d'expressions courantes. A ce point de vue, ce dictionnaire est beaucoup plus approfondi que le dictionnaire grec-bulgare, publié également par l'Institut de la langue bulgare. Il n'est pas douteux que le dictionnaire pourra rendre de bons services aux byzantinistes eux-mêmes. A. D.

K. I. CHODOVA, *Значения творительного беспредложного в старославянском языке.* Учен. зап. Инст. славяиовед. XIX (1960) 101—158. A. K.

A. DOSTÁL, *Вопросы изучения словарного состава старославянского языка.* Вопросы языкознания (1960) № 6, 3—16. — Le vieux-slave posséda un très riche vocabulaire qui s'avéra viable et apte à l'extension. L'auteur fixe son attention, en particulier, sur l'influence réciproque du vieux-slave et de la langue grecque, et souligne que la réception des éléments lexiques grecs enrichit le vocabulaire du vieux-slave. A. K.

Этимологические исследования по русскому языку, вып. I. Под редакцией проф. П. С Кузнецова. Изд. Моск. унив. 1960, стр. 92. — К нашей тематике относятся: В. Н. ТОПОРОВ, *Из праславянской этимологии* (стр. 5—15: о словах ryba, slěpъ); В. М. ИЛЛИЧ-СВИТЫЧ, *К этимологии слов «морковь» и «тыква»* (стр. 16—26); А. С. ЛЬВОВ, *Славянские слова с корнем chal- / chol-* (стр. 27—38); П. С. КУЗНЕЦОВ, *О форме слова «библиотека»* (стр. 39—45). A. K.

S. M. GLUSKINA, *Сложные числительные в истории русского языка.* Учен. зап. Псковского пед. инст. 7 (1961) 5—34. A. K.

A. V. ISAČENKO, *Древнерусское изоостатися.* Rusko-české studie (Études russo-tchèques). — Recueil de travaux de l'École supérieure pédagogique de Prague, Section Langue et littérature 11. Mélanges offerts en hommage au prof. L. Kopeckij, à l'occasion de son 65e anniversaire. Praha 1960, pp. 333—337. — Dans cet article, il s'agit d'un verbe qu'on rencontre dans une charte russe ancienne provenant de l'année 1130, verbe qu'on avait coutume, jusqu'à présent, de traduire, d'une manière erronée, « rester en vie ». L'auteur démontre que ce verbe doit être joint aux autres formes grécisées de cette charte. C'est tout simplement un verbe calqué sur les verbes grecs signifiant « cesser d'être, disparaître, mourir ». A. D.

Исследования по славянскому языкознанию. Москва 1961, стр. 383. — Recueil des exposés faits par des savants soviétiques au IVe congrès international des slavisants (Moscou, septembre 1960). Entre autres: V. V. VINOGRADOV, *Основные проблемы изучения образования и развития древнерусского литературного языка* (p. 4—113), L. A. BULACHOVSKIJ, *Болгарский язык как источник для реконструкции древнейшей славянской акцентологической системы* (pp. 235—272). Sur l'article de P. N. TRET'JAKOV, *Итоги археологического изучения . . .*, cf. ci-dessous p. . . . A. K.

Координационное совещание по актуальным проблемам славяноведения (Программа совещаиия и тезисы докладов). Москва, 24—27 января 1961 года. — К нашей тематике относятся тезисы следующих докладов: В. Д. КОРОЛЮК, *Некоторые спорные вопросы истории славянских народов в раннефеодальный период (VII—XI вв.)* (стр. 24—29); Н. И. ТОЛСТОЙ, *Задачи изучения южно- и западнославянских языков в СССР* (стр. 39—46); С. Б. БЕРНШТЕЙН, *Очередные проблемы сравнительно-исторического изучения славянских языков* (стр. 47—51); Р. И. АВАНЕСОВ, *Об общеславянском лингвистическом атласе* (стр. 52—59); О. Н. ТРУБАЧЕВ, *Задачи этимологических исследований в области славянских языков* (стр. 60—63). A. K.

A. I. KUZNECOVA, *О типах смысловых отношений в группе глаголов движения в древнерусском языке* Вестник Моск. Унив., сер. VII: филол., журналистика (1961) № 1, 34—48. — Глаголы движения в древнерусском языке XI— XIV вв. Автор останавливается, в частности, на параллелях с греческим. A. K.

S. D. LEDJAJEVA, *Заметки по истории русской военной лексики XI—XIII веков.* Учен. зап. Бельцкого педиист. 4 (1960) 95—111. — Продолжение исследований автора по истории древнерусской военной лексики (V. Byzantinoslavica XXI, 144). Опираясь, в частности, на памятники переводной с греческого литературы, Л. анализирует термины, обозначавшие различные военные сооружения: «вал», «ров», «город», «острог», «детинец», «вежа», «забрало», «сын» (= греч. πύργος). A. K.

F. V. MAREŠ, собластели свои — *acc. pluralis.* Rusko-české studie (Études russo-tchèques). — Recueil de travaux de l'École supérieure pédagogique de Prague, section Langue et littérature 11. Mélanges offerts en hommage au prof. L. Kopeckij à l'occasion de son 65e anniversaire. Praha 1960, pp. 157—160. — Il s'agit, dans cet article, de

nouveaux exemples de la déclinaison consonantique des noms d'habitants dans le vieux-slave, du type graždaninъ, vlastelinъ et d'autres encore. L'auteur a trouvé ces nouveaux exemples dans les Homélies de Grégoire, document slavon avec éléments linguistiques tchèques. On trouve dans le Clozianus un autre exemple de ce genre, connu depuis longtemps et expliqué par Vondrák. A. D.

V. F. MAREŠ, *Древнеславянский литературный язык в Великоморавском государстве.* Вопросы языкознания (1961) № 2, 12—23. — Le vieux-slave joua dans le duché de la Grande Moravie un role fondemental pour la langue littéraire. Il était influencé par la langue tchèque (morave) primitive. A. K.

Z. S. MEDVEDEVA, *К вопросу о происхождении и основе древнерусского литературного языка.* Учен. зап. Моск. гос. пед. инст. 148 (1960) вып. 10, 413—436. — О взглядах А. А. Шахматова A. K.

G. MIHAILE, *Некоторые вопросы изучения семантики древнеславянских заимствований в румынском языке.* Вопросы слав языкознания 4 (1959) 73—89. A. K.

Gy. MORAVCSIK, *Zur Geschichte des Ausdruckes взять языка.* Intern. Journ. of Slav. Linguistics and Poetics 4 (1961) 34—37. — Traduction allemande de l'article hongrois (V. Byzantinoslavica XIX, 159). Gy. M.

St. SOJANOV — M. ANAKIEV, *Старобългарски език.* Текстове и речник. София 1960, 2e éd., pp. VIII + 232 + 14 photogr. des manuscrits. — Chrestomathie de textes vieux-slaves à l'intention des étudiants de l'enseignement supérieur. Dans cette seconde édition, elle a été complétée par des spécimens tirés du Suprasliensis, de l'Eucologe du Sinaï, et surtout, avec notation de l'accent, des Feuillets glagolitiques de Rila, publiés récemment par Gošev, le seul document vieux-slave conservé sur le territoire bulgare. Les spécimens sont publiés tout d'abord dans le texte dit normalisé, c'est-à-dire dans le texte provenant de la période cyrillique du vieux-slave. Pour des raisons d'ordre didactique, on a eu soin de présenter les sons sous la forme supposée par nous. Ce sont des spécimens de la Vie de Constantin, un spécimen du traité du moine Chrabr, du Šestodnev de Jean l'Exarque; suivent des spécimens non normaliés, tirés de différentes éditions, du Tétra-évangile Zographensis, du Marianus, de l'Assemannianus, du Psautier, de l'Eucologe, des Feuillets de Rila, du Clozianus, de l'Evangile de Sava et du Suprasliensis. — Dans la troisième partie de la Chrestomathie, on trouve un tableau comparatif des textes des Evangiles (du Zographensis, du Marianus, de l'Assemannianus, de l'Evangile de Vračani, des Evangiles d'Ostromir, de Miroslav et de Reims) avec le texte grec en double rédaction. Un vocabulaire (pp. 101—230) donne les explications fondamentales nécessaires à la compréhension des textes de la chrestomathie. A la fin du volume, le lecteur trouve, en dehors d'une liste des abréviations, plusieurs photographies — spécimens tirés des manuscrits (Zogr., Mar., Assem., Sin., Samuil, inscription de Črgubilja, Sav., Supr.). Le texte de chaque spécimen de manuscrit se trouve transcrit à côté de la photographie. Ce manuel d'étude se présente bien et doit servir, semble-t-il, de recueil de textes pour des exercices linguistiques. Cependant, les auteurs ont eu soin de donner également des explications relatives au contenu des spécimens. A. D.

A. N. STECENKO, *Сложноподчиненное предложение в русском языке XIV—XVI вв.* Томск 1960, стр. 310 A. K.

A. SUPRUN, *Старославянские числительные.* Фрунзе 1961, стр. 107. A. K.

N. I. TOLSTOJ, *К вопросу о древнеславянском языке как общем литературном языке южных и восточных славян.* Вопросы языкознания (1961) № 1, 52—66. A. K.

O. N. TRUBAČEV, *История славянских терминов родства и некоторых древнейших терминов общественного строя* Москва 1959, стр. 211. — Compte-rendu: V. V. MARTYNOV, Вопросы языкознания (1960) № 5, 140—144. A. K.

O. N. TRUBAČEV, *Происхождение названий домашних животных в славянских языках* Москва 1960, стр. 115 — Автор рассматривает происхождение названий «собака», «крупный рогатый скот», «лошадь» и т. д. в славянских языках и использует лингвистические данные для характеристики животноводства у славян. См. в этой связи на стр. 18 критический разбор de adm. imp., cap. 2. Автор использует также и другие византийские сочинения, как-то «Физиолог». A. K.

D. Autres langues

B. V. MILLER, *Персидско-русский словарь.* Москва 1960, стр. 668. — Третье издание, воспроизводящее издание 1953 г A. K.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; MÉTRIQUE

A. Histoire de la littérature byzantine

ANTOINE, archevêque de Larissa-Trikki, Ἐγκώμιον εἰς τὸν Ἅγιον Οἰκουμένιον. Athènes 1958, pp. 32. — Compte-rendu: Bul. Anal. de Bibl. Hell. XIX (1960) № 606, p. 109. R. G.

M. AUBINEAU, *Une Homélie de Théodote d'Ancyre sur la Nativité du Seigneur*. Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 221—250. — Dal cod. Paris. gr. 1171, del sec. X, pubblica, nel testo greco, una omelia di Teodoto d'Ancira per il Natale, nota finora nella traduzione latina del Combefis (Migne, *P. G.* LXXVII, 1411—1418); mette quindi in evidenza i vari elementi che confermano l'attribuzione dell'omelia al vescovo d'Ancira del sec. V. E. Fo.

H.-G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*... (V. Byzantinoslavica XXI, 297—300; XXII, 357.) — Comptes-rendus: P. STEPHANOU, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 436—437; V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 268—274 (important commentaire bibliographique). E. Fo.

M. E. COLONNA, *Enea di Gaza: Teofrasto*... (V. Byzantinoslavica XXI, 350.) — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 249—250. R. G.

Y. DALLAS, *Romanos le Mélode, de la passion à l'extase*. Νέα Ἑστία 63 (1958) 102—107. R. G.

J. DARROUZES, *Inventaire des épistoliers byzantins du Xe siècle*. Rev. des Et. Byz, XVIII (1960) 109—135. — L'auteur, qui vient de publier un important ouvrage consacré aux *Epistoliers byzantins du Xe siècle,* entreprend une étude générale de l'épistolographie byzantine, qualifiée par lui, avec raison, « une parente pauvre de la littérature byzantine ». Le choix du Xe siècle tient à l'étude qu'il dut faire de deux mss, le *Patm. 706* et le *Laura ω 126*. L'auteur ne veut pas donner une notice complète sur chaque auteur; il ne retient que « le témoin manuscrit et l'édition qui le reproduit, l'article ou le livre utile quiconque qui veut entreprendre l'étude des correspondances et de leurs collections. Il a classé les auteurs par ordre alphabétique. Alexandre de Nicée, Anastase, questeur, des Anonymes, Antoine, patriarche, Aréthas de Césarée (mort vers 934), Bardas, moine, Basile de Césarée, le Petit, Cyriaque de Chônes, Etienne de Nicomédie, Etienne, préposé à l'encrier, Genesios magistros, Jean, moine du Latros, Jean Kyriotès, le Géomètre, Léon Choirosphaktès, Léon, diacre, Léon de Synades, Nicéphore Ouranos, Nicétas clerc, Nicétas magistros, Nicétas Paphlagon, philosophe et rhéteur, Nicolas Mystique, patriarche, Philétos Synadènos, Procope spathaire, Protonotaire anonyme, Syméon, tsar de Bulgarie, Syméon, métropolite d'Euchaïtes, Syméon logothète, le Métaphraste, Théodore de Cyzique, Théodore Daphnopatès, Théodore de Nicée, Théodore patrice et sacellaire, Thomas patrice. R. G.

E. FOLLIERI, *Un canone inedito per S. Elia Siculo*. Bcll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XV (1961) 15—29. — Dal cod. Vatic. gr. 2110, ff. 23v—26, proveniente dall'Italia meridionale, pubblica un canone anonimo per S. Elia Siculo, nato ad Enna, vissuto in Calabria, morto a Salonicco nel 903. E. Fo.

A. GARZYA, *Sur l'editio princeps de la paraphrase des « Uxeutica » de Dionysius*. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 249—257. — Sur la paraphrase du poème touchant la chasse à la glu. R. G.

J. GOLEGA, *Der homerische Psalter. Studien über die dem Apolinarios von Laodikeia zugeschriebene Psalmenparaphrase* (Studia patristica et byzantina 6). Ettal 1960, pp. 200. — Compte-rendu: I. ORTIZ DE URBINA, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 182—183. E. Fo.

C. DEL GRANDE, *Cenni di storiografia bizantina*. Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina VIII (Ravenna 1961) 146—176. — Rapido colpo d'occhio sulla storiografia bizantina, con la caratterizzazione delle figure più salienti, articolato in sei paragrafi: 1. Tradizionalità della storiografia bizantina. — 2. Storici dell'età giustinianea. — 3. Storici dell'età eracliana. — 4. Dalla dinastia isaurica alla caduta di Costantinopoli nelle mani dei Crociati (1204). — 5. Alcune « storie universali ». — 6. Dal 1204 alla caduta dell'impero romano di Oriente. E. Fo.

GREGORIUS NYSSENUS, *Contra Eunomium libri* (iteratis curis edid. W. JAEGER), I, Liber I et II. Leiden 1960, pp. 410. — Compte-rendu· I. ORTIZ DE URBINA, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 442—443. E. Fo.

GREGORIUS NYSSENUS, *Contra Eunomium Liber III* (ed. W. JAEGER, 2a ed.). Leiden,

1960, pp. 412. — Compte-rendu: I. ORTIZ DE URBINA, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 182. E. Fo.

GREGORIUS NYSSENUS, *In Canticum Canticorum* (ed. H. LANGERBECK). Leiden, 1960, pp. 492. — Compte-rendu: I. ORTIZ DE URBINA, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 442—443. E. Fo.

P. JOANNOU, *La personalità storica di Luca di Bova attraverso i suoi scritti inediti (con testo greco e con traduzione* a cura di M. ISNARDI). Arch. Stor. Cal. Luc. XXIX (1960) 175—237. — Pubblica cinque testi inediti (tre lettere pastorali, un discorso e il testamento spirituale) contenuti sotto il nome di Luca vescovo di Bova nel cod. Paris. Suppl. gr. 407, dell'anno 1592, nei ff. 158—175v. L'autore, vissuto alla fine del sec. XI, fu probabilmente un monaco della diocesi di Cosenza, d'origine o almeno di educazione latina, creato vescovo di Bova fra il 1081 e il 1093. La sua morte va collocata fra il 1125 e il 1136. E Fo.

J. KARDAMITSIS, *L'hymne Acathiste*. Ἀγιορειτικὴ Βιβλιοθήκη 23 (1958) 277—279. R. G.

A. KOMINIS, *Gregorio Pardos, Metropolita di Corinto*... (V. Byzantinoslavica XXII, 114—115). — Compte-rendu: P. STEPHANOU, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 460—461. E. Fo.

B. KOTTER, *Die Überlieferung der Pege Gnoseos des hl. Johannes von Damaskos*. (Studia Patristica et Byzantina, 5). Ettal, Buch-Kunstverlag 1959, pp. VIII + 243. — Compte-rendu: M. GORDILLO, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 162—170. E. Fo.

V. LAURENT, *Elie l'Ecdicos*. Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 187—188. — Auteur spirituel et hymnographe de la fin du XIe siècle. R. G.

P. LEMERLE, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des «Conseils et Récits» de Kékauménos*... (V. Byzantinoslavica XXII, 115). — Compte-rendu: J. IRIGOIN, Rev. des Et. Grecques LXXIII (1960) 579—581. R G.

D. S. LICHAČEV, *Вопросы атрибуции произведений древнерусской литературы*. Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 17—41. — К нашей тематике относится: 1) разбор взглядов автора Хронографа 1512 г. и псковского старца Филофея на причины падения Константинополя, что позволяет (вслед за Н. Н. Масленниковой) отвергнуть гипотезу А. А. Шахматова, считавшего Филофея автором Хронографа 1521 г. (стр. 30); 2) разбор работы И. Денисова о Максиме Греке (стр. 37 сл.). A. K.

R.-J. LOENERTZ, *Démétrius Cydonès, Correspondance, II*. (Studi e testi 208.) Città del Vaticano 1960, pp. XXVI, 497. — Compte-rendu: M. CANDAL, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 208—210. E. Fo.

R.-J. LOENERTZ, *Iacobi Praedicatoris ad Andronicum Palaeologum maiorem epistula*. Archiv Fratr. Praedic. XXIX (1959) 73—88. — Dal cod. Sinait. 1706 pubblica una lettera indirizzata ad Andronico Paleologo II dal frate domenicano Giacomo (tra il 1318 e il 1325). Fonte immediata ne è l'opuscolo di Tommaso d'Aquino «Contro gli errori dei Greci», tradotto letteralmente in greco da Giacomo. E. Fo.

G. G. MEERSSEMAN, *Der Hymnos Akathistos im Abendland. II: Gruß-Psalter, Gruß-Orationem, Gaude-Andachten und Litanien*. (Spicilegium Friburgense 3). Freiburg, Universitätsverlag 1960, pp. XV, 392 (Cf. Byzantinoslavica XXI, 350; XXII, 115.) — Compte-rendu: H. BARRÉ, Marianum XXIII (1961) 98—105. E. Fo.

S. G. MERCATI, *Intorno ai versi sugli otto echi e sui quattro evangelisti contenuti nel codice del monte Athos 4279 (Iviron 159) del secolo XV*. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 175—186. — Etude critique des folios 64r—65v et publication des trois poésies. R. G.

J. MEYENDORFF, *Grégoire Palamas. Défense des saints hésychastes*... (V. Byzantinoslavica XXI, 88—89). — Compte-rendu: E. CANDAL, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 173—176. E. Fo.

J. MOURIKIS, *Jean Damascène*. Νέα Σιών 50 (1958) 131—144; 227—241; 308—321. R. G.

M. PELLEGRINO, *L'Inno del Simposio di S. Metodio Martire*... (V. Byzantinoslavica XXII, 116.) — Compte-rendu: G. LAZZATI, Aevum XXXIV (1960) 160—161. E. Fo.

A. PERTUSI, *La scoperta di Euripide nel primo Umanesimo*. Italia medievale e umanistica III (1960) 101—152, 3 tavv. — In questo importante e documentatissimo studio l'A. segnala, nei codici Laur. XXXI 10 e Laur. Conv. S. Marco 226, gli autografi di Leonzio Pilato, il celebre monaco calabrese antesignano della penetrazione della cultura greca nell'Italia umanistica. Nel Laur. XXXI 10 (Euripide, tragedie) sono di mano di Leonzio

la versione interlineare in latino della prima parte dell'Ecuba e il commento relativo; nel S. Marco 226, copia del precedente ms., Leonzio ha scritto anche il testo greco. Questo secondo codice appartenne al Boccaccio e poi al Niccoli. L'A. prepara un'opera più ampia su Leonzio come traduttore e scoliasta: ma già da questo primo studio emerge la personalità del monaco calabrese, che fu uomo dotato di discreta cultura (conobbe Omero, il commento di Tzetze a Licofrone, Livio, Virgilio), buon grecista, anche se latinista mediocre. Attraverso Barlaam, di cui si proclama discepolo, egli può considerarsi l'epigono della scuola esegetica di Tessalonica, rappresentata dia grandi nomi di Tommaso Magistro e di Demetrio e Nicola Triclinio. Cronologicamente, le versioni e i commenti dei codici Laurenziani vanno assegnate al periodo in cui Leonzio insegnò nello Studio fiorentino, e più precisamente al 1362. L'A. fornisce anche molte preziose notizie sulla diffusione della conoscenza di Euripide in Italia quale è documentata nei manoscritti (dal XIII secolo alla fine del XV). Nelle pp. 104—114 importanti osservazioni su Simone Atumano, Barlaam e il loro circolo culturale. E. Fo.

Поздняя греческая проза Переводы с древнегреческого под редакцией М. ГРАБАРЬ-ПАССЕК. Составление, вступительная статья и примечания С. ПОЛЯКОВОЙ. Москва, 1960, стр. 695. — Chrestomathie de la prose grecque des Ier—IVe siècles de n. è. Parmi les auteurs du IVe siècle, y sont compris Libanius, Himerios, Themistios et Julien (traductions de M. GRABAR-PASSEK, S. POLJAKOVA, A. JEGUNOV et J. ŠULTZ). Dans son article d'introduction, S. Poljakova considère le IVe siècle comme «un dernier essor de courte durée» de la littérature païenne grecque, et estime que, de ce qui fut atteint pendant cette période, le plus important est «le témoignage approfondi du monde intérieur de l'homme» (pp. 23—26). A. K.

Ῥωμανοῦ τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι, Ἔκδοσις κριτική, τόμος Δ', μέρος Α'. (V. Byzantinoslavica XXII, 1, 1961, pp. 83—85). — Compte-rendu: N. LIVADARAS. Lire: l'éditeur de l'hymne ΑΖ' (au lieu de: ῑ) devrait utiliser; — pour les leçons communes des manuscrits σ (au lieu de: δ); — voir ma description des KONDAKARIA (au lieu de: KONTAKIA); — la séparation en vers de l'hymne ΛΘ' (au lieu de: ΛΟ'); — à πάντα ΙΛ (au lieu de: ΙΛ) ajouter p; — ⟨...⟩ στρέψει ἀδ(άμ) p (au lieu de: [..[στρέψει ἀδ(ἀμ)ρ); — corriger οὔ PC (au lieu de: οὐ); — γλῶσσα ἀρκοῦσα (au lieu de: ἀρμοῦσα); — ajouter πρὸς ἐμέ (au lieu de: πρὸς ἐμε); — ἀπτόμενος (au lieu de: ἀπτόμενος); — Après: tous les collaborateurs n'admettent pas les idées, ajouter: *du Professeur Tomadakis. Nous possédons aujourd'hui presque tous les mss.* Dans le paragraphe, qui commence par les mots: *En ce qui concerne l'apparat critique,* lire, au lieu du sigle ϱ, le sigle p; sauf le passage: *au lieu de:* ταῦτα γὰρ ϱ ... *lire* οὕτω γάρ ϱ, remplacer le sigle ϱ par le sigle q. De même, un peu plus haut: *La préférence* donnée à la leçon de ϱ aux vers 283—284, lire: P. R. G.

M.-J. RONDEAU, *Le commentaire sur les Psaumes d'Evagre le Pontique.* Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 307—348. — Une delle due serie di glosse ai Salmi contenute nel cod. Vat. gr. 754, del sec. X, è opera di Evagrio Pontico (per quanto vi appaia, in alcuni casi, il nome di Origene): lo dimostrano i riferimenti ad altre opere dello stesso autore rilevabili in una delle glosse. Si conferma così un'ipotesi già avanzata dal Balthasar a proposito delle glosse pubblicate sotto il nome di Origene dal De La Rue e dal Pitra. E. Fo.

N. K. GUDZIJ, *В. Ф Ржига* Труды отд древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 685—692, портрет. — Некролог одного из виднейших исследователей древнерусской литературы и список его трудов. А. К.

Scholia in Aristophanem. Pars IV. Fasc. I continens IO. TZETZAE *Prolegomena et Commentarium in Plutum,* quem edidit L. MASSA POSITANO. Groningen-Amsterdam, 1960, pp. CXXVIII, 365. — Compte-rendu: V. DE FALCO, Riv. Cult. Class. e Medioev. III (1961) 145—150. E. Fo.

S. I. SOBOLEVSKIJ, *«Коринфская невеста» Гете и ее древний оригинал.* Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. XIX, вып. 4 (1960) 284—300. — На стр. 296 С. упоминает о комментарии неоплатоника Прокла (V в.) на «Политию» Платона, содержавшем краткую версию рассказа Флегонта (Phlegon), послужившего источником для «Коринфской невесты» Гете. С дает русский перевод версии Прокла. А. К.

N. B. TOMADAKIS, *Florilège d'hymnographie byzantine ou poésies de Romanos et d'autres poètes; édition critique.* Athènes 1958, pp. 152. — Réimpression des hymnes 35, 36 et 37 de Romanos. En appendice, divers textes. R. G.

O. L. VIL'ČEVSKIJ, *Хронограммы Хакани.* Эпиграфика Востока XIII (1960) 59—68. —

V. établit quelques dates de la vie d'un poète écrivant en iranien du XIIe siècle, Khāqāni, auteur d'odes dédiées à Manuel I Comnène et à Andronique Comnène, tout en prouvant la présence d'éléments chrétiens dans l'ensemble de l'œuvre de Khāqāni. A. K.

F. YOFILLIS, *L'hymne acathiste.* Ὁ Ἐφημέριος 7 (1958) 197—200. R. G.

C. Littérature populaire

E. CERULLI, *L'empereur Alexis et le conte éthiopien de l'homme enseveli dans la mine.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 187—207. — Texte, traduction et commentaire. Légende d'après laquelle Alexis Ier Comnène serait le héros d'un accident de mine, sauvé par la Vierge Marie. D'après une Note additionnelle d'H.(enri) G.(régoire), il s'agirait, d'un « souvenir très précis des aventures cappadociennes du jeune Alexis ». R. G.

Дигенис Акрит. Перевод, статьи и комментарии А. Я. СЫРКИНА. Москва 1960, стр. 218. — Стихотворный перевод Гротта-ферратской версии «Дигениса Акрита» (стр. 7—124), общая характеристика поэмы (стр. 127—178), комментарии к переведенному тексту (стр. 179—214) и библиография. По мнению С., первоначальная редакция поэмы была составлена между 70-ми годами X в. и 20-ми годами XI в. (не позже 1031 г). Автор убедительно показывает безосновательность многих предложенных А. Грегуаром отождествлений персонажей поэмы и отвергает тезис о ее павликианском происхождении. С. ставит вопрос о мировоззрении, отраженном в поэме, и сопоставляя ее с «Советами и рассказами» (Conseils et récits) Кекавмена, приходит к выводу, что «Дигенис Акрит» отражает мировоззрение феодальной провинциальной знати (стр. 151), хотя и называет Дигениса «подлинно народным героем» (стр. 154). Особое внимание уделено характеристике версий «Дигениса Акрита», в том числе русских списков так наз. «Девгениева деяния». А. К.

A. DOSTÁL, *Několik poznámek k jazyku slovanské (staroruské) verse eposu o Digenisovi Akritovi* (Quelques mots au sujet de la langue de la version slave [vieux-russe] de l'épopée Digénis Akritas). Rusko-české studie (Etudes russo-tchèques) — Sborník Vysoké školy pedag. v Praze. (Recueil de travaux de l'Ecole supérieure pédagogique de Prague), section Langue et littérature 11. Mélanges offerts en hommage au prof. L. Kopeckij à l'occasion de son 65e anniversaire. Praha 1960, pp. 391—403. — L'auteur voit dans cette version slave un important problème intéressant les byzantinistes. En effet, dans cette version s'est conservée une rédaction qu'on ne rencontre, sous cette forme, dans aucune version grecque. L'auteur cite des exemples tirés de divers manuscrits de ce poème épique, exemples témoignant de l'influence du slavon. Les faits linguistiques slavons s'y rencontrent sans conteste. On pourrait les expliquer de deux façons: le poème aurait été rédigé tout d'abord en slavon et ce texte aurait servi de modèle à la version vieux-russe; ou — vice-versa — des éléments slavons auraient pénétré dans la version vieux-russe au cours de la confection des copies postérieures. L'auteur estime qu'il s'agit là d'une rédaction vieux-russe, mais, de l'autre côté, il montre qu'on ne peut que difficilement s'imaginer que cette matière n'ait pas donné lieu à une rédaction en slavon, vu que la littérature slavonne — fait très bien connu — n'a jamais négligé de donner une version de tout sujet important de la littérature byzantine ou de toute autre littérature du moyen âge. La version slave devra faire l'objet d'une analyse approfondie de tout le poème. A. D.

Gy. MORAVCSIK, *Sagen und Legenden über Kaiser Basileios I.* Dumbarton Oaks Papers XV (1961) 59—126 + 11 tab. — Les sources byzantines ont noté de nombreux récits légendaires sur la splendide carrière de l'empereur Basile I. Si nous examinous ces récits de plus près, nous y trouvons une série de parallèles montrant des motifs et des éléments analogues. Nous voyons par exemple l'aigle ombrageant comme annonciateur de la puissance future ou bien le rêve de la mère sur la plante miraculeuse poussée de son sein non seulement dans le cycle légendaire antique ou byzantin, mais aussi dans celui des autres peuples. L'action de maîtriser un cheval féroce ne figure pas seulement dans le mythe d'Alexandre, mais aussi dans la littérature hagiographique. Les prophètes et les saints comme apparitions dans des rêves, les prophéties des moines et l'appel réitéré, trois fois, forment les éléments topiques de l'hagiographie et remontent en majeure partie à la Bible. Mais nous y trouvons aussi des symboles appartenant à la mentalité spéciale des Byzantins comme la pourpre qui annonce la puissance, la pomme représentant le globe et l'arbre du monde. Il faut s'imaginer la naissance des légendes sur Basile en supposant la subsistance latente de certains de ces types dans la subconscience des Byzantins. Ensuite, lorsque l'exigence psychologique de la formation des légendes nouvelles

se manifesta c'est à-dire lorsque la tendance à l'adoration du héros chercha le moyen de se manifester, ces souvenirs latents furent réveillés par certains actes et événements dans la carrière rapide de Basile et ce fut ainsi qu'un nouveau cycle de légendes naquit où nous voyons amalgamés organiquement les éléments anciens. Les légendes sur Basile reflètent alors les phénomènes connus du folklore: la survivance (Survival) et la reviviscence (Revival), ce qui est instructif aussi au point de vue de l'histoire des légendes en général. — Dans l'annexe du traité se trouvent les parties suivantes des sources grecques touchant la jeunesse de Basile: 1) édition critique du « Georgius Continuatus », éd. Bonn, 816, 15—821, 6 à la base de 13 manuscrits et deux traductions vieux-slaves; éd. Istrin 5, 16—19 d'après 3 manuscrits, 2) première édition d'une partie d'une chronique grecque vulgaire (« Historia Imperatorum », v. Byzantinoturcica I^2, 295) touchant Basile, d'après 4 manuscrits. Gy. M.

B. N. PUTILOV, *Куликовская битва в фольклоре.* Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 107—129. A. K.

A. Ja. SYRKIN, *Некоторые проблемы Византийского эпоса.* Виз. Врем. XIX (1961) 97—119. — 1) Examen critique de l'hypothèse de H. Grégoire prétendant que la scène du combat de l'empereur avec Digénis dans « Девгениево деяние » remonte à l'original grec de l'épopée. 2) Essai de grouper les données concernant les évènements historiques, ainsi que les réminiscences géographiques de l'épopée. Les événements qui furent décrits dans le poème se réfèrent pour la plupart au Xe siècle. La genèse du « Digénis Akritas » est datée par l'auteur des années 70 du Xe siècle et des années 20 du XIe siècle. A. K.

A. Ja. SYRKIN, *Об историчности персонажей «Дигениса Акрита».* Виз. Врем. XVIII (1961) 124—149. — S. proteste contre le „Identifizierungsrausch" de H. Grégoire et, d'autre part, contre le scepticisme de J. Mavrogordato; il tire comme conclusion que l'épopée reflète la situation à la frontière de l'Est de l'Empire, aux IXe—Xe siècles. Il ne paraît pas exclu que quelques personnages du poème soient des figures historiques. A. K.

A. Ja. SYRKIN, *Социально-политические идеи эпоса о Дигенисе.* Виз. Врем. XX (1961) 129—155. — Le rapport de l'auteur du « Digénis » avec le pouvoir impérial correspond aux conceptions des « Conseils et Récits » de Kékauménos et reflète les idées de la noblesse provinciale. Digénis lui-même est un aristocrate byzantin typique. L'épopée nous fait connaître l'idéologie religieuse de l'époque, ainsi que les idées du peuple, ses croyances païennes, ses motifs folkloriques (S. nie la possibilité de retrouver dans l'épopée des traces directes des idées pauliciennes); S. caractérise le poème comme « une épopée populaire qui, dans les rédactions littéraires qui nous sont connues reflète les traits de l'idéologie féodale ». Cependant dans l'article, « les couches féodales » sont démontrées beaucoup plus distinctement que le fond populaire qui ne dépasse point, à mon avis, les limites d'un arsenal d'images purement littéraire. Dans la description de la mort de Digénis (T 3152-60) il n'est nullement question, du sens chrétien, « de la nature éphémère de tout ce qui est temporel » (en comparaison avec l'éternité), mais de l'éphémérité dans le sens de Loukiane: aussi grand fus-tu, toute ta grandeur disparaît après ta mort. L'originalité de cette idée de la mort se montre distinctement si l'on compare ce point de vue avec les paroles de Psellos: *Ne te lamente pas sur la mort de ton frère: il est retourné là d'où il était venu. Certainement son corps a péri, mais son âme reste intacte* (Cf. Sathas, Bibl. gr. V, 348.22—23. Cf. aussi p. 369.2—5; 489.15—17; cf. aussi les vers de Jean le Géomètre, P. G. 106, col. 340.4—8). Il est vrai que l'idée de la mort traitée dans l'épopée n'est pas unique (des motifs analogues se retrouvent, par exemple, dans les vers de Jean Mauropous (éd. Lagarde, Nr. 81.11—13, Nr. 39.4—5 etc.), et bien que dans sa prose nous trouvons des idées proches de celles de Psellos (ibid. Nr. 172.6—7), elle est loin de s'en tenir au point de vue officiel. S. a raison en soulignant les motifs folkloriques dans la caractéristique des « apelates » (Philopappe est fier d'avoir été, dans le passé, un grand conquérant), mais cela ne suffit pas pour réfuter l'identité des apelates avec les « envahisseurs », d'autant plus que l'épopée indique directement leur refuge comme λησταρχεῖον. La comparaison avec la légende d'Ilja Mouromets n'est pas convaincante, parce que l'évaluation négative du Solovej-brigand est déterminée par la position sociale d'Ilja, « fils de paysan », tandis que dans l'épopée grecque il s'agit de l'aristocrate Digénis A. K.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES

A. Sources narratives et travaux monographiques

I. V. ABULADZE, *Древнегрузинский перевод «Мученичества Рипсиме и ее сподвижниц» из Истории Агафангела.* Изв. Инст. рукописей АН Груз. ССР II (1960) 145—180 (на груз. яз. с кратким русск. резюме). — Le texte inédit géorgien du « Martyre de Ripsimé et de ses compagnes » fut traduit de l'arménien aux VIIIe—IXe siècles. La rédaction détaillée grecque d'Agathange était très répandue dans la littérature historique géorgienne. A. K.

D. AL'ŠIC, *Древнерусская проза в стихотворных переводах Н. В. Водовозова* Новый мир (1960) № 11, 265—270. — Analyse critique des traductions de N. V. Vodovozov, parues en 1950—1959 (« Marche au-delà des trois mers » d'Athanasij Nikitin, récits de guerres russes du XIIIe siècle et « Les dits de l'Empire de Kazan »). Selon l'opinion d'A., il était superflu de la part de Vodovozov de traduire en vers des œuvres de la prose ancienne russe. A. K.

Арабский аноним XI века. Издание текста, перевод, введение в изучение памятника и комментарии П. А. ГРЯЗНЕВИЧА. Москва 1960, стр. 221 + XXII + факсимиле. — P. A. Grjaznevič reproduit la dernière partie de l'Anonyme du XIe siècle, ainsi que la traduction et les commentaires, d'après l'unique copie de la collection de Boucharie. Dans l'introduction, l'auteur caractérise l'Anonyme comme source historique. A. K.

S. N. AZBELEV, *К датировке русской повести о взятии Царьграда турками.* Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 334—337, илл. — Le fragment du « Récit de la prise de Constantinople par les Turcs », découvert par A. (ГПБ Q. IV. 544) se date, d'après l'écriture, de la fin du XVe siècle, ce qui permet de résoudre la question discutée, de savoir à quelle époque ce récit fut composé: contrairement à l'avis de M. H. Speranskij, il proviendrait du XVe siècle et non pas du XVIe siècle. A. K.

R. M. BARTIKJAN, *Некоторые уточнения в переводе сочинения Иоанна Камениаты «Взятие Фессалоники».* Виз. Врем. XIX (1961) 319—323. — Notes critiques concernant la traduction de S. V. Pol'jakova et I. V. Felenkovskaja (cf. Byzantinoslavica XXII, 120). Quelques notes ne me paraissent pas convaincantes. Par exemple: B. trouve que πλείονες (p. 511.20) ne doit pas se traduire par « presque tous », mais seulement par « nombreux », bien que πλείονες signifie justement « la plupart » (voir Liddell and Scott, s. v : the majority, the greater part of . . .); ἐπαφίημι (p. 536.16), malgré l'opinion de B., ne veut pas dire « laisser aux gabloundes », mais « lâcher contre », «envoyer contre » (en traduction russe: on a ordonné de grimper). Douteuse est aussi la remarque qui concerne p. 581.9—11; B. écrit: « Dans le texte grec il n'est pas fait mention de la quantité de cette alimentation, était-elle suffisante ou non? ». Mais le verbe περισσεύω signifie justement « être dans l'abondance, avoir plus qu'il n'est nécessaire » (to be over and above). A. K.

R. M. BARTIKJAN, *Петр Сицилийский и его «История павликиан».* Виз. Врем. XVIII (1961) 323—358. — Traduction, préface et commentaire de *L'utile histoire* de Pierre de Sicile. Editée en même temps par Bartikjan dans le livre *Источники для истории павликианского движения.* Erevan, 1961, pp. 117—167 (v. ci-dessus). A. K.

Хрестоматія з історії Української РСР, I. За ред. І. О. Гуржія. Київ 1959, стр. 747. — Приведены переводы некоторых византийских авторов (Прокопий, Константин Багрянородный и др.) и известия русской летописи о русско-византийских отношениях. Переводы греческих текстов сделаны с русского. «Стратегикон» безоговорочно приписывается императору Маврикию. A. K.

Хрестоматия по истории СССР с древнейших времен до конца XV века. Под ред. акад. М. Н. ТИХОМИРОВА. Москва, 1960, стр. 735. — Хрестоматия включает отрывки из некоторых византийских авторов: Прокопия (стр. 79—80), «Стратегикона» псевдо-Маврикия (стр. 80—83), Константина Багрянородного (стр. 119—130), Никиты Акомината (sic!) (стр. 282—283). A. K.

Две византийские хроники . . . (V. Byzantinoslavica XXII, 120). — Compte-rendu: Ja. LJUBARSKIJ—A. SYRKIN, Виз. Врем. XIX (1961) 311—318. A. K.

B. L. ČUGASZJAN, *Легенда о Бюраспи Аждахаке по Мовсесу Хоренаци.* Востоковедческий сборник I (1960) 303—330 (резюме на армян. яз.). A. K.

J. DARROUZES, *Notes de littérature et de critique.* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 179—194. — I. *Nicétas d'Héraclée* ὁ τοῦ Σερρῶν. Neveu du métropolite de Serrès, con-

fondu avec plusieurs Nicétas, « aussi peu datables que lui-même ». Nicétas d'Héraclée n'a rien à voir avec Nicétas de Serrès.— II. *Constantin Stilbès et Cyrille métropolite de Cyzique.* Constantin Stilbès, diacre didascale, puis métropolite de Cyzique est bien l'auteur du βασιλικὸς λόγος adressé à Alexis Ier Comnène. — III. *Fragments de traductions grecques de lettres papales.* Tirées du Vaticanus gr. 1455. — IV. *De faux actes byzantins.* A propos des *Souvenirs de la marquise de Créquy.* Faux renseignements sur la famille des Courtenay, sur la prétendue descendance des Comnènes usurpée par la famille maniote ou corse des Stephanopoli, et sur le reliquaire du *chief de Madame Saincte Hellenes.* R. G.

G. T. DENNIS, *The Reign of Manuel II Palaeologus in Thessalonica, 1382—1387.* (Orient. Christ. Anal. 159.) Roma 1960, pp. XI, 179. — Compte-rendu: Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 215—216. E. Fo.

D. J. GEANAKOPLOS, *Emperor Michael Palaeologus and the West...* (V. Byzantinoslavica XXI, 107—108, 163; XXII, 134, 368.) — Compte-rendu: J. GILL, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 458—459. E. Fo.

H. GREGOIRE, *Imperatoris Michaelis Paleologi de vita sua.* Opusculum necnon Regulae quam ipse monasterio S. Demetrii praescripsit fragmentum. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 447—476. — Texte grec et traduction française. Cette dernière s'arrête brusquement après les deux premières lignes et demie du texte grec (ch. XV). La fin du ch. XV, les ch. XVI, XVII et XVIII ne sont pas traduits. Une Note Additionnelle annonce « un commentaire exhaustif » qui paraîtra dans le tome XXXI (1961). R. G.

V. GRUMEL, *Une nouvelle édition de la Bibliothèque de Photius.* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 214—224. — Remarques sur l'édition de R. Henry. R. G.

R. A. GUSSEJNOV, *«Хроника» Михаила Сирийца.* Палест. сб. 5 (1960) 85—105 (с франц. резюме). — Biographie de Michel le Syrien, contenu de sa « Chronique » et caractéristique de ses sources. En exposant les faits de l'histoire de Byzance, G. commet de graves erreurs: ainsi il écrit, à la page 95, qu'en 945—959, les Bulgares « ont essayé de conquérir Constantinople » et, à la page 99, il date la défaite des Byzantins près de « Myriokephalion » de l'an 1177 etc. A. K.

A. G. ISAKIN, *Палеографическое описание Пандектов Никона Черногорца по Ярославскому рукописному списку XIV века.* Труды кафедр рус. яз. вузов Вост Сибири и Дальнего Востока I (Иркутск 1960) 77—89. — Палеографическое описание рукописи (Ярославский краеведческий музей № 4 (7)) русского перевода Пандектов Никона Черногорца (см. о нем H. G. BECK, *Kirche und theologische Literatur...*, S. 600), которую автор датирует последней четвертью XIV века. И. считает, что памятник по своему происхождению северновеликорусский. A. K.

P. JOANNOU, *Joannes XIV. Kalekas Patriarch von Konstantinopel, unedierte Rede zur Krönung Joannes V.* Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 38—45. — Dal cod. Paris. Coislinian. gr. 286, ff. 164v—168v, pubblica un discorso di Giovanni XIV Caleca in occasione della incoronazione di Giovanni V, tenuto il giorno stesso della incoronazione, 19 nov. 1341, o poco dopo. Il testo è interessante perchè rivela l'attitudine legittimista di Giovanni Caleca nei confronti della dinastia dei Paleologi. E. Fo.

V. M. KABUZAN—O. M. MEDUŠEVSKAJA—A. T. NIKOLAJEVA, *О новой книге по русскому источниковедению* Ист. архив (1961) № I, 158—161. — Разбор книги И. Л. ШЕРМАНА, *Русские исторические источники...* (V. Byzantinoslavica XXI, 357). A. K.

A. P. KAŽDAN, *Из истории византийской хронографии X в I. О составе так называемой «Хроники Продолжателя Феофана».* Виз. Врем. XIX (1961) 76—96. — L'auteur s'occupe de la composition de la chronique du Continuateur de Théophane et essaie d'éclaircir les opinions sociales des auteurs des différentes parties de cette chronique. K. analyse en outre la question de la véracité des informations fournies par la chronique, ainsi que celle de connaître l'auteur de la quatrième partie. Contrairement à l'opinion de V. V. Latyšev et M. Ja. Sjuzjumov, K. considère comme probable l'hypothèse que Théodore Daphnopate pourrait en être l'auteur. A. K.

A. P. KAŽDAN, *Критические заметки по поводу изданий византийских памятников.* Виз Врем. XVIII (1961) 275—287. — Analyse de deux ouvrages: 1) N. SVORONOS, *Recherches...* (v. Byzantinoslavica XXI, 368) et A. PERTUSI, *Per la critica del testo della « Storia » di Michele Attaliate.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 7 (1958) 59—73. A. K.

KONSTANTINOS, Θεοδότη, ἡ μήτηρ τοῦ Μιχαὴλ Ψελλοῦ. Ὀρθοδοξία 34 (1959) 322—326. R. G.

P. LEMERLE, *Prolégomènes*... (V. Byzantinoslavica, XXII, 115.) — Compte-rendu: G. G. LITAVRIN — A. P. KAŽDAN, Виз. Врем. XX (1961) 279—296. A. K.

G. G. LITAVRIN, *Был ли Кекавмен, автор «Стратегикона», феодалом? Виз. очерки.* Москва 1961, стр. 217—240. — Polémiquant avec P. LEMERLE, *Prolégomènes*... (cf. Byzantinoslavica XXII, 115), l'auteur démontre que dans les *Conseils et Récits* de Kékaumenos se reflète l'ordre féodal: la présence d'une grande propriété féodale et de la paysannerie dépendante ainsi que les éléments d'une hiérarchie féodale. A. K.

C. MANGO and I. ŠEVČENKO, *A New Manuscript of the De Cerimoniis.* Dumbarton Oaks Papers (1960) 247—250. — A note on the *Cod. Chalcensis S. Trinitatis* (125) 133 which shows indications of an original erased text. This text, according to the authors, "is none other than the *De Cerimoniis*". P. Ch.

C. MANGO and J. PARKER, *A Twelfth-Century Description of St. Sophia.* Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 233—246. — Text and translation of a twelfth-century description of St. Sophia. It was written by Michael, *protecdicus* of the church of Thessalonica and later deacon of St. Sophia. P. Ch.

MCHITAR GOŠ, *Албанская хроника.* Предисловие, перевод и комментарии З. М. БУНИЯТОВА. Баку 1960, стр. 33 — Буниятов издает русский перевод «Албанской хроники» Мхитара Гоша (по C. J. F. DOWSETT, *The Albanian Chronicle of Mxit'ar Goš*, BSOAS XXI, 3 (1958), охватывающей историю Албании в 1130—1162 гг. На стр. 14 упомянут византийский император «Михаэл (sic!), сын Калужана, внук Алекса». A. K.

Irène MELIKOFF, *La geste de Melik Danismend. Etude critique du Danismendname. I. Introduction et Traduction.* Paris, Librairie Adrien Maisonneuve, 1960, pp. 460 (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'Archéologie d'Istanbul, X). — *II. Edition critique avec glossaire et index.* Paris 1960, pp. 352 et V pl. h. t. — La geste de Melik Danischmend est l'un des plus anciens textes connus en prose turque « osmanli ». Elle « dépeint une société nomade dont le caractère encore barbare est contrebalancé par le côté idéaliste et héroïque et dont la foi primitive et mal dégagée des croyances païennes n'en demeure pas moins émouvante par sa sincérité ». Ce texte est particulièrement important pour l'histoire de l'Empire byzantin, au XIIe siècle. La traduction française de la geste est précédée d'une importante étude (p. 41—170), où l'auteur étudie en particulier les éléments historiques de la Geste et les données géographiques de celle-ci. R. G.

Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*... (V. Byzantinoslavica XXI, 153, 167, 357.) — Compte-rendu: N. V. PIGULEVSKAJA, Палест. сборник 5 (1960) 147—150. A. K.

Th. MOSCHONAS, *La correspondance de Théolepte de Philadelphie avec Irène Paléologue.* Ἀνάλεκτα 2 (1958) 32—36 et 13 pl. h. t. R. G.

P. PAPAEVANGUELOU, *Michel Psellos: Des Démons.* Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς 41 (1958) 53—66. R. G.

R. PARET, *Notes bibliographiques sur quelques travaux récents consacrés aux premières traductions arabes d'œuvres grecques. I. Œuvres philosophiques.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 387—446. R. G.

Z. G. SAMODUROVA, *Хроника Петра Александрийского.* Виз. Врем. XVIII (1961) 150—197, илл — Texte grec de la chronique de Pierre d'Alexandrie (Xe siècle, d'après le manuscrit se trouvant dans la bibliothèque M. Gorkij à l'Université d'Etat de Moscou. L'introduction de S. analyse principalement la question concernant les sources utilisées par Pierre d'Alexandrie. A la fin de la chronique, il n'est fait que superficiellement mention de l'histoire de Byzance. A. K.

G. SCHIRÒ, *Manuele II Paleologo incorona Carlo Tocco despota di Gianina.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 209—230. — Edition, traduction italienne et commentaire d'une chronique inédite de Céphalénie de 3970, vers 1957—2030 relatant la conquête des despotats de Janina et d'Arta par Charles I Tocco et son frère Léonard. R. G.

V. S. SOKOLOV, *Евтропий, римский историк IV в. н. э.* Вестник Моск. унив., сер. IX: ист. науки (1960) № 6, 52—70. — Caractéristique de la tradition manuscrite et des données fort incomplètes de la vie d'Eutropios, ainsi qu'une analyse du contenu de sa chronique. L'auteur reconnaît qu'Eutropios fut le premier, parmi les historiens du IVe siècle, à donner une courte caractéristique des traits moraux des empereurs romains, conformément aux principes de la doctrine des stoïciens. A. K.

I. ŠEVČENKO, *The Author's Draft of Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse in Parisinus Graecus 1276.* Dumbarton Oaks Papers, 14 (1960) 179—204. — A study of another manuscript of the so called "Anti-Zealot" discourse of Nicolas Cabasilas — *Parisinus Graecus 1276.* The existence of this manuscript was pointed out to Ševčenko by Meyendorff. This manuscript, according to Ševčenko, was actually drafted by Cabasilas but it does not change in any serious way the text which Ševčenko had already edited on the basis of another manuscript. Ševčenko thinks that this draft, made during the last quarter of the fourteenth century, is a revised version of an original which he still seems to date as 1344. But he is no longer sure. He writes: "A later date for the discourse is also possible. Cabasilas may have reacted to governmental action that effected monastic properties after the battle of Maritza (1371)." I would myself be inclined to accent the later date, especially if Ševčenko's theory that the discourse had nothing to do with the Zealots is to be maintained. P. Ch.

I. UMNJAKOV, *Малоизвестный французский источник о Тимуре* Труды Самарканд унив. 101 (1960) ч. 1, 173—199. — Анализ составленного в 1404 г. архиепископом Иоанном Libellus de notitia orbis, содержащего сведения о Тимуре. Автор сопоставляет эти сведения с известиями византийских историков Халкокондила и Дуки (стр. 181). A. K.

Ž. VĂŽĂROVA, *Руските учени и българските старини Изследване, материали и документи* (Les savants russes et les antiquités bulgares). Бълг. акад. на науките. Археол. инст. София 1960, pp. 450. — Le livre contient nombreux matériaux d'archives, des rapports de caractère officiel et des lettres de savants russes et bulgares, ainsi que des extraits de publications, le tout datant depuis le commencement du XIXe siècle et relatif à l'étude des antiquités bulgares. On trouve, entre autre, plusieurs documents liés aux noms des savants bien connus, comme par exemple J. I. Venelin, V. I. Grigorovič, St. Verković, M. G. Popruženko, V. N. Zlatarski, Th. I. Uspenskij, K. Škorpil, M. I. Rostovcev, etc. I. D.

J. VERPEAUX, *Nicéphore Choumnos, homme d'état et humaniste byzantin...* (V. Byzantinoslavica XXII, 124.) — Comptes-rendus: J. GILL, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 460; R, JANIN, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 237—238; R. GUILLAND, Byzantinoslavica XXI, 109—110. E. Fo.

Elisabeth A. ZACHARIOU, Τὸ Χρονικὸ τῶν Τούρκων σουλτάνων (τοῦ Βαρβερωνοῦ Ἑλλ. κώδικα 111) καὶ τὸ ἰταλικό του πρότυπο. Ἑλληνικά. Παράρτημα 14. Thessalonique, Soc. d'ét. macéd. 1960, pp. 95. — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 276. — I. La chronique des sultans turcs et la recherche à son sujet jusqu'ici. — II. L'auteur et les caractères de l'œuvre. — III. Sources italiennes du XVIe siècle de la Chronique. — IV. Rapports entre la Chronique et les *Annali Turcheschi* de Fr. Sansovino. — V. Différences entre la Chronique et les *Annali.* — VI. La langue de la Chronique (grammaire, syntaxe, lexicographie et dialectologie). — VII. Conclusion. Bibliographie. — Index: I. Des noms propres grecs. — II. Des noms propres non grecs. R. G.

B. N. ZACHODER, *Ибн Фадлан и ал-Масуди.* Краткк. сообщ. Инст. востоковед. XXXVIII (1960) 15—18. — По мнению З., ал-Масуди мог использовать либо изустный рассказ Ибн Фадлана о его поездке в Поволжье, либо не дошедший до нас полный вариант описания путешествия Ибн Фадлана; этим объясняется наличие у ал-Масуди некоторых деталей, отсутствующих в сохранившемся тексте Ибн Фадлана. A. K.

A. A. ZIMIN, *Русские летописи и хронографы конца XV—XVI вв.* Москва 1960, стр. 33. — L'auteur fait l'analyse, en particulier, du « Chronographe » de l'année 1512 qui contient des renseignements détaillés sur l'histoire byzantine. « L'idée maîtresse de l'auteur du Chronographe était de démontrer qu'après l'effondrement de l'Empire byzantin, celui-ci fut substitué par la terre russe » (p. 8). A. K.

G. T. ZORAS, Χρονικὸν περὶ τῶν Τούρκων Σουλτάνων... (V. Byzantinoslavica XX, 133.) — Rev. by Domna N. DONTAS, The Am. Hist. Rev. 65 (1960) 657—658. P. Ch.

B. Manuscrits et documents papyrologie

Ch. ASTRUC et M.-L. CONCASTY, *Catalogue des manuscrits grecs, III. Le Supplément grec, T. III: Nos 901—1371.* Paris, Bibliothèque Nationale 1960, pp. XIII, 790. — Compte-rendu: E. FRANCESCHINI, Aevum XXXIV (1960) 404. E. Fo.

R. BARBOUR, *Summary description of the Greek Manuscripts from the Library at Holkham Hall.* Bodleian Library Record VI, 5 (1960) 591—613. — 108 Greek manuscripts of the 11th to 16th centuries, mainly theological, liturgical and hagiographical, from the library of the Earl of Leicester recently purchased by the Bodleian Library are here

listed with more details of their contents than has hitherto been available. D. M. N.

R. M. BARTIKJAN, *Завещание Евстафия Воилы (1059 г.) как важный источник по истории Армении и Грузии.* Вестник Матенадарана 5 (1960) 393—430 (на арм. яз. с рус. резюме). — Анализ завещания Евстафия Воилы (см. Byzantinoslavica XXII, 124). К статье приложен перевод завещания на армянский язык и подробные комментарии. A. K.

R. M. BARTIKJAN, *Критические заметки о завещании Евстафия Воилы (1059 г.).* Виз. Врем. XIX (1961) 26—37. — Poursuivant une étude scrupuleuse sur le testament d'Eustathe Boïlas, B. offre toute une série d'excellentes conjectures concernant l'édition de V. N. Beneševič et des rectifications aux traductions de S. Vryonis et de M. V. Levčenko. Pourtant la tentative de B. de considérer κατά υτον comme l'accusatif d'un mot qui n'existe pas -κατάλυτος-, n'est pas convaincante. Problématique, à mon avis, est aussi l'identification du terme ὁ κανονιζόμενος κῆνσος avec « kanonikon »: il s'agit, comme Vryonis l'a correctement traduit, d'un impôt régulier de l'Etat (βασιλικός). B. s'arrête aussi à la localisation des villages indiqués dans le testament (cf. aussi Byzantinoslavica XXII, 124) et tente d'identifier le duc Michel et ses fils qui sont nommés dans le testament (cf. aussi Byzantinoslavica XXI, 362). A. K.

A. E. R. BOAK and H. C. YOUTIE, *The Archive of Aurelius Isidorus in the Egyptian Museum, Cairo and the University of Michigan.* Ann Arbor, Michigan, The Univ. of Michigan Press 1960, pp. XIX, 478 + 7 plates. — Important texts of the late third and first quarter of the fourth century. The texts are followed by English translations. There are important notes and indexes. P. Ch.

R. BROWNING, *Recentiores non deteriores.* Bull. of Inst. of Class. Stud., Univ. of London, 7 (1960) 11—21. — A summary of the evidence available for the accessibility of ancient, especially uncial, manuscripts to Byzantine scholars in the late 13th and 14th centuries and the use made of such manuscripts, and for the history of the texts of classical authors in the same period in so far as it can be reconstructed from surviving manuscripts. D. M. N.

E. FOLLIERI, *Una miscellanea innografica del fondo basiliano: il codice Vatic. gr. 2110.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XV (1961) 3—14. — Il cod. Vatic. gr. 2110 (ex Basiliano 149) è composto di 10 frammenti di origine ed età diversa, provenienti dall' Italia meridionale e contenenti tutti testi liturgici. Ne viene data la descrizione corredata di indici (degli autori, delle festività, dei testi inediti). E. Fo.

N. V. GEPPENER, *Отрывок пергаменного молитвенника кирилловского письма конца XIII в.* Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 618—623, илл. A. K.

B. GORJANOV, *Греческая рукопись №25 фонда иноязычных памятников Матенадарана.* Вестник Матенадарана 5 (1960) 317—323, илл. Резюме на армян. яз. — Variante plus détaillée d'un article du même auteur, paru sous le même titre dans Виз. Врем. XVII (1960). (V. Byzantinoslavica XXII, 363—364.) A. K.

Je. E. GRANSTREM, *Каталог греческих рукописей ленинградских хранилищ.* II: Рукописи X в. Виз. Врем. XVIII (1961) 254—274; III: *Рукописи XI в.* Виз. Врем. XIX (1961) 196—243. — Продолжение публикации, начатой в Виз. Врем. XVI (1959) 216—243 В схолии к № 138 (т. XVIII, стр 263): ποιναίων] ὀρ...ων следует читать ὀργάνων. A. K.

O. A. KNJAZEVSKAJA, *О лингвистических изданиях древнерусских рукописей* Изв. АН СССР, Отд. лит. и яз. XX (1961) вып I, 70—74. A. K.

V. LAURENT, *Remarques sur le cartulaire du couvent de Saint-Jean Prodrome sur le mont Ménécée.* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 293—299. — Remarques sur le codex A: sa datation (XVe siècle très vraisemblablement); sur La copie de Notaras et l'édition du typicon. R. G.

V. I. MALYŠEV, *Сведения о поступлениях в собрание древнерусских рукописей Института русской литературы (Пушкинский дом) АН СССР за 1958 и 1959 гг.* Бюллетени рукоп. отд. Пушкин. дома IX (1961) 195—199, илл. — Suite (cf. Byzantinoslavica **XXI**, 360). En 1958—1959, les expéditions archéographiques sont entrées en possession de 309 livres manuscrits des XVe—XIXe siècles, et 10 ont été acquis de personnes privées. Entre autres, se trouvent des recueils d'extraits des écrivains byzantins. Parmi les œuvres russes, citons le récit de la prise de Constantinople par les Turcs et les *Skazanija* d'Ivan Peresvetov, relatives au sultan turc Mahomet qui voulait brûler les livres grecs. Pour une description détaillée des résultats obtenus par les expéditions archéologiques en 1959,

cf. Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 529—604; en ce qui concerne les expéditions de l'année 1958, cf. ibid. XVI (1960) 513—542. A. K.

E. MIONI, *Un nuovo erbario greco di Dioscoride*. Rassegna Medica «Convivium Sanitatis» XXXVI (1959) 169—184, 15 tavv. — Descrizione del Dioscoride patavino (v. sopra) con molte illustrazioni a colori. E. Fo.

E. MIONI, *Un ignoto Dioscoride miniato*. Miscellanea di Studi storici in onore di Mons. G. Bellini. Padova, 1959, 345—376 + 6 ill. — Il ms. gr. 194 del Seminario vescovile di Padova, finora sconosciuto, contiene un erbario alfabetico di Dioscoride comprendente 463 miniature. L'amanuense viene identificato dall'A. col monaco Neofito, vissuto a Costantinopoli nel sec. XIV nel monastero di S. Giovanni Prodromo *tis Petras* (scriba anche dei codd. Vatic. gr. 1018 e Paris. gr. 2286). Per quanto mutilo, il Dioscoride di Padova presenta ben 31 miniature in più rispetto al celebre Dioscoride di Vienna (Vienn. Med. gr. 1), da cui deriva. Entrambi i mss. furono utilizzati dal copista del cod. Vat. Chigiano 53. E. Fo.

Gy. MORAVCSIK (Д. Моравчик), *Греческая грамота мамлюкского султана визант. императору*. Виз. Врем. XVIII (1961) 105—115. — Edition du texte grec du cod. Paris. gr. 1170, f. 5r—7r contenant la copie d'une lettre d'un sultan mamelouk adressée à l'empereur Jean Paléologue. L'éditeur constate que ce fut le sultan Barsbaï qui entre 1425—1438 a écrit la lettre à l'empereur Jean VIII en réponse à celle qu'il avait reçue de lui par l'ambassadeur byzantin Andronic Paléologue Jagaris. Après avoir examiné minutieusement la lettre du point de vue de sa forme et de son contenu, l'éditeur éclaircit le fond de l'échange des ambassadeurs entre les deux souverains. Selon le témoignage de la lettre, Byzance entretenait au XVe siècle encore des relations diplomatiques avec les sultans mamelouks d'une part pour défendre les droits chrétiens qui vivaient sur le territoire des Mamelouks, de l'autre dans l'intérêt de la solidarité contre le commun danger ottoman. Gy. M.

Gy. MORAVSCIK, *Miről vallanak a papiruszok?* (Ce que les papyrus nous racontent). Budapest, Maison d'édition Gondolat, 1961, pp. 254 + 8 tables. — Nouvelle édition augmentée de l'ouvrage apparu en 1942 qui contient la traduction hongroise de 250 papyrus sans y ajouter les textes grecs. Des 250 papyrus 34 datent du temps byzantin. Tandis que dans la première édition les papyrus se suivirent en ordre chronologique, ici ils sont repartis en groupes suivantes: famille, esclavage, agriculture et sylviculture, industrie, commerce et trafic d'argent, impôts, communication, administration, droit, militaire, hygiène publique, athlétisme, instruction, art, religion, événements notables, lettres de famille et autres lettres privées. Gy. M.

N. A. OIKONOMIDIS, *Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin, concernant l'élection et l'ordination des évêques*. Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 55—78. — Texte et commentaire (date, liste de préséance, titulature et préséance des métropolites); le problème canonique. R. G.

G. PASQUALI, *Storia della tradizione e critica del testo*. Firenze 1952. — Compte-rendu: Je. I. BOBROVA, Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 653—671. A. K.

A. PRATESI, *Carte latine di abbazie calabresi*... (V. Byzantinoslavica XXI, 104—105; XXII, 129.) — Compte-rendu: S. BORSARI, Riv. Stor. Ital. LXXIII (1961) 152—154. E. Fo.

N. N. ROZOV, *Южнославянские рукописи Синайского монастыря*. Научные докл. высш. школы. Филол. (1961) № 2, 129—138. — Courte caractéristique des manuscrits sud-slaves du XIe—XVIIIe siècles, conservés au monastère du Sinaï, composée d'après la description de M. N. Speranskij (Изв отд рус. яз и словесности АН 32 [1927] 93—118). A. K.

A. SAITTA REVIGNAS, *La raccolta Praaa di manoscritti e libri liturgici in caratteri cirillici*. Acad. e Bibliot. d'Italia XXIX (1961) 105—114. — La raccolta di manoscritti e libri liturgici in caratteri cirillici appartenuta a Giuseppe Praga, bibliotecario, storico e studioso di cose dalmate, è passata, dopo la sua morte, alla Biblioteca Marciana di Venezia: essa comprende 4 mss. dei secc. XV—XVII, 10 edizioni del sec. XVI, delle quali 8 stampate a Venezia, 1 nel monastero di Mileševa nell'Erzegovina e 1 a Scutari, 1 volume del sec. XVII e 3 del sec. XVIII (uno dei quali nei rarissimi caratteri cirillici bosniaci per cattolici o *bukvici*) E. Fo.

N. B. ŠELAMANOVA, *О составлении сводного каталога рукописей*. Ист. Архив (1961) № 1, 179—181 — Compte-rendu de la session des 25—26 octobre 1960 de la Commission

Archéographique, rattachée à la section historique de l'Académie des Sciences de l'URSS; la commission était chargée de rédiger un catalogue des manuscrits conservés en URSS. A. K.

M. N. TICHOMIROV, *Об охране и изучении письменных богатств нашей страны.* Вопросы ист. (1961) № 4, 62—68. Англ. резюме: стр. 219—220. A. K.

E. TZAKOPOULOS, *Catalogue descriptif des manuscrits de la Bibliothèque du Patriarcat œcuménique, III. Section des manuscrits de l'Ecole Théologique de Halki.* Ὀρθοδοξία 33 (1958) 52—61; 199—204; 321—328. R. G.

C. Bibliothèque et archives

A. M. RAZGON, *Археологические музеи в России (1861—1917).* Очерки истории музейного дела в России, вып. III. Москва 1961, стр. 196—230. — Caractéristique des musées d'Odessa, Théodosie, Kerč, Cherson, Ani et d'autres musées, dans lesquels furent conservées aussi des collections d'objets byzantins. A. K.

M. RICHARD, *Répertoire ...* (V. Byzantinoslavica XX, 359; XXI, 158.) — Compte-rendu: Je. E. GRANSTREM, Виз. Врем. XVIII (1961) 287—289. A. K.

V. HISTOIRE

A. Travaux historiques en général

M. L. ABRAMSON, *Вотчина в Южной Италии IX—XI вв. Виз. очерки,* Москва 1961, стр. 137—173. — En se basant sur une analyse scrupuleuse de chartes latines des IXe—XIe siècles, provenant des provinces byzantines de l'Italie du Sud et des dûchés langobardes avoisinants, A. explique les traits caractéristiques des grands et petits domaines patrimoniaux (ecclésiastiques et laïques). Elle souligne le démembrement des grands domaines (cf. aussi la charte de l'an 977, où il est question de ceux de l'épiscopat Pestane, situés per diversis locis — Cod. dipl. Cavensis II, № 296); le nombre des terres seigneuriales labourées étant minime, les féodaux furent obligés de céder une partie considérable des terres en bail aux libellarii; l'auteur note le manque de structure hiérarchique des grands domaines patrimoniaux et l'interpénétration des biens-fonds laïques avec ceux des monastères et étudie «les économies biographiques» de quelques petits seigneurs patrimoniaux. En ce qui concerne les conditions agraires en Italie du Sud, cf. aussi A. Lizier, *L'economia rurale dell' eta prenormanna nell' Italia meridionale.* Palermo 1907. A. K.

Z. ANKORI, *Karaites in Byzantium.* Columbia U. P.: Oxford U. P., 1959, pp. XIII, 546. — Compte-rendu: S. RUNCIMAN, History XLVI (1961) 122—123. D. M. N.

Ph. P. ARGENTI, *The occupation of Chios by the Genoese ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 362; XXII, 131.) — Comptes-rendus: D. HERLIHY, Cathol. Hist. Rev. 45 (1959) 358; K. M. SETTON, The Am. Hist. Rev. 65 (1960) 953; G. PISTARINO, Riv. Stor. Ital. LXXIII (1961) 69—84. P. Ch. — E. Fo.

Il. ATHANASSOPOULOS, *Esquisse byzantine: Venise, nuit du 17—18 Avril 1355.* Καινουργία Ἐποχή 3 (1958) 2. R. G.

R. BENEDICTY, *Взятие Рима Аларихом (к вопросу об историографическом методе Прокопия).* Виз Врем. XX (1961) 23—31. — Le récit fait par Procope de la prise de Rome par Alaric en 410 est basé sur une rumeur orale remaniée conformément aux antiques traditions littéraires. B. rejette l'hypothèse émise par V. Rubin, selon laquelle le récit de Procope fut emprunté à Priscos et estime que Procope lui-même rédigea cette relation. En général, ce récit légendaire de Procope est fondé sur quelques faits historiques: B. considère, en particulier, comme probable que parmi les esclaves goths à Rome, il y avait des conspirations. Cf. aussi Byzantinoslavica XXII, 131 sq. A. K.

M. Ju. BRAJČEVSKIJ, *К истории расселения славян на византийских землях.* Виз Врем. XIX (1961) 120—137. — Se basant sur des données archéologiques et des sources écrites, B. distingue deux étapes dans l'établissement des Slaves: aux IIIe—IVe siècles ils peuplèrent les terres au Nord du Danube, et aux VIe—VIIe siècles, le Nord de la péninsule des Balkans. B. est d'avis que l'archaïsation des conditions sociales aux VIIe—VIIIe siècles pouvait avoir lieu uniquement dans la péninsule des Balkans, mais non pas en Grèce proprement dite, ni en Asie Mineure (malheureusement, B. n'examine pas à ce propos la thèse concernant l'agrarisation des villes byzantines aux VIIe—VIIIe siècles; cette thèse fut soutenue par E. Kirsten et par moi). Selon B. le fait que les communautés slaves étaient répandues, n'a pas mené à l'archaïsation des conditions sociales à la

campagne; B. émet l'hypothèse d'un dualisme des conditions sociales à Byzance aux VIe—IXe siècles: archaïques dans les régions où la colonisation slave était compacte, et plus développées dans d'autres régions. Cette hypothèse a besoin d'être prouvée par un matériel de faits. A. K.

G. I. BRATIANU, *Autour des croisades au XVe siècle*. Rev. des Et. Roumaines V—VI (Paris 1960) 9—20. — L'étude est, en réalité, une étude critique de l'ouvrage de René Grousset: L'Empire du Levant, paru, à Paris, en 1946. R. G.

Z. M. BUNIJATOV, *О длительности пребывания хазар в Албании в VII—VIII вв.* Изв. АН Азерб. ССР, сер. общ. наук (1961) № 1, 21—34. — Первое вторжение хазар в Албанию — 623 г., последнее (шестнадцатое) — 796—799 гг. К статье приложена хронологическая таблица. Попутно в статье затронут вопрос о хазаро-византийских связях. A. K.

G. CANKOVA-PETKOVA, *Феодалното земевладение в южните и югозападните земи под византийско владичество.* Изв. на Инст. за ист. 8 (1960) 273—308. — Compte-rendu: A. P. KAŽDAN, Вопросы ист. (1961) № 1, 184—185. A. K.

P. CHARANIS, *The Transfer of Population as a Policy in the Byzantine Empire.* Comparative Studies in Society and History 3 (1961) 140—155. P. Ch.

P. CHARANIS, *Ethnic Changes in the Byzantine Empire in the Seventh Century.* Dumbarton Oaks Papers 13 (1959) 23—44. — An examination of the seventh century as a period of both continuity and change in the ethnic composition of the Byzantine Empire. P. Ch.

G. CHATZIKOSTAS, Ἡ Χαλκὶς κατὰ τὸν 12ον αἰῶνα. Ἀρχεῖον Εὐβοϊκῶν Μελετῶν VI (1959) 180—193. R. G.

V. F. CHRAPČENKOV, *О социальном составе участников богомильского движения в Болгарии.* Уч. зап. Псковского пединститута VI (1958) 321—334. — Dans le mouvement des bogomiles en Bulgarie prirent part surtout les masses rurales, mais en même temps aussi les citadins. A. K.

CONSTANTIN, métropolite d'Irénoupolis, *Le mont Saint Auxentios (Kaïch-Dag)* Ὀρθοδοξία 33 (1958) 124—129. R. G.

CONSTANTIN, métropolite d'Irénoupolis, *Kadi-Keuï à l'époque byzantine.* Ὀρθοδοξία 33 (1958) 7—11. R. G.

CONSTANTIN, métropolite d'Irènoupolis, *Les îles d'Oxia et de Plati à l'époque byzantine.* Ὀρθοδοξία 33 (1958) 278—280. R. G.

В. А. CVETKOVA, *К вопросу о положении дервентджийского населения в болгарских землях в период турецкого господства.* Учен. зап. Инст. славяновед. XX (1960) 196—220. — Ц. детально анализирует положение дервентджиев — стражников горных перевалов и дорог — в болгарских землях Османской империи и убедительно показывает, что они отнюдь не являлись привилегированными, хотя и были освобождены от известной категории налогов. Возникает вопрос, не восходит ли институт дервентджиев генетически к византийским экскуссатам дрома; хотя недостаток источников и не позволяет решить этот вопрос, все же вряд ли можно писать так категорически, как это делает Ц. (стр. 201), что «до установления турецкого господства на Балканском полуострове отсутствовала обособленная категория зависимого населения, которая имела своей обязанностью охрану дорог и горных проходов внутри своей страны». A. K.

A. M. ČIPERIS, *Борьба народов Юго-Востока Крыма против экспансии султанской Турции в 50—70-х годах XV века* Учен. зап. Туркменск. унив. XVII (1960) 131—155. — Внутренняя обстановка в Каффе накануне появления перед ее стенами турецкого флота в 1454 г. и политическая борьба в городе вплоть до сдачи его туркам в 1475 г. A. K.

G. G. DILIGENSKIJ, *Из новой литературы о социальной и религиозной борьбе в Римской Африке.* Вестник древн. ист. (1960) № 4, 183—195. — Analyse des travaux de J. P. Brisson et de T. Büttner concernant les mouvements des Donatistes et des Circumcellions aux IVe—Ve siècles. A. K.

G. G. DILIGENSKIJ, *Северная Африка в IV—V веках.* Москва 1961, стр. 303. — Analyse de l'économie, des rapports sociaux et de la lutte des classes en Afrique du Nord aux IVe—Ve siècles. D. considère cette période comme l'une des étapes de l'effondrement de l'ordre esclavagiste et la genèse d'un nouvel ordre féodal, tout en soulignant qu'il serait faux de surestimer l'importance des biens exempts et du colonat comme des formes de la féodalisation »; il estime qu'au commencement du VIe siècle le processus de la formation de rapports féodaux en Afrique était encore loin d'être terminé. D. lie à l'invasion des Vandales la consolidation de la petite propriété rurale. Le livre contient

une introduction, une conclusion et six chapitres: 1) Les traits principaux de l'économie des provinces africaines (D. tient à souligner [pp. 36—37) qu'aux VIe—VIIe siècles, en Afrique du Nord, l'exportation prédominait encore sur l'importation ce qui eut pour résultat une importante concentration monétaire); 2) Les villes (cf. G. DILIGENSKIJ, *Северо-африканские города* (v. Byzantinoslavica XXII, 133); 3) Rapports ruraux; 4) La lutte sociale et religieuse dans la première moitié du IVe siècle; 5) La lutte sociale, politique et religieuse dans la seconde moitié du IVe et au commencement du Ve siècle; 6) Les conséquences sociales et économiques de l'invasion des « Barbares ». Dans ce chapitre, l'auteur analyse en particulier les décrets promulgués par Justinien qui concernent les colons africains (pp. 276—278). Le livre se termine par un court examen des conditions qui ont déterminé la dévastation du royaume vandale par les armées byzantines. L'ouvrage est muni d'index pratiques. A. K.

G. DILIGENSKIJ, *Агонистики.* Философ. энциклоп. I (1960) 22—23. A. K.

H. DITTEN, Ἡ περὶ Ῥωσίας παρέκβασις τοῦ Λαονικοῦ Χαλκοκονδύλου. Πάρνασσος (1961) 88—99. — Sur les différents passages traitant de la Russie. Etude des trois ou quatre sources qui s'y rapportent. R. G.

G. DOWNEY, *Constantinople in the Age of Justinian* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 368.) — Compte-rendu: P. D. WHITTING, History XLVI (1961) 122. D. M. N.

Iv. DUJČEV, *Les sept tribus slaves de la Mésie.* Slavia antiqua VI (1959) 100—108. — Interprétation du texte chez Théophane, Chronographie éd. C . de Boor I, p. 359, 5—17. I. D.

E. FRANCES, *Господствовала ли Византия на левобережье Дуная в VI в.* Виз. Врем. XX (1961) 14—22, карта. — La rive gauche du Danube était, au VIe siècle, indépendante de Byzance; néanmoins, l'Empire considérait formellement comme dépendantes de son territoire les terres se trouvant sous l'autorité de Munro qui avait le titre de « magister militum per Illyricum ». Les forteresses de la rive gauche du Danube étaient érigées non par Byzance, mais par les tribus alliées, et d'ailleurs semble-t-il, avec des subsides byzantins. A. K.

M. M. FREJDENBERG, *О феодальной вотчине в Византии XI—XII вв.* Виз. Врем. XVIII (1961) 8—29. — Une des formes les plus répandues du patrimoine féodal était le « proasteion » que F. oppose d'une manière radicale au village (χωρίον) (F. lui-même d'ailleurs, indique que ces deux termes ne sont pas employés d'une façon distincte dans le testament de Boïlas). Dans les proasteia les terres seigneuriales atteignirent de vastes étendues (il y a longtemps que Dölger et Ostrogorskij ont attiré l'attention sur ce fait); du reste, si F. estime les terres seigneuriales dans le bien de Baris comme étant à peu près la moitié de toute la terre, selon le calcul de Dölger elles en constituaient 4/5; enfin, la mesure du lot d'un zeugarate, selon F. Uspenskij, n'était pas de 40 modii, mais de 40 à 420 modii). Outre le proasteion — une propriété avec terre seigneuriale considérablement étendue où s'établissaient des immigrés sans terre — F. distingue le bien patrimonial dans lequel le propriétaire féodal avait le droit de prélever la rente, sans rompre la structure intérieure du village; en particulier, il y rapporte la pronoïa. F. souligne aussi l'existence des organes de la contrainte qui sévissait sous les seigneurs, en particulier dans les monastères — ce qui, pour les XIe—XIIe siècles, fut déjà mentionné par G. Litavrin (à propos, il est peu probable qu'il existe un lien génétique entre la « pronoïa » byzantine et les προνοηταί — dirigeants; dans ce dernier sens, le terme προνοητής se trouvait déjà dans les papyrus). Les monastères, à l'encontre de l'opinion de F., n'étaient pas dénués de forces militaires (cf. G. G. Litavrin, *Болгария и Византия,* стр. 244). La seconde partie de l'ouvrage de F. est plus intéressante: il y assemble des données sur le développement des relations marchandes et monétaires dans le village aux XIe—XIIe siècles, en notant avec justesse le caractère agraire de toute une série de centres provinciaux. F. relève en même temps que le caractère d'entreprise était inhérent surtout à des biens patrimoniaux petits et moyens. A. K.

V. N. GABAŠVILI, *К вопросу о продолжительности монгольского владычества в Грузии.* Восточный сборник (Тбилиси 1960) 121—148 (на груз яз. с рус. и англ. резюме) — Монгольское владычество в Грузии продолжалось до середины 30-х гг. XIV в, после чего оно вобозновлялось лишь эпизодически (в форме уплаты дани или чеканки монеты с именами монгольских правителей). A. K.

D. J. GEANAKOPLOS, *Emperor Michael Palaeologus and the West* ... (V. Byzantino-

slavica XXI, 163; XXII, 134, 368.) — Compte-rendu: D. M. NICOL, Journ. Theol. Stud. N. S. XI (1960) 199—202. D. M. N.

C. D. GORDON, *The Age of Attila: Fifth-Century Byzantium und the Barbarians.* Ann Arbor, Michigan, The Univ. of Michigan Press 1960, pp. XIX, 228. — Rev. by P. CHARANIS, The Am. Hist. Rev. 66 (1961) 500. — This book is an English translation in the form of a connective narrative of the various historical fragments relating to the political history, with emphasis on the invasions of the barbarians of the Roman Empire in the fifth century. P. Ch.

P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam, I...* (V. Byzantinoslavica XIII, 174; XV, 97; XVI, 387; XVII, 384; XXI, 364.) — Rev. by P. CHARANIS, The Am. Hist. Rev. 66 (1960) 117—118. P. Ch.

J. GOUILLARD, *Un chrysobulle de Nicéphore Botaneiatès à souscription synodale.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 29—41. — Il s'agit du chrysobulle de Nicéphore III Botaneiatès sur l'application des peines de mort et de mutilation, et sur le sort des membres de la maison impériale déchue. Une copie de ce chrysobulle porte à la suite du nom de l'empereur les noms du patriarche Cosmas (1075—1081) et de 35 autres évêques. L'a. étudie succesivement: la valeur de la liste, en donnant les Listes comparées de la Novelle et des synodes contemporains, la place de la liste et la nature de la novelle et Jean de Sidè et l'institution des métropolites hypertimes. R. G.

V. GRUMEL, *Les relations politico-religieuses entre Byzance et Rome sous le règne de Léon V l'Arménien.* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 19—44. — Question préalable: la chronologie des Lettres de Théodore Studite au Pape sur la persécution iconoclaste. I. L'ambassade byzantine, impériale et patriarcale, au pape de Rome (1. Les témoignages: lettre de Théodore Studite au pape; lettre de Pascal Ier à Léon V; — 2. Objet et circonstances de l'ambassade; — 3. Le contre-coup. L'appel de Théodore Studite au pape; — 4. Echec de l'ambassade. Rôle des moines grecs à Rome. Accueil fait à l'appel de Théodore; — 5. Nouvel appel de Théodore Studite à Rome. Suggestion d'une intervention politique; — 6. Précisions chronologiques). — II. Ambassade pontificale auprès de Léon V. (1. Le témoignage du patriarche Nicéphore. Conduite des apocrisiaires du pape à Constantinople; — 2. La lettre de Pascal Ier à Léon V l'Arménien. Rédaction, diffusion, résultat. — 3. Le plan de la politique religieuse de Pascal Ier. Etude approfondie et nouvelle de cette période des relations politico-religieuses entre Byzance et Rome, dans la seconde période de la querelle iconoclaste, restée ignorée des historiens de Byzance et de l'Eglise. R. G.

L. N. GUMILEV, *Некоторые вопросы истории хуннов.* Вестник древн. ист. (1961) № 4, 120—125. — Notes critiques à propos de la théorie de O. Maenchen-Helfen qui nie la possibilité d'identifier les Hsiung-nu asiatiques du IIIe siècle et les Huns européens des IVe—Ve siècles. A. K.

L. N. GUMILEV, *Великая распря в первом тюркском каганате в свете византийских источников.* Виз. Врем. XX (1961) 75—89. — Analyse des récits de la lutte dynastique au Kaganat turc, lors des années 80 du VIe siècle. Malgré le titre, l'auteur ne se base pas sur des sources byzantines (qui ne lui sont connues qu'à travers les traductions russes), mais plutôt sur des sources chinoises. Les objections faites à Gy. Moravcsik à la page 77, note 11, ne sont pas persuasives: 1) Moravcsik ne nomme pas les Colches «une tribu hongroise» — G. a évidemment confondu les Hongrois et les Ogoures; 2) Moravcsik établit avec scepticisme un rapport entre les Colches et les Ogoures et admet la possibilité de lire Τουχόλχ (nom d'un chef ogoure) au lieu de τοῦ κόλχ; 3) De quelque façon que l'on interprète cette partie chez Théophylacte Simocatta, il résulte toutefois clairement du contexte qu'il ne s'agit pas des Colches (Lazes) du Caucase, comme le suppose G. — Théophylacte parle des Colches en connexion avec le récit des évènements qui s'étaient passés dans le Kaganat turc. A. K.

H. G., *Remarque sur la lettre d'Aréthas à l'émir de Damas.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 503. R. G.

F. HALKIN, *Le règne de Constantin d'après la Chronique inédite du Pseudo-Syméon.* Byzantion XXIX—XXX (1939—1960) 7—27. — Edition du chapitre consacré au règne de Constantin le Grand (fol. 82v—83r et 88v). Edition avec Notes. R. G.

J. K., *Basile le Bulgaroctone à Trébizonde* Ποντιακὴ Ἑστία 9 (1958) 100. R. G.

I. KARAYANNOPOULOS (Karagiannopoulos), Ἡ Θεωρία τοῦ A. Piganiol γιὰ τὴν Iugatio-Capitatio καὶ οἱ νεώτερες ἀντιλήψεις γιὰ τὴν ἐξέλιξη τῶν κοινωνικῶν καὶ οἰκονομικῶν θεσμῶν στὸ Βυζάντιο. Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς VIII (1960) 19—46.

— I. Jugatio-capitatio. — II. La théorie de A. Piganiol. — III. Les nouvelles théories sur l'évolution sociale et économique à Byzance. — IV. Critique de la théorie de A. Piganiol. — V. Conclusions. — VI. Appendice. Les théories actuelles sur la jugatio-capitatio.
R. G.

P. KARLIN-HAYTER, *Arethas' Letter to the Emir at Damascus.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 281—302. — Envoyée vraisemblablement après le 17 décembre 920. On ignorait encore à Constantinople que Takin n'était plus émir de Damas. Caractère de la lettre; date et contenu historique; correspondant. Bibliographie, texte (pp. 293—302).
R. G.

P. J. KARYŠKOVSKIJ, *Селянська війна у середньовічній Болгарії.* Праци Одесь. унив. 148 (1958) сер. іст. наук, вип. 6 (на укр. яз.) 147—160. — Caractéristique de la situation économique de la paysannerie bulgare et des artisans au XIIIe siècle; bref aperçu de l'histoire politique en Bulgarie au XIIIe siècle, suivi d'une analyse des évènements de la guerre paysanne menée par Ivajlo (1277—1280). Cf. en plus détaillé P. O. KARYŠKOVSKIJ, *Восстание Ивайло* ... (V. Byzantinoslavica XX, 146.) A. K.

A. P. KAŽDAN—G. G. LITAVRIN, *Очерки истории Византии и южных славян* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 164 sq., XXII, 369 sq.) — Compte-rendu: M. ZABOROV, Кратк. сообщ. Инст. славяновед. 32 (1961) 90—98. A. K.

A. P. KAŽDAN—G. G. LITAVRIN, *Bizánc rövid története* (Histoire abrégée de Byzanz). Budapest, Maison d'édition Gondolat 1961, pp. 317. — Traduction hongroise de l'ouvrage russe, *Очерки истории Византии и южных славян,* à l'exception des chapitres 10—13 et 19—20. Le titre de l'édition hongroise ne correspond pas au contenu du livre, et la traduction, surtout en rendant les noms et les expressions byzantins, accuse une considérable quantité de fautes. Gy. M.

F. KONDOGLOUS, *La chute de Byzance.* Γνώσεις I (1958) 5. R. G.

N. K. KONDOV, *К вопросу о системе полеводства в болгарских и соседних с ними землях Балканского полуострова в средние века.* Виз Врем. XX (1961) 3—13. — En polémiquant avec Je. E. Lipšic et A. V. Solovjev, K. établit que le systéme d'agriculture consistant à défricher les terres par le feu n'existait pas dans la péninsule des Balkans et que l'essartage des forêts était de caractère amélioratif. Le renseignement fourni par Nicéphore Grégoras (I, p. 346) qui, à mon sens, contenait l'affirmation que la culture à trois assolements était très répandue, prouve au contraire, selon l'interprétation très persuasive de K., l'existence du système de deux assolements. K. cite du reste une analogie dans l'Hexaméron de Jean l'Exarque. A. K.

A. R. KORSUNSKIJ, *О развитии феодальный отношений в готской Испании* Средн. века XIX (1961) 32—52 (с франц. резюме) — Продолжение статей, опубликованных в «Средние века» X (1957), 27—57 и XV (1959) 3—30. Автор затрагивает также некоторые вопросы социально-экономических отношений в Поздней Римской империи.
A. K.

G. L. KURBATOV, *К вопросу о территориальном распространении восстания Прокопия (365—366 гг.).* Виз. очерки. Москва 1961, стр. 64—92. — La raison, pour laquelle le soulèvement de Prokopios, qui s'étant étendu en Thrace et dans de nombreuses provinces de l'Asie Mineure, n'avait pas atteint l'Est, est recherchée par K. dans la structure sociale et économique des villes. A Antioche et dans d'autres villes syriennes la couche moyenne des curiales fut reléguée à l'arrière-plan et les grands propriétaires détenaient le pouvoir, tandis qu'en Thrace une couche importante des curiales de classe moyenne constitua un groupe social soutenant Prokopios. En outre, Prokopios était également soutenu par les habitants appauvris des campagnes de Thrace. Une situation analogue se présenta aussi dans certains pays avoisinants de l'Asie Mineure (Pont, Bithynie, Galatie, Phrygie), où les grands domaines étaient peu répandus. L'appui donné à l'usurpateur par les grands centres près de l'Hellespont s'explique, selon K., par le fait qu'ils étaient à proximité de la capitale, ce qui détermina une intervention active du gouvernement dans la vie de ces villes. A. K.

St. P. KYRIAKIDIS, *The northern boundaries of hellenism in the 7th and 8th centuries.* Balkan Studies I (1960) 57—64. — Publié d'abord en grec, en 1946 et en anglais, en 1955, sous le titre « The Northern Ethnological Boundaries of Hellenism ». R. G.

V. LAURENT, *Action de grâces pour la victoire navale remportée sur les Turcs à Atramyttion au cours de l'automne 1334.* Εἰς μνήμην Κ. Ἀμάντου. Athènes 1960, pp. 25—41. — Prière de circonstance, semblable à nos TE DEUM, prononcée devant l'empereur

et œuvre probablement de Georges Galésiotès. 1. Le discours. 2. La victoire d'Atramyttion; texte, avec Notes. R. G.

V. LAURENT, *L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'Empire byzantin (printemps—été 1341)*. Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 145—162. — Il est relevé par une lettre de Grégoire Akindynos à David Dishypatos. I. La lettre de Grégoire Akindynos (la menace scythe; Bulgares ou Mongols?). II. Le projet d'attaque contre l'Empire byzantin. Texte, annoté, traduction. R. G.

B. LAVAGNINI, *Siracusa occupata dagli Arabi e l'epistola di Teodosio Monaco*. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 267—279. — 21 mai 878. Lettre adressée à un Léon, archidiacre, confirme les renseignements du Continuateur de Théophane (V. ch. 69). R. G.

P. LEMERLE, *Quelques remarques sur le règne d'Héraclius*. Studi Medievali 3e Serie I, 2 (1960) 347—361. — Nécessité de reprendre l'étude du règne d'Héraclius, sur lequel règne encore beaucoup d'obscurité: Héraclius ne semble pas être l'auteur de l'institution du régime des thèmes; il a été dominé par les évènements; il n'est peut-être pas « le premier Croisé »; sa campagne contre les Perses demande à être étudiée de très près, car elle présente bien des étrangetés; le bilan de son règne semble apparaître plutôt comme négatif. R. G.

S. LIŠEV, *О работе семинара по проблемам болгарского феодализма в XIII—XIV вв.* Виз. Врем. XX (1961) 310—314. A. K.

E. LOZOVAN, *Byzance et la romanité scythique*. Rev. des Et. Roumaines V—VI (Paris 1960) 218—246 et 2 cartes h. t. — L'auteur veut essayer de montrer que Byzance a été pendant un certain temps un « frein politique à l'anarchie politique », mais aussi « un facteur de consolidation et de renouvellement de la vie latine ». Avant de se gréciser vers le VIIe siècle, Byzance, avec ses institutions, a été « un véritable fourrier de la vie latine»; de plus son emprise politique a marqué fortement la région danubienne et l'on note une continuité ethno-linguistique sur le territoire placé sous son influence. R. G.

N. P. MANANČIKOVA, *Некоторые проблемы истории Дубровника в современной югославской историографии*. Проблемы историографии. Воронеж 1960, стр. 115—120. — L'auteur mentionne en particulier l'ouvrage de B. KREKIČ, *Дубровник и Левант* (voir Byzantinoslavica XX, 148). A. K.

L. M. MELIKSET-BEK, *Из истории армяно-византийских отношений («Маврикиевы легенды» в памятниках культуры Древней Армении)*. Виз. Врем. XX (1961) 64—74, илл. — Description de la colonne d'Ošakan du VIIe siècle (Arm. RSS), qu'une tradition orale associe à l'empereur Maurice (582—602) ou à sa mère; analyse critique de la légende concernant la provenance arménienne de Maurice. M.-B. termine en jugeant que la question de savoir si la colonne d'Ošakan se rapporte à Maurice, ne peut être résolue. A. K.

L. I. NADIRADZE, *К вопросу о рабстве в Аравии в VII в* Вопросы ист. и лит. стран Зарубежн. Востока. Изд Моск. унив. (1960) 136—156. — Selon l'auteur, les données provenant des sources arabes ne prouvent pas l'hypothèse de la prédominance du travail des esclaves ni celle de l'importance des rapports esclavagistes en Arabie du Nord au VIIe siècle ». N. ne nie pas le fait que l'esclavage existait dans la presque-île de l'Arabie, mais à son avis, la plus grande partie des esclaves était exportée de l'Arabie vers les pays avoisinants. N. suppose que les terres conquises par les Arabes ne furent pas cultivées uniquement par des esclaves, mais aussi par les membres de communautés libres du point de vue juridique et possédant pas de terre. A. K.

D. M. NICOL, *The Emperor Michael VIII Palaeologus*. History Today XI, 9 (1961) 637—646. D. M. N.

A. D. NOVIČEV, *Население Османской империи в XV—XVI вв.* Вестник Ленингр. унив. 14 (1960) сер. ист., яз. и лит., вып. 3, 28—37 (с англ. резюме). — Analyse des données statistiques d'après le travail d'O. L. BARKAN, *Essai sur les données statistiques des registres de recensement dans l'Empire Ottoman aux XVe—XVIe siècles*. Journ. of economic and social hist. of the Orient 1 (1957) Nr. 1, 9—36. Pour un byzantinologue, sont d'intérêt spécial les données concernant la densité de la population de Constantinople-Istanbul au XVe siècle. D'accord avec A. M. Schneider, N. suppose que dans la première moitié du XVe siècle la population de Constantinople n'était que de 30—60 mille habitants, tandis qu'Istanbul, en l'année 1478, n'avait pas encore atteint le nombre de 100 mille âmes. Le nombre d'habitants dans les autres villes était insignifiant; ainsi

à Salonique, même au commencement du XVIe siècle, on comptait 25 mille âmes, à Boursa à peu près 32 mille, tandis qu'Ankara, Adrianople, Athènes, Konia étaient encore moins peuplées. A. K.

A. D. NOVIČEV, *К вопросу о феодальных отношениях и положении крестьян в Турции во второй половине XV века* Учен. зап. Ленинград. Унив. 294 (1961) сер. востоковед. наук, вып. 12, 123—146. — Хотя автор и не ставит прямо вопроса о сохранении в аграрном строе Турции византийских традиций, однако собранные им данные о феодальных отношениях в турецкой деревне после 1453 г. существенны и для византиниста. A. K.

Ju. K. NOVOŽILOV, *Византия в XIII—XV вв. Падение Константинополя.* Архангельск 1958, стр. 23. — Популярный очерк. A. K.

G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'Etat byzantin* ... (V. Byzantinoslavica XX, 151); *History of the byzantine state* (Rutgers Univ. Press) ... (V. Byzantinoslavica XXI, 167.) — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 225—227. R. G.

J. R. PARTINGTON, *A History of Greek Fire and Gunpowder.* Cambridge 1960, pp. XVI + 381. — Comptes-rendus: D. M. LANG, Journ. Royal Asiatic Soc. (1961) 69—70; W. A. SMEATON, History XLVI (1961) 123. D. M. N.

I. P. PETRUŠEVSKIJ, *Применение рабского труда в Иране и сопредельных странах в позднее средневековье (к проблеме рабовладельческого уклада в феодальных обществах Передней и Средней Азии).* XXV Международ. конгресс востоковед. Докл. делегации СССР. Москва 1960, стр. 18 (ротапринт). — L'auteur étudie la position des esclaves en Iran, en Asie Occidentale et en quelques régions avoisinantes, aux Xe—XIXe siècles. Bien que l'auteur ne prenne pas en considération le matériel byzantin proprement dit, ses indications présentent néanmoins des analogies qui peuvent intéresser même un historien de l'économie byzantine. A. K.

N. V. PIGULEVSKAJA, *Арабы у границ Византии в IV в* Палест. сборник 5 (1960) 45—65 (avec un résumé en franç.) — Les tribus arabes du Nord au IVe siècle n'ont pas été subordonnées ni à Byzance, ni à l'Iran. La conversion de quelques familles arabes était un fait important pour la politique byzantine. A. K.

N. Ja. POLOVOJ, *О маршруте похода русских на Бердаа и русско-хазарских отношениях в 943 г.* Виз. Врем. XX (1961) 90—105. — En l'an 943, les Khazars étaient alliés aux Alans et hostiles à Byzance et aux pays musulmans, c'est pour cette raison que les Khazars laissèrent passer les Russes vers la mer Caspienne et soutinrent leur marche vers Berdaa. Mais la tentative des Russes de maintenir leurs positions à Berdaa rompit l'alliance traditionnelle russo-khazare. A. K.

N. Ja. POLOVOJ, *К вопросу о первом походе Игоря против Византии (Сравнительный анализ русских и византийских источников).* Виз. Врем. XVIII (1961) 85—104. — La suite des événements est la suivante: Igor envoya un détachement de Khalga en Crimée contre les Khazars; après l'armistice avec ces derniers, il attaqua Constantinople; en l'année 941 la flotte d'Igor fut dispersée par le feu grégeois; les détachements de Khalga se trouvèrent jusqu'au mois de septembre le long de la côte de l'Asie Mineure mais après avoir été vaincus par les Byzantins, ils se retirèrent en Perse où Khalga trouva la mort. A. K.

D. PSYCHOGIOS, Ἡ ἀναγέννησις τῆς Ἠλείας κατὰ τὸν 10ον αἰῶνα. Ἠλειακά 17 (1959) 501—505. R. G.

A. REMENNIKOV, *Борьба племен Среднего Дуная с Римом в 350—370 гг. н. э* Вестник древн. ист. (1960) № 3, 105—123, карта. — Les invasions des Sarmates et des Quades en Illyrique, au troisième quart du IVe siècle, causèrent de lourdes pertes à la population de cette province et aggravèrent la situation militaire de l'Empire tout en facilitant, en même temps, aux Germains la marche sur Rome. A. K.

M. I. RIŽSKIJ, *Гунны в Забайкалье.* Уч. зап. Читинского пед. инст. 4 (1959) 117—142. — Гунны в I в. н. э. двинулись на запад и в IV в. появились в степях Восточной Европы. A. K.

B. RUBIN, *Das Zeitalter Justinians* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 73—75, 372.) — Comptes-rendus: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XVII (1961) 190—191; N. SCIVOLETTO, Giorn. ital. di filologia XIV (1961) 85—86; W. ULLMANN, Journ. Eccl. Hist. XII (1961) 100—101. E. Fo.

S. RUNCIMAN, *The Families of Outremer: The Feudal Nobility of the Crusader Kingdom of Jerusalem, 1099—1291.* Creighton Lecture, 1959. London, Athlone Press, 1960, pp. 25. D. M. N.

S. RUNCIMAN, *The Ladies of the Mongols.* Εἰς μνήμην Κ. Ἀμάντου. Athènes 1960, pp. 46—53. — La Dame des Mongols, la religieuse Mélanè, représentée par une mosaïque récemment découverte du monastère de Khôra à Constantinople et nommément citée dans l'inscription, est très vraisemblablement Marie Paléologine, fille illégitime de Michel VIII, et femme d'Abaka, ilkhan de Perse. R. G.

M. Ja. SJUZJUMOV, *Борьба за пути развития феодальных отношений в Византии. Виз очерки.* Москва. 1961, стр. 34—63. — S. poursuit la description de la lutte entre les différentes couches sociales des exploiteurs à Byzance dont chacune soutenait une différente voie du développement des rapports féodaux. Au premier plan se trouvait la noblesse urbaine dont l'importance peut être comprise du fait que Byzance « est entrée dans le stade du féodalisme, ayant passé par un long développement dans le cadre d'une société esclavagiste » (p. 42); la noblesse urbaine soutenait le chemin « vénitien » du développement qui devait mener à l'autonomie des villes et affaiblir le pouvoir impérial jusqu'à la limite du pouvoir du doge. La seconde couche sociale — l'aristocratie provenant des thèmes — fit son apparition au VIIe siècle et remporta la victoire à la fin du XIe siècle, à l'époque où les institutions féodales commencèrent à se développer. « La lutte entre les deux groupements donna le moyen de conserver au long des siècles la force de l'état bureaucratique centralisé et de la monarchie autocrate » (p. 47); celle-ci louvoya entre les deux groupes de l'aristocratie, ce qui lui donna la possibilité de mener une politique indépendante. Au surplus, la lutte des deux groupements ralentit le processus de féodalisation à Byzance ce qui, peu à peu, mit Byzance en retard par rapport à l'Ouest. S. suit les formes concrètes de la lutte des deux groupements tout le long de l'histoire de l'Empire. Certes, l'étude de S. est de haute valeur, mais elle ne contient pas d'arguments persuasifs pour soutenir sa thèse du maintien de la ville aux VIIIe—IXe siècles comme centre de rapports commerciaux (p. 40). En critiquant mon article (cf. Byzantinoslavica XVIII, 142), S. se limite à une indication du travail de I. Sokolova (cf. Byzantinoslavica XXI, 189) et à la remarque que « les trésors ne peuvent pas servir d'argument décisif pour caractériser l'économie ». Toutefois, mes déductions n'étaient pas basées uniquement sur l'analyse des trésors, mais avant tout sur un matériel archéologique (cf. aussi A. P. Každan, Деревня и город, pp. 190—249) ainsi que sur des monnaies trouvées au cours de fouilles systématiques. En ce qui concerne les trésors, les enfouir était au moyen âge — comme le démontre, en particulier, I. G. Spasskij (cf. Byzantinoslavica XXII, 164) — un acte normal et nullement extraordinaire; par conséquent, la thèse soutenue par I. Sokolova, selon laquelle l'importance du nombre de trésors enfouis témoigne de l'aggravation de la situation politique, ne peut nous convaincre. Et, en réalité même les chiffres qu'elle nous indique, contredisent cette thèse: I. Sokolova compte aux Balkans 18 trésors provenant du temps de Justinien Ier, tandis que du VIIe siècle, quand les Balkans venaient de survivre à l'invasion slave, elle n'en compte que 3. Malgré les guerres incessantes en Syrie et en Afrique du Nord pendant le règne de Justinien Ier, I. Sokolova note seulement 1 trésor de ce temps en Afrique du Nord et aucun en Syrie. Compte tenu de tout ce qui a été dit, la thèse de M. Sjuzjumov soutenant qu'après le VIIe siècle « une quantité de villes ne cessèrent pas d'exister » (p. 41), ne me semble pas suffisamment prouvée. A. K.

G. D. SMIRNOV, *Из истории Старого Орхея* Изв. Молдав. филиала АН СССР 4 (70) (1960) 77—88 (резюме на молдав. яз.). — Старый Орхеї (на р Реут, притоке Днестра) возник в конце XIII в, на территории, населенной славянами и влахами; в 40-е годы XIV в был занят золотоордынскими татарами и приобрел восточный облик; после изгнания татар вошел в состав Молдавского княжества A. K.

D. SOURDEL, *Le vizirat Abbaside de 749 à 936 (132 à 324 de l'Hégire, II.* Damas 1960, pp. 387—797. Le tome I avait étudié les sources d'information, le problème des origines du vizirat « les débuts du vizirat de 749 à 833, les difficultés du vizirat de 833 à 908; dans ce tome II, qui forme la troisième partie de l'étude, l'auteur étudie successivement la grande époque du vizirat, de 908 à 936 et, dans une quatrième et dernière partie, l'office de vizir. Une liste des vizirats, une liste des directeurs de diwan, des tableaux généalogiques et un bon Index terminent cet ouvrage important et bien présenté. R. G.

E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 367; XXII, 373.) — Comptes-rendus: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 194—195; V. GRUMEL, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 244—246. E. Fo.

D. STIERNON, *Iconoclasme*. Catholicisme 21 (1960) col. 1160—1166. R. G.

N. G. SVORONOS, *Recherches sur le cadastre byzantin* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 368.) — Compte-rendu: V. LAURENT, Rev. des Et. byz. XVIII (1960) 281—284. R. G.

V. P. ŠUŠARIN, *О сущности и формах современного норманизма*. Вопросы ист. (1960) № 8, 65—93 (англ. резюме на стр. 221). — Aperçu détaillé de l'état contemporain de la théorie normane suivi d'une critique relative à la base des sources écrites et archéologiques ainsi que des données toponymiques. L'auteur utilise aussi quelques sources byzantines, par ex. les informations fournies par Léon le Diacre au sujet des Russes (p. 75). La question concernant les noms donnés par Constantin Porphyrogenète aux « porogi » du Dniéper, n'est pas examinée. A. K.

D. L. TALIS, *Вопросы периодизации истории Херсона в эпоху раннего средневековья*. Виз. Врем XVIII (1961) 54—73. — Indépendemment de A. L. Jakobson (cf. Byzantinoslavica XXII, 147 sq.), T. parvient à des conclusions identiques: aux Ve et VIe siècles, l'artisanat à Kherson garde un caractère marchand, la ville reste « un centre de commerce très important ». (En opposition à l'opinion de T., Jakobson souligne les raisons politiques de l'épanouissement de Kherson en ces siècles; à partir de la moitié du VIe jusqu'au IXe siècle, Kherson subit une période de décadence (selon Jakobson, ce déclin commence seulement dès la seconde moitié du VIIe siècle). Cette décadence, T. l'attribue exclusivement à des raisons d'ordre interne et, en particulier, à la transition de l'exploitation intensive du sol à des pâturages. Le nouvel épanouissement de Kherson date de la moitié des IXe—Xe siècles; il est dû, selon l'opinion de T., à la recrudescence de la vie économique du Sud-Ouest de la Crimée et aussi au développement des liens économiques entre Kherson et Byzance. A. K.

D. L. TALIS, *Некоторые проблемы истории раннесредневековой Таврики и литература последних лет* Виз. Врем. XIX (1961) 244—263. — Revue d'ouvrages concernant l'histoire sociale, économique et politique de la Crimée protomédiévale; ces ouvrages ont paru pour la plupart en 1958. A. K.

F. THIRIET, *Régestes des délibérations du sénat de Venise concernant la Romanie II* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 140, 374.) — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 236—237. R. G.

F. THIRIET, *La Romanie Vénitienne au Moyen Age* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 374.) — Comptes-rendus: G. T. DENNIS, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 451—453; R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 235—236; N. P. SOKOLOV, Виз Врем. XIX (1961) 333—354. E. Fo. — A. K.

N. B. TOMADAKIS, *Le Despotat d'Epire et les savants Grecs des XIIe—XIIIe siècles*. Εἰς μνήμην Κ. Ἀμάντου. Athènes 1960, pp. 115—124. — Michel Choniate; Jean Apokaukos; Démétrios Chomatianos; Géorger Bardanès. R. G.

A. S. TVERITINOVA, *К вопросу о доменциальном землевладении феодалов-ленников в Османской империи в XV—XVI вв* Кратк. сообщ Инст. восоковед. XXXVIII (1960) 26—29. — Les féodaux-vassaux turcs des XVe—XVIe siècles ne se sont pas limités au prélèvement des rentes, ils possédaient, en outre, des terres seigneuriales, cultivées avec l'aide de la corvée. Pour désigner celle-ci on employa, parmi différents termes turcs, l'expression « angaria » qui remonte à la langue grecque. A. K.

Z. V. UDAL'COVA, *Италия и Византия* . (V. Byzantinoslavica XXI, 368 sq.). — Comptes-rendus: M. Ja. SJUZJUMOV, Виз. Врем. XIX (1961) 287—297; M. ZABOROV, Вестник Древн. ист. (1961) № 1, 151—155; A. J. NEUSYCHIN, Средн. века XX (1961) 225—239. A. K.

Z. V. UDAL'COVA, *Рабство и колонат в Византийской Италии во второй половине VI—VII вв (Преимущественно по данным Равеннских папирусов). Виз. очерки*, Москва 1961, стр 93—120 — En se basant sur l'analyse des papyrus de Ravenne, l'auteur arrive à la conclusion qu'en Italie byzantine des VIe—VIIe siècles « le colonat occupe de plus en plus une place prépondérante dans la vie économique ». Quoique l'esclavage soit encore loin d'abandonner ses positions, les colons deviennent la catégorie la plus répandue de paysans dépendants. Cf. du même auteur: *Некоторые данные византийских папирусов* ... (v. Byzatinoslavica XXII, 130). A. K.

V. N., *Le tombeau de Constantin Paléologue*. Πονταζὴ Ἑστία 9 (1958) 100. R. G.

D. VAKAS, *Les causes militaires de la chute de l'Empire byzantin*. Arès 5 (1958) 43, 45. R. G.

R. VULPE, *Верхний вал Бессарабии и проблема гревтунгов к западу от Днестра*. Материалы и исслед. по археол. Юго-Запада СССР и Румын. народн. республ. Кишинев

1960, pp. 259—278, карты. — Le territoire des Greuthungi à Boudjak était une zone neutre entre les domaines des Tervingues et l'Empire romain. Avec l'accord des Romains, les Greuthungi construisirent leur rempart dans la première moitié du IVe siècle. A. K.

A. WAAS, *Geschichte der Kreuzzüge,* I—II... (V. Byzantinoslavica XX, 157, 371; XXI, 171.) — Compte-rendu: M. A. ZABOROV, Средн. века XIX (1961) 256—273. A. K.

W. L. WESTERMANN, *The slave systems of Greek and Roman antiquity*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 342.) — Compte-rendu: A. K. KORSUNSKIJ — V. I. KUZIŠČIN — I. S. SVENCICKAJA, Вестник Древн. Ист. (1958) № 4, 148—158. A. K.

E. WINTER, *Rußland und das Papsttum, 1.* Berlin 1960, pp. 375. — Cette œuvre appartient comme le 6e volume à la Collection des sources et études pour l'histoire de l'Europe orientale, publiée par l'Institut de l'histoire de l'Académie allemande de Berlin. L'auteur, connu par une série des études fondamentales sur ce problème, décrit ici, sous une forme approfondie et documentée, les moments les plus importants des relations entre Rome et la Russie, jusqu'au XVIe siècle. Il touche naturellement aussi la forme des relations entre la Russie et Byzance, comme défense contre l'agression de la politique papale. Ainsi est expliquée la nécessité de l'autonomie de l'Eglise russe et le compromis réalisé d'abord avec le patriarcat œcuménique (p. 19—44). Puis on souligne l'échec prévu de l'union de Florence au pays russe et la défense de Moscou contre une Byzance unie (p. 133—145). Mais tout cela ne provoque point d'affaiblissement devant la politique papale, parce que Moscou revient tout à fait à ces liaisons traditionnelles avec Byzance, comme « troisième Rome » et patriarcat propre, qui ne doit pas céder devant l'ancienne Rome. M. Ş.

M. A ZABOROV, *История крестовых походов в трудах западногерманских историков.* Виз. Врем. XVIII (1961) 291—311. — Критический разбор работ: F. DÖLGER, A WAAS, F. W. WENTZLAFF-EGGEBERT, L. BOEHM, F. HEER. A. K.

B. Histoire de la culture matérielle (Archéologie, technique, etc.)

V ANTONOVA—C. DREMSIZOVA, *Аулът на Омортаг, край с. цар Крум, Коларовградско (проучвания през 1958 г.)* (Le camp d'Omourtag près du village Tsar Kroum, département de Kolarovgrad). Археология II (1960) fasc. 2, 28—39. — Les fouilles exécutées près du village de Tsar Kroum ont mis au jour une forteresse médiévale avec une enceinte extérieure composée d'un vallum et d'un fossé, et une enceinte intérieure en pierre. Il y a une grande ressemblance avec Pliska. D. D.

I. BARNEA, *Contributions to Dobrudja History under Anastasios I.* Dacia IV (1960) 363—374 — Nach einer Einleitung, in der die Geschichte dieses Landstrichs unter Anastasios dargelegt wird, beschreibt der Autor die in dieser Zeit errichteten oder wiederhergestellten Bauten, insbesondere die militärischen Charakters, die auf Grund von Inschriften oder des auf Ziegelsteinen geschriebenen Kaisernamens datiert werden konnten. E. Fr.

V. D. BLAVATSKIJ, *Раскопки Пантикапея в 1954—1958 гг.* Совет. археол. (1960) № 2, 168—192, илл. — Автор отмечает находки некоторых памятников IV в. н. э. на северном склоне горы Митридат (Пантикапей), в том числе уличные водостоки из плитового камня (стр. 179). Он указывает на постепенное увеличение удельного веса крупного рогатого скота в период сарматизации: в III—IV вв. н. э. крупный рогатый скот явно доминирует, что связано с постепенной рустификацией города (стр. 184). В последней четверти IV в. Пантикапей был разрушен и большая часть города осталась лежать в развалинах (стр. 185) A. K.

V. A. BOGUSEVIČ, *Погребение черняховской культуры в г. Сумы.* Кратк сообщ. Инст. археол АН УССР 10 (1960) 103—105, илл — Найденное в 1958 г. погребение черняховской культуры на северо-востоке Украины, на окраине г. Сумы, где до сих пор черняховские памятники не были известны. Автор датирует его II—IV вв. н. э. A. K.

V. V. BORISOVA, *Средневековая гончарная печь.* Сообщ. Херсонес. музея I (1960) 42—46. илл — Гончарная печь, обнаруженная в 1957 г. у западных стен Херсонеса на берегу Песчаной бухты, датируется VIII—IX вв. Вместе с печью найдены остатки керамики. A. K.

M Ju. BRAJČEVSKIJ, *Новые находки VII—VIII вв. н. э. на Пастырском городище.* Кратк. сообщ. Инст. археол. АН УССР 10 (1960) 106—108, илл. — Сюжки, фибула

и пряжки из находок 1955—1956 гг. на Пастырском городище. А. К.

P. CHAVLJUK, *Первая находка зооморфного изображения мартыновского типа на славянском поселении.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XIX (1960) 49—53, илл. — В 1959 г. на острове Мытковский (на Ю. Буге) при раскопках славянского поселения найдена бронзовая пластинка с изображением льва, сходная с изображениями из так наз. Мартыновского клада, который по византийским вещам датируется VI в. А. К.

I. G. CHYNKU, *Гончарное производство славян Молдавии VI—начала IX веков* Изв. Молдав. филиала АН СССР 4 (70) (1960) 23—33, илл. (резюме на молдав. яз.). — Автор предлагает классификацию славянской лепной керамики VI—начала IX вв. на территории Молдавии и приходит к выводу о ее восточнославянском характере. Неясно, почему X. (стр. 23) на основании Иордана — автора VI в. — говорит о расселении антов и склавинов в VI—XIII вв. А. К.

I. G. CHYNKU, *Сельская керамика Молдавии XV—XVII вв.* Изв. Молдав. филиала АН СССР № 6 (60) (1959, издано в 1960) 53—74 (резюме на молдав. яз., стр. 75), илл. — Подробно охарактеризовав молдавскую сельскую керамику конца XIV—XVII вв., автор прослеживает влияние на нее славянского, северопричерноморского и восточного керамического производства. А. К.

G. F. ČEBOTARENKO—P. P. BYRNJA, *Археологические раскопки у села Бравичены в 1956 году.* Изв. Молдав. филиала АН СССР 4 (70) (1960) 45—53, илл. (резюме на молдав. яз.). — Гробницы XIV в. построенные восточными мастерами для знати золотоордынского времени. А. К.

Черняховская культура. Отв. ред.: Б. А. РЫБАКОВ. Матер. и исслед. по археол. СССР 82 (1960) стр. 347, илл. — Сборник статей, посвященных памятникам черняховской культуры II—IV вв. Сборник включает следующие статьи: Е. В. МАХНО, *Памятники черняховской культуры на территории УССР* (стр. 9—83, 328—345); Д. Т. БЕРЕЗОВЕЦ, В. П. ПЕТРОВ, *Лохвицкий могильник* (стр. 84—99); М. Ю. БРАЙЧЕВСКИЙ, *Ромашки* (стр. 100—147); А. Т. БРАЙЧЕВСКАЯ, *Черняховские памятники Надпорожья* (стр. 148—191); Э. А. СЫМОНОВИЧ, *Раскопки могильника у овчарни совхоза Приднепровского на Нижнем Днепре* (стр. 192—238); Э. А. СЫМОНОВИЧ, *Памятники черняховской культуры в с. Кринички* (стр. 239—252); Г. Б. ФЕДОРОВ, *Малаештский могильник* (стр. 253—301); Э. А. РИКМАН, *Жилища Будештского селища* (о домостроительстве в черняховскую эпоху) (стр. 302—327). А. К.

D. Il. DIMITROV, *Раннохристиянска гробница от с. Река Девния* (Tombeau chrétien de Reka Devnja du IVe siècle de n. ère). Изв. на Варненското археол. друж. XI (1960) 95—101. — Dans le tombeau ont été trouvées une fibule en or, une boucle en or et une garniture de ceinturion, etc. Le tombeau est daté de la fin du IVe siècle. D. D.

D. Il. DIMITROV, *Работилница за трапезна керамика във Варна* (Atelier de céramique de table à Varna). Изв. на Варненското археол. друж. XI (1960) 111—118. D. D.

R. M. DŽANPOLADJAN, *Два стеклянных сосуда из Новогрудска.* Виз. Врем. XIX (1961) 168—173, илл. — En 1958—1959, au cours des fouilles effectuées à Novogrudsk, furent découverts des vases en verre (une coupe rouge et un flacon bleu) que l'auteur date des XIe—XIIe siècles et estime être de provenance byzantine ou de l'Asie centrale. A. K.

G. DŽINGOV, *Археологическият музей «Велики Преслав»* (Le Musée archéologique de « Veliki Prěslav »). Археология I (1959) fasc. 1—2, 107—110. — Dans la nouvelle exposition du musée est montré le principal de la vie et de la culture de Prěslav au IXe—Xe siècle, alors qu'il était la capitale de l'Etat bulgare. D. D.

G. DŽINGOV, *За производство на стъкло в средновековна България* (Sur la fabrication du verre au Moyen-Age en Bulgarie). Археология II (1960) fasc. 4, 1—8. — L'auteur étudie des matériaux provenant des fouilles d'un atelier à Patleina (près de Prěslav) considéré par erreur comme un atelier de céramique et constate qu'il s'agit en réalité d'une verrerie. Il démontre que la production du verre existait à Prěslav à la fin du IXe et au Xe siècle. D. D.

G. B. FEDOROV, *Два черняховских могильника в Молдавии.* Матер. и исслед. по археол. Юго-Запада СССР и Румын. народн. республ. Кишинев 1960, стр. 221—239, илл. — Описание двух черняховских могильников II—IV вв. у с. Балцаты (Молдавия). Ф. прослеживает сходство с пшеворскими памятниками и сохранение традиций гетской культуры, господствовавшей на территории Молдавии в предшествующий период. А. К.

G. B. FEDOROV, *Население Прутско-Днестровского междуречья в I тысячелетии н. э.*

Москва 1960 (= Матер. и исслед. по археол. СССР 89), стр. 380, илл. — К нашей теме относятся гл. II: *Черняховская культура на территории Молдавии* и гл. III: *Славянская культура (VI—IX вв. н. э.)*. Черняховскую культуру Ф. считает созданной разнородными этническими группами: готами, сарматами и отчасти венедами. Памятники конца IV—V вв. — времени гуннского вторжения — не известны. В VI—VII вв. население Молдавии входило в состав славянского антского племенного союза; готское население было ассимилировано славянами. К началу VIII в. антский племенной союз распался, на территории Поднестровья сформировалось славянское племя тиверцев. А. К.

G. B. FEDOROV, *Древнерусский город на Днестре*. Вестник АН СССР (1960) № 10, 41—44. — Краткая характеристика раскопок древнерусского поселения у сел. Алчедар (Молдав. ССР), где уже в X в. существовал город, который Ф. отождествляет с упоминаемым в летописях городом Черн. А. К.

V. Ja. GARNIK, *Неизвестные памятники средневековой Барды*. Докл. АН Азерб. ССР XVI (1960) № 10, 1029—1032, илл. — Отчет об археологическом обследовании городища средневекового Берда'а. В частности, найдены обломки поливной посуды IX—XII вв. и облицовочные кирпичи XIV в. А. К.

S. GEORGIEVA—D. BUDINSKI, *Предварителни проучвания на средновековното селище до град Враца* (Etude sur un site du Moyen-Age, près de la ville de Vraca.) Изв. на Археол. Инст. XXII (1959) 345—352 .— Les auteurs publient les résultats des sondages effectués sur un site du Moyen-Age près de Vraca. D. D.

История и археология средневекового Крыма. (V. Byzantinoslavica XXI, 170, 173, 175 sqq., 188, 206.) — Compte-rendu: A. M. MALININ, Вопросы ист. (1961) № 1, 157—158. А. К.

A. L. JAKOBSON, *Раннесредневековый Херсонес*... (V. Byzantinoslavica XXII, 147 sq.) — Compte-rendu: M. A. TICHANOVA, Виз. Врем. XIX (1961) 298—311. А. К.

S. A. KAUFMAN, *Новые данные по социально-экономической истории Северной Сирии*. Вестник Древн. ист. (1960) № 4, 170—183, карты и планы. — Рецензия на книгу G. TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord*..., *I—III*. (v. Byzantinoslavica XX, 161; XXI, 175). А. К.

N. A. KETRARU — E. A. RIKMAN, *Новые данные о памятниках первых веков нашей эры на территории Молдавии* Изв. Молдав. филиала АН СССР 4 (70) (1960) 3—21, илл. (резюме на молдав. яз.). — Monuments sarmates-tardifs et monuments de la culture de Černjachovo des IIe—IVe siècles, se trouvant dans le bassin des fleuves Dniester et Prut. А. К.

G. F. KORZUCHINA, *О гнездовской амфоре и ее надписи*. Исслед. по археол. СССР. Ленинград 1961, стр. 226—230. — К. считает надпись на известной гнездовской амфоре «горуща», т. е. «горючая» (а не «горчица», как полагали М. Н. Тихомиров и П. Я. Черных). Приводя в качестве параллелей аналогичные амфоры IX—X вв. (из находок на Таманском полуострове), содержавшие остатки нефти, К. предполагает, что гнездовская амфора также была сосудом для горючей жидкости — нефти, добываемой на Тамани. Она предполагает далее, что русское наименование амфор этого типа — «корчага» — происходит от названия города Керчь-Корчев. А. К.

L. S. KUCHAREVA, *Могильник кочевников у села Максимовка на Днепре* Исслед. по археол. СССР. Ленинград 1961, стр. 194—202. илл. — Погребения кочевников (половцев, торков?) в левобережье Днепра (XII—XIV вв.), у с. Максимовка. А. К.

Z. A. L'VOVA, *К вопросу о происхождении стеклянных бус в некоторых районах Восточной Европы в VIII—X веках*. Исслед. по археол. СССР. Ленинград 1961, стр. 231—239, илл. — Л. устанавливает наличие собственного производства стеклянных бус в Старой Ладоге и в районе реки Вятка (Верхнее Прикамье). Вместе с тем она отмечает аналогии мозаичным бусам из Восточной Европы в коптском Египте IV—VI вв. А. К.

S. MASLEV, *Пустинножителска Мадара* (Madara — habitation d'ermites). Археология I (1959) fasc. 3—4, 24—34. — L'auteur examine les églises et les cellules des ermites, disposées sur les rochers de Madara, datant du XIIIe—XIVe siècle et servant d'abris aux ermites. D. D.

A. MILČEV, *Разкопки в Плиска западно от Вътрешния град през 1959 г.* (Fouilles de Pliska, à l'ouest de la ville intérieure, effectuées au cours de l'année 1959). Археология II (1960) fasc. 3, 30—43. — Les fouilles ont mis au jour deux cabanes souterraines et de la céramique que l'auteur rattache à la population slave. D. D.

B. MITREA, *Некоторые данные о могильниках с трупосожжениями из Сату Ноу*

(Добруджа). Материалы и исслед. по археол. Юго-Запада СССР и Румыи. народн. республ. Кишинев 1960, стр. 279—296, илл. — М. датирует могильники из Сату Ноу X в. и отмечает, что погребальный обряд оставался языческим. Если эта датировка верна, христианство, принятое болгарскими феодалами еще в 864—865 гг., не проникло в села Добруджи даже в X в. A. K.

A. S. NIKITIN, *Новые работы о водяных знаках в Югославии.* Славянский архив АН СССР, Инст. славяновед. Москва 1958, pp. 31—33. — Rapport critique sur de nouveaux travaux concernant les filigranes et la filigranologie, science spéciale qui peut rendre de bons services à l'étude des manuscrits écrits sur papier. En Yougoslavie, ce sont surtout Vl. Mošin et Z. Traljić qui se sont occupés ces derniers temps de la filigranologie. A. D.

V. PAČULIA, *По историческим местам Абхазии.* 3-ье изд. Сухуми 1960, стр. 188, илл. — Популярный очерк. Автор останавливается также и на памятниках визаитийского периода (стр 13—14, 32, 40, 46, 58—60, 74—76, 84—85, 89—97, 123—124, 127, 135—139). A. K.

N. V. PJATYŠEVA, *Отчет о раскопках Государственного исторического музея в Фанагории 1959 г.* Труды Гос. ист. музея 37 (1960) 111—124, илл. — L'auteur s'attache aux couches médiévales de l'ancienne ville, Phanagorie et note, en particulier, qu'aux VIIe—VIIIe siècles le quartier faisant l'objet des fouilles fut abandonné pendant environ cent ans. A. K.

S. A. PLETNEVA, *О некоторых погребальных обычаях аланских племен Подонья* Исслед. по археол. СССР. Ленинград 1961, стр. 182—193, илл. A. K.

S. A. PLETNEVA, *Средневековые поселения верховьев Северского Донца.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 79 (1960) 3—20, илл. — L'auteur définit les monuments des VIIIe—IXe siècles provenant du bassin du Haut-Severskij Donets, comme appartenant à la culture de Saltovo-Majack. D'accord avec I. I. Ljapuškin et N. Ja. Merpert, P. distingue les deux variantes suivantes: celle du Nord — alane — et celle du Sud — protobulgare. S. A. Pletneva suit les analogies existant entre la céramique provenant des localités situées dans le bassin du Severskij Donets et les chaudrons provenant des localités khazaro-bulgares. Au nombre de celles-ci, sont comprises par l'auteur Sarkel, Tmoutarakan et Aboba-Pliska (p. 17). L'auteur souligne la différence qui existait, aux VIIIe—IXe siècles, entre la culture du Severskij Donec et celle des Slaves, abstraction faite des découvertes de quelques objets slaves (p. 19). A. K.

L. L. POLEVOJ, *Гончарные печи на поселении XIV века у с. Костешты.* Изв. Молдав филиала АН СССР 4 (70) (1960) 35—44, илл. (резюме на молдав. яз.). — Автор выделяет две категории гончарных печей XVI в. в с. Костешты (Молдавия) A. K.

L. L. POLEVOJ — I. A. RAFALOVIČ, *О городской керамике Днестровско-Прутского междуречья.* Изв. Молдав. филиала АН СССР 4 (70) (1960) 55—63, илл. (резюме на молдав. яз.). — Классификация керамики XIII—XIV вв. из городищ Молдавии. A. K.

V. K. PUDOVIN, *Датировка нижнего слоя могильника Суук-Су (550—650 гг.)* Совет. археол (1961) № 1, 176—185, илл. — En ce qui concerne les tombes qui se trouvent dans la couche inférieure au nécropole de Suuk-Su (en Crimée), l'auteur situe celles-ci dans la seconde moitié du VIe siècle et au commencement du VIIe siècle, et ce en se basant sur les découvertes d'agrafes byzantines et des monnaies de Justinien Ier et de Maurice. Les mêmes dates ont été proposées par A. L. Jakobson, V. V. Kropotkin, J. Werner et D. Csallány. A. K.

E. A. RIKMAN, *Раскопки у с. Будешты.* Материалы и исслед. по археол. Юго-Запада СССР и Румын. народн. республ. Кишинев 1960, стр. 197—219, илл. — Неукрепленное поселение у с. Будешты (Молдавия) датируется II—IV вв. Оно принадлежит к черняховской культуре. Анализ могильника у с. Будешты приводит к выводу о существовании различных обрядов погребения, что, по мнению Р., свидетельствует об этнической пестроте населения. Р. прослеживает гетские элементы в материальной культуре и отмечает проникновение в этот район латинской письменности. A. K.

B. A. RYBAKOV, *Раскопки в Любече в 1957 году.* Кратк. сообщ. Инст ист. матер. культуры 79 (1960) 27—34, илл. — Краткая история г. Любеча, упомянутого уже Константином Багрянородным (de adm. imp., cap. 9, 6), описание археологических раскопок 1957 г. В числе других находок — предметы с древнерусскими надписями. A. K.

G. P. SERGEJEV, *Раскопки средневекового славянского поселения в Кобуска-Веке (Молдавская ССР).* Материалы и исслед. по археол. Юго-Запада СССР и Румын.

народн. республ. Кишинев 1960, стр. 297—307, илл. — Автор ориентировочно датирует славянское поселение у с. Кобуска-Веке (Молдавия) IX—XII вв. А. К.

K. A. SMIRNOV, *Раннеболгарская землянка в урочище Ага-Базар.* Матер. и исслед. по археол. СССР 80 (1960) 155—158, илл. — Полуземлянку *9* в урочище Ага-Базар (близ городища Великие Болгары) автор считает жилищем болгарина-купца XI—XII вв. и сближает с жилищем того же типа в Плиске, раскопанным С. Михайловым и связанным этим исследователем со славянскими памятниками. А. К.

G. I. SMIRNOVA, *Раннеславянское поселение в с. Незвиско Станиславской области.* Исслед. по археол. СССР. Ленинград 1961, стр. 210—225, илл. — С. датирует раннеславянское поселение у с. Незвиско VI—IX вв. А. К.

N. I. SOKOL'SKIJ, *Раскопки в Кепах в 1957 году.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культ. 78 (1960) 53—63, илл. — Античный город Кепы (на Таманском заливе) существовал до IV в. н. э. и погиб, вероятно, под натиском степных племен. В V—IX вв. здесь был пустырь. Новое поселение на месте Кеп относится к X—XII вв. как можно судить на основании амфор из верхнего слоя. А. К.

M. STANČEVA, *Ранносредновековна керамика от София* (La céramique du début du Moyen-Age de Sofia). Археология I (1959) fasc. 3—4, 61—68. — L'auteur publie quelques pots slaves des VIe—VIIe siècles et de la céramique des IXe—Xe siècles. D. D.

L. A. ŠERVAŠIDZE—L. N. SOLOV'JEV, *Исследование древнего Себастополиса.* Совет. археол. (1960) № 3, 171—179, илл. — Les fouilles des années 1958—1959 effectuées sur le rivage et au fond de la baie de la ville de Suchumi, révélèrent les restes d'une ville ancienne (Ie—Ve siècles de n. è.) que les auteurs identifient avec Sébastopolis, mentionnée, en particulier, par Procope (cf. de aedif. III, 7, bel. Pers. II, 29; bel. Goth. IV, 4; golfo di Sevastopoli est mentionné encore sur des cartes italiennes du XIVe siècle. Voir RE V, 1125). Le matériel archéologique prouve la décroissance de la population aux IVe—Ve siècles. Pour un bref compte-rendu de ces fouilles, voir S. KAUCHČIŠVILI L. I., *Один из древнейших городов мира.* Заря Востока № 255 от 31 декабря 1959 г. А. К.

A. F. ŠOKOV, *К половецким древностям на Дону.* Изв. Воронеж. пед. инст. XXXI (1960) 177—181, илл. — Так наз. «каменные бабы» — важный источник для изучения быта, облика и искусства половцев. А. К.

B. V. TECHOV, *Об итогах археологических работ в с. Стырфаз.* Изв. Юго-осетин. научно-исслед. инст. АН Груз. ССР X (1960) 136—152, илл. — При раскопках в селе Стырфаз (Юго-осетинская автономная обл.) были обнаружены, помимо более ранних, также памятники IV—VIII вв. (см стр 146). А. К.

M. A. TICHANOVA, *Днестровско-Волынский отряд Галицко-Волынской экспедиции.* Кратк. сообщ. Инст. ист. матер. культуры 79 (1960) 93—95, илл. — Для нашей темы особенно существенны находки (1957 г.) керамики с фрагментами греческих надписей в памятниках культуры полей погребения (с. Лепесовка, Хмельницкой области), датируемых III—IV вв. А. К.

M. M. TRAPŠ, *Археологические раскопки в Анакопии в 1957—1958 гг.* Виз. Врем. XIX (1961) 264—286, илл. — Les fouilles effectuées dans la forteresse d'Anacopie près du Nouvel Athos (Abkhasie) ont fourni un matériel se rapportant aux VIIe—XIIe siècles (cf. Byzantinoslavica XXII, 151). En particulier, y ont été découvertes 13 monnaies byzantines en cuivre et une monnaie en argent de Constantin IX Monomaque. A. K.

P. N. TRET'JAKOV, *Итоги археологического изучения восточно-славянских племен.* Исслед. по слав. языкознанию, Москва 1961, стр. 306—334, карты. — Общим предком восточнославянских племен являлись носители зарубинецкой культуры; черняховская культура не была создана одним каким-либо племенем, но в числе носителей ее были также и славянские племена; уже в середине I тыс. н. э. в Поднепровье обитали восточнославянские племена, известные затем по Начальной летописи. Восстановление истории славян в дозарубинецкое время может носить пока еще фрагментарный и гипотетический характер. А. К.

P. A. UNDERWOOD, *Notes on the Work of the Byzantine Institute in Istanbul: 1957—1959* ... Dumbarton Oaks Papers (1960) 205—232. — These notes contain an account of the discovery, removal, and restoration of a fragmentary fresco from a small apse of a Byzantine building located in the region of Etyemez in Istanbul; a report of the work done at *Hagia Sophia*; at Fetiye Camii (Panmakaristos); at Zeyrek Camii (Pantocrator); at the *Martyrium of St. Euphemia;* and the excavations conducted at Kariye Camii. The report on the fresco discovered at Etyemez is given by Lawrence J. Majewski, that on the excavations in the Kariye Camii by David Oates. P. Ch.

A. VARŠAVSKIJ, *В поисках Черноградa.* Знание — сила (1960) № 12, 35—37. — Популярный рассказ о раскопках в с. Алчедар, где, по мнению Г. Б. Федорова, находился город Чери (см. выше стр. 188). A. K.

V. VĂŽĂROVA, *Славянската керамика от с. Попина, Силистренско* (Céramique slave du village de Popina, arrond. de Silistra). Studia in honorem acad. D. Dečev. София 1958, pp. 583—593. — L'auteur publie la céramique slave du VIIe—VIIIe siècle, trouvée lors des fouilles en 1953—1955 dans la région « Djedjovi lozia » près de Popina, arrond. de Silistra. D. D.

J. V. VEJMARN, *О виноградарстве и виноделии в древнем и средневековом Крыму.* Кратк. сообщ. Инст. археол. АН УССР 10 (1960) 109—117, илл. — L'auteur donne des renseignements sur 13 vinifications du Moyen Age dans la partie montagneuse Sud-Ouest de la Crimée qui ne comptaient pas moins de 103 pressoirs. Il en déduit que les vignes en Crimée étaient en plein épanouissement du IXe au XIIIe siècle. (A la page 116, il est question de l'existence de vinifications en Crimée jusqu'au XVe siècle). Concernant les vinifications aux IIIe—IVe siècles, cf. encore V. V. Gajdukevič, Виноделие... (v. Byzantinoslavica XXI, 174). A. K.

R. I. VYJEZŽEV, *Раскопки «Малого городища» летописного Городеска.* Кратк. сообщ. Инст. археол. АН УССР 10 (1960) 124—135, илл. — Помимо посуды и хозяйственного инвентаря (преимущественно XI—XIII вв.), на территории «Малого городища» в с. Городск (Житомирская обл.) были найдены немецкие колокола XI—XII вв., бронзовая лжица для причастия XII—XIII вв. (французского происхождения), энколпионы, бронзовая иконка с изображением всадника (Димитрий Солунский или Феодор Стратилат?). A. K.

I. B. ZEJEST, *Керамическая тара Боспора.* Матер. и исслед. по археол. СССР 83 (1960) стр. 179, илл. — En passant, l'auteur soulève la question de la tare céramique du Bosphore du IVe siècle de notre ère. A. K.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire

Basilicorum libri LX. Series B. Volumen IV. Scholia in libros XXI—XXIII ediderunt H. J. SCHELTEMA et D. HOLWERDA. Groningen, Wolters-Nijhoff, 1959, pp. IV, 1221—1715. (V. Byzantinoslavica XVII, 170; XVIII, 148; XX, 163; XXI, 176; XXII, 152.) — Compte-rendu: E. VOLTERRA, Iura XI (1960) 280—281. E. Fo.

H. BIBICOU, *Une page d'histoire diplomatique de Byzance au XIe siècle: Michel VII Doukas, Robert Guiscard et la pension des dignitaires.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 43—75. — Etude et traduction du chrysobulle rédigé par Michel Psellos, de Michel VII en faveur de Robert Guiscard d'août 1074. Calendrier des tentatives de rapprochement byzantino-normand entre 1070 et 1080; étude des particularités de forme du chrysobulle (date, signataires). Etude détaillée de la liste officielle des dignités, donnée par le chrysobulle, à la veille de l'avènement d'Alexis Ier Comnène. Comparaison avec le Clètorologue de Philothée et le Livre des Cérémonies; renseignements particulièrement précieux sur les pensions perçues par les dignitaires, dont ne parle point Philothée. R. G.

G. CANKOVA-PETKOVA, *Феодальная рента в больгарских землях под византийским владычеством.* Виз. Врем. XIX (1961) 3—25. — Analyse de différentes espèces de rentes, en monnaie, en nature et en travail existant en Bulgarie du XIe au XIIe siècles. En particulier, l'auteur estime que le « zeugologion » représente la contribution principale, payée pour la terre labourée, ainsi que pour le bétail qui la laboure; G. Cankova-Petkova identifie le « zeugologion » avec le « zeugaratikion » et conclut que le remplacement de l'impôt naturel par l'impôt monétaire en 1040 a multiplié la contribution, parce que l'impôt annuel d'une économie rurale s'élève à peu près à 0,9 du nomisma. — L'auteur souligne en même temps fort justement que la transition à la rente monétaire était due au développement des rapports marchand-monétaires qu'on peut remarquer à la campagne bulgare au XIe siècle. La difficulté d'éclaircir la signification de certaines espèces d'impôts résulte aussi, outre le peu de sources, de la circonstance que le même terme pouvait signifier différentes obligations. Voilà, pourquoi il ne paraît pas étonnant que, dans l'interprétation des désignations de quelques espèces d'impôts, C.-P. soit très souvent en désaccord avec G. G. Litavrin, dont le livre (Болгария и Византия — cf. Byzantinoslavica XXII, 369) lui est resté inaccessible. Pour donner un exemple: selon C.-P. παραμονή signifie « être à la garde », mais selon Litavrin (p. 289), l'« obligation » ψωμοζήμιον signifie d'après C.-P. la préparation gratuite du pain pour le besoin de l'armée,

chez Litavrin (p. 327) — le devoir d'approvisionner les fonctionnaires à bas prix etc. Litavrin se montre beaucoup plus prudent (pp. 317—321) dans la question importante du « zeugologion » qu'il estime impossible d'identifier avec l'impôt principal (à ce sujet je fais remarquer qu'au XIe siècle, le « zeugaratikion » était une taxe supplémentaire qu'on prélevait dans une mesure minime — cf. Ostrogorskij, Byzantinoslavica IX, 246, 296). Les ἐπήρειαι ne sont pas des impôts en nature, comme le suppose C.-P. en se rapportant à N. Skabalanovič (*Византийское государство и церковь в XI в.* СПб. 1884, стр. 276—280) qui, en réalité, n'en fait pas mention, mais en général des obligations irrégulières (F. Dölger, *Beiträge . . .*, S. 61). On ne voit pas pourquoi, à la page 17, C.-P. rapporte le logothète du drome aux « autorités militaires ». A. K.

A. CHASTAGNOL, *La préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*. Paris, Presses Univ. 1960, pp. XIX, 523 et VI pl. h. t. — Importante étude, qui intéresse aussi l'histoire du haut Empire byzantin. Après une Introduction (p. I—20), consacrée aux sources, l'auteur étudie successivement l'évolution des attributions, les services préfectoraux et les préfets. Quatre Appendices donnent: A. La liste des vicaires de Rome; B. La liste des préfets de l'annone; C. La liste des préfets des vigiles; D. La liste des titulaires des anciennes curatelles. Une Bibliographie et deux Index, l'un des textes anciens, l'autre alphabétique (particulièrement riche) terminent cet excellent ouvrage. R. G.

A. P. CHRISTOPHILOPOULOS, Τὸ ἑλληνικὸν ὀρθόδοξον ἐκκλησιαστικὸν δίκαιον κατὰ τὸ ἔτος 1958. Θεολογία 31 (1960) pp. 22. — Bibliographie des ouvrages relatifs au droit canonique grec orthodoxe, parus en 1958. (Cf. Byzantinoslavica XXI, 372.) R. G.

K. V. CHVOSTOVA, *Некоторые вопросы феодальной ренты по материалам ивирских практиков XIV в. Виз. очерки.* Москва 1961, стр. 241—278, табл. — L'analyse des praktika du monastère Iviron provenant de la première moitié du XIVe siècle, permet de comparer la corrélation existant entre la fortune et des rentes, en différentes années. Les listes établies par l'auteur nous font voir que, bien que l'ampleur de la fortune des paysans fût d'une importance prédominante pour imposer le τέλος, l'interdépendance entre la fortune et la rente n'était pas fixée par une dépendance linéaire et qu'elle avait par conséquent, un caractère féodal. Le changement des normes d'impôts témoigne, selon l'opinion de Ch., de la faiblesse de la tradition féodale à Byzance du XIVe siècle. Quoi qu'il en soit, on ne remarque pas d'éléments de nouveaux rapports de rente correspondant au changement du marché. A. K.

K. V. CHVOSTOVA, *Некоторые вопросы истории иммунитетных грамот Македонских монастырей в XIV в.* Виз. Врем. XIX (1961) 38—59. — 1) Ch. polémique avec G. A. Ostrogorskij (cf. Byzantinoslavica XX, 151 sq.) qui déclare que la clause de l'exemption d'impôts concernant le monastère prouve effectivement la liberté absolue de celui-ci, et nous démontre que la formule d'affranchissement des chartes d'immunité byzantines du XIVe siècle n'est pas absolument exacte. 2) De même, n'est pas exacte la formule commune d'exemption dans le Code de Stéphan Douchane, selon laquelle les monastères sont libérés de « tous travaux »: quelques monastères en Serbie jouissaient d'une complète immunité, d'autres (moins importants) payaient le « sok » et disposaient seulement d'une immunité limitée judiciaire et administrative. En conclusion Ch. nous donne une table récapitulant les obligations mentionnées dans les chartes des empereurs byzantins et serbes. A. K.

A. GALSTJAN, *«Антиохийские ассизы» по переводу Смбата Спарапета, армянского историка XIII в* Палест. сборник 5 (1960) 106—115 (с франц. резюме). — Analyse de la traduction arménienne des « Assises d'Antioche », effectuée en 1252—1253 par Sembad Sparaped et destinée à l'Arménie cilicienne. Une série d'articles remaniés des Assises fut inclue dans le Code de Sembad, élaboré en l'an 1265. Contrairement aux rédacteurs des « Assises », Sembad, dans le « Code » prend parti pour une puissante autorité royale. A. K.

Hélène GLYKATZI-AHRWEILER, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IXe—XIe siècles*. Ecole Française d'Athènes. Bulletin de Correspondance Hellénique 84 (1960). Tiré à part, pp. 111. — La présente étude est née des recherches entreprises par l'auteur sur l'administration provinciale en Asie Mineure à l'époque des Comnènes. Mme G.-A. a jugé bon de faire connaître, pour la période antérieure aux Comnènes, certains faits, ressortissant à l'étude des sources. Son but n'est pas de résoudre les problèmes qui se posent, mais « d'attirer l'attention sur certains aspects des institutions administratives, auxquelles une longue évolution fait prendre des formes nouvelles ». Partant de cette idée très juste que l'organisation administrative byzantine est étroite-

ment liée à l'organisation militaire, l'auteur étudie « des sujets qui de prime abord paraissent étrangers à l'administration provinciale, par exemple les corps d'armée, et leurs commandants, éventuellement certains aspects de la politique économique des empereurs ».

L'étude est divisée en trois chapitres: I. les corps d'armée; II. les fonctionnaires; III. Les circonscriptions territoriales. Le premier chapitre, *Les corps d'armée* (pp. 2—36) comprend *l'armée des thèmes* et les *tagmata d'élite*. A propos de *l'armée des thèmes,* l'auteur étudie successivement: l'unité militaire, thème; le recrutement, l'armement, l'équipement; les privilèges et la solde des soldats; le caractère de l'armée des thèmes et le rang social des soldats; la terre et la famille militaire, la strateia; les mesures de Nicéphore Phokas et leurs précédents; le rachat du service armé; les exemptions de la strateia et la disparition de l'armée des thèmata. — Le deuxième paragraphe, les *tagmata d'élite; les corps étrangers installés dans l'Empire; les tagmata de mercenaires* (pp. 24—36) étudie: les tagmata et leurs officiers dans les taktika des dignités; les tagmata créés aux Xe et XIe siècles; la présence des tagmata dans les thèmes et leurs rapports avec le stratège; les formations militaires provisoires; les étrangers installés dans l'Empire: leurs formations militaires, leurs chefs et leurs rapports avec le stratège; les troupes mercenaires d'étrangers et d'indigènes: étrangers, byzantins et leurs officiers. — Le deuxième chapitre, *Les fonctionnaires* (pp. 36—78) est subdivisé en trois paragraphes: A. *Le stratège. L'ék prosôpou;* B. *Le duc et le domestique des scholes. Le katépanô;* C. *Le kritès-praitôr.*

Le premier paragraphe: *Le stratège. L'ék prosôpou* étudie: la nomination et la mission du stratège; les officiers à son service; le stratège, l'armée des thèmata, les tagmata installés dans le thème; l'ekprosôpou du stratège ou du thème; les stratègoï, mégaloï stratègoï, les hupostratègoï; l'ekprosôpou fonctionnaire fiscal; le stratège responsable des services d'ordre; les fonctionnaires du thème et le stratège, la durée de la fonction du stratège et restrictions à ses pouvoirs; les stratèges et stratégides du Xe—Xe siècles; les stratèges des kastra ou de petits territoires et leur juridiction; la disparition du stratège du thème. — Le deuxième paragraphe de ce chapitre II étudie *Le duc et le domestique des scholes; le katépanô* (pp. 52—67): ducs et katépanô avant la fin du Xe siècle; les domestiques des scholes, les monostratègoï et les commandements militaires de l'Orient et de l'Occident; les ducs du Xe—XIe siècles, chefs militaires des tagmata des provinces; le duc et les autorités civiles des provinces; les ducs sous Alexis Ier Comnène; le katépanô; l'emploi et le sens du terme katépanô; les katépanô avant la fin du Xe siècle; les katépanô par rapport aux ducs; la disparition des katépanô militaires; le katépanô fonctionnaire fiscal et les katépanikia. — Le troisième paragraphe (pp. 67—78) étudie le pouvoir civil et le stratège; les rapports du kritès de thème et du stratège pendant le Xe siècle; l'émancipation du pouvoir civil; le kritès, responsable de l'administration du thème: sa juridiction, ses rapports avec le *épi tôn kriséôn* et les *politikoï kritai*; les fonctionnaires dépendant du kritès; les fonctionnaires fiscaux; l'ékprosôpou; l'archonte d'une ville; le basilikos; le duc et le pouvoir civil; l'identité du praitôr et du kritès du thème; le duc s'appropriant le pouvoir civil; la disparition du kritès-praitôr du thème, à l'exception de celui de l'Hellade-Péloponèse. — Le troisième chapitre, *Les circonscriptions territoriales* (pp. 78—89) est consacré à l'étude du *thème* et de la *kleisoura:* sens et emploi du terme *thèma*; emploi géographique; la circonscription administrative thème et ses subdivisions; la kleisoura, sens géographique et administratif, le kleisourarque; création des thèmes frontaliers; le thème circonscription administrative gérée par le kritès-praitôr; le thème, circonscription fiscale; les thèmes sous les ducs. L'auteur a ajouté, page 92, un tableau donnant la *Répartition des fonctionnaires civils et militaires dans la province et rapports des deux pouvoirs.* Ce tableau vaut pour les IXe—Xe siècles, la fin du Xe et la première moitié du XIe siècle; la seconde moitié du XIe siècle et les XIIe—XIIIe siècles. Une Note indique que le règne d'Alexis Ier Comnène n'a pas été pris en considération. L'étude se termine par deux Index: Index des noms de personnes et de lieux et Index des termes grecs. —

La présente étude apporte de très nombreux renseignements sur l'armée byzantine pendant la période étudiée, ainsi que sur certains aspects de l'administration de l'Empire byzantin. Elle se recommande par la conscience avec laquelle elle a été menée, par un sens critique aigu. C'est une très importante contribution à une future étude générale de l'Administration de l'Empire byzantin. Il faut souhaiter que Mme Glykatzi-Ahrweiler, en ce domaine si mal exploré encore et si vaste, nous donne d'autres études aussi solides

et aussi originales que celle-ci. — Compte-rendu: A. P. KAŽDAN, Вопросы ист. (1961) № 3, 207—208. R. G.

I. F. GOLOVAČEV, *О некоторых особенностях колонатных отношений в Римской Африке II в. н. э.* Вестник Древн. ист. (1961) № I, 120—127. — Посвященная отношениям II в. и. э., работа Г. тем не менее существенна и для более поздней истории колоната. Г. подчеркивает, что африканские колоны II в. имели *jus occupandi* на территории сальтусов, а их *opera* были особым видом платы за право проживания на территории имения. A. K.

R. GUILLAND, *Etudes sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Les commandants de la garde impériale sous les Paléologues. L' ἐπὶ τοῦ στρατοῦ et le juge de l'armée.* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 79—96. — L'acolouthos, l'archonte de l'allagion, l'allagator, le protallagator, le grand archonte, l'ὁ ἐπὶ τοῦ στρατοῦ, le juge de l'armée. Index des noms de personnes, des fonctions et dignités, géographique. R. G.

R. GUILLAND, *Études byzantines*... (V. Byzantinoslavica XXI, 372; XXII, 379.) — Comptes-rendus: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 243—244; Gy. MORAVCSIK, Deutsche Litztg. 82 (1961) 229—231. Gy. M.

A. L. JAKOBSON, *О численности населения средневекового Херсонеса.* Виз. Врем. XIX (1961) 154—167, табл. — En invoquant le nombre total des demeures médiévales de Kherson, l'auteur parvient à la conclusion qu'au Xe siècle on n'y comptait pas plus de 6—7 mille âmes, et aux XIIe—XIIIe siècles — 5—6 mille. A. K.

J. KARAYANNOPULOS, *Das Finanzwesen des frühbyzantinischen Staates.* (Südosteuropäische Arbeiten, 52) München, R. Oldenbourg 1958, pp. XXXI, 308. — Compte-rendu: M. Ja. SJUZJUMOV, Виз. Врем. XX (1961) 259—267. A. K.

M. KASER, *Das römische Privatrecht, II: Die Nachklassischen Entwicklungen.* (Rechtsgeschichte des Altertums im Rahmen des Handbuchs der Altertumswissenschaft. III. Teil, 3. Band, 2. Abschn.). München, C. H. Beck 1959, pp. XXIII, 477. — Comptes-rendus: G. G. ARCHI, Studia et docum. hist. et iuris XXVI (1960) 329—347; G. PUGLIESE, Iura XI (1960) 302—308. E. Fo.

A. P. KAŽDAN, *Экскуссия и экскуссаты в Византии X—XII вв. Виз. очерки,* Москва 1961, стр. 186—216. — 1. Les exkoussates, qu'il ne faut pas confondre avec les parèques jouissant de l'exkousseia, étaient des personnes au service de la maison impériale. 2) L'exkousseia des navires n'était pas une immunité. 3) L'exkousseia se distingue d' ἀτέλεια, étant l'exemption d'exigences extraordinaires, ἐπήρειαι. 4) L'exkousseia tout en libérant de la pénétration de certains fonctionnaires des tribunaux, ne donnait pas le droit de juridiction. 5) Les privilèges de l'impôt pouvaient être abolis, une partie considérable d'abolitions de ceux-ci ayant eu lieu au XIIe siècle. Par contre, de généreuses répartitions de l'exkousseia se rapportent à la fin du XIe siècle et tout au commencement du XIIe siècle. 6) N'étant pas une vraie immunité, comme forme exceptionnelle de contrainte non-économique, l'exkousseia contribua néanmoins à l'institution de la propriété privée, libre de la pénétration des fonctionnaires, ainsi qu'à l'extension du système patrimonial d'exploitation de la paysannerie. A. K.

N. N. LEMAN, *Обзор работ проф. Д. С. Ангелова и проф. М Н. Андреева по истории болгарского государства и права феодального периода.* Виз. Врем XIX (1961) 323—333. A. K.

Je. E. LIPŠIC, *О социальной сущности судебной реформы в Византии VIII в. Виз. очерки.* Москва 1961, 121—136. — Analyse de l'« Ekloga ». L. pose la question, à savoir, en quelle mesure le programme de la réforme judiciaire, proclamé dans la préface du monument, fut réalisé dans les normes concrètes de l'Ekloga. L'Ekloga ne nous autorise pas à soulever la question des changements radicaux dans la structure de la société et de l'Etat: ce qu'il y avait de nouveau, était puisé dans le droit de coutume existant dans les provinces de l'Est. Néanmoins « l'orientalisation » du droit byzantin se manifestait encore à une époque plus reculée, lors du règne de Justinien Ier. L. souligne surtout que le principe de l'égalité de tous devant la loi, proclamé dans la préface de « l'Ekloga », n'était, en vérité, pas observé. Je note que, dans les textes cités à la page 131, on ne mentionne pas les tabularii « trois fois », mais seulement deux fois. A. K.

R.-J. LOENERTZ, *Le chancelier impérial à Byzance au XIVe et au XIIIe siècle.* Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 275—300. — Riprendendo in esame il problema del *mesazon* dopo J. Verpeaux, Byzantinoslavica XVI (1955) 270—296 e H.-G. Beck, Byz. Zeitschr. XLVIII (1955), l'A. riconosce nel funzionario così designato il Cancelliere imperiale, che può essere anche, contemporaneamente, ma non necessariamente, primo ministro.

Nella sua dimostrazione l'A. utilizza passi di Giovanni Cantacuzeno, di Demetrio Cidone, dello Pseudo-Codino per il sec. XIV, di Giorgio Acropolita per il XIII. E. Fo.

G. MARIDAKIS, *Le procès qui s'est déroulé à Clarence (1276) entre Villehardouin, « Prince de la Morée » et dame Marguerite de Passavant*. Athènes 1958, pp. 28. — Compte-rendu: Bull. Anal. de Bibl. Hell. XIX (1960) № 864, 168—169. R. G.

N. MATSIS, *Jurisprudence relative au droit civil du Patriarcat de Constantinople pendant le XIVe siècle*. Athènes 1958, pp. 6. R. G.

G. MICHAILIDES-NOUAROS, *Les idées philosophiques de Léon le Sage sur les limites du pouvoir législatif et son attitude envers les coutumes*. Mélanges BIZOUKIDES, Thessalonique, 1960, pp. 27—54. — Solide étude dans laquelle l'auteur étudie successivement les idées générales de Léon VI sur les limites du pouvoir législatif, les idées égalitaires et libérales de Léon VI, la nécessité et les qualités des lois, l'esprit philanthropique et la clarté des lois. Dans une seconde partie, l'auteur examine l'attitude de Léon VI à l'égard des coutumes; il examine les coutumes conservées par lui, celles qu'il a rejetées et comment il a réglementé les rapports entre la coutume et la loi. Léon VI s'est occupé des coutumes populaires dans une vingtaine de Novelles; il n'a désapprouvé que celles qui lui paraissaient immorales ou irrationnelles; l'importante Novelle I interdit désormais toute coutume non confirmée par lui, qui doit dès lors être regardée comme abrogée. L'auteur montre que l'œuvre législative personnelle de Léon VI est caractérisée par un esprit humanitaire et libéral incontestable. Tout en restant réaliste, il s'est inspiré de l'idéal chrétien de justice. Ses innovations témoignent de son équité, de son indulgence ainsi que de ses tendances libérales et égalitaires. Ce sont ses qualités de grand connaisseur de l'âme humaine et de grand législateur, qui lui ont valu son surnom de SAGE, autrement dit, de Philosophe. R. G.

D. NÖRR, *Die Fahrlässigkeit im byzantinischen Vertragsrecht*. (Münchener Beiträge zur Papyrusforschung u. ant. Rechtsgesch., 42). München, C. H. Beck 1960, pp. XV, 224. — Compte-rendu: F. M. DE ROBERTIS, Studia et docum. hist. et iuris XXVI (1960) 378—385. E. Fo.

K. A OSIPOVA, *Система класм в Византии в X—XI вв. Виз. очерки*. Москва 1961, стр. 174—185. — Jusqu'à la moitié du Xe siècle, les « klasmata » — terres abandonnées — furent utilisées par les voisins. Dès l'année 40 du Xe siècle elles servirent à l'extension des biens féodaux, qui commencèrent à se consilider, en dépit de quelques essais isolés du gouvernement byzantin afin de conserver les « klasmata » en tant que possessions collectives des communes. Au sujet des « klasmata », cf. aussi G. Ostrogorskij, *The Peasant's Pre-Emption Right* (cf. Byzantinoslavica X, 183), 122—126 où est traitée l'extension des domaines des monastères pour le compte des « klasmata ». L'acte de donation de Léon Céphalas, daté (p. 180) de l'année 1081, est en réalité (selon l'original) de l'année 1082. La novelle citée à la page 184, où il est question de « klasmata » (Jus III, 240), n'est guère une novelle éditée en 934 « ou ultérieurement » (la novelle de Romain I Lacapène est datée correctement du septembre de l'année 934), mais une autre novelle datée, encore dernièrement, de l'année 922 (ce qui est mis en doute par P. Lemerle). A. K.

Rassegna bibliografica. Iura XI (1960) 316—510. — Bibliografia degli studi giuridici pubblicati specialmente nell' anno 1959. E. Fo.

N G. SVORONOS, *Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XIe et XIIe siècles: le cadastre de Thèbes*. Extrait du Bulletin de Correspondance Hellénique 83 (1959) pp. 166 + 8 pl. h. t. — Cette importante, neuve et originale étude ne pouvait être tentée que par S., historien de classe et spécialiste averti de l'histoire agraire de Byzance. L'étude repose sur un document cadastral, le cadastre de Thèbes, tiré du Vatic. gr. 215, datant du XIVe siècle. L'étude est présentée en 5 chapitres. I. Le document: description, paléographie; — II. Le Texte; — III. Le codex cadastral de Thèbes et les registres cadastraux byzantins. L'auteur étudie successivement la forme d'un codex, la composition du codex, les stichoï, les ressorts fiscaux, les régistres et documents fiscaux (kōdikés et praktika), la périodicité des recensements et la datation du document; — IV. Comptabilité, établissement et nature de l'impôt, comprenant deux paragraphes: le charagma, la palaia logarikē et la néa logarikē; l'assiette et le taux de l'impôt; — V. La commune rurale d'après le registre cadastral de Thèbes.

Un bon Index Général permet de tirer de cette très riche et très neuve étude les innombrables renseignements de toute nature qu'elle offre. Comme le note très justement S., le grand intérêt de ce document est d'être le premier à présenter le tableau d'un

groupe de communes rurales d'une région de l'Empire byzantin. Le document semble avoir été tout d'abord rédigé vers le milieu du XIe siècle. Il est la mise en pratique du *Traité Fiscal,* donnant l'état de la commune rurale au Xe siècle. Le document thébain montre la continuité des techniques fiscales du Xe à la fin du XIe siècle, mais aussi la continuité de la nature de la commune rurale. Les structures juridiques, économiques et sociales restent pratiquement les mêmes. On y voit des propriétaires exploitant eux-mêmes leurs terres ou les affermant. Dans le cadastre thébain, les grands propriétaires sont les plus nombreux, mais la « commune libre » n'a pas disparu; elle a, du reste, toujours existé et existera jusqu'à la fin de l'Empire. En tout cas on ne saurait s'appuyer sur le *Traité Fiscal* pour prouver l'existence prépondérante de la paysannerie libre au Xe siècle. Le sujet du *Traité Fiscal* est l'épibolè et ce qui l'intéresse, c'est exclusivement le rendement fiscal de la commune; le régime juridique et la composition sociale de la commune ne l'intéressent pas. Mais ce qu'il importe de noter, c'est que le cadastre thébain ne mentionne ni pronoïa ni oikonomia ni aucune trace de « féodalisation » à la fin du XIe siècle...

Tels sont les très importants renseignements qu'apporte la savante et solide étude de S., dont la richesse, la précision et l'abondance des Notes donneront une idée. Nul n'est mieux qualifié que l'auteur, pour donner, le jour venu — après, il est vrai, de nombreuses et difficiles études préparatoires — un ouvrage d'ensemble sur le régime agraire de l'Empire byzantin. R. G.

M. S. ŠICHAREVA, *Сельская община у сербов в XIX—начале XX вв.* Труды Инст. этнограф. 62 (1960) 110—193. — В гл. 1 автор рассматривает также вопрос о социально-экономическом развитии Сербии в XIV в. (стр. 118—121; 125—126), преимущественно по литературе (при этом остались неиспользованными работы М. Влайнаца, Д. Ангелова). A. K.

M. A. TOURTOGLOU, Τὸ φονικὸν καὶ ἡ ἀποζημίωσις τοῦ παθόντος. Βυζάντιον. Τουρκοκρατία. Μετεπαναστικοὶ χρόνοι μέχρι καὶ τοῦ Καποδιστρίου. Athènes 1960, pp. 143. — La première partie seule de cette étude intéresse Byzance. En quatre chapitres, l'auteur étudie: 1. La culpabilité et la distinction entre les divers meurtres; 2. Les peines frappant le meurtrier: peines corporelles, amendes pécuniaires; 3. L'indemnisation de la victime; 4. La question de savoir si la confiscation des biens du meurtrier a été réellement appliquée. L'Appendice donne trois textes intéressant la période byzantine, tirés des *Analecta sacra et classica spicilegio solesmensi* de J. B. Pitra (tome VI, pp. 409—502, 533—536, 503—506). La partie consacrée à la période byzantine est la plus développée. Les documents officiels byzantins montrent que la peine infligée au meurtrier fut, dès le début, une amende pécuniaire frappant l'homicide présumé. La confiscation des biens, infligée par l'ancien droit, s'imposa. L'auteur montre ensuite les déviations de ce principe, par suite de la cupidité de certains souverains, la confiscation s'appliquant aux proches ou à l'entourage de la victime, soupçonnés théoriquement de complicité, pratique formellement interdite par les chrysobulles des empereurs. En ce qui concerne l'indemnité versée à la victime, elle apparaît comme ayant été au début une somme d'argent donnée en compensation du meurtre. La Novelle XI de Constantin VII Porphyrogénète fixa le montant au tiers ou à la moitié de la fortune du meurtrier, lorsque ce dernier avait demandé le droit d'asile de l'Eglise. En 1306, la Novelle d'Andronic II Paléologue fixa l'amende à la moitié de la fortune du meurtrier et s'appliqua aussi, sur la demande du patriarche Athanase Ier aux meurtriers, qui n'avaient pas sollicité le droit d'asile de l'Eglise. Pp. 9—11, liste des documents officiels byzantins consultés: chrysobulles, praktika, décisions de hauts fonctionnaires. R. G.

G. VENDITTELLI CASÒLI, *I paradossi stoico-megarici del σωρίτης e dello ἄπορος nel Digesto.* Arch. giurid. F. Serafini, S. VI, XXVII (1960) 134—148. — In alcuni luoghi del Digesto (D. 50.16.177, 50.17.65, 35.2.88 pr.) appaiono riferimenti ai paradossi tipici della logica megarica: essi non furono pienamente compresi dai compilatori bizantini dei Basilici (cf. l. II, II, ροα' e II, III, ξε'). E. Fo.

J. VERPEAUX, *Le cursus honorum de Théodore Métochite.* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 195—198. — Logothète des troupeaux de 1290 env. à 1298 au plus tard; logothète du trésor privé de 1298 au plus tard à 1305; logothète du trésor public de 1305 à mars-avril 1321; grand logothète de mars-avril 1321 à fin mai 1328. R. G.

V. VILINBACHOV, *Источники требуют критического подхода.* Военно-ист журнал (1961) № 4, 118—123. — Revision critique de l'opinion traditionnelle d'après laquelle les armées des princes russes se composaient de dizaines de milliers de guerriers. En

particulier, V. considère comme invraissemblable le témoignage de la chronique relatif au nombre de navires participant à la campagne d'Igor contre Constantinople. A. K.

V. B. VILINBACHOV—M. F. MUR'JANOV, *Новый факт знакомства Руси с огнестрельным оружием.* Вопросы ист. (1960) № 8, 218—219. — В 1377 г. Ливонский орден использовал артиллерию при осаде одной из полоцких крепостей, по-видимому замка Друя. A. K.

D. Histoire de l'Eglise

Ven. Ph. ADAMANTIADIS, Ἡ ἐκκλησιαστικὴ ἐπαρχία Προύσης. Μικρασιατικὰ Χρονικά VIII (1959) 97—128. R. G.

P. ALEXANDER, *The Patriarch Nicephorus ...* (V. Byzantinoslavica XIX, 367; XX, 368; XXI, 181, 375.) — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 290—292. R. G.

R. M. BARTIKJAN, *Источники для изучения истории павликианского движения.* Ереван 1961, стр. 218. — Analyse des sources arméniennes et byzantines de l'histoire des pauliciens. B. caractérise *L'histoire utile* de Pierre de Sicile comme étant une source de premier ordre, dans laquelle puisa Photios, tout en reconnaissant que celui-ci apporte encore quelques autres renseignements: en particulier, B. corrige, en se basant sur les écrits de Photios, l'idée traditionnelle selon laquelle Karbéas mourut durant une bataille en l'année 863. De courtes versions (Pierre l'Higoumène, Georges le Moine) ne représentent non plus de simples esquisses de *L'histoire utile.* La résolution prise par le concile ecclésiastique de Dwin en 554 n'a, selon l'opinion de B., aucun rapport avec les pauliciens. Dans l'annexe, l'auteur donne les traductions russes des monuments suivants: 1) La résolution du concile ecclésiastique de l'Albanie caucasienne (première mention des pauliciens qui ne se rapporte pas, comme démontra B., à l'année 639, mais aux années 702—705); 2) Extraits du discours *Contre les pauliciens* du catholicos Jean d'Otzun (717—728) (source principale pour l'histoire des pauliciens) et des règlements du concile ecclésiastique de Dwin qui eut lieu en 719; 3) Extraits de *l'Histoire* du grand vardapet arménien Ghévond (VIIIe siècle); 4) Extraits du message du nakharar arménien Grégoire le Magistre de Pahlavouni au catholicos syrien (première moitié du XIe siècle); 5) *L'histoire utile* de Pierre de Sicile (éditée aussi dans le Виз. Врем. XVIII (1961) 324—359); 6) Le *Récit* de Photios; 7) Courte version de l'histoire des pauliciens (selon le manuscrit de l'Escorial de la chronique de Georges le Moine). Le livre contient un index relatif aux sources et à la littérature concernant l'histoire des pauliciens. A. K.

P. R. L. BROWN, *Religious Dissent in the Later Roman Empire: the Case of North Africa.* History XLVI (1961) 83—101. — A discursive review of some of the attempts made in recent years to classify the rise and persistence of schismatic churches as a symptom of the political and social disintegration of the Later Roman Empire, with special reference to the Donatist church. D. M. N.

I. I. BUREJČENKO, *К истории основания Троице-Сергиева монастыря.* Сообщ. Загорского музея-заповедника III (1960) 5—40. — L'auteur s'occupe, en particulier, de l'information donnée dans la Vie de Saint Serge de Radonež à propos de la mission du Patriarche de Constantinople Philothée (p. 27 sq.); selon lui, la lutte pour la réorganisation des monastères russes conformément au système cénobitique ne commença pas par l'intervention directe du Patriarche de Constantinople, mais par des personnes qui, tout en étant attachées à sa personne, n'étaient pas autorisées à intervenir en son nom. A. K.

K. V. CHVOSTOVA, *Взаимоотношения Хиландарского монастыря и некоторых его метохов в XIV в* Виз. Врем. XVIII (1961) 30—53. — L'auteur établit la présence de deux types de metochia au monastère de Chilandar au XIVe siècle: la plupart d'entre eux perdit son droit juridique, d'autres le conservèrent; concernant ces derniers, Chilandar réalisa seulement le droit suprême de propriété permettant aux monastères d'avoir leurs propres metochia et d'en percevoir la rente. C'est ainsi que prit forme la structure hiérarchique de la propriété féodale. A. K.

CONSTANTIN, métrop. d'Irènoupolis, Ἰωάννης ὁ Δαμασκηνός. Ὀρθοδοξία 35 (1960) 383—388. R. G.

CONSTANTIN, métropolite d'Irènoupolis, *Michel Acominatos Choniate, archevêque d'Athènes.* Ὀρθοδοξία 33 (1958) 389—394. R. G.

O. G. ČAJKOVSKAJA, *Проблемы возвышения папства в XI веке (К вопросу о консолидации антинародных сил в Италии).* Из истории трудящихся масс Италии. Москва

1959, 47—74. — Автор мимоходом (стр. 66—73) затрагивает византийскую политику папы Льва IX, связывая ее с общими тенденциями папства в это время. A. K.

F. DVORNÍK, *The Idea of Apostolicity in Byzantium* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 183, 375; XXII, 381.) — Comptes-rendus: J. M. HUSSEY, Journ. Theol. Stud. N. S. XII (1961) 114—117; P. CHARANIS, Journ. of Relig. 39 (1959) 277—278; R. G. SALOMON, The Amer. Hist. Rev. 65 (1960) 655; A. GUILLOU, Mélanges de l'Ecole Française de Rome (1960) pp. 165—171. D. M. N.

F. DVORNÍK, *The General Councils of the Church*. London, Burns and Oates, 1960, pp. 112. D. M. N.

F. DVORNÍK, *Patriarch Photius, Scholar and Statesman*. Class. Folia 13 (1959) 3—18; 14 (1960) 3—22. — A study of Photius as a scholar on the basis of his *Bibliotheca*. P. Ch.

D. EFREMIDIS, *Les visions du cardinal Bessarion et l'office grec du monastère grec de Grottaferrata*. Καθολική 31 (1958) 1094. R. G.

D. EFREMIDIS, *Le cardinal Bessarion*. Καθολική 31 (1958) 1087, 1089. R. G.

EUGENE, métropolite de Crète, *André de Crète*. Ὀρθοδοξία 33 (1958) 121—123; 155—157; 167—168; 193—194; 217—218. R. G.

A. J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 381.) — Compte-rendu: S. A. KAUFMAN, Виз. Врем. XX (1961) 267—278. A. K.

A. FROLOW, *IC-XC-NI-KA*. Byzantinoslavica XVII (1956) 98—113. — Reproduction et traduction par Tr. SEVICIU, Mitropolia Banatului 7/12 (Timişoara, 1960) 216—219. M. Ş.

A. GEROCHRISTOS, *La fondation de la Grande Laure (Lavra)*. Ἁγιορειτικὴ Βιβλιοθήκη 23 (1958) 82—86. R. G.

J. GILL, *The Council of Florence* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 158.) — Comptes-rendus: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 261—263; P. G. BULAT, Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 90—93. R. G.

M. GORDILLO, *Theologia Orientalium cum Latinorum comparata. Commentatio historica. T. I. Ab ortu Nestorianismi usque ad expugnationem Constantinopoleos (431—1453)*. Romae 1960, pp. XXIV, 428 (Orient. Christ. Anal. 158). — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 285—288. R. G.

V. GRUMEL, *Notes sur Calliste II Xanthopoulos*. Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 199—204. — I. Y eut-il un monastère des Xanthopoulos au Mont Athos? — II. Des écrits de Calliste II Xanthopoulos. — III. La prétendue « mémoire liturgique » de Calliste II. R. G.

G. HAENDLER, *Epochen karolingischer Theologie* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 125—128, 376; XXII, 382.) — Compte-rendu: P. LESKOVEC, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 177—180. E. Fo.

B. HAMILTON, *The City of Roma and the Eastern Churches in the Tenth Century*. Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 5—26. — Dopo aver accennato ai monasteri greci esistenti a Roma nel sec. X (S. Anastasio alle Tre Fontane, S. Cesario al Palatino, S. Saba, S. Silvestro, ecc.), tratta in particolare del monastero di S. Alessio all' Aventino, fondazione di duplice osservanza, greca e latina: a tale comunità, molto importante per i rapporti con l'Europa nord-orientale, appartenne per qualche tempo S. Adalberto Vescovo di Praga. E. Fo.

W. HOLTZMANN, *Sui rapporti fra i Normanni e il Papato*. Arch. Stor. Pugliese XI (1958) 20—35. — Nella seconda parte della sua trattazione l' Autore esamina le relazioni fra i Normanni, il Papato e la Chiesa greca nell' Italia meridionale. E. Fo.

T. ISAJAN, *Притчи Вардана Айгекци* Наука и религия (1960) № 12, 63—66 — Характеристика антицерковных мотивов в творчестве армянского баснописца XII—XIII вв. Вардана Айгекци. A. K.

R. JANIN, *Rôle des commissaires impériaux byzantins dans les conciles*. Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 97—108. — Leur rôle aux conciles d'Ephèse (431), à la condamnation d'Eutychès et au brigandage d'Ephèse (449), au concile de Chalcédoine (451), au concile de 536 sous le patriarche Ménas, au VIe concile œcuménique, au VIIe concile œcuménique, IIe de Nicée (787), au concile de 869. « Tout compte fait, on se demande si la présence des commissaires impériaux dans les conciles ne fut pas une nécessité ... Les querelles théologiques étaient parfois si ardentes ... qu'il était utile d'avoir un arbitre disposant de la force, pour calmer l'effervescence et ramener les Pères à plus de dignité dans leur rôle de docteurs de l'Eglise ». R. G.

R. JANIN, *Elie III.* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 191. — Patriarche de Jérusalem (878—906). R. G.

R. JANIN, *Elie Ier.* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 89—190. — Patriarche de Jérusalem (494—516; † 518). R. G.

R. JANIN, *Elie II.* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 190—191. — Patriarche de Jérusalem (770—797). R. G.

V. LAURENT, *Les crises religieuses à Byzance. Le schisme antiarsénite du métropolite de Philadelphie Théolepte († c. 1324).* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 45—54. — Il eut pour cause l'accord de septembre 1310 mettant fin au schisme arsénite et dont Théolepte n'acceptait pas, tout au moins deux conditions: « la radiation du nom du patriarche Joseph des diptyques ecclésiastiques, et l'absolution totale et inconditionnelle donnée libéralement à tous les arsénites morts ou vivants ». R. G.

V. LAURENT, *Les ambassadeurs du roi de Castille au concile de Bâle et le patriarche Joseph II (février 1438).* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 136—144. — Deux lettres inédites: Lettre des ambassadeurs du roi de Castille à Jean VIII Paléologue du 4 avril 1438 et une lettre du patriarche Joseph II aux ambassadeurs de Castille, du 17 février 1438. La première est une copie contemporaine, la seconde une traduction latine contemporaine. R. G.

V. LAURENT, *Elie, métropolite de Crète.* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 184. — Prit part au VIIe concile œcuménique ou IIe de Nicée (787). R. G.

V. LAURENT, *Elie, métropolite de Crète.* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 185—187. — Théologien et canoniste byzantin du premier tiers du XIIe s. R. G.

C. LIALINE, *Erémitisme. I. En Orient.* Dict. de Spiritualité IV (1960) col. 936—953. — Spiritualité érémitique; — institutions érémitiques; — conclusions; — bibliographie. R. G.

M. I. MANOUSSAKAS, Βενετικὰ ἔγγραφα ἀναφερόμενα εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν Ἱστορίας τῆς Κρήτης τοῦ 14ου 16ου αἰῶνος. Δελτιον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδο XV (1960) 149—233. — Commentaire d'une série de documents vénitiens sur l'Eglise orthodoxe en Crète, s'étalant de juillet 1379 à août 1523, découverts par l'auteur dans les archives de l'Etat de Venise. S'appuyant sur ces nouveaux documents, l'auteur établit une liste des protopapas et des protopsaltes de la capitale crétoise, Candie. R. G.

J. MEYENDORFF, *L'Eglise orthodoxe, hier et aujourd'hui.* Paris, éditions du Seuil 1960, pp. 200. — Le présent volume veut avant tout « présenter l'Eglise Orthodoxe aux lecteurs occidentaux », qui, en général, la connaissent fort mal. Les quatre premiers chapitres intéressent seulement l'histoire de Byzance: I. Les apôtres, les écrits apostoliques et l'Eglise primitive. — II. L'Empire chrétien et l'Eglise. Les conciles œcuméniques. — III. Le Schisme et les tentatives d'union. — IV. L'héritage de Byzance: structure canonique, liturgie, spiritualité, monachisme. Cet ouvrage a été rédigé assez rapidement; d'où certaines erreurs, que le R. P. V. Laurent a relevées fort justement en rendant compte de cette étude dans la Byzantinische Zeitschrift 52 (1960) 472, que l'on aura intérêt à consulter R. G.

J. MEYENDORFF, *Projets de Concile Oecuménique en 1367: Un dialogue inédit entre Jean Cantacuzène et le légat Paul.* Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 147—178. — A study of the carreer of John Cantacuzenus after his abdication, with particular emphasis on his role in connection with an attempt at the union of the churches. Meyendorff publishes for the first time the record of an interview between Cantacuzenus and Paul, the legate of Urban V. According to this document Cantacuzenus took the position that the calling of a general council was the only way that one might bring about the union of the churches. P. Ch.

N., *Monastères de l'Athos: Karakallou, Philothéou, Simopetra, Stavronikita.* Ἅγιος Παῦλος 9 (1958) 12—15; 49—51; 86—87; 111—116. R. G.

N, *Histoire et topographie du Mont-Athos* (suite). Ἅγιος Παῦλος 9 (1958) 6—11; 41—48; 72—85; 103—110. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 353.) R. G.

E. SCHWARTZ, *Gesammelte Schriften.* Band IV. (V. Byzantinoslavica XXII, 167.) — Compte-rendu: I. ŘEZÁC, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 449—451. E. F.

Ph. SHERRARD, *Athos, the Mountain of Silence.* London, 1960. — Compte-rendu: A. PLASSARD, Rev. des Et. Grecques LXXIII (1960) 581—582. R. G.

Ph. SHERRARD, *The Greek East and Latin West...* (V. Byzantinoslavica XXII, 160—161.) — Compte-rendu: R. JANIN, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 239. R. G.

M. ŞESAN, *Cruciadele, Biserica ortodoxă şi actualitatea.* (Les croisades, l'Eglise orthodoxe et l'actualité.) Mitropolia Ardealului 4/6 (Sibiu, 1961) 78—103. — C'est un aperçu sur le problème des croisades, de leur rapport à l'Eglise orthodoxe à Byzance et à l'Orient. L'analyse touche les principaux momens suivants: 1° Les croisades et l'Occident, en s'occupant de: la papauté et des croisades, des croisades et des chevaliers féodaux, des croisades et du peuple croyant, des croisades et des Juifs, des croisades et du commerce, des croisades et de la philosophie; — puis 2° Les croisades et l'Orient, comprenant: Les croisades et les Lieux saints (1096—1291), La croisade unioniste (1203—1261), La croisade antibyzantine (1261—1291), La croisade antiorthodoxe (1296—1517) et enfin: 3° Les croisades et l'actualité. C'est du même sujet que s'occupe au point de vue social-politique Ilie GRĂMADĂ, *Cruciadele* (Les croisades.) Pages d'Histoire universelle. Bucureşti, 1961, pp. 276. M. Ş.

N. B. TOMADAKIS, Μανουὴλ Β' ὁ Παλαιολόγος (†1425), οἱ λογίοι τῶν χρόνων αὐτοῦ καὶ ἡ ἕνωσις τῶν Ἐκκλησιῶν. Πάρνασσος II (1960) 561—575. — Manuel II Paléologue et les principaux écrivains de son époque (Grégoire Palamas, Georges Pléthon, Georges Amiroutzès, Luc Notaras, Démétrius Cydonès, Georges Scholarios) et le problème de l'Union des deux Eglises. Texte d'une conférence faite en 1948 à la Société des Etudes Byzantines d'Athènes. R. G.

I. TSIKNOPOULOS, Κυπριακὰ τοῦ Ἁγίου Νεοφύτου. Κυπριακαὶ Σπουδαὶ ΚΔ' (1960) 111—149. — Liste par ordre alphabétique des renseignements donnés par Néophyte le Reclus sur les localités, les églises et les monastères, les dignitaires ecclésiastiques et personnages politiques, saints et étrangers chypriotes, ou ayant séjourné dans l'île de Chypre. R. G.

E. TZAKOPOULOS, *Listes épiscopales d'après les documents manuscrits des Archives du Patriarcat œcuménique.* Ὀρθοδοξία 33 (1958) 12—35; 150—173; 281—304; 395—426. R. G.

D. S. WALLACE-HADRILL, *Eusebius of Caesarea.* London, 1960, pp. 224. D. M. N.

E. WERNER, *Die gesellschaftlichen Grundlagen der Klosterreform* ... (V. Byzantinoslavica XVI, 182). — Compte-rendu: O. G. ČAJKOVSKAJA, Средн. века XIX (1960) 248—255. A. K.

ZACHARIE, moine de Sainte-Anne de l'Athos, *Extrait d'après l'édition d'Hermoupolis des Catéchèses de Théodore Studite.* Ἁγιορειτικὴ Βιβλιοθήκη 23 (1958) 21—23; 88—90; 148—149; 240—241; 301—302; 377—379. R. G.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

S. V. BARNAVELI, *К вопросу о портрете Сумбата сына Ашота* Сообщ. АН Груз. ССР XXV (1960) № 3, 379—384. — Étant d'opinion opposée à celle de E. S. Takajšvili, l'auteur parvient à la conclusion que le mampal Soumbath, fils d'Ashot, mentionné dans l'inscription de la couche inférieure des fresques du Sion d'Athen, n'est pas Soumbath Artanoudjeli, mort en l'année 889 et considéré par B. comme un fils d'Adarnassé. En résumant, B. s'arrête sur le titre de Soumbath Artanoudjeli « anfipatrik » trouvant à celui-ci une connexion (de forme incorrecte) du titre byzantin « anthypatos patrice ». A propos du titre « anthypatos », cf. avant tout R. Guilland, *Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Proconsul* (v. Byzantinoslavica XX, 165) et la littérature qui y est indiquée; ce qui concerne le titre de patrice-proconsul, appliqué aux régents d'Arménie de la fin du VIIIe siècle — ibid. p. 11. A. K.

T. V. BARNAVELI, *К вопросу даты надписи из Армазского монастыря* Сообщ АН Груз ССР XXIV № 5 (1960) 625—632, илл — Dans son article, l'auteur publie la photographie d'une inscription du donateur Chatun-Mariam du monastère d'Armazi, texte géorgien et traduction russe (dans le texte de l'édit, se trouve un mot qui remonte au mot grec « sigellion »). T. V. Barnaveli, se basant sur des données paléographiques, situe l'inscription au XIIe siècle et, d'après la mention du catholicos Nicolas, la date de l'année 1150—1178. A. K.

V. BEŠEVLIEV, *Les inscriptions protobulgares* (suite). Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 477—500. (Cf. Byzantinoslavica XXI, 378.) — Edition française par H. GREGOIRE. Inscriptions № 16 à 21. R. G.

L. A. GOLUBEVA, *Надпись на корчаге из Белоозера.* Совет. археол. (1960) № 3, 321—323, илл. — Автор публикует найденный при раскопках в Белоозере фрагмент амфоры — корчаги XII в. с процарапанной надписью [М]АСЛ[О]; это — седьмая из

известных в русской археологии древнерусских надписей на корчагах. Оливковое масло, хранившееся в дорогой привозной таре, ввозилось на Русь, по мнению автора, с Юга, как и виноградное вино. Публикуемая Голубевой надпись свидетельствует о проникновении в XII в. южных (скорее всего, византийских) товаров далеко на север Руси, вплоть до берегов Белого озера A. K.

V. S. GOLYŠENKO — V. S. LJUBLINSKIJ — D. P. ERASTOV, *Новейшие приемы фотоанализа на службе палеографии и источниковедения.* Проблемы источниковед. IX (1961) 408—432, илл. A. K.

S. A. KLEPIKOV, *Новые работы в области филигранологии.* Проблемы источниковед IX (1960) 433—438. A. K.

V. A. KRAĆKOVSKAJA, *Новая арабская надпись из Молдавской ССР.* Эпиграфика Востока XIII (1960) 48—58, илл — Издание и анализ арабской надписи на каменных плитах из сел. Гырля-Костешты (Молдав. ССР). К. датирует надпись XIV—XV вв. и приводит параллели. Надпись, содержащая отрывок из стихотворения Абў-л-ʿАта̄хни (VIII—IX в.), интересна как свидетельство влияния ислама в придунайских странах. A. K.

Je. G. PČELINA, *Греко-славянские эпиграфические памятники на Северном Кавказе* Археограф Ежегодник за 1959 г (Москва 1960) 298—302. — 1) Tablettes avec inscriptions grecques (ou glagolitiques), découvertes en l'année 1946 près des sources du Grand Zelenčuk, affluent gauche du fleuve Kuban (on ne donne pas de photos à ce sujet). 2) Croix avec une inscription en langue slave (près du Grand Jegorlyk). A. K.

N. P. ROZANOVA, *Магический амулет, хранящийся в Отделе нумизматики ГМИИ имени А. С. Пушкина.* Вестник древн. ист. (1960) № 4, 107—108, илл. — Амулет III—IV вв. с изображением Эрота и греческой надписью, найденный в Афганистане и хранящийся в Гос. музее изобр. искусств им А. С. Пушкина в Москве. A. K.

S D. SKAZKIN, N. A. SIDOROVA, A. D. LJUBLINSKAJA, A. I. NEUSYCHIN, Z. V. UDAL'COVA, Je. E. GRANSTREM, V. L. ROMANOVA, Z. G. SAMODUROVA, *За развитие вспомогательных исторических дисциплин в области изучения западноевропейского и византийского феодализма.* Вопросы ист. (1961) № 4, 69—79 — Англ. резюме стр. 220—221. — Résultats et programme des travaux dans le domaine des sciences auxiliaires historiques (surtout de la paléographie), une attention particulière étant attribuée aux sources byzantines: aux pp. 71—73 sont caractérisés les plus importants des manuscrits grecs se trouvant dans les collections soviétiques (p. 71: Frandzi!). Avant tout, il est absolument nécessaire et de haute importance d'entreprendre l'édition des molivdobulles de la collection de l'Ermitage; les premiers pas dans cette direction ont été faits par V. S. Šandrovskaja. A la page 71, note 4, il eût fallu attirer l'attention sur ma courte description des manuscrits grecs se trouvant à la Bibliothèque Lenin et surtout le catalogue de A. Viktorov (v. M. Richard, Répertoire 2, Nr. 618). A. K.

Je Č. SKRŽINSKAJA, *Греческая надпись из Тмуторокани.* Виз. Врем. XVIII (1961) 74—84 — Inscription grecque de Taman relative à la mort du moine Ioannikios le 23 octobre 1078, éditée pour la première fois par V. V. Latyšev [*Эпиграфические новости из Южной России,* Изв. Археол. комиссии 14 (1905) 132 сл.]. S. corrige la leçon erronée de Latyšev et élucide la situation politique de la Russie de Tmutorokan au XIe siècle. La traduction du terme οἰκοδόμος comme « architecte » et l'hypothèse que Ioannikios conçut la réalisation du monastère russe près de Tmutorokan, fondé par Nikon après l'an 1061, ne me paraissent pas convaincantes. A. K.

P. L. ZOVATTO, *Monogrammi Gradesi del sec. VI.* Festschr. W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz 1956, pp. 200—204. — Analyse des monogrammes en relief et en mosaïque provenant du 6e siècle et se trouvant dans les églises de Grad. Dv.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique

T. ABRAMIŠVILI, *Клад монет из Двири* Виз. Врем. XVIII (1961) 226—235, табл., илл. — Публикация 45 (в таблице на стр 235 указано 46) золотых византийских монет из клада в Двири (Груз. ССР) В Приложении — список находок византийских монет в Грузии (всего 46 находок). A. K.

H. L. ADELSON, *Early Medieval Trade Routes.* The Amer. Hist. Rev. 65 (1960) 271—287. — Using as evidence the numerous *solidi* of light weight which have been found in Western Europe, especially along the Rhine, the author concludes that there was active trade with Byzantium during the sixth and early seventh century. The route followed went from northern Italy through the Alps and then along the Rhine to Frisia and

eventually to England. It is the author's belief that the light-weight *solidi* were issued by Byzantium especially for this trade. It may be asked, however, whether they may not have gotten to Western Europe as a result of Byzantine subsidies to the barbarians. P. Ch.

I. BARNEA, *Alt tezaur de monede bizantine de la Dinogeţia.* (Un nouveau trésor de monnaies byzantines à Dinogetia). Studii şi cercetări de numismatică III (1960) 245—254. — Au cours de la campagne de fouilles effectuée en 1959 à Dinogetia, a été trouvé un troisième trésor, composé de quinze monnaies du temps de Romain Diogène et Michel VII Doukas. L'auteur suppose que ce trésor a été enfoui en 1073—1074, au cours d'une révolte de la population contre les abus de l'administration byzantine. E. Fr.

I. BARNEA, *Sigilii bizantine inedite din Dobrogea.* (Byzantinische Siegel aus der Doorudscha). Studii şi cercetări de numismatică III (1960) 323—332. — Geschildert werden hier einige in der Dobrudscha aufgefundene und bislang noch nicht veröffentlichte Bleisiegel und zwar das Siegel des ehemaligen Präfekten Theodosiu, des Kaisers Konstantin Porphyrogenetos sowie die wahrscheinlich aus dem XI. Jahrhundert stammenden Siegel eines Strategen, eines Protospatharios und eines Notars. E. Fr.

G. K. BOKUCAVA, *Нумизматические приобретения Абхазского государственного музея за 1957 год.* Труды Абхазск. гос. музея III (1958) 109—118. — В с. Эшеры, Сухумского района, по словам находчика Г. А. Оглян, в одном глиняном горшке было найдено 39 эллинистических, римских и византийских монет (в том числе две — Констанция (337—361) и по одной — Анастасия I и Юстиниана). Бокучава ставит под сомнение сообщение находчика о принадлежности всех столь равновременных монет к одному кладу. A. K.

M. Ju. BRAJČEVS'KIJ, *Римська монета ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 379.) — Compte-rendu: V. V. KROPOTKIN, Совет. археол. (1961) № 1, 300—305. — Selon le compte-rendu de V. V. Kropotkin, B. exagère l'importance de la monnaie romaine dans le marché intérieur des tribus de l'Europe de l'Est. A. K.

J. D. BRECKENRIDGE, *The Numismatic Iconography of Justinian II.* (V. Byzantinoslavica XXII, 385.) — Rev. by C. VERMEULE, The Amer. Hist. Rev. 65 (1960) 947. P. Ch.

R. CARSON, P. HILL et J. KENT, *The Late Roman Bronze Coinage ...* (V. Byzantinoslavica XXII, 385.) — Compte-rendu: P. BASTIEN, Rev. Numism. II (1960) 360. A. K.

E. COMŞA—Gh. BICHIR, *O nouă descoperire de monede şi obiecte de podoaba din sec. X—XI în aşezarea dela Garvăn (Dobrogea).* (Monnaies et objets de parure des Xe—XIe siècles nouvellement découverts dans les fouilles archéologiques de Garvăn — Dobrogea). Studii şi cercetări de numismatică III (1960) 223—244. — Au cours de fouilles effectuées en 1954 dans une fosse d'une couche de culture des IXe—XIe siècles, on a découvert un trésor composé de sept monnaies d'or des empereurs Basile II et Constantin VIII, quatre monnaies d'argent de Théodora et Isaac Comnène et objets de parure en or et argent. Les auteurs estiment que ce trésor a été enfoui à cause des invasions des Uzes. E. Fr.

I. DIMIAN, *Cu privire la cronologia şi atribuirea monedelor anonime bizantine de bronz.* (De la chronologie et de l'attribution des monnaies byzantines anonymes en bronze.) Studii şi cercetari de numismatică, III (1960) 197—221. — L'auteur examine quelques monnaies de bronze du temps de Constantin VII et Nicéphore Phocas, refrappées ultérieurement; une monnaie de Constantin VII a meme été refrattue deux fois. La refrappe de ces monnaies de bronze est défectueuse. Elles n'ont pas été refondues, mais simplement réchauffées, cause pour laquelle une partie des effigies antérieures restent visibles. Il n'existe aucune indication en ce qui concerne la date de cette refrappe, en dehors de la mention de l'historien Skylitzès selon laquelle cette opération aurait commencé du temps de Jean Tzimiscès. E. Fr.

K. V. GOLENKO, *Новые материалы к изучению таманских подражаний византийским монетам.* Виз. Врем. XVIII (1961) 216—225, табл. илл. — Publication de 41 monnaies — imitations des miliarisia byzantins des Xe—XIe siècles. Ces monnaies, pour la plupart, furent découvertes dans la péninsule de Taman. Presque toutes sont en cuivre. Le poids des monnaies est loin d'atteindre celui des originaux byzantins: il varie entre 0,63—1,89 gr. G., d'accord avec V. L. Janin, estime pouvoir répartir ces imitations tamanes en deux groupes selon le poids: la norme d'un de ces groupes étant proche de la norme du monnayage, ordinairement utilisé en Russie du IXe—Xe siècles (1,36 gr), la norme de l'autre se rapportant à la manière de monnayer au Nord aux Xe—XIIe siècles (1,02 gr).

Néanmoins le graphique des poids — page 219 — témoigne de l'impossibilité de diviser les imitations de Taman en deux groupes selon le poids, la plupart de ces monnaies indiquées dans le graphique se rangeant dans la seule colonne entre 1,00—1,50 gr. La tentative de rechercher une analogie entre eux et le monnayage russe me paraît donc arbitraire. A. K.

Ph. GRIERSON, *Coinage and Money in the Byzantine Empire (498—c. 1090)*. Moneta e scambi nell' Alto Medioevo. VIII Settimana di studio del Centro italiano di studi sull' Alto Medioevo. Spoleto 1961, 411—453. — Utile studio riassuntivo sulla monetazione bizantina e sulla sua funzione economica che — osserva l'A. — non ebbe una apprezzabile importanza nello sviluppo economico dell' Europa occidentale. E. Fo.

Ph. GRIERSON, *Monete bizantine in Italia dal VII all' XI secolo*. Moneta e scambi nell' Alto Medioevo. VIII Settimana di studio del Centro italiano di studi sull' Alto Medioevo. Spoleto 1961, 35—55. — L' A. divide la storia numiscatica dell' Italia bizantina in quattro periodi: nel primo (dalla riconquista dell' Italia da parte di Giustiniano alla morte di Eraclio nel 641) furono attive le zecche di Ravenna e di Roma, cui più tardi si aggiunsero quelle di Catania e Siracusa; nel secondo (dal 641 al 775 ca.) si nota un orientamento verso il sud nell' attività delle zecche; nel terzo (dagli ultimi anni dell' VIII secolo fino al regno di Basilio I) risorge l' importanza di Siracusa. Nel IV periodo, infine, caduta Siracusa in mano agli Arabi, non esiste più alcuna zecca imperiale in Occidente, e le province bizantine dell' Italia meridionale si riforniscono di monete a Constantinopoli. L'A. tratta quindi dei problemi più importanti della monetazione bizantina in Italia (1. Classificazione delle monete; 2. Adulterazione nei secoli VII e VIII; 3. L'emergenza del *mancus*, ecc.). E. Fo.

P. V. HILL and J. P. C. KENT, *Late Bronze Roman Coinage, A. D. 324—498*. Part I. *The Bronze Coinage of the House of Constantine, A. D. 324—346:* Part II. (by R. A. G. Carson and J. P. C. KENT), *Bronze Roman Imperial Coinage of the Later Empire, A. D. 346—498*. London, Spink and Son, 1960, pp. 114. — Compte-rendu: A. S. ROBERTSON, Antiquaries Journ. XLI (1961) 105—106. D. M. N.

L. HUSZÁR, *A kiskunlacházi éremlelet* (Der Münzfund von Kiskunlacháza). Folia Archaeol. XII (1960) 183—190 (avec résumé allemand). — Aux alentours de Kiskunlacháza (Hongrie), a été découvert un trésor datant du XIIe siècle, lequel contient aussi des monnaies d'or des empereurs Jean II Comnène et Manuel I Comnène. Gy. M.

O. ILIESCU, *Despre un tezaur de monede bizantine din vremea Comnenilor găsit în Bucureşti* (Über einen in Bukarest aufgefundenen Schatz byzantinischer Münzen aus der Zeit der Komnenen). Studii şi cercetări de numismatică III (1960) 493—495. — Beschreibung eines aus byzantinischen Bronzmünzen des XII. Jahrhunderts bestehenden Schatzes, der 1920 ni Bukarest augefunden wurde. E. Fr.

M. I. KAMERA—K. V. GOLENKO, *Ленинаканский клад сасанидских и византийских монет (1956 г.)*. Виз. Врем. XIX (1961) 174—195, табл., илл. — Le trésor découvert dans la ville de Leninakan contient, outre 92 drachmes sassanides, 16 hexagrammes byzantins du VIIe siècle. Les auteurs donnent une description détaillée des monnaies. A. K.

P. O. KARYŠKOVSKIJ, *Монеты острова Березань*. Кратк. сообщ. Инст. археол. АН Укр. ССР 9 (1960) 85—89, табл. — В материалах раскопок 1928 г. на острове Березань, помимо 32 античных монет, имеется неопределенная римская монета второй половины IV в. н э. (№ 33). Более поздние монеты — лишь XVII—XVIII вв. Хотя автор и подчеркивает, что было бы неосторожно на основании нумизматических данных предполагать, что после IV в. н. э. жизнь на острове прекратилась вовсе, он все же признает, что после I—II вв. н. э. Березань уже не переживает расцвета. A. K.

J. LAFAURIE, *Le trésor d'Escharen (Pays-Bas)*. Rev. Numism. II (1960) 153—209. — Etude nouvelle d'un trésor dont l'authenticité avait été mise, à tort, en doute. L'ensemble se compose essentiellement de monnaies provenant, d'une part, d'ateliers rhénans et mosans, et, d'autre part, d'ateliers du midi de la Gaule. Ce sont, en majorité, des copies maladroites de modèles byzantins du VIe siècle (du règne de Justin Ier au règne de Maurice Tibère). Viennent s'y ajouter un solidus gaulois au nom d'Anastase et cinq pièces frappées à Constantinople. L'auteur fait des rapprochements utiles avec d'autres découvertes analogues. Notons, en particulier — pp. 180—181, — un répertoire des monnaies de Maurice Tibère et de ses successeurs immédiats qui ont été trouvées en Europe occidentale. A. F.

V. LAURENT, *Un sceau inédit de l'impératrice Aelia Eudoxia, femme de Valentinien III*. Cahiers de Byrsa (1958—1959) 119—130. A. F.

N. P. LICHAČEV, *Печати Пскова*. Совет. археол. (1960) № 3, 225—236. — Посмертно публикуемая статья видного знатока византийской и русской сфрагистики Н. П. Лихачева (умер в 1936 г.) о печатях средневекового Пскова. Ее продолжением является работа: В. Л. ЯНИН, *Вислые печати Пскова* (там же, стр. 237—261, илл.). A. K.

S. MASLEV, *Бележки към някои буквени знаци и съкращения върху монетите на Палеолозите* (Remarques sur certains signes et abréviations apposés sur les monnaies des Paléologues. Археология II (1960) fasc. 4, 8—13. — L'auteur explique certaines lettres et abréviations inexpliquées ou incorrectement interprétées, apposées sur les monnaies des Paléologues. D. D.

S. MASLEV, *О некоторых вопросах, связанных с византийскими памятными монетами* Виз. Врем. XVIII (1961) 236—253. — M. aspire à éclaircir le sens politique de la reproduction du feu empereur sur les monnaies de son successeur (aux VIIIe—IXe siècles). En même temps il présente une leçon pleine d'esprit au sujet de quelques légendes énigmatiques sur les monnaies commémoratives. En outre, M. discute les monnaies d'Anne de Savoie avec le portrait de feu Andronic III, qu'il date de l'époque du couronnement de Jean V.

A la page 252, note 86, M. situe la naissance de Michel III en l'année 837—838. Il doute, à juste titre, de l'authenticité des données de la *Vie de Théodore* (cf. là-dessus aussi W. Regel, Analecta byzantino-rossica, Petropol 1891, p. XVII sq.), mais suppose que les documents de Salerne, cités par E. Stein, « méritent d'être pris en considération ». Mais: 1) Les données chronologiques des documents de Salerne sont extrêmement embrouillées. Par exemple: Les années du règne de Constantin VII sont datées ou de l'année 907 (Cod. dipl. Cavensis I, Nr. 126, 127), ou de l'année 908 (ibid., Nr. 142, 178), ou de l'année 912 (Nr. 200); les années du règne de Basile II — de l'année 960 (II, Nr. 250), 959 (II, Nr. 229, IV, Nr. 650, V, Nr. 718, 774), 957 (II, Nr. 407, IV, Nr. 640, 649, 659, 691, 697), 956 (IV Nr. 626, 668, 679) et même 952 (IV, Nr. 648), quoique Basile II fût né en 958 et ait été couronné le 22 avril 960 (G. Ostrogorsky, E. Stein, Byzantion VII (1932) 198). 2) A la page 268 du manuscrit de Genèse (Cod. Lips. graec. 16) se trouve une remarque qui date la naissance de Michel III exactement du 9 avril 840 (cf. F. Steinman, Виз. Врем. XXI (1914) 22 sq.), ce qui correspond effectivement avec la note de Théoph. Cont., p. 148, 8). A. K.

N. D. MEC—A. S. MEL'NIKOVA, *Клады монет*. Ежегодник Гос. Ист. Музея (Москва 1960) 52—89, илл. — Une courte description des trésors de monnaies, enregistrés par le Гос. истор. музей (Musée historique de l'Etat) en 1955—1958. À notre époque se rapportent les trésors des monnaies de Koufa (Nr. 83—89) ainsi que les trésors de monnaies russes et orientales de la fin des XIIIe—XVe siècles (Nr. 13, 90—98). A. K.

D. M. METCALF, *The currency of Deniers Tournois in Frankish Greece*. Ann. Brit. School at Athens 55 (1960) 38—59. — The author discusses the chronology, value and distribution of the base silver *deniers*, modelled on those of 13th century Tours, which were the standard coin of the Frankish rulers of Achaia, Athens and Thebes at least until the Catalan conquest in 1311. He is inclined to date the first such issues in Greece to about 1267 (not 1250, as Schlumberger), the earliest mint being at Glarentza. William de la Roche instituted his own mint at Thebes in 1280, which was continued by his successor Guy II, who was no doubt responsible for promoting the issue of similar coins by his young Greek ward John II Angelos of Neopatras from 1303—1308; and Philip of Taranto minted his own *tournois* at Lepanto. M. provides a Catalogue of the hoards of *tournois* found in Greece. D. M. N.

B. MITREA, *Un mic tezaur de monede bizantine de bronz din secl XII—XIII* (Ein kleiner Schatz byzantinischer Bronzmünzen aus dem XII.—XIII. Jahrhundert). Studii şi cercetări de numismatică III (1960) 497—500. — Der Verfasser beschreibt die im Besitz des Museums von Buzău befindlichen neun byzantinischen Münzen aus der Zeit des Isaak Angelos und des Alexios III Angelos. Der Fundort konnte nicht genau festgestellt werden. E. Fr.

Moneta e scambi nell' Alto Medioevo. VIII Settimana di studio del Centro italiano di studi sull' Alto Medioevo. 21—27 aprile 1960. Spoleto, Centro italiano di studi sull' Alto Medioevo 1961, pp. 748. — Compte-rendu: G. ROSSETTI, Aevum XXXIV (1960) 379—394. E. Fo.

H. NUBAR, *Monede bizantine dela începutul secolului al VII-lea şi sfîrşitul cetaţii Histria* (Monnaies byzantines du début du VIIe siècle et fin de la cité d'Histria). Studii şi cercetări de numismatică III (1960) 183—195. — Se basant d'après les monnaies

trouvées à Histria du temps des empereurs Phocas et Héraclios, l'auteur arrive à la conclusion que cette cité existait encore au premier quart du VIIe siècle. Il voit la cause de la disparition de cette cité autant dans les invasions slaves et avares que dans les transformations qui avaient eu lieu dans l'économie agraire du monde byzantin. E. Fr.

St. P., *Molybdobulles byzantins trouvés sur le rivage de la Propontide.* Ἀρχεῖον Θρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 23 (1958) 319—320. R. G.

R. RATTO, *Monnaies byzantines et d'autres pays contemporains à l'époque byzantine.* Amsterdam 1960, pp. 151 + 68 pl. h.-t. — Compte-rendu: V LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 280—281. R. G.

I. V. SOKOLOVA, *Серебряный монетный чекан Константина VII.* Нумизматика и эпиграфика II (1960) 57—60, илл. — S. analyse une série de « monnaies » de Constantin VII (entre autres également l'exemplaire inédit de la collection de l'Ermitage) et parvient à la conclusion que, dans la première moitié du Xe siècle on frappait des monnaies d'argent et de cuivre servant de jetons. S. rapproche les jetons en argent des doubles miliarisia, mentionnés par Constantin Porphyrogénète. Les jetons en cuivre étaient des copies des monnaies d'or. A. K.

I. SPASSKIJ, *Отдел нумизматики Эрмитажа.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XVIII (1960) 3—9, илл. — Pour les monnaies byzantines de l'Ermitage v. p. 8. A. K.

I. G. SPASSKIJ—V L. JANIN, *Советская нумизматика.* Библиографический указатель 1917—1958 гг. Нумизматика и эпиграфика II (1960) 155—209. — Византийские монеты — №№ 841—850. A. K.

A. VEGLERY and G. ZACOS, *The Coins of Andronikos II with the Inscription "Emperors of the Romans".* Numismatic Circular (Spinks and Son Ltd.) LXIX, 6 (June 1961) 134—136; 7 (July—August 1961) 159—162. — The authors demonstrate that the gold, silver and bronze coins bearing the inscription ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΕΣ ΡΩΜΑΙΩΝ, hitherto usually ascribed to the second joint reign of Andronikos II Palaiologos and Michael IX (Feb. 1325—May 1328), should rather be assigned to the first joint reign of the same Emperors (May 1295—Oct. 1320). D. M. N.

D. Chronologie

V. GRUMEL, *La chronologie* ... (V. Byzantinoslavica XX, 86 sq.; XXI, 190, 380; XXII, 165.) — Compte-rendu: Je. E. GRANSTREM, Виз. Врем. XVIII (1961) 289—291. A. K.

V. GRUMEL, *Le problème de la date pascale aux IIIe et IVe siècles.* Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 163—178. — L'origine du conflit: le nouveau cadre du comput pascal juif. Les Pâques juives dans le dossier du concile de Sardique (343). R. G.

Je. I. KAMENCOVA, *Русская хронология.* Москва 1960, стр. 85, табл. — Etude informative, utile aussi pour un byzantinologue. Dans la liste de la littérature, il serait souhaitable d'indiquer le livre de V. Grumel, *Chronologie* (v. Byzantinoslavica XX, p. 89 sq.). A. K.

A. P. KAŽDAN, *Из истории византийской хронологии II.* Виз. Врем. XX (1961) 106—128. — Suite de l'article du Виз. Врем. XIX. Analyse des informations fournies par l'*Histoire* de Léon le Diacre, et d'une partie de la chronique de Skylitzès se rapportant aux années 945—976. Skylitzès utilisa la soi-disant source A, composée, selon toute vraisemblance, après l'année 985, et qui reflète les intérêts de la noblesse féodale, proche du patriarche Polyeucte et de Jean Tzimiscès, ainsi que la soi-disant source B *(L'histoire des Phocas)*, écrite peu de temps avant la mort de Nicéphore Phocas par un auteur appartenant au cercle de ses partisans. Les informations qui proviennent de *L'histoire des Phocas* se sont conservées également dans quelques autres monuments historiques du Xe siècle, à savoir: dans l'*Histoire* de Léon le Diacre, dans les compléments de la seconde rédaction de la chronique de Syméon Logothète, dans le traité *Sur l'organisation d'un camp,* et dans l'intercalation au *Livre de cérémonies* de Constantin Porphyrogénète. A. K.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

A. Philosophie byzantine

Akindin, . Философ. энциклоп. I (1960) 29. A. K.

V. ČALOJAN, *Григор Магистр.* Философ. энциклоп. I (1960) 404. A. K.

V. ČALOJAN, *Анания Ширакаци* Философ. энциклоп I (1960) 57. A. K.

Гипатия Философ. энциклоп. I (1960) 370—371. A. K.

B. GORJANOV, *Виссарион.* Философ. энциклоп. I (1960) 261. A. K.

B. GORJANOV, *Варлаам; Варлаамиты.* Философ. энциклоп. I (1960) 227—228. A. K.

B. GORJANOV—V. ČALOJAN—A. KLIBANOV, *Византийская философия.* Философ. энциклоп. I (1960) 256—258. A. K.

A. LOSEV, *Дамасий.* Философ. энциклоп. I (1960) 427. A. K.

Š. I. NUCUBIDZE, *О начальных источниках «Книги о причинах»* (Liber de causis). Виз. Врем. XX (1961) 156—163. — Le *Livre des causes*, qui s'est conservé en traduction arabe était l'œuvre de Pseudo-Denys l'Aréopagite (Pierre Iver), rédigée en langue géorgienne. A. K.

V. SOKOLOV, *Боэций.* Философ. энциклоп. I (1960) 187—188. A. K.

Je. M. ŠTAJERMAN, *Мораль и религия угнетенных классов Римской империи (Италия и Западные провинции).* Москва 1961, стр. 320. — Bien que l'œuvre soit consacrée à l'idéologie des masses laborieuses des provinces de l'Ouest de l'Empire romain (l'auteur analyse de même les données concernant la Thrace), que, du point de vue chronologique le livre aille seulement du Ier au IIIe siècle, et qu'enfin les problèmes de l'histoire du christianisme soient, à dessein, mis à part — l'ouvrage de haute valeur de Štajerman, basé sur des sources abondantes et consacré à un thème relativement peu étudié, est d'une grande utilité au spécialiste se consacrant à l'histoire de l'idéologie de l'époque protobyzantine. Les déductions fondamentales sont les suivantes: 1) A l'idéologie des serfs et des pauvres libres des villes était inné le respect du travail et de l'homme-travailleur, de la pauvreté active, mais non parasitaire; cette idéologie exhortait à la libération morale et intellectuelle des opprimés, mais sa faiblesse consistait en l'impuissance des serfs et des pauvres libres de se rallier pour une lutte révolutionnaire réelle; 2) La communauté rurale soutenait les anciens cultes des divinités chtoniques. L'idéal des paysans se basait sur le passé, bien que ce fussent justement ces derniers qui participaient activement à la lutte des classes. 3) « Cette chrétienté qui était adoptée par les paysans et plus tard par les „barbares" qui se rallièrent à eux, ainsi que par leurs successeurs respectifs, c.-à-d. les serfs de l'époque féodale, était en somme plus rapprochée des cultes de la communauté que de toutes les variétés du christianisme orthodoxe » (p. 292). Le livre est muni d'index pratiques. A. K.

G. TEVZADZE, *Бакури* Философ. энциклоп. I (1960) 128. — Грузинский философ второй половины IV в. A. K.

B. Questions théologiques en général

ANASTASE LE SINAÏTE, *Sur les pseudo-prophètes et hérétiques.* Ἁγιορειτικὴ Βιβλιοθήκη 23 (1958) 249—261. R. G.

G. BENTIVEGNA, *Criteriologia di S. Ireneo per una indagine sul mistero della salvezza.* Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 5—28. — Esposizione dei criteri che guidarono la speculazione teologica di Ireneo, riferiti al Mistero della salvezza, che è alcentro del suo pensiero. E. Fo.

M. CANDAL, *La gracia increada del « Liber Ambiguorum » de San Máximo.* Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 131—149. — Un passo del Liber Ambiguorum di Massimo il Confessore (Contemplatio in Melchisedech, Migne, P. G. 91, 1141 AB), contenente l' espressione « grazia increata ed eterna », fu assunto da Teofane Niceno, discepolo del Palamas, come testimonianza in favore della teoria palamitica della grazia. L' A. dimostra come questa interpretazione sia insostenibile, chiarendo il significato dell' espressione massimiana in rapporto con il contesto ove essa si trova. E. Fo.

G. M. COSSU, *L' amore naturale verso Dio e verso il prossimo nell' insegnamento di San Basilio Magno.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIV (1960) 87—107. — Per S. Basilio l' inclinazione propria dell' uomo all' amore per Dio e i propri simili è una delle « ragioni seminali » che sono infuse nell' anima al momento della creazione. Notevoli sono i rapporti della teologia basiliana con il pensiero di Origene. (Per la prima parte di tale trattazione v. Byzantinoslavica XXII, 165.) E. Fo.

E. ELEUTHERIADIS, *Le mystère de la sainte économie du salut d'après les Tropaires de Jean Damascène.* Ἐκκλησία 35 (1958) 470. R. G.

E. ELORDUY, *Ammonio Sakkas. I. La doctrina de la creación y del mal en Proclo y el Ps. Aréopagita.* (Estudios Onienses, Ser. I, vol. VII). Ona 1959, pp. 528. — Comptes-rendus: I. ORTIZ DE URBINA, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 440—442; P. SCAZZOSO, Aevum XXXIV (1960) 401—404. E. Fo.

B. GORJANOV, *Григорий Синаит.* Философ. энциклоп. I (1960) 405. A. K.

B. GORJANOV, *Георгий Схоларский* (sic!). Философ. энциклоп. I (1960) 351. A. K.

F. HALKIN, *Ouvrages récents sur Grégoire Palamas.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 501—502. — Sur divers ouvrages de J. MEYENDORFF consacrés à Palamas. R. G.

I. HAUSHERR, *Les leçons d'un contemplatif. Le Traité de l'Oraison d'Evagre le Pontique.* Paris, Beauchesne, 1960, pp. 200. — Compte-rendu: Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 215. E. Fo.

I. HAUSHERR, *Noms du Christ et voies d'oraison.* (Orient. Christ. Anal. 157.) Roma 1960, pp. 314. — Compte-rendu: Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 214. E. Fo.

E. v. IVÁNKA, *Dionysius Areopagita. Von den Namen zum Unnennbaren.* Einsiedeln 1958, pp. XXX, 112. — Compte-rendu: P. SCAZZOSO, Aevum XXXIV (1960) 395—401. E. Fo.

IVO AUF DER MAUR, *Mönchtum und Glaubensverkündigung in den Schriften des hl. Johannes Chrysostomus* (Paradosi, Beitr. z. Gesch. d. altchristl. Lit. u. Theol., XIV). Universitätsverl. Freiburg Schweiz 1959, pp. 205. — Compte-rendu: T. ŠPIDLÍK, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 184—185. E. Fo.

A. P. KAŽDAN, *Богомильство.* Философ. энциклоп. I (1960) 178—179. A. K.

S. KOLANDŽJAN, *Новооткрытые древние фрагменты «Поучений» Кирилла Иерусалимского* Вестник Матенадарана 5 (1960) 201—238 (на армян. яз. с рус. резюме). — Descriptions de fragments de la traduction arménienne de Cyrille de Jérusalem. Manuscrit de la collection du Matenadaran, provenant du IXe siècle. A. K.

I. KRYVELEV, *Арианство* Философ. энциклоп. I (1960) 90. A. K.

J. MEYENDORFF, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas...* (V. Byzantinoslavica XXI, 294—297. — Compte-rendu: M. CANDAL, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 418—428. E. Fo.

J. MEYENDORFF, *Grégoire Palamas: Défense des saints hésychastes...* (V. Byzantinoslavica XXII, 362.) — Compte-rendu: V. GRUMEL, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 250—254. R. G.

V. A. MOŠIN, *Сербская редакция Синодика в неделю православия. Addenda et corrigenda.* Виз. Врем. XVIII (1961) 359—360. — Corrections et compléments à l'édition (cf. Byzantinoslavica XXII, 166). A. K.

E. TER-MINASJAN, *О времени перевода на армянский язык труда Тимофея Элура «Опровержение учения Халкедонского собора»* Вестник Матенадарана 5 (1960) 279—291 (на армян. яз с рус. резюме). — Le livre du patriarche d'Alexandrie Timothée Elour, intitulé *La réfutation de la doctrine du concile de Chalcédoine,* fut traduit du grec en langue arménienne dans les années 552—556. A. K.

P. WIRTH, *Untersuchungen zur byzantinischen Rhetorik des zwölften Jahrhunderts mit besonderer Berücksichtigung der Schriften des Erzbischofs Eustathios von Thessalonike.* Inaugural Dissertation, München 1960, pp. IX, 160. — Compte-rendu: J. DARROUZES, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 263—264. R. G.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

NICHOLAS CABASILAS, *A Commentary on the Divine Liturgy.* Translated by J. M. HUSSEY and P. A. McNULTY, with an introduction by R. M. FRENCH, London, S. P. C. K. 1960, pp. XII + 120. D. M. N.

J. DORESSE et E. LANNE, *Un témoin archaïque de la liturgie de S. Basile.* (Bibliothèque du Muséon, 47.) Louvain 1960, pp. II, 75, ill. — Compte-rendu: A. RAES, Orient. Christ. Period XXVI (1960) 401—411. E. Fo.

Gh. DRAGULIN, *O replică ortodoxă la infailibilitatea papală.* (Une réplique orthodoxe à l'infaillibilité du pape.) Ortodoxia 2 (București, 1961) 111—132. — Il s'agit aussi de la réplique traditionnelle orthodoxe des temps byzantins (pp. 113—128). M. Ş.

H. ENGBERDING, *Zum Myronweihegebet des Vat. gr. 1970.* Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 251—274. E. Fo.

I. ICA, *Probleme dogmatice în dialogul sf. Maxim Mărturisitorul cu Pyrrhus.* (Les thèses dogmatiques dans le dialogue de St. Maxime le Confesseur avec Pyrrhus.) Ortodoxia 3 (București 1960) 352—373. — Exposé atentif et approfondi. M. Ş.

R. JURLARO, *Tre stampi eucaristici inediti in Brindisi.* Boll. B. Grottaferrata, N. S. XV (1961) 77—82, 2 tavv. — Descrive tre stampi per pani eucaristici esistenti oggi nel Museo Provinciale di Brindisi: il più antico in pietra calcarea, il secondo, dei secoli IX—XXI, in bronzo, il terzo, forse del sec. XII, in terracotta. Il graffito presente su quest' ultimo potrebbe, secondo l' A., riferirsi a Domenico de Brindisi, apocrisiario di Innocenzo III presso i Bulgari. E. Fo.

C. MANGO, *The Homilies of Photius...* (V. Byzantinoslavica XX, 185—186; XXI, 383;

XXII, 389.) — Comptes-rendus: P. CHARANIS, Journ. of Relig. 39 (1959) 277—278; G. EVERY, Journ. Theol. Stud. N. S. XI (1960) 198—199. P. Ch. — D. M. N.

NIPHON, patriarche de Constantinople, *Prière pour un mourant.* Ἀγωνιστικὴ Βιβλιοθήκη 23 (1958) 334—337. R. G.

V. PERI, *La cronologia delle lettere festali di sant' Atanasio e la Quaresima.* Aevum XXXV (1961) 28—86. — Importante studio sulla cronologia delle lettere festali di sant' Atanasio e sul problema dell' introduzione del digiuno quaresimale in Egitto che esse documenterebbero. L' A., basandosi sugli elementi interni contenuti nelle singole lettere, propone per esse una successione cronologica che corrisponde in gran parte all' ordinamento tradizionale delle lettere stesse, e conclude che esse non forniscono dati precisi per la codificazione del digiuno quaresimale. E. Fo.

W. E. PITT, *The Origin of the Anaphora of the Liturgy of St. Basil.* Journ. Eccl. Hist. XII (1961) 1—13. D. M. N.

M. ŞESAN, *Despre mărturisirea păcatelor.* (Sur la confession.) Mitropolia Banatului 1/2 (Timişoara 1960) 60—68. — Sont indiquées aussi les dispositions des temps anciens byzantins. M. Ş.

D. Hagiographie

G. da COSTA-LOUILLET, *Saints de Sicile et d'Italie méridionale aux VIIIe, IXe et Xe siècles.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 89—173. — 1. Vie de S. Léon de Catane (+ 780); — 2. Vie de S. Elie le Jeune de Sicile (823—903); — 3. Vie de S. Léon-Luc de Sicile (810—910 environ); — 4. Vie de S. Elie le Spéléote (880/70—960); — 5. Vie de S. Vital de Sicile (+ 900); — 6. Vie de S. Sabas le Jeune (+ 990—991) et Vie de S. Christophore et Macaire (Xe siècle). — 7. Vie de S. Luc de Demena (+ 993); — 8. Vie de S. Nil de Calabre, abbé de Grottaferrata (910—1005); — 9. Vie de S. Barthélémy (+ c. 1050). — Chaque Vie est accompagnée d'une analyse détaillée. R. G.

Fr. HALKIN, *La Vie de S. Nicéphore, fondateur de Médikion en Bithynie.* Anal. Boll. LXXVIII, fasc. III—IV (1960) 396—430. — Le bollandiste Henschenius a publié, en 1680, une brève notice sur S. Nicéphore en ajoutant cependant que les données de la notice sont sujettes à discussion, et qu'il faudra trouver et publier la Vie développée de S. Nicéphore (mort en 813). C'est pour la première fois que Halkin publie ici cette Vie de Saint Nicéphore en s'appuyant sur deux manuscrits (M — Monacensis et P — Vaticanus Palatinus). L'éditeur attire l'attention sur le style de cette Vie; c'est pour cette raison qu'il y joint un Index graecitatis permettant au lecteur de repérer dans le texte grec, les « perles » lexicales et grammaticales. Le texte propre se trouve aux pages 401—428. Les notes de l'auteur nous familiarisent avec les résultats acquis lors de la comparaison de tous les manuscrits. On y trouve également des renvois concernant les citations bibliques. A. D.

D. HEMMERDINGER-ILIADOU, *L'enkomion de saint Démétrius, par Jean, archevêque de Thessalonique.* Balkan Studies Thessalonique 1960, pp. 49—58. — L'auteur, qui prépare l'édition de cet Eloge inédit grec pour notre Revue, donne par anticipation des renseignements sur le texte grec et sur le texte slave de l'Enkomion. Le Paris. gr. 1517, du XIIe siècle, attribue l'Eloge à Jean, archevêque de Thessalonique, entre 603 et 645 et auteur du Livre I des Miracula Demetrii, connu seulement par ses écrits. Avant lui, saint Démétrius n'est qu'un saint guérisseur, Jean de Thessalonique en fait « un avatar de l'apôtre Paul, convertisseur de Thessalonique, et dans le livre I des Miracula, un saint militaire». La traduction slave de cet Enkomion remonte à l'époque du vieux-slave (Xe siècle) et a subi plusieurs remaniements. R. G.

I. P. JEREMIN, *К характеристике Нестора как писателя.* Труды отд. древнерус лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 54—84. — Analyse littéraire de la *Vie de Théodose Pečerskij*, due à Nestor à laquelle la *Vie de Sabas* de Cyrille de Scythopolis servit de modèle. A. K.

V. SALETTA, *Il Mercurio e il Mercuriano* (Problemi di agiografia bizantina). Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIV (1960) 109—144, XV (1961) 31—68. — Sostiene la tesi tradizionale che colloca la regione monastica del Mercurion nella Calabria meridionale. Il copioso materiale edito ed inedito utilizzato dall'A. non è tuttavia vagliato con metodo critico, e le conclusioni cui egli giunge non poggiano su basi solide. E. FO.

A. V. SOLOVJEV, *Епифаний Премудрый как автор «Слова о житии и преставлении великого князя Дмитрия Ивановича, царя русского».* Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус лит. XVII (1961) 85—106 — Le *Dit de la vie* de Dimitrij Donskoj est l'œuvre

d'Epifanij Premudryj et fut achevé entre 1393—1394. A. K.

D. A. ZAKYTHINOS, *Hagios Barbaros.* Εἰς μνήμην Κ. Ἀμάντου. Athènes 1960, pp. 438—453. — Importance du Logos de Constantin Acropolite, pour l'histoire de la Grèce méridionale au début du IXe siècle. Addition à l'étude, p. 528. R. G.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE

Zvi ANKORI, *Karaites in Byzantium: The Formative Years, 970—1100* (Columbia Studies in the Social Sciences, Number 597). New York, Columbia Univ. Press 1959, pp. XIII, 546. — Rev. by P. CHARANIS, The Am. Hist. Rev. 66 (1960) 193. P. Ch.

Атлас истории средних веков. Под ред. Е. А. КОСМИНСКОГО и А. П. ЛЕВАНДОВСКОГО. Изд. 2-е. Москва, 1959, стр. 74. (V. Byzantinoslavica XX, 188.) A. K.

Ja. A. FEDOROV, *К вопросу о раннем этапе этногенеза народов Дагестана (I тысячелетие н. э.)* Совет. этнография (1961) № 1, 102—115 (с англ. резюме). A. K.

R. GUILLAND, *La cour de Daphnè*, Tomos Panègurikos de Grégoire Palamas. Thessalonique 1960, pp. 102—114. — C'était une vaste cour, qui s'étendait à l'ouest du Grand Palais, entre ce dernier et le palais du Kathisma, soudé en partie au flanc est de l'Hippodrome. R. G.

R. JANIN, *Elaea (Ἐλαία).* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 110. — Evêché de la province de Ière Asie, dépendant d'Ephèse. R. G.

R. JANIN, *Eleutherna (Ἐλευθέρνα).* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 153. — Evêché de la province de Crète, dépendant de Cnossos. R. G.

R. JANIN, *Eleuthéropolis.* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 153—154. — Evêché de la province de IIe Macédoine, dépendant de Philippes, puis de Drama, et enfin métropole. R. G.

R. JANIN, *Eleuthéropolis.* Dict. d'Hist. et de Géogr. Eccl. 84 (1961) col. 154—155. — Evêché de la province de Ière Palestine, dépendant de Césarée. R. G.

V. S. NALBANDJAN, *Тбилиси в армянских литературных памятниках древних и средних веков.* Ереван 1961, стр. 174. — Автор подробно останавливается, приводя обширные выписки из грузинских и армянских источников, на грузино-византийских отношениях (стр. 23 сл.). A. K.

D. SICILIANOS, *Old and New Athens,* trans. by R. LIDDELL. Putnam, London 1960, pp. 378, tavv. 8. — Compte-rendu: J. GILL, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 192—193. E. Fo.

Ju. A. SOLODUCHO, *К вопросу об армяно-иракских торговых связях в IV в.* Исследования по ист. культ. народов Востока. Москва-Ленинград 1960, 128—132. — В «Вавилонской Гемаре» дважды упоминается центр виноторговли Wwlšpṭ, который С. идентифицирует с древнеармянским городом Вагаршапат. A. K.

N. V. ŠARLEMAN', *Где был Путивль, упоминаемый в «Слове о полку Игореве»?* Труды отд древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 327—328. — В «Слове о полку Игореве» упомянут не Путивль на Сейме, а нынешний Путивск, пригород Новгорода-Северского A. K.

M. N. TIHOMIROV, *Пути из России в Византию в XIV—XV вв. Виз. очерки.* Москва 1961, стр. 3—33, карта. — Caractéristique détaillée de la route menant à Byzance par la Mer Noire — le Don, avec indication des centres commerciaux (Azov, Kaffa, Sudak-Surož), ainsi que de la piste des caravanes qui, de Putivl' se dirigeaient vers la Crimée, et de la route menant à l'Athos et à Constantinople par Belgrade (Akkerman). L'auteur cite aussi largement les données des annales russes et des *Choždenija* des XIVe—XVe siècles. A. K.

P. VERZONE, *Quartadecima regio.* Festschr. W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz 1956, pp. 174—177. — De l'avis de l'auteur, la « quartadecima regio » de Constantinople, décrite dans la «Notitia urbis Constantinopolitanae» n'était pas Blachernes, mais Hebdomon, le Bakirköy d'aujourd'hui. Dv.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE

A. Généralités

Chr. ASDROMMATIS, *Œuvres d'art disparues dans les pillages de Constantinople.* Ἀγιορειτικὴ Βιβλιοθήκη 23 (1958) 121—122. R. G.

G. BOVINI, *Principale bibliografia su Ravenna romana, paleocristiana e bizantina.* Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina VIII (Ravenna 1961) 13—45. E. Fo.

L'Association d'Archéologie chrétienne, t. A (1961). — La plus ancienne association de Grèce, fondée en 1885, qui s'intéresse aux questions d'art byzantin et dont la collection d'œuvres byzantines fut le premier fonds du Musée Byzantin d'Athènes, a fait paraître cette année son Bulletin, après un long silence. C'est le tome A de la 4ème période, dédié à la mémoire du grand byzantiniste grec N. Béès, qui fut président de l'Association pendant plusieurs années. On trouvera plus loin des annotations sur chacun de ces articles. A. Ch.

Ch. DELVOYE, *Chronique archéologique*. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 303—338. — L'auteur passe en revue les publications suivantes: D. TALBOT RICE, *The Art of Byzantium* (Londres, 1959), P. MICHELIS, *Etshétique de l'art byzantin* (Paris, 1959), *Corsi di Cultura sull' Arte Ravennate e Bizantina* (Ravenne, 1959 et 1960), G. BOVINI, *Il Mausoleo di Teodorico* (Ravenne, 1959), N. et M. THIERRY, *Eglise de Kizil-Tchoukour, Chapelle iconoclaste, Chapelle de Joachim et Anne* (Monuments... Piot, L, 1958, pp. 105—146), Ş. IPŞIROĞLU et S. EYUBOĞLU, *Sakli Kilise, une église rupestre en Cappadoce* (Istanbul, 1958), A. ORLANDOS, Μοναστηριακὴ ἀρχιτεκτονική (2-e édition, Athènes, 1958), S. PELEKANIDIS, Βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Ἠρέσπας (Salonique, 1960), Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, I, 1959. A. F.

Ch. DELVOYE, *Chronique archéologique*. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 303—338. — Un grand ouvrage sur l'art de Byzance. Esthétique de l'art byzantin. Art romain et Art byzantin. Sculpture paléochrétienne. Le mausolée de Théodoric. Les cours d'art ravennate et byzantin en 1959 et 1960. Architecture monastique. Monuments de Grèce: Attique et Béotie. Mosaïques de Grèce. Eglises byzantines sur la rive grecque du lac Prespa. Le Bulletin de la Société d'archéologie chrétienne d'Athènes. Découvertes en Cappadoce. R. G.

O. DEMUS, *The Church of San Marco in Venice. History, Architecture, Sculpture*. With a Contribution by F. FORLATI. (Dumbarton Oaks Studies VI.) Harvard University, Washington 1960, pp. 236, figs. 118. — Comptes-rendus: G. BOVINI, Felix Ravenna, III S., XXXI (1960) 152—156; P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 205—207. E. Fo.

Mgr. K. EULOGE, *Les fontaines sacrées de Thrace et de Constantinople et les bains sacrés*. Ἀρχεῖον Θρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ 23 (1958) 65—184. R. G.

Государственный Исторический Музей. Искусство Руси эпохи Рублева (XIV—начало XVI вв.). Каталог. Составители: Е. Д. ДИТРИЕВА, Н. Р. ЛЕВИНСОН, М Н. ЛЕВИНСОН-НЕЧАЕВА, В А. МАЛЬМ, Е. С. ОВЧИННИКОВА, М. П. ПАВЛОВА-СИЛЬВАНСКАЯ, М. М ПОСТНИКОВА, Т. Н. ПРОТАСЬЕВА, С А ФЕДОРОВА, М. В. ЩЕПКИНА. Москва 1960, стр. 30 + 6 илл. — Материалы выставки включают помимо живописи, памятники художественного шитья, мелкую пластику, памятники книжного искусства и др. А. Бк.

A. GRABAR, *Recherches sur les sources juives de l'art paléochrétien*. Cahiers archéol. XI (1960) 41—71. — L'auteur observe des influences judaïques probables, dans l'orientation *vers l'Ouest* des basiliques constantiniennes, et, d'une façon plus générale pour l'art de l'époque paléochrétienne, dans le décor des chapiteaux et des linteaux, formé de symboles religieux, dans certains aménagements intérieurs de la salle de prière (notamment les chancels qui séparent le bêma du naos), enfin, dans l'iconographie des pavements et des ambons. A. F.

K. KORNILOVIČ, *Из летописи русского искусства о прославленных памятниках нашего древнего зодчества и живописи, книжного и ювелирного дела и о создавших их мастерах*. Ленинград-Москва 1960, с илл. и 6 цветных таблиц. — Автор поставил себе задачей на основе добытых наукой сведений — данных раскопок, реставрационных работ и специальных научных трудов рассказать широкому читателю в живой форме о том, что представляет собой древнерусское искусство и в чем заключается его ценность. А. Вк.

J. LAFONTAINE, *Fouilles et découvertes byzantines à Istanbul de 1952 à 1960*. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 339—386. — I. Mosaïques et peintures (Sainte-Sophie. Kariye Camii. Pammacaristos. Kilissa Camii). — II. Mosaïques de pavement (église du Pantocrator. Vestiges retrouvés lors de la construction du nouveau palais du Belediye, à Saraçhanebasi. Mosaïques découvertes près de la Préfecture (Vilayet). Mosaïques du Grand Palais). — III. Architecture (Sainte-Irène. Eglises du monastère de Lips (Fenari Isa Camii). Eglise du Myrélaion (Bodrum Camii); Complexe du sanctuaire de la Théotokos-

Chalcopratia (Acem Aga Mescidi). Edifices se rattachant à des monuments byzantins (Sekbanbasi Ibrahim Aga mescidi; Manastir mescidi; Seyh Süleyman mescidi; Arc de Théodose du Forum Tauri. Fouilles sur l'emplacement du Palais de Justice. Citernes. Trouvailles diverses). — IV. Sculpture. (Deuxième cour du Sérail. Eglise des Saints-Apôtres; Nécropoles; Musée archéologique). — V. Murailles: (Routes longeant les murailles Boucoléon. Tekfur Sarayi. Palais des Blachernes. Yedikule). — VI. Environs d'Istanbul: Adduction d'eau à Byzance. Fouilles d'Akören (Yassiviran); Château d'Hereke. Eglise de Beylerbey. Substructions d'un palais (?) à Küçükyali. Fouilles de Yalova. Note additionnelle d'Ihor ŠEVČENKO, 4 ill. h. t. R. G.

C. MANGO, *The Brazen House*... (V. Byzantinoslavica XXII, 391.) — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 467—468. E. Fo.

P. A. MICHELIS, *Esthétique de l'art byzantin*. Paris 1959, pp. 289, 144 figures. — Ouvrage paru en grec à Athènes en 1946, et réimprimé en version anglaise, avec divers compléments, en 1955. La traduction française, que l'on doit à J. LACARRIÈRE et J. DARROUZÈS, a été faite d'après le texte grec revu et remanié. — Compte-rendu: Ch. DELVOYE, Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 311—315. A. F.

P. I. MICHELS, *Die Dornenkrönung als Triumph Christi*. Festschr. W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz, 1956, pp. 119—124. — Le couronnement du Christ de la couronne d'épines, considéré comme le triomphe du Christ, apparaît souvent dans l'art plastique occidental à partir du 11e siècle. On le connaît également par les explications littéraires des anciens Pères de l'Eglise, occidentaux aussi bien qu'orientaux. Dv.

V. F. SEMENOV—A. A. KIRILLOVA, *Альбом по истории средних веков*. Москва 1960, стр. 344, илл + XII цветных таблиц. — Византии посвящены стр. 15—24, Сербии и Болгарии — стр. 252—270. A. K.

O. SOPRONI, *Bizánci hatások a felsőtiszai keramiában* (Byzantinische Einflüsse in der Keramik des Gebietes der oberen Theiß). Néprajsi Értesítő. Nemzeti Múzeum Néprajzi Múzeum Évkönyve 41 (1959) 75—143 + 50 tab. (avec résumé allemand). — L'infiltration de motifs byzantins comme la croix, l'arbre de vie, etc., dans cette céramique s'effectua selon l'auteur de la direction du nord se répandant ensuite au milieu des Huzules, des Hongrois, des Ruthènes et des Roumains. Ces motifs de caractère rituel acquérissaient parmi la population de religion catholiquc-uniate une signification symbolique. Gy. M.

G. SOTIRIOU, *Noël dans l'art byzantin*. Ὀρθοδοξία 33 (1958) 212—214. R. G.

D. TALBOT RICE, *On "Seeing" Byzantine Art*. Festschr. W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz 1956, pp. 144—145. — En s'appuyant sur des exemples concrets de mauvaises copies, l'auteur montre comment on comprenait l'art plastique byzantin à la fin du 19e siècle. Dv.

B. Architecture

E. ARSLAN, *Milano e Ravenna: due momenti dell'architettura paleocristiana*. Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina VIII (Ravenna 1961) 7—9. — Nel IV e V secolo Milano elabora un proprio linguaggio architettonico che ne documenta le vaste relazioni culturali con gran parte dell'Impero, da Treviri alla Grecia, alla Siria, all'Egitto. La sua arte non ebbe però influsso sulla formazione della successiva architettura ravennate, volta, più che qualsiasi altra regione d'Italia, verso l'Oriente e Bisanzio. E. Fo.

V. M. ARUTJUNJAN, *Каравансараи и мосты средневековой Армении*. Ереван 1960, стр 148 и 110 илл. На армянском языке с русским резюме. — Les caravansérails se composent: D'une salle: 1) ordinaire, 2) une salle à trois nefs. — De plusieurs salles: 1) sans cour intérieure, 2) avec cour intérieure. Les caravansérails du type urbain sont examinés séparément. Une partie considérable du livre est consacrée aux ponts. A. Bk.

V. I. BALDIN, *Красная башня Троице-Сергиева монастыря*. Сообщ. Загорского музея-заповедника. Вып. третий (Загорск 1960) 96—106 и 8 таблиц — Грубо перестроенная в середине XIX в. красная башня Троицкой крепости, расположенная над главным входом, восходит в своей нижней части к белокаменной башне XVI в, имеются также части, перестроенные в XVII в., дается проект реставрации башни. A. Bk.

V. S. BANIGE, *Красная палата Ростовского Кремля* Памятники культуры 2 (1960) 96—109, 8 рис. — На основании планов конца XVIII в. и чертежей начала XIX в. были произведены пробные работы по натурному исследованию так называемой Красной

палаты Ростовского кремля, возведенной в XVII в. для приема московских царей и их свиты. A. Bk.

I. O. BELOGORCEV, *Архитектурные связи древнего Полоцка.* Сборник научных трудов. Белорусский Политехнический инст. 81 (1959) 103—117. A. Bk.

E. W. BODNAR, *The Isthmian Fortifications in Oracular Prophecy.* Am. Journ. Archaeol. 64 (1960) 165—171. — B. gives the text which is in essentials that of Lampros, Νέος Ἑλληνομνήμων 2 (1905) 472—477 and 4 (1907) 20—22 with an Eng. trans., comments and bibliography. Its prophecies seem to refer to Xerxes, Justinian I, Manuel II and Constantine XI. On the basis of fresh evidence B. suggets that the oracle existed in at least one version in 1436 in the form of an inscription and possibly for many years earlier. J. M. H.

S. BOJADŽIEV, *Църквата Патлейна в светлината на нови данни* (L'église de Patléina d'après de nouvelles données). Археология II (1960) fasc. 4, 23—33. — En résultats des dernières recherches l'auteur a constaté que l'église de Patléina était à coupole et du type « croix inscrite » et note les différents remaniements qu'elle a subis. D. D.

G. BOVINI, *Il complesso delle basiliche paleocristiane di Parenzo.* Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantinə VII, fasc. II (Ravenna 1960) 13—39, 5 ill. — Esamina le successive fasi dello sviluppo del complesso paleocristiano parentino (aula primitiva nord, fine del III secolo; restauro di tale aula e aula primitiva sud, IV secolo ex.; basilica pre-eufrasiana a tre navate, metà del V secolo; complesso eufrasiano, cioè basilica a tre navate absidata, atrio, battistero, cosiddetto episcopio e *cella trichora,* metà del VI secolo). E. Fo.

V. G. CINCADZE, *Джварпатиосани в селе Теловани (памятник VIII—IX вв.).* Ars georgica 5 (1959) 73—89 с илл. (На груз. яз. с резюме на рус. и нем. яз.) — Публикация церкви в Теловани (увенчанного куполом триконха) VIII—IX вв. и характеристика проведенных реставрационных работ. A. Bk.

D. CONČEV, *К изучению особенностей строительства болгарских и византийских крепостей эпохи развитого феодализма.* Виз. Врем. XVIII (1961) 206—215, илл. — Développement des idées émises par l'auteur dans les Byzantinoslavica XVI, 265—269. L'article se termine par une énumération des forteresses construites aux XIe—XIVe siècles en territoire bulgare. A. K.

F. W. DEICHMANN, *L'architettura sacra paleocristiana della Siria e della Palestina.* Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantinə VII, fasc. II (Ravenna 1960) 65—76. — Gli influssi bizantini sull'architettura sacra di Siria e Palestina si manifestano, al principio del VI secolo, nelle chiese a pianta centrale, nonchè nella scultura architettonica: essi raggiungono il culmine con l'età giustinianea. E. Fo.

W. F. DEICHMANN, *Studien zur Architektur Konstantinopels* ... (V. Byzantinoslavica XX, 383; XXII, 176.) — Compte-rendu: A. GRABAR, Cahiers archéol. XI (1960) 264—266. A. F.

O. DEMUS, *The Church of San Marco in Venice. History. Architecture. Sculpture.* Washington, D. C., The Dumbarton Oaks Research Library and Collection (Dumbarton Oaks Studies VI) 1960, pp. XII, 236. — Rev. by V. LAURENT, Rev. des Et. Byz. XVIII (1960) 277—278. — One hundred and eighteen illustrations. A detailed study of the history, architecture, and sculpture of San Marco in Venice. P. Ch.

Ch. DŽAMBOV, *Базиликата при Коматево* (La basilique de Komatévo). Годишник на Нар. археол. музей Пловдив III (1959) 155—164. — La basilique est à trois nefs et à une abside. Par son plan, elle se rapproche beaucoup de la basilique élevée près d'Adam klissé (Tropeium Traiani) et pour cette raison l'auteur l'a datée du Ve siècle. D. D.

R. FARIOLI, *Ravenna paleocristiana scomparsa.* Felix Ravenna, III S., XXXI (1960) 5—96, 30 ill. — Studio dettagliato, condotto essenzialmente sulla base delle notizie fornite dallo storico ravennate Andrea Agnello (IX sec.), degli edifici sacri sorti nel corso dei secoli IV, V e VI presso l'antico porto di Augusto (Classe), nel sobborgo (Cesarea) e nella città stessa (Ravenna): il lavoro è suddiviso in tre parti, che riguardano rispettivamente gli edifici delle suddette località, descritti secondo la loro successione topografica ed esaminati nelle vicende che ne caratterizzano il sorgere e il decadere. E. Fo.

P.-A. FÉVRIER, *Études sur les catacombes romaines (Deuxième article), II, La catacombe de Priscille et l'origine des catacombes.* Cahiers archéol. XI (1960) 1—14. (Cf. Byzantinoslavica XXI, 387.) A. F.

B. FORLATI TAMARO, *Il sepolcreto paleocristiano di Concordia Sagittaria.* Cahiers archéol. XI (1960) 251—255. A. F.

B. V. GNEZDOVSKIJ—A. V. OPOLOVNIKOV, *Деревянная церковь на реке Ишне.* Памятники культуры I. Москва 1959, стр. 95—108, 11 илл. — Исследование едва ли не единственного в своем роде памятника деревянного зодчества XVII в., сохранившегося в Ярославской области. A. Bk.

K. E. GRINEVIČ, *Стены Херсонеса Таврического, часть III: Южная и западная линии обороны.* Херсонес. сборник V (1959) 75—114, илл. — Continuation du travail précédent de l'auteur [cf. Херсонес. сборник II (1927)]. G. examine en détail surtout les murailles médiévales (pp. 102—111) que A. L. Jakobson avait simultanément étudiées (Раннесредневековый Херсонес, pp. 67—124). A. K.

M. GUITAKOS, *L'église byzantine de l'Assomption à Filiatra (église à toit croisé).* Philiatra (1958) pp. 7. R. G.

M. A. IL'JIN, *О постройке Московского Успенского собора Аристотелем Фиоровантн. Из истории русского и западноевропейского искусства.* Москва 1960, стр. 53—60. — Автор устанавливает те изменения, которые претерпел первоначальный замысел Аристотеля Фиоровантн в процессе постройки Успенского собора и объясняет эти изменения политическим положением русской церкви в эти годы. A. Bk.

M. K. KARGER, *Древний Киев, II: Памятники киевского зодчества X—XIII вв.* Москва-Ленинград 1961, стр. 661, илл. — О I томе — см. Byzantinoslavica XXI, 174. Детальный обзор памятников киевского зодчества X—XIII вв. в их историческом развитии. Специально на вопросе о русско-византийских культурных связях К. останавливается на стр. 92—95, 254—260, справедливо критикуя «гипертрофированные поиски „приоритета" многих явлений русской культуры» и вместе с тем подчеркивая активное восприятие господствующим классом Древней Руси византийской культуры. A. K.

V. V. KOSTOČKIN, *О «регулярной» планировке в крепостной архитектуре.* Ежегодник Инст. ист. искусств (1957) 83—138, 38 илл. — Автор устанавливает, что «регулярная» планировка в крепостной архитектуре зарождалась на Руси постепенно (с XIV в.) и имеет уже оформленный характер в четырехугольной крепости в Ивангороде 1492 г. Природные условия защиты, вместе с введением артиллерии уступили место «регулярным» крепостным сооружениям. Подобная планировка характерна и для монастырского строительства XIV—XV вв. A. Bk.

V. V. KOSTOČKIN, *Об обмазке Новгородских и Псковских оборонительных сооружений.* Памятники культуры I (Москва 1959) 83—94, 10 илл. — В противоположность мнению некоторых исследователей, автор устанавливает, что обмазка известью на оборонительных сооружениях древнерусских городов начала применяться не ранее конца XVI, главным образом в XVII в. A. Bk.

V. V. KOSTOČKIN, *Оборонительные сооружения древней Тулы.* Памятники культуры 2 (1960) 42—95, 37 илл. — Исследование, посвященное оборонительным сооружениям древней Тулы, основой которых был каменный Кремль, заложенный в 1507 г. в связи с угрозой со стороны крымских татар и строившийся до 1520 г. Дубовые стены датируются автором XVI в., остальные сооружения относятся к XVII веку. A. Bk.

R. KRAUTHEIMER, *Mensa-Coemeterium-Martyrium.* Cahiers archéol. XI (1960) 15—40. — Etude approfondie des basiliques cimétériales romaines du IVe siècle, destinées à servir à la fois de martyrium, de lieu de sépulture et de salle de repas funéraire. L'addition d'un déambulatoire correspondrait à ces divers usages. A. F.

M. MAZZOTTI, *La basilica di Santa Maria Maggiore in Ravenna.* Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina VII, fasc. II (Ravenna 1960) 253—260. — La basilica di S. Maria Maggiore in Ravenna è, nella sua forma attuale, una ricostruzione compiuta nel 1671 del tempio originario dovuto al vescovo Ecclesio, edificato tra il 525 e il 532 Contro l'ipotesi di G. Gerola, secondo il quale la costruzione di Ecclesio, originariamente a pianta centrale, fu solo successivamente (se pur ancora in tempi antichi) trasformata in basilica a tre navate, l'A. sostiene che alla morte di Ecclesio la balisica aveva già la sua forma definitiva (tre navate, transetto, abside musaicata). E. Fo.

G. C. MENIS, *La Basilica paleocristiana nelle diocesi settentrionali della metropoli d'Aquileia.* (Studi di Antichità cristiana pubbl. per cura del Pont. Ist. di Archeol. Crist., XXIV.) Città del Vaticano 1958, pp. 238, figg. 62, tavv. 10. — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 207. E. Fo.

S. MICHAJLOV, *Боянската църква — бележит паметник на средновековното българско*

изкуство (L'église de Bojana — monument remarquable de l'art médiéval bulgare). — Археология II (1960) fasc. 2, 1—13. D. D.

K. MIJATEV, *Нещо за каменната крепост на Плиска* (Sur la forteresse en pierre de Pliska). Studia in honorem acad. D. Dečev. София 1958, pp. 595—603. — Il s'agit d'un escalier en pierre, découvert près d'une des tours pentagonales de l'enceinte intérieure de Pliska. D. D.

The Great Palace of the Byzantine Emperors, Second Report, éd. D. TALBOT-RICE... (V. Byzantinoslavica XX, 384; XXI, 388; XXII, 393.) — Compte-rendu: A. GRABAR, Cahiers archéol. XI (1960) 267—270. A. F.

T. PETROV, *Възстановителни работи по църквата «Пантократор» в Несебър* (Les travaux de restauration de l'église « Pantokrator » de Mesembria). Археология II (1960) fasc. 1, 51—56. D. D.

L. D. RČEULIŠVILI, *Дворец XVII века в селении Дзагина*. Ars Georgica 5 (Тбилиси 1959) 221—231 с илл (На груз. яз. Резюме на рус. и нем. яз.) — Характерный пример дворцовой архитектуры позднефеодального периода истории Грузии. A. Bk.

Á. SOMOGYI, *Késobizánci hagyományok a magyarországi pravoszlávok építőművészetében* (Traditions byzantines dans l'architecture des pravoslaves de la Hongrie). Építés- és Közlekedéstudományi Közlemények 4 (1960) 61—94 + 27 tab. — L'auteur appelle l'attention des savants sur le fait que l'influence de l'art byzantin ne se manifeste pas seulement sur les monuments hongrois du temps des Árpádes, mais aussi sur ceux des nationalités orthodoxes (Serbes et Grecs) qui s'établirent au cours du XVe siècle et des siècles suivants, en Hongrie. Il examine à ce point de vue les églises orthodoxes de la Hongrie (Ráckeve, Szentendre, Székesfehérvár etc.) en les comparant à d'autres monuments pravoslaves plus récents. Gy. M.

S STANČEV, *Църквата в Ботево (Видинско)* (L'église de Botevo, arrond. de Vidin). Археология I (1959) fasc. 3—4, 70—75. — L'église est cruciforme, du type de la croix grecque (croix à branches égales) et date du Ve siècle. D. D.

S. STANČEV, *Триконхална църква в с. Крупник, Благоевградско* (L'église à trois conques de Krupnik, département de Blagoevgrad). Археология II (1960) fasc. 3, 43—49. — L'élément principal du plan de l'église est la croix latine dont les trois branches se terminent par une conque semi-circulaire. L'église a été probablement bâtie au XIVe siècle. D. D.

G. M. ŠTENDER, *Разметка архитектурных форм древними зодчими* Памятники культуры I (Москва 1959) 66—71, 5 илл — Автор обнаружил следы расчерчивания, производившегося в процессе строительства древних памятников Новгорода (XII—XIV вв.) и других центров. Отверстия, сделанные в процессе кладки применялись для разметки архитектурных форм. A. Bk.

D. TALBOT RICE, *Sainte-Sophie de Trébizonde*. Ποντιακὴ Ἑστία 9 (1958) 106—108. — Traduction de l'anglais. R. G.

P. VERZONE, *Le chiese deuterobizantine del Ravennate nel quadro dell' architettura carolingia e protoromanica*. Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina VIII (Ravenna 1961) 335—350. — « Possiamo con fiducia inquadrare le chiese della Romagna e particolarmente quelle della diocesi ravennate nel generale movimento artistico dell' XI secolo, pur riconoscendo in esse una eccezionale individualità per disposizioni generali e particolari che si rifanno ai prototipi bizantini dell' antica capitale, od affermano, come le torri rotonde, una situazione particolare di gusto, oppure, come le decorazioni policrome ed il pavimento ad „opus sectile" di Pomposa, sembrano influenzate dall' arte dell' Oriente mediterraneo e dell' Islam. » E. Fo.

N. N. VORONIN, *Два памятника архитектуры XIV в. в Московском Кремле. Из истории русского и западноевропейского искусства*. Москва 1960, pp. 23—52 с 16 илл. — L'auteur décrit les formes primitives des églises du XIVe siècle au Kremlin à Moscou, du Blagovechtchenskij sobor et de l'église de la Naissance qui, par la suite, furent modifiées. En ce qui concerne la première, il retrouve des relations avec l'architecture sud-slave; quant à l'autre, il constate des modifications des traditions existant à Vladimir. A. Bk.

P. L. ZOVATTO, *Il sacello paleocristiano delle SS. Tosca e Teuteria a Verona*. Felix Ravenna, III S., XXXI (1960) 133—141, 4 ill. — Accanto all' abside della basilica degli Apostoli di Verona sorge, parzialmente conservato, il sacello oggi dedicato alle ss. Tosca e Teuteria, forse consacrato in origine a s. Apollinare. Esso va assegnato alla metà del sec. V. E. Fo.

C. Sculpture

L. BERTACCHI, *Un singolare tipo di mensa d' altare ad Aquileia.* Rendic. Accad. Naz. Lincei, Cl. di Sc. mor., stor. e filol., S. VIII, XV (1960) 198—208, 4 tavv. — La mensa d' altare marmorea a forma di sigma, ornata di lobi e fornita di piano inclinato per le pulizie è documentata ad Aquileia da sei esemplari, più o meno frammentari, risalenti al IV—V secolo. Tale tipo di mensa, come dimostrano numerosi altri ritrovamenti, è di origine orientale: ne dà conferma anche un monogramma inciso sull' orlo della prima mensa, interpretabile come il nome greco di Maria (secondo il concetto così diffuso nella spiritualità bizantina di *Maria-trapeza*). E. Fo.

Ch. DELVOYE, *La sculpture byzantine jusqu'à l'époque iconoclaste.* Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina VIII (Ravenna 1961) 177—194. — Per quanto la pittura sia stata la maggiore espressione estetica della civiltà bizantina, non bisogna dimenticare che anche la scultura ha avuto un notevole posto nei primi secoli dell' Impero. Statue onorarie (per gli imperatori, i grandi personaggi dello Stato, gli aurighi del Circo), elementi decorativi negli edifici religiosi, sarcofagi, capitelli ne sono la prova. E' un peccato che questa interessante rassegna non sia accompagnata dal relativo materiale illustrativo. E. Fo.

E. DIEZ, *Spätantiker Porträtkopf in Graz.* Festschr. W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz 1956, pp. 30—33. — Description d'une œuvre plastique antique, tardive, provenant du 3e siècle et conservée au Joanneum de Graz. Cette œuvre a été découverte à Spielfeld; ce n'est pas, toutefois, une œuvre provinciale, mais l'œuvre de maîtres italiens. Dans ses « Studien zur Geschichte des spätantiken Porträts » L'Orange la décrit sous le № 42, sans, cependant, connaître le lieu où cette œuvre est conservée de nos jours. Dv.

N. FIRATLI, *Deux nouveaux reliefs funéraires d'Istanbul et les reliefs similaires.* Cahiers archéol., XI (1960) 73—92. — Reliefs en calcaire local trouvés dans le quartier de Taşkasap. L'une des sculptures représente la *Traditio Legis,* l'autre la *Majestas Domini.* Il s'agit de la face antérieure de tombeaux en maçonnerie destinés à imiter, avec le minimum de dépense, des sarcophages à colonnes. Une destination similaire doit être attribuée à une série de reliefs du même type trouves dans le voisinage du quartier de Taşkasap, notamment à Saint-Jean de Stoudios. On est en droit de supposer l'existence d'une nécropole qui juxtait, au Ve et au VIe siècle, la muraille de Constantin. L'auteur publie les sculptures de ce groupe, demeurées jusqu'ici inédites. L'ensemble semble avoir été exécuté sur place, mais peut-être dans des atelieurs différents. Les reliefs de Taşkasap dateraient de la seconde moitié du Ve siècle ou, au plus tard, du début du VIe siècle. A. F.

G. M. GABRIELLI, *I sarcofagi di tipo ravennate nelle Marche.* Felix Ravenna, III S., XXXI (1960) 97—116, 12 ill. — Sulla base dello studio del De Francovich (I sarcofagi: v. Byzatinoslavica XXII, 181), esamina e data 6 sarcofagi conservati in varie città delle Marche (assegnabili a un periodo che va dal primo quarto del sec. VI al sec. VIII). E. Fo.

A. GRABAR, *Une pyxide en ivoire à Dumbarton Oaks. Quelques notes sur l'art profane pendant les derniers siècles de l'Empire byzantin.* Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 121—147. — A study of the reliefs of an ivory pyxis made about the middle of the fourteenth century, now in the Dumbarton Oaks collections. These reliefs throw considerable light on the secular art of Byzantium. P. Ch.

E. KITZINGER, *A Marble Relief of the Theodosian Period.* Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 17—42. — A detailed study of "a fragmentary marble relief depicting Christ healing a blind man" now in the Dumbarton Oaks Collection The "marble was carved in Constantinople about the year 390" and most probably "comes from a table used for offerings or in connection with the role of baptism, and it may well be that the 'table' was embedded in the pavement rather than in a raised plinth." The author emphasizes the role of Constantinople as a center of art during this period. P. Ch.

M. MAZZOTI, *Cli altari paleocristiani degli edifici di culto ravennati.* Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina VII, fasc. II (Ravenna 1960) 237—251. E. Fo.

S. MÜLLER-CHRISTENSEN, *Das Grab des Papstes Clemens II. im Dom zu Bamberg* (Munich). — Review article by J. BECKWITH, Burlington Magazine CIII, 700 (1961) 321—322, devoted mainly to the possible Byzantine provenance of the textiles found in the tomb of Clement II. D. M. N.

Ja. NIKOLOVA, *Принос към средновековната българска пластика* (Contribution à l'étude de l'art plastique bulgare au Moyen-Age). Археология II (1960) fasc. 4, 14—18.

— Les trois têtes en calcaire récemment découvertes à Tirnovo, représentant des personnages du clergé, attestent l'existence de l'art plastique religieux à côté de la peinture, dans l'art bulgare du Moyen-Age. D. D.

M. C. ROSS, *Byzantine Bronze Peacock Lamps*. Archaeology 13 (1960) 134—136. — Publication and description of Byzantine oil lamps, probably made in Egypt, which have the form of a peacock. According to the author, there are now about a dozen lamps of peacock shape in various collections. P. Ch.

S. RUNCIMAN, *The Popular Bronze Reliquary Crosses of Byzantium*. Festschr. W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz 1956, pp. 154—157. — L'auteur distingue deux types principaux de petites croix populaires byzantines et décrit quelques-unes d'entre elles, inconnues jusqu'à présent. Dv.

R. ŠMERLING, *Фрагмент «столбика» в храме Иоанна Крестителя в Шиомгвимском монастыре*. Ars Georgica 5 (Тбилиси 1959) 155—162 с илл. Резюме на немецком языке. — Сопоставление колонки с алтарной преградой в том же монастыре дает основание предполагать, что оба этих памятника, а возможно и декоровка некоторых частей фасада Самтаврского храма выполнены одним мастером в первой половине XI в. A. Bk.

G. K. VAGNER, *О первоначальной форме композиции «Семь спящих отроков» на фасаде Георгиевского собора г. Юрьева-Польского*. Совет. археол. № 2 (1960) 263—270. A. Bk.

K. WESSEL, *Il ritratto imperiale dalla metà del V secolo all' età giustinianea*. Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina VIII (Ravenna 1961) 351—368. — Rassegna della scultura ritrattistica imperiale dalla metà del V secolo all' età giustinianea (caratterizzata, quest' ultima, da una spiccata tendenza veristica). Interessante il riconoscimento, nella testa di porfido di S. Marco a Venezia, il cosiddetto « Carmagnola », di un ritratto di Giustiniano I, contro il Delbrück, che vi vedeva l' effigie di Giustiniano II Rinotmete. E. Fo.

D. Peinture et iconographie

M. V. ALPATOV, *Андрей Рублев*. Москва 1959, стр. 35, 60 илл. — Автор дает краткую, но яркую характеристику творчества Андрея Рублева. Образ художника рисуется на фоне исторических судеб его родины. К очерку приложена краткая библиография и список иллюстраций. A. Bk.

C. BĂRBULESCO, *Cometorarea pictorului rus A. Rubliov* (La commémoration du peintre russe A. Roublev). Mitropolia Olteniei 9/12 (Craiova, 1960) 775—783. — Exposé sur les considérations offertes par I. IVANOVA, A. NIKOLAEV, M. WATRII, M. ALPATOV, A. SVOBODINE, N. KOUZMINE, N. GOLUBTZEV et JEAN KEIM. M. Ş.

O. A. BELOBROVA, *К истории стенной живописи Успенского собора Троице-Сергиева монастыря*. Сообщ. Загорского музея-заповедника. Вып. третий (Загорск 1960) 65—84, 16 табл. — L'auteur fait l'exposé de l'histoire de la création des peintures à laquelle prirent part 35 maîtres (entre autres 23 de Jaroslavl') et nous explique les particularités iconographiques et stylistiques de ces peintures. A. Bk.

O. A. BELOBROVA, *Портретные изображения Дионисия Зобниновского*. Сообщ. Загорского Музея-заповедника. Вып. третий (Загорск 1960) 175—180 и 5 таб. — Автор публикует несколько портретных изображений Дионисия Зобниновского, архимандрита Троице-Сергиева монастыря с 1610 по 1633 год и сопоставляет их с сохранившимися литературными свидетельствами. A. Bk.

G. D. BELOV, *Шиферная икона из Херсонеса*. Совет. археол. 2 (1960) 257—263 с илл. — Publication d'une petite icône, découverte lors des fouilles de Kherson en 1956 (non en ardoise comme l'a dit l'auteur, mais en stéatite) qui représente trois guerriers saints, datée du XIIe siècle. Malheureusement, dans les analogies qu'il nous cite, l'auteur omet la littérature récente. A. Bk.

H. BUCHTHAL, *Miniature Painting of the Latin Kingdom of Jerusalem* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 207; XXII, 393.) — Compte-rendu: A. GRABAR, Cahiers archéol. XI (1960) 275—277. A. F.

M. M. CECCHELLI, *Osservazioni circa il mosaico di S. Michele in Africisco*. Felix Ravenna, III S., XXXI (1960) 124—132, 2 ill. — Nel mosaico ravennate di S. Michele in Africisco (oggi a Berlino) è presente una simbologia di ispirazione apocalittica (i sette angeli, il mare di fuoco) che, fusa con elementi di origine evangelica, esprime efficacemente una netta polemica antiariana: ciò dimostra la contemporaneità fra i mosaici che adornano l' abside e quelli dell' arco trionfale, databili gli uni e gli altri al sec. VI,

cioè al periodo immediatamente successivo alla dominazione gota in Ravenna. Tale datazione è confermata dall' affinità con il mosaico della chiesa dei ss. Cosma e Damiano in Roma (anni 526—530), ove ricompare il raro motivo iconografico del mare di fuoco: motivo che è assente altrove (cf. S. Cecilia e S. Prassede) e passerà più tardi nella miniatura. E. Fo.

E. COCHE DE LA FERTÉ, *Du portrait à l'icône*. L'Oeil 77 (1961) 24—31 et 78. — Vues pertinentes sur l'ensemble de la question, une abondante illustration contribuant à mettre en valeur l'exposé. A. F.

I. CRĂCIUNAŞ, *A. Rubliov*. Mitropolia Moldovei 3/4 (Iaşi, 1961) 241—260. — L'auteur procède selon les résultats de KOUZMINE, A. VASILIEV, M. SCOROBEŢ, V. LAZAREV, I. GRABAR et A. OSTAPOV. M. Ş.

N. A. DEMINA, *«Чудо» обновления икон*. Наука и религия 9 (1960) 88—90 с илл. — Научно-популярная статья, знакомящая с процессом реставрации икон. A. Bk.

O. DEMUS, *Two Palaeologean Mosaic Icons in the Dumbarton Oaks Collection*. Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 87—121. — A study of the miniature group of mosaic portable icons which have survived with particular emphasis on two now in the Dumbarton Oaks Collection — the one (The Icon of the Forty Martyrs of Schastia) acquired in 1947, the other (The Icon of St. John Chrysostom) acquired in 1954. P. Ch.

Sirarpie Der NERSESSIAN, *Two Images of the Virgin in the Dumbarton Oaks Collection*. Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 69—87. — Following some preliminary remarks on the place of the Virgin in Constantinople, the author studies two images of the Virgin in the Dumbarton Oaks Colection, one of which, a relief, "is the only surviving sculptured image of the interceding Virgin." P. Ch.

Ju. N. DMITRIJEV, *Одна из лицевых рукописей Новгорода*. Из истории русского и западноевропейского искусства. Москва 1960, стр. 61—80. — Publication du Tétraévangile de l'année 1575 faisaint partie de la collection du musée de Novgorod. Les miniatures ornant l'Evangile, ainsi que les vignettes et les initiales exécutées par le maître Andrejčina, reflètent dans leur style des liens avec l'Europe de l'Ouest, tout en conservant certaines traditions byzantines de l'iconographie. L'auteur suppose que le miniaturiste, qui travailla quelque temps à Novgorod, était originaire de la Russie de l'Ouest ou du Sud. A. Bk.

I. DUJČEV, *Due Note di storia medievale*. Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 259—266. — Sur des fresques représentant Saint Georges de Cappadoce et une fresque du Mont Celius, négligée par les historiens de Formose. R. G.

M. DURLIAT, *La peinture romane en Roussillon et en Cerdagne*. Cahiers de civilisation médiévale IV, 1 (1961) 1—14. — L'auteur étudie, en particulier, « Le courant byzantinisant dans la première moitié du XIIIe siècle ». A. F.

V. V. FILATOV, *Реставрация неизвестного произведения С. Ушакова*. Памятники культуры I (Москва 1959) 178—186, 5 илл. — Автор убедительно доказывает, что икона Спаса из Пермской художественной галереи, на которой имеется дата 7184 (= 1676) принадлежит руке Симона Ушакова. A. Bk.

G. K., *Le Christ de la Chalcè à Kahrié-Djami et à Byzance*. Pursos 4 (1958) 257—281. R. G.

G. P. GALAVARIS, *The Mother of God of the Kanikleion*. Greek, Roman and Byz. Studies 2 (1959) 177—182. — A study of a lead Byzantine seal which carries a standing figure of the Mother of God holding the Christ with the inscription: "The Mother of God, the Kanikliotisa". The author concludes that this image most probably is a copy of an icon of the Mother of God kept in the monastery of Kanikleion in Constantinople, hence Kanikliotisa. P. Ch.

F. GERKE, *Nuovi aspetti sull' ordinamento compositivo dei mosaici del presbiterio di San Vitale di Ravenna*. Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina VII, fasc. II (Ravenna 1960) 85—98. — Sia nella struttura architettonica che nell' ordinamento compositivo dei mosaici sono seguite tre leggi fondamentali (della « triplice risonanza », della « simmetria bilaterale », della « quadruplice risonanza », connesse rispettivamente con i numeri tre, due e quattro): l'interpretazione artistico-teologica dei mosaici conduce alla conclusione che « il presbiterio di San Vitale è un ambiente di trionfo ». E. Fo.

F. GERKE, *La « Metamorfosi » nell' arte protobizantina*. Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina VII, fasc. II (Ravenna, 1960) 99—109. — Mentre nell' arte mediobizantina la « Metamorphosis » (Transfigurazione) del Cristo è una delle scene del ciclo festivo (a conclusione del ciclo dell' Incarnazione e ad introduzione del ciclo della

Passione) e, come tale, ha un posto determinato nella costruzione centrale (nelle trombe), nell' arte protobizantina essa è legata all' idéa della *Crux invicta*, ed è una composizione absidale. In epoca giustinianea essa si presenta in due forme: una forma più personale (chiesa del monastero di s. Caterina al Sinai) ed una più astratta (Sant' Apollinare in Classe). E. Fo.

G. GSODAM, *Die Fresken von Nerezi, ein Beitrag zum Problem ihrer Datierung.* Festschr. W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz 1956, pp. 86—69. — L'auteur fait remonter les fresques de Nerezi près Skoplje, au début du 13e siècle. Dv.

Chr. IHM, *Die Programme der christlichen Apsismalerei vom vierten Jahrhundert bis zur Mitte des achten Jahrhunderts* (Bd. IV. der Forschungen zur Kunstgeschichte und christlichen Archäologie.) Wiesbaden 1960, pp. 243, tav. XXVI. — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 464—466. E. Fo.

V. IVANOVA, *Ктиторският образ в Иполитовия сборник на Историческия музей в Москва* (Une figure de donateur dans le recueil d'Hippolyte du Musée d'histoire de Moscou). Археология I (1959) fasc. 3—4, 13—23. — L'auteur identifie la face du souverain du recueil d'Hippolyte avec celle du tsar bulgare Siméon, en se servant des analogies entre les ornements des vêtements de la miniature et les ornements des carreaux de pavement en céramique d'une église de Touzlalak, près de Prěslav. D. D.

A. JAGODOVSKAJA, *A. Рублев.* Moscou, 1960. — Compte-rendu: C. BĂRBULESCO, Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 100—108. M. Ş.

K. KALOKYRIS, *La résurrection du Christ dans les fresques de Crète.* Ὀρθοδοξία 33 (1958) 65—67. R. G.

E. H. KANTOROWICZ, *On the Golden Marriage Belt and the Marriage Rings of the Dumbarton Oaks Collection.* Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 1—16. — A Study of a golden marriage belt from Syria and a number of Byzantine marriage rings now in the Dumbarton Oaks Collection. Emphasis on question of iconography and the "interrelation between Roman coins and Christian rites" raised by these objects. The author shows "how Byzantium took over the themes of Roman imperial rites and adopted them to a Christian context". P. Ch.

F. KONDOGLOUS, *La signification de la peinture religieuse byzantine.* Ὀρθοδοξία **33** (1958) 31—33. R. G.

A. KOSCOVA, *Беломорская и Северодвинская экспедиция.* Сообщ. Гос. Эрмитажа XVII (1960) 74—77, 4 илл — Краткий отчет о работе двух экспедиций Эрмитажа, которые учли более двадцати (главным образом деревянных) церквей и вывезли более тридцати икон и других предметов XIII—XVII вв. Особенно интересны четыре, ныне расчищенные иконы из Новгородской земли, датируемые XIII в. A. Bk.

K. KRSTEV—V. ZACHARJEV, *Стара българска живопис* (La vieille peinture bulgare). София, Български художник 44 (1960) pp. 41 + 91 tabl. — Les auteurs ont publié des monuments choisis de la peinture bulgare, du Xe au XIXe siècles. Le livre comprend une introduction et des notes explicatives abrégées sur chaque monument, et est bien illustré. — Compte-rendu: K. MIJATEV, Археология II (1960) fasc. 4, 59—60. D. D.

V. N. LAZAREV, *Ковалевская роспись и проблема южнославянских связей в русской живописи XIV века* Ежегодник Инст. ист. искусств (1957), Москва 1958, 233—278, 22 илл. — Статья посвящена росписям Спасо-Преображенской церкви Ковалева монастыря в Новгороде, разрушенным фашистами. Автор отмечает иконографическое и стилистическое своеобразие этих фресок, исполненных в 1380 г. возможно тремя мастерами; имея единственную аналогию в Благовещенской церкви на Городище, они резко отличаются от других новгородских памятников. Развивая ранее лишь мельком высказавшиеся суждения, автор приходит к убедительному выводу о несомненной близости Ковалевских росписей сербским памятникам, в частности Моравской группы. Возможно проникновение этих воздействий через Афон. Связи с сербской живописью отражены и на четырех иконах из «Денсуса» из Кривецкого погоста. Взаимосвязи Руси и южных славян, известные в области литературы требуют дальнейшего исследования в части архитектуры и живописи. A. Bk.

V. N. LAZAREV, *Фрески Старой Ладоги* Москва 1960, стр. 214. — Résumé en français. Le livre constitue une première recherche détaillée sur ce monument important du XIIe siècle dont la peinture acquit, après la destruction des fresques de Neredica, une signification particulière. Le livre comprend les chapitres suivants: Histoire de la découverte des peintures de l'ancienne ville de Ladoga; L'architecture de l'église et le système de sa peinture; Le style de la peinture et ses maîtres; La manière de stylisation linéaire

dans la peinture du XIIe siècle et les sources de celle-ci; La place des fresques de l'église Georgijevskaja dans l'histoire de l'art. A. Bk.

J. LEROY, *L'évangéliaire du couvent d'Abbâ Gârîmâ et ses attaches avec l'ancien art chrétien de Syrie.* Cahiers archéol. XI (1960) 131—143. — Description du décor d'un tétraévangile éthiopien antérieur à la fin du XIIIe siècle, et peut-être beaucoup plus ancien (Xe—XIe siècle?). Le frontispice représente le portrait d'un personnage debout; les autres miniatures sont constituées par l'encadrement de la Lettre à Carpianos et des tables des Canons. L'auteur soutient des comparaisons avec des manuscrits arméniens et géorgiens, comme les évangéliaires de la reine Mlqê et de Bert'ay. Il semble s'agir des manifestations diverses d'un même art qui tire son origine d'un centre unique. Suivant J. L., ce serait la Syrie du VIe siècle. A. F.

A. MALOVA—I. NOGID, *Расчистка темперной живописи от олифы и масляных записей.* Сообщ Гос. Эрмитажа XVIII (1960) 59—61, 2 илл. — Опыт применения компрессов из монометилцеллозольва (OH-CH_2-CH_2-O-CH_3) для расчистки темперной живописи от олифы и масляных записей вместо употреблявшегося ранее этилового спирта и подсолнечного масла. Проделанная работа над несколькими иконами XIV—XVII вв. позволяет считать этот способ более быстрым и безопасным, чем прежние. A. Bk.

S. MICHAJLOV, *Ктиторският образ в Кремиковската църква в светлината на българо-румънските културни връзки през XV в.* (Portrait de donateur de l'église du monastère de Kremikovci, à la lumière des liens culturels bulgaro-roumains pendant le XVe siècle). Археология II (1960) fasc. 3, 23—29. — L'auteur rejette la thèse d'une influence roumaine au sud du Danube, sur la peinture religieuse du XIVe—XVe siècle. D. D.

N. A. MIJASOVA, *О датировке древней копии «Троицы» Андрея Рублева из иконостаса Троицкого собора.* Сообщ. Загорского музея-заповедника. Вып. третий (Загорск 1960) 170—174 и 1 табл — Эта древняя копия «Троицы» Рублева считалась вкладом Ивана Грозного; автор определяет ее как вклад Бориса Годунова 1598 г. и уточняет вопрос о времени и причинах украшения новым окладом «Троици» Рублева. A. Bk.

N. J. MNEVA—A. B. ZERNOVA, *Раскрытие памятников древнерусской станковой темперной живописи* Памятники культуры 2 (1960) 171—190, 6 рис. — Статья предваряется краткой характеристикой техники древнерусской иконописи и историей реставрации икон в России. Основным содержанием статьи является описание приемов, принятых в научной реставрации послереволюционного периода, с учетом опыта различных специалистов. A. Bk.

P. I. NERADOVSKIJ, *Реставрация древней стенописи Троицкого собора Троице-Сергиевой лавры.* Памятники культуры 2 (1960) 139—170, 15 рис. — Реставрация стенописи Троицкого собора Троице-Сергиевой лавры, производившаяся в 1949—1954 гг. накопила известный опыт по укреплению древнего штукатурного слоя с помощью казеина. В результате расчистки раскрыта живопись 1635 г., находившаяся под слоем XVIII в. и масляной живописью 1854—1855 г. Автор сомневается в возможности обнаружения более древних росписей. A. Bk.

G. OPRESCO, *Grigoresco.* Bucureşti 1961, avec 87 pl. — C'est une édition très réussie de l'œuvre du renommé peintre roumain, décédé en 1907, qui, dans ses œuvres religieuses, applique un genre plus humaniste du style byzantin, d'une sensibilité particulière. M. Ş.

J. PICHARD, *Images de l'Invisible.* Paris, 1958. — Compte-rendu: C. BĂRBULESCU, Studii Teologice 1/2 (Bucuresti, 1961) 119—120. M. Ş.

O. I. PODOBEDOVA, *К вопросу об изображении природы в миниатюрах лицевого летописного свода. Из истории русского и западноевропейского искусства.* Москва, 1960, стр 130—141 — Особо примечательной чертой миниатюр Лицевого летописного свода второй половины XVI века, автор считает изображение природы. Видя здесь «эпические, трагические и лирические образы природы» (стр. 140), автор несколько модернизирует памятник. A. Bk.

Greek and Roman Portraits 470 B.C. — A. D. 500. Boston Museum of Fine Arts, 1959. J. M. H.

N. S-KIJ, *Андрей Рублев.* Церковный Вестник 9 (Warszawa, 1960) 27—32. — Un exposé sur l'œuvre du grand peintre russe A. Roubliev, élève de Théophane le Grec, présentant dans son iconographie le principe de l'art byzantin, mais dominé par la conception de théologie palamite et en forme russe. L'auteur cite comme source la monographie d'Alpatov (Moscou, 1959). M. Ş.

Á. SOMOGYI, *Nouvelles données sur la staurothèque byzantine d'Esztergom.* Az Ipar

művészeti Múzeum Évkönyvei 3—4 (1959) 81—99 + 7 tab. — Résumé des recherches de l'auteur, desquelles il a été rendu compte dans une publication précédente en langue hongroise (cf. Byzantinoslavica XXII, 185). Gy. M.

P. STEPHANOU, *La main gauche du Pantocrator à Daphni, un symbole trinitaire.* Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 413—414, 1 tav. — La posizione delle dita del Cristo e di S. Giovanni Evangelista nei mosaici di Dafni simboleggia la Trinità. E. Fo.

T. S. ŠEVJAKOVA, *К вопросу о дате росписи церкви в с. Несгун (Верхняя Сванетия).* Сообщ. Акад. Наук Грузинской ССР 23 (1959) № 1, 115—120. A. Bk.

R. ŠURINOVA, *Фаюмские портреты.* Москва 1960, стр. 22 с илл. — Популярная брошюра, дающая представление о наиболее выдающихся образцах хорошего собрания Фаюмских портретов, хранящихся в Музее Изобразительных искусств в Москве. A. Bk.

D. TALBOT RICE, *The Illuminations of Armenian Manuscript 10 in the John Rylands Library.* Bull. of the John Rylands Library, Manchester 43 (1961) 452—458. — A Biblical manuscript dated 1313 with 21 full-page illustrations in two series, one inscribed in Georgian, the other in Armenian. D. M. N.

MARIA S. THEOCHARIS, Παναγία ἡ Ἀρτωχοστᾶ. *La Beata Vergine delle Grazie.* Ἀνατύπωσις ἐκ τοῦ εἰς μνήμην Γ. Π. Οἰκονομοῦ Γ' τομοῦ AF 1953—1954. Athènes 1960, pp. 230—253 + XI pl. h.-t. — Dans l'église San Samuele à Venise se trouve l'icône de la Vierge Artocosta portant un revêtement sur lequel il y a une inscription en vers ïambiques et le portrait d'un certain « despote Jean Cantacuzène ». On a identifié ce personnage avec le fils aîné du despote de Mistra, Matthieu Cantacuzène. L'auteur de cette étude a nouvellement analysé des traits caractéristiques du costume, l'inscription, une chronique se rattachant à l'histoire de l'icône et des documents historiques pouvant jeter un peu plus de lumière sur la question, et elle démontre qu'il ne s'agit point du despote de Mistra, mais du titulaire d'« un apanage considérable en terres et châteaux ». L'icône appartenait à un monastère byzantin situé sur une hauteur en Tzakonie dans le Péloponnèse. L'inscription indique qu'elle fut restaurée sous les Paléologues. Le revêtement métallique original sur lequel figurait le portrait de Jean Cantacuzène, était d'origine encore plus ancienne. A. D.

A. VASILIEV, *Рублев и Григ. Палама.* Журнал Моск. Патриархии 10 (1960) 33—44. — Est soulignée l'idée palamite de la peinture de Roubliev. M. Ş.

T. VIRSALADZE, *Фрагменты древней фресковой росписи главного Гелатского храма.* Ars Georgica 5 (Тбилиси 1959) 163—204 с илл. Резюме на немецком языке. — Многократно переписывавшиеся фрески главного храма в Гелатском монастыре, восходят к началу XII. в. Автор исследовал фрески южного придела и нартекса, относящиеся к древнейшему периоду: особо интересно изображение вселенских соборов, сопоставленное с другими памятниками в свете работ А. Грабара, дающее основание для датировки первой половиной XII в. Гелатская роспись отразила борьбу церковных партий и имеет большое истоко-художественное, также как иконографическое значение. Изображение вселенских соборов здесь древнейшее из дошедших. A. Bk.

K. WEITZMANN, *The Mandylion and Constantine Porphyrogennetos.* Cahiers archéol. XI (1960) 163—184. — Etude d'une icône bipartite du Mont-Sinaï représentant l'apôtre Thaddée, le roi Abgar et quatre saints. Il devait s'agir, à l'origine, des volets latéraux d'un triptyque dont le panneau central représentait, suivant K. W., la Sainte-Face et quatre autres saints (on pourrait songer aussi bien, il me semble, à une scène de caractère historique). Contrairement à l'opinion de G. et M. Sotiriou, qui ont attribué cette peinture à un artiste d'Edesse de la fin du IXe siècle, K. W. soutient une date postérieure à la translation de la Sainte-Face à Constantinople en 944, et désigne la capitale de Byzance comme lieu probable d'origine. Une indication dans ce sens est offerte notamment par la ressemblance de la représentation du roi Abgar avec les portraits contemporains de Constantin VII Porphyrogénète. A. F.

K. WEITZMANN, *The Survival of Mythological Representations in Early Christian and Byzantine Art and Their Impact on Christian Iconography.* Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 43—68. — A study of the survival of mythological representation in Byzantine art and their influence upon the formation of Christian iconography. P. Ch.

G. A. WELLEN, *Theotokos. Eine ikonographische Abhandlung über das Gottesmutterbild in frühchristlicher Zeit.* Utrecht-Antwerpen 1960, pp. 261, tavv. 48. — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 202—204. E. Fo.

K. WESSEL, *Il mosaico di San Michele in Africisco.* Corsi di cultura sull' arte ravennate

e bizantina VIII (Ravenna 1961) 369—392, 7 ill. — In questo importante studio l'A., cui fu affidato, nel 1951, il restauro del mosaico ravennate di S. Michele in Africisco, ora nel Museo di Stato di Berlino, riassume anzitutto le più recenti vicende di questo importante cimelio dell'arte musiva, databile al 545, precisando quali siano le parti antiche e quali quelle di restauro; passa quindi all'esame stilistico e a quello iconografico. Il mosaico si rivela, nella rappresentazione del Cristo vittorioso, come uno dei più antichi esempi conservati dell'immagine votiva della maestà; stilisticamente è molto più vicino ad opere paleobizantine che ad opere ravennati contemporanee, e anticipa in un certo senso i mosaici delle processioni di S. Apollinare nuovo. Storicamente va riconnesso al trionfo sull' eresia ariana: le due immagini di Cosma e Damiano sono probabilmente un omaggio a Giustiniano, che era particolarmente devoto dei due santi Anargiri. Infine è molto importante la rappresentazione del giudizio finale, senza dubbio contemporanea a quella del Cristo vittorioso. E. Fo.

J. WETTSTEIN, *Sant' Angelo in Formis et la peinture médiévale en Campanie.* Genève 1960, pp. IX, 175 + 28 pl. h.-t. — Etude qui intéresse l'ensemble de l'art dit bénédictin de l'Italie méridionale, et dont nous retiendrons spécialement la troisième partie, consacrée à des manuscrits italo-grecs enluminés à Capoue entre le IXe et le XIe siècle; il convient d'y reconnaitre « le premier chaînon d'une tradition antique profondément marquée par l'Orient ». L'auteur attire, d'autre part, l'attention sur le déferlement violent des influences byzantines au Mont-Cassin, sous le gouvernement de l'abbé Didier, vers 1070. Nous sommes invités à conclure qu'en Campanie « la toute-puissance de l'art byzantin semble avoir empêché pendant longtemps la cristallisation des données indigènes ». Reste à savoir si d'autres spécialistes de l'art roman ne trouveront pas à redire, en face d'une telle hypothèse. A. F.

A. XYNGOPOULOS, *Thessalonique et la peinture macédonienne, 1955.* — Compte-rendu: D. BĂRBULESCU, Mitropolia Olteniei 5/6 (Craiova, 1960) 411—413. M. Ş.

E. Arts mineurs

Š. AMIRANAŠVILI, *Грузинские перегородчатые эмали.* Доклады делегации СССР. XXV международный конгресс востоковедов. Москва 1960, 9 стр. на русском и французском языках. — L'auteur fait une brève analyse des plus remarquables spécimens d'émaux géorgiens, et indique quelques centres de leur production. A. Bk.

A. M. AMMANN, *Ein unbekanntes Elfenbein aus dem XI. Jahrhundert.* Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 415—417, 1 tav. — Segnala un avorio bizantino rappresentante la Vergine con il Bambino, oggi restaurato, ma risalente per la parte più antica al sec. XI, conservato attualmente ad Ommel (comune di Asten) in Olanda. E. Fo.

Catalogue de l'Exposition des tapisseries coptes à la Galerie d'Aubusson, du 27 Mai au 19 Juin 1960. Cahiers de la tapisserie (Juin 1960). — Nombreuses reproductions de monuments inédits, accompagnées de notices par P. DU BOURGUET. A. F.

E. COCHE DE LA FERTÉ, *Section des antiquités chrétiennes, Acquisitions récentes.* La Revue du Louvre et des Musées de France II, 2 (1961) 75—84. — Notamment souvenirs de pèlerinages et représentations de saints stylites, que le Musée du Louvre vient d'acquérir récemment. A. F.

Collection Hélène Stathatos. Les objets byzantins et post-byzantins, pp. 119, tav. LV. — Compte-rendu: A. M. AMMANN, Orient. Christ. Period. XXVI (1960) 462—464. E. Fo.

I. FURLAN, *Osservazioni sull' iconografia del dittico di Murano.* Felix Ravenna, III S., XXXI (1960) 142—151, 4 ill. — Eseguito nel V secolo ad Alessandria d'Egitto, il dittico detto di Murano (Museo nazionale di Ravenna) è ispirato nell' iconografia « ai dettami dell' autorità ecclesiastica in accordo con la linea tenuta dalla Chiesa di Roma » E. Fo.

S. GEORGIEVA, *Кръстове-енколпиони от средновековен Преслав* (Croix-encolpions de la ville médiévale de Prěslav). Studia in honorem acad. D. Dečev. София 1958, pp. 604 à 610. — L'auteur publie une collection de croix-encolpions, trouvées à Prěslav et constate qu'elles ne furent pas importées, mais qu'elles furent fabriquées en Bulgarie. D. D.

Th. KLUGE, *Über eine altgeorgische Stickerei.* Cahiers archéol. XI (1960) 261—262. — Lectures nouvelles de la dédicace d'un *épitaphios* géorgien conservé à l'Institute of Arts de Detroit. A. F.

A. LIPINSKY, *Enkolpia cruciformi orientali in Italia. II. Campania (2). La croce di bronzo nel Museo Provinciale Campano di Capua.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XV (1961) 69—76, 1 tav. (Cf. Byzantinoslavica XXI, 211.) — Descrive la croce di Capua,

rozzo prodotto di ambiente copto-siriaco del sec. VII—VIII, e la ricollega con quella rinvenuta presso Roma, nella chiesa di S. Stefano (Fiano Romano), studiata da G. B. de' Rossi. E. Fo.

A. LIPINSKY, *La Corona Ferrea. Storia. Documenti iconografici e un capitolo della moda della gioielleria tardo-romana.* Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina VII, fasc. II (Ravenna 1960) 191—236, 15 ill. — La Corona Ferrea (Duomo di Monza) fu eseguita quasi certamente in una officina di Costantinopoli. Per l' investitura del re ostrogoto Teodorico questo diadema imperiale, già dimesso dall' uso e depositato nel guardaroba imperiale, venne radicalmente modificato, rimuovendo due lastre delle otto originali, riducendole così a sei. Fin dall' epoca dei conquistatori longobardi venne considerata come simbolo del dominio su « tutta l' Italia ». E. Fo.

A. LIPINSKY, *La « Crux gemmata » e il culto della Santa Croce nei monumenti superstiti e nelle raffigurazioni monumentali.* Corsi di cultura sull' arte ravennate e bizantina VII, fasc. II (Ravenna, 1960) 139—189, 19 ill. — Il medesimo studio è pubblicato in Felix Ravenna, III S., XXX (1960) 5—62 (V. Byzantinoslavica XXII, 186). E. Fo.

Cl. MONDÉSERT, *Inscriptions et objets chrétiens de Syrie et de Palestine.* Syria XXXVII (1960) 116—130. — Monuments (notamment bronzes) antérieurs à la conquête arabe. A. F.

T. V. NIKOLAJEVA, *Серебряные блюда, чаши и лохани в собрании Загорского музея.* Сообщ. Загорского музея-заповедника. Вып. третий (Загорск 1960) 146—168, 16 табл. — После краткого вступления, содержащего общую характеристику собрания и данные о назначении издаваемых предметов, дается каталог серебряных блюд, чаш и лоханей Загорского музея, начиная от конца XV, начала XVI в. до XIX в., в их числе, помимо русских имеются западноевропейские и иранские экземпляры. A. Bk.

N. M. POMERANCEV, *Героическая тема в древнерусской пластике. Из истории русского и западноевропейского искусства.* Москва, 1960, стр, 142—176 с 16 илл. — Центральным объектом исследования является, подвергнутая реставрации в 1953—1957 гг., резная икона архангела Михаила из Покровской церкви села Путятина Сапожковского уезда, хранившаяся в Рязанском музее. Сопоставления с образцами мелкой пластики и живописи, иконографические и стилистические данные, приводят автора к заключению, что этот памятник, отражающий героическую тему в русском искусстве относится к XV веку. A. Bk.

M. M. POSTNIKOVA-LOSEVA, *Новгородская серебряная чаша.* Из истории русского и западноевропейского искусства. Москва 1960, стр 177—184 с 3 илл. — Публикация, хранящегося в Оружейной палате серебряного потира из ризницы Новгородского Юрьева монастыря с изображениями, украшенными эмалью. Чаша потира определяется как новгородская работа первой половины XVI века, а его поддон относится к первой поволине XIV века и сделан в Германии. A. Bk.

J. SCHWARTZ, *Quelques sources antiques d'ivoires carolingiens.* Cahiers archéol. XI (1960) 145—162. A. F.

R. ŠURINOVA, *Коптские ткани.* Москва 1960, стр. 22 с илл. — Популярная брошюра, дающая представление о наиболее выдающихся образцах коптских тканей, хранящихся в Музее изобразительных искусств в Москве. A. Bk.

Ph. VERDIER, *Notes sur trois bijoux d'or byzantins de Walters Art Gallery.* Cahiers archéol. XI (1960) 121—129. — 1. Médaillon en or émaillé portant l'image de la croix entre deux globes. Ce devait être un ornement destiné à être cousu sur un vêtement impérial. La technique rappelle le médaillon de Licinia Eudoxia, au Cabinet des Médailles (vers 450). 2. Feuille d'or ajourée en forme de rectangle au sommet arrondi. Le décor est formé de motifs purement ornementaux, de représentations d'oiseaux et d'une invocation à la Vierge. Date proposée: VIIe ou VIIIe siècle. 3. Languette en or décorée d'un médaillon estampé représentant une Tyché en buste entre deux Victoires. A la partie inférieure de la languette est fixée une capsule, également en or, semée de perles et de cabochons. Il s'agirait d'un ornement, probablement antérieur à la fin du VIe siècle, qui devait être attaché à la couronne d'une impératrice. A. F.

F. Musique

Monumenta Musicae Byzantinae, IV. Contacarium Ashburnhamense ... (V. Byzantinoslavica XX, 392.) — Compte-rendu: B. DI SALVO, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 199—200. E. Fo.

Monumenta musicae Byzantinae, V... (V. Byzantinoslavica XXII, 396.) — Compte-rendu: B. di SALVO, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 201—202. E. Fo.

B. di SALVO, *Gli Asmata nella musica bizantina.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XIV (1960) 145—178. (V. Byzantinoslavica XXII, 188) (continua). E. Fo.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES; RELATIONS AVEC D'AUTRES PAYS

A. Relations (byzantinoslaves) historiques et questions cyrillométhodiennes

R. AITZETMÜLLER, *Das Hexaemeron des Exarchen Ioannes, I.* Graz, 1958, pp. 370. — Compte-rendu: E. DVOŘÁKOVÁ, Byzantinoslavica XXI, 320—325. A. D.

N. BANESCU, *Cîteva studii privitoare la creştinarea ruşilor şi începuturile bisericii ruse* (Quelques études sur la christianisation des Russes et les débuts de l'Eglise russe). Ortodoxia 2 (Bucureşti 1960) 280—287. — L'auteur analyse d'abord les thèses latinistes de N. de Baumgarten, Vl. Mošin et V. Laurent, démontrant la subjectivité de leurs théories sur l'origine latine du baptême russe; il leur oppose les recherches de M. Levčenko (*Byzance.* Paris 1949), Fr. Dvorník (*The Slavs.* Boston 1956) et de D. Obolensky (*Byzantium, Kiewe and Moscow,* Dumbarton Oaks Papers 10 [1957]) qui démontrent l'origine byzantine de ce baptême et récuse l'hypothèse d'une certaine influence ultérieure d'Ochride, admise par M. Priselkov et H. Koch. M. S.

Bizánci-magyar kapcsolatok. Diplomáciai és nemzetközi jogi lexikon. Szerkesztette HAJDU Gyula (Rapports byzantino-hongrois. Lexique de la diplomatie et du droit international, rédigé par Gy. HAJDU). Budapest 1959, pp. 72—73. — Un court sommaire, qui ne manque pas d'erreurs. Gy. M.

Iv. DUJČEV, *Les Slaves et Byzance.* Ét. hist. à l'occasion du XIe Congrès intern. des sciences hist., Stockholm, Août 1960. Sofia 1960, pp. 31—77. — Esquisse de l'histoire des rapports entre les pays slaves et Byzance pendant le Moyen-Age, dans tous les domaines de la vie. I. D.

N. ENGOVATOV, *Древнейшая русская азбука.* Знание — сила (1960) № 11, 5—7. — Exposé populaire de l'hypothèse émise par l'auteur concernant l'alphabet précyrillique russe. B. A. Rybakov et V. I. Janin ont déjà fait l'analyse critique de l'hypothèse d'Engovatov (v. Byzantinoslavica XXII, 385). Comparez aussi M. N. Tichomirov, *Об охране и изучении письменных богатств нашей страны* Вопросы ист. (1961) № 4, 68. A. K.

B. D. GREKOV, *Избранные труды,* т. III. Москва 1960, стр. 526. (Cf. Byzantinoslavica XXI, 212.) — A notre thème se rapportent les articles suivants: *Engels et le problème de la structure familiale chez les Slaves de l'Est* (p. 353—368), *L'histoire du peuple slave ancien et de la Russie ancienne, dans les ouvrages de V. G. Vasilevskij, membre de l'Académie* (p. 449—462), *Un coup porté aux tendances antipatriotiques dans la science historique.* Compte-rendu sur le livre *Ремесло древней Руси* (p 467—470) de B. A. Rybakov, Introduction de l'ouvrage de Z. R. Nejedlý, *L'histoire du peuple tchèque* (p. 471—480), *75e anniversaire de Z. R. Nejedlý* (p. 481—486), *Un historien soviétique éminent (Ja. A. Manandjan)* (p. 487—493). A. K.

F. GRIVEC, *Konstantin und Method, Lehrer der Slaven.* Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1960, pp. 271. — Compte-rendu: S. SAKAČ, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 189—190. E. Fo.

V A. ISTRIN, *О возникновении славяно-русского письма.* Вестник ист. мир. культуры (1960) № 6, 60—83 (резюме на франц. языке). — L'écriture slave se développe sur la base de l'écriture du type des « чрьты и рѣзы », sous l'influence de l'écriture grecque et, plus tard, de l'écriture khazare. Toutes les variantes de l'écriture slave furent évincées par l'alphabet cyrillique, simple et facile, créé par Constantin. A. K.

I. IUFU, *Sbornicul lui Gherman, 1359* (Le Sbornic de Ghermane, 1359). Ortodoxia 2 (Bucureşti 1960) 253—279. Analyse du Sbornik bulgare de Tirnovo de 1359 qui présente, en traduction slave, 44 vies de saints, entre autres celle de S. Parascève d'Epivat d'origine hésychaste, oraisons et quelques apocryphes comme le Protoévangile de Jacob, de Nicodème et autres, traduits du grec. M. Ş.

O. KRÁLÍK, *Privilegium Moraviensis Ecclesie.* Byzantinoslavica XXI, 219—237. A. D.

K. KUEV, *Отново за годината, когато е била съставена славянската азбука* (Erneut zur Frage des Jahres in dem das bulgarische Alphabet erfunden worden ist). Ист. преглед XVI, кн. 3 (1960) 107—113. D. A.

K. KUEV, *Към въпроса за началото на славянската писменост в България* (Zur Frage der Ansätze des slawischen Schrifttums in Bulgarien). Годишник на Софийския Държавен унив. Фил. Фак. 54 (1960) 1—104. — Der Verfasser zieht umfangreiches Material heran, um zu beweisen, daß die alexandrinische Zeitrechnung den mittelalterlichen Schriftstellern gut bekannt war. Im 9. Jh. galt diese Zeitrechnung als die richtigere und genauere und sie hat in seiner Schrift О писменехъ (Über die Buchstaben) auch der bulgarische Schriftsteller Chrabär benützt. Wenn man diese These annimt, ergibt sich daß das slawische Alphabet nicht im Jahre 855 sondern im Jahre 863 erfunden worden ist. So stimmt das Erscheinen des Alphabets mit der Herrschaft des Fürsten Kozel, der im Jahre 861 den Thron bestieg, zusammen. D. A.

V. LAZAREV, *La méthode de collaboration des maîtres byzantins et russes.* Classica et mediaevalia XVII, 1—2 (Copenhagen 1956) 75—90. — Compte-rendu: C. BĂRBULESCO, Studii Teol. 5—6 (Bucureşti 1960) 460—463. M. Ş.

I. I. LJAPUŠKIN, *К вопросу о культурном единстве славян. Исследования по археол. СССР.* Ленинград 1961, стр. 203—209. — Les étapes primaires dans la vie des Slaves (non encore établies d'après les données archéologiques) se déroulèrent en quelque lieu sur le territoire limitrophe des steppes et des forêts, ce qui, évidemment, vu son caractère commun, occasionna la formation de quelques particularités de la culture matérielle des Slaves habitant les zones boisées et des steppes. La répartition des Slaves en Slaves de l'Est, de l'Ouest et du Sud s'effectua plus tard qu'il n'est d'usage de compter — à savoir, au tournant du Ier—IIe m. d. n. è. A. K.

V. S. POKROVSKIJ, *Древнейшее княжество «Славия».* Учен. зап. Саратовск. юрид. инст. IX (1960) 148—186. — Образованию Древнерусского государства предшествовало создание на севере княжества «Славия». Автор бегло затрагивает также вопрос о славяно-византийских связях (стр. 173 сл.). A. K.

St. STANČEV—V. IVANOVA—M. BALAN—P. BOEV, *Надписът на чъргубиля Мостич.* Sofia 1955, pp. 161. — Compte-rendu: E. DVOŘÁKOVÁ, Byzantinoslavica XXI, 130—132. A. D.

Ju. L. ŠČAPOVA, *Некоторые материалы к истории русско-византийских отношений в XI—XII вв.* Виз. Врем. XIX (1961) 60—75, табл. — L'analyse de la composition chimique de la verrerie découverte dans les anciennes villes russes, nous permet de distinguer un petit groupe de verrerie manufacturée d'un procédé autre que celui des anciens verres russes et, quant à la forme et l'ornementation, se rapprochant plus des œuvres d'artisans byzantins. Toutefois elle se distingua par sa composition de la verrerie byzantine proprement dite. L'auteur estime que ces œuvres furent exécutées par des maîtres grecs des XIe—XIIe siècles qui s'établirent à Kiev. La décadence de l'artisanat grec à Kiev survint dans les années 70—80 du XIIe siècle. Les rapports avec Byzance ont exercé une influence favorable sur le développement de l'industrie de la verrerie russe. Cf. aussi Byzantinoslavica XXII, 150. A. K.

M. ŞESAN, *Tradiţiile cirilometodiene şi Vaticanul.* (Les traditions cyrillométhodiennes et le Vatican.) Mitropolia Ardealului 1—3 (Sibiu, 1961) 59—83. — C'est la continuation de la recherche sur: Les Slaves, le christianisme et Rome, qui parut dans Mitropolia Moldovei dès 1961 et s'occupe de l'origine du Cyrillométhodisme et des ses conséquences jusqu'au XIVe siècle. L'auteur présente une critique sérieuse et attentive sur ce problème, qu'il analyse dans les chapîtres suivants: 1° Les traditions cyrillométhodiennes et le Husitisme (59—62); 2° Les traditions et la Contre-réformation papale (63—66); 3° Les traditions et la papauté moderne (66—82) qui concerne les questions suivantes: A. Le problème des textes vieux-slaves (66—69); B. Le problème des Légendes des Frères (69—71), C. Le problème de la cyrillique et glagolite (71—76) où il ajoute sa conclusion concernant l'origine de la cyrillique et de son nom, comme la première (prétendue — n. de A. D.) écriture slave religieuse en majuscules (74 sq.), D. Le problème du rite des textes vieux-slaves (75—79), E. Le problème de la culture slave en face de la culture allemande (79—81) et F. Le problème du paléoslavisme archéologique (81—82). M. Ş.

M. ŞESAN, *Discuţii în jurul vechimei creştinismului cehoslovac.* (Discussion sur l'ancienneté du christianisme tchécoslovaque.) Biserica Ortodoxă Romînă 1/2 (Bucureşti, 1960) 80—81. — L'auteur offre certaines indications bibliographiques sur le problème cyrillo-méthodien, avec son interpretation sur l'origine de la cyrillique (voir Byzantinoslavica XX, 394 et Mitropolia Ardealului 5/6 (Sibiu, 1959) 480) et sur son expansion dans la

région des Carpathes roumains. Il fait aussi valoir les conclusions des auteurs tchèques. M. Ş.

D. TSCHIŽEWSKIJ, *Das Heilige Rußland*. Hamburg 1959, S. 170. — Compte-rendu: Ju. N. ALEXANDROV, История СССР (1961) № 2, 218—223. — Рецензент, в частности, полемизирует с концепцией Ч., видевшего в Древней Руси своего рода идейный вакуум, заполнявшийся идеями византийского, западного, арабского происхождения. A. K.

G. I. ZOIDES, Πατροπαραδότη φιλία. Ἑλλάδα - Ρωσσία. Πολιτικὲς καὶ λογοτεχνικὲς κεδόσεις 1958, pp. 267. — Compte-rendu: S. I. TRAVIN, Вопросы ист. (1960) № 10, 186—187. — Судя по рецензии, З. рассматривает также вопросы славяно-византийских и русско-византийских отношений. A. K.

B. Relations (byzantinoslaves) linguistiques

M. M. KOPYLENKO, *О языке древнего перевода «Истории иудейской войны» Иосифа Флавия*. Виз. Врем. XX (1961) 164—183. — Изучение глагольно-именных фразеологизмов в древнерусском переводе «Истории иудейской войны» Иосифа Флавия. A. K.

A. G. MEDOJEV, *О старинных русских названиях минералов*. Труды инст. геол. наук АН Каз ССР 4 (1961) 139—141. — M. затрагивает также вопрос о заимствованных из греческого русских названиях минералов. A. K.

C. Relations (byzantinoslaves) littéraires

S. N. AZBELEV, *Памятники древнерусской письменности в хранилищах Болгарии*. Ист. архив (1961) № 2, 208—212. A. K.

P. BERKOV, *Начало болгарской литературы и некоторые принципиальные вопросы общей литературной историографии*. Рус. литература (1961) № 1, 221—227. — A propos de l'ouvrage de P. DINEKOV, *Въпросът за началото на българската литература* [Литературен фронт (1960) № 21, 1—2), où l'auteur inclinait à supposer que les inscriptions grecques des souverains bulgares des VIIIe—IXe siècles étaient les plus anciens monuments écrits bulgares. Entre autres questions qu'il convient encore d'étudier, B. se demande (p. 227) si les Byzantins avaient déjà des inscriptions sur pierre aux VIIIe—IXe siècles. A. K.

S. I. KOTKOV, *Из старых южновеликорусских параллелей к лексике «Слова о полку Игореве»*. Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 65—74. — Лексика «Слова о полку Игореве» подкрепляет предположение о том, что родиной этого памятника была Северская земля. A. K.

M. P. KUČERA, *«Плеснеск» «Слова о полку Игореве» и древнерусский город Плеснеск*. Кратк. сообщ. Инст. археол. АН Укр. ССР 9 (1959) 113—116. — «Плеснеск» «Слова о полку Игореве» следует искать не под Киевом, а в верховьях Западного Буга, близ с. Подгорцы. A. K.

D. S. LICHAČEV, *Несколько замечаний по поводу статьи Риккардо Пиккио*. Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 675—678. — Réponse à l'article de R. Picchio, *Prerinascimento esteuropeo e Rinascita slava ortodossa* (Ricerche Slavistiche 6 [1958] 185—199). L. soutient sa thèse de la « praerenaissance » slave aux XIVe—XVe siècles. A. K.

D. S. LICHAČEV, *Литературный этикет древней Руси*. Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 5—16. — Inné au féodalisme, le cérémonial existant dans les relations réciproques des hommes et dans leurs rapports avec Dieu, pénétra aussi l'art et la littérature. Ce cérémonial trouva son expression, en particulier, dans la création de formules verbales définies et de situations traditionnelles; l'idéalisation médiévale est en grande partie subordonnée à l'étiquette littéraire. Basé sur le matériel de la littérature ancienne russe, l'article de L. a son importance aussi pour un byzantinologue. A. K.

G. S. LITVINOVA, *Аннотированный перечень диссертаций, защищенных аспирантами и преподавателями кафедры русской литературы Московского городского педагогического ин-та им. В. П. Потемкина с 1942 по 1960 гг.* Учен. зап. Москов. город. пединст. CVII (1960), Каф. рус. лит., вып. 10, 301—318. — К истории русской литературы XI—XV вв. относятся следующие диссертации: В. И. СТЕЛЛЕЦКИЙ, *Проблема художественного перевода «Слова о полку Игореве»* (1946 г.), И. М. КУДРЯВЦЕВ, *«Угорщина» в памятниках древнерусской литературы* (1948 г.); Н. И. ПРОКОФЬЕВ, *Из истории жанров литературы русского средневековья* (1949 г.) (автор использовал также византийские «видения»): А. С. БОРИСЕВИЧ, *Памятники Московской литературы XIV—начала XV века* (1951 г.) A. K.

Ja. S. LUR'JE, *Литературная и культурно-просветительная деятельность Ефросина в конце XV в.* Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 130—168, илл. — Анализ рукописных сборников русского книгописца конца XV в. Ефросина. В состав этих сборников входили также и отрывки из переводов византийских памятников. A. K.

N. A. MEŠČERSKIJ, *К вопросу о византийско-славянских литературных связях.* Виз. Врем. XVII (1960) 57—69. — M. analyse un récit russe *O Kozarine i o žene jego* (Un Khazar et sa femme) contenu dans le *Ellinskij letopisec* et reflétant certains évènements de la vie à la cour de Byzance du VIIe—début du VIIIe siècle (Kozarin = Justinien II). Il souligne l'influence de la langue populaire grecque sur le lexique des livres russes traduits, influence qui se manifeste par le remplacement des expressions classiques de l'original, au profit de mots de la langue grecque populaire. (D'autre part, est-il juste d'admettre que des termes tels que προέλευσις et χελώνδιον sont courants?). Enfin l'auteur note l'influence de la littérature juive, répandue en Khazarie, sur l'ancienne littérature russe. Dans l'annexe M. publie le récit *Un Khazar et sa femme* d'après le manuscrit BAN, № 33.8.131 (à la p. 60, № 33.8.13) avec des variantes selon l'édition A. N. Popov de la copie du Synode. A. K.

Đ. Sp. RADOJIČIĆ, *Antologija stare srpske književnosti (XI—XVIII veka).* Izbor, prevodi i objašnjenja (Anthologie de la vieille littérature serbe (XIe—XVIIIe siècles). Choix, traductions et commentaires). Beograd 1960, pp. 374. — Un riche choix de textes vieux-serbes, y compris les textes de Duklja, un fragment détaché des Annales de Raguse et d'autres encore, le tout en translitération latine. L'auteur a fait un choix judicieux, examinant, dans tous les cas, si oui ou non le document considéré devait faire partie de l'anthologie. Les textes vont jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. On ne saurait exagérer l'importance des notices de l'auteur pour la compréhension des textes (pp. 309—369). L'anthologie présente également une grande importance pour les études de l'ancienne littérature serbe par rapport à la littérature byzantine. A. D.

D. Sp. RADOJIČIĆ, *Un Byzantin, écrivain serbe: Démétrius Cantacuzène.* Byzantion XXIX—XXX (1959—1960) 77—87. Poète, qui fut peut-être exécuté par les Turcs en 1477, à Constantinople. Toutes ses œuvres sont rédigées en serbe; aucun écrit en grec, mais il a très vraisemblablement traduit de nombreux textes grecs. Ses poésies et ses œuvres en prose sont toutes de caractère religieux. R. G.

N. N. ROZOV, *Рукописная традиция «Слова о законе и благодати».* Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 42—53. A. K.

B. V. SAPUNOV, *«Тисовая кровать Святослава».* Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 323—326. — Материалы к реальному комментарию «Слова о полку Игореве» A. K.

B. V. SAPUNOV, *Всеслав Полоцкий в «Слове о полку Игореве».* Труды отд. древнерус. лит. Инст. рус. лит. XVII (1961) 75—84. A. K.

D. Relations de Byzance avec d'autres pays

T. T. ABAJEVA, *Ранние сведения о торговле Бадахшана.* Изв. АН Уз. ССР, сер. общ. наук (1960) № 6, 45—51 (резюме на узбек. яз.) — Автор мимоходом упоминает о вывозе драгоценных камней из Бадахшана в Византию. A. K.

I. BARNEA, *Un canon imnografic ilustrat* (Un canon hymnographique illustré). Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 55—80. — Il s'agit du manuscrit № 1294 de l'Académie Roumaine, inventorié en 1951, d'après un achat particulier, qui offre un texte grec illustré du canon de pénitence. Mais ce qui importe d'abord, ce sont ses vingt images-miniatures, exécutées avec la minutie du XIe siècle, dont ils datent probablement. L'auteur ajoute comme preuve 4 tableaux en couleurs naturelles, ce qui donne une expression plus réaliste aux reproductions. Celles-ci n'expriment point une atmosphère classique, mais le réalisme dramatique de l'excitation de l'âme en face de la pénitence pratiquée sur le Mont Athos. Pour sa valeur artistique de miniature exceptionnelle, quoique un peu monotone, le manuscrit mérite d'être enregistré dans l'histoire de l'art byzantin. M. Ş.

История Азербайджана, под ред. И. А. ГУСЕЙНОВА, А. С. СУМБАТ-ЗАДЕ, А. Н. ГУЛИЕВА, Е. А. ТОКАРЖЕВСКОГО, *I.* Баку 1958, стр. 423. — В книге бегло затронуты также вопросы византино-закавказских отношений A. K.

A. P. OKLADNIKOV, *Культурно-этнические связи тюркского Прибайкалья VI—X вв. с Западом.* Исслед. по археол. СССР. Ленинград 1961, стр. 167—173, илл. — Сходство

орнамента на венгерских пластинах X в. и нескольких рисунков на горе Манхай (Прибайкалье) свидетельствует о существовании древних связей тюрков Прибайкалья с венграми Лебедии, которую О. локализует между Днепром и Доном. A. K.

M. ŞESAN, *Din relaţiile bisericeşti romîno-bizantine vechi.* (Sur les anciennes rélations byzantino-roumaines.) Mitropolia Banatului 7/12 (Timişoara, 1960) 113—120. — L'auteur souligne les traits principaux des relations entre les Valaques et les Byzantins jusqu'en 1453. Il mentionne d'abord le fait qu'aucun prince, voyévode ou chef valaque-roumain n'est pas venu à Byzance pour faire l'hommage à l'empereur et pour cela, Byzance n'éprouva presque jusqu'au XIVe siècle point d'intérêt envers les peuples valaques de la région du Danube et des Carpathes, qui étaient nommés par Byzance parmi les autres populations, comme Ausones, Alans, Tauroscythes, Myses, Vlaques, Celtes, Goths, Daces, Gepids, Slaves, Coumans, etc. C'était seulement l'Eglise de Constantinople qui s'intéressait à ces Roumains de la « culture de Dridu », dès les IXe et Xe siècles, découverts par de récentes recherches archéologiques. Dans ce cadre, elle organise d'abord, au XIe siècle, la Métropole de Keltzène, près de Galaţi sur le Bas-Danube d'aujourd'hui, puis celle de Vitzina et enfin, les métropoles roumaines propres du XIVe siècle. M. Ş.

C. TOUMANOFF, *Introduction to Christian Caucasian History: The Formative Centuries (IVth—VIIIth).* Traditio 15 (1959) 1—107. — A study of the penetration of Christianity into Armenia and Georgia. P. Ch.

K. V. TREVER, *Очерки по истории и культуре Кавказской Албании IV в. до н. э. — VII в. н. э.* Москва-Ленинград 1959, стр. 392, илл. — A la byzantinologie se rapporte la partie intitulée « L'Albanie aux IVe—VIIe siècles » (p. 178—334). Selon T., en Albanie, aux IVe—VIIe siècles des relations féodales coexistèrent avec l'ordre primitif et communal qui n'était pas encore vieilli dans les régions éloignées des montagnes. Mais les données insuffisantes qu'elle rapporte du servage des paysans ne nous permettent pas de définir le caractère de sujétion de la population rurale (p. 185): il n'est pas exlu qu'il s'agisse là d'une sujétion du type hellénistique (et même d'avant l'époque hellénistique). En tout cas, on ne peut rattacher au féodalisme naissant des informations selon lesquelles des dizaines de milliers de paysans étaient sujets de la « noblesse d'origine ». T. avoue aussi (p. 186) ne pas avoir trouvé dans les sources de témoignage de la hiérarchie féodale. L'auteur fait un exposé détaillé de l'histoire politique de l'Albanie du Caucase, en analysant les relations entretenues par celle-ci avec Byzance (à la page 246 il faut corriger la date d'avènement au trône de Constans II: année 642 au lieu de l'année 641). T. s'occupe (p. 246) de la correspondance entre Constans II et le gouverneur de l'Albanie Djivancher (omis par Dölger, *Regesten* 1, S. 26—27). Elle décrit soigneusement (surtout d'après des données archéologiques) les villes albanaises aux IVe—VIIe siècles; les mœurs, les croyances (y compris le christianisme) et la culture des Albanais. — Comptes-rendus: V. V. STRUVE, Вестник древн. ист. (1960) № 3, 174—183; V. A. BELJAVSKIJ, *ibid.*, 183—187; N. Ju. LOMOURI, *ibid.*, 187—191; Lomouri, en particulier, se rapportant à l'historiographie géorgienne, conteste une citation par T. de la date traditionnelle de la prise de Tbilisi (628) par les Khazars. A. K.

K. V. TREVER, *К вопросу о культуре Кавказской Албании.* XXV Международ. конгресс востоковед. Докл. делегации СССР. Москва 1960, стр. 11. — Краткие выводы из монографии автора. К нашей теме относится последний период — IV—VII вв. (стр. 7—10). A. K.

R. M. VAIDOV, *Мингечаур в III—VIII вв. (по материалам археологических раскопок)* Баку 1961, стр. 160 + XVIII табл. (На азерб. языке с рус. резюме). — I гл.: проблемы стратиграфии и общая характеристика раскопок памятников Мингечаура (Азербайджан) III—VIII вв. 2 гл.: хозяйственная деятельность населения раннесредневекового Мингечаура (бегло затроиут вопрос о торговых связях с Византией — стр. 90) 3 гл.: памятники, связанные с распространением христианства — храмы IV—VIII вв., христианские погребения двух групп (V—VI и VI—IX вв.), эпиграфические памятники A. K.

XI. VARIA

G. L. HUXLEY, *Anthemius of Tralles. A Study in Later Greek Geometry* (Greek, Roman, and Byzantine Monographs, Number 1). Cambridge, Massachusetts 1959, pp. 62. — The text with an English translation and notes of the mathematical work of Anthemius of Tralles. P. Ch.

O. NEUGEBAUER, *Studies in Byzantine Astronomical Terminology.* (Transactions of the American Philosophical Society, vol. 50, pt. 2.) Philadelphia, The Am. Philos. Soc. 1960, pp. 45. — A listing with a definition in English of Byzantine astronomical terms.
P. Ch.

T. WASILEWSKI, *Świat mody w przeszłości* (La mode dans le passé). Mówią Wieki, 1959, № 3, 42—43. — Une brève notice sur la mode byzantine. Au début, on remarque les influences romaines; au VIe siècle c'est la mode persane qui s'introduit. Les plus grands changements sont à noter à partir du Xe siècle. La notice est munie d'illustrations, menues mais soignées. Petite étude de vulgarisation, comprise dans le cycle « La mode dans le passé ».
Kap.

Byzantinoslavica č. 1, ročník XXIII. Vydává Slovanský ústav Československé akademie věd, Valentinská 1, Praha 1 v Nakladatelství ČSAV, Vodičkova 40, Praha 1, Nové Město. — Rozšiřuje Poštovní novinová služba, objednávky a předplatné přijímá Poštovní novinový úřad — ústřední administrace PNS, Jindřišská 14, Praha 1. Lze také objednat u každého poštovního úřadu nebo doručovatele. — Tiskne Knihtisk 1, n. p., Praha 1, Karmelitská ul.
Vychází dvakrát ročně, předplatné 50,— Kčs, US $ 5,30; £ Stg 1,17,10.
© Copyright by Nakladatelství Československé akademie věd 1962.
Cena 25,— Kčs.

R. GUILLAND / PARIS

ÉTUDES SUR L'HIPPODROME DE BYZANCE

A propos du chapitre 69 du Livre I du Livre des Cérémonies Les Courses à Byzance

I.

Byzance avait hérité de Rome la passion des courses de chars et des exercices hippiques. Dans la Nouvelle Rome, plus encore que dans l'ancienne, l'hippomanie sévissait dans toutes les classes de la société, ainsi qu'en témoigne plus d'une anecdote, contée par les chroniqueurs. Le césar Gallus, cousin de Constance II (337—361), passant par Constantinople, donna des courses et couronna de sa main le cocher Corax.[1] Les empereurs, non contents de se livrer à leur sport favori dans les hippodromes privés du Grand Palais, s'exhibaient en public dans l'arène, heureux de recueillir les applaudissements populaires.

Théophile (829—842) courut en personne, sous l'écharpe du Bleu, salué « incomparable factionnaire » par la foule en délire.[2] Michel III (842—867) apparaît dans l'Histoire comme une sorte d'hénioque couronné. Ce prince, plutôt que de renoncer à une course dans laquelle il devait figurer comme cocher Bleu, ordonna d'éteindre les phares, annonçant une incursion des Arabes sur le territoire de l'Empire.[3] Les sources historiques[4] abondent en détails curieux sur la folie hippique de Michel III, dont le Continuateur de Théophane déclare qu'il était « terriblement épris des courses de l'Hippodrome », δεινὸς ἐραστὴς ἱπποδρομίας.[5] L'impérial cocher eut le linceul, qu'il méritait: une couverture de cheval.[6]

Sans descendre personnellement dans l'arène, de nombreux empereurs manifestaient un goût immodéré pour les courses, les exercices hippiques et les chevaux. C'est, vraisemblablement, à ce penchant que Constantin V (740—775) dut son surnom de « Copronyme » ou de « Cavallin ».[7] Constantin VIII (1025—1028) s'intéressait plus que tout autre aux spectacles de l'Hippodrome.[8] Les empereurs présidaient, du reste, en personne aux courses et en suivaient avec passion les péripéties. Glykas[9] rapporte qu'un saint moine demeura muet d'admiration, quand il apprit que l'empereur Théodose Ier le Grand (379—395), lorsqu'il siégeait au Kathisma les jours de

---

[1] Amm. Marc. XIV, 11.
[2] Th. Cont. 798—799; Leo Gram. 21.
[3] Th. Cont. 198, Cer. App. 493.
[4] Th. Cont. 173, 243, 816; Glycas 542; Genesios 102; Zonaras III, 397.
[5] Th. Cont. 173.
[6] Th. Cont. 686, 838.
[7] A. Lombard, *Constantin V, empereur des Romains*. Paris, 1902, 12—13.
[8] Glycas 579; Cedr. 480.
[9] Glycas 485.

courses, évitait de jeter les yeux sur l'arène, par esprit de mortification. Un pareil détachement des pompes de ce monde était évidemment exceptionnel.

Plusieurs chapitres du Livre des Cérémonies[10] sont consacrés aux courses; les moindres détails sont consignés avec complaisance. Rien de ce qui touchait aux choses de l'Hippodrome ne pouvait être indifférent aux souverains, qui veillaient avec un soin jaloux sur l'organisation du spectacle et sur la décoration de l'Hippodrome.[11] L'empereur Alexandre (912—913) alla même jusqu'à emprunter aux églises des tentures précieuses et des objets d'art pour en orner l'Hippodrome.[12] En principe, le clergé s'abstenait de fréquenter l'Hippodrome,[13] mais il est probable que certains prélats ne se faisaient pas faute d'assister aux courses, dissimulés dans quelque loge grillée du Kathisma. Le patriarche Théophylacte ne devait pas se montrer bien sévère sur ces infractions aux coutumes, car il nourrissait dans ses superbes écuries voisines de Sainte-Sophie un nombre élevé de chevaux et il interrompait le service divin pour rendre visite à sa jument favorite, prête à mettre bas.[14] Cet étrange prélat mourut, du reste, d'un accident de cheval.

Toute la noblesse byzantine était férue de courses et les plus grands seigneurs étaient fiers de descendre dans l'arène et d'y disputer la palme à l'empereur.[15] Les factions recrutaient leurs plus fervents adhérents dans les hautes classes de la société; les démarques étaient parfois choisis dans la famille impériale même. Ainsi, le patrice Hypace, neveu d'Anastase Ier (491—518) et rival de Justinien Ier, était démarque des Bleus.[16] La victoire ou la défaite d'un hénioque favori excitaient les mêmes enthousiasmes et les mêmes déceptions dans les tribunes aristocratiques du Kathisma que sur les humbles gradins de l'Hippodrome. L'extraordinaire engoûment du peuple pour les luttes de l'arène est un fait notoire; les Byzantins, dit Léon Diacre,[17] aiment les spectacles, φιλοθεάμονες. Les deux anecdotes suivan-

---

[10] Cer. I, 68; I, 69; I, 70; I, 71; I, 72; I, 73.

[11] *Cer.* II, 15, 588—589. Les maîtrises de Ste Sophie et des Sts Apôtres étaient admises dans les dèmes, à titre exceptionnel vraisemblablement. Les chantres, il est vrai, ne semblent pas avoir été soumis à des règles bien sévères.

[12] Th. Cont. 379.

[13] Selon Rambaud, p. 39, « le patriarche et son clergé avaient leur place marquée dans l'Hippodrome, comme les flamines et les vestales au Circus Maximus ». Cette assertion est fort suspecte. La présence du patriarche au Cathisma n'est signalée que dans des cas exceptionnels, comme celui du couronnement d'un empereur (Cer. I, 92, 418; I, 94, 431). Aucun texte ne permet de supposer que le clergé assistât officiellement aux spectacles de l'Hippodrome. Les protestations des Pères contre la licence de l'Hippodrome sont significatives.

[14] Th. Cont. 444, 449; *Cedr.* II, 332—333; Glycas 562—563.

[15] Th. Cont. 172, 198.

[16] Preger, *Script. orig.* CP. I, 75.

[17] Léon Diacre 61.

tes sont significatives à cet égard. Lors de la reconstruction de Sainte-Sophie, Justinien Ier (527—565), ayant voulu acheter la maison de l'ostiaire Antiochus, ce dernier refusa net. Le préfet de la Ville fit alors jeter en prison le propriétaire récalcitrant, un jour de courses. Plutôt que de renoncer au spectacle, le malheureux Antiochus consentit à tout.[18] — Un simple artisan, nommé Xénophon, accepta de vendre sa maison à l'empereur, mais à la condition que, les jours de courses, les quatre hénioques viendraient lui faire la révérence dans l'Hippodrome.[19] Les transports de joie avec lesquels les factions accueillaient le succès de leurs hénioques prouvent l'importance qu'elles attachaient à cette victoire. Chaque faction semblait persuadée que le triomphe de ses couleurs présageait pour l'Empire une ère heureuse de prospérité.[20]

Les orateurs sacrés et profanes empruntaient à l'Hippodrome leurs métaphores et comparaisons, sûrs d'être compris de l'auditoire. St. Jean Chrysostome[21] appelle les prophètes les « hénioques de la Vérité », ἡνιόχο τῆς ἀληθείας et déclare que le char de Dieu est attelé non de quatre chevaux, mais de millers d'âmes; les Apôtres sont les chevaux de Dieu; dans le char de Dieu, les chevaux portent le frein de la piété. Dans son *sermon sur le Cirque*,[22] le grand orateur ne se lasse pas de comparer l'Eglise avec l'Hippodrome. — L'Eglise est un Hippodrome, τὸ τῆς Ἐκκλησίας ἱπποδρόμιον, mais un Hippodrome spirituel, στάδιον πνευματικόν, où se court la course pour le Ciel, δρόμος οὐράνιος. L'Evangile est un char de quatre chevaux blancs: les chevaux de trait, ζυγαῖοι, sont la Lumière et l'Immortalité; les chevaux de volée, ἀκροτῆρες, sont la Justice et la Véhité. Le char du Diable a des chevaux noirs; ses chevaux de trait sont l'Enfer et la Mort, ses chevaux de volée, les Ténèbres et la Perdition. Le diacre, ouvrant l'Evangile, est comparé au mapparios, donnant le signal du départ. Saint Jean Chrysostome[23] rapproche les récompenses célestes, τὰ ἔπαθλα, des récompenses distribuées par l'empereur aux hénioques vainqueurs.

Les auteurs profanes imitent les Pères de l'Eglise; les courses leur fournissent une ample moisson d'images et d'effets de style. Georges Pisidès, dans son Héracliade[24] montre Héraclius disputant la palme des courses à Chosroès dans l'Hippodrome du monde, sous les regards des hommes et, vainqueur, recevant du Souverain Juge la récompense de ses exploits.

Les Pères de l'Eglise grecque n'ont pas cessé, cependant, de se montrer hostiles aux spectacles de l'Hippodrome. Saint Jean Chrysostome appelle

---

[18] Preger, *op. cit.* I, 79; Glycas 496.
[19] Preger, op. cit. I, 80.
[20] *Cer.* I, 69, 322.
[21] St. Jean Chrys., ed. Gaume VIII, 854.
[22] St. Jean Chrys., ed. Gaume VIII, 721—722.
[23] St. Jean Chrys., ed. Gaume VII, 623.
[24] G. Pisidès, *Heracl.* I, 201—220.

l'Hippodrome un Satanodrome, σατανοδρόμον[25] et qualifie les jeux de l'Hippodrome, de « pompe diabolique », πομπὴ διαβολική[26] et de «spectacle satanique », σατανικὴ θεωρία.[27] Il stigmatise, en maints passages, la funeste passion du peuple pour les divertissements de l'Hippodrome[28] et menace d'anathème ceux qui fréquentent ce lieu maudit.[29] Ces invectives répétées restèrent vaines et le peuple continua à déserter les églises les jours de courses, Au surplus, c'est moins contre les courses mêmes que fulminaient les Pères de l'Eglise que contre les exhibitions licencieuses et les représentations immorales, données par les mimes pendant les intermèdes.

Que les luttes de l'arène aient eu un immense attrait pour les Byzantins, depuis l'empereur jusqu'au plus humble des citoyens, il serait puéril de le nier. Mais cet engoûment d'un peuple pour un sport en quelque sorte national, ne saurait retenir trop longtemps l'attention. L'histoire de Byzance ne se confond pas avec l'histoire de l'Hippodrome.

Les factions étaient à la fois des sociétés de courses, des associations politiques et des milices urbaines. Elles ont déjà été étudiées sous ce triple aspect; il n'y a pas lieu d'insister.[30] Pour considérable qu'elle soit, l'influence politique des factions ne doit pas être exagérée. Cette influence, d'ailleurs, alla en déclinant. Aux VIII^0 et IX^0 siècles, elle était déjà bien réduite; au Xe siècle, elle apparaît comme à peu près nulle. A cette époque, les factions ne sont plus guère que des sociétés hippiques, jouissant de certains privilèges, sans doute, mais pas assez puissantes pour exercer une pression sur le gouvernement. Leurs affiliés, les plus jeunes et les plus robustes, formaient une milice urbaine, une sorte de vague garde nationale, dont la principale obligation consistait à fournir des piquets d'honneur à l'empereur, lorsqu'il parcourait le ville. A la haute époque, la rivalité des factions avait créé des troubles graves et provoqué de sanglantes émeutes. Plus tard, cette rivalité, tout en restant vivace, cessa d'être dangereuse pour la tranquillité publique.

Tant que les factions jouèrent un rôle politique, les empereurs recherchèrent leur appui. Généralement, ils s'adressèrent aux Bleus, qui représentaient l'élément conservateur et traditionnaliste; assez souvent, cependant, ils inclinèrent pour des raisons personnelles du côté des Verts, plus hardis et d'opinions plus avancées. Théodose II (408—450) prit parti pour

---

[25] St. Jean Chrys., ed. Gaume VIII, 721.
[26] St. Jean Chrys., op. *cit.*, II, 776.
[27] St. Jean Chrys., *op. cit.*, I, 968, 969, 970, 971.
[28] St. Jean Chrys., *op. cit.*, I, 613; VIII, 392.
[29] St. Jean Chrys., op. *cit.*, IV, 889; VI, 326.
[30] A. Rambaud, *De Byzantino Hippodromo et circensibus factionibus*. Paris, 1870. Sur les factions de l'Hippodrome, voir: L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*. Paris, 1949, p. 195—202.

les Verts,[31] Marcien pour les Bleus,[32] Léon I pour les Verts,[32a] Zénon pour les Verts,[33] Anastase I pour les Rouges, qui étaient la section urbaine des Verts.[34] Justin I resta neutre, semble-t-il, ne favorisant ni les Bleus ni les Verts.[34a] Justinien I afficha une excessive partialité en faveur des Bleus.[35] Justin II semble, comme Justin I, être resté neutre;[35a] Tibère II agit de même.[35b] Maurice se montra favorable aux Bleus[36] et fut soutenu par eux; Phokas rallia à sa cause les Verts,[37] qui le portèrent au trône, puis l'abandonnèrent pour acclamer Héraclius.[38] Dans la suite, les sources ne prennent plus le soin d'indiquer les préférences des empereurs. Toutefois ces derniers semblent avoir presque toujours eu une préférence pour les Bleus: les empereurs Théophile et Michel III coururent sous les couleurs du Bleu.[39] Cette absence de renseignements semble prouver que l'influence politique des factions commençait déjà à décliner.

Le Livre des Cérémonies prévoit d'une façon générale le cas où les Bleus avaient la prééminence, c'est à dire, l'hypothèse la plus favorable. Cette prééminence, προτίμησις[40] donnait à la faction le droit d'acclamer l'empereur la première et lui conférait certains menus avantages et certaines prérogatives. Il est, d'ailleurs, évident que la faveur impériale trouvait le moyen de se manifester officieusement de mille façons. L'extrême partialité de divers empereurs, entre autres de Justinien Ier, pour la faction favorite, exaspérait encore les haines et les rivalités.

Bien avant le Xe siècle, les souverains se montrèrent plus circonspects et les factions, traitées avec plus de justice et d'équité, s'apaisèrent. Si la victoire du Bleu ou du Vert mettait encore l'Hippodrome en effervescence, le tumulte ne dépassait guère l'arène. Les factions n'étaient de plus en plus que des sociétés hippiques. Comme telles, leur principal devoir était de préparer les courses et d'en assurer la célébration avec tout le cérémonial requis. A cet effet, les factions avaient à leur service un grand nombre d'employés spéciaux et d'artisans, dont il est fait mention dans le Livre des Cérémonies.[41] Les factions n'avaient naturellement pas le droit

---

31 Malalas 351: ἔχαιρε τῷ Πρασίνῳ, cf. A. Rambaud, *op. cit.*, 39—40.
32 Malalas 368. Chr. Pasc. 592. Cf. A. Rambaud, *op. cit.*, 40.
32a A. Rambaud, *op. cit.*, 40.
33 Malalas 379. Cf. A. Rambaud, *op. cit.*, 40—41.
34 Malalas 393. Cf. A. Rambaud, *op. cit.*, 41—42.
34a A. Rambaud, *op. cit.*, 44, où l'on trouvera les références, n. 1.
35 Malalas 425; Procope, *Hist. arc.*, passim. Cf. A. Rambaud, *op. cit.*, 44—58.
35a A. Rambaud, *op. cit.*, 58—59.
35b A. Rambaud, *op. cit.*, 59.
36 Th. Simocatta 327, 335. Cf. A. Rambaud, *op. cit.*, 59—61.
37 Th. Simocatta 327, 332, 333, 335. Cf. A. Rambaud, *op. cit.*, 61—64.
38 Niceph. de CP. 4. Cf. Jean d'Antioche (Müller, *Fragm. Hist. gr. V*, 38).
39 Th. Cont. 798 et 198.
40 *Cer.* I, 69, 313, 316, 317, 326. Cf. Reiske, *Comm.* 318, 319, 322.
41 *Cer.* II, 55, 798—799.

de s'immiscer dans la police intérieure de l'Hippodrome, qui semble avoir été confiée au préposite. De nombreux agents, courriers, licteurs, etc. étaient chargés de maintenir l'ordre, aidés par des détachements des tagmata.[42] Des fonctionnaires impériaux étaient également chargés de diverses missions dans l'Hippodrome : l'actuaire et ses courriers servaient d'agents de liaison entre l'empereur et les factions, le mapparios et le tessèraire avaient un rôle spécial.[43] Enfin, une foule de bas employés étaient attachés à l'Hippodrome à divers titres: distributeurs de coussins, de bancs, de sièges, préposés au vestiaire, placeurs, etc.[44]

Il y avait deux factions: celle des Bleus, οἱ Βενέτοι et celle des Verts, οἱ Πρασίνοι. Mais chaque faction était divisée en deux sections.[45] Faction Bleue: Ière Section: celle des Bleus de Péra (ὁ περατικὸς δήμος; τὸ περατικὸν μέρος τῶν Βενέτων; 2ème Section: celle des Bleus de la Ville, τὸ πολιτικὸν μέρος τῶν Βενέτων. — Faction Verte: Ière Section: celle des Verts de Péra, τὸ περατικὸν μέρος τῶν Πρασίνων; 2ème Section, celle des Verts de la Ville, τὸ πολιτικὸν μέρος τῶν Πρασίνων.[46]

L'identité des Bleus de la Ville avec les Blancs, οἱ Λευκοί. ὁ δήμος τοῦ Λευκοῦ et des Verts avec les Rouges, οἱ Ῥουσίοι, ὁ δήμος τοῦ Ῥουσίου,[47] reconnue par Rambaud[48] est hors de doute. Le Livre des Cérémonies, récapitulant les réceptions faites par les Bleus et les Verts de la Ville, les attribue, en effet, aux Blancs et aux Rouges.[49] Le Livre des Cérémonies[50] oppose, d'ailleurs, indifféremment aux Bleus et aux Verts de Péra tantôt les Bleus et les Verts de la Ville, tantôt lesBlancs et les Rouges. Lorsque le Livre des Cérémonies[51] oppose, sans spécifier autrement, les Bleus et les Verts aux Blancs et aux Rouges, il entend désigner, sous l'appellation de Bleus et de Verts, les Bleus et les Verts de Péra. De même, lorsque le Livre Cérémonies[52] oppose des Bleus et les Verts de Péra aux Verts, sans

---

[42] *Cer.* I, 72, 363.

[43] *Cer.* II, 55, 804. Cf. A. Rambaud, *op. cit., 85—105.*

[44] *Cer.* II, 55, passim. Cf. A. Rambaud, *op. cit.,* 102—105.

[45] Lorsqu'on parle des 4 factions (Bleus, Verts, Blancs, Rouges), τὰ τέσσαρα μέρη (Malalas 386), il est entendu qu'il s'agit des 4 sections. *Le Livre des Cérémonies* ne mentionne que deux factions. *Cer.* I, 1, 12; I, 69, 331, 336; I, 70, 71, 352; I, 73, 367; I, 78, 374; I, 81, 379; I, 82, 380; I, 96, 438, 439; I, 97, 441; App. 500, 501; II, 19, 611; II, 15, 590; II, 21, 617; II, 22, 619; II. 31, 631.

[46] *Cer.* I, 17, passim.

[47] *Cer.* I, 1, 32; I, 17, 108 etc.

[48] Rambaud, op. cit., 85—86.

[49] *Cer.* 1, 17, 108.

[50] *Cer.* I, 1, 32; I, 17. 106.

[51] *Cer.* II, 15, 588—589. Le domestique des Noumera, remplaçant le domestique des Scholes, siège dans le dème du Bleu et le domestique des Murs, remplaçant le domestique des Excubiteurs, siège dans le dème du Vert.

[52] *Cer.* I, 66, 301.

[53] *Cer.* II, 35, 633. Il s'agit d'une cérémonie identique à celle du chapitre 66 du *Livre* I.

autre indication, ces derniers sont incontestablement les Bleus et les Verts de la Ville,[53] c'est-à-dire, les Blancs etl es Rouges.

Les Bleus et les Verts de Péra, recrutés de l'autre côté de la Corne d'Or et du Détroit, à Péra, à Galata, à Chalcédoine, étaient beaucoup plus nombreux et, sans doute aussi, plus turbulents que les Bleus et les Verts urbains (Blancs et Rouges), pris dans un milieu moins mêlé. Les premiers occupaient dans l'Hippodrome de vastes tribunes, οἱ μεγάλοι δήμοι[54]. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'on les désigne sous le nom de *factions majeures,* en réservant aux Blancs et aux Rouges l'appellation de *factions mineures.*

En tant que milices ou garde nationale, les factions étaient rattachées aux *tagmata.* Sous le nom de dèmocrate des Bleus, le Domestique des Scholes commandait les Bleus de Péra, alors que le Domestique des Excubiteurs, sous le nom de Dèmocrate des Verts, commandait les Verts de Péra.[55] Les Blancs et les Rouges restaient sous le commandement de leurs dèmarques respectifs.[56] Dans l'Hippodrome, les Domestiques des Scholes et des Excubiteurs siégeaient dans les dèmes des Bleus et des Verts de Péra, en leur qualité de Dèmocrates et surveillaient leurs sections, tandis que les Dèmarques siégeaient dans les dèmes des Blancs et des Rouges ayant sous leurs yeux les sections mineures.[57]

Quoi qu'il en soit, les Dèmarques étaient incontestablement les véritables chefs politiques des factions, dans leur ensemble. Il n'y avait qu'un seul dèmarque des Bleus, chargé de la direction des deux sections de la faction Bleue, de même qu'il n'y avait qu'un seul Dèmarque des Verts, exerçant la même autorité sur les deux sections de sa faction. Les Dèmarques étaient nommés par l'empereur;[58] ils figuraient dans la hiérarchie des grands officiers de la Couronne et, comme tels, ils pouvaient aspirer aux titres les plus éclatants.[59]

Bien que divisée en deux sections, chaque faction avait une administration et une organisation uniques[60] et des intérêts identiques. Sans doute, les Bleus et les Blancs avaient dans l'Hippodrome deux tribunes distinctes, mais ces tribunes étaient voisines. Lorsque ceux qui les occupaient devaient aller saluer l'empereur devant le Kathisma, ils descendaient ensemble et se rejoignaient dans l'arène pour ne former qu'un seul cortège. Il en était de même pour les Verts et les Rouges.[61] Bien que courant sous

[54] *Cer.* II, 15, 589. Cf. *Cer.* I, 69, 319. οἱ τῶν μεγάλων δήμων...οἱ μικροὶ δήμοι.
[55] *Cer.* II, 15, 589—590. Cf. *Cer.* I, 1, 32; I, 8, 55; I, 17, 106—107 et passim.
[56] Cf. note précédente.
[57] *Cer.* II, 15, 589; cf. *Cer.* I, 68, 305.
[58] *Cer.* I, 55, 269—270.
[59] *Cer.* II, 52, 729.
[60] *Cer.* II, 52, 720; II, 55, 798.
[61] *Cer.* I, 69, 324.

des couleurs différentes, les Bleus et les Blancs se considéraient si peu comme adversaires que la victoire des uns ou des autres était saluée comme une victoire commune pour tous. Il en était de même pour les Verts et les Rouges. A l'Hippodrome, l'union des Bleus et des Blancs d'une part, des Verts et des Rouges de l'autre, est absolue. Il suffit de parcourir les chapitres du Livre des Cérémonies, relatifs aux courses, pour s'en rendre compte. Entre les deux sections d'une même faction, il n'y a pas seulement association, il y a communauté d'intérêts. En dehors de l'Hippodrome, l'accord entre Bleus et Blancs, comme entre Verts et Rouges, est également complet. L'Histoire ne relève pas de dissentiments entre les sections d'une même faction; en tout temps et en toute circonstance, chaque faction dans son ensemble fait bloc. Il y a lieu de remarquer que dans tous les évènements, où les factions jouèrent un rôle, les chroniqueurs ne font jamais allusion qu'aux Bleus et aux Verts.

Les textes nous ont laissé quelques renseignements sur le *costume* des factions. Le Domestique des Scholes, agissant en qualité de Dèmocrate des Bleus, revêtait la chlamyde bleue et or, de même que le Domestique des Excubiteurs, agissant en qualité de Dèmocrate des Verts, revêtait la chlamyde verte et or, « à l'instar de sa faction ».[62] Le Dèmarque des Bleus portait la chlamyde bleue et le Dèmarque des Verts la chlamyde verte.[63] Lorsque les Domestiques des Noumera et des Murs remplaçaient auprès des factions les Domestiques des Scholes et des Excubiteurs, ils leur empruntaient leurs chlamydes.[64] En tenue de gala, les Dèmarques portaient la chlamyde bleue et pourpre ou verte et pourpre.[65] Ce costume n'était pas, d'ailleurs, leur propriété, mais appartenait au vestiaire impérial. Dans les grandes circonstances, les Dèmarques portaient le sagion pourpre[66] et leurs subordonnés le scaramange et le sagion.[67]

Les dignitaires des factions portaient la tunique courte, s'arrêtant aux genoux, καμίσια et la chlamyde.[68] Les tribuns et vicaires officiers des corps des Noumera et des Murs, en leur qualité de chefs militaires éventuels des factions, portaient en certaines circonstances des tuniques bleues et blanches ou vertes et rouges, chamarrées d'or, à manches courtes.[69] Les simples

---

[62] *Cer.* I, 17, 105.
[63] *Cer.* I, 17, 106.
[64] *Cer.* II, 15, 588—589.
[65] *Cer.* I, 55, 271.
[66] *Cer.* II, 15, 590; cf. App. 501.
[67] *Cer.* I, 55, 270—271.
[68] App. 501; cf. Du Cange, *Gloss.* s. v. et Reiske 554.
[69] *Cer.* I, 65, 294—296. Il s'agit très vraisemblablement d'applications de dentelles d'or et non de pourpoints à crevés, comme le supposent A. Rambaud (*Et. sur l'histoire Byzantine,* Paris, 1922. *Le sport et l'Hippodrome à Constantinople,* p. 16 et 17) et Reiske 304, ni de tuniques à raies (Reiske, 687, διακοπταὶ).

miliciens portaient la tunique courte, καμίσια et tenaient à la main un mouchoir, ἐγχείρια.[70] Parfois, au lieu de mouchoir, ils tenaient à la main une canne surmontée d'un croissant, φεγγία.[71] Procope de Césarée[72] donne quelques renseignements sur le costume des factions. Les miliciens portaient une tunique courte, ἐπωμίς, à manches serrées aux poignets et fortement bouffante aux épaules et la culotte, ἀναξύριδες ; ils étaient chaussés de forts souliers, ὑποδήματα. Ils laissaient croître la barbe et leurs cheveux, courts par devant, étaient très longs en arrière. Ils portaient généralement des armes cachées sous leurs vêtements. Sous Tibère II (578—582), les membres des factions étalèrent un grand luxe de vêtements. Ils étaient vêtus de robes, στολαί, à larges bordures de pourpre et de chlamydes somptueuses. L'empereur leur interdit de porter à leurs vêtements des bordures de pourpre de plus de deux doigts de largeur.[73] Par contre, au Xe siècle, Liutprand[74] se moque des miliciens des factions misérablement vêtus et marchant pieds nus, n'ayant pour arme qu'un minuscule bouclier et une mauvaise pique. En bref, les miliciens portaient un costume aux couleurs de leur faction respective. Ce costume était composé d'une tunique ou robe courte, généralement à manches et d'un manteau. Selon les époques, les vêtements portaient des noms différents. La chlamyde et le sagion faisaient l'office de manteau, la stole, la blouse, καμίσια, et peut-être aussi le scaramange rentraient dans la catégorie des tuniques ou vêtements de dessus.

II.

Les cochers de l'Hippodrome

Dans le Livre des Cérémonies, le mot ἡνιόχος est très souvent employé pour désigner d'une manière générale les cochers de l'Hippodrome, sans distinction de classes et de rangs. C'est ainsi que le règlement à l'usage des hénioques[75] s'adresse, sauf indication contraire, à l'ensemble des cochers. Si les deux factionnaires et les deux micropanites, qui sont les cochers-chefs des sections majeures et mineures des factions, sont toujours qualifiés d'hénioques, les simples bigaires, leurs subordonnés, sont parfois aussi englobés dans cette même appellation d'hénioques.

Dans une énumération du personnel des factions, le Livre des Cérémonies[76] cite à la suite des factionnaires et des micropanites, les bigaires

---

[70] *Cer.* II, 15, 577, 589; App. 500; cf. Reiske 586.
[71] *Cer.* II, 15, 589; cf. Reiske 590, 696.
[72] Proc., *Hist. arc.* 48—49.
[73] Cedr. I, 688.
[74] Liutprand *Legatio* (Script. Rer. Germ.). Monum. Germaniae historica. Hannoverae et Lipsiae, 1915, IX, p. 180—181.
[75] *Cer.* I, 69, 338, 340.
[76] *Cer.* II, 55, 799.

des Bleus et des Verts, alors que, dans une autre énumération[77] les hénioques des factions figurent à la suite des factionnaires et des micropanites. Les bigaires de la première énumération correspondent évidemment aux hénioques de la seconde. Le Livre des Cérémonies montre encore un hénioque victorieux sollicitant la ceinture d'hénioque. Or, l'hénioque en question n'est qu'un simple bigaire.[78] D'autre part, dans divers passages du Livre des Cérémonies,[79] les hénioques sont nettement opposés aux bigaires, ce qui prouve que les deux termes, hénioque et bigaire avaient chacun une signification propre. Dans les passages où les hénioques sont opposés aux bigaires, le Livre des Cérémonies entend par hénioques les deux factionnaires et les deux micropanites, c'est-à-dire, les quatre cochers-chefs des factions.[80] En dehors de ces quatre importants personnages, qui seuls auraient eu officiellement droit au titre d'hénioque, il n'aurait existé que des bigaires ou cochers de deuxième classe. Ajoutons cependant que certains textes du Livre des Cérémonies font allusion à des hénioques qui ne sont ni factionnaires ni micropanites et dont il est assez difficile de préciser la condition.

Rambaud divise les cochers de l'Hippodrome en deux classes: celle des *hénioques* et celle des *bigaires*.[81] La première classe comprenait seulement les deux factionnaires et les deux micropanites, c'est-à-dire, les quatre principaux cochers, les cochers-chefs des quatre sections des factions. La deuxième classe comprenait tous les autres cochers subalternes dont le nombre n'était pas limité. Rambaud constate avec raison que dans tous les textes où il est question des quatre hénioques, sans autre indication, ces quatre hénioques, selon toute probabilité, ne sont autres que les deux factionnaires et les deux micropanites. Il faut ajouter que ce sont ces quatre hénioques qui sont toujours opposés aux bigaires. Rambaud reconnaît toutefois que la division proposée par lui se heurte à certains textes, qu'il ne tente pas, d'ailleurs, d'expliquer. C'est ainsi que le Livre des Cérémonies fait allusion à l'existence d'un 5ème hénioque.[82] Ce dernier, n'étant ni un factionnaire ni un micropanite, ne trouve pas sa place dans la hiérarchie proposée par Rambaud. On voit également un factionnaire se

[77] *Cer.* II, 52, 738.

[78] *Cer.* I, 69, 329.

[79] *Cer.* I, 69, 312, 335, 337, 340; I, 71, 353; II, 75, 589.

[80] *Cer.* I, 69, 312: les hénioques sont qualifiés «οἱ κρατοῦντες ἡνίοχοι», il s'agit donc des hénioques en chef; *Cer.* I, 69, 337. Les 4 hénioques, opposés aux bigaires, sont les 2 factionnaires et les 2 micropanites, cités précédemment; *Cer.* I, 69, 340. C'est l'hénioque factionnaire ou micropanite qui est opposé au bigaire. Cf. *Cer.* I, 69, 338; *Cer.* I, 71, 353; Les 4 hénioques cités sont très certainement les hénioques en chef; *Cer.* II, 15, 589: Les 4 hénioques (2 factionnaires et 2 micropanites) sont opposés aux bigaires.

[81] A. Rambaud, *De Byzantino Hippodromo,* Paris 1870, p. 96—98.

[82] *Cer.* I, 69, 335, où il est question d'un cinquième hénioque; *Cer.* I, 69, 329, où un bigaire sollicite et obtient la ceinture d'hénioque, tout en restant cependant bigaire.

faire remplacer par un hénioque de sa faction;[83] comme il ne s'agit pas du micropanite, on peut se demander à quel groupe appartient ledit hénioque. Enfin d'autres textes, qui seront commentés plus loin s'accordent mal avec la classification admise par Rambaud.

Comme l'existence d'une véritable hiérarchie dans la corporation des cochers de l'Hippodrome est certaine, on pourrait proposer la classification suivante:

1ère classe: la classe des hénioques;

2ème classe: la classe des bigaires.

La première classe comprendrait, outre les factionnaires et les micropanites, un certain nombre d'autres hénioques, probablement trois pour chacune des deux factions.[84] Le Livre des Cérémonies prévoyant la présence d'un 5ème hénioque, il devait nécessairement exister un 4ème et un 3ème hénioques, étant donné que le micropanite était le 2ème hénioque et le factionnaire le premier hénioque. Chaque faction avait donc à sa disposition cinq hénioques ou cochers en titre, dont le premier, désigné sous le nom de factionnaire, était spécialement affecté au service de la section majeure et le second, désigné sous le nom de micropanite, était spécialement affecté au service de la section mineure.

La deuxième classe comprendrait les cochers subalternes ou auxiliaires groupés sans ordre hiérarchique. Cette classification semble, à première lecture, admirablement cadrer avec les renseignements, fournis par le Livre des Cérémonies. On voit, en effet, un bigaire solliciter son admission à l'héniocat en termes significatifs: ἡνιόχον θέλω ζῶσαι et recevoir en grande pompe les insignes de cette dignité: le costume officiel de cocher, αὐριγάριον δημόσιον, le casque d'argent, κασσίδιον ἀργυροῦν et la ceinture, ζωστόν.[85]

Le Livre des Cérémonies indique ensuite[86] comment un hénioque était promu second, δεύτερος, c'est-à-dire, micropanite, puis comment un micropanite ou second hénioque était élevé au rang de factionnaire ou premier hénioque.[87] L'avancement régulier s'effectuait de la manière suivante: De simple bigaire, le cocher passait dans la classe des hénioques et montait un à un les échelons de cette classe pour parvenir finalement au sommet.

---

[83] *Cer.* I, 69, 334.

[84] Cf. A. Vogt, *Constantin Porphyrogénète. Le Livre des Cérémonies. Commentaire II.* Paris, 1940, p. 130.

[85] *Cer.* I, 69, 329—330.

[86] *Cer.* I, 69, 329. ἄκτα μέλλοντος γίνεσθαι δευτέρου ἡνιόχου. Il faut lire ἄκτα μέλλοντος ἡνιόχου γίνεσθαι δευτέρου ». L'alinéa précédent (*Cer.* I, 69, 327) est en effet intitulé: ὅσα δεῖ τελεῖσθαι μικροπανίου μέλλοντος γίνεσθαι φακτιοναρίου»; *Cer.* I, 59, 275. Le mot « δεύτερος » a sa signification propre, sans qu'il soit utile d'ajouter le mot ἡνίοχος». Dans le même paragraphe on lit, en effet: « τὰ τρία τοῦ δευτέρου ». Cf. *Cer.* I, 69, 328; « τὸν δεύτερον αἰτούμεθα εἰς φακτιονάριον». Cf. Vogt, *op. cit.* II, 142—143.

[87] *Cer.* I, 69, 327.

Le titre de factionnaire était le couronnement de la carrière d'un cocher de l'Hippodrome; généralement l'empereur accordait à ce vétéran des luttes de l'arène une bulle d'or, récompense suprême de ses longs et brillants services.[88]

Cette classification, si logique qu'elle paraisse, soulève trop d'objections sérieuses pour pouvoir être maintenue dans son ensemble. Ces objections sont les suivantes:

1⁰. En dehors des deux factionnaires et des deux micropanites, c'est-à-dire des quatre hénioques en chef, le Livre des Cérémonies ne signale que des bigaires.

2⁰. Le 5ème hénioque semble avoir appartenu à la classe des bigaires. Le texte dit, en effet, que, pour remplacer un hénioque à bulle, on choisit le 5ème hénioque ou le plus habile d'entre les autres bigaires.

3⁰. Le bigaire, après avoir reçu la ceinture d'hénioque, reste cependant bigaire comme avant.

En tenant compte de ces objections, la classification des cochers de l'Hippodrome pourrait s'établir ainsi:

1ère classe: celle des hénioques proprement dits, composée seulement des quatre hénioques en chef;

2ème classe: celle des bigaires, divisée en deux sections:

1ère section: celle des bigaires en titre ou bigaires-hénioques;

2ème section: celle des bigaires-aspirants ou auxiliaires.

Les bigaires-hénioques, dont le nombre était sans doute limité, étaient classés, d'après un numéro d'ordre, à la suite des factionnaires et des micropanites. Chaque faction avait sa hiérarchie de cochers, mais cette hiérarchie était commune aux deux sections d'une même faction. Le micropanite, bien qu'affecté spécialement au service de la section mineure, appartenait incontestablement à la même hiérarchie que le factionnaire, puisqu'il était qualifié d'hénioque en second, le factionnaire étant hénioque en premier. Le micropanite n'était, en réalité, qu'un sous-ordre; il n'avait même pas le droit, lors du tirage au sort, de déposer dans l'urne la boule de sa section; c'était au factionnaire, son supérieur hiérarchique, que revenait cette mission.[89] Ce sont les premiers hénioques, c'est-à-dire, les deux factionnaires qui commettent d'office les bigaires pour conduire les chars de course;[90] les micropanites n'ont pas à intervenir.

Le Livre des Cérémonies[91] cite les bigaires des Bleus et les bigaires des Verts et ne fait aucune allusion aux bigaires des Blancs ni aux bigaires des Rouges. Les Bleus et les Blancs, étroitement associés et obéissant aux mêmes chefs, n'avaient au surplus aucune raison pour entretenir chacun

---

[88] *Cer.* I, 69, 328.
[89] *Cer.* I, 89, 312.
[90] *Cer.* I, 69, 340.
[91] *Cer.* II, 55, 799.

grands frais tout un personnel spécial de cochers. La même observation vaut pour les Verts et les Rouges. Au moment de courir, les cochers ceignaient simplement l'écharpe distinctive de la section qu'ils représentaient; cette écharpe était bleue, verte, blanche ou rouge.[92] Il n'est pas impossible qu'en dehors des micropanites, certains cochers aient été plus spécialement affectés au service des sections mineures; toutefois, les textes sont plutôt hostiles à cette hypothèse.

Pour remplacer un cocher défaillant, on choisit un autre cocher, pris dans l'ensemble du personnel des cochers de la faction, sans spécifier sa couleur.[93] Ce silence est significatif et tend à prouver que les cochers de l'Hippodrome, abstraction faite des factionnaires et des micropanites, n'étaient pas répartis entre les deux sections d'une même faction. Il n'y avait pas, en réalité, de bigaires Blancs ou Rouges et les bigaires d'une même faction, en vertu d'une commise d'office, pouvaient être appelés à courir aussi bien sous la couleur de la section majeure que sous la couleur de la section mineure. Fait à noter: les deux factions, malgré leur âpre rivalité, s'empruntaient parfois les cochers.

D'après le Livre des Cérémonies,[94] pour remplacer un hénioque à bulle défaillant, on choisira un 5ème hénioque ou le plus habile d'entre les autres bigaires. Si le bigaire choisi appartient à l'autre faction, elle peut refuser de le céder, mais, dans ce cas, elle devra céder son micropanite qu'elle remplacera alors par le bigaire précité. Généralement, le cocher adverse prêtait son concours pour une ou plusieurs courses seulement; quelquefois, cependant, il passait définitivement au service de la faction qui avait réclamé son aide et en adoptait la couleur. Le paragraphe du Livre des Cérémonies, qui traite la question du remplaçant, περὶ τοποτηρητοῦ démontre en fait l'existence d'une hiérarchie commune de cochers pour les deux sections des factions.[95]

Les différentes catégories de cochers de l'Hippodrome

Les cochers de l'Hippodrome étaient répartis, semble-t-il, en deux catégories, ou classes: 1ère classe, les hénioques proprement dits, 2ème classe les bigaires.

La 1ère classe ou classe des *hénioques* proprement dits comprenait les deux factionnaires et les deux micropanites, c'est-à-dire, les quatre hénioques en chef.

I. Les factionnaires, οἱ φακτιονάριοι.[96] Il n'y avait que deux factionnai-

---

[92] *Cer.* I, 69, 336.
[93] Cer. I, 69, 334—335.
[94] *Cer.* I, 69, 335—336.
[95] *Cer.* I, 69, 334—335. Cf. A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies. Commentaire II*, 148—151.
[96] Cf. A. Vogt, *op. cit.*, p. 142—143. (Le micropanite élu factionnaire.)

res: celui des Bleus et celui des Verts.[97] Le factionnaire était le premier hénioque[98] et occupait le poste le plus élevé dans la hiérarchie des cochers de l'Hippodrome.[99] Le Livre des Cérémonies décrit en détail le cérémonial de la promotion d'un factionnaire.[100] D'après les règles normales de l'avancement, c'était généralement le micropanite ou 2ème hénioque qui était promu factionnaire. Bien que spécialement affecté au service de la section majeure, le factionnaire était l'hénioque en chef et avait sous ses ordres tous les autres cochers de sa faction. C'est lui qui les représentait dans toutes les opérations relatives aux courses: tirage au sort,[101] répartition des chevaux et des *carceres*.[102] C'est lui qui désignait d'office les bigaires pour conduire les chars dans les courses[103] etc.

Le costume du factionnaire était certainement plus riche que celui des autres cochers; il touchait un traitement plus élevé. Dans les cérémonies officielles, le factionnaire avait le pas sur tous les hénioques et bigaires.[104] Presque toujours, il obtenait les honneurs de la bulle d'or,[105] ce qui lui conférait le privilège de danser sur son char après sa victoire.

Le règlement à l'usage des cochers de l'Hippodrome[106] contient une singulière disposition à l'égard du factionnaire et du micropanite. Un hénioque factionnaire ou micropanite qui, pendant une course, tombait de son char, n'avait pas l'autorisation de quitter son casque, mais devait traverser à pied l'arène, casque en tête pour gagner la sortie. En pareille circonstance, un bigaire était autorisé à quitter son casque. La raison de cette disposition n'apparaît pas. Faut-il y voir une humiliation infligée à l'amour-propre des hénioques-chefs, qu'on obligeait ainsi à parcourir l'arène avec leurs insignes sous les quolibets de l'assistance? Cette explication pourrait, en effet, s'appuyer sur le fait que l'hénioque tombé devant le Kathisma n'avait pas le droit de se réfugier sous le Pi pour se soustraire aux regards du public. Il y a lieu, toutefois, de remarquer que,

---

[97] *Cer.* I, 69, 337: οἱ δύο φακτιονάριοι; II, 55, 799: ὁ φακτιονάριος Βενέτων...ὁ φακτιονάριος Πρασίνων... Lorsqu'il est question des deux hénioques, οἱ δύο ἡνίοχοι, sans autre indication, il s'agit soit des deux factionnaires, soit du factionnaire et du micropanite de l'une des factions (*Cer.* I, 69, 311).

[98] *Cer.* I, 330: κρατεῖ τοὺς πόδας πρώτου ἡνιόχου...κρατῶν τὸν πόδα τοῦ φακτιοναρίου. Il s'agit du même personnage qualifié de premier hénioque et quelques lignes après de factionnaire. Cf. *Cer.* I, 69, 340: οἱ πρῶτοι ἡνίοχοι.

[99] Vainqueur dans une course, l'empereur Théophile est acclamé en ces termes: «καλῶς ἦλθες, ἀσύγκριτε φακτιονάρη». (Leo Gram. 221; Theoph. Cont., 798—799). En sa qualité de premier hénioque, le fonctionnaire était, en effet, réputé le plus habile.

[100] *Cer.* I, 69, 327—328; cf. Vogt, *op. cit.*, II, 142—143.

[101] *Cer.* I, 69, 312—313.

[102] *Cer.* I, 69, 312.

[103] *Cer.* I, 69, 340.

[104] *Cer.* II, 52, 738.

[105] *Cer.* I, 69, 328.

[106] *Cer.* I, 69, 328.

d'après le règlement,[107] la perte accidentelle du casque pendant une course entraînait la disqualification du cocher.

Il faut peut-être établir une distinction entre la perte involontaire du casque et la déposition volontaire de celui-ci. Avant la course, la déposition du casque indiquait le refus de courir.[108] Il se peut que, par analogie, la déposition du casque pendant la course ait été considérée comme une simple renonciation de courir. Mais ce qu'on admettait par une sorte de tolérance pour les bigaires n'était pas admis pour les hénioques chefs. Leur chute ne les autorisait pas à renoncer purement et simplement à la course commençée, mais impliquait leur défaite.

On pourrait encore proposer une autre explication. Le factionnaire ou micropanite qui, à la suite d'une course d'épreuve, déposait son casque perdait le droit de participer aux courses. Il n'en était pas de même pour un bigaire.[109] Si un bigaire, après une chute dans l'arène, quittait son casque, il n'était pas pour cela déchu du droit de figurer dans une autre course. A l'inverse, le factionnaire ou le micropanite qui, après une chute, quittaient leur casque, pouvaient être considérés comme désormais incapables de reparaître dans l'arène pendant toute la durée des courses. En leur interdisant un geste de dépit assez compréhensible, le règlement se montrait sage, car la mauvaise humeur d'un hénioque ne devait pas désorganiser le programme des courses, en obligeant les intéressés à des remplacements à la dernière heure.

On peut se demander pourquoi l'hénioque-chef, qui déposait son casque après la course d'épreuve, perdait le droit de courir. On peut proposer l'explication suivante: les attelages étaient tirés au sort; l'hénioque, loti d'un attelage médiocre, avait intérêt à refuser de courir une course qu'il estimait d'avance perdue. Plutôt que d'enregistrer une défaite, il préférait s'abstenir et se réserver pour les courses suivantes. On ne pouvait évidemment tolérer un pareil calcul et il fallait une sanction. Pour les bigaires, la règle n'était pas aussi sévère; commis d'office, ils pouvaient avoir des raisons valables pour se récuser.

II. Les micropanites, οἱ μικροπανίται.[110] Il n'y avait que deux micropanites: celui des Blancs et celui des Rouges.[111] Le micropanite était le deuxième hénioque, d'où son nom de δεύτερος.[112] L'identité du δεύτερος et du μικροπανίτης est hors de doute. En effet, les factions sollicitent la promotions d'un micropanite comme factionnaire en ces termes: « Nous deman-

---

[107] *Cer.* I, 69, 339.
[108] *Cer.* I, 69, 340.
[109] *Cer.* I, 69, 340.
[110] Cf. A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies. Commentaire II,* 142—143.
[111] *Cer.* I, 69, 337: οἱ δύο μικροπανίται; *Cer.* II, 55, 804: ὁ μικροπανίτης λευκὸς...ὁ μικροπανίτης ῥούσιος.
[112] *Cer.* I, 69, 328—329.

dons que le deuteros soit nommé factionnaire », τὸν δεύτερον αἰτούμεθα εἰς φακτιονάριον.[113] Le micropanite, d'ailleurs, est constamment associé avec le factionnaire. Comme le factionnaire était l'hénioque en premier, le micropanite était nécessairement l'hénioque en second. Le micropanite tirait son nom des deux mots μικρὸν πάνιον.[114] Le micropanite était appelé ainsi soit parce qu'il portait l'écharpe aux couleurs des sections mineures des factions, soit parce qu'il portait une écharpe plus petite que celle du factionnaire. Le micropanite était spécialement affecté au service de la section mineure des factions; il rentrait donc dans la classe des hénioques proprement dits et il pouvait aspirer à l'honneur de la bulle d'or.[115] Exception faite du factionnaire, son chef hiérarchique, il avait la préséance sur tous les autres cochers; c'est, sans doute, par erreur que le Livre des Cérémonies le place après les cochers des factions.[116]

Les articles du règlement relatifs aux factionnaires s'appliquaient aussi aux micropanites.[117] La promotion d'un micropanite avait lieu avec le même cérémonial que celle d'un factionnaire.[118] Selon les lois régulières de l'avancement, le micropanite passait factionnaire.[119] Comme le factionnaire, le micropanite pouvait faire des remplacements soit dans sa faction soit même dans la faction adverse.[120] A part la couleur, le costume du micropanite devait ressembler beaucoup à celui du factionnaire.

Les hénioques à bulle. Le Livre des Cérémonies fait plusieurs fois allusion aux hénioques à bulle, c'est-à-dire aux hénioques diplômés par chrysobulle impérial.[121] Seuls, ils avaient le privilège de danser sur leur char après leur victoire;[122] ils avaient aussi divers privilèges.[123] Le Livre des Cérémonies décrit en détail le cérémonial avec lequel on remettait à l'hénioque la bulle d'or.[124] A la demande de la faction intéressée et avec l'assentiment de l'empereur, l'actuaire, entouré de ses courriers, apportait en grande pompe le chrysobulle ou diplôme auquel était suspendue une bulle d'or, au récipiendaire, qui embrassait le parchemin et l'approchait de ses yeux en signe de respect, puis le rendait à l'actuaire. Ce fonctionnaire attachait alors le diplôme à la ceinture de l'hénioque. La bulle d'or dé-

---

113 *Cer.* I, 69, 328; cf. Reiske II, 317: Idem ergo fuerint necesse est deuterus et micropanites.

114 Reiske II, 317; cf. *Cer.* I, 69, 336: πάνια σημεῖα.

115 *Cer.* I, 69, 329.

116 *Cer.* II, 52, 738.

117 *Cer.* I, 69, 338—340.

118 *Cer.* I, 69, 329.

119 *Cer.* I, 69, 327.

120 *Cer.* I, 69, 335.

121 *Cer.* I, 69, 329: ὁ ἡνίοχος βουλλωμένος...ὁ βουλλωθεὶς φακτιονάριος I, 69, 335: ὁ ἔχων τὴν βούλλαν...ἐκ τῶν ἐχόντων τὴν βούλλαν ἡνιόχων,

122 *Cer.* I, 69, 329, 335.

123 *Cer.* I, 69, 335.

124 *Cer.* I, 69, 328.

cernée au factionnaire prenait le nom de *faction,* τὴν χρυσὴν βούλλαν ἤγουν τὸν φακτίονα.[125] Lorsque la bulle d'or était accordée à un micropanite les hérauts, au lieu de crier: les trois (nomismes) pour la faction, τὰ τρία, τὰ τοῦ φακτίονος. criaient: les trois (nomismes) pour le second, τὰ τρία, τὰ τοῦ δευτέρου. [126] Seuls, les quatre hénioques-chefs étaient qualifiés pour obtenir les honneurs du chrysobulle, sous certaines conditions que nous ignorons. Le Livre des Cérémonies[127] ne prévoit, en effet, la concession de la bulle qu'en faveur des factionnaires et des micropanites. D'autre part, il est difficile d'admettre que des cochers subalternes aient pu être diplômés alors que des cochers leurs supérieurs hiérarchiques ne l'étaient pas toujours. Il est fait souvent allusion dans le Livre des Cérémonies[128] aux danses triomphales sur le char, après une victoire, en signe d'allégresse. Mais le Livre des Cérémonies prend soin de spécifier que la qualité de factionnaire ou de micropanite ne suffisait pas pour autoriser l'hénioque à danser; il fallait encore qu'il fût en possession de la bulle.[129]

Byzance et les hénioques. Plus encore qu'à Rome, les hénioques ont connu à Byzance une extraordinaire faveur. Les anthologies sont pleines d'épigrammes en leur honneur, où la louange dépasse les limites de l'admiration. De nombreuses statues de cochers décoraient l'Hippodrome. Les artistes frappaient des médailles ou gravaient des camées pour immortaliser le souvenir des vainqueurs de l'arène; diverses immunités et certains privilèges étaient accordés aux cochers.

Si le Code Théodosien[130] range encore les cochers parmi les *inhonestae personae,* l'engoûment du peuple et la bienveillance des empereurs les relevèrent vite de cette infériorité sociale. Sous le Bas-Empire, certains hénioques parvinrent aux honneurs municipaux;[131] d'autres jouèrent un rôle politique comme ce Kalliopas qui rallia les Verts à la cause d'Héraclius[132] ou comme son homonyme, ex-factionnaire, ἀπὸ φακτιοναρίων à Constantinople, qui suscita des troubles à Antioche.[133] Etant donné l'influence qu'ils exerçaient sur les factions, les hénioques étaient des personnages à ménager. D'ailleurs, les empereurs et les grands seigneurs, qui ne croyaient pas déroger en descendant eux-mêmes dans l'arène et en endossant le casque d'hénioque, auraient été les malvenus à déconsidérer une profession dont ils étaient fiers de remplir à l'occasion le ministère.

---

[125] *Cer.* I, 69, 328.
[128] *Cer.* I, 69, 329.
[127] *Cer.* I, 69, 328, 329.
[128] *Cer.* I, 69, 330; I, 71, 353, 355, 357; II, 15, 590.
[129] *Cer.* I, 69, 335
[130] *Cod. Theod.* XV, 7, 2.
[131] Daremberg et Saglio, *Dict. des Ant. Gr. et Romaines.* Paris, 1883, art. *Circus,* p. 1196, 2ème colonne.
[132] Jean d'Antioche. Müller, *Fr. Hist. Graec. V,* 38.
[133] Malalas 395.

A la fin du IXe siècle, Philothée classe les hénioques dans l'officium des dèmarques, à côté des notaires des factions. Loin d'être un titre suspect l'héniocat est considéré comme une dignité, ἀξίωμα,[134] Les factionnaires, micropanites et autres cochers, sont assimilés à de véritables fonctionnaires; ils n'exercent pas un métier décrié mais un office, ὀφφίκιον et prennent rang dans la hiérarchie officielle.[135] Au même titre que les autres officiers, ils touchent une part dans les taxes imposées aux dignitaires nouvellement promus.[136] Les hénioques figurent, d'ailleurs, sur la liste des personnes susceptibles d'obtenir un titre nobiliaire.[137] Ils étaient assez riches pour le payer et ne manquaient pas de protecteurs puissants pour solliciter en leur nom une pareille faveur. Les hénioques pouvant être diplômés par chrysobulle impérial, il est évident qu'un tel honneur ne pouvait s'adresser à un personnage de condition vile. A Byzance, l'hénioque n'était donc plus en marge de la société; il avait su se faire, dans celle-ci, une place honorable.

Si l'Eglise se dressait avec tant de véhémence contre l'Hippodrome, ce qu'elle flétrissait c'était surtout les spectacles immoraux qui s'y déroulaient souvent. Les courses de chars, ce sport en quelque sorte national, ne méritaient pas de trop sévères censures.[138] Les hénioques s'affirmaient, du reste, bons chrétiens. Avant les courses, ils se rendaient à l'église, y allumaient des cierges et même communiaient;[139] ils s'y rendaient également après.[140] Ce détail prouve que l'Eglise faisait une distinction entre les hénioques et les comédiens, mimes, histrions et bateleurs qui s'exhibaient à l'Hippodrome.

Les hénioques étaient payés par les factions qui les employaient, leur traitement variait naturellement selon leur classe et leur habileté. Outre ce traitement, les hénioques avaient diverses sources de profits. Après chaque victoire, ils touchaient à titre de gratification une certaine somme, trois nomismata.[141] Ils recevaient souvent aussi des récompenses en nature.[142] Cette somme de trois nomismata paraît bien modique, si on la compare aux gains énormes réalisés jadis par les cochers victorieux; mais, sous son apparente splendeur, l'Empire grec byzantin était pauvre et les empereurs souvent besogneux. Ces trois nomismata n'étaient au surplus qu'une simple gratification officielle, qui se cumulait avec d'autres. Le rem-

[134] *Cer.* II, 52, 720.
[135] *Cer.* II, 52, 738.
[136] *Cer.* II, 55, 729.
[137] *Cer.* II, 52, 738.
[138] St. Jean Chrys. (ed. Gaume), t. IV, 50—51. L'orateur proteste moins contre les courses en elles-mêmes, tout en les jugeant sévèrement, que contre les autres spectacles de l'Hippodrome.
[139] *Cer.* I, 69, 334.
[140] *Cer.* I, 71, 357.
[141] *Cer.* I, 69, 321.
[142] *Cer.* I, 71, 353.

plaçant, en effet, touchait pour chaque victoire douze nomismata du remplacé; toutefois, si le remplaçant triomphait par sa seule adresse, le remplacé n'avait droit à rien. Il avait donc droit à quelque chose, au cas contraire. D'autre part, lorsque le remplaçant triomphait ἐν μέρει, en partie, autrement dit ex-aequo, car les deux concurrents pouvaient arriver au but en même temps et devaient alors partager entre eux les récompenses, le salaire du remplaçant était laissé à la générosité du remplacé.[143] Il ressort de ces explications, données par le Livre des Cérémonies, que le remplacé, gardait une partie des sommes allouées.

Le cocher semble avoir été, à une certaine époque, propriétaire de son char de courses; à ce titre, il percevait une certaine indemnité, que le Livre des Cérémonies calcule à raison de seize nomismata par jour.[144]

Les amendes, τὰ παύστα, infligées pendant les courses aux hénioques pour faute contre les règlements ou pour toute autre cause, étaient partagées entre les vainqueurs.[145] Enfin, ces derniers recueillaient le montant des paris engagés par eux selon la coutume avec leurs concurrents.[146] Les hénioques, au surplus, ne devaient pas manquer de protecteurs opulents et d'admirateurs enthousiastes qui subvenaient largement à leurs besoins.

Les récompenses officielles décernées aux hénioques victorieux étaient, en définitive, plutôt honorifiques que pécuniaires. Le vainqueur recevait une palme, βαῖον[147] et une couronne, στεφάνιον.[148] Cette couronne, probablement en argent, devait, d'ailleurs, être rendue par l'hénioque après la cérémonie.[149]

Les hénioques en chef et les bigaires en titre étaient, en outre, autorisés à revêtir le costume public ou officiel, δημόσιον, αὐριγάριον, qui appartenait à l'Etat et était déposé dans un vestiaire spécial, sous la garde d'un conservateur, ὁ ἄργυρος τοῦ βεστίου.[150]

L'ensemble de ces récompenses constituaient ce que le Livre des Cérémonies appelle τὰ ἔπαθλα.[151] Ils étaient remis aux hénioques à la prière des factions.[152]

Etant donné l'importance énorme que les factions attachaient aux triomphe de leurs hénioques, ces derniers, pour assurer leur victoire, usaient

---

[143] *Cer.* I, 69, 334; cf. Chr. Pasc. 622.
[144] Cer. I, 69, 335.
[145] Cer. I, 69, 335.
[146] *Cer.* I, 69, 335: τὰ κατατρέχοντα αὐτῷ ἐκ τῶν συμβηγαρίων αὐτοῦ πρὸς συνηθείαν
[147] Cf. Reiske II, 312 et Du Cange, *Gloss.* s. v. — Par extension βαῖον désigna la course elle même.
[148] *Cer.* I, 69, 331—337; I, 70, 345; I, 71, 357.
[149] *Cer.* II, 55, 799. L' ἄργυρος τῶν στεφάνων était préposé à la garde de ces couronnes.
[150] *Cer.* II, 55, 799.
[151] *Cer.* I, 69, 329, 330, 334, 335, 337; I, 70, 344; I, 71, 352; I, 73, 367.
[152] *Cer.* I, 69, 330: τὰ ἄκτα τῶν ἐπάθλων τῆς νίκης.

de tous les moyens, même les plus répréhensibles.[153] Pendant les courses, les cochers devaient surveiller attentivement leurs concurrents qui s'efforçaient de les rejeter hors des limites de la piste ou de les acculer au naufrage contre les bornes.[154] Prenant part à une course, Michel III déclarait que son unique souci était de faire dévier de la bonne voie son concurrent, placé au milieu, à gauche, τὸν μέσον εὐώνυμον ἰδεῖν παρατετραμμένον.[155] Les règlements autorisaient, semble-t-il, ces procédés de correction douteuse. Mais la course n'était-elle pas un combat, ἀγών ? En somme, les hénioques devaient éviter de dépasser les limites de la piste, de tomber dans l'arène ou de faire naufrage, en contournant les bornes et de perdre leur casque ou de se le laisser enlever par un rival.[156] Les Byzantins savaient d'ailleurs parfaitement apprécier une belle course, menée selon les règles de l'art.

Le remplaçant victorieux, on l'a vu, touchait simplement une rémunération du remplacé, mais le Livre des Cérémonies ajoute[157] que si le remplaçant a fait montre de qualités personnelles, l'empereur peut décider qu'il sera récompensé personnellement; dans ce cas, le remplacé ne devra rien retenir pour lui-même. Le texte du Livre des Cérémonies[158] prévoit, en effet, deux hypothèses: I⁰. Le remplaçant a triomphé sans avoir à montrer son habileté, grâce à la vitesse de ses chevaux ou par suite des fautes de ses rivaux; dans ce cas, il doit se contenter de la rémunération, fixée par la tradition. — 2⁰. Le remplaçant a triomphé, mais ce triomphe est le résultat de son adresse, de ses aptitudes, de son propre mérite. Dans ce cas, il est juste qu'il garde seul les profits de sa victoire.[159]

C'est dans les courses dites de permutation, διβερσίον[160] ou de répartition, μερίδιον,[161] dans lesquelles les attelages étaient panachés et composés avec des chevaux appartenant aux quatre sections des faction, c'est dans ces courses que l'on pouvait le mieux apprécier l'habileté des hénioques, la capacité du personnel à leur service et la valeur des chevaux. Dans ces courses, les cochers échangeaint entre eux leurs attelages, ἱππάρια, et se prêtaient leur personnel, τοὺς ὑπουργοῦντας, afin de mettre en valeur les qualités, τὰς ἕξεις, des dits chevaux, et la capacité, τὰ κατάθηκα du dit

---

153 *Cod. Theod.* IX, 16; cf. A. Rambaud, *Etudes sur l'histoire byzantine*, p. 21. L'Hippodrome 21.

154 Daremberg et Saglio, *Dict. des Ant. Gr. et Romaines*. Paris, 1883, art. *Circus*, p. 1196, 1ère colonne.

155 Th. Cont. 199. La traduction: *ut qui medium tenet in laevam partem avertam* est inexacte. Le τὸν μέσον εὐώνυμον est celui que le *Livre des Cérémonies* appelle τὸν μεσαριστερόν. (*Cer.* I, 71, 352).

156 *Cer.* I, 69, 338

157 *Cer.* I, 69, 334, 335.

158 *Cer.* I, 69, 334, 335.

159 Cf. Reiske II, 35. La traduction de ἐὰν δείξῃ ἆθλον par: *si victoriam reportarent* est inexacte. Ἆθλον a souvent le sens de lutte, combat, effort.

160 *Cer.* I, 69, 336; cf. A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies. II. Comment.* 151.

161 *Cer.* I, 69, 337.

personnel, c'est à dire des entraîneurs, ἀφέται, des inspecteurs, θεωρηταὶ et des employés chargés d'ouvrir les barrières des *carceres,* θυρανοίκται.

Vainqueur, l'hénioque se présentait d'abord devant la tribune de la faction, dont il avait emprunté les chevaux et les employés; c'est là qu'il recevait le prix de sa victoire. Ensuite, il se présentait devant la tribune de sa propre faction pour y recevoir les félicitations d'usage. Sans vouloir rabaisser le mérite de l'hénioque, on proclamait ainsi qu'une part importante dans la victoire revenait au personnel et aux chevaux d'emprunt. Si les hénioques, au lieu d'échanger à la fois leurs chevaux et leur personnel, préféraient conserver leur personnel, l'hénioque vainqueur se présentait pour recevoir sa récompense devant sa propre faction; on montrait par là que le personnel avait largement contribué par son adresse au triomphe obtenu. Cependant, s'il était avéré que la victoire était due surtout à l'excellence des chevaux et à l'habileté de leur conducteur, l'hénioque vainqueur se présentait devant la faction propriétaire des chevaux. C'est à cette faction que l'on faisait les honneurs de la victoire.

Ces exemples démontrent nettement que les Byzantins, malgré l'adulation qu'ils témoignaient aux cochers de l'Hippodrome, savaient reconnaître le mérite de leurs auxiliaires; ils se rendaient compte aussi que les bons chevaux facilitaient singulièrement le succès du conducteur. Les spectateurs, en gens avertis, discernaient fort bien la part qui revenait à ces divers facteurs de la victoire.

Dieu n'était, d'ailleurs, pas oublié. C'était lui le seul et unique dispensateur de la victoire.[162] Vainqueur dans les courses, Michel III (842—867) se faisait couronner par la Vierge, représentée par une statue.[163] Les factions invoquaient son aide et sa protection en faveur de leurs hénioques. On suppliait également la Vierge d'intervenir, d'intercéder, de prendre parti pour les Bleus ou pour les Verts.[164] Au-dessus de cet Hippodrome, contre lequel les Pères de l'Eglise fulminaient leurs anathèmes, Dieu planait, attentif à surveiller le jeu des hénioques et à leur dispenser des couronnes. Les hymnes pieux et les cantiques d'actions de grâces alternaient dans l'Hippodrome avec les cris de triomphe et les ovations.

La deuxième classe des cochers était celle des *bigaires,* οἱ βηγάριοι.[165] Les bigaires n'étaient pas, comme le supposent Reiske[166] et Vogt[167] les cochers qui conduisaient des biges, ou chars attelés de deux chevaux. A Byzance, autant qu'on en peut juger par le Livre des Cérémonies[168] les

[162] *Cer.* I, 69, 335: τοῦ δὲ Θεοῦ παρέχοντος τὴν νίκην. Cf. I, 70, 352.

[163] Genesios 102.

[164] *Cer.* I, 69, 311; I, 70, 348, 349; I, 71, 351 et passim. Mêmes invocations pieuses en faveur des athlètes dans les courses à pied (*Cer.* I, 71, 357, 358 etc.).

[165] Cf. A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies II. Comment.* 143—145 et 165—166.

[166] Reiske II, 318.

[167] A. Vogt, *op. cit.,* 130.

[168] *Cer.* I, 69, 338. Cf. St. Jean Chrys., *De Circo* τετράθηρον ἅρμα (H. Estienne, s. v.); Michel Attal, 281: τὸν ἡνιοχοῦντα ἐν ἱππικοῖς ὅτι τεσσάρων ἵππων ἡνιοχείαν ἀποδείκνυσι

quadriges seuls étaient en usage. Les bigaires figuraient avec les hénioques dans les mêmes courses,[169] car les bigaires étaient commis d'office pour n'importe quelle course et ils devaient conduire des quadriges comme les hénioques. Enfin, les bigaires pouvaient être appelés à remplacer même des hénioques à bulle:[170] ils devaient donc courir dans les mêmes conditions que ceux qu'ils remplaçaient. Le mot βῆγες[171] désigne avec les mots ἅρματα,[172] ὀχήματα[173] et σκεύη[174] les chars de courses. Mais ces mots apparaissent comme synonymes et sont parfois même employés indifféremment dans le même chapitre.[175] On ne peut, enfin, songer à considérer les bigaires comme spécialement affectés au service des sections « mineures », étant donné que les factions avaient chacune une hiérarchie commune de cochers.

Nous avons réparti les bigaires en deux sections: les simples bigaires, sortes de cochers aspirants ou auxiliaires et les bigaires-hénioques ou cochers en titre. Cette division n'apparaît pas nettement dans le Livre des Cérémonies, mais certains textes la laissent cependant prévoir. On voit, en effet, un cocher victorieux demander la ceinture d'hénioque en ces termes: « Je désire ceindre la ceinture d'hénioque », ἡνιόχον θέλω ζῶσαι.[176] L'empereur ayant donné l'ordre de remettre la ceinture au bigaire, ζωσθῆναι τὸν βηγάριον, le futur bigaire s'avance pour recevoir ses insignes. L'expression ὁ μέλλων γίνεσθαι βηγάριος ne prête à aucune équivoque et n'a qu'un sens: celui qui va devenir bigaire, qu'on va élever à la dignité de bigaire. Il y a lieu de remarquer que le cocher, avant la remise des insignes de l'héniocat, est incontestablement un bigaire, puisque le texte le qualifie ainsi à plusieurs reprises: ζωσθῆναι τὸν βηγάριον...πίπτει ὁ βηγάριος...μετὰ τοῦ βηγαρίου. Cependant, ledit bigaire est appelé *futur bigaire,* et après la remise des insignes de l'héniocat, il est toujours qualifié de bigaire, στεφάνιον τῷ βηγαρίῳ. C'est en qualité de bigaire qu'il remercie l'empereur et c'est en qualité de bigaire qu'il se présente devant sa faction et qu'il salue les autres hénioques, ses nouveaux collègues.

La seule explication, semble-t-il, que l'on puisse proposer est la suivante: le cocher en question, avant la remise de la ceinture, était bien bigaire, mais seulement aspirant-bigaire; après la remise de la ceinture, il devenait bigaire en titre ou bigaire-hénioque. Le bigaire-aspirant, promu bigaire titulaire, continuait à appartenir à la classe des bigaires, mais il passait dans la section supérieure de sa classe.

---

169 *Cer.* I, 69, 340.
170 *Cer.* I, 69, 335.
171 *Cer.* I, 70, 341; I, 71, 353.
172 *Cer.* I, 69, 330, 336, 338.
173 *Cer.* I, 70, 345.
174 *Cer.* I, 69, 335, 336, 340.
175 *Cer.* I, 70, 344, 345: βῆγες, ὀχήματα; *Cer.* I, 69, 336: ἅρματα, σκεύη
176 *Cer.* I, 69, 329—330.

A Byzance, d'autre part, le port de la ceinture, *cingulum*, ζώνη, ζωσθόν, indiquait l'exercice effectif d'une fonction. Ceux qui n'exerçaient pas en réalité la fonction, dont ils portaient simplement le titre, *honorarii*, n'avaient pas droit à la ceinture.[177] Par extension de cette règle, on pourrait admettre que la concession de la ceinture à un bigaire équivalait à une sorte de titularisation dans ses fonctions.

A l'occasion des courses célébrées en l'honneur des ambassadeurs arabes, le Livre des Cérémonies[178] dit que les quatre hénioques, οἱ δ' ἡνιόχοι, — il s'agit des deux factionnaires et des deux micropanites — portaient les costumes publics ou officiels chamarrés d'or des courses dorées. Parmi les bigaires, quatre portaient les costumes publics ou officiels, δημόσια quant aux autres bigaires, ils portaient simplement leurs costumes d'exercice. Or, nous savons que tous les bigaires n'avaient pas le droit de revêtir le costume public ou officiel; seuls, les bigaires, qui avaient demandé et obtenu la ceinture d'hénioque, avaient le droit de porter ce costume.[179] Les quatre bigaires auxquels le chapitre 15 du Livre II du Livre des Cérémonies fait allusion, tout en appartenant à la classe des bigaires, occupaient donc une place à part.

Dans le paragraphe consacré au topotérète ou remplaçant,[180] le Livre des Cérémonies fait allusion à des hénioques qui ne sont ni factionnaires ni micropanites et qui cependant ne peuvent être confondus avec les simples bigaires. Ces hénioques appartiennent bien à la classe des bigaires, mais ils y ont évidemment un rang spécial. Pour remplacer un hénioque à bulle, on devait choisir soit le 5ème hénioque soit le plus habile *d'entre les autres hénioques.* Ce 5ème hénioque appartenait donc à la classe des bigaires, mais son titre d'hénioque, le rang qu'il occupe dans la hiérarchie des cochers, empêchent de le confondre avec les simples bigaires.

Dans le même paragraphe, il est stipulé[181] que si le factionnaire ou le micropanite défaillants peuvent trouver dans leur propre faction un hénioque pour les remplacer, ils devront lui offrir une certaine indemnité, Com-

---

[177] *Code Just.* XII, 8, § 1 et 2: « ut dignitatum ordo servetur ». Aux fonctionnaires en activité (in actu, in cingulo), le texte oppose les « honorarii » créés par simple bref impérial, sans concession de ceinture (sine cingulo); cf. Novelle 70 „ut ordinariae praefecturae quae in cingulo et quae in actu sunt, non etiam honorariae... »; cf. Novelle 38. Daremberg et Saglio, *Dict. des Ant. Coll. et Romaines,* Paris 1883, art. *Cingulum,* p. 1181 — et Art. *Illustres,* Porter la ceinture signifiait à Byzance remplir une charge. ὃς τὴν τῆς ἑταιρειαρχείας ζώνην εἶχε (Nicétas Chon., 348); La privation de la ceinture équivalait à la révocation: ἀπεζώσθη τῆς ἀξίας (Malalas 416); cf. M. Attal, 75: ἀφαιρεθεὶς τὴν ζώνην Jean Lydus: de magistr. 223 «τὴν ζώνην ἀφείς». Cf. 203; Nicétas Chon., 489, ἀποξώννυται Psellos V, 208 (ed. Sathas): ζώνης ἀφαίρησις Cassiodore: Variar. VI, 2, appelle le patriciat *cingulum fidele,* parce qu'il était concédé à vie.

[178] *Cer.* II, 15, 589.

[179] Cer. I, 69, 330: ὁ βασιλεὺς κωλύει δοθῆναι αὐριγάριον τὸ λεγόμενον δημόσιον.

[180] *Cer.* I, 69, 335; cf. A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies, II. Comment,* 148—151.

[181] *Cer.* I, 69, 334.

me le nombre des simples bigaires semble avoir été assez considérable, les hénioques en chef pouvaient toujours trouver parmi eux un remplaçant; mais si les hénioques en chef désiraient se faire remplacer par un bigaire-hénioque, leur choix était fort limité; souvent même les bigaires-hénioques se trouvaient déjà tous engagés dans les courses. Cette considération explique la formule dubitative employée par le texte.

Il est probable que les factions enrôlaient un certain nombre de bigaires qui n'étaient titularisés dans leur fonction qu'après un stage, lorsqu'ils avaient fait leurs preuves. Il est peu admissible, en effet, que les bigaires titularisés aient eu le droit de changer librement de faction, cette faculté n'appartenant, sans doute, qu'aux aspirants-bigaires.[182]

La titularisation d'un bigaire était marquée par la remise officielle de la ceinture. Dès lors, le bigaire avait le droit de revêtir le costume public ou officiel après une victoire, comme les quatre hénioques en chef. Le Livre des Cérémonies[183] fait plusieurs fois allusion à ce costume public et nous apprend que non seulement les hénioques en chef, mais encore certains bigaires, étaient autorisés à le porter. Le casque d'argent et la ceinture semblent avoir été les signes distinctifs des bigaires en titre.[184] Les aspirants-bigaires portaient vraisemblablement un simple casque de métal, remplacé parfois par un bonnet fait de centons et une écharpe aux couleurs de leur faction.[185] Les bigaires, même titulaires, ne pouvaient prétendre à la bulle d'or.[186]

Entre la classe des hénioques proprement dits et la classe des bigaires, il existait certaines différences en ce qui concerne les règlements.[187] Il y a lieu d'ajouter que les bigaires recevaient leur commise des premiers hénioques;[188] il est à supposer que, sauf raisons sérieuses, il devaient se conformer aux ordres reçus.

---

[182] *Cer.* I, 69, 336.
[183] *Cer.* II, 15, 589; cf. I, 69, 330; I, 70, 344—345; I, 71, 352—355; cf. A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies, II. Comment.* 166.
[184] *Cer.* I, 69, 330.
[185] *Cer.* I, 71, 353.
[186] Cf. A. Vogt, *op. cit.*, 166.
[187] *Cer.* I, 69, 336.
[188] *Cer.* I, 69, 340.

INDEX

I. Mots techniques

Actu (in): n. 177
Actuaire: 208, 218
Amendes: 221
Arène: 203, 204, 206, 207, 209, 214, 216, 219, 222

Bateleur: 220
Bigaire: 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 221, 223, 224, 225, 226 et notes 80, 82
Bigaire aspirant: 214, 224, 226
Bigaire auxiliaire, cf. Bigaire aspirant
Bigaire-hénioque: 214, 224, 225, 226
Bigaire en titre: 214, 224
Bigaire des Blancs: 214, 215
Bigaire des Bleus: 211—212, 214
Bigaire des Rouges· 214, 215
Bigaire des Verts: 211—212, 214
Bige: 223
Blancs: 208, 209, 210, 214
Bleus: 203, 206, 207, 208, 209, 210, 214, 223
Bleus de Péra: 208, 209
Bleus de la Ville: 208, 209
Bleus urbains, cf. Blancs ou Bleus de la Ville: 209
Blouse: 211
Bonnet de bigaire: 226
Bouclier: 211
Borne: 222
Boule: 214
Bulle d'or: 214, 216, 218, 219, 226

Canne surmontée d'un croissant: 211
Carceres: 216, 223
Casque: 216, 217, 222, 226
Casque d'hénioque: 219
Ceinture: n. 177
Ceinture de bigaire: 224, 225, 226
Ceinture de cocher: 213, 224
Ceinture d'hénioque: 212, 214, 224, 225, n. 82
Ceinture d'hénioque à bulle: 218
César Gallus: 203
Chantres: n. 11
Char de courses: 214, 216, 218, 219, 221, 223, 224
Chevaux, répartition des: 216
Chevaux de trait: 205
Chevaux de volée: 205
Chlamyde: 210, 211
Chrysobulle: 218, 219, 220
Cingulum: 225, n. 177
Cocher: 211, 212, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225; Corax: 203
Cocher aspirant: 224
Cocher auxiliaire, cf. cocher subalterne
Cocher Bleu: 203
Cocher-chef: 211, 212
Cocher de 2e classe: 212
Cocher de la Faction: 215, 218
Cocher de l'Hippodrome: 211, 212, 213, 214, 215, 216, 223
Cocher (impérial): 203
Cocher subalterne: 213, 219
Cocher en titre, cf. Hénioque: 213
Comédien: 220
Conservateur du vestiaire: 221
Costume de cocher: 213
Costume du factionnaire: 213
Costume des factions: 210
Costume du micropanite: 218
Costume officiel ou public: 221, 225, 226
Couronne: 221
Couronnement de l'empereur: n. 13
Courrier: 208
Courrier de l'actuaire: 218
Course d'épreuve: 217
Course dite de permutation: 222
Course dite de répartition: 222
Culotte: 211

Démarque: 204, 209, 210
Démarque des Blancs: 209
Démarque des Bleus: 209, 210, Hypace 204
Démarque des Rouges: 209
Démarque des Verts: 209, 210
Dème: n. 11
Dème des Blancs: 209
Dème des Bleus de Péra: 209 et n. 51
Dème des Rouges: 209
Dème des Verts de Péra: 209, 210
Démocrate des Bleus: 209, 210
Démocrate des Verts: 209, 210
Deuteros: 14
Distributeur de bancs: 208
Distributaire de coussins: 208
Distributeur de sièges: 208
Domestique des Excubiteurs: 209, 210 at n. 51
Domestique des Murs: 210
Domestique des Noumera: 210 et n. 51
Domestique des Scholes: 209, 210 et n. 51

Echarpe de bigaire: 226
Echarpe des factions: 215
Echarpe du micropanite aux couleurs des sections mineurs: 218
Employé des carceres: 223
Entraîneur: 223

Faction = bulle d'or: 218—219
Faction des Bleus: 208, 209
Faction des Verts: 208, 209

Faction majeure (Bleus et Verts): 209
Faction mineure (Blancs et Rouges): 209
Factionnaire: 203, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 225 et notes 80, 97, 98, 99
Factionnaire (ex) à Constantinople: Kalliopas: 219
Factionnaire des Bleus: 215—216
Factionnaire des Verts: 215—216
Flamine: n. 13
Fonctionnaire en activité: n. 177

Gradins de l'Hippodrome: 204

Héniocat: 213, 220, 224
Hénioque: 203, 204, 205, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226 et n. 97; Kalliopas: 219
Hénioque (premier), cf. factionnaire: 213, 214, 215, 216, 218, 226 et notes 98, 99
Hénioque (deuxième), cf. micropanite: 213, 214, 215, 216, 217, 218
Hénioque (troisième): 213
Hénioque (quatrième): 213
Hénioque (cinquième): 213, 214, 215, 225 et n. 82
Hénioque à bulle: 214, 215, 218, 219, 224, 225
Hénioque-chef: 214, 215, 216, 219, 221, 225, 226 et n. 80
«Hénioque de la Vérité», cf. prophète: 205
Héraut: 219
Histrion: 220
Honorarii: 225 et n. 177

Inhonestae personae: 219
Inspecteur: 223

Licteur: 208

Maîtrise des Sts Apôtres: n. 11
Maîtrise de Ste Sophie: n. 11
Manteau: 8
Mapparíos: 205, 208
Micropanite: 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 225
Micropanite des Blancs: 217
Micropanite des Rouges: 217
Milice urbaine: 206, 209
Milice des factions: 211
Mime: 220
M :oir: 211

Nomismes: 219, 220, 221
Notaire des factions: 220

Officier: 220
Officier des Murs: 210
Officier des Noumera: 210
Officier (grand) de la Couronne: 209
Ostiaire: Antiochus: 205
Palme: 204, 221
Patrice, Hypace: 204
Pique: 211
Piste: 222
Placeur: 208
Pourpoint à crevés: n. 69
Préfet de la Ville: 205
Préposé au vestiaire: 208
Préposite: 208

Quadrige: 224

Remplaçant: 215, 220, 221, 222, 225, 226
Remplacé: 221, 222
Robe: 211
Rouges: 207, 208, 209, 210

Sagion: 210, 211
Satanodrome: 206
Scaramange: 210, 211
Second: 219
Section des Bleus de Péra: 208
Section des Bleus de la Ville: 208
Section de faction: 208 et notes 7, 11, 12, 18, 45
Section majeure: 211, 213, 215, 216
Section mineure: 209, 211, 214, 215, 216, 224
Section urbaine des Verts: 207
Section des Verts de la Ville: 208
Société de courses ou société hippique: 206, 207
Souliers: 211
Stole: 211

Tagmata: 208, 209
Tesséraire: 208
Tirage au sort: 214, 216, 217
Topotérète: 225
Tribun: 210
Tribune des Blancs: 209
Tribune des Bleus: 209
Tunique courte: 211
Tunique à raies: n. 69

Urne: 214

Verts: 206, 207, 208, 209, 210, 219, 223
Verts de Péra: 208, 209
Verts de la Ville: 208, 209
Verts urbains, cf. Verts de la Ville: 209
Vestale: n. 13
Vestiaire impérial: 210
Vestiaire spécial: 221
Vicaire: 210

II. Index des noms propres

Alexandre: 204
Anastase Ier: 204, 207
Antiochus (ostiaire): 205

«Cavallin», cf. Constantin V: 203
Chosroès: 205
Constance II: 203
Constantin V, dit «Copronyme» ou «Cavalin»: 203
Constantin VIII: 203
«Copronyme» ou «Cavallin», cf. Constantin V
Corax, cocher: 203

Gallus, césar: 203

Héraclius: 205, 207, 219
Hypace, patrice: 204

Justin Ier: 207
Justin II: 207
Justinien: 204, 207

Kalliopas, ex-factionnaire: 219
Kalliopas, hénioque: 219

Léon Ier: 207

Marcien: 207
Maurice: 207
Michel III: 203, 207, 222, 223

Phokas: 207

Théodose Ier le Grand: 203
Théodose II: 206
Théophile: 203, 207 et n. 99
Théophylacte, patriarche: 204
Tibère II: 207

Xénophon, artisan: 205

Zénon: 207

III. Index des monuments

Circus Maximus: n. 13
Hippodrome privé du Grand Palais: 203
Kathisma: 203, 204, 209, 216 et n. 13
Kathisma, loge grillée du: 204
Kathisma, tribune du: 204
Pi(le): 216

INDEX DE MOTS GRECS

ἄθλον n. 159
ἀκρότης ἵππος 205
ἄκτον n. 86, 152
ἀναξύρις 211
ἀξία n. 177
ἀξίωμα 220
ἀποζωννύμα n. 177
ἄργυρος τῶν στεφανῶν n. 149
ἅρμα 224, n. 168, 175
αὐριγάριον δημόσιον n. 179
ἀφέτης 223

βαῖον n. 147
βασιλεύς n. 179
Βένετοι 208, n. 97
βηγάριος 223, 224
βῆγες 224, n. 175
βουλλᾶν n. 121

δεύτερο 213, 219, n. 86
δῆμος 5, n. 54
δημόσιος 225, n. 179
διαβολικός 206
διβέρσιον 222

ἐγχείριον 211
ξις 222
ἔπαθλον 205, n. 152
ἐπωμίς 211
ἑταιρειαρχεία n. 177
εὐώνυμος n. 155

ζυγαῖος 205
ζώνη 225, n. 177
ζώστον 213, 225

ἡνιοχεία n. 168
ἡνιοχεν n. 168
ἡνίοχος 205, 211, 223, 224, 225, notes 80, 86, 98, 121

θεωρήτης 223
θυρανοίκτης 223

ἱππάριον 222
ἱππικόν n. 168
ἱπποδρόμια 203
ἱπποδρόμιον 205

καμίσιον 211
κασσίδιον 213
κατάθηκον 222

Λευκόν 208
Λευκός 208, n. 111

μερίδιον 222
μέρος 221
μεσαρίστερος n. 155
μέσος n. 155
μικρυπανίτης n. 86, 111

ὄχημα n. 175

πάνιον n. 114
περατικός 208
πολιτικός 208
Πράσινοι 208, n. 97
Πράστον n. 31
προτίμησις 207

Ῥούσιοι 208, n. 111
Ῥούστον 208

σατανικός 206
σατανόδρομον 206
σημεῖον n. 114
σκεύος n. 175
στάδιον 205
στεφάνιον 224
στέφανος n. 149
συμβηγάριος n. 146

τετράθηρος n. 168

ὑπουργῶν 222

φακτιονάρης n. 99
φακτιονάριος 216, notes 86, 97, 98, 121
φακτίων 219
φέγγιον 211
φιλοθεάμων 204

E. FRANCES / BUCAREST

L'ETAT ET LES METIERS A BYZANCE

Dans un article antérieur, paru dans les colonnes de cette revue, j'avais insisté sur l'importance de l'étude de la ville byzantine pour pouvoir comprendre un bon nombre de particularités du développement historique de Byzance.[1]

Les recherches méthodiques sur ce problème doivent nécessairement avoir comme point de départ une analyse de la situation des éléments productifs de la ville byzantine, c'est-à-dire l'étude de la situation des artisans, lesquels, dans la plupart des cas, vendaient directement les produits de leur travail.

Des divers aspects du problème, nous nous proposons dans le présent article de poursuivre l'évolution de la position adoptée par l'État vis-à-vis des métiers dans une période assez longue et d'essayer d'expliquer les causes qui ont déterminé une série de changements intervenus dans cette position. Nous insisterons naturellement sur l'époque pour laquelle on possède un matériel documentaire plus abondant. Pourtant, étant donné que certaines périodes de l'histoire byzantine sont connues de manière plus détaillée, nous avons la possibilité d'en déduire quelques conclusions également pour les époques plus pauvres en fait de matériel documentaire.

Les périodes qui sont le mieux connues marquent en réalité des étapes historiques particulièrement importantes; ce sont les IVe—VIIe et les IXe—Xe siècles.

Les IVe—VIIe siècles sont l'époque qui clôture définitivement l'histoire de l'Empire romain et coïncide avec la liquidation d'un régime, qui se reflète dans la vie des villes par d'importants changements structurels; les IXe—Xe siècles correspondent à l'apogée de l'expansion de l'Etat byzantin sous le régime de la consolidation des relations féodales. Aussi la politique de l'Etat à l'égard des artisans est-elle complètement différente durant chacune de ces périodes.

Au IVe—VIIe siècles il faut signaler la décadence des métiers dans l'Empire romain d'Orient; des phénomènes de crise, de plus en plus graves, eurent une influence néfaste sur les producteurs de biens matériels des villes. L'Etat n'avait aucun intérêt à encourager une classe d'artisans libres, ce que aurait été en contradiction avec toute sa politique, dont la tendance était de fixer dans des moules immuables toute la vie sociale-économique.

Des difficultés financières de plus en plus grandes déterminèrent la

---

[1] E. Frances, *La féodalité et les villes byzantines au XIIIe et au XIVe siècles.* Byzantinoslavica XVI (1955) p. 76.

création de monopoles dans les secteurs à grande rentabilité, ainsi que dans ceux relatifs aux articles de première nécessité pour la vie, instruments dont on cherchait à se servir pour manoeuvrer les masses. Ceci équivalait de fait à l'élimination ou, en tout cas, à une limitation de l'activité artisanale. Les difficultés financières de l'Etat amenèrent naturellement une augmentation excessive des impôts. A la charge de l'élément productif tombait l'entretien du nombreux « lumpenproletariat » urbain et de l'Etat même. Il fallait compenser les immenses pertes de revenus provenant soit des territoires de la presqu'île balkanique, où les invasions des barbares étaient devenues endémiques,[2] soit des domaines de l'aristocratie sénatoriale sur lesquels les agents du fisc n'osaient plus paraître. En général, dans les villes c'étaient uniquement les curiales qui étaient considérées comme principales victimes de cet état de choses, mais on doit admettre qu'à côté de ceux-ci, les artisans avaient également à souffrir, peut-être même dans une plus grande mesure. La concurrence des manufactures impériales, de celles appartenant à l'aristocratie et à l'église, qui bénéficiaient de larges privilèges,[3] contribua à aggraver la situation des artisans, à miner tout travail productif[4] et, en dernière instance, à la décadence même des villes de l'Empire byzantin.

La misère dans laquelle se débattait l'artisan des villes byzantines a impressionné profondément les contemporains. Libanius et Jean Chrysostome ont des paroles pleines de pathétisme pour le sort inclément de ces malheureux qui peinaient durement jour et nuit sans interruption.[5] La misère des artisans non seulement constituait un état de choses spécifique aux villes asiatiques de l'Empire, mais encore touchait les artisans de la capitale.[6] Par exemple, le métier de cordonnier ne pouvait même pas assurer l'existence la plus modeste.[7]

Même les ateliers de soieries de Tyr et de Beyrouth, qui jouissaient d'une vieille tradition, furent liquidés au temps de Justinien, et leurs propriétaires se virent obligés de s'expatrier en Perse ou bien ils durent céder leurs ateliers à l'empereur.[8] Il est probable que la décadence des ateliers de soieries de ces deux villes avait commencé longtemps auparavant, vu que déjà vers la moitié du IVe siècle, l'auteur anonyme — si bien informé sur la situation dans la partie orientale de l'Empire — s'occupant de Beyrouth

---

[2] *Corpus Juris Civilis III*, ed. Kroll, Berlin, 1904, *Nov.*, LXV, p. 339.

[3] *Nov.*, XLIII, p. 271—272.

[4] Н. Пигулевьская, *Византия на путях в Индию*. Москва, 1951, p. 26—27.

[5] *Libanius Or.* XXV, éd. Foerster, II, 554: *Or.* XLVI, III, p. 389—390. Jean Chrysostome, *De Lazaro Concio.*, III. P. G. XL, col. 993; *Epist. I ad Cor. Homil.* XX, *P. G.* LXI, col. 168.

[6] *La Vie de Saint Auxence* parle de la situation désespérée des artisans du quartier de Constantinople βαττοπωλεῖα *P. G.* LXIV, col. 1384. Sur ce quartier, v. R. Janin, *Constantinople byzantine*. Paris, 1950, p. 99—100.

[7] Marc le Diacre, *Vie de Porphyre*, éd. Grégoire, p. 9.

[8] Procopius III Bonn, *Historia arcana*, p. 140—142.

dans son « Expositio totius mundi et gentium », retient seulement l'importance de l'école de droit de cette ville, tandis que pour Tyr il souligne uniquement la vive activité dans la conclusion des transactions commerciales. Au sujet des ateliers de soieries qui autrefois avaient fait la renommée de ces deux villes, on ne mentionne plus rien.[9]

Même à l'égard des artisans, strictement nécessaires pour la vie des villes on ne peut signaler une attitude plus bienveillante de la part de l'Etat. Il est caractéristique de noter l'attitude des autorités envers les boulangers d'Antioche, qui souvent étaient obligés de vendre le pain à un prix inférieur au prix coûtant du blé. A cause de telles vexations, il abandonnèrent leurs boulangeries et se réfugièrent dans les montagnes. Ce n'est que grâce aux interventions énergiques et répétées de Libanius que les boulangers purent reprendre, à des conditions acceptables, leur activité si nécessaire à la ville, qui était menacée de famine.[10] D'autres métiers, moins utiles, eurent probablement à souffrir davantage. En tous cas, Libanius intervint souvent contre les injustes mesures prises par les autorités locales envers les artisans.[11] La fiscalité augmentait sans cesse pour les artisans: le « chrysargyre » fut l'une des grandes calamités qui accablèrent les artisans et les marchands dans l'Empire byzantin.[12]

Cette attitude à l'égard des artisans byzantins au IVe siècle ne se différencie guère de celle des siècles suivants. A l'époque de Justinien, les ateliers de soieries étaient obligés de vendre à 8 solidi la livre de soie,[13] bien que le prix d'achat des « barbares » fût fixé à 15 solidi.[14] Contre ceux qui contrevenaient aux dispositions impériales on procédait avec une grande rigueur: on leur confisquait la soie et on leur appliquait des amendes ruineuses.

De telles circonstances font aisément comprendre que les artisans se ruinaient et se voyaient dans la situation de recourir aux distributions gratuites d'aliments;[15] ou bien ils étaient obligés, à l'instar de l'élément rural, de chercher le patronat des puissants.[16]

C'est seulement par un manque total de compréhension pour la situation des artisans que l'on a pu les accuser, fort injustement, d'attendre les distributions gratuites d'aliments, parce qu'ils étaient paresseux.[17] D'après

---

[9] *Geographi graeci minores II, Expositio totius mundi et gentium,* p. 517.
[10] E. Petit, *Libanius et la vie municipale à Antioche.* Paris, 1955, p. 119 et 211.
[11] Libanius, *Or.* IV, I, p. 295; *Or.* XXV, II, p. 554; *Or.* XXX, III, p. 182.
[12] Г. Л. Курбатов, *Положение народных масс в Антиохии в IV в.* Виз. Врем. VIII (1956) 49—50.
[13] Procopius, *Hist. Arcana,* p. 141.
[14] *Nov.,* p. 798, ap. V.
[15] Année épigraphique № 71 (1902).
[16] *Nov.* XLIII, p. 272.
[17] J. Declareuil, *Quelques problèmes d'histoire des institutions municipales au temps*

l'opinion des écrivains contemporains, parmi les pauvres ou comptait en premier lieu les artisans.[18]

Les persécutions auxquelles ils étaient soumis, la misère dans laquelle ils se débattaient, le dédain pour le travail — conception propre au régime esclavagiste — se reflètent dans les opinions de nombreux contemporains de la classe dominante, qui manifestent une déconsidération complète pour les artisans. Libanius, qui souvent avait pris leur défense, étant conscient de ce que la ruine des métiers signifiait la décadence des villes, n'eut point lui non plus une conception différente de celle de ses contemporains.[19] Il est vrai qu'il y eut aussi quelques voix isolées qui protestèren contre cet état de choses,[20] mais elles ne purent rien résoudre.

Plus tard, il y eut encore quelques métiers qui continuèrent à être considérés comme indignes par les Byzantins; cependant leur nombre était restreint.[21] Sans doute le manque de considération pour les artisans et leur état d'insolvabilité leur interdisaient-ils l'accès aux curies municipales.[22]

Bref, la situation des artisans byzantins était particulièrement difficile[23] et le fait que d'importants centres urbains en Asie et en Egypte purent être conquis d'abord par les Iraniens et ensuite par les Arabes, au VIIe siècle, ne peut être expliqué sans tenir compte de la politique erronée, menée par l'Etat byzantin à l'égard des éléments productifs des villes.

Un revirement dans la situation des artisans byzantins commença à se produire à partir du VIIIe siècle, lorsque furent liquidés les derniers vestiges du régime esclavagiste et créées les conditions pour la transition à un nouvel ordre social. Dans le régime esclavagiste, le travail des gens libres était méprisé. Après la liquidation de l'esclavagisme, la conception du travail se modifie. Il est possible que le contact avec les Arabes ait donné lieu à une meilleure appréciation des métiers et du commerce.[24] Ce fait paraît évident dans différentes circonstances. L'empereur se rendait au milieu des artisans, leur donnait des conseils et cherchait à les gagner.[25]

---

de l'Empire Romain. Nouvelle rev. hist. du droit français et étranger XXVIII (1904) 481—482.

[18] J. Chrysostome, *Epist. I ad Cor. Homil.* XXXIV. *P. G.* LXI, col. 292; Procopius, *Hist. Arcana,* p. 145.

[19] Libanius, *Or.* LVIII, IV, p. 183.

[20] Jean Chrysostome, *In Matthaeum homil.* LIX, *P. G.* LVIII, col. 579.

[21] Ph. Koukoulès, Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός II, 1. Athènes, 1948, p. 221—222.

[22] Г. Л. Курбатов, *Положение народных масс в Антиохии в IV в.* Виз. Врем. VIII (1956) 44—45.

[23] Н. Пигулевская, *Византия на путях в Индию.* Москва 1959, p. 56.

[24] R. S. Lopez, *The role of Trade in the Economic Readjustement of Byzantium in the seventh century.* Dumbarton Oaks Papers XIII (1959) 79.

[25] Théophanes Continuatus, Bonn, p. 450.

Léon IV tâchait de s'assurer leur appui, pour lui et son fils, outre celui du Sénat, de l'armée et de l'aristocratie.[26]

Dans les nouvelles conditions historiques à la suite des profondes transformations du VIe siècle, le problème de la reconsidération politique envers les artisans et les marchands apparut comme impérieusement nécessaire, afin que les centres urbains puissent continuer, dans un Etat doué d'un appareil administratif aussi compliqué que dans le passé.

La polis esclavagiste vivait en majeure partie à la suite d'un territoire rural qui lui était assujetti. Les grandes villes de l'Empire romain d'Orient se trouvent desservies par des régions entières. Le grenier égyptien était ainsi à la disposition de Constantinople.

Au cours de la crise du VIIe siècle, les villes connurent une situation précaire au milieu d'un territoire soustrait à leur autorité économique et souvent politique. Dans cette situation, les villes avec leur caractère particulier parasitaire, ainsi qu'elles étaient organisées surtout dans la partie européenne de l'Empire, n'auraient pu survivre longtemps, même après la suppression de la distribution gratuite d'aliments. Pour sauvegarder la ville, l'Etat fut obligé d'encourager la production urbaine, d'autant plus que la ville constituait le pivot de toute son organisation administrative. C'était seulement en reforçant leur situation économique qu'elles pouvaient redevenir des centres de la vie politique de l'Etat, raison pour laquelle les villes furent repeuplées avec des éléments actifs. Constantin V établit à Constantinople des habitants des îles, de la Grèce et du sud de l'Italie, avec une ancienne tradition de bons marchands et artisans.[27]

La lutte menée par les Isauriens a eu des répercussions en ce qui concerne la situation des artisans, par suite de l'élimination de la concurrence des ateliers dépendant des monastères. C'est pour ce motif que les artisans semblent avoir soutenu les iconoclastes.[28]

L'impératrice Irène essaya à son tour d'encourager les artisans et marchands, en les exonérant d'impôts.[29] Son successeur, Nicéphore, tenta d'introduire de nouveau les impôts urbains et certains droits de douane, et ces mesures sont énumérées parmi les dix vexations que l'Empire eut à subir au temps de Nicéphore.[30]

Les mesures prises par Nicéphore furent bientôt abrogées et il est probable que, pendant les siècles suivants, les artisans continuèrent à ne pas payer d'impôts directs.[31] L'Etat qui, au cours des siècles suivants, exerçait

---

[26] Théophanes, éd. de Boor, p. 449.

[27] Théophanes, p. 429.

[28] Nicéphore, *Apologeticus pro sacris imaginibus. P. G.*, C, col. 544, 556.

[29] Théophanes, p. 475; Théodore Studite, *Epist. Lib.* I. *P. G.* IC, col. 932.

[30] Théophanes, éd. de Boor I, p. 486: G. Brătianu, *La politique fiscale de Nicéphore Ier (802—811) ou Ubu roi à Byzance.* Etudes byzantines. Paris, 1939, p. 202.

[31] Fr. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byz. Finanzverwaltung.* Leipzig 1927, p. 62; A. Andréadès, *Byzance, paradis du monopole et du privilège.* Byzantion IX (1934) 174.

un contrôle rigoureux sur les corporations, ne perçut même plus les taxes d'entrée dans les corporations.[32]

La dynastie macédonienne continua la même ligne politique quant au problème des métiers, à cette différence près qu'elle soutient seulement les petits producteurs et celle-ci se reflète dans toute son œuvre législative. L'affirmation de J. Nicole, l'éditeur du « Livre du Préfet », que jamais la main de l'Etat ne pesa autant sur tout le domaine de la production et sur les échanges, ne correspond pas à la réalité.[33]

Si nous avons en vue le seul fait que, durant les premiers siècles de l'existence de l'Empire byzantin, l'artisan était maintenu par force dans la corporation où il se trouvait et où souvent il était parvenu par voie héréditaire, tandis qu'au IXe siècle l'exclusion de la corporation était considérée comme une sanction grave, encore devons-nous admettre qu'à cette époque la situation de l'artisan s'était améliorée.[34] Il ne faut pas non plus perdre de vue le fait qu'au Xe siècle, l'admission dans une corporation était liée à certaines formalités et au paiement d'une taxe, contrairement au régime en vigueur dans l'Empire des premiers siècles, lorsque les artisans entraient par force dans les corporations, par l'effet de l'hérédité.

Aux IVe, Ve et VIe siècles, l'entrée des artisans dans les ateliers impériaux équivalait à la perte de leur liberté personnelle et de celle de leurs descendants; pourtant, à cause de la situation grave avec laquelle ils étaient aux prises, les artisans assaillaient quand même l'entrée de ces ateliers.[35]

Au cours des IXe—Xe siècles, tandis que la forme d'exploitation esclavagiste était en voie de disparition, le travail dans les ateliers impériaux se faisait en majeure partie par des condamnés et par des prisonniers de guerre,[36] étant donné que l'artisan pouvait déployer une activité beaucoup plus lucrative en travaillant pour son propre compte.

Une série de changements favorables, en ce qui concerne la situation des artisans, est évidente.

---

[32] A. Stöckle, *Spätrömische und byzantinische Zünfte.* Leipzig, 1911, p. 61.

[33] J. Nicole, *Le livre du préfet.* Rev. gén. du droit, de la législation et de la jurisprudence XVII (1893) p. 134. Son point de vue a été adopté aussi par des historiens récents, qui se sont occupés de l'économie urbaine byzantine. Ainsi, G. Brătianu, *Etudes sur l'approvisionnement de Constantinople et le monopole du blé à l'époque byzantine et ottomane.* Etudes byzantines, Paris 1938, p. 136, 138.

[34] A. Stöckle, *op. cit.*, p. 63; dans le même sens: А. П. Каждан, *Цехи и государственные мастерские в Константинополе в IX и X вв.* Виз. Врем. VI (1953) p. 142; З. В. Удальцова—А. П. Каждан, *Некоторые нерешенные проблемы социально-экономической истории Византии.* Вопросы ист. (1958) № 10, p. 91.

[35] R. S. Lopez, *Silk Industry in the Byzantine Empire.* Speculum XX (1945) p. 5, 11.

[36] Théodore Studite, *Epist. lib. II. P. G., IC*, col. 1252; Joannes Geometra, Εἰς τοὺς βουλγάρους, *P. G.* CVI, col. 919; Muqaddasi—A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes* II, 2. Bruxelles, 1950, p. 423; М. Я. Сюзюмов, *Ремесло и торговля в Константинополе в начале X в.* Виз. Врем. IV (1951) p. 27.

La sphère de leur activité n'est plus limitée par les nombreux monopoles. Au contraire, les tentatives de certains favoris du régime, comme Stylien Zautès, Léon Phocas ou Nicéphoritzès, d'instituer certains monopoles ont été stigmatisées par les historiens; ces tentatives ont été de courte durée et ont généralement eu une fin défavorable.

La production et le commerce des tissus de soie et de laine avec de la pourpre, qui étaient intedrits aux particuliers au cours des IVe—VIIe siècles,[36a] commencent à leur être permis; ceci peu après que les Basilicales eurent reproduit les interdictions du Code de Justinien.[37] Dans le Livre du Préfet, le monopole de la production de la soie et du commerce des tissus de soie est restreint à une catégorie réduite d'articles destinés à l'usage d'un petit nombre de consommateurs; dans certains cas leur vente aux étrangers est réglementée[38] ou bien soumise seulement au contrôle des autorités.[39] Le reste de la production de la soie, même de celle contenant de la pourpre, la confection des vêtements en soie et leur vente, soit aux particuliers, soit à destination de la maison impériale, étaient libres pour les artisans et les marchands inscrits dans les corporations.

A Byzance, au début, l'approvisionnement en soie des artisans et des marchands dépendait de l'approbation du Comes commerciorum.[40] Plus tard, on introduisit des mesures plus sévères: les commerciarii— fonctionnaires d'Etat — étaient les seuls à posséder le droit d'acheter la soie des Iraniens et de la distribuer aux particuliers après avoir couvert les besoins des ateliers impériaux.[41] Dans ces conditions on comprend facilement qu'il est douteux que la soie parvînt entre les mains des particuliers. L'interprétation de Zachariae von Lingenthal, adoptée par la plupart des historiens. suivant laquelle les ateliers particuliers auraient tiré profit de cette mesure, vu que les vendeurs étrangers étaient ainsi obligés de traiter avec un acheteur unique, qui pouvait leur imposer un prix d'achat raisonnable,

---

[36a] *C. J.* IV, 40, p. 178: *C. J.* XI, 8, p. 431—432.

[37] *Les Novelles de Léon le Sage*, éd. Spulber. Cernăuţi, 1934, *Nov.* LXXX, p. 267.

[38] A. Stöckle, *Spätrömische und byzantinische Zünfte.* Leipzig, 1911, p. 112: R. Guilland, *Quelques termes du livre des cérémonies.* Rev. des Et. Grecques LXII (1949) 335—336.

[39] *Le Livre du Préfet* IV, 1 et 2; VIII, 1 et 2.

[40] *C. J.*, IV, 40, p. 178.

[41] *Nov.*, p. 798, ap. V.: R. S. Lopez (*Silk Industry in the Byzantine Empire*, Speculum XX (1945) p. 12—13) croit que cette disposition aurait été prise par les successeurs de Justinien. Son argument principal est que les commerciaires ont apparu dans l'Empire byzantin après la mort de Justinien. En réalité, on signale leur apparition déjà au temps de l'empereur Anastase (E. Stein, *Histoire du Bas Empire.* Paris-Bruxelles, 1949, p. 214, n. 1). — Les conditions politiques après la mort de Justinien ne nous permettent pas d'admettre que les restrictions concernant l'importation de la soie aient pu être abrogées un certain temps et que l'on soit revenu ultérieurement à la mesure de l'approvisionnement exclusif par les agents de l'Etat. Les tentatives faites au temps de Justin II en vue d'établir des relations avec la Chine sans utiliser l'entremise de l'Iran, l'état de guerre presque permanent entre Byzance et l'Iran ne justifient aucunement la supposition que l'importation de la soie ait pu être laissée libre pendant un certain temps après Justinien.

est loin d'être fondée.[42] Byzance, qui avait des conflits si fréquents avec l'Iran, tâchait de s'assurer — durant les courts intervalles de paix — les stocks nécessaires pour les besoins des ateliers impériaux, sans trop se préoccuper aussi des ateliers particuliers. D'ailleurs, le traitement appliqué à ces derniers par Justinien est édifiant.

Au Xe siècle la situation se présente complètement changée. Maintenant l'acquisition de la soie s'effectuait directement par les intéressés, et la mesure de l'achat en commun était prise uniquement à l'avantage des membres de la corporation.[43] Des mesures spéciales de protection furent prises afin d'éviter que les riches marchands de soie n'exploitassent ceux qui ne pouvaient s'approvisionner directement.[44]

Les conditions favorables créées aux ateliers de soieries amenèrent l'apparition, au IXe siècle, d'importants ateliers aussi dans des villes de province, comme par exemple les ateliers de Thèbes.[45]

La sphère d'activité dans la production artisanale et le commerce s'élargirent dans d'autres secteurs également. Des produits qui dans le passé formaient un monopole, pouvaient être confectionnés, au Xe siècle, par les artisans particuliers. C'est ainsi que la fabrication d'objets en or avec des pierres précieuses, interdite aux particuliers par le Code Justinien, fut permise par une novelle de Léon VI.[46] La production de certaines armes fut permise aux artisans particuliers.[47] En ce qui concerne le savon gallique (autrefois probablement un monopole), l'Etat se réservait au Xe siècle seulement le droit de prélever un impôt.[48]

Une preuve de la disparition presque totale des monopoles, c'est le changement des attributions des commerciaires. Dans l'Empire byzantin des premiers siècles, ils acquéraient pour l'Etat les matières premières nécessaires aux ateliers impériaux et en distribuaient aux particuliers seulement le surplus. Au Xe siècle, ces fonctionnaires byzantins sont des

---

[42] E. E. Zachariae von Lingenthal, *Eine Verordnung Justinians über den Seidenhandel*. St. Petersburg, 1865, p. 9; W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge I*. Leipzig, 1885, p. 19; C. Macri, *L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine*. Paris, 1925, p. 22; E. Stein, *op. cit.*, p. 770.

[43] A. Stöckle, *Spätrömische und byzantinische Zünfte*. Leipzig, 1911, p. 99.

[44] *Le Livre du Préfet* VI, 8. Pour encourager les producteurs de soieries, les fournisseurs de matière première, venus à Constantinople, sont exemptés du paiement d'impôts sur la vente. (Idem VI, 5).

[45] E. Weigand, *Die helladisch-byzantinische Seidenweberei* Εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου. Athènes, 1935, p. 507.

[46] *Les novelles de Léon le Sage*, LXXXI, p. 268—269. La disposition est élargie dans le *Livre du Préfet* (II, 8—9).

[47] Р. А. Наследова, *Ремесло и торговля Фессалоники конца IX—начала X в. по данным Иоанна Комениаты*. Виз. Врем. VIII (1956) p. 69.

[48] *Le Livre du Préfet*, XII, 2: Andréadès, *Byzance, paradis du monopole . . .*, p. 175, n. 1.

collecteurs d'impôts;[49] leurs attributions antérieures ayant disparu, puisqu'il n'existait plus de monopoles d'Etat.

Au IVe—VIIe siècles, l'Etat forçait les artisans — chaque fois qu'il avait besoin d'eux — à satisfaire ses exigences et cette « munera » représentait une lourde charge pour les petits producteurs de villes. Aux IXe—Xe siècles, la situation changea complètement. La cour impériale devint un important client des artisans, dont l'activité était dorénavant rétribuée; ils n'étaient plus astreints à des prestations de travail non-rétribué, comme aux IVe—VIIe siècles.[50] Les campagnes militaires donnaient à l'Etat l'occasion de conclure des achats massifs de matériel chez les marchands et les artisans[51] et l'on sait combien étaient nombreuses les campagnes militaires entreprises au temps des Macédoniens.

Enfin, tandis que dans la Byzance des premiers siècles, l'artisan restait lié toute sa vie à la même corporation, le Livre du Préfet prévoit la possibilité du transfert d'une corporation à une autre, donc la perspective d'une amélioration de sa situation. C'est pourquoi, dès le IXe siècle, on peut affirmer que commence une période de développement rapide de la production artisanale.[52]

Ce qui caractérise toute l'œuvre législative des Macédoniens en matière de métiers, c'est la préoccupation constante de maintenir à l'artisanat un caractère de petite production, tout en lui accordant certains avantages, ainsi que nous l'avons montré plus haut. Tout comme en matière agraire la législation cherchait à protéger les petits producteurs faisant partie des communautés rurales libres, elle procéda envers les petits producteurs des villes; d'ailleurs, cette politique unitaire a déjà été signalée.[53]

La tendance à maintenir uniquement la petite production et à empêcher que l'aristocratie ne patronne les ateliers d'artisans, apparaît dans différentes dispositions législatives, telles que la novelle 80 de Léon VI et surtout dans le Livre du Préfet. C'est ainsi que les éléments de l'aristocratie ne pouvaient acheter d'articles de luxe au delà des besoins de leur propre maison,[54] ni même faire travailler la soie ou la négocier par l'entremise d'un membre de la corporation des metaxoprates.[55]

En ce qui concerne d'autres occupations, il est vrai que le Livre du Préfet ne prévoyait aucune mesure restrictive à l'égard de l'aristocratie, mais

---

[49] G. Millet, *Sur les sceaux des commerciaires byzantins*. Mélanges Schlumberger II. Paris, 1924, p. 303—327.

[50] *Le livre du Préfet* VIII, 2; VIII, 11; XIV, 1. *De cerimoniis aulae byzantinae I*. Bonn, p. 486.

[51] *De cerimoniis* II, p. 674—675.

[52] А. П. Каждан, *Деревня и город в Византии IX и X вв.* Москва 1960, p. 247.

[53] М. Я. Сюзюмов, *Ремесло и торговля в Константинополе в начале X в.* Виз. Врем. IV (1951) p. 30.

[54] *Le Livre du Préfet*, V, 4.

[55] *Idem*, VI, 10; VIII, 2.

ceci peut s'expliquer par le fait que les éléments de l'aristocratie avaient la tendance d'accaparer seulement les activités lucratives telles que la production et le commerce des soieries et des objets de luxe, dont le bénéfice n'était pas limité et qu'en outre, il y avait des possibilités d'en vendre de grandes quantités pour l'exportation.

L'aristocratie féodale provinciale jouait un rôle important dans la circulation des produits, étant donné que c'était sur ses domaines qu'on organisait les marchés. Aussi pouvait-elle imposer à la vente les produits de ses propres ateliers et fixer des droits élevés sur les produits des artisans particuliers. La novelle de 996 accorde le droit de choisir de nouveaux endroits pour les marchés[56] et de cette manière la production artisanale fut délivrée de la domination des éléments féodaux de la province, propriétaires des marchés.

D'autres dispositions contenues dans le Livre du Préfet empêchaient que les ouvriers spécialisés dans le travail de la soie, ne fussent cédés aux ateliers de l'aristocratie; celle-ci possédait ses atelers principalement sur ses propres domaines ou dans les villes de province. Ainsi s'explique l'interdiction pour les séricaires de céder des ouvriers spécialisés « aux personnes étrangères de la ville ».[57]

Afin d'empêcher la création de grands ateliers, donc l'apparition d'une nouvelle aristocratie d'argent, les différents métiers sont soigneusement séparés en corporations parfaitement délimitées et on interdit l'exercice simultané de plusieurs métiers. Etant donné que la soie faisait l'objet d'un commerce extérieur lucratif, elle fut particulièrement et soigneusement réglementée. Les diverses opérations relatives à sa transformation furent réparties entre cinq corporations différentes. Par de telles mesures, on voulut éviter la création de grandes entreprises manufacturières patronnées par des éléments riches, qui auraient pu cumuler toute l'activité, depuis l'acquisition de la soie brute jusqu'à la confection des vêtements en soie. Le législateur byzantin est poussé par la même préoccupation quand il sépare le métier de sellier de celui de marchand de cuir et de celui de tanneur.[58] Dans ce secteur régnait également une grande activité, si l'on tient compte des livraisons pour l'armée.

Pour conserver aux métiers leur caractère de petite production, on prit encore d'autres mesures. Les ouvriers ne pouvaient être embauchés pour une durée de plus d'un mois.[59] Autrement, un patron disposant de moyens importants aurait pu donner une grande ampleur à son atelier, en s'assurant pour une durée prolongée une nombreuse main-d'œuvre et des

---

[56] Fr. Dölger, *Regesten I*, № 783.
[57] *Le Livre du Préfet*, VIII, 7.
[58] *Idem*, XIV, 2.
[59] *Idem*, VI, 2; VIII, 12.

ouvriers bien qualifiés, auxquels il aurait accordé des avances. Le Livre du Prefet défendit les avances aux ouvriers dépassant le salaire mensuel.

Le même objectif était poursuivi également par les mesures qui fixaient strictement la quantité de matière première pouvant être travaillée ou le lieu de la vente. Les ateliers de bijouterie — comme tout atelier d'articles de luxe — auraient pu prendre une grande extension; aussi prit-on des mesures qui limitaient la quantité de métal précieux que le bijoutier était en droit de se procurer et de transformer, et qui en même temps fixaient le lieu où il devait exercer son métier: l'atelier devait avoir des dimensions restreintes et être situé dans la rue principale, sous la surveillance continuelle des organes de l'Etat. Dans de telles conditions il n'était pas possible que l'atelier prenne une extension au-delà des limites prescrites par le Livre du Préfet.

Les metaxoprates étaient également soumis à des mesures restrictives de cette nature; c'est ainsi qu'il leur était défendu d'acquérir la matière première hors de la ville.[60] La répartition des matières premières s'effectuait dans la ville même, proportionnellement parmi tous les membres de la corporation, de sorte qu'il ne pouvait advenir que l'un d'eux obtînt une trop grande quantité par rapport aux autres, ce qui aurait permis un développement excessif de son activité.

D'autres mesures prises dans le même but concernaient les othonioprates ou les cérulaires.[61]

Outre les mesures qui tendaient à empêcher les éléments de l'aristocratie de s'immiscer dans le commerce ou d'accaparer des entreprises artisanales lucratives, et en dehors des mesures par lesquelles on voulait éviter une trop grande extension des ateliers de certain artisans, le Livre du Préfet contient des dispositions pour la protection de la masse des petits artisans. C'est ainsi que quiconque achetait des tissus à Constantinople, était obligé de les faire confectionner dans la ville même.[62] En vue d'assurer du travail aux artisans locaux, il était défendu aux étrangers d'acheter de la soie brute à Constantinople.[63] La concurrence des marchands étrangers était entravée par de nombreuses dispositions.[64]

D'autres dispositions du Livre du Préfet traduisent également la tendance à protéger les petits artisans.[65] Ainsi, le loyer de leurs ateliers ne pouvait être augmenté au gré du propriétaire.[66] En outre, les conditions de vente durent être sensiblement allégées en ce qui concerne les produits de ces petits artisans; la nouvelle de 966 constitue une preuve dans ce sens.

---

[60] *Idem,* VI, 12.
[61] *Idem,* IX, 7 et XI, 1.
[62] *Idem* IV, 8.
[63] *Idem,* VI, 15.
[64] *Idem,* VI, 5; VI, 15; VIII, 8; VIII, 11; IX, 6; X, 2; XX, 2.
[65] *Idem,* VI, 9; VII, 2.
[66] *Idem,* IX, 4; X, 3; XIII, 6; XIX, 2.

L'acquisition de matières premières nécessaires et la protection du commerce étaient devenues des problèmes d'Etat et figuraient comme une préoccupation principale dans les traités conclus à cette époque par Byzance avec les Etats voisins.[67]

La politique de l'Etat à l'égard des petits producteurs urbains eut sans doute pour résultat une amélioration de leur situation matérielle. Dès le commencement du IXe siècle, on connait le cas d'un producteur de cierges qui, dans un bref intervalle de temps, amassa une fortune considérable.[68] Léon VI poursuivait la réalisation de conditions d'abondance à Constantinople; aussi eucourageait-il l'importation de matières premières et d'aliments.[69] Une telle constatation a été faite déjà dans d'autres études.[70] Jusqu'à la fin du XIe siècle, les petits artisans byzantins ressentent ce bien-être relatif. Le représentant le plus authentique de la bohème byzantine, Théodore Prodromos, décrit avec jalousie la vie large que menaient différentes catégories d'artisans.[71]

La situation prospère que les métiers de Byzance enregistrent jusqu'au XIe siècle, nécessite naturellement une analyse de ses causes. Au cours de la deuxième moitié du IXe siècle, qui correspond à l'avènement de la dynastie macédonienne, les éléments de la féodalité provinciale se trouvèrent en pleine offensive pour accaparer la rente féodale qui jusqu'alors était perçue par le pouvoir central. Bien plus, ces éléments s'introduisirent dans l'économie urbaine en créant d'importantes manufactures. Le cas de l'archontisse Danièlis du Péloponnèse au IXe siècle[72] et d'Aratos à Sparte[73] au siècle suivant ne constituent point des cas isolés. Le renforcement de cette aristocratie féodale provinciale menaça non seulement la paysannerie, mais également l'aristocratie bureaucratique qui vivait des pensions largement distribuées et acquises par la perception de la rente centralisée.

C'est ainsi qu'à Byzance, au cours du IXe siècle, se dessine la lutte entre les deux groupes de la classe dominante, chacun ayant ses propres intérêts; l'aristocratie bureaucratique et l'aristocratie féodale provinciale. L'existence de ces deux cliques féodales explique beaucoup d'évènements de l'histoire intérieure de Byzance; l'appui accordé aux stratiotes, éléments étroitement liés à l'aristocratie bureaucratique, en est une conséquence. A titre d'exemple de la rivalité entre ces deux groupes féodaux, il faut

---

[67] *Excerpta ex histor. Arabum apud Leon Diaconus.* Bonn, p. 393—394.

[68] *Theophanes,* I, p. 487—488.

[69] М. Я. Сюзюмов, *Экономические воззрения Льва VI.* Виз. Врем. XV (1959) p. 39.

[70] F. Dölger, *Besprechungen.* Cristo Macri, *L'Organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine.* Byz.-neugr. Jhb. V (1926) 241. R. S. Lopez, *Silk Industry in the Byzantine Empire.* Speculum XX (1945) 1, p. 16—18.

[71] *Th. Prodromos,* E. Legrand, Bibliothèque grecque vulgaire I. Paris, 1880, p. 102—105.

[72] *Theophanes Continuatus,* p. 318.

[73] Lambros, Ο βίος Νίκωνος τοῦ Μετανοεῖτε. Νέος Ἑλληνομνήμων III (1906) 2, p. 166.

citer le testament d'Eustathios Boilas.[74] Ce n'est que lorsqu'il s'agit des mesures à prendre contre la paysannerie exploitée, que l'on trouve ces deux cliques unies sur une position identique.

La dynastie macédonienne s'appuyait sur cette aristocratie bureaucratique et exprimait en tout temps ses intérêts. Basile le Macédonien devient empereur à la suite d'une conspiration du palais, sans avoir l'appui des grands feudataires, ni de l'armée. Il semble que parmi les premières mesures prises, fut celle de freiner les tendances d'accaparement de l'aristocratie féodale provinciale et la réorganisation de l'appareil administratif.[75] L'œuvre législative de Léon VI favorisait les éléments de l'aristocratie qui détenaient des fonctions dans l'appareil de l'Etat[76] au détriment de l'aristocratie féodale provinciale. L'attitude bienveillante à l'égard de l'aristocratie bureaucratique résulte des novelles 61, 62, 84 et 105, tandis que les novelles 46 et 47 enlèvent complètement de la compétence des curies provinciales, la nomination des fonctionnaires publics. Les curies provinciales étaient formées à cette époque de membres de l'aristocratie féodale de la province.

La législation du Xe siècle tâchait d'empêcher la formation de grandes unités de production artisanale, parce que de telles unités appartenant aux éléments de l'aristocratie féodale provinciale, il s'ensuivait un renforcement de l'influence économique et implicitement politique de celle-ci, dans les villes; l'aristocratie féodale pouvait également s'affermir par l'adjonction de nouveaux éléments recrutés parmi les grands marchands et les propriétaires d'ateliers (la tendance de ces éléments à acquérir des propriétés foncières est d'ailleurs mentionnée, il est vrai, pour une période ultérieure, par Nicetas Choniates.[77] Par contre, le petit artisan pouvait plus facilement être maintenu dans un état de subordination et manœuvré par la clique de l'aristocratie bureaucratique.

A. P. Každan estime qu'entre l'aristocratie bureaucratique et les marchands et artisans byzantins, existait une rivalité qui se termina par un compromis entre ces deux forces sociales, ce que reflète le Livre du Préfet.[78] A notre point de vue, il semble avoir existé à Byzance une vraie incompatibilité entre les dignités et le commerce et les métiers. Le fait que l'empereur Théophile ordonna la desruction des marchandises apportées par sa femme sur un vaisseau, me paraît significatif.[79] Stylien Zaoutzès, beau-

---

[74] Sp. Vryonis Jr., *The Wiel of a Provincial Magnate Eustathius Boilas.* Dumbarton Oaks Papers XI (1957) p. 262—277.

[75] *Theophanes Continuatus,* p. 258.

[76] М. Я. Сюзюмов, *Экономические воззрения* VI, Виз. Врем. XV (1959) p. 33.

[77] *Nicetas Choniates.* Bonn, p. 273.

[78] А. П. Каждан, *Деревня и город в Византии в IX и X вв.,* p. 375.

[79] *Theophanes Continuatus,* p. 88—89.

père de Léon VI, bien que vivement désireux de se mêler à toutes sortes d'affaires, recourt toujours à des intermédiaires.[80]

Les disposition du Livre du Préfet permettant que certains métiers soient exercés par des esclaves, semblent indiquer quelques concessions faites à l'aristocratie bureaucratique qui ne pouvait figurer comme patronnant un commerce ou un métier.

Les opérations des marchands et des artisans des villes produisaient également des revenus pour l'Etat. Ces revenus étaient d'autant plus nécessaires que des territoires ruraux de plus en plus vastes étaient soustraits à l'autorité de l'Etat, par suite de l'agrandissement des domaines de la féodalité provinciale. Les revenus rapportés par les villes servaient en majeure partie à entretenir l'appareil de l'Etat et à alimenter les pensions allouées à l'aristocratie des fonctions, la clique groupée autour de la dynastie macédonienne, lui assurant ainsi une certaine indépendance économique. D'autre part, comme il résulte du Livre des Cérémonies, on avait besoin de nombreux produits fournis par l'artisanat des villes pour les grandes campagnes militaires.

D'autres motifs également militaient pour une politique favorable à l'égard des artisans et des petits commerçants.

L'une des préoccupations des empereurs byzantins et de leur entourage a toujours été de s'assurer une masse de partisans à Constantinople, dont la population était tellement mélangée et turbulente. Cette masse devait être utilisée en cas de besoin, contre les éléments mécontents de la ville et contre les commandants militaires, toujours prêts à se révolter. Jusqu'au VIIe siècle, le rôle de la masse de manœuvre revenait aux factions — chaque empereur s'appuyant sur l'une des deux factions: les Verts ou les Bleus. A partir du VIIe siècle, le rôle politique des factions cessa, étant donné que la masse principale de leurs membres était formée d'éléments entretenus par voie de distributions gratuites d'aliments. La suppression des distributions gratuites effectuées par l'Etat amena naturellement la dispersion des membres des factions. Leur nombre diminua considérablement. Ceci résulte aussi de la place restreinte qui leur était réservée à l'Hippodrome,[81] mais surtout si l'on tient compte de l'espace réduit que les factions occupaient à l'occasion des diverses solennités au palais: les deux factions pouvaient être placées aisément dans la chambre nuptiale. Même si en réalité il s'agissait de la salle du trône, comme le croit Vogt,[82]

---

[80] G. Brătianu, *Le commerce bulgare dans l'Empire byzantin* et *le monopole de l'empereur Léon VI à Thessalonique.* Recueil dédié à la mémoire du Prof. P. Nikov. Sofia 1940, p. 31—32.

[81] R. Guilland, *Les dèmes.* Οἱ δῆμος. Αἱ στόαι... *Mélanges d'histoire du Moyen Age.* Louis Halphen. Paris, 1951, p. 305.

[82] A. Vogt, *Constantin Porphyrogénète. Le livre des Cérémonies. Commentaire.* Paris, 1940, II, p. 17.

l'espace de celle-ci ne pourrait pas encore nous permettre d'admettre l'existence d'un effectif appréciable des factions.

La dynastie macédonienne, qui s'efforçait avec persévérance d'affermir sa position sur le trône de Byzance et de s'y maintenir de manière durable, tenait pour nécessaire de s'assurer une masse sérieuse d'adhérents à Constantinople, ceci d'autant plus qu'il a toujours existé à Constantinople une plèbe pour laquelle les généraux vainqueurs représentaient une grande attraction, car leurs victoires se soldaient par des distributions de dons et par des spectacles. Nicéphore Phocas, représentant de la grande féodalité provinciale et général victorieux, trouva un sérieux appui dans la plèbe de Constantinople.[83] C'est pourquoi, à la place des mebres des factions qui vivaient des distributions gratuites de l'empereur, c'était maintenant le tour des artisans, qui dépendaient de l'Etat pour obtenir les matières premières, pour obtenir la main d'œuvre, pour recevoir des commandes de la maison impériale et de l'armée, ou bien bénéficiaient d'autres petits avantages et dans de telles conditions qu'ils pouvaient facilement être manœuvrés chaque fois qu'il était nécessaire.

Afin de correspondre au but proposé, cette masse devait être parfaitement organisée. Cette tâche pouvait être remplie par les corporations d'artisans et de marchands de Byzance.

C'est ainsi que les corporations commencèrent à exercer — à côté des factions — les fonctions politiques qui avaient été assumées exclusivement par les factions, à l'époque où ces dernières représentaient une force dans l'Etat. On voit donc les corporations participer — à côté des factions — aux processions impériales ou à la réception des ambassadeurs étrangers,[84] elles acclament l'empereur pendant le cérémonial et constituent en même temps la garde qui assure sa surveillance, à l'occasion des diverses solennités, alignées le long du parcours depuis le palais jusqu'à Sainte Sophie.[85] Seuls les boulangers et les banquiers étaient exemptés, vu la nature de leurs obligations.[86] Les corporations étaient obligées de participer également aux manifestations à l'hippodrome,[87] mais surtout de contribuer, en même temps que les factions, aux dépenses nécessitées par ces manifestations. Il est significatif à ce sujet que les contributions aux dépenses réclamées par les cérémonies étaient versées au chef de la corporation des maquignons.[88] En outre, nous croyons que les corporations exerçaient — aux côtés des factions — des attributions de milice de la ville.[89]

[83] А. П. Каждан, *Деревня и город в Византии в IX и X вв.*, p. 386—387.
[84] *De Ceremoniis* I, p. 13; II, p. 579; *Le Livre du Préfet* I, 4.
[85] *Liudprandi relatio de legatione Constantinopolitana. M. G. H. S. S.* III, p. 349.
[86] *Le Livre du Préfet* III, 6; XVIII, 2.
[87] *Idem*, I, 4.
[88] *Idem*, XXI, 10.
[89] En ce qui concerne le rôle des factions comme milice de la ville: R. Guilland, *Les factions à Byzance* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπ. XXIII (1953) p. 6—11; R. Guilland, *Le domestique des scholes*. Rev. des Et. Byz. VIII (1953) p. 16.

Liudprand relate, à l'occasion de sa visite à Constantinople, que les artisans et les marchands participaient armés aux cérémonies, montant la garde sur le parcours de l'empereur — comme nous le disions plus haut — et dans le Livre des Cérémonies les corporations figurent avec un rôle important concernant la garde de la ville pendant l'absence de l'empereur.[90] Ainsi, Kékauménos dans ses « Conseils et Récits » attire l'attention sur le fait que l'une des principales préoccupations d'un chef était d'être au courant de tout ce qui se passait dans les corporations et les gildes.[91] Toutes celles-ci constituent des témoignages au sujet du rôle des corporations et de la confiance accordée aux artisans et aux marchands, considérés comme le principal appui de l'empereur et de son entourage, dans la capitale.

Cette politique, dont le but était d'attirer les petits artisans et marchands, fut couronnée de succès. Presque dans toutes les circonstances, l'aristocratie bureaucratique devait s'allier aux corporations de commerçants et artisans. C'est ainsi que dans la lutte contre Nicéphore Phocas, qui voulait s'emparer du trône, l'aristocratie bureaucratique ayant à sa tête Bringas se trouva soutenue par la corporation des boulangers.[92] Le résultat de cette alliance apparut d'autant plus clairement lorsque la dynastie macédonienne fut représentée sur le trône de Byzance par des éléments incapables, menacés d'être renversés. En 1040, tandis que presque tout le territoire européen de l'Empire était troublé par de sérieux mouvements sociaux, auxquels vint s'ajouter la révolte des Bulgares, à cause des abus du gouverneur de fait de l'Empire, Jean Orphanotrophos, l'empereur trouva un appui seulement dans les centres urbains où s'était développée une couche compacte d'artisans et de marchands. Thèbes, centre renommé pour ses ateliers de tissage, opposa une résistance aux insurgés.[93] « Les Thébains », écrit W. Miller, « à cette époque-là une communauté riche et prospère, abandonnèrent leurs manufactures de soie et entreprirent une campagne contre les Bulgares. »[94]

La population de Thessalonique, important centre du commerce et des métiers, chassa les Bulgares.[95] La ville possédait une milice urbaine, formée sans doute de tels éléments, déjà au commencement du Xe siècle, lorsque sa milice fut signalée à l'occasion de l'assaut conduit par le corsaire arabe Léon de Tripolis en l'an 904.[96]

Tandis que les villes avec une grande activité artisanale opposèrent de la résistance aux Bulgares, dans d'autres villes moins développées sous

---

[90] *De cerimoniis* I, p. 449.
[91] *Vademecum des byzantinischen Aristokraten.* Wien, 1956, p. 26.
[92] *De Cerimoniis aulae byz.* Bonn, I, p. 435—436.
[93] *Kedrenos* II. Bonn, p. 529; *Zonaras* IV. Bonn, p. 123.
[94] W. Miller, *Essays on the Latin Orient.* Cambridge, 1921, p. 48.
[95] *Kedrenos* II, p. 532.
[96] *J. Kameniates,* Bonn, p. 524.

ce rapport, comme par exemple Athènes,[97] il semble que la population aurait même aidé les Bulgares.[98]

En 1042, une conspiration fut organisée pour détrôner la dynastie macédonienne. Le mouvement qui aboutira à chasser les usurpateurs eut ses débuts au milieu des artisans de Constantinople, en même temps que les préparatifs qu'on faisait dans le camp des partisans de l'impératrice chassée.[99]

De même, en 1047, lorsque Constantinople fut attaqué par le rebelle Léon Tornikios, la ville, faute de troupes, fut défendue par ces éléments urbains.[100]

Après la chute de la dynastie macédonienne, la politique intérieure de l'Etat suivant une orientation toute différente, le zèle des milices urbaines diminua peu à peu. Elles ne manifestèrent plus aucun intêret à défendre Nicéphore Botaniatès lorsque Constantinople fut attaqué par les Comnènes, tout comme elles n'avaient manifesté aucun attachement envers Michel Stratiotikos.[101] La politique qui tendait à attirer les éléments productifs des villes avait pris fin. Lorsque Thessalonique fut attaquée en 1185 par les Normands, il n'était même plus question de milices urbaines; les habitants de la ville, hommes et femmes, opposèrent une résistence acharnée, mais désorganisée.[102]

La victoire des éléments féodaux de la province, par l'accession des Comnènes au trône de Byzance, fut un dur coup pour le commerce et les métiers autochtones.

L'existence des villes avec une population nombreuse, durant toute l'histoire de l'Empire byzantin, avait déterminé une situation particulière du domaine féodal, qui n'a jamais eu le caractère autarchique des domaines de l'Occident. Le domaine féodal byzantin a toujours été organisé en vue de la vente de ses produits dans les centres urbains. A mesure que les domaines féodaux s'accroissaient par l'extension du stytsème proniaire, la production des grands domaines attint un tel niveau qu'elle dépassa les possibilités de consommation du marché intérieur. Pour ce motif, les feudataires cherchèrent à vendre leurs produits à l'étranger par l'entremise des marchands italiens; en échange, ceux-ci plaçaient les produits de leurs artisans sur les marchés byzantin.[103] L'Etat féodal byzantin, agissant dans l'es-

---

[97] E. Weigand, *Die helladisch-byzantinischen Seidenwebereien.* Εἰς μνήμην Σπ. Λάμπρου. Athènes, 1935, p. 505, 507.

[98] W. Miller, *l. c.*

[99] *M. Psellos*, ed. Renauld, I, p. 102.

[100] *Kedrenos* II, p. 563; *Zonaras* III, p. 628; *Psellos* II, 23, 25.

[101] *Zonaras* III, 728; *Attaleiates* 58; cf. R. Guilland, *Etudes byzantines. La disparition des courses.* Mélanges O. et M. Merlier, Athènes, 1955, p. 15.

[102] Eustathius, *De Thessalonica a Latinis capta.* Bonn, p. 446—447.

[103] З. В. Удальцова—А. П. Каждан, *Некоторые нерешенные проблемы социально-экономической истории Византии.* Вопросы ист. (1958) № 10, p. 40.

prit des intérêts de la classe dominante, accorda de larges privilèges aux marchands italiens, de sorte que ces derniers purent faire concurrence avec succès aux artisans autochtones. Il y eut pourtant aussi des cas isolés, comme celui de Jean Vatatzès qui s'efforça d'arrêter l'afflux des produits de l'artisanat occidental,[104] mais ils restèrent sans suite.

Le succès de la concurrence des marchands italiens fut déterminé aussi par le fait que dans les villes italiennes, la production était entrée dans une phase pré-capitaliste et, que, par conséquent, les produits de l'artisanat italien pouvaient être vendus à des conditions beaucoup plus convenables.

Devant l'assaut des marchands italiens, le petit artisan byzantin se trouva isolé. Les corporations de Byzance n'eurent jamais le caractère d'organismes autonomes créés dans le but de sauvegarder les intérêts de ses membres; mais étant encadrées dans l'appareil de l'Etat, elle se désagrégèrent au moment où l'Etat se désintéressa d'elles.

Le caractère de petite production des ateliers byzantins persista encore durant les siècles suivants. L'artisan travaillait avec sa femme et les autres membres de la famille. Un grand nombre des tisseuses si adroites de Thèbes et de Corinthe avait été emmenées en captivité par les Normands lors de la prise de ces villes.[105] Que pouvait entreprendre l'artisan byzantin devant le commerce organisé et privilégié des Italiens? Dans les villes de l'intérieur de l'Empire byzantin, où les Latins ne pénétrèrent que plus tard, les artisans jouirent d'un répit qui leur permit de s'organiser sous des formes coopératistes,[106] et ainsi ils purent mener avec plus de succès la lutte contre la concurrence des marchands occidentaux. C'est ce qui explique le fait que malgré les assauts de ces derniers, les ateliers des artisans byzantins réussirent à survivre dans de nombreuses villes de province.

D'autres facteurs également contribuèrent à la décadence des métiers. L'Etat avait cessé d'être le client des artisans byzantins. Son appauvrissement successif amena la suppression des distributions gratuites de vêtements aux fonctionnaires (siteresion); au lieu du paiement en espèces et en vêtements de prix, on leur distribuait maintenant des domaines ou des revenus sous forme de pronie. L'Etat eut recours, de plus en plus, aux troupes de mercenaires étrangers, qui venaient à Byzance complètement équipées. La flotte, qui nécessitait des achats importants, fut continuellement réduite. On cite des cas de fonctionnaires corrompus qui, au lieu d'approvisionner les dépôts de l'Etat, vendaient aux particuliers le peu qui

---

[104] G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat Byzantin*. Paris, 1956, p. 467.

[105] *Nicétas Choniatès*. Bonn, p. 129—130.

[106] S. Runciman, *Byzantine Trade and Industry*. The Cambridge Economic History of Europe, II, 1952, p. 106.

s'y trouvait encore; tel est le cas d'un certain Michel Stryphnos, au temps d'Alexios Angelos.[107]

En même temps que cessait la politique qui devait attirer les artisans, et à cause de la situation financière désastreuse de l'Etat, les charges fiscales ne cessaient d'augmenter pour les artisans. Manuel inaugura le système de laisser à la charge des villes et des différentes régions l'entretien des troupes. La population des villes maritimes également se vit de plus en plus accablée d'impôts.[108] Il est évident que ces impôts pesaient surtout les éléments productifs des villes, en premier lieu sur les artisans, tandis que les marchands italiens pouvaient y exercer leurs affaires fructueuses sous la protection des larges privilèges dont ils jouissaient.

Dans ces conditions, il est naturel que les artisans abandonnèrent les ateliers, cherchant par contre à obtenir, moyennant des cadeaux, des terres fertiles.[109] Sans doute que Nicétas exagère-t-il lorsqu'il voit de futurs proniaires dans ces artisans qui abandonnent leurs ateliers. En tout cas, ce phénomène est indiscutable: l'exode de l'élément urbain vers les régions agraires. La population de Constantinople et des autres grandes villes byzantines diminuait continuellement, bien que les Latins vinssent s'y installer en nombre de plus en plus grand. Dans ces conditions, la décadence des villes byzantines, lors de l'arrivée des croisés de la IVe croisade est explicable, et l'on peut s'expliquer également le manque d'éléments urbains qui fussent à même d'organiser une résistance efficace.

---

[107] *Nicétas Choniatès*, p. 716.
[108] Michael Choniatès, *Ad Alexium Comnenum pro Atheniensibus. P. G.*, CXL, col 381.
[109] Nicétas, p. 273.

B. LEIB / REIMS

COMPLOTS A BYZANCE CONTRE ALEXIS I COMNENE (1081-1118)

Trés vite après son avènement le nouveau basileus Alexis I dut faire face aux ennemis du dedans. Ils ne cessèrent de le gêner dans sa lutte contre les ennemis du dehors et n'hésitèrent pas à comploter contre son trône et même contre sa vie: anciens compagnons d'armes, prétendants porphyrogénètes, sénateurs de l'opposition. Nous verrons comment cette agitation entrava dangereusement l'action défensive ou réformatrice de l'autocrator qui, de plus en plus menacé à mesure que son règne s'avançait, n'arriva jamais à éteindre ces foyers de rébellion.

Aussi bien, l'empire byzantin depuis la mort de Basile II (1025) avait-il vécu la moitié du temps dans le trouble des révolutions de palais ou des coups d'état. Civil ou militaire, chacun courait sa chance, et les concurrents ne manquèrent pas. Tour à tour entrèrent en scène des dignitaires palatins, des aventuriers, des généraux. Alexis était de ces derniers, et il réussit à parvenir.

Environ deux ans après son accession au trône (fin 1083—début 1084), des sénateurs et des officiers supérieurs préparèrent un coup d'état contre le nouveau basileus. L'affaire fut découverte et aussitôt instruite. Les inculpés, dont le nom est inconnu, furent confrontés avec les dénonciateurs et convaincus du crime de lèse-majesté. En pareil cas, la peine légale était rigoureuse; c'était à tout le moins l'aveuglement. L'autocrator se refusa à appliquer le châtiment dans sa rigueur, bien qu'il s'agît non pas seulement de quelques complices, mais d'une conjuration dans laquelle beaucoup se trouvaient impliqués. Finalement, seuls les meneurs furent frappés; encore durent-ils s'estimer heureux d'avoir la vie sauve et d'échapper à la mutilation: bénéficiant de la clémence impériale, ils furent simplement exilés, et leurs biens confisqués.[1]

Dès le début du règne, il y eut une hostilité déclarée entre le sénat et le basileus Alexis qui, en mal d'argent, aurait feint d'avoir à réprimer des mouvements séditeux dans le but de confisquer les biens des accusés.[2] Ceux-ci, en tout cas, n'appréciaient pas le nouveau maître de Byzance

---

Al. = Anne Comnène, Alexiade, éd. B. Leib, dans la Coll. byz. G. Budé, 3 vol., Paris, Belles Lettres 1937—1946.

Br. = Nicéphore Bryenne, Histoire, dans Migne, P. G. t. CXXVII.

Zonaras = Jean Zonaras, Epitome, éd. Büttner-Wobst, dans le Corpus script. hist. byz., Bonn, 1897, et Migne, P. G. t. CXXV.

[1] Al. VI 4, 1.

[2] Zonaras XVIII 22.

qui prenait le pouvoir sous le signe de la guerre, à l'intérieur comme à l'extérieur. D'aucuns avaient peut-être souffert du pillage au moment du coup d'état et ne voyaient pas favorablement le parti des militaires gouverner le pays avec un arbitraire à peine déguisé. Cependant, ces magistrats avaient jugé nécessaire de s'adjoindre des officiers, car il en fallait bien pour appuyer la sédition et, à cette époque, chefs byzantins ou mercenaires ne manquaient pas qui étaient prêts à passer au plus offrant.

Huit ans plus tard (30 avril 1091), un des partisans les plus valeureux d'Alexis, Synésios, fut soupçonné de désobéissance formelle aux ordres de son souverain.[3] Cet homme, qui était tenu en haute estime pour sa valeur de diplomate et de guerrier, avait jadis été envoyé comme plénipotentiaire chez les Scythes au moment où, après avoir franchi les frontières, ils envahissaient l'empire.[4] Maintenant l'ennemi paraissait anéanti, car sa défaite au Lébounion était plus qu'un désastre. Les prisonniers innombrables ne se comptaient plus. Il se faisait tard, et l'empereur se trouvait à table quand survint Synésios hors de lui: « Qu'est-ce qui arrive, et quelle est cette manière d'agir? dit-il. Chaque soldat garde comme prisonniers dans les trente Scythes et plus. La foule des Comans, nos alliés pour l'instant, campe près de nous, mais la fidélité de ces barbares n'est pas sûre. Que nos soldats s'endorment (et forcément cela arrivera, car ils sont fourbus), si les Scythes alors se délient les uns les autres et les massacrent avec leurs armes, qu'est-ce que nous ferons? Il faut que tu donnes l'ordre de mettre à mort au plus vite le plus grand nombre d'entre eux.»

Le basileus, révolté par cette proposition, jeta un regard indigné sur l'officier: « Bien que ce soient des Scythes, répondit-il, ils sont tout de même des hommes; ils ont beau être nos ennemis, ils méritent pitié. A quoi penses-tu pour déraisonner ainsi? » Comme l'autre insistait, il se fâcha et le congédia. Cependant, il fit entreposer dans un même lieu toutes les armes des vaincus et monter une bonne garde autour des hommes; puis, tranquille, il s'en alla dormir. Le lendemain matin, à son réveil, il apprenait que presque tous les captifs avaient été tués pendant la nuit. Il soupçonna aussitôt Synésios, qu'il envoya chercher. A sa vue, il éclata en reproches violents: « C'est ton œuvre », ajouta-t-il d'un ton menaçant, et il le condamna aux fers incontinent. L'autre en vain protesta de son innocence; Alexis ne voulut rien entendre. Car, sans parler de la sauvagerie du procédé, il était outré d'une si flagrante infraction à la discipline militaire. « Qu'il apprenne, dit-il, quel supplice est déjà le seul fait d'être enchaîné et, à l'avenir, il ne prendra plus de pareilles décisions à l'égard de ses semblables.»

Dans son courroux, l'autocrator aurait même voulu le châtier plus fort; mais l'entourage impérial intervint et obtint la grâce de Synésios. Celui-ci

[3] Al. VIII 6, 1—2.
[4] Al. VII 6, 2—4.

était-il vraiment le coupable? Il semble bien, quoique Anne Comnène ne se prononce pas ouvertement sur ce point, tandis qu'elle souligne l'une des plus violentes colères de son père, généralement si modéré et si maître de lui. Etait-ce l'homme, révolté d'un pareil outrage à la philanthropie, qui protestait chez Alexis, ou le chef désobéi? L'un et l'autre sans doute.

L'empereur et son armée étaient rentrés triomphants à Byzance en mai (1091). Quelques jours plus tard, on découvrit dans la capitale un nouveau complot contre Alexis, ourdi par Ariébès et Humbertopoulos.[5] Ariébès était un Arménien qui, gouverneur d'Achrida au moment de l'invasion normande, avait, malgré une population hostile, victorieusement défendu la place contre Bohémond.[6] Humbertopoulos paraît être un personnage encore plus important; parent de Robert Guiscard, il était de ces Normands qui avaient fait fortune à la solde de Byzance. Etranger, il ne se sentait pas tenu par engagement envers le souverain. Il servait le basileus Nicéphore Botaniatès quand il fut pressenti par les Comnènes et passa à leur parti;[7] il fut l'un des acteurs principaux du coup d'état qui devait mettre sur le trône Alexis. Depuis, il avait vaillamment combattu pour le nouveau basileus contre les Scythes.[8] Cependant sa fidélité était moins forte que son intérêt, puisque lui et Ariébès fomentaient maintenant une vaste conjuration contre l'empereur. Les preuves étant irrécusables, la vérité fut reconnue et avouée par les coupables. Grâce à la clémence du prince, ceux-ci échappèrent à la sévérité des peines. Mais tous furent condamnés à la confiscation de leurs biens et à l'exil. Cependant, en 1095, Humbertopoulos était déjà gracié, puisque nous le retrouvons avec un commandement militaire. Alexis devait tenir à lui, comme jadis à Oursel (Roussel de Bailleul), et il se l'était de nouveau attaché.

Rien n'est plus contagieux qu'une idée subversive, dès qu'elle se traduit en actes. Après les officiers supérieurs et les sénateurs, après Humbertopoulos et Ariébès, voici que fut contaminé le propre neveu de l'autocrator, un fils d'Isaac, Jean Comnène, gouverneur de Dyrrachium, cette place clé que ne cessaient de convoiter les ennemis occidentaux de Constantinople, Normands et Serbes. Parce qu'il s'agissait de cette ville et d'un proche parent du basileus, l'affaire était d'une gravité exceptionnelle. En outre, la dénonciation venait d'un personnage haut placé, dont le loyalisme et la sincérité ne faisaient aucun doute, l'archevêque d'Achrida en Bulgarie, Théophylacte, aussi célèbre comme historien que comme écrivain en matière ecclésiastique ou profane.[9] Jean était accusé de préparer manifestement une révolte contre son oncle le basileus.

---

[5] Al. VIII 7, 1; Zonaras XVIII 23.
[6] Al. V 5, 1.
[7] Al. II 4, 7—8.
[8] Al. VI 14, 4; VIII 5, 5.
[9] Al. VIII 7, 3—8.

S'agissait-il d'un rebondissement du complot d'Ariébès, ou d'une entreprise connexe, puisque le dénonciateur était l'archevêque d'Achrida, cette place dont l'Arménien avait été récemment le chef? Il est significatif que l'Alexiade relate cette tentative quelques lignes après avoir mentionné la précédente, ce qui laisse supposer, sinon un lien, du moins une association de pensée. Etant donné la légèreté et l'irréflexion de Jean, rien ne s'oppose à ce qu'il ait été plus ou moins le comparse ou l'agent inconscient d'une machination ourdie contre son oncle.

Dans une lettre à l'empereur d'Allemagne Henri IV, le basileus Alexis I Comnène avait jadis présenté ce même neveu comme un enfant précoce, intelligent, de bonne mine, doué de tous les avantages et de tous les dons naturels. Il est vrai qu'il s'agissait d'en faire un parti séduisant, capable de décider le potentat d'Occident à conclure une alliance matrimoniale qui resserrerait les liens entre les deux empires, déjà alliés contre Robert Guiscard et ses Normands.[10] Mais le jeune garçon avait grandi, et il était devenu un agité, suffisant et arrogant, au tempérament brouillon.

Anne Comnène, qui généralement ne ménage pas les éloges quand il s'agit des membres de sa famille, avoue que Jean était sans expérience de la guerre et qu'il partait en expédition comme un jeune écervelé.

Au reçu donc de la dénonciation de Théophylacte, Alexis I, qui était à Philippopoli en route contre les Dalmates sortis de leurs frontières, ressentit comme un choc violent. Il ne put fermer l'oeil de la nuit et se trouva aussi perplexe le lendemain: fallait-il laisser tomber l'accusation à cause de son frère Isaac, le père du gouverneur, ou instruire l'affaire pour couper court à tout mouvement séditieux? Parce que Jean était enclin aux coups de tête et obstiné, comme le laisse entendre Anne Comnène, le basileus devait d'abord parer au plus pressant et mettre son neveu hors d'état de nuire, aussi bien dans l'intérêt de l'empire que pour le maintien de la bonne entente entre les Comnènes.

Il agit avec une prudence et une habileté suprêmes. Son homme de confiance fut non pas un Byzantin, mais un Scythe dont il était sûr, le grand hétairiarque Argyros Karatzas, commandant des troupes alliées.[11] Un étranger n'avait pas à compter avec les susceptibilités de famille, de clan, toujours à redouter entre compatriotes. Alexis l'envoya en mission à Dyrrachium avec deux lettres, adressées l'une à Jean, l'autre aux magistrats de la ville. Argyros ne devait remettre la seconde que si la première restait sans effet: par celle-ci, Jean était convoqué chez le basileus sous couvert d'avoir à lui rendre compte de la situation dans le pays, et il devait répondre sur le champ à l'appel. Après quoi, il rejoindrait de nouveau son poste, muni des consignes impériales. L'autre message avertissait simple-

---

[10] Al. III 10, 6.
[11] Al. VII 3, 6; X 4, 10.

ment les habitants que Jean était mandé pour information par l'empereur et remplacé par le porteur du présent décret.

Un ordre verbal complétait ces lettres. Si Jean obéissait, Argyros Karatzas devait le laisser partir librement et assurer l'intérim jusqu'à son retour; sinon, il arrêterait le rebelle au nom du basileus et prendrait sa place.

Entre-temps, le sébastocrator Isaac avait appris à Byzance des bruits inquiétants qui couraient sur son fils. Il s'en ouvrit aussitôt à sa mère, Anne Dalassène, qui, bien que retirée, ne laissait pas d'être consultée sur les mesures à prendre dans l'intérêt soit de l'Etat, soit de la dynastie. Sans doute sur son conseil, il courut à Philippopoli où il arriva deux jours plus tard.

Le basileus dormait; Isaac pénétra sans bruit dans la tente impériale et s'étendit sur le second lit, tandis que de la main il commandait le silence aux gardes. Il ne tarda pas à s'endormir, et Alexis, à son réveil, fut tout surpris de voir son frère. Il eut soin de ne pas bouger et à son tour signifia aux siens de faire de même. Quand le voyageur se fut réveillé, les deux frères allèrent l'un vers l'autre et s'embrassèrent. Puis le basileus s'informa de la raison de sa venue. « C'est toi », dit Isaac. « Tu t'es fatigué inutilement par cette course précipitée », remarqua simplement Alexis.

Le sébastocrator ne répliqua rien; il attendait les nouvelles de son courrier à lui. Car, peut-être toujours à l'instigation de sa mère, il avait d'urgence envoyé un émissaire à Dyrrachium, dont la mission était de porter à Jean l'ordre de revenir au plus vite, en lui fixant comme rendez-vous le camp de l'empereur à Philippopoli, où il se chargerait au besoin de prendre sa défense. Pour l'instant, il se retira sous une tente. Mais dès que son messager entra en courant et annonça l'arrivée de Jean, le sébastocrator, délivré de son anxiété, en même temps qu'il retrouvait son assurance, réagit violemment. Sous le coup de la colère, il entra chez le basileus et s'emporta, comme il y était enclin par tempérament. Bien qu'Alexis eût aussitôt compris ce dont il s'agissait, il lui demanda pourtant comment il allait. « Mal », répondit l'autre, « à cause de toi ». Sans doute sut-il se contenir à l'égard du basileus, mais il ajouta: « Je n'en veux pas tellement à ta majesté qu'à celui-ci qui répand des calomnies », et il désigna du doigt Adrien.

Cependant l'autocrator, toujours maître de lui, ne répondit rien. La scène était tragique: il s'agissait d'un vrai conseil de famille avec le basileus Alexis, ses frères Isaac et Adrien, son beau-frère Nicéphore Mélissène, et quelques autres proches ou alliés; aucun témoin étranger ne se trouvait là. On attendait l'accusé, Jean; mais son père, comme il le lui avait promis, commença à le défendre en attaquant. On s'assit et on examina à huis-clos les accusations portées contre le suspect. Mais, dans la discussion, le sébastocrateur crut remarquer des allusions insidieuses de la part d'Adrien et de Nicéphore Mélissène contre son fils. Il éclata de nouveau et, jetant au premier un regard courroucé, il en vint aux injures, le traitant

d'effronté menteur; peu s'en fallut qu'une rixe entre frères n'éclatât sous les yeux mêmes de l'empereur qui s'efforçait de garder son sang-froid et d'apaiser son entourage, si Jean n'était arrivé sur ces entrefaites: celui-ci fut aussitôt informé des charges qui pesaient sur lui.

Il semble que, devant la tournure menaçante des événements, le basileus eut l'idée d'un compromis. A tout prix, il lui fallait maintenir l'entente entre les siens pour éviter une rupture. Jean fut donc traité comme s'il n'était pas coupable; on ne procéda à aucune enquête ni à aucun interrogatoire; nulle entrave ne fut mise à sa liberté. Alexis se contenta de lui dire très habilement, sans préjuger de sa culpabilité ou de son innocence: « En considération de ton père, qui est mon frère, je ne veux rien savoir de ce dont on t'accuse. Sois donc libre de tout souci comme auparavant. » Aussi bien fit-il revenir Isaac avec Jean et il précisa au sébastocrator: « Retourne en paix dans la capitale et tranquillise notre mère. Je renvoie Jean à Dyrrachium dans son poste de gouverneur. » Bref, rumeurs ou vrai complot, Anne Comnène ne se prononce pas; l'affaire fut étouffée. Alexis avait vu qu'il y allait du sort de la dynastie des Comnènes. Mais, au paragraphe suivant de l'Alexiade, la transition est pleine de sous-entendus: « Ce n'était pas cependant la dernière tentative contre l'autocrator.»[12] En 1096, Jean était encore duc de Dyrrachium.[13]

Alexis eut également à s'occuper d'une autre affaire, celle de Gabras. Il s'agit là plutôt de mesures préventives contre une rébellion qui menaçait.[14] Théodore Gabras était le type du soldat intrépide, courageux, violent, mais, à cause de son caractère, suspect à l'empereur. Ce dernier lui donna une province à gouverner pour l'éloigner de la capitale et l'empêcher d'y semer le trouble; cependant le jeune fils, Grégoire, fut gardé comme otage et, pour plus de sûreté, fiancé d'abord à une nièce du basileus, puis à l'une de ses filles.

Cet épisode relève de l'enfance malheureuse plutôt que de la justice impériale, et nous ne comprendrions pas qu'Anne Comnène y ait vu une menace contre l'autocrator, si elle n'avait soupçonné le père derrière le fils.[15]

---

[12] Al. VIII 9, 1.

[13] Ce fut lui qui reçut la fameuse ambassade du comte de Vermandois, Hugues le Mainé, frère du roi de France, Philippe I. Au lieu du brillant cortège annoncé, il recueillit un naufragé, qu'il entoura pourtant de tous les égards dus à son rang et qu'il achemina vers Constantinople, selon les ordres de l'empereur (Al. X 7). Mais quand, dix ans plus tard, il fallut faire front de nouveau au danger normand, le basileus ne se fia point à cet incapable et, pour ménager également le susceptible Isaac, il nomma gouverneur de Dyrrachium le second fils de celui-ci, Alexis (1106), tout en laissant à Jean la poursuite des opérations contre Bolkan et les Dalmates. Ce fut une erreur, car Jean se fit battre une fois de plus, et le basileus dut le secourir (Al. XII 4, 3—4).

[14] Al. VIII 9.

[15] Voir B. Leib, *L'éducation à Byzance au XIe siècle* [Byzantinoslavica XXI (1960) 43 sq.].

La clémence d'Alexis à l'égard de Jean, le fils d'Isaac, fut mal récompensée. Depuis deux ans, les hostilités duraient entre les Byzantins et les Serbes. L'année 1094 commença fâcheuse pour le basileus. Ce neveu, chargé des opérations en Dalmatie, avait agi en écervelé et venait d'arriver dans la capitale honteusement battu: bien qu'il fût averti que l'ennemi, en dépit de fallacieuses protestations d'amitié, marchait contre lui, il n'en voulut rien croire. Ses troupes avaient été surprises, et les soldats en partie massacrés, en partie mis en fuite avec leur chef. Celui-ci n'avait dû son salut qu'à une course éperdue jusqu'à Byzance. L'ennemi avait pillé, razzié, brûlé tout à loisir, et il retournait chez lui avec un butin considérable.[16]

Sur le champ, l'autocrator arma les troupes disponibles et prit leur commandement. Il voulait gagner directement la Dalmatie et châtier les coupables. Au début de février, il établit son camp à proximité de la capitale et y attendit ceux des siens qui ne l'avaient pas encore rejoint. Parmi eux se trouvait Nicéphore Diogène, le frère d'un défunt beau-frère. Il était le fils du basileus Romain (1068—1071), qui avait péri aveuglé sur l'ordre de son beau-fils Michel VII (1067—1078). Ses deux frères avaient été tués à la guerre: le premier, Constantin, celui qui avait épousé Théodora, une soeur d'Alexis, sous les murs d'Antioche il y avait une quinzaine d'années[17]; le second, Léon, dans la campagne de 1087 contre les Scythes.[18] Il était né, comme Léon, de la basilissa Eudocie, qui avait épousé en secondes noces Romain Diogène et avait partagé avec lui le pouvoir au préjudice de son premier fils, l'héritier du trône, le jeune Michel VII. C'était donc un prince porphyrogénète,[19] un prince du sang, car, si son père n'avait pas été détrôné, il aurait pu lui succéder à sa mort. Il le savait, et, avec ses vingt-cinq ans, nourrissait depuis longtemps une secrète envie contre le souverain actuellement régnant par qui il se jugeait injustement dépossédé, bien qu'Alexis ne fût pour rien dans ses disgrâces, au contraire.

Il était bel homme: les cheveux blonds, la poitrine large, il dominait de la tête ses contemporains. Sportif, très bon cavalier, excellent tireur, il avait tout pour lui et suscitait d'emblée la sympathie comme l'admiration. Il était le favori des foules aussi bien que l'invité de marque que l'on se flatte de recevoir. Parce qu'il en avait conscience, il cultivait habilement cette popularité.

Il ariva au camp impérial plus amer et plus arrogant que jamais. Il prit sur lui toutefois de faire bonne contenance en présence du basileus, car, devant lui, il masquait ses sentiments et affectait l'amabilité. Cependant, un détail frappa ceux qui exerçaient une vigilance discrète autour du souverain: il dressa sa tente à proximité de celle du basileus. Sans doute Nicéphore Diogène appartenait à la parenté d'Alexis, et il comptait parmi

[16] Al. IX 4.
[17] Br. I 6 et II 29; Al. X 2, 2—3.
[18] Al. VII 3, 8.
[19] Al. VII 2, 3.

les guerriers d'élite qui combattaient à ses côtés.[20] Néanmoins ce comportement parut suspect à Manuel Philokalès, chargé du service de sécurité impérial et au courant des sentiments hostiles du nouvel arrivant: il courut en informer son maître, en le priant de le laisser donner des ordres pour que Diogène changeât d'emplacement. Le basileus connaissait la susceptibilité de son entourage; à la veille d'une campagne pour laquelle il avait besoin de tous les concours, il ne s'agissait pas de s'aliéner les plus braves par un manque de sang-froid. Aussi défendit-il à son fidèle garde du corps d'intervenir, ajoutant pour mettre fin à toute insistance: « Laisse; nous ne devons pas lui fournir de prétexte. Qu'il soit seul responsable de ses mauvais desseins devant Dieu et devant les hommes.» L'autre sortit désolé, en frappant les mains et en traitant intérieurement le basileus de téméraire, car celui-ci ne voulait, pendant son sommeil, ni sentinelle, ni porte fermée.

Au milieu de la nuit, Diogène, dissimulant un poignard, se glissa facilement jusqu'à la tente d'Alexis. Il apparut sur le seuil tandis que, dans la partie réservée à la couche impériale, le basileus dormait paisiblement à côté de la basilissa. Il s'avançait pour commettre son crime, quand il fut soudain comme paralysé par une force supérieure: dans la pénombre, il venait d'apercevoir la jeune suivante chargée d'éventer leurs majestés et d'écarter les moustiques. Il se vit découvert; tremblant et incapable d'agir, il disparut, tandis que la jeune fille informait son maître de ce qu'elle avait remarqué.

Aussi, dès le lendemain, l'empereur se remit-il en campagne; il feignit l'ignorance, mais, en fait, il prit les mesures voulues tout en ayant soin de ne pas donner l'alarme à celui dont le forfait n'était que remis. Car, au point où en était Diogène, il lui était impossible de renoncer à son plan: cette occasion manquée, sans perdre une minute, il épia la suivante. Aussi bien ne s'agissait-il pas du premier attentat contre Alexis dont il fût l'instigateur. Continuellement, depuis quelque temps, il tramait la perte de son souverain, et celui-ci ne l'ignorait pas.[21]

Maintenant l'armée arrivait à Serrès. Avec Alexis I se trouvait Constantin Doukas, le fiancé d'Anne Comnène: ce jeune homme était le fils de l'ex-empereur Michel VII Doukas et de Marie d'Alanie. Cette dernière, irrégulièrement épousée par Nicéphore Botaniatès (1078—1081) qui avait détrôné Michel VII en 1078, n'avait jamais aimé ce second mari, et elle avait secondé puissamment les Comnènes, d'abord en les protégeant de sa faveur à la cour, puis en les aidant au moment de leur révolte. Elle était la belle-soeur des Diogènes, et, bien que son premier époux ait été dur pour ses demi-frères, elle était en bonnes relations avec Nicéphore à qui elle témoignait de l'intérêt.

---

[20] Al. VII 2, 3; 3, 5—6 et 9.
[21] Al. IX 5, 1—4.

Constantin Doukas,[22] sur qui s'était reportée toute l'afection d'Alexis Comnène pour Marie d'Alanie, jadis et peut-être encore aimée, possédait dans les environs un domaine, appelé Pentégostis, où séjournait en ce moment l'ex-basilissa, sa mère. Il invita le basileus à faire une halte pour se reposer dans cette villa princière, avec des sources d'eau fraîche et des appartements dignes d'un souverain. Celui-ci accepta. Le lendemain, il voulut reprendre sa route. Cependant, sur les instances de son jeune compagnon et sans doute de l'ex-basilissa, il décida de surseoir au départ.

Mais les événements faillirent tourner au tragique. Tandis que le festin se préparait et que l'empereur se baignait, car il ne cessait d'aimer l'eau et les sports, Nicéphore Diogène, hanté par l'idée du meurtre, sauta sur l'occasion qu'il crut avoir trouvée. Alexis I était à la piscine, sans défense: moment unique pour l'assassiner. Diogène ceint son épée et, tout naturellement comme s'il revenait de la chasse, entre dans cette maison qui lui est également familière. Mais cette fois, toutes les précautions étaient prises. L'officier de service, Tatikios, se précipite sur lui et le repousse en disant: « Pourquoi veux-tu entrer dans cette tenue insolite avec ton épée? C'est l'heure du bain, et non pas de la chasse ou du combat.» Nicéphore n'eut qu'à se retirer: il venait d'échouer de nouveau. Conscient maintenant d'être repéré, il se jugea perdu s'il demeurait plus longtemps. Il résolut de s'enfuir dans une autre propriété de sa belle-sœur Marie d'Alanie, Pernikos ou Petritzos; il y serait à l'abri et pourrait à tête reposée penser au parti à prendre. Le basileus quitta Pentegostis le surlendemain de son arrivée, mais y laisso Constantin au repos près de sa mère.[23]

La fin du séjour d'Alexis à Pentegostis se trouvait ainsi assombrie par Nicéphore Diogène: Tatikios avait informé du dernier esclandre le basileus qui, durant la nuit suivante, incapable de dormir, repassa toute la trame des événements depuis qu'il avait connu les Diogènes. Il les avait aimés tout jeunes: aussi, avec quel déchirement voyait-il le dernier survivant se tourner contre lui, son bienfaiteur. Cependant, en montant sur le trône, Alexis les avait sortis de la misère à laquelle les avait condamnés la jalousie de leur demi-frère, le basileus Michel VII. Non seulement ils vivaient alors comme de simples citoyens sans aucun privilège ni signe distinctif, mais ils avaient été bannis avec leur mère, la propre mère du basileus Michel par conséquent, tellement celui-ci avait peur de toute influence qui lui aurait porté ombrage.

Lui, Alexis, bien qu'il pût, comme ses prédécesseurs, redouter des rivaux dans ces porphyrogénètes, n'avait écouté que sa pitié; il avait été séduit par leur jeunesse et leur courage, leur fierté et leur noblesse, car ils étaient racés. Bref, il les avait chéris comme ses propres enfants, prenant

---

[22] Voir B. Leib, *Un basileus ignoré, Constantin D.* [Byzantinoslavica XVII 2 [1956] 341—359].

[23] Al. IX 5, 4—6.

leur défense quand on les attaquait, les conseillant quand leur position devenait difficile, veillant sur eux en toute circonstance, fermant l'oreille à l'envie et à la calomnie. Non seulement cela, mais, loin de les maintenir dans un état d'infériorité pour les empêcher de s'élever, il les avait honorés et comblés, eux et leur mère. A Nicéphore, il avait été jusqu'à donner en bien propre l'île de Crète. Tant que Léon avait vécu, les rapports étaient pleins de confiance et d'abandon; ce prince au sens droit avait le coeur généreux et reconnaissant. Quand son frère se montrait mécontent et aigri, il s'évertuait à lui prouver qu'il devait être satisfait de son sort.

Aussi bien avaient-ils fait plusieurs fos campagne aux côtés de l'autocrator, qui les traitait en familiers. Sept ans plus tôt (1087), ils étaient partis avec lui contre les Scythes. Ils appartenaient au clan des jeunes casse-cou; sans expérience de la guerre contre ces barbares, ils avaient fait pression sur le basileus pour qu'il leur livrât bataille tout de suite plutôt que de s'en tenir à la sage tactique de Bryenne. Alexis les revoyait encore au moment où l'on discutait la si importante question des opérations tactiques. Pleins de fougue, sautant de cheval, dessellant leurs montures et les poussant dans les millets en leur donnant une tape, ils avaient crié joyeusement: «N'ayez pas peur, basileus; nous tirerons nos épées et nous mettrons l'ennemi en pièces.»[24] Alexis avait également le goût du risque; il aimait cette intrépidité juvénile et ne sut pas y résister, mais il paya d'une défaite cet instant de folle témérité. Léon y trouva la mort,[25] et peu s'en était fallu que Nicéphore lui-même ne fût massacré par un Scythe, si l'empereur ne lui avait crié: « Attention derrière, Nicéphore.» [26]

Et voilà la reconnaissance de celui à qui il avait sauvé la vie: le poursuivre pour l'assassiner. L'envie ne cessait de ronger le coeur de Nicéphore, sans que personne pût y remédier, tellement il ambitionnait le pouvoir. Après avoir longtemps caché son dessein, au moment de l'exécuter, il dut s'en ouvrir à des complices, et bientôt la rumeur du complot parvint aux oreilles du basileus. Celui-ci constata avec stupeur que les conjurés appartenaient tous à l'élite de la société byzantine; d'aucuns, même, étaient des parents, comme le mari de sa soeur, le panhypersébaste Michel Taronitès. Nicéphore se souciait peu du commun de l'armée, déjà conquise à sa cause; il visait à gagner l'aristocratie, les officiers supérieurs, les sénateurs les plus influents. Il ne négligea rien pour les séduire: promesses, serments, attitudes, ici la modestie, là l'ostentation, insinuant ou tranchant, tantôt aimable, tantôt brusque. Mais il avançait sûrement et augmentait sans cesse le nombre de ses partisans. Inconstant de nature, il savait persévérer quand il s'agissait de briguer le pouvoir.[27]

---

[24] Al. VII 2, 3; 3, 5.
[25] Al. VII, 3, 8.
[26] Al. VII 3, 11.
[27] Al. IX 6.

Alexis, qui connaissait les noms, essaya bien de mettre en garde contre ce jeu dangereux les personnalités compromises. Il les manda séparément aux moments opportuns et, par des insinuations suffisamment claires, les rappela à la raison. Il les traita d'autant plus libéralement qu'il les savait engagées et qu'il voulait les délier. Mais Diogène les fascinait et le basileus s'épuisait en vains efforts. Ce matin même, comme avant-hier encore, Nicéphore en personne, le fer à la main, avait osé approcher du basileus pour essayer de le frapper à mort; il semblait même ne plus prendre la peine de se cacher. Voilà où aboutissaient la sollicitude et l'affection dont il avait entouré l'ingrat: celui-ci ne s'arrêterait plus et resterait aux aguets tant qu'il n'aurait pas plongé ses mains dans le sang de son bienfaiteur. A cette heure même, ne veillait-il pas de son côté, en train d'élaborer un nouveau plan pour tuer le basileus?

Non, sincèrement, Alexis à cet instant ne voulait pas se venger, affirme sa fille. Mais, puisque ses jours étaient constamment menacés, son devoir lui imposait, comme empereur, de se préserver du danger. Bien que cette pensée lui déchirât le coeur, il décida d'arrêter Nicéphore.

Celui-ci, effectivement, n'avait pas dormi non plus, en proie à d'autres sentiments: la peur le hantait. En hâte, il avait envoyé un messager à Constantin Doukas, resté dans la villa avec sa mère, pour le prier de lui prêter le cheval rapide que venait de lui donner en souvenir le basileus au moment de se séparer de lui. Il n'attendait plus que la monture pour s'enfuir la nuit. Mais la réponse arriva négative, anéantissant ses espérances: il était impossible à Constantin de se défaire le jour même du présent impérial. Nicéphore avait-il cru pouvoir compter sur la complicité de son parent, maintenant évincé comme lui du trône par Alexis, alors qu'il avait précédemment régné avec le titre de co-basileus? Que s'était-il tramé ou chuchoté dans cette villa, lieu d'étape fortuit ou prémédité, en vue d'éventuelles combinaisons? Nous sommes en pleine intrigue, et nous ne pouvons que poser la question.

Quand l'autocrator se remit en route de grand matin, Diogène, bien à contre-coeur, le suivit comme tout le monde, mais dans l'appréhension, car il se doutait qu'il s'acheminait vers le châtiment, et Marie d'Alanie ne serait plus là pour le protéger. En effet, dès l'étape suivante, le basileus décida d'agir. Dans la soirée du 8 février, il fit appeler son frère, le grand domestique Adrien, qui était particulièrement lié avec Nicéphore dont il avait épousé la demi-soeur, la princesse Zoé, soeur de Michel VII et comme lui née de la basilissa Eudocie et de Constantin X Doukas. Alexis lui répéta ce qu'il savait: Diogène venait de se rendre coupable de deux récentes tentatives d'assassinat et il ne cesserait de tendre des pièges à l'empereur tant qu'il ne l'aurait pas tué. Il ajouta qu'il ne voyait plus qu'un moyen, avant d'en venir aux solutions extrêmes: c'est que lui, Adrien, fasse venir Diogène dans sa tente et, aussi bien par les promesses que par la douceur, le persuadât de tout avouer, de tout révéler sans rien cacher, desseins et

complices. A cette condition il bénéficierait de l'impunité et tout serait oublié.[28]

Ce ne fut pas sans une vive appréhension qu'Adrien se mit en mesure d'exécuter cet ordre. Dès le début de l'entretien, Nicéphore se montra insensible à tout, menaces, promesses, conseils. Son interlocuteur, qui prévoyait les maux auxquels l'exposait cette obstination, parla avec toute sa conviction pour l'émouvoir; il le supplia, les larmes aux yeux, en rappelant certains événements qui auraient dû toucher le plus endurci.

Entre autres, un jour où l'autocrator jouait au polo dans le manège du grand palais, un barbare d'origine arméno-turque s'était approché avec un poignard caché sous ses vêtements. Juste à ce moment, Alexis Comnène se trouvait à l'écart de ses partenaires et avait lâché les rênes à son cheval essoufflé pour lui permettre de reprendre haleine. L'étranger alors s'approcha et, tombant à genoux, feignit d'avoir à présenter une supplique. Le basileus aussitôt retint sa monture et se retourna pour demander quel était l'objet de la requête. Alors l'autre, qui était en réalité un assassin et non pas un suppliant, glissa la main sous son vêtement et saisit le poignard qu'il s'efforça de tirer de la gaine, mais en vain. L'homme s'y reprit plusieurs fois, tandis que ses lèvres débitaient d'imaginaires demandes; alors, désespéré, il se prosterna à terre et implora son pardon. Du coup, l'autocrator retourna vers lui son cheval et l'interrogea sur la raison du pardon qu'il souhaitait. L'autre exhiba l'arme dans son fourreau, tout en révélant son intention de l'assassiner. Le basileus, impassible et calme, n'avait pas changé de place; mais ses compagnons étaient accourus, les uns pour entendre, les autres parce qu'ils s'inquiétaient de la scène. Les plus dévoués à l'autocrator voulaient mettre l'homme en pièces. Mais l'empereur les arrêta, allant jusqu'à s'interposer lui-même pour empêcher les sévices. Le meurtrier fut gracié, et même comblé de dons. Alexis se refusa à lui interdire le séjour de la capitale, bien que l'on ne tardât pas à chuchoter que cet homme était de connivence avec Diogène, et il ne voulut pas attacher d'importance à ces rumeurs jusqu'au moment où la pointe du fer toucha pour ainsi dire sa gorge.

Le grand domestique eut beau rappeler ces faits à Nicéphore; celui-ci resta de marbre et nia tout obstinément. Adrien le laissa donc dans sa tente et alla retrouver son frère Alexis I pour lui dire l'échec de sa mission[29]. Le basileus appelle aussitôt Mouzakès et lui enjoint de se rendre sur le champ en armes avec un piquet de gardes dans la tente du grand domestique; là, il arrêtera Diogène et le conduira chez lui afin de l'y tenir prisonnier, mais sans le charger de liens ni lui infliger d'autres mauvais traitements. L'ordre fut exécuté immédiatement, et Nicéphore enfermé dans la tente de Mouzakès. Celui-ci se comporta en policier d'abord, puis

[28] Al. IX 7, 1—3.
[29] Al. IX 7, 4—7.

en tortionnaire. C'était la nuit. Il commença par traiter doucement et exhorter avec bienveillance son captif pour en obtenir des aveux; mais quand il vit celui-ci, loin de se laisser persuader, se conduire grossièrement à son égard, il regimba sous l'outrage et, emporté par la colère, oubliant les consignes, il mit à la torture Diogène qui, dès la première épreuve, promit de tout révéler.

Aussitôt le prévenu est délivré et un greffier appelé: c'était comme par hasard un secrétaire de l'autocrator, Grégoire Kamatéros, un homme de confiance qui devait être plus tard logothète. Diogène fit des aveux complets: projet de meurtre, noms des complices, il ne cacha rien. Entre temps, Mouzakès avait vite perquisitionné dans les bagages de l'inculpé et trouvé des lettres compromettantes. Il alla de grand matin les porter à Alexis avec tout le dossier de l'instruction.

Ce succès judiciaire, loin de soulager l'empereur, l'accabla et comme homme privé et comme souverain. Comme homme privé, car on avait saisi dans la correspondance de Nicéphore des papiers d'où il ressortait que la basilissa Marie d'Alanie était au courant de la rébellion. Sans doute, loin de l'aprouver, elle avait tout fait pour détourner son beau-frère non seulement du crime, mais de la simple idée de le commettre. Autrefois, c'était pourtant grâce à elle qu'Alexis avait su au jour le jour tous les dangers qui le menaçaient, lui et son frère Isaac, à la cour de Nicéphore Botaniatès. Grâce à elle, il avait pu maintes fois sauver sa vie. Et maintenant qu'il était le basileus, alors qu'elle était informée du danger qu'il courait, elle n'avait rien dit. Il y avait déjà quatorze ans de cela. Mais Marie d'Alanie, si une disgrâce apparente l'enveloppait, elle et son fils, pouvait deviner les réalités politiques qui avaient successivement joué contre un amour de jeunesse: nécessité pour le nouveau basileus de reprendre la vie commune avec sa femme Irène Doukas, nécessité d'assurer le trône à la dynastie des Comnènes et, pour cela, de couper court à toute chance de restauration des Doukas ou des Diogènes, nécessité donc de s'adjoindre comme co-basileus, non plus le jeune Constantin Doukas, mais son fils à lui, Jean, « le petit noiraud » honni de sa soeur aînée, Anne Comnène.[30]

Il aimait toujours Marie d'Alanie, à qui il devait la vie et le pouvoir; il aimait toujours Constantin: il venait encore de le leur prouver les jours précédents. Il le leur prouverait maintenant de nouveau: il ordonna immédiatement que le nom de la basilissa Marie disparût de toute cette affaire et qu'aucune allusion n'y fût faite. Bien plus, pour donner le change, on devait publier partout que le complot de Diogène avait été découvert grâce à une révélation faite au basileus par Constantin: c'était, peut-être, l'interprétation officielle du refus qu'avait opposé le jeune homme à Nicéphore qui lui demandait son nouveau coursier. Certes, dans l'occurrence,

[30] Al. VI 8, 4—5.

ce geste négatif avait pu sauver la vie de l'autocrator et couper court au complot, mais il n'y avait cependant pas eu de dénonciation.

Si l'homme souffrait dans ses sentiments intimes, le basileus, lui, était soucieux de l'ampleur de la conjuration où se trouvaient impliquées des personnalités civiles et militaires du plus haut rang. Les meneurs étaient, avec Nicéphore Diogène, Michel Taronitès, le beau-frère d'Alexis I, et Kékauménos Katakalon, un homme de guerre illustre, vrai héros national. Force était donc d'aller au plus pressé et de mener une large enquête.

Il semble que les résultats aient dépassé les prévisions de l'empereur. Sans doute celui-ci savait les menées de Nicéphore et il lui connaissait des complices. Mais l'étendue de la conjuration avec ses ramifications multiples le déconcerta. Que faire quand le mal était déjà si développé? Sévir impitoyablement ou pardonner? Le basileus hésita longtemps. Tout compte fait, il eût été inhumain de mutiler tant de monde par le supplice de l'aveuglement comme la loi le voulait. Le plus urgent était de s'assurer des chefs. Diogène avait été mis aux fers; Katakalon et Taronitès furent arrêtés. Des interrogatoires et des perquisitions s'effectuèrent discrètement de façon à ne pas agiter l'opinion. Mais tous les gens compromis se sentant menacés, peu à peu les langues se délièrent: chacun avait intérêt à charger le voisin pour se dégager lui-même. Tout était fidèlement rapporté à l'autocrator. Etant donné la quantité des suspects, leur permettre de prendre conscience de leur nombre et de leur force risquait de créer un danger plus grand que celui qu'on voulait éviter. Il importait avant tout de décapiter le mouvement pour couper court au mal. Les partisans du basileus étaient eux-mêmes dans une position extrêmement délicate: ils étaient la minorité et vivaient continuellement sous la menace du danger. La présence des principaux coupables, bien qu'ils fussent arrêtés, constituait à elle seule un péril: il fallait donc les exiler d'abord. Aussi Nicéphore Diogène et Kékauménos Katakalon furent-ils envoyés à Césaropolis pour y être incarcérés; mais l'empereur ne songea pas à les faire aveugler, parce qu'il chérissait toujours Diogène et que, fidèle dans ses affections, il lui gardait encore ses faveurs. Toutefois leurs biens furent séquestrés. Pour les autres, Alexis jugea que mieux valait éviter un procès qui menaçait d'être aussi dangereux que le mal à conjurer, et il décida de les gagner par sa magnanimité. Il laissa donc chacun à son poste.[31]

Mais restait à trouver un dénouement. C'est là qu'intervint une mise en scène que l'Alexiade rapporte dans son ampleur tragique: la révolte gronde, les passions bouillonnent, la majesté impériale en danger mortel joue imperturbablement son rôle, chacun éprouve l'impression de courir sa dernière chance[32].

L'autocrator se voyait en fait dans une situation terriblement compro-

[31] Al. IX 8; Zonaras XVIII 23.
[32] Al. IX 9.

mise: loin de pouvoir compter sur son entourage, il sentait l'hostilité tellement générale qu'il dut agir avec une maîtrise et un savoir-faire remarquables. En homme de décision, le jour même où il jugea sa position à ce point critique, il convoqua pour le lendemain une assemblée plénière, sorte de cour martiale; car on était resté sous les armes en vue de la campagne contre les Dalmates. A cette nouvelle, les partisans de l'empereur ne furent pas sans inquiétude; dans la foule qui entourerait le souverain quelques fanatiques pouvaient encore s'élancer avec une lame et frapper Alexis jusque sur son trône. Ils se rappelaient le tueur à gage qui, sous l'aspect d'un suppliant, avait tenté d'assassiner l'autocrator lorsqu'il jouait au polo. Ceux qui tenaient donc pour lui et liaient leur sort au sien avaient tout à craindre ou à espérer: il y allait de leur vie et de leur fortune comme de celles de leur souverain. Rien de ce qui touchait sa sécurité ne pouvait alors les laisser hésitants, et ils ne virent qu'un moyen pour anéantir d'un coup les espérances placées sur Diogène, répandre le bruit que ce dernier avait été aveuglé. A l'insu du basileus, ils s'entendirent donc dans le plus grand secret avec des individus chargés de colporter partout confidentiellement la nouvelle.

Au jour dit, la masse de ceux qui avaient gardé intacte leur fidélité à l'empereur et tous les gardes du corps arrivèrent les premiers à la tente impériale, se massant à quelque distance du trône et dressant comme un mur de protection autour d'Alexis. Ils étaient armés d'épées, de lances ou de haches à double tranchant. Les parents et les alliés du prince se trouvaient à proximité de l'estrade impériale de chaque côté, flanqués d'écuyers à droite et à gauche. Le visage sévère, l'allure martiale et souveraine, dans le faste de sa puissance, l'or brillant sur sa couronne comme sur son trône, Alexis s'assit au milieu de ses fidèles; le regard tendu, les sourcils froncés, les pommettes fiévreuses trahissaient les sentiments qui l'agitaient.

Au dehors, la foule est rassemblée, silencieuse et angoissée: les uns, se reconnaissant au fond coupables et justement suspects; les autres, redoutant d'être impliqués dans une affaire où ils n'ont pas trempé. La porte de la tente impériale est ouverte; mais on ne voit rien de la mise en scène préparée à l'intérieur, et l'entrée est gardée par l'officier le plus fidèle du basileus, Tatikios. Celui-ci attend un geste de son maître pour donner libre accès: un regard lui signifie l'ordre, et aussitôt les gens pénètrent. Mais cette foule s'avance lente et silencieuse dans l'incertitude des événements: est-ce pour la vie ou pour la mort? Le basileus n'est guère plus rassuré devant cette assemblée, composée en majorité d'ennemis qui par leur nombre tiennent son existence à leur merci.

Il faut en finir avec cette équivoque périlleuse, ou tout au moins lutter jusqu'au bout. Quand chacun a pris place dans un silence funèbre, le basileus commence à parler. Il rappelle les faits, sa bienveillance envers les Diogènes, l'hostilité de Nicéphore que des pardons répétés n'ont jamais

désarmée, la perfidie de son obligé qui trama sa mort. A ce moment, unanimement la foule proteste qu'elle ne veut pas d'autre souverain qu'Alexis. Celui-ci ne se leurre pas: pour la plupart, ce ne sont que des mots, lancés par des flatteurs qui veulent détourner le danger de leur tête. Mais, fin psychologue et habile politique, il saisit l'instant et, magnanime, accorde à tous le pardon. C'est le moindre risque, puisque les auteurs ou menurs de la conjuration sont tous exilés. Alors, des acclamations sans fin s'élèvent, les poitrines jusque-là oppressées se dégagent dans ces cris d'allégresse: on exalte la magnanimité impériale, on flétrit les coupables, jugés d'autant plus dignes de mort qu'on a pactisé avec eux. De nouveau, le basileus impose le silence; il répète sa décision d'amnistie générale: rémission pour tous, aucune représaille, la vie va reprendre comme si cette affaire déplorable n'avait jamais existé.

Mais la cour impériale a frôlé le danger de si près qu'elle juge prudent de n'en pas rester là. Profitant de ce revirement en faveur du prince, ses partisans voient l'occasion unique d'en finir avec les deux principaux conjurés et dépêchent sur le champ des émissaires pour faire aveugler Diogène ainsi que Katakalon. Le supplice eut lieu le 29 juin 1094. L'empereur était-il informé? Fut-il même l'inspirateur de la mesure, ou se contenta-t-il de laisser faire? Anne Comnène ne se prononce pas et confesse son ignorance; mais cet aveu même n'est-il pas une forte présomption de complicité?

Alexis, d'après sa fille, ne cessa de chérir Nicéphore et de déplorer son malheur. C'est possible: le basileus, désormais à l'abri du danger de ce côté, pouvait se permettre des gestes et des sentiments plus libéraux. Voilà pourquoi il rendit la majeure partie de ses biens au malheureux coupable. Mais celui-ci resta la proie d'un chagrin inguérissable; sa vie était finie. Dans son infortune, il prit la capitale en horreur et vécut retiré sur ses terres, en s'adonnant à l'étude. Cependant sa rancoeur ne désarmait pas contre le souverain qu'il avait voulu détrôner et qui l'avait sévèrement évincé. Il gardait encore des partisans qui attisaient sa haine pour se servir de lui. Mais Alexis avait son service de renseignement: quand il jugea que l'intrigue avait assez duré et qu'elle était mûre pour cueillir les nouveaux conjurés, il fit appeler Nicéphore Diogène. Le malheureux avoua tout sur l'heure, et l'autocrator pardonna, mais, sans doute, en faisant surveiller plus attentivement l'ennemi déclaré qu'était cet homme.[33]

Nous ne parlerons pas ici, à propos des complots contre Alexis I Comnène, d'un faux Diogène qui se donna comme le mari de Théodora, la soeur du basileus, et qui n'était qu'un maître-chanteur. Pour se débarrasser du gêneur, on l'expédia en forteresse à Cherson; les Comans facilitèrent son évasion afin de s'en servir ensuite comme d'un prétexte à leur révolte.[34]

[33] Al. IX 10.

[34] C'est le renouvellement de l'histoire de Robert Guiscard et du pseudo-Michel VII.

L'énergie déployée pour venir à bout des intrigues meurtrières habilement menées par Nicéphore Diogène avait frappé les esprits; aussi le calme régna quelque temps, du moins extérieurement, car, au fond des coeurs, l'opposition ne désarmait pas et l'hostilité d'un grand nombre n'attendait qu'une occasion pour éclater contre le basileus. La chute d'une statue sur une place publique suffisait à déchaîner les langues: on criait au mauvais présage et on pronostiquait la mort de l'autocrator. Sa stratégie même, pourtant si sage et perspicace, était dénigrée; elle suscitait des murmures et des critiques. Ce mécontentement à l'état larvé s'amplifiait à en devenir effronté et impertinent. Le basileus ne se laissait pas troubler pour autant et trouvait dans la confiance en Dieu la force de mépriser les propos malveillants.[35]

Mais bientôt reprirent les actes proprement séditieux, dont les instigateurs étaient toujours des hommes de premier plan: officiers supérieurs, guerriers illustres, personnages de haut rang. Ceux-là ne se contentaient pas de s'en remettre au hasard: ils voulaient la mort d'Alexis Comnène, quitte à se faire eux-mêmes les meurtriers. Ils tramèrent leur complot à l'un des moments les plus durs pour l'empereur, qui vécut de nouvelles heures tragiques: à l'extérieur, des foyers de révolte s'allumaient partout; à l'intérieur, la trahison était continuelle. En vain, Alexis s'efforçait-il de gagner par des faveurs, de calmer par l'indulgence, en faisant preuve d'une large compréhension, en gouvernant avec mansuétude et en administrant de la façon la plus humaine. Il procédait à des promotions de dignitaires et à des libéralités en argent; il donnait des apaisements aux barbares sur les frontières: bref, il faisait tout pour la paix, pour la maintenir ou la restaurer, mais sans faiblesse ni pusillanimité. Car il savait aussi bien employer la force quand il le fallait pour la dignité impériale et le prestige de Constantinople.[36]

Au moment où l'adversaire le plus dangereux, le normand Bohémond, après avoir levé une armée en Italie au moyen d'une campagne publicitaire à grand fracas, se préparait à envahir de nouveau l'empire byzantin au début du XIIe siècle, des personnalités notoires ourdissaient dans la capitale une conjuration. Il s'agissait de tuer Alexis Comnène et de s'emparer du pouvoir. Les chefs étaient les quatre frères Anémas, descendants d'un émir de Crète dont la famille s'était fixée à Constantinople depuis la fin du Xe siècle. Parmi les complices se distinguaient les Antochoï, des mem-

---

Cet imposteur fut fait prisonnier et aveuglé (Al. X 2, 2—4; 3 et 4, 1—6; Zonaras XVIII 23; Br. I 6 et II 29.) Sur ce sujet, voir Alexiade (éd. G. Budé, t. I, p. 155 sq. en note et t. II, p. 190 en note), Marguerite Mathieu, dans son article *Les faux Diogènes,* fournit un exposé détaillé de la question selon son point de vue [Byzantion 22 (1952) 133—148].

[35] Al XII 4, 5; XIII 8, 6; XV 3, 1; Zonaras XVIII 22.

[36] Al. XII 5, 1—2.

bres de la noblesse, des chefs militaires valeureux,[37] un sénateur en vue, Salomon, bavard et tête folle, petit de taille, mais grosse fortune, (dont le professeur de philosophie à l'université de Byzance, Italos, avait par son enseignement fait un révolté),[38] un ancien préfet de Constantinople, Bardas Xéros, proèdre et haitairiarque, qui sortait de charge et connaissait à fond la ville.

L'âme de la révolte était Michel Anémas, qui avait exercé un commandement pendant la compagne contre les Comans;[39] lhomme de paille était ce Salomon qu'on avait joué en lui promettant qu'il serait basileus, et qui naïvement le croyait. Il se piquait d'intellectualisme, mais se leurrait sur son vrai savoir, parce qu'il était borné. Ses comparses, par l'appât miroitant du trône impérial, finançaient leur mouvement séditieux avec son or; mais ils étaient décidés à se débarrasser de lui et à le faire disparaître dès qu'ils auraient réussi. Aussi bien, connaissant leur homme et sa veulerie, lui avaient-ils caché ce qui l'aurait effrayé, en particulier l'assassinat de l'empereur et la bagarre possible. Ils se contentaient de puiser dans sa bourse en prodiguant les flatteries, et le vaniteux marchait, l'esprit doucement caressé. En bref, à ce moment la situation était la suivante: Bohémond et les Normands menaçaient les frontières; Anémas et ses affidés faisaient leur travail de sape à l'intérieur. Ennemis du dehors et du dedans se rencontraient pour donner l'assaut en même temps.[40]

Salomon ne connaissait donc du complot que la partie honorifique le concernant; se croyant déjà le maître de l'empire, il promettait ici et là dignités et largesses. Michel Anémas le surprit ainsi un jour avec un interlocuteur inconnu; celui-ci parti, il s'informa du sujet de leur conversation. « Oh, il nous demandait un titre, répondit Salomon; je le lui ai promis et il s'est engagé à se joindre à nous.» Du coup, Michel fut atterré: ainsi cet homme poussait la bêtise jusqu'à se livrer au premier venu, incapable de tenir sa langue. Il importait d'être encore plus sur ses gardes.

Les conjurés ne cessaient d'épier le moment d'exécuter le meurtre du basileus tel qu'ils l'avaient projeté; plus le temps s'écoulait, plus leur machination risquait d'être découverte. Ils crurent avoir trouvé l'occasion. L'empereur, en proie aux soucis, ne dormait pas le matin et se réveillait avant le jour; pour faire diversion et passer les heures, il avait l'habitude de jouer aux échecs avec quelques membres de sa famille. Il fallait tout simplement pénétrer chez lui à ce moment avec des armes dissimulées

---

[37] Comme les deux Exazènes (Ialéas venait d'être duc de Smyrne (Al. XI 5, 4), Nicétas Kastamonitès qui avait échoué contre les Scythes (Al. VII 3, 6) et contre les Turcs (Al. VII 8, 3), Skléros, Kourtikios, ami des Bryennes et un fidèle de la première heure (Al. I 9, 2; V 5, 7), Georges Basilakios, révolté déjà contre Nicéphore Botaniatès et mis à la raison par le grand domestique Alexis Comnène (Al. I 7—9).

[38] Al. V 9, 2.

[39] Al. X 2, 7.

[40] Al. XII 5 et 6.

pour l'assassiner. La disposition des lieux s'y prêtait aisément: il suffisait de traverser la chapelle Sainte-Marie-du-Phare, contiguë au naos de Saint-Démétrios. En effet, par une porte toujours ouverte, elle laissait libre accès à l'atrium pavé de marbre sur lequel donnait la chambre à coucher impériale. Les conjurés pensaient qu'après avoir forcé les portes de celle-ci, ils pourraient tuer facilement l'autocrator. Mais le complot fut dénoncé à temps avec le nom des chefs. Sur le champ, ceux-ci sont convoqués au palais et l'interrogatoire commence par ceux des prévenus qui étaient les moins courageux et les plus faciles à faire parler, savoir Jean Salomon et Georges Basilakios. Dans une pièce, le magistrat procédait à l'instruction judiciaire; dans une autre à côté, se tenaient l'empereur et ses parents qui pouvaient suivre la scène.

Evidemment, les coupables commencèrent par nier, et ils le firent avec un tel entêtement que le sébastocrator Isaac, frère du basileus, sans doute à l'instigation de celui-ci, sortit de la salle où il entendait tout aux côtés du souverain. « Tu connais bien, Salomon, dit-il, la bonté de mon frère le basileus. Si tu révèles le complot sans en rien cacher, tu seras pardonné aussitôt; sinon, ce seront d'intolérables tortures.» La mise en scène avait été soigneusement préparée, et des barbares en armes entouraient le sábastocrator, prêts à se saisir de leur victime. Salomon, devant le regard décidé de son interlocuteur et la présence menaçante des bourreaux, ne put résister. En tremblant, il livra tout ce qu'il savait, y compris le nom des coupables. Mais comme il ignorait l'attentat projeté contre la vie d'Alexis, sur ce point il nia énergiquement. Après quoi, lui et son compagnon furent arrêtés, emprisonnés et mis au secret.

Les autres accusés, interrogés à tour de rôle, avouèrent tout, y compris l'intention du meurtre. Le jugement prononça le bannissement et la confiscation des biens. Salomon, malgré la promesse faite, tomba sous le même châtiment. Il fut exilé à Sozopolis, et sa splendide demeure échut à la basilissa Irène; mais celle-ci, foncièrement bonne, eut pitié de la femme du sénateur et lui rendit sa propriété.

Cependant, pour les autres meneurs de la conjuration, la sentence s'accompagna de peines cruelles et infamantes auxquelles avait échappé le dénonciateur. Ils furent condamnés à être promenés en public au milieu de l'agora dans un appareil avilissant, la tête entièrement rasée et la barbe coupée, puis à avoir les yeux crevés. L'empereur était à ce point outré et décidé à sévir, qu'il n'hésita pas à priver l'empire de ces chefs d'élite. Les voilà maintenant aux mains des organisateurs du spectacle: ils sont revêtus de sacs; en guise de diadème, on ceint leur tête de viscères de bestiaux, puis on les place sur des boeufs, non pas à califourchon, mais assis de côté. En tête, des chanteurs lancent à pleine voix des refrains bouffons en langue vulgaire pour inviter le public à venir voir les séditieux porter des cornes, eux qui avaient aiguisé leurs armes contre l'autocrator. C'est alors

qu'Anne Comnène et sa mère, saisies de compassion, intervinrent pour demander leur grâce.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car l'heure du supplice approchait. En ce moment, le cortège, qui s'acheminait vers la place Amastrianon, lieu des exécutions, ralentissait à dessein pour permettre encore un geste de clémence si l'empereur le voulait. Alexis céda. Sur le champ, un messager partit arrêter les bourreaux: il devait se hâter pour les devancer à l'intérieur du lieu dit « les mains ». C'étaient des mains de bronze, fixées au Tétrapylon, un cintre de pierre. Si la grâce arrivait au condamné avant qu'il fût hors de ce portique, il était aussitôt amnistié; mais une fois sorti de ce lieu, comme si les mains de la clémence impériale ne le retenaient plus, le coupable allait inexorablement à son châtiment. Le courrier du basileus fit ce jour-là diligence: il put remettre l'ordre de rémission de peine avant que Michel n'eût perdu sa dernière chance[41]; et il reçut livraison du captif qu'il ramena au palais. Il le conduisit alors à une tour des remparts, située près des Blachernes et l'y incarcéra selon les instructions reçues. Le prisonnier devait y rester assez longtemps pour qu'il donnât son nom à cette geôle, appelée depuis tour d'Anémas. Malgré son courroux et le danger auquel il s'exposait, Alexis Comnène venait de faire preuve d'humanité.[42]

Trois ans plus tôt (septembre 1103 — septembre 1104), le basileus avait eu affaire avec un autre séditieux de marque, Grégoire Taronitès, dont l'oncle, Michel Taronitès, avait épousé une sœur d'Alexis.[43] Au moment où cet homme allait, par la faveur de son souverain, prendre le gouvernement de Trébizonde avec le titre de duc, il se révolta ouvertement; il s'y préparait depuis longtemps. Il commença par se saisir de son prédécesseur, Dabatène, qui avait été un des premiers partisants d'Alexis et un de ses fidèles dans la lutte contre les Normands, les Turcs, les Polovtzes.[44] Quand celui-ci se préparait à rentrer dans la capitale à l'expiration de son mandat, il l'incarcéra à Tébenna, entre Sébaste et Amasée, avec un bon nombre des premiers citoyens de Trébizonde et le neveu même de Bacchénos.

Ces prisonniers, dont la surveillance devait être assez lâche malgré leurs chaînes, s'employèrent à leur libération. Après s'être ménagé des intelligences dans la place, ils déclenchèrent un coup de force et se rendirent maîtres de leurs geôliers: ils les expulsèrent de la ville, sur laquelle ils établirent leur autorité. L'empereur Alexis agissait de son côté: il commença par écrire à Grégoire, tantôt lui commandant de revenir à Byzance,

---

[41] C'est-à-dire, avant qu'il ne fût sorti du portique en haut duquel était fixé le symbole libérateur.

[42] Al. XII 6.

[43] Et plus tard comploté comme nous l'avons rapporté. Cf. N. Adontz, *Les Taronites à Byzance* (Byzantion XI, 1936, p. 24—29).

[44] Al. III 9, 3; X 2, 6.

tantôt le rappelant à l'obéissance et lui promettant le pardon s'il se soumettait, tantôt le menaçant s'il persévérait dans la rébellion. Mais tout fut inutile; le séditieux poussa même l'audace et l'insolence jusqu'à envoyer à son tour des lettres à son souverain; dans l'une d'elles, de plusieurs pages, il déblatérait non seulement contre le sénat et l'armée, mais contre les parents mêmes et les alliés de l'autocrator, dont il était du reste. Alors, en septembre 1105 ou 1106, devant cet endurcissement qui tenait de la folie, Alexis se résolut à sévir. Il envoya contre le coupable des forces sous le commandement de Jean, le fils aîné de sa soeur mariée à Michel Taronitès, et le cousin germain du rebelle par le côté paternel. Les instructions étaient d'essayer une dernière fois de ramener à la raison, en le faisant réfléchir, cet homme buté: peut-être écouterait-il mieux un jeune de sa famille. Mais s'il refusait cette dernière planche de salut, alors les importantes forces de terre et de mer mobilisées contre lui entreraient en jeu pour le réduire.

Quand Grégoire Taronitès apprit l'arrivée de l'expédition, loin de céder, il se replia vers Colonée. Son objectif était de se réfugier dans une citadelle imprenable qui se trouvait sur la route et d'y attendre les renforts qu'il escomptait de l'émir de Sébaste, l'adversaire de Byzance, Ghazi ibn-Danishmend, le Tanisman d'Anne Comnène. Mais Jean, aussitôt informé, ne lui laissa pas le temps de mettre à exécution son projet: il lança contre lui les Celtes de son armée, c'est-à-dire les bataillons auxiliaires composés en majeure partie de Normands, et l'élite des forces byzantines, de façon à lui couper la route et à faire échec à ses intrigues. Le plan réussit: une bataille acharnée fut livrée où Grégoire Taronitès, attaqué à la lance par deux guerriers d'illustre naissance, — Anne Comnène ne dit pas leur nom — tomba entre les mains de son cousin et fut aussitôt mené prisonnier à l'autocrator.

Jean, dans son dépit d'avoir vu refuser ses avances pacifiques, avait juré de ne pas entrer en contact avec le révolté durant le trajet de retour. Mais une fois à Constantinople, il intercéda avec insistance en sa faveur auprès d'Alexis qui feignait de vouloir aveugler le captif. Cependant, afin de ne pas prolonger l'angoisse de celui qui venait de le si bien servir, l'empereur découvrit son jeu à son neveu, en lui recommandant le secret. Trois jours plus tard, Grégoire subit d'abord les humiliations d'usage: cheveux et barbe rasés jusqu'à la peau, mise au pilori, c'est-à-dire exhibition sur l'agora. Après quoi, il fut jeté en prison, mais sans avoir été aveuglé.

Malgré cette clémence appréciable, le coupable restait irréductible: il continuait à déblatérer devant ses gardiens comme il le faisait précédemment en public, et cela, malgré la patience d'Alexis qui espérait toujours, sinon une conversion, du moins un signe de repentir. C'est alors que l'on eut recours à Nicéphore Bryenne, le mari d'Anne Comnène. Grégoire était l'ami du jeune ménage, et il prenait plaisir à la conversation de Nicéphore

qu'il faisait souvent venir à la prison. L'autocrator autorisait d'autant plus volontiers ces colloques avec son gendre qu'il y voyait un remède au profond découragement du prisonnier en même temps qu'un moyen de le sortir de son état par de bons conseils. Malgré cela, Grégoire ne se rendait pas, et la réclusion se prolongeait. Enfin le prisonnier se laissa toucher, semble-t-il, puisqu'il fut gracié et de nouveau admis à la faveur impériale jusqu'à être comblé de présents et d'honneurs. C'était du reste la manière de faire habituelle du basileus en pareil cas, assure sa fille.[45]

Durant l'été de 1107, le basileus apprit que Bohémond, dont il suivait les préparatifs de guerre contre Byzance, avait traversé l'Adriatique. Sans se troubler, il décida d'appliquer les mesures prévues en pareil cas. Le vendredi soir, 1er novembre, il quitta la capitale avec une suite peu nombreuse de parents et rejoignit ses troupes qui campaient à Géranion, à une journée et demi de marche. Puis il se mit en route pour Thessalonique en passant par Chirovachi et Mestos. Il ne cessait du reste de s'occuper des dispositions à prendre pour assurer le bon gouvernement du pays pendant son absence. La basilissa Irène l'accompagnait. A plusieurs reprises, comme elle se voyait de plus en plus éloignée de la capitale et de ses enfants, elle voulut retourner au palais impérial; mais l'empereur atermoyait toujours et l'entraînait plus loin.

A Psyllos, Alexis faillit être victime d'une nouvelle tentative d'assassinat. Un descendant des princes de Bulgarie détrônés par Mokros, dont la famille s'était fixée à Constantinople, complotait depuis quelque temps contre la vie de l'autocrator. Ils étaient en fait deux frères appartenant à cette lignée des Aaron: l'un, de naissance illégitime, et l'autre, appelé Théodore. A prix d'argent, ils subornèrent comme tueur un serviteur scythe du premier, Démétrios, qui devait frapper Alexis au départ de la basilissa. L'impératrice, au témoignage de sa fille, était l'oeil et l'oreille de son mari pour le protéger contre ses ennemis. Il fallait en son absence saisir la première occasion favorable pour exécuter le meurtre, soit en dressant un guet-apens, soit en surprenant l'autocrator durant son sommeil.

Cependant Irène ne partait pas et continuait à suivre son époux comme celui-ci le désirait. Aussi les meurtriers, voyant leur plan compromis, s'impatientèrent et recoururent au procédé dangereux des lettres anonymes afin de hâter le temps propice à leur action. Ils en écrivirent plusieurs au ton injurieux, et les jetèrent dans la tente du basileus: le thème était d'engager l'un à continuer sa route, et l'autre à regagner Byzance. Il était impossible de découvrir les coupables, que la loi punissait du reste des peines les plus sévères, tandis que les écrits une fois saisis étaient condamnés au feu.

Or, un jour, après le repas, il ne restait plus dans la tente impériale que les souverains, Romain le Manichéen, l'eunuque Basile, et Théodore Aaron.

[45] Al. XII 7.

On découvrit soudain, jeté sous le lit de l'empereur, un de ces libelles plein d'invectives contre l'impératrice, parce que'elle accompagnait son mari et ne retournait pas assez vite à Byzance. Alexis, hors de lui cette fois parce qu'il était atteint dans son honneur, éclata. S'adressant alors à l'impératrice: « Celui-là, s'écria-t-il, c'est toi, ou moi, ou l'un de ceux qui sont ici, qui l'a jeté.» En bas de la lettre, on lisait ces mots: « C'est moi, le moine, qui ai tracé ces lignes; tu ne me connais pas, basileus, à présent du moins; mais tu me verras pendant ton sommeil.»

Un certain Constantin était l'officier de bouche de la basilissa; jadis au service du père de l'autocrator, il était le type de l'homme de confiance. Une nuit où il se trouvait à l'extérieur de sa tente en train de réciter l'office, il entendit quelqu'un dire à forte voix dans un moment d'emportement: « Si je ne vais pas en personne le trouver pour lui révéler tous vos complots, et lui dénoncer les lettres anonymes que vous avez jetées, je veux être mort.» Aussitôt, Constantin ordonna à un serviteur d'arrêter l'individu qui parlait et de le lui amener. Peu après, il voyait devant lui Stratégios, le domestique d'Aaron, qui rapporta tout ce qu'il savait. Sur le champ, Constantin le conduisit chez l'autocrator.

Celui-ci dormait, mais l'eunuque Basile était là, qui fut chargé d'aller immédiatement répéter à son maître la déposition de Stratégios. Du coup, celui-ci et Aaron sont mandés par Alexis: les voilà dans la tente impériale. Le serviteur d'Aaron est soumis à un nouvel interrogatoire qui ne laisse subsister aucun doute: tout se découvre, l'histoire des lettres anonymes, l'auteur du projet meurtrier et ses complices, l'assassin lui-même. Alexis, cependant, par prudence, avertit celui qui fait une déposition si grave: « Prends garde que la haine de tes maîtres, les Aaron, ou de ton compagnon Démétrios, ne te fasse inventer cette accusation. Quant à tout ce qui est vrai, n'aie pas peur de le déclarer. Mais si tu étais convaincu de mensonge, ce faux témoignage serait dangereux pour toi. »

Stratégios certifia hardiment qu'il disait la vérité, et il repartit avec Basile, pour lui indiquer la cachette où se trouvaient les lettres anonymes déjà fabriquées. Ils arrivèrent à la tente d'Aaron et, tandis que tout le monde y était plongé dans le sommeil, ils pénétrèrent à l'intérieur. Stratégios saisit là un sac de soldat, plein des écrits en question, et le remit à Basile. Il faisait jour déjà quand les documents furent présentés au basileus qui put les examiner et constater que sa mort était bien décidée. Alors, il ordonna aux officiers de police de la capitale d'arrêter la mère d'Aaron et de l'exiler à Chirovachi, où l'armée impériale venait de séjourner un peu plus tôt. Quant à Aaron et à son frères, ils furent exilés, eux aussi; nous savons, pour Théodore, que ce fut à Anchiale. Nous nous étonnons que la peine ait été si bénigne, comparée au supplice des Anémas, par exemple. Ou bien la famille était à ménager, ou bien Anne Comnène n'a pas voulu insister sur des châtiments dont la répétition pouvait produire une fâcheuse impression sur les lecteurs, ou bien Alexis lui-même

a jugé qu'il valait mieux ne pas donner de publicité à une affaire qui avait déjà retardé de cinq jours sa campagne contre les Normands et qui se trouvait pratiquement finie parce que sans ramification.[46]

Même Bohémond vaincu, les mouvements séditieux ne cessèrent de préoccuper le basileus. L'Alexiade cite un certain Michel d'Amastris, gouverneur d'Akrounos, qui se révolta et se mit à razzier les environs. L'autocrate envoya aussitôt des troupes importantes sous les ordres de Georges Dékanos.[47] Après un siège de trois mois, la ville fut prise et le rebelle expédié à l'autocrator. Celui-ci réserva au coupable un accueil impressionnant; non seulement il parut courroucé, mais il fit allusion aux pires châtiments, y compris la mort, ce qui acheva de terroriser le malheureux. Alors, Alexis s'apaisa. Jeu de scène par politique, ou pitié sincère? Toujours est-il qu'il gracia le coupable; celui-ci, en même temps qu'il recouvrait la liberté, était comblé de faveurs. Tant de magnanimité de la part de l'empereur, remarque sa fille, ne désarmait pas cependant l'ingratitude. A maintes reprises, l'Alexiade revient sur la peine qu'éprouvait Alexis en voyant sa bonté méconnue et la méchanceté s'acharner à le perdre.[48]

Des complots se découvraient partout; nuit et jour, le basileus était exposé aux coups des assassins, aux embûches des conspirateurs, aux détractions de ses ennemis. Voilà pourquoi la basilissa Irène suivait son mari en campagne, l'oeil aux aguets. Aussi bien ses filles prêtaient également leur plus dévoué concours,[49] Anne tout particulièrement. Et celle-ci d'interroger: pourquoi cette hostilité tenace contre son père? Il avait beau prodiguer les charges, les faveurs, se montrer indulgent et pitoyable: les hommes ne désarmaient pas. Ce pouvoir qui, du dehors, paraissait solide, était pour l'entourage du prince d'une fragilité angoissante en raison des dangers que courait le souverain. Alexis Comnène devait affronter les membres de sa famille, les descendants d'anciens basileis, Diogène ou Doukas, des dynastes étrangers réfugiés sur le Bosphore comme les Aaron, des sénateurs, des gouverneurs de province, des généraux, les uns grecs, les autres légionnaires. Son autorité était discutée, sa vie menacée, son action entravée: chantage, lettres anonymes, fausses rumeurs, bruits tendancieux, tout semblait bon pour ébranler le loyalisme de la population. Les adversaires haut placés recouraient à des hommes de main pour tenter le crime; certains étaient assez fanatisés pour envisager de tuer eux-mêmes. Ce règne, apparemment calme et prospère, qui a donné son nom à une renaissance durant laquelle jamais Constantinople ne fut si euro-

---

[46] Al. XIII 1.

[47] Il avait précédemment participé à la rébellion du jeune Gabras et, de ce fait, encouru la disgrâce impériale: un exil dans le thème du Paristrion, sous les ordres du duc Nicéritas (Al. VIII 9, 6—7).

[48] Al. XIV 3, 5—6.

[49] Al. XII 3, 5—7.

péenne, se passa en soucis, en alertes, en batailles, cependant qu'il fallait gouverner, traiter, sévir.

En définitive, cet autocrator n'a pas condamné à mort les séditieux qui en voulaient à sa vie ou à son trône, et qui compromettaient l'Etat. Il a incarcéré, exilé, confisqué, menacé, humilié, mutilé, mais souvent aussi amnistié. Il a gracié ceux qui étaient juridiquement passibles d'être aveuglés, et si Nicéphore Diogène ainsi que son partenaire Kékauménos Katakalon ont subi ce supplice, ce fut sur l'initiative de partisans politiques. La torture, à en croire Anne Comnène, ne fut appliquée qu'une fois, et encore malgré la défense et à l'insu d'Alexis.[50]

Dans une pareille atmosphère, on devine ce que put être la vie de la famille impériale: grave et tendue. Les seuls réconforts qui lui restent sont, d'après Anne Comnène, l'affection qui règne entre les personnes, — et encore pas toujours ni entre toutes, — et la foi en Dieu. Sans doute l'empereur Alexis I avait une police sûre et sans cesse en éveil. Mais d'aucuns parmi ses familiers finissaient par se laisser gagner aux appâts d'un soulèvement.[51] Aussi bien lui-même n'était « parvenu » qu'à la faveur d'un coup d'état.

Et c'est là, sans doute, la raison dernière de cette agitation. En considérant les principaux figurants de ces complots contre Alexis, nous remarquons que son neveu Jean était un personnage fort vaniteux et très superficiel; que Michel Taronitès, son beau-frère et l'un de ses soutiens lors du coup d'état de 1081, avait été bénéficiaire des dignités inventées ensuite et créé hypersébaste; que Grégoire Taronitès suivait l'exemple de son oncle; que la famille des Doukas précédemment régnante avait été évincée; que les Diogènes, leurs alliés par le sang, se jugeaient eux-mêmes lésés par le basileus; que Katakalon avait une carrière militaire qui valait bien celle d'Alexis; que les Ariébès et les Aaron se voyaient dépouillés de leurs possessions territoriales par le Byzantin et que le moyen de les récupérer était de prendre sa place; que tous les autres trouvaient que leur sang ou leur rang valait bien celui des Comnène avant leur révolte.

Ce n'est pas tant à la vie de l'empereur que l'on en veut, mais à son trône. Alexis I, responsable certes de ses promesses et de ses actes autoritaires, est tenu pour un intrus qui détient indûment le pouvoir, parce qu'il n'a pas tenu sa parole ni réalisé les avantages escomptés. Est-ce à dire que ses adversaires ont des titres supérieurs aux siens? Non pas, et c'est ici que nous saisissons sur le vif une psychologie.

La haute société byzantine ne lui pardonnait pas d'avoir réussi: jalousie, envie, rancoeur se vengeaient en entretenant une manière de fronde endé-

---

[50] Cf. le témoignage de Théophylacte de Bulgarie (P. G. CXXVI, c. 297—300) intéressant, mais sujet à caution, étant donné son propos déclaré de faire l'éloge d'Alexis.
[51] Al. XV 1, 6.

mique. Ceux qui s'estimaient ses pairs voulaient leur part de profit et ne se croyaient jamais assez bien payés. Il leur fallait toujours plus d'argent, d'honneurs, d'influence: peu importait si le pays périclitait, si le bien commun souffrait, si l'ennemi menaçait ou triomphait. L'égoïsme les rendait aveugles et incapables de soupçonner la vie dure, continuellement aux abois, du basileus qu'ils poursuivaient. Il fallait une singulière force d'âme et des dons supérieurs pour que ce chef d'Etat maîtrisât la situation sans découragement et avisât sans cesse au redressement des affaires. Il lui manquait d'être l'élu d'un peuple qui l'aurait plébiscité et sur lequel il aurait pu compter. Nous avons vu, au témoignage même de l'Alexiade, l'armée pencher vers Diogène. Quant à la population byzantine, Alexis I Comnène devait figurer sans doute devant elle comme l'heureux gagnant d'un coup de force. Mais il n'avait pas conquis la sympathie de la nation; il restait un isolé. Cependant il a travaillé et lutté pour sa dynastie comme pour l'empire. Tout compte fait, les résultats positifs apparaissent notoires.

J. DARROUZÈS / PARIS

DEUX LETTRES DE GRÉGOIRE ANTIOCHOS ÉCRITES DE BULGARIE VERS 1173

Les deux lettres de Grégoire Antiochos à Eustathe de Thessalonique que nous éditons ici sont à la fois précieuses comme documents et assez futiles comme œuvres de rhétorique. Comme j'ai esquissé ailleurs la carrière de l'auteur[1], je ne donnerai ici que les indications nécessaires à la bonne intelligence du texte.

En soi, la date de ces lettres paraît fort indéterminée, et elle n'est accessible que grâce à une connaissance assez précise des carrières respectives de l'auteur et du destinataire. Par un hasard curieux, les deux lettres, conservées en deux manuscrits différents, se suivent à peu d'intervalle, la première étant écrite à Triaditza (Sardique) et l'autre dans une région voisine indéterminée. Les titres sont postérieurs à la rédaction et peut-être établis par l'auteur lui-même en vue d'une édition de ses œuvres. La précision concernant la titulature d'Eustathe doit être prise ici à la lettre: il était devenu maïstor des rhéteurs, mais n'était pas encore métropolite au moment où Antiochos lui envoie son premier message. Dans la conclusion du second, Grégoire exprime le vœu que des réponses lui viennent de Byzance, où réside Eustathe. Les lettres sont donc écrites avant la fin de 1174, date de la nomination d'Eustathe à Thessalonique. Et comme celui-ci était resté peu de temps dans la charge de maïstor des rhéteurs[2], les lettres que Grégoire lui adresse ne sont pas de beaucoup antérieures à cette date.

Faute de connaître le *curriculum* détaillé des deux personnages, on ne peut guère obtenir par ce moyen que des approximations. Il semblerait que Grégoire, qui fait allusion à son père vivant, à la douleur de la séparation, est un tout jeune homme qui va commencer sa carrière en province. Mais il était déjà assez en vue en 1160 pour prononcer l'éloge funèbre de Nicolas Kataphlôron,oncle probable d'Eustathe;[3] en 1184, il se dit âgé, mais il survécut jusqu'en 1196 au moins. Pour comprendre les rapports qui

---

[1] *Vie et œuvre de Grégoire Antiochos*, cf. *Rev. des Et. Byz.* 20 (1962); dans cette étude sont analysées toutes les œuvres connues de ce rhéteur; il est établi, en particulier, que les lettres de Grégoire à Eustathe de Thessalonique sont comprises dans les années 1170—1175, ainsi que plusieurs autres qui leur sont apparentées.

[2] D'après le témoignage de Michel Choniatès, Eustathe occupa le siège épiscopal peu après qu'il fut monté sur celui de la sophistique, c'est-à-dire du maïstor des rhéteurs: Μιχαὴλ ..τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα, éd. Lampros, I, 290, 21—25.

[3] La formule ὁ τοῦ Καταφλῶρον que nous avons au début de la seconde lettre ne peut avoir que le sens: *neveu* de Kataphlôron; le seul personnage ecclésiastique de l'époque qui peut être dit oncle d'Eustathe est Nicolas qui mourut en 1160.

s'étaient établis entre Grégoire et son ancien maître, il faut lire attentivement la seule lettre d'Eustathe adressée à Antiochos qui nous ait été conservée.[4] Il est remarquable que le maître traite son élève beaucoup plus en ami et presque en collègue plutôt qu'en ancien élève. D'autre part, la lettre est adressée au « juge du vélum », ce qui n'est pas une charge de débutant. Eustathe précise qu'il n'a guère écrit jusqu'ici à son ami que de petits billets, et le contenu de sa lettre répond assez exactement à celui au moins de la seconde lettre d'Antiochos. Si ce n'est pas précisément la réponse à cette lettre, elle est à peu près de la même époque, car elle correspond tout à fait aux sentiments et à la situation de Grégoire au moment de son expédition en Bulgarie. Dans une autre lettre adressée à Nicolas Hagiothéodoritès, hypertime, métropolite d'Athènes, Grégoire se plaint d'être envoyé parmi les mercenaires Cariens, suivant l'expression proverbiale; et cela, par les conseils même de Nicolas, un autre de ses anciens professeurs.[5] Le document paraît d'une époque également assez rapprochée de 1175, date de la mort du métropolite d'Athènes.

A quel titre Grégoire se trouve-t-il en Bulgarie? A première vue, il s'agit d'une expédition militaire; mais, connaissant au moins deux titres de ses fonctions: juge du vélum et grand drongaire de la Veille, nous pouvons déjà soupçonner qu'il avait une fonction purement judiciare. Or il est remarquable que les lettres ne parlent jamais d'hostilités proprement dites contre des ennemis, ni actuelles, ni en perspective, mais de simples déplacements de troupes et de questions de ravitaillement. Depuis la campagne de 1167 contre la Hongrie, nous ne connaissons pas d'ailleurs d'action militaire dans les Balkans. C'est seulement en 1173, après la mort d'Etienne de Hongrie, que se manifeste une certaine effervescence que le camp militaire de Sardique était précisément chargé de surveiller.[6] Les allusions aux saisons, dans les lettres de Grégoire, peuvent s'accorder parfaitement avec ce que nous savons des mouvements de troupes byzantines en cette année-là. En effet, dans la première lettre, Grégoire prétend qu'il est en plein hiver à Sardique, alors que l'été bat son plein « chez nous ». Faisons la moyenne, en pensant que Grégoire a pu passer la fin de l'hiver en Bulgarie, et nous nous trouvons vers la fin du printemps. La seconde lettre, écrite peu de temps après, fait allusion à des déplacements hors de Sardique et à la sécheresse dont souffrent les troupes; or c'est après le printemps qu'une partie des troupes se dirigea vers la Serbie et l'autre vers

---

[4] Eustathe, lettre 19; Tafel, 324—328 = *PG 136,* 1274—1280. A propos de cette lettre on notera bien qu'elle n'autorise nullement à dire qu'Antiochos était juge du velum dans l'île de Kos, comme il est dit: *Byz. Zeitschr.* 40, 1940; cf. *Rev. des Et. Byz.,* 20 (1962) article cité.

[5] Voir la lettre de Grégoire à l'hypertime, que Lampros a identifié malencontreusement avec Michel Choniatès: Μιχαὴλ...τὰ σῳζόμενα, *II,* 400—409. Grégoire insinue que le choix de sa carrière est dû à l'influence de Nicolas: 402, 5.

[6] Cinnamos, *Historia,* VI, 2: Bonn, 286—287; *PG, 133,* 661 A. B.

la Hongrie. Ces indices pourraient donc dater nos lettres précisément de 1173, ou sinon d'une année très rapprochée, car le silence complet ici sur la présence de l'empereur, qui fut effective en 1173, pourrait nous reporter une année avant ou après.

Telle est la date qui paraît le mieux expliquer le contenu des lettres, ainsi que la situation de l'auteur et de son correspondant. De toute façon, comme aucun événement daté n'est mis en cause ici, les renseignements concernant l'était de la Bulgarie et l'attitude des troupes byzantines gardent leur valeur. Une fois la part faite à la rhétorique et au nationalisme, nombre de faits apparaissent: les cultures, la vie pastorale des indigènes, le commerce des denrées, le ravitaillement ordinaire des garnisons. Les lettres ne valent évidemment pas une description technique faite par un géographe ou un économiste, mais les détails sont bons à glaner, d'autant plus que Grégoire a observé bien des choses. Il nous aide lui-même à faire la critique de sa première lettre, en avouant dans la seconde combien il avait exagéré dans la première; il voit le pays en étranger, en citadin, sans avoir eu de contact direct avec la masse indigène, mais c'est déjà quelque chose d'apprendre comment un Byzantin voyait la Bulgarie. La mutilation de la première lettre nous prive peut-être de certains renseignements concernant les provinces plus reculées de la Bulgarie, et la seconde nous laisse dans l'imprécision quant à la position géographique: on se croirait presque dans un Sahara difficile à imaginer à situer dans les Balkans. A cela il n'y a pas de remède; les historiens trouveront cependant dans ces lettres quelques éléments concrets appréciables.

Τῷ γεγονότι μαΐστωρι τῶν ῥητόρων κυρῷ Ευσταθίῳ τῷ Θεσσαλονίκης ἀπὸ Τριαδίτζης σταλεῖσα

Πρώτην σοι ταύτην, θεσπέσιε δέσποτα, καὶ ἐπιστολὴν διαχαράττω καὶ τραγῳδίαν ὧν ἀνέτλην ἐν Σαρδικῇ κακῶν ἀναβάλλομαι. „Ἡ τε γὰρ παροικία μου ἐμακρύνθη" κατὰ τὸν εἰπόντα προφήτην καὶ εἰς τόδε καιροῦ φίλης πατρίδος ἄθλιος ἀποξένωμαι καὶ γλυκυτάτου πατρὸς καὶ ὑπὲρ πολλοὺς τῶν φυσάντων, ὅσα ἐμὲ
5 εἰδέναι, φιλόπαιδος καὶ τῶν ἄλλων μοι προσηκόντων καὶ ὁμηλικίης ἐρατείνης, εἰπεῖν δέ, καὶ βιβλίων καὶ λόγων καὶ ἀναγνώσεως ὧν αὐτός με καθηγησάμενος ἔχεις, ἱερά κεφαλή,

Καὶ οὐ ταῦτα μόνον ἀνιαρά, ἀλλ' ἤδη καὶ τὸ τῆς κάκιστ'ἀπολουμένης Βουλγαρίας ἀπαραμύθητον, καὶ μάλιστα τὸ μερὶ αὐτὴν τῆς ὥρας ἀνώμαλον, ὡς ἐοικέναι
10 τοῦτο μόνον τῆς οἰκουμένης μέρος μὴ οἰκεῖσθαι θέρει καὶ μετοπώρῳ καὶ ἔαρι, μόνῳ μὲν οὖν χειμῶνι τῇ πικροτέρᾳ ὡρῶν καὶ ἀλγεινοτέρᾳ. Ἔν τε γὰρ ἀκμαίῳ τῷ παρ' ἡμῖν θέρει κρυμὸς ἐνταῦθα καὶ πάχνη καὶ πηγυλίς, καὶ χειμῶνος τὸ ψύχος ἄντικρυς Τάρταρος. Ὁ δ' ὑπὲρ κεφαλῆς ἀὴρ ἀεὶ συννεφὴς καὶ τὸ περιέχον τὰ πρόσωπα σκυθρωπόν, οὐδ' ἥσθεταί τε γελάσαντος αἰθρίου, ἀλλὰ πενθεῖ τοῖς ὄμ-
15 βροις καὶ ὁπόσα καὶ δάκρυα κατασταλάζει τὸν ὑετόν, ἐμοῖ δοκεῖ. τῆς λυπρότητος

καὶ τῆς περὶ τὸ καρποφορεῖν ἀφυΐας τὴν ὑποκειμένην ἀποκλαιόμενον γῆν. Αἱ δὲ νεφέλαι, πολλάκις τῆς ἡμέρας εἰς τοκετοὺς ὑδάτων ῥηγνύμεναι, πάλιν ἐγκυμονοῦσι, πάλιν ὠδίνουσι· καὶ ὅπερ ταῖς ἄλλαις ἠπείροις τὰ διφοροῦντα ἑκάστου ἔτους φυτὰ καὶ τῶν βοσκημάτων τὰ διδυμεύοντα, καὶ ὄχνη μὲν ἐπ' ὄχνῃ, σῦκον δὲ (f. 166) ἐπὶ σύκῳ καὶ ἀρνὸς γαλαθηνὸς ἐπ' ἀρνῷ, τοῦτο τῇ Βουλγάρων ἑκάστης ἠπέρας μυριοτόκος νεφέλη καὶ ὄμβρος ἐπ' ὄμβρῳ κτὶ ἐπὶ νιφάδι νιφάς· κἂν εἰ λάθῃ ποτὲ φανεῖσα ῥοδοδάκτυλος ἠώς, αὐτίκα μάλα, τοῖς ὁρῶσιν ὥσπερ φθονοῦσα τῆς θέας κατὰ τοὺς ἀλαζόνας καὶ κατωφρυομένους καὶ ἀνέρωτας μείρακας, ἐπεσύρατο νέφη χιτώνιον τοῖς δακτύλοις καὶ μέλασι φαρέεσι χρόα καλὸν ἐκαλύψατο.

Οἵ γε μὴν τὴν χώραν νεμώμενοι, ἀλλ' ἴδοις ἂν τούτους ἀεὶ σισυροφοροῦντας καὶ ἀρνακίσιν ἐσταλμένους καὶ πίλοις τὰς κεφαλὰς καλυπτομένους ναστοῖς καὶ, ὅ φησιν ὁ Απόστολος, „ἐν μηλωταῖς περιΐοντας ἐν αἰγείοις δέρμασιν" - αἰχμαλωτιστέον γάρ μοι, κατ' αὐτὸν ἐκεῖνον ἐρεῖν, εἰς τοὺς Βουλγάρους τὸ νόημα -. Τοιγὰρ καὶ ὅτι ἐν δυσχειμέρῳ τόπου λάχοι θέσιν ἡ Σαρδική, οὔτε κηπεῦσαι φυτηκόμοις ἐστὶν ἀγαθὴ καὶ ὑπὸ πρασιαῖς λαχανηφορῆσαι καὶ δένδρων ὀπώραν ἐξενεγκεῖν, οὔτε ἀμπελοκόμοις κλῆμα δέξασθαι καὶ βλαστῆσαι καὶ ὑπὸ πυκνοῖς ὀρχάτοις πολὺν τὸν βότρυν ἐκθρέψασθαι. Ἐμοὶ δὲ καὶ ἄλλως δοκεῖ μήτε τοὺς τῆς Δήμητρος πόδας ἐπιβῆναι τοῦ τόπου, ὅταν ἐκείνη περιπλανῶτο πᾶσαν τὴν γῆν, ζητοῦσα τὴν κόρην, καὶ διανέμοι τὰ ἑαυτῆς τὰ καλὰ τοῖς ἑκάστοτε συμμίσγουσι τῶν ἐθνῶν, μήτε τὸν Διόνυσον ἐπισεῖσαι ταύτῃ τὸν θύρσον, ἕλικας ἀμπέλων αὐτοῖς βότρυσιν ἀναδούμενον καὶ μετὰ Πανὸς καὶ Σατύρων τῷ τόπῳ βακχικὸν καὶ μανικὸν ἐπορχούμενον· καὶ διὰ ταῦτα μήτε ὀπωροφόρα δένδρα τὴν χώραν ἴσχειν μήτε ἀμπέλους ὅσαι τε περὶ γῆν ἕρπουσι καὶ ὅσαι ἀναδενδράδες εἰσί, στερεαῖς ὑπανεχόμεναι κάμαξιν. Εἰ δ' αὐτοῦ που καὶ ὀπώραις ἐντύχῃς, ἃς ἐκ τῶν πέλας ἠπείρων ὁπόσα καὶ αἰχμαλώτους εἰς τὴν χώραν ἀπάγουσιν οἱ ὀπωριζόμενοι, ἀπεσκληκότας καὶ νενοσηκότας καὶ πολὺν τὸν ὦχρον τῆς ἐπιφανείας προφαίνοντας· τὰ μῆλα δὲ ῥυτίδων ὅλα καὶ ὡς παρὰ δεσμωτηρίοις γεγηρακότα ταῖς πήραις καὶ τοῖς φορμοῖς, βραχὺ μὲν ἢ οὐδὲν τοῦ τῶν νεοδρέπτων ἐρεύθους τοῖς προσώποις ἐπιδεικνύμενα, τὸ γῆρας δὲ βαθὺ καὶ πρεσβύτατον· τοὺς ἀπίους, ἀτεχνῶς παγκρατιστὰς τῇ πρὸς ἀλλήλους συγκρούσει πυξ ἐοικότας διαγωνίσασθαι, κἀντεῦθεν στιγματίας τὴν μορφὴν δεικνυμένους καὶ πολὺν τοῦ χρωτὸς προβεβλημένους τὸν μώλωπα· τὰ σῦκα, ἔγγυς ἰσχάδας καὶ ὡς πρὸς τὴν ἀνυσθεῖσαν μακρὰν ὁδοιπορίαν ἰλλιγιάσαντα, τὸ πλεῖστον ἐκβεβηκότα τοῦ μέλιτος· τοὺς βότρυας, τὰς ῥάγας ἰσχνοὺς καὶ ἄτερ ληνοῦ καὶ ποδῶν τεθλιμένους καὶ ὅτι πόρρωθεν ἀφίκοιντο καὶ αὐτοί, ἐκ ταλαιπωρίας περιστάντας εἰς ὀστοῦν καὶ δοράν.

Οὕτω κατέφαγε τὰ ὡραῖα τῆς Σαρδικῆς οὐ πῦρ φλογίζον, ὡς λόγος, ἀλλὰ τὸ ἀντίθετον ψύχος καὶ τοῦ κρυμοῦ τὸ πολύ. Ἀλλ' οὐδ' ἄν σε τὴν ὁδὸν παριόντα καταθέλξειεν ἀηδὼν κελαδοῦσα καὶ χελιδὼν τιττυβίζουσα καὶ οἱ μουσικοὶ τῶν ὀρνίθων καὶ ὅσα τῶν πτηνῶν φιλῳδὰ καὶ μουσικὸν φορούντων ἐπὶ τοῦ στήθους τὸ βάρβιτον, οὔ τι νεκραῖς ἐντεταμένον νευραῖς, ἀλλ' ἐμψύχοις καὶ αὐτοπλήκτοις καὶ οἰκόθεν ἐχούσαις τὴν κίνησιν. Εἰκότως· τί γὰρ ἂν καὶ περιλαλήσαιεν ἄλσος Τίσιν ἐπικαταπταῖεν λειμῶσιν ἀνέντες ὅλον πτερόν; Τίσιν ἐπικαθεδοῦνται τοῖς δένδροις; Ποίοις ἐπαναπαύσονται, πτόρθοις; Τίνα πέτηλα τούτοις ὄμβρον ἀπείρξει

καὶ καύσωνα; Ἄδενδρος γὰρ ἡ χώρα καὶ ἄκηπος καὶ πεδίον μονονουχὶ, κατὰ τὸν
60 προφήτην, ἀφανισμοῦ. Κἂν τῷ ποτε συνείροντι λόγον ἀνεῖναί σε δέοι τὸ οὖς,
ἔνθεν μὲν βληχὴ προβάτων παρενοχλεῖ, ἐκεῖθεν δὲ μηκασμὸς αἰγῶν καὶ βοῶν
ἑτέρωθεν μύκημα καὶ ἄλλοθεν δελφάκων ἐκ σοφεοῦ γρυλιασμός.

Τό γε μὴν μοχθηρὸν τῆς διαίτης κομιδῇ σχετλιώτερον. Ὅ τε γὰρ ἄρτος πιτυ-
ρίας ἢ κεγχρίας καὶ οὗτος ἡμιόπτος, οὐκ ἀποχρώντως ὁμιλήσας πυρὶ καὶ κατὰ
65 τὸν τῆς Συναμιτίδος ἐγκρυφίαν αἰθαλόεις καὶ ἀναπεπλησμένος σποδοῦ· καὶ οἶνος
ὀξίνης καὶ ἐκτροπίας καὶ τῷ στομάχῳ πολέμιος, δόρυ κατ' αὐτοῦ προβεβλημένος,
εἶπεν ἄν τις, ὀξύ· καὶ τὰ ὄψα ταρίχη σηπεδόνος μεστὰ καὶ πολὺν τὸν εὐρῶτα
σφίσιν ἐμβόσκοντα. Εἰσί δὲ καὶ λιμνῶν καὶ ποταμῶν νεαλῆ βορβόρου πλήρη καὶ
ταῦτα καὶ ἰλυώδη καὶ χάζειν ποιοῦντα τὸν προσφερόμενον. Πῶς γὰρ ἂν⟨τὰ⟩
70 λιμναῖα τῶν ὑδάτων χρηστόν τι γεννώη καὶ ἄμεινον βατράχων τε καὶ βδελλῶν
ὁποῖα τούτοις ἐντίκτονται; Καὶ - ὃ δὴ χείριστον, ὅτι φαυλότατον - ἰχθύων πλείο-
νος ἐκτιμᾶται ἡ βοῦς, τὸ τῶν τετραπόδων ἁδρότατον· τοῦτο μόνον εὔωνυν κομί-
ζειν οἶδεν ὁ τόπιος ὅλους μὲν γαυλοὺς καὶ κισσύβια πλήρη γάλακτος ἀποδεδομένα
δραχμῶν, ὅλους τε ταρσοὺς τυροῦ πλήθοντας ἀρτιπαγοῦς καὶ σαλεύοντος ἀσσαρίων
75 τιμωμένους καὶ λεπτῶν κερμάτων καὶ ὀβολῶν, κιναβρῶντας καὶ τούτους καὶ πολλῷ
τῷ γράσῳ λυποῦντας τοῦ προσφερομένου τὴν αἴσθησιν.

Ἐῶ λέγειν τὰς πνιγηρὰς καὶ χορτωρόφους καλύβας καὶ τὰ ἐκ βουτόμου καὶ
παπύρων καὶ τοῦ λοιποῦ φορυτοῦ ἐσμικρολογημένα τὰς διαστάσεις κελλύδρια'
φειδωλῶν οἶμαι τινων καὶ μικροπρεπῶν οἰκοδόμων ἔργα, πάντῃ ἀγνοησάντων
80 τὸ μέτριον, ἢ πάρεργα μᾶλλον καὶ παιδιᾶς ἀλλ' οὐχὶ σπουδάσματα. Τὰ μὲν ὑπερ-
ανῳκισμένα τῆς γῆς...

M = Marcianus XI, 22, f. 166ᵛ (sub titulo, f. 163ᵛ: τοῦ αὐτοῦ ἀξιολογωτάτου ῥήτορος κυροῦ Γρηγορίου τοῦ Ἀντιόχου ἐπιστολαὶ διάφοροι).
2 Psalm. 119, 5.
5 ὁμηλικίης corr.: -μιλη- M
14 ᾖσθεται...αἰθρίου corr.: ἤσθημαι...αἴθριον M
23 κατωφρυομένους: -νας M
27 Hebr. 11, 37.
28 αἰχμαλωτέον (cf. II Cor. 10, 5): -τέα M
30 λαχανηφορῆσαι; -ροῦσαι M (forsitan πρασίαις λαχανηφορούσαις)
36 βακχικὸν : βάγχον (Βάκχον?) M
39 post Εἰ... anacoluthon vel lacuna (v. gratia ὁρᾶς post ἀπεσκληκότας)
40 ἀπεσκληκότας cum ὀπώραις ἃς consentire deberet, non cum αἰχμαλώτους
48 ἐκβεβηκότα (vel ἐξεμημεκότα): ἐκμεμηκότα M
51 λόγος: cf. Joel, 1, 19.
60 πεδίον: Joel, 2, 3.
65 Συναμιτίδος: -μανι- M
73 ὁ τόπιος lege τόπος vel ἡ ἐντόπιος
81 post γῆς cetera desunt.

A L'ANCIEN MAISTOR DES RHÉTEURS KYR EUSTATHE DE THESSALONIQUE, (LETTRE) ENVOYÉE DE TRIADITZA

Voici la première lettre[1] que je t'écris, maître[2] admirable; c'est aussi le prélude au récit tragique de ce que j'ai supporté à Sardique. Car, selon le mot du prophète, « ma demeure est au loin » et jusqu'à maintenant, malheureux que je suis, je suis étranger à ma propre patrie, à mon père[3] très cher et qui aime lui aussi son fils, autant que je sache, plus que la plupart de ceux qui ont engendré; je suis étranger également à mes autres proches, aux amis de mon âge et, disons-le aussi, aux livres, à l'éloquence et à la lecture, pour lesquels tu as été mon guide[4], ô tête sacrée.

Et ce n'est pas tout ce qui me chagrine, car désormais, en cette maudite Bulgarie, toute consolation m'échappe, surtout par suite de l'irrégularité des saisons ici; il semble que ce seul point de la terre n'est pas régi par la succession de l'été, de l'automne et du printemps, mais évidemment par le seul hiver[5], la plus dure et la plus pénible des saisons. Quand l'été chez nous bat son plein, ici c'est le froid, la gelée, la glace; la froidure de l'hiver est comme un Tartare, et l'air au-dessus de nos têtes reste continuellement nuageux, et l'atmosphère, autour de nos visages, sombre. celle-ci ne perçoit aucun sourire de l'éther, mais elle est en deuil sous les pluies et verse l'ondée comme des larmes, déplorant, semble-t-il, la misère et la stérilité naturelle de la terre qui est au-dessous. Quant aux nuées qui s'ouvrent plusieurs fois par jour en enfantant des eaux, sans cesse elles redeviennent grosses, sans cesse elles sont en travail. Tandis qu'en d'autres terres, les plantes produisent deux fois par an et les bêtes ont deux portées

---

[1] Cela signifie que c'est la première lettre écrite de Sardique et sans doute également la première lettre que Grégoire écrit à Eustathe; car celui-ci, dans sa lettre à Antiochos, qui est contemporaine, déclare qu'il n'a envoyé à son ami que peu de lettres: Tafel, *Eustathii opuscula,* 325, 16—19 = PG, 136, 1274 C. Cela confirme l'hypothèse que Grégoire, jusqu'à cette date, ne s'est guère éloigné de Byzance.

[2] Le terme δεσπότης a beaucoup perdu de sa force, car Grégoire l'emploie aussi à l'égard de l'higoumène d'Antigoni. Eustathe désigné ainsi n'est donc pas nécessairement métropolite, mais seulement un ecclésiastique de rang important.

[3] Il s'agit du père de Grégoire au sens propre. Nous ignorons son nom et la date de sa mort; elle est cependant antérieure à la mort de l'empereur Manuel et doit se placer sans doute vers 1175.

[4] On traduirait plus précisément par professeur (καθηγητής), car la lettre suivante insiste sur ce que Grégoire doit à la parole d'Eustathe. Il semble que les deux personnages n'étaient cependant pas très différents d'âge (10 à 15 ans au plus), puisque Grégoire se déclare déjà vieux en 1184.

[5] Le seul moyen de rendre cette réthorique acceptable est d'envisager une saison intermédiaire qui est ici le printemps. Grégoire est sans doute en Bulgarie depuis un certain temps au moment où il écrit cette première lettre; le rhéteur constate qu'il y a un certain décalage des saisons avec le climat méditerranéen. En datant cette lettre du printemps, nous trouvons l'explication de la seconde et une concordance avec les événements de 1173 racontés par Cinnamos.

— poire sur poire, figue sur figue, agneau sur agneau — en Bulgarie, c'est la nuée qui accouche mille fois par jour, avec ondée sur ondée, neige sur neige. Et si l'aurore aux doigts de rose s'oublie parfois jusqu'à paraître, comme regrettant d'avoir offert sa vue aux spectateurs, à la manière des adolescents fanfarons, sourcilleux et insensibles, elle étale de ses doigts la tunique des nuages et voile son beau corps de noirs vêtements.

Les habitants de la contrée, eux, on peut les voir porter sans cesse des fourrures et équipés de peaux de mouton, la tête couverte de bonnets de feutre épais, « vêtus de peaux de brebis et de chèvre », comme dit l'Apôtre; car, pour parler encore comme lui, « ma pensée doit être assujettie » aux Bulgares. Ainsi donc, du fait que Sardique est située dans un lieu de climat rigoureux elle n'est bonne ni pour le travail du jardinier, ni pour la production des légumes en plate-bande, ni pour les arbres fruitiers, ni pour recevoir des viticulteurs le plant de vigne, le faire pousser et nourrir les grappes abondantes en des plantations serrées. C'est bien d'ailleurs mon impression: ni Déméter n'a posé son pied en ce lieu, alors qu'elle errait par toute la terre à la recherche de sa fille et qu'elle distribuait ses dons aux peuples qui s'entremêlent de toute part ni Dionysos n'a secoué sur elle son thyrse, ceint de pampres avec leurs grappes et dansant en ce lieu en compagnie de Pan et des Satyrs le danse bachique. C'est pourquoi la contrée ne supporte ni arbres fruitiers, ni vignes, ni celles qui rampent, nic elles qui montent aux arbres soutenues par de solides échalas. Si l'on rencontre aussi par hasard des fruits, ceux que les récoltants amènent des contrées voisines dans cette région[6] comme des prisonniers, (on les voit) desséchés, maladifs, avec une peau très pâle d'aspect. Les pommes sont toutes ridées, comme si elles avaient vieilli en prison dans les besaces et les paniers, et ne montrent sur leur visage rien, ou si peu, de la rougeur des fruits cueillis tout frais, mais les signes d'une vieillesse avancée et décrépite. Les poires, qui semblent avoir combattu à coups de poing en se cognant l'une l'autre, ressemblent aux véritables lutteurs avec les stigmates visibles sur leur figure et les nombreuses meurtrissures que présente leur peau. Les figures ne sont guère que des figues sèches, car, après avoir été roulées durant le long voyage accompli, elles ont rendu presque tout leur suc. Les raisins, au grain flasque, sans avoir passé par le pressoir ni avoir été foulés par les pieds, mais parce qu'ils arrivent eux aussi de loin, sont réduits par la misère à la peau et à l'os.

Ainsi les fruits des saisons, à Sardique, sont la proie, non du feu, comme dans l'Ecriture, mais du froid qui leur est contraire et de l'excès de glace.

---

[6] Il y a une indétermination dans le mot χώρα, qui peut désigner l'agglomération de Sardique par rapport à la campagne environnante. Mais comme l'auteur parle surtout du ravitaillement des troupes de garnison, il indique ici assez nettement que la région de Sardique ne pouvait subvenir à tous les besoins, fautes de cultures maraîchères et fruitières. Les effets du transport sur les denrées dépassent ceux d'un simple voyage de la campagne à la ville voisine.

Quand tu suis ta route, c'est en vain aussi que tu espérerais être charmé par un chant de rossignol ou un gazouillement d'hirondelle, par les oiseaux musiciens et ceux de la gent ailée qui portent sur la poitrine un instrument tendu de cordes non pas mortes mais animées, vibrant d'elles-mêmes et se mettant d'elles-mêmes en mouvement. Rien d'étonnant! Où est le bois qu'ils feraient résonner? En quelles prairies iraient-ils se reposer de leur vol et replier leurs ailes? Sur quels arbres se poser? Sur quelles jeunes pousses se récréer? Quel feuillage écartera d'eux la pluie et l'ardeur du soleil? Car la contrée n'offre ni arbres ni jardins[7]; ce n'est, peu s'en faut, qu'un champ dévasté, comme dit le prophète. Si tu dois reposer ton oreille en te détachant parfois d'une conversation, tu es quand même importuné, ici par le bêlement des brebis, là par le bèguètement des chévres, ailleurs par le beuglement des bovins et ailleurs par le grognement des pourceaux dans leur soue.

Le régime est dur et vraiment misérable[8]. Le pain, de son ou de millet, n'est qu'à moitié cuit pour avoir trop peu fréquenté le feu; comme le pain cuit sous la cendre de la Sunamite, il est cendreux et plein de poussière. Le vin est aigre, tourné, ennemi de l'estomac, contre lequel il tourne, dirai-je, une lance aiguë. Les poissons de conserve regorgent de pourriture et nourrissent en eux force moisissures. Les poissons salés[9] des lacs et des rivières sont saturé de boue et, vaseux, comme il sont, il font reculer celui qui les porte à la bouche. Comment, en effet, des eaux stagnantes pourraient-elles engendrer quelque chose de bon et de meilleur que les grenouilles et les sangsues qui en naissent? Le pire, car c'est une des choses les plus viles, c'est que la vache, le plus gros des quadrupèdes, est estimée plus que le poisson; la seule chose que la contrée peut fournir à bon marché, ce sont des seaux entiers et des baquets de lait vendus pour quelques

---

[7] Ici encore, malgré la netteté de l'affirmation, *chora* reste indéterminé: la région de Sardique, ou un lieu traversé par l'expédition, ou simplement les abords du camp byzantin. Cependant le déboisement, d'après les remarques qui suivent, paraît lié à l'élevage des troupeaux de moutons, de chèvres et de bovins.

[8] Les remarques qui suivent sont reprises et développées dans la seconde lettre, où l'auteur indique plus clairement qu'il s'agit du régime des troupes plus que de celui des indigènes. Les deux restent liés, car les troupes vivaient des ressources principales du pays. Comme la terre était privée des dons de Cérès et de Dionysos, il semble que la garnison devait importer des farines et du vin; leur mauvaise qualité ne tient qu'indirectement à la Bulgarie, car en d'autres temps et en d'autres lieux un général comme Nicéphore Ouranos se plaint lui aussi des fournitures de l'intendance militaire: voir sa correspondance dans *Epistoliers byzantins,* ed. J. Darrouzès, Paris, 1960, p. 246, 29—36.

[9] Théophylacte de Bulgarie avait coutume d'envoyer à ses amis des poissons de conserve du lac d'Ochrida: PG, 126, 468 B, 481 CD, 517 B, 517 C; ses correspondants, de grands personnages, les appréciaient certainement. Ici encore c'est l'intendance militaire qui est responsable de la mauvaise qualité de la denrée, beaucoup plus que la Bulgarie; pour un citadin, ces poissons ne valaient pas évidemment le poisson frais (de la mer), qui était plus estimé, comme on le voit par la suite, que la viande de boucherie.

drachmes, des claies entières débordant de fromage à peine caillé et tremblotant, estimées quelques as, des piécettes et des oboles, mais aussi répandant une odeur de bouc et dont la senteur excessive donne une sensation pénible à celui qui en mange.

Je ne dirai rien des huttes étouffantes sous leur toit de chaume, des cabanes aux dimensions mesquines, faites de joncs, de roseaux et autres matériaux de même genre: œuvres, je pense, de quelques constructeur avare et regardant et qui ne sait rien de la mesure, ou accessoires plutôt et d'un jeu d'enfant que travaux sérieux.[10] Les parties reculées de la région . . (le reste manque).

(A suivre)

[10] Ces demeures sont des cabanes de bergers et non des édifices urbains; mais comme l'auteur paraît ensuite passer aux parties « plus reculées » du pays, il peut s'agir ici de la forme habituelle des maisons même dans les bourgs.

K. HORÁLEK/PRAG

ZUR FRAGE DER BYZANTINISCHEN UND ORIENTALISCHEN ELEMENTE IN DER SLAVISCHEN LITERATUR UND VOLKSDICHTUNG

(Auf dem Beispiel der Volksdichtungen über die Untreue der Frauen)

Im byzantinischen Reiche nehmen die kulturellen Beziehungen zum Osten ein neues Gesicht an. Die byzantinische Literatur übernimmt aus dem Osten verschiedene Elemente und ganze Werke werden ins Griechische übersezt. Manche von diesen übersezten Werken gehen dann z. T. in die mittelalterliche kirchenslawische und lateinische Literatur aber auch in die europäischen Nationalliteraturen über. Ein lehrreiches Beispiel stellt die Erzählung Barlaam und Josaphat dar. Im byzantinischen Zeitalter dringen auch in die osteuropäische Volksdichtung immer zahlreichere orientalische Elemente ein, entweder direkt am Wege der mündlichen Tradition, oder durch literarische (griechische und kirchenslawische) Vermittlung.

Die Untersuchung der orientalischen Elemente in der slawischen Literatur und Volksdichtung ist besonders dadurch kompliziert, daß wir noch nicht den Umfang der Vermittlerrolle der byzantinischen und kirchenslawischen Literatur kennen. Zu einigen wichtigen slawischen und lateinischen Texten wurden bis jetzt die vorausgesetzten byzantinischen Bearbeitungen der orientalischen Werke noch nicht aufgefunden. Es gibt auch Fälle, wo wir nur mit den slawischen Bearbeitungen der griechischen Vorlagen zu tun haben. Die kirchenslawische Literatur und nicht selten auch die slawische Volksdichtung müssen somit bei der Rekonstruktion des Gesamtbildes der byzantinischen Literatur und auch hinsichtlich derer Beziehung sowohl zu orientalischen als auch zu westeuropäischen Literaturen als wichtige Hilfsquelle herangezogen werden.

Lehrreich sind in diesen Beziehungen die verschiedenen Erzählungen und Lieder auf das Thema der weiblichen Untreue. Eine Gruppe dieser Texte soll der Hauptgegenstand unserer Untersuchung sein. Die Frage der gesellschaftliche Gebundenheit dieser Thematik wird bei anderer Gelegenheit behandelt worden.

Die bisherigen Untersuchungen der byzantinischen und orientalischen Elemente in der slawischen Literatur und Volksdichtung haben schon diesem Stoffkreis nicht wenige Aufmerksamkeit gewidmet, es handelt sich aber meistens um Arbeiten, die noch eine feste methodische Grundlage

entbehren. Schon deshalb konnten diese Arbeiten zu keinem klaren Ergebnis kommen, nicht nur hinsichtlich der orientalisch-byzantinischen Literaturbeziehungen, sondern auch bei der Erforschung der Wechselwirkung von mündlicher Tradition und Kunstliteratur. Auch hier werden manche byzantinischen Vorlagen nur vorausgesetzt und deren wirkliche Existenz ist nicht immer einwandfrei gesichert. Soweit die Beziehungen zu den Literaturen der orientalischen Völker betrifft, so pflegte man nicht selten Indien als Ausgangsgebiet für verschiedene Erzählungen von der Weiberuntreue anzunehmen. Alleiniger Vermittler war dabei die byzantinische Literatur jedoch nicht, die orientalischen Elemente gingen in die slawische Volksdichtung auch auf anderen Wegen über, auf dem Balkan besonders durch die türkische Vermittlung. In anderen Teilen des Mittelmeerraumes haben einen ähnlichen Charakter die arabischen Einwirkungen (besonders in Spanien).

Unsere Abhandlung nimmt als Ausgangspunkt die Arbeiten des tschechischen Komparatisten J. Polívka. Dieser Gelehrte hat besonders in der Forschung auf dem Gebiete der Wechselbeziehungen zwischen slawischer Volksdichtung und Kunstliteratur sehr viel geleistet. Dem Stoffkreis von weiblicher Untreue hat Polívka eine Spezialstudie schon am Anfang seiner komparatistischen Tätigkeit gewidmet.[1] Er behandelt hier eine interessante lateinische Erzählung und ihre alttschechische Bearbeitung. Polívka's vergleichende Betrachtungen umfassen hier nicht alle verwandten slawischen Texte, er hat aber doch die Haupttypen dieses Stoffes in der Kunstliteratur und in der Volksdichtung registriert; er versuchte auch die wichtigsten internationalen Zusammenhänge festzustellen. Er konnte dabei vergleichende Arbeiten anderer, meistens slawischer Forscher benützen, so die der Russen A. N. Pypin und A. N. Veselovskij, der Polen J. Karłowicz und J. Nehring u. a.

Die Problematik der Beziehungen zwischen der slawischen Volksdichtung, der byzantinischen Literatur und den Traditionen der asiatischen Völker beschäftigte Polívka wiederholt auch in seinen späteren Abhandlungen. Es sei darauf hingewiesen, daß Polívka seinen Standpunkt im Laufe der Zeit einigermaßen geändert hat, im großen und ganzen blieben aber die Grundsätze seiner Konzeption unangetastet. Nur mit verschiedenen Einschränkungen kann man auf ihnen auch heutzutage weiterbauen in der marxistisch orientierten Literaturwissenschaft, die um eine Erneuerung der vergleichenden Forschung bemüht ist.

•

Die von Polívka einer vergleichenden Untersuchung unterworfene Erzählung liegt in zwei Fassungen vor. Beide stammen aus böhmischem

[1] J. Polívka, *Dvě povídky v české literatuře XV. stol.* Praha, 1889 (die Erzählung mit dem Sujet der weiblichen Untreue wird auf S. 24—46 behandelt, auf SS. 58—94 steht der lateinische Text der Erzählung und die alttschechische Bearbeitung).

Milieu; die eine (tschechische) wird in Prag, die andere (lateinische) in Wien bewahrt, die Wiener Handschrift befand sich aber früher in einem Kloster bei Brünn. Polívka gibt den Inhalt dieser „Sage" (so wegen der historischen Färbung der Erzählung bezeichnet) ungefähr in dieser Form an (S. 26—27):

In Frankreich lebte dereinst ein Ritter, Rudolf de Slüsselberg (tschech. „Rudolf ze Sluševerku") genannt. Seine Frau gebar ihm einen Sohn und eine Tochter, wurde aber später aussätzig. Die Freunde rieten dem Ritter die kranke Frau zu verstoßen. Rudolf lehnte dies aber ab, verkaufte sein Gut und Habe und zog mit seiner Frau und Kindern in die Fremde. In der gleichen Zeit brach ein Krieg los zwischen Portugal und einem heidnischen Reich. Nach langen Kämpfen fiel der König von Portugal und die Heiden belagerten die portugiesische Hauptstadt, wo die Witwe des gefallenen Königs lebte. Hierher kam auch Rudolf mit seiner Familie. Durch seine Hilfe und Heldenhaftigkeit kommen die Feinde in Bedrängnis. Rudolf bietet einen Entscheidungszweikampf an, der Vertreter der Heiden fällt und die Heiden räumen dann vertragsgemäß das ganze Land, der Friede wird hergestellt.

Von seinem Hauswirt erfährt Rudolf, daß es im nahen Walde eine Heilquelle gebe, der Zutritt zu derselben sei aber beinahe unmöglich wegen Unmengen an Schlangen und Drachen. Rudolf läßt sich aber dadurch nicht zurückschrecken und begibt sich mit seiner Familie auf den mühsamen Weg. Er erschlägt alles die Wunderquelle hütende Gesindel und gelangt glücklich zum Brunnen an. Die Frau badet dort und gewinnt ihre einstige Gesundheit und Schönheit wieder. (Erst hier beginnt eigentlich die Sage von der untreuen Frau. Die ganze bisherige wortreiche Erzählung vom Kriege zwischen dem Könige von Portugal und denen der Heiden war eigentlich überflüssig; der Erzähler mußte jedoch auf irgendwelche Weise Rudolf in Beziehung mit den heidnischen Königen bringen und den weiteren Verlauf der Handlung begründen, obwohl es in ähnlichen Erzählungen sonst nicht üblich ist eine ältere Feindschaft zwischen dem Ehemanne und Verführer zu motivieren.) Rudolfs schöne Frau wird dann zur Untreue von dem Mann in Versuchung geführt, bei welchem die ganze Familie Zuflucht gefunden hatte. Es wird ihr von einem Heidenkönig erzählt, welcher nur eine ihm in Schönheit gleichkommende Frau ehelichen will. Rudolfs Frau kann für eine solche gehalten sein und habe daher Aussicht Königin zu werden. (Es ist hier aber nicht ausdrücklich gesagt, daß es sich eben um denselben König handelt, dessen Bruder von Rudolf im Kampfe getötet wurde.) Die Frau unterliegt den Nachstellungen, verläßt heimlich ihren Ehemann und fährt mit ihren Kindern über das Meer zum heidnischen König. (Der Umstand, daß die Frau ihre Kinder mitnimmt, wirkt ziemlich befremdend, der Erzähler brauchte jedoch bei weiterer Entwicklung der Handlung Rudolfs Sohn zur Verfügung zu haben.) Der betrogene Gatte folgt seiner untreuen Frau als Krämer verkleidet und findet seine Frau überraschend schnell wieder. Er legt seine Ware aus vor der Kirche, welche der König mit der Frau und ihren Kindern zu besuchen pflegt. Die Frau und die Kinder erkennen Rudolf; die Frau bezichtigt ihn als Mörder von Königs Bruder. Sie soll dann selbst für Rudolf die Strafe vorschlagen. Sie entscheidet sich für die Verbrennung und will dabei die Martern des Verurteilten auf rafinierte Weise noch steigern: sie läßt Rudolf im königlichen Schlafzimmer an eine Säule über glühende Kohle fesseln, damit er in Qualen und bei gleichzeitigem Anblick der sündlichen Liebe (in Anwesenheit von eigenen Kindern!) stärbe. Die Frau und der König schlafen ein, der Sohn löst aber trotz Widerstandes eigener Schwester seines Vaters Fesseln. Rudolf erschlägt dann nicht nur die untreue Frau und den König, sondern auch die eigene Tochter, die sich an die Seite der Mutter gestellt hat. Rudolf muß sich dann noch den Weg durch die königlichen Wachen er-

kämpfen, schlägt sich jedoch mit seinem kleinen Sohne bis zum Schiffe durch und kehrt dann in die portugiesische Hauptstadt zurück.[2]
Weder die lateinische Erzählung, noch deren tschechische Bearbeitung sind literarisch von Wert, sowohl in der Erzählungstechnik als auch in stylistischer Hinsicht sind sie minderwertig.

Was die tschechische Bearbeitung dieser Erzählung betrifft, so hat Polívka festgestellt, daß sie sich im ganzen eng an die lateinische Vorlage anlehnt. Davon kann man sich leicht durch Vergleichung der beiden parallel edierten Texte überzeugen. Die hauptsächlichste Abweichung besteht darin, daß der tschechische Bearbeiter Rudolfs Frau Bryselidys nennt, um auf diese Weise den Gegensatz zur Griselda-Erzählung nur noch zu betonen. Der Name Briseldis erscheint allerdings als Variante statt Griseldis auch in einigen lateinischen Handschriften dieser populären Erzählung Boccaccio's von der treuen Frau. Es ist nicht zu übersehen, daß die Griselda-Erzählung sowohl in lateinischer, als auch in tschechischer Handschrift der Erzählung von untreuer Frau vorangeht. Die tschechische Fassung ist im Vergleich mit der lateinischen Version gekürzt, auch ein Handlungsdetail wurde fortgelassen, trotzdem haben wir mit nur einer Übersetzung und nicht mit einer selbständigen Bearbeitung zu tun.

Die ganze Erzählung betrachtet Polívka als „ein nicht eben glückliches ‚mixtum compositum', zusammengestellt aus ‚membra disiecta' mehrerer verschiedenen Erzählungen". Er unterscheidet drei Hauptteile der Handlung. Erstens wird vom Leben der beiden Gatten, vom Unglück, welches die Frau begegnet hatte, als auch von der Auswanderung der ganzen Familie ins Ausland erzählt. Zweitens wird über Rudolfs Teilnahme am Kriege und wunderbare Heilung seiner Gattin berichtet. Drittens wird von der untreuen Frau gesprochen, dann wie der Mann seine Frau suchte, selbst gefangen aber gerettet wurde. Den ersten Teil betrachtet Polívka als Zusatz, welcher den Gegensatz zur Griselda-Erzählung bildet.

Die Erzählung von der Opferwilligkeit des Mannes sollte zugleich des Weibes Undankbarkeit und Hinterlist nur noch schärfer in Kontrastlicht bringen. Ähnliche Expositionen haben auch andere Erzählungen von untreuen Frauen. Dies ist auch für manche orientalische Erzählungen dieser Gattung zutreffend, unter welchen man die Quelle für verwandte europäische Überlieferung finden zu können glaubte. Selbst Polívka macht auf eine verwandte indische Erzählung aufmerksam, sieht in ihr die nächste orientalische Parallele zur Bryselda-Erzählung und wiedergibt auch deren Inhalt.

Ein eifersüchtiger Mann nimmt seine schöne Frau auf längere Geschäftsreise mit. Als ein gefährlicher Reiseabschnitt begann, läßt der Mann seine Frau bei einem alten Brahmanen zurück und setzte allein seine Reise fort. Die Frau lernte dann einen Mann von niederer Herkunft kennen und entläuft mit ihm. Als ihr Gatte zurückkehrte, begibt

[2] Polívka's Inhaltsangabe der Erzählung enthält einige wertvolle Bemerkungen über kunstlose Entwicklung der Handlung; diese Glossen geben wir nur teilweise wieder.

er sich auf die Suche nach ihr. Als er sie findet, gibt die Frau vor, durch Gewalt entführt geworden zu sein. Dazu bewegt sie noch ihren Gatten sich im Walde zu verbergen, um im geeigneten Augenblick unter ihrer Mitwirkung den Gewalttäter zu erschlagen. Wie verabredet, kommt abends der Gatte, wird aber neuerlich von seiner Frau verraten, ihrem Verführer ausgeliefert und an einen Baum festgebunden. Vor den Augen des Gefesselten liebeln dann die beiden bis zum Einschlafen. Eine erbarmungsvolle Göttin hilft dann dem Gefesselten, dieser tötet den Verführer und begibt sich mit seiner Frau als Gewalttäter und ihres Gatten Mörder, die Wahrheit stellt sich aber heraus und die untreue Frau wird dann grausam bestraft.[3]

Das Motiv der Fesselung eines verratenen Mannes angesichts des Ruhelagers seiner Frau und deren Verführers bietet eine schwerwiegende Parallele zur Bryselda-Erzählung, auch der Grundgedanke der ganzen Erzählung ist übereinstimmend. Das Ausmaß der Undankbarkeit der untreuen Frau wird noch dadurch vergrößert, daß der Verführer niederer Herkunft ist; in einigen verwandten indischen Erzählungen wird er als lahm oder bucklig usw. bezeichnet. Auch das folgende indische Märchen ist wichtig wegen Beziehungen zur europäischen Überlieferung:

Ein Brahmane begab sich auf Reisen mit seiner geliebten Frau, welche sich mit seinen Verwandten nicht vertragen kann. Unterwegs im Walde starb die Frau an Verdursten. Eine Stimme von oben gibt jedoch dem Brahmanen bekannt, daß er seine Frau wiederbeleben kann, wenn er ihr die Hälfte seiner eigenen Lebenszeit überläßt. Der Brahmane willigte ohne Zögern ein und erweckte auf diese Weise seine Frau. In einer Stadt band dann die Frau mit einem kleinen Krüppel Liebesverhältnis an, weil ihr dessen Gesang gefällt, stürzte ihren Mann in einen Brunnen hinein und trägt dann den Knirps in einem Korb. In einer anderen Stadt aufgehalten und vor deren König vorgeführt erklärte sie, der Krüppel sei ihr von seinen Verwandten verfolgte Mann und sie beschütze ihn. Der König wurde dadurch ergriffen und erklärte sie zu seiner Schwester. Inzwischen hatte sich ihr wirklicher Gatte aus dem Brunnen gerettet und kommt in dieselbe Stadt. Die Frau beschuldigte ihn, daß er den Knirps verfolgt, und der König befiehlt die Hinrichtung des Brahmanen. Derselbe forderte alsdann seine Frau auf, ihm seine Gabe zurückzustellen. Als sie widerstrebend einwilligt, sinkt sie tot zusammen. Der Brahmane erzählte dann dem König seine ganze Geschichte und rechtfertigt sich.[4]

In der Bryselda-Erzählung wird der Fehltritt der Frau dadurch intensiviert, daß sie zu einem König der Heiden wegläuft. Die Zusammenhänge zwischen der indischen und der europäischen Tradition beurteilte Polívka ähnlich wie A. Veselovskij; das Zwischenglied suchten sie beide in der byzantinischen Literatur. Polívka sagt darüber „Die indische Erzählung ging durch byzantinische Vermittlung zu den Südslawen über und von ihnen oder direkt aus Asien zu den Russen."

Bei den Ost- und Südslawen wurde der Stoff von der verräterischen Frau auch in Volksliedern bearbeitet. Von den südslawischen Parallelen führt

[3] Vgl. auch F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*. Heilbrunn, 1879, S. 42—43.

[4] Th. Benfey, *Pantschatantra II*, S. 303, Nr. 5. Das Motiv der Lebensrettung durch Verschenkung seines eigenen Lebens kommt auch in neuzeitlicher Märchentradition vor (so z. B. in einem Kabylenmärchen, welches noch zur Rede kommen wird). Über das Motiv der Weiberuntreue mit einem minderwertigen Menschen vgl. auch A. Wesselski, *Märchen des Mittelalters*, Berlin, 1925, S. 188.

Polívka an erster Stelle an das serbische Lied „Untreue der Frau Grujos".[5] Der Inhalt ist wie folgt.

Grujo Novaković ruht im Zelte in den Bergen über Drinopol. Seine Frau Maksimija hält Wache vor dem Zelte in der Anwesenheit ihres Sohnes Stevan; sie stickt. Der Sohn sieht drei Türken nahen, doch die Mutter hindert ihn daran, dem Vater Nachricht zu erstatten, ja sie läßt sich von den Türken durch Aussicht auf Reichtum und leichtes Leben bestechen und fesselt im Zelte ihren Gatten. Dieser hätte sich auch dann den Türken erwehrt, doch die Sorge um seinen Sohn bewegt ihn sich zu ergeben. Die Türken schleppen dann ihn und seinen Sohn weg, die Mutter fährt hoch zu Pferde, auf die Klagen ihres eigenen Kindes nicht achtend. Die Türken schlagen vor der Hauptstadt ihr Lager auf und lassen den Gefangenen mit der Frau im Zelte; ein Türke bleibt Wache stehen, die beiden anderen trinken in einer Schenke und brüsten sich mit ihrem Erfolg. Die Schenkwirtin will ihrem Pobratime Grujo helfen und reicht den Türken im Getränke ein Betäubungsmittel. Der gefesselte Grujo rät seinem Söhnlein der Mutter ihr Messer zu nehmen und die Fesseln zu zerschneiden. Befreit geht er dann in die Schenke, erschlägt die Türken und verbrennt zuletzt die verräterische Frau, sie soll ihm wie eine Fackel leuchten. Lieder mit ähnlichem Stoff gibt es auch in der makedonischen und bulgarischen Überlieferung.[6]

Die Verwandtschaft mit der Bryselda-Erzählung sowie mit deren orientalischen Parallelen ergibt sich bei diesen südslawischen Liedern hauptsächlich daraus, daß der verratene Gemahl gefesselt wird und seine Freiheit durch die Hilfe seines Kindes wiedererlangt. Manchmal hilft dem verratenen Mann in einer ähnlichen Situation die Schwester des Verführers, was aber bereits auf einen anderen Parallelenkreis hinweist, mitunter auch auf die russische Byline von Michajlo Potyk, auf die polnische Chronikerzählung von Walter und Helgunde, und auch auf die Erzählungen von Salomon und Morolf. Polívka verzeichnet die meisten von diesen Versionen, einige Zusammenhänge sieht er aber entweder nicht genug klar oder sogar unrichtig. Von den südslawischen Volksliedern ging Polívka in seiner Abhandlung zu russischen Bylinen über. Er beginnt mit dem Lied von Ivan Godinowič. Ein Text aus der Sammlung von Kirša Danilov hat folgenden Inhalt:

Fürst Vladimir schickt den Helden Ivan Godinovič in die weite Welt, er soll sich Braut aussuchen. Ivan wählt Nastasja, eines reichen Kaufmanns Tochter, obwohl dieselbe bereits mit dem Zaren Afromej verlobt ist. Ivan will sich des Mädchens mit Gewalt bemächtigen und ruft aus Kiew sein militärisches Gefolge herbei. Es kommt zum Zweikampf der beiden Gegner. Afromej ist mit Nastasja's Hilfe siegreich, fesselt den besiegten Ivan an einen Baumstamm und belustigt sich mit dem Mädchen im Zelte. Da

---

[5] Vuk St. Karadžić, *Српске нар. пјесме III*, Nr. 7.

[6] Polívka erwähnt bulgarische Lieder aus der Katschanowski-Sammlung (Nr. 192, S. 473, Nr. 83, S. 169), ein makedonisches Lied bei I. S. Jastrebov, *Обичаи и песни турецких сербов . . .*, 1886, S. 67, aus anderen Sammlungen auch noch weitere serbische und kroatische Texte, vgl. auch M. Arnaudov, *Вярна или невярна Груйовица? Към историята на баладните мотиви I—IV, Очерки по българския фолклор.* София, 1934, S. 312—330. Bei Südslawen gibt es verschiedene Lieder über Untreue und Verrat der Weiber. Sie sind weit verbreitet und beliebt; darüber noch später.

kommt ein Heer zur Hilfe, der befreite Ivan erschlägt Nastasja, dem Zaren Afromej gibt er aber Freiheit wieder.

Einige Varianten dieser Byline haben verschiedene Eigentümlichkeiten und Abweichungen von dieser Handlungsfolge. Daher ist auch zu erwähnen, daß weder das Motiv des Weiberverrats, noch des Gegners Gewalttätigkeit genug deutlich hervortreten. Noch weniger Zusammenhänge mit dem Bryselda-Sujet gibt es in der Byline von Michajlo Potyk, welche Polívka als weitere verwandte Dichtung anführt. Das märchenhafte Kolorit dieser Byline betrachtet Polívka als verwandt mit der mongolischen Geschichte von der untreuen Frau des Chanes Gesser.[7] Das Sujet der Potyk-Byline ist zweiteilig; jeder der beiden Teile hat unter den prosaischen Erzählungen selbständige Parallelen.

Michaljo Potyk reist zum Meere um für des Zaren Speisekammer zu jagen und gewinnt dort ein Schwanenmädchen zur Gemahlin. Beide geloben einander, daß der Überlebende sich mit dem Gestorbenen beisetzen lassen wird. Als dann die Frau hinscheidet, läßt sich Potyk seinem Gelübde gemäß in die Gruft einschließen. Dort zwingt er einen Drachen das Wasser des Lebens zu bringen; damit wird zuerst ein anderer Drachen, dann Potyks verstorbene Frau wiedererweckt. Als sich dann Potyk auf einen Kriegszug begibt, will sich seiner Frau ein feindlicher Zar bemächtigen. Fürst Vladimir schlägt ihn vorerst mehrermals ab, aber liefert endlich die Frau aus. Als Potyk zurückkehrt und davon erfährt, geht er in Bettlerverkleidung seine Frau auszusuchen. Als er sie mit ihrem Entführer erreicht, heißt ihn zum Schein seine Frau willkommen, betäubt ihn aber und verzaubert in einen Stein. Potyk's Freunde (die Helden Ilja von Murom, Dobrynja und Aljoša Popovič) harren vergeblich seiner Rückkehr und gehen ihm dann zur Hilfe. Unterwegs schließt sich ihnen auch ein Greis an, welcher dann dem zum Stein gewordenen Potyk das Leben zurückgibt. Potyk geht dann seine verräterische Frau und ihren Verführer zu bestrafen. Die Frau versucht nochmals die Schuld auf den Entführer zu schieben, dann macht sie wieder Potyk trunken und läßt ihn an die Wand schmieden. Eine Schwester des gewalttätigen fremden Zaren befreit aber Potyk und mit ihrer Hilfe gelangt Potyk in den Besitz seines Pferdes und der Waffen wieder und erschlägt seine Frau und auch deren Verführer. Als neue Gemahlin fählt er dann die Schwester des verführerisches Zaren heim.

Der erste Teil der Potyk-Byline hat zahlreiche verwandte Texte sowohl in der mittelalterlichen Literatur, als auch in der Volksüberlieferung verschiedener europäischer Völker. Im Aarne-Thompsons Katalog der Märchentypen werden folgende Komponente dieser Erzählung eingeführt:

I. Der Vertrag vom Tode. Der Held verspricht seiner Braut, daß er sich mit ihr begraben lassen wird, falls sie vor ihm stürbe. Dies geschieht tatsächlich bald nach der Hochzeit.

II. Wiederbelebung. Der Mann sieht in der Gruft eine Schlange, welche eine andere mit Hilfe eines Krautes wiederbelebt. Der Held gibt seiner Frau auf dieselbe Weise das Leben zurück. (In manchen Varianten hilft ein Gebet und Gelübde, der Toten zwanzig Jahre des eigenen Lebens zu spenden.)

---

[7] Unter Hinweis auf J. Karłowicz, *Podanie o Walterze z Tyńca*, Ateneum 24 (1881) Bd. 4, 225—226. Zur Potyk-Byline vgl. R. Trautmann, *Die Volksdichtung der Großrussen I.* Heidelberg, 1935, S. 312—322; K. Horálek *Pohádkové prvky v bylině o Michajlu Potykovi*, Acta Univ. Carolinae — Philologica 2 (1960) S. 97—109.

III. Die Frau verliebt sich in einen Schiffskapitän und mit dessen Hilfe stürzt sie ihren bisherigen Mann ins Wasser.

IV. Ein alter treuer Diener gibt dem Ertrunkenen mittels eines Schlangenkrautes das Leben zurück. Die verräterische Frau und ihr Verführer werden dann bestraft.[8]

In manchen Texten beschränkt sich die Handlung auf die zwei ersten Komponenten. In der Potyk-Byline wurde dieses Sujet wieder zur Hervorhebung von Undankbarkeit der Frau benützt; diese Sujetkombination rührt am wahrscheinlichsten von irgendeinem Skomorochem her. Eine Parallele zum zweiten Teil der Potyk-Byline stellt unserer Ansicht nach das ägyptische Märchen von zwei Brüdern („Anup und Bata") dar mit seinen neuzeitlichen (europäischen, nicht aber asiatischen) Bearbeitungen, welche in der Mehrzahl slawischen Ursprungs sind. Aus russischem Milieu besitzen wir neben den Aufzeichnungen aus mündlicher Überlieferung auch eine halbliterarische Bearbeitung in einer Handschrift, die aus 18. Jh. stammt. Sie hat diesen Inhalt:

An türkischer Grenze lebte bei einer Kirche ein Messner namens German mit seinem klugen Sohne Ivan. Den letzten wollte ein türkischer Gesandte für den Sultan gewinnen. Soldaten werden geschickt um Ivan zu holen, doch dieser schlägt sie mit einer Keule tot, gleich geschieht es später auch einem großen Heere des Sultans. Ivan verläßt dann sein Heim und nimmt mit sich ein Pferd. Ein anderes im Stall soll sein Vater beobachten: erscheint unter dem Pferde Blut, so ist Ivan ein Unglück zugestoßen. Ivan hilft dann dem König Azinar in Bedrängnis und bekommt dessen Tochter Kleopatra zur Gemahlin. Um derselben Hand hat aber bereits der Sultan angehalten. Ivan besiegt mit Hilfe eines auf dem Schlachtfelde gefundenen Zauberschwertes des Sultans Heer. Der Sultan gelangt dann in Verkleidung zur Ivans Frau, bewältigt sich mit ihrer Hilfe des Zauberschwertes und erschlägt Ivan. Ivans Vater merkt an Blut im Stalle, daß seinem Sohne ein Unglück zugestoßen ist, und eilt zur Hilfe. Unterwegs gibt ihm sein Pferd einen Rat, wie der tote Ivan wiederzubeleben ist: ein Rabe ist zu zwingen das Wasser des Lebens und des Todes zu bringen. Der wiederbelebte Ivan will seine Frau und deren Verführer bestrafen. Er verwandelt sich in ein Pferd und läßt sich zum Sultanspalast führen. Der Sultan kauft das Pferd, Kleopatra erkennt jedoch in ihm den verwandelten Ivan und läßt das Pferd schlachten. Ein Dienstmädchen warnt das Pferd, wird gemahnt nach der Schlachtung einige Tropfen des Pferdeblutes aufzufangen, dieselben verwandeln sich in einen Stier mit goldenem Haar. Kleopatra ahnt wiederholt Ivans Verwandlung und fordert den Sultan auf, das Tier töten zu lassen. Das Dienstmädchen begräbt auf des Tieres eigenen Rat dessen Kopf im Garten, daraus wächst ein Apfelbaum mit goldenen Früchten; Kleopatra überredet wieder den Sultan den Baum fällen zu lassen. Ivan bittet das Dienstmädchen bei dem Fällen einen Holzspann in einen Teich zu werfen. Der Spann wird zu einem Enterich, der Sultan will den Enterich fangen, läßt am Ufer seine Kleider, der Enterich kommt dann selbst ans Ufer, zieht die Kleider an und läßt die Frau und deren Verführer verbrennen.[9]

In der volkstümlichen Überlieferung der europäischen Völker kommt dieses Märchen in verschiedenen Varianten vor, der Kern der Erzählung ist aber beinahe immer gleicher Gestalt: es ist eine Geschichte von untreuer

---

[8] *Types of the Folk-Tale.* Helsinki 1961 (FFC 184) Nr. 612.

[9] Vgl. K. Horálek, *K dnešnímu stavu bádání o staroegyptské pohádce „Anup a Bata".* Československá etnografie 9 (1961) 3.

Frau und deren Bestrafung. Mit dem altägyptischen Märchen von zwei Brüdern haben die neuzeitlichen Varianten den Schlußteil mit drei Verwandlungen gemeinsam. Das altägyptische Märchen erzählt, daß der Spann der verräterischen Frau in den Mund gerät, sie wird schwanger und das geborene Kind ist neue Verwandlung des betrogenen Mannes. Er bestraft seine Frau und Mutter in einer Gestalt bis nach dem Tode des Königs.

Der Zusammenhang der Potyk-Byline mit diesem Märchentyp ist nicht so eng wie im Falle der neueren prosaischen Varianten des Bata-Märchens, er scheint uns doch unbestreitbar zu sein. Auch wenn es hier keine direkte Abhängigkeit gäbe, so gehört der zweite Teil der Byline gewiß zu demselben Märchentyp. Die Byline hat mit der altägyptischen Bearbeitung auch die übernatürliche Herkunft der Frau gemeinsam. Der Hauptunterschied gegenüber dem Märchentyp von Anup und Bata (und zugleich gegenüber der neuzeitlichen europäischen Texte) liegt darin, daß der verratene Ehemann nicht erschlagen, sondern in einen Stein verwandelt wird. Dies hat wieder Analogien in anderen Märchen, besonders in dem Märchen von Zwillingsbrüdern, welche äußerlich nicht zu unterscheiden sind.[10]

In seiner Untersuchung der Bryselda-Erzählung hat Polívka die Zusammenhänge des Anup-und-Bata-Märchentyps mit dem von der untreuen Frau nicht völlig übersehen. Er wurde jedoch dessen nicht gewahr, daß es sich um eine große Textengruppe handelt, die an ihrem Anfang die altägyptische Erzählung hat; er führt bloß einen neuzeitlichen Text an, und zwar in slowakischer Überlieferung. In der Sammlung *Slovenské povesti* von A. H. Škultéty und P. Dobšinský (1858, S. 447—455) hat das Märchen direkt den Titel „Verräterische Frau". Es hat den folgenden Inhalt:

Ein Jüngling hat sich bei einer alten Frau durch seinen Dienst eine Mauleselin, unverwundbar machendes Kleid und Zauberschwert erworben. Er hat einem König in Bedrängnis geholfen, bekommt dafür dessen Tochter zur Frau und dazu die Hälfte des Königreiches. Seine Frau bindet mit einem besiegten Nachbarkönig Beziehungen an und läßt sich für Verrat gewinnen. Sie erfährt von ihrem Manne, daß seine Kraft im Kleide steckt, welches er niemals auszieht. Sie überredet ihn sich auszuziehen, nimmt dem Schlafenden auch sein Schwert ab und läßt ihn in Stücke hauen. Die Mauleselin trägt dann den Leichnam zu der einstigen Arbeitsgeberin des Jünglings. Dieselbe versteht dann den toten Körper wiederzubeleben. Der Wiedererweckte nimmt dann an der untreuen Frau und deren Verführer Rache, ebenfalls nach vorher zustande gekommenen drei Verwandlungen (in ein Pferd, einen Baum, einen Enterich).[11]

Polívka spricht nicht direkt von einem Zusammenhang mit der Potyk-Byline, er sagt nur, daß dieses slowakische Märchen von der untreuen Frau der Bryselda-Erzählung näher steht als ein polnisches Märchen,

[10] Aarne—Thompson, Nr. 303.

[11] *Dvě povídky v čes. literatuře XV. stol.*, S. 38. Siehe auch *Súpis slovenských rozprávok II*, S. 192.

welches wirklich zu einem ganz anderen Typus gehört, obwohl es auch das Motiv des Frauenverrates enthält.[12]

In dem mongolischen Volksepos Gesser-Chan hat die betreffende Episode auch andere Gestalt. Hier verführt die Frau ein Zauberer, welcher selbst den Chan in einen Esel verwandelt. Dem Verratenen helfen drei Freunde und eine andere Ehefrau des Chans, welche zauberkundig ist. Diese Letztere erschleicht von der Untrauer den Esel und gibt demselben die menschliche Gestalt zurück. Der Chan will dann den Zauberer bestrafen, dieser flieht aber vor ihm in verschiedenen Tiergestalten. Der Chan gelangt dann in der Gestalt eines Jünglings zum Zauberer und wird Zauberlehrling, steckt dann das Haus mitsamt der Frau und dem Zauberer in Brand und alles geht zugrunde.[13]

Berührungspunkte mit der Potyk-Byline gibt es hier nur äußerst wenige. Beziehen wir aber den Standpunkt, daß diese Byline mit dem Märchentyp „Anup und Bata" zusammenhängt, dann müssen wir jeden Gedanken auf Verwandtschaft mit der asiatischen Märchentradition aufgeben. Dort gibt es zwar ziemlich viel verschiedene Geschichten von untreuen Weibern, doch eine direkte Entsprechung zum Typ „Anup und Bata" aufzufinden gelang es bisher nicht. Keine der zahlreichen asiatischen Parallelen zu diesem Märchentyp enthält das Motiv der Weiberuntreue, immer handelt es sich um eine entführte (meistens auch überlistete) Frau, welche dann der betroffene Mann für sich zurückgewinnt.[14])

Im Zusammenhange mit den Bylinen von untreuen Weibern erwähnte Polívka auch die russische Sage von Rachta Rognozerskij. Hier wollte sich die untreue Frau im Einvernehmen mit ihrem Geliebten ihres Mannes entledigen. Sie erkundigte sich bei ihm, ob jemals seine Kraft nachlasse. Sie nützt dann die sich bietende Gelegenheit und fesselt mit Hilfe ihres Geliebten ihren Mann. Vor dem Gefesselten liebelt dann das verräterische Paar. Dem Gefesselten hilft sein Knabe, der losgewordene Rachta begibt sich zum See um sich zu waschen, gewinnt seine vorherige Kraft zurück und erschlägt dann die Frau und ihren Geliebten.[15] Polívka findet in dieser Erzählung den Einfluß der biblischen Samson-Erzählung; das Motiv des Nachfragens, worin sich des Mannes Kraft befindet, kommt aber oft auch in Volksmärchen vor.

Die Potyk-Byline hängt zweifellos mit der europäischen Märchentradition zusammen. Es gibt auch Berührungspunkte mit einigen alten Stoffen aus den Chroniken, in erster Reihe mit der erwähnten polnischen Erzählung von Walter und Helgunde (mit dessen zweitem Teil). Polívka selbst spricht hier nur von der Verwandtschaft mit der Bryselda-Erzählung. Die polnische Erzählung von Walter und Helgunde finden wir zuerst in der lateinischen Chronik des sog. Boguchwal, später auch bei Paprocki (Herby Rycerstwa Polskiego) und in der Chronik von M. Bielski. Sie ist im ersten

---

[12] O. Kolberg, Lud, Bd. 14, S. 77—83. Ein Jüngling befreit eine verzauberte Prinzessin. Auf der Rückreise entläuft sie ihm aber mit seinen Zaubergegenständen zu einem anderen Manne. Der Verratene findet die beiden auf, verwandelt sie in ein Eselpaar und quält so lange, bis der Geliebte krepiert, dem Mädchen gibt er dann die menschliche Gestalt zurück. Entfernt klingt dies besonders auf den Märchentyp von Zauberfrüchten (ATh, Nr. 566) an.

[13] Vgl. Atheneum 24 (1881) Nr. 4, 226. An den Zusammenhang mit der Potyk-Byline dachte schon W. Stasov. Vgl. auch J. Máchal, *O bohatýrském epose slovanském*. Praha, 1894, S. 169 f.

[14] Vgl. unsere Abh. in Čs. etnografie, S. 7.

[15] I. Ždanov, *К литературной истории русской былевой поэзии*. Университет. известия (Kiew 1881) Nr. 5, 197.

Teil mit verschiedenen westeuropäischen, insbesondere germanischen Sagen verwandt.

Der polnische Graf Walter dient bei einem Frankenkönig und flüchtet mit dessen Tochter Helgunde, um welche sich schon früher der deutsche Prinz Arinaldus bewarb. Dieser späht in seinem Lande die Flüchtigen auf, läßt sie bei einer Fähre zurückhalten, überfällt sie dann mit seinem Gefolge, Walter hält aber der Übermacht stand und erschlägt seinen Gegner.[16]

Im zweiten Teil wird die Handlung nach Walters Rückkehr auf die Burg Tyniec fortgesetzt. Walter führt einen Kriegszug gegen eigenen Verwalter Wislaw, welcher die ihm Untertanen bedrängt. Walter bezwingt Wislaw und kerkert ihn auf seiner Burg ein. Als sich dann Walter auf einen neuen Kriegszug begibt, knüpft seine Frau mit dem Wislaw Beziehungen an, lädt ihn in der Nachtzeit zu sich ein und flüchtet bald mit ihm auf seine Burg Wislica. Als nach der Rückkehr Walter erfährt, was geschehen ist, eilt er gleich auf Wislica, trifft dort nur Helgunde an und diese gibt vor, durch Wislaw überlistet und entführt geworden zu sein. Sie trägt dann Walter ihre Hilfe an, damit sich dieser seines Gegners nach Rückkehr von der Jagd bemächtigen könnte, sie verrät dann aber erneut Walter. Wislaw fesselt Walter und läßt ihn im Speisesaal an die Wand schmieden. Den Gefangenen soll Wislaws Schwester bewachen, erbarmt sich aber Walters und gibt ihn frei als er ihr Ehe verspricht. Walter erschlägt dann Helgunde und deren Verführer.[16a]

Zu diesem zweiten Teil der Erzählung war bisher in der westeuropäischen Tradition keine nähere Parallele bekannt. Die einzige Ausnahme bildet hier die Erzählung von Kaiser Gordian, bekannt bisjetzt nur in einer deutschen Redaktion der Sammlung Gesta Romanorum. Hier unternimmt anstelle des Kaisers Gordian ein römischer Ritter einen Kriegszug gegen die preußischen Heiden; als Mann verkleidet begleitet ihn seine schöne Frau. Die Heiden besiegen jedoch die Römer und der Ritter wird mit seiner Frau gefangen genommen. Als die Verkleidung bekannt wird, läßt der Heidenkönig die tapfere Schöne vorführen und macht sie zu seiner Geliebten. Der Ritter wird dann im Schlafzimmer angeschmiedet und muß zusehen, wie seine Frau Ehebruch vollzieht. Der Verführer vergiftet sich aber durch Wein, in welchen eine giftige Spinne geraten war. Die Frau vermutet, daß daran ihr Mann Schuld ist und will ihn mit einem Schwerte erschlagen, ist aber dabei ungeschickt und zerhaut nur seine Fesseln. Der Ritter kehrt dann mit der Frau heim und erst dort beauftragt er dann seine Freunde zu entscheiden, auf welche Weise die untreue Frau zu bestrafen ist.[17]

Aus dem Umstand, daß diese Geschichte von der untreuen Frau nur in der deutschen Redaktion der Gesta vorkommt, schloß Polívka wieder auf den orientalischen Ursprung der Erzählung. Er bemerkt aber zugleich, daß verschiedene Erzählungen von der Weiberuntreue auch im mittelalterlichen Westeuropa volkstümlich waren. Als Beispiel führt er den Roman von Huon de Bordeaux an, der jedoch von einem sehr abweichenden Typ ist: Huon befreit seine Verwandte aus der Macht eines Ungeheuers, durch

---

[16] Eine Parallele ohne tragisches Ende liegt im südslawischen Liede von der Heirat des Mitar Jakšić (Vuk II, Nr. 95) vor. Mitar dient an einem herzöglichen Hofe und entführt des Herzogs Schwester. Er wird durch den Herzog verfolgt, es kommt aber zur Aussöhnung.

[16a] J. Krzyżanowski, *Byliny*. Wilno, 1934, S. 47—48.

[17] Eine entferntere Parallele gibt es auch in der arabischen Märchentradition, wie darauf G. Paris (Zeitschr. d. Vereins d. Volkskunde 13 (1903) S. 1 f., 129 f.; Polívka's Zusätze S. 399 f.) hinweist; Polívka erwähnt das betreffende Märchen auf S. 35—36.

welches sie gegen ihren Willen fortgeschleppt wurde; sie hilft ihrem Befreier dadurch, daß sie dem mit Huon kämpfenden Riesen einen Balken unter die Füße wirft. Als weiteres Beispiel nennt Polívka ein sizilianisches Volksmärchen, wo auch das Motiv von verräterischer Frau vorkommt, wie wir es aus dem ersten Teil der Potyk-Byline kennen. Da es sich um eine auch anders merkwürdige Variante handelt, sei ihr Inhalt hier angeführt:

Ein Sohn des Königs von Sizilien verheiratet sich erst auf Fürsprache seines Vaters. Die Jungvermählten versprechen einander, daß der Überlebende den Gestorbenen drei Tage lang bewachen muß. Als die Frau nach einem Jahre stirbt, begibt sich der Prinz mit Pistolen bewaffnet in die Gruft. Als eine Schlange mit Jungen erscheint, erschießt der Prinz die Schlange. Die Jungen eilen mit einem Kraut herbei, legen es auf die Leiche hin und die Schlange wurde wieder lebendig. Auf gleiche Weise erweckt dann der Prinz seine tote Frau zum Leben. Er begibt sich mit ihr nach Paris und nimmt auch eine Hand voll Zauberkraut mit sich. In Paris findet an seiner Frau ein neapolitanischer Schiffskapitän Gefallen und entführt sie auf seinem Schiffe. Der Prinz kommt auf Suche nach ihr nach Neapel und tritt dort in den Soldatendienst. Die Frau erkennt ihn und veranlaßt, daß ihrem Manne ein Silberbesteck in die Tasche unterschoben und der Prinz infolgedessen dann wegen Diebstahl erschossen wird. Vor dem Tode rät er seinem Freunde, ihm nach der Hinrichtung das Zauberkraut in den Mund zu stecken und dies ruft ihn ins Leben zurück. Durch das Zauberkraut erwirkt er dann noch Genesung der Königstochter und wird durch hohen Rang belohnt. Er kann dann an seiner Frau und deren Verführer Rache nehmen (beide werden verbrannt).[18]

Als Quelle für dieses Märchen wollte Polívka eine mittelalterliche Erzählung über Entführung von Salomons Frau betrachten, auf die er erneut zu sprechen kommt erst am Ende seiner Abhandlung. Er erwähnt auch ein verwandtes deutsches Märchen (Grimm, KHM Nr. 16) und die Potyk-Byline. Aus der sizilianischen Überlieferung hätte Polívka auch noch eine weitere interessante Parallele anführen können; dieselbe erwähnte dann im oben genannten Buche A. Wesselski. Der Inhalt ist folgend:

Ein König ordnet seinen sieben Söhnen ihre Frauen zu töten. Der Jüngste lehnt sich gegen den Befehl auf und flüchtet mit seiner Frau. Er bezwingt dann die vierzig Räuber und läßt sich auf deren Schloß nieder. Ein Räuber bleibt am Leben, die Frau pflegt ihn und will seine Gattin werden. Sie stellt sich krank und schickt ihren Ehemann um Zauberwasser zu holen. Eine Zauberin warnt ihn: der Verführer seiner Frau werde ihn töten. Die Zauberin rät ihm vor dem Tode zu verlangen, daß man seine Leiche auf sein Pferd anbinde. Das Pferd werde ihn zur Zauberin bringen und diese werde ihn wiederbeleben. Wenn dies alles auf diese Weise geschieht, wird der Wiederbelebte nach einem Kampfe mit dem Vater einer Prinzessin Kaiserwürde erlangen und so Gelegenheit bekommen auch seine verräterische Frau und ihren Verführer zu bestrafen. Mit der Prinzessin werde er in seine Heimat zurückkehren.

Wesselski bemerkt dazu, daß sich hier um ein Märchen handelt, wo sich durch die Araber vermittelte orientalische Einflüsse mit einer älteren Quelle verbinden; diese letztere, zu welcher eben das Märchen vom bayrischen Prinzen gehört, ist es nicht möglich näher zu identifizieren. Das Alter dieses Märchens scheint durch Parallelen in der Märchentradition der algerischen Kabylen bezeugt zu sein. Dort befiehlt ein Vater seinen sieben Söhnen, welche er von sieben verschiedenen Frauen hat, daß jeder von ihnen seine eigene Mutter töten soll. Wieder ist es der Jüngste, welcher sich dies

[18] Vgl. A. Wesselski, *Märchen des Mittelalters*. Berlin, 1925, S. 189—190.

zu tun weigert und mit seiner Mutter fortzieht. Weiter handelt es sich hier um Normalversion des Märchentyps „Verräterische Mutter" (Aarne—Thompson, Nr. 590).[19] Aus demselben Teil der Frobeniusschen Atlantis (II., Märchen der Kabylen, 1922, S. 11 f.) hätte aber Wesselski auch eine direkte Parallele zum zitierten sizilianischen Märchen anführen können, völlig übereinstimmend eben am Anfang. Der Inhalt des betreffenden Märchens folgt:

Ein Vater verlangt von seinen sieben Söhnen ihre Frauen zu töten. Der Jüngste weigert sich der Aufforderung Folge zu leisten und verläßt mit seiner Frau das Heim. Des Nachts gehen sie zu einem entfernten Licht und kommen zu einem Gehöft, wo neunundneunzig Riesen wohnen. Der Mann verlangt Feuer von ihnen. Die Riesen lassen ihn einen schweren Kessel heben und damit die Kraftprobe bestehen. Der Mann kämpft dann mit ihnen und tötet alle Riesen bis auf einen, der verwundet am Leben bleibt. Die Eheleute machen sich dann im Gehöft ansässig, der Mann wird Jäger. Einmal kommt er in die Behausung einer Zauberin, saugt an ihrer Brust und sie nimmt ihn an Sohnes Statt an. Sie prophezeit ihm den Verrat seiner Frau und Unglück, verspricht aber zugleich Hilfe. In der Abwesenheit ihres Mannes hört einmal die Frau Stöhnen aus einer Grube, wohin ihr Mann die Riesenleichen hingeworfen hatte, findet dort den letzten verwundet und pflegt ihn. Der genesene Riese verspricht sie zu heiraten, falls sie sich von ihrem Manne losmacht. Die Frau stellt sich krank und schickt den Mann für heilende Äpfel. Als er die Äpfel bringt, erprobt die Frau auf des Riesen Anstiftung die Kraft ihres Mannes und will feststellen, womit er zu fesseln wäre. Stränge genügen nicht und die Frau muß einer neuen Gelegenheit harren. Die alte Zauberin meldet dann ihrem Schützling den todbringenden Anschlag, rät ihm sich vor dem Tode auszubedingen, daß die Gebeine bewahrt bleiben und auf einen Esel aufgebürdet werden sollen. Die Frau versucht dann ihren Mann nach der Rückkehr durch ihre Haare zu fesseln, welche der Mann nicht mehr zu zerreissen versteht und der Verführer der Frau vollstreckt das Übrige. Der Esel bringt dann die Gebeine zu der Greisin, welche die Leiche mittels eines Zauberapfels wiederbelebt. Nachdem der Mann seine vorherige Kraft hergestellt hatte, geht er als Bettler verkleidet um seine Frau und deren Verführer zu bestrafen.[20]

In demselben Band der Kabylenmärchen (S. 133 f.) kann man noch ein weiteres Märchen über die Untreue der Frauen lesen. Der Inhalt ist folgend:

Der Jüngling kehrt nach längerer Zeit aus der Fremde heim und erfährt, daß seine Braut gestorben ist. Er legt sich zu ihr ins Grab, der Engel berichtet darüber an Gott und dieser entscheidet, daß das Mädchen wiederbelebt werden kann, falls ihr der Jüngling die Hälfte seiner übriggebliebenen Lebenszeit überläßt. Der Jüngling willigt gerne ein und lebt dann mit der Wiedererweckten in einem Waldhaus. Dort sieht sie der Häuptling des unweiten Dorfes und entführt sie. Der Gatte nimmt dann beim Häuptling den Dienst an. Die Mutter des Häuptlings verliebt sich in ihn und will ihren eigenen Sohn vergiften um ihn so aus dem Wege zu räumen. Der Jüngling lehnt ab, beweist dem Häuptling seine Ergebenheit und verlangt seine Frau zurück. Es wird ihm entsprochen und die Frau und die Mutter des Häuptlings werden dann durch Feuertod bestraft.[21]

[21] Wesselski erwähnt als verwandte Texte die Erzählungen von der wiederbelebten Braut, hier aber beschränkt sich die Ähnlichkeit (mehr oder weniger) eigentlich nur auf den Anfang. In den Erzählungen von der wiederbelebten Braut wird meistens von Verlobten berichtet, welche die Ungunst der Eltern des Mädchens getrennt hatte. Durch Schrecken stirbt das Mädchen (manchmal handelt es sich nur um einen Scheintod) und der Jüngling belebt sie zufällig wieder (er öffnet den Sarg; manchmal benützt er auch irgendein Zaubermittel). Dann entsteht die Frage, wem das Mädchen gehört.

Die Parallelen aus anderen Gebieten — hauptsächlich aus Vorderasien — zeigen, daß

---

[19] Vgl. Polívka—Kubín, *Povídky z českého Podkrkonoší, Podhoří západní III.* Praha. 1923, S. 731 f.

[20] Vgl. auch R. Basset, *Contes berbères I,* S. 222, Nr. 116; Polívka—Kubín. *Podkrkonoší záp.,* S. 756.

es nicht unbedingt notwendig ist die nordafrikanischen Märchen von der untreuen Frau (und deren europäische Entsprechungen) als eine uralte Tradition zu betrachten. Es ist zu denken vor allem an Kulturdiffusion unter den islamischen Völkern und Ausstrahlungen dieser Tradition nach Südeuropa, besonders auf den Balkan. Einem starken Einfluß der islamischen Überlieferungen waren auch die christlichen Völker Kaukasiens ausgesetzt (es handelt sich um Armenier und Georgier). Den angeführten Erzählungen der Kabylen steht z. B. folgendes georgische Märchen nahe:

Eine Prinzessin wird durch ihren Vater in Abgeschiedenheit von der Welt gehalten. Sie verliebt sich in einen einfachen Jüngling, welcher dann den Turm besteigt, indem er ein Kletterseil benützt. Als dies droht ruchbar zu werden, fliehen die beiden. Der König schickt seiner Tochter sieben Soldaten nach, aber der Jüngling tötet sechs von ihnen und den siebenten schickt er zurück mit der Botschaft, daß die Prinzessin schon seine Frau geworden ist, der König solle sie in Ruhe lassen. Der König schickt aber neue zwölf Soldaten, von denen wieder elf getötet, der letzte mit Botschaft zurückgeschickt wird. Die Prinzessin rät ihrem Manne anderswohin zu ziehen. Der Mann schießt einen Pfeil los und beide folgen ihm bis zum Wohnsitz der „Dewen". Dieselben erproben des Mannes Kraft durch Kesselheben. Er flößt ihnen Angst ein und sie möchten mit ihm in Ruhe leben, provozieren aber trotzdem einen Streit, in welchem sie unterliegen. Einer von den „Dewen" bleibt jedoch verwundet am Leben. Einmal, während der Gatte abwesend ist, bittet er die Frau, sie möge ihn hereinlassen. Sie lehnt ab und da verlangt er, sie solle wenigstens einen Finger hinausstecken. In diesen beißt er sich fest und läßt nicht eher los, bis sie ihm Eintritt gestattet. Die Frau versteckt ihn dann vor ihrem Manne und willigt auch ein, den Mann zu beseitigen. Sie stellt sich krank und ihr Mann soll die Leber eines Wildebers bringen, dann dieselbe von einem wilden Hirsch, das dritte Mal soll er das Wasser des Lebens holen. Unterwegs begegnet der Mann einem Pferde, welches ihn warnt. An der Quelle des Lebens kommt er mit einer anderen Prinzessin zusammen, welche ihm vom Verrate seiner Frau berichtet. Trotzdem kehrt er mit dem Wasser des Lebens zu der Frau zurück. Auf des Dewen Anstiften forscht die Frau aus, worin des Mannes Kraft liege. Er soll sie durch Zerreißen des Kessels beweisen, der Dew schließt ihn aber im Kessel ein und stürzt vom Felsen herunter. Der Kessel kommt zur Quelle des Lebens geschwommen, die andere Prinzessin läßt seinen Körper pflegen und wiederbeleben durch ein Mädchen aus ihrem Gefolge. Der Wiederbelebte geht dann, um an seiner Frau ihrem Verführer Rache zu nehmen, dann aber heiratet er das Mädchen, welches ihn durch ihre Zauberkünste ins Leben zurückgerufen hatte.[22]

Ähnliche Märchen von der untreuen Frau gibt es auch in der Tradition anderer Länder, z. B. in Indonesien.[23] Der Umstand, daß bisher keine nahe Parallele zu den besprochenen Typen bei den kleinasiatischen Türken niedergeschrieben wurde, muß als Zufall gelten.[24] Es folgt der Inhalt eines mongolischen Textes, welcher sich näher an die behandelten afrikanischen und kaukasischen Versionen schließt:

Ein reicher Besitzer von Pferdeherden reitet zur Besichtigung seines Eigentums. Er mahnt seine Frau das Feuer im Herde zu halten. Es geschieht aber, daß der Frau das Feuer einmal ausgeht und sie muß es in andere Häuser suchen gehen. Dabei findet sie im Brunnen einen lamaistischen Priester, den ihr Mann angeschossen und hineingeworfen hatte. Sie lädt ihn zu sich ein und knüpft mit ihm ein Liebesverhältnis an. Als nach längerer Zeit der Gatte zurückkehrt, stellt sich die Frau auf Anstiften ihres Geliebten krank und schickt den Mann um ein Heilmittel zu bringen (es soll das Herz eines Un-

---

[22] *Грузинские народные сказки.* Tbilisi, 1956, S. 131 f. In einem verwandten Märchen auf S. 162 f. handelt es sich um den Märchentyp „Verräterische Mutter". Dem verratenen Sohne hilft in diesem Falle seine eigene Schwester (sie belebt ihn durch ihre Tränen).

[23] Vgl. P. Hambruch, *Malaische Märchen.* Jena, 1922, S. 89—94, Nr. 24.

[24] Dies ergibt sich aus der Übersicht von W. Eberhard—Pertev N. Boratav, *Typen türkischer Volksmärchen.* Wiesbaden, 1953.

geheuers sein). Der Mann gehorcht und begibt sich auf den Weg, mit einem Zauberpferd und zwei Hunden. Als er das Herz bringt, behauptet die Frau es nicht mehr zu brauchen. Der Mann kehrt dann für weitere sieben Jahre zu seinen Herden zurück und die Frau lebt ungehindert in Ruhe mit dem lamaistischen Priester. Als der Mann dann wieder nach Hause zurückkehrt, stellt sich seine Frau wiederholt krank, bedauert das vorige Heilmittel nicht mehr zu haben und schickt ihren Mann fort, um ein weiteres zu holen. Unterwegs begegnet der Mann einer anderen Frau und ihrer Tochter und auch sein Pferd warnt ihn ernent. Nach der Rückkehr lehnt die Frau das Heilmittel wieder ab und alles wiederholt sich noch zum dritten Male. Als der Mann wieder zurückkehrt, betrinkt er sich und der Geliebte tötet ihn und haut in Stücke. Die treuen Tiere bewachen so lange die Leiche ihres Herrn, bis es das Mädchen, welches der Mann auf seinen Reisen zu besuchen pflegte, wahrnimmt und einer Anleitung ihrer Mutter folgend, der Leiche das Leben zurückgibt. Der Mann erhält dann einen neuen Namen, die andere Frau verspricht ihm ihre Tochter und er bestraft seine verräterische Frau mitsamt ihrem Verführer.[25]

Für den Vergleich mit der slawischen Liedertradition ist folgendes iranische Märchen von Bedeutung:

Ein Prinz verlobt sich mit seiner Base. Als er einmal abends bei ihr zu Besuch weilt, wendet sie sich von ihm ab und erklärt dies durch einen Gedanken, daß er sterben könnte, wonach sie sich zum zweitenmale verheiraten sollte. Beide versprechen einander nach etwaiger Verwittwung in eine zweite Ehe nicht treten zu wollen. Der Prinz überlebt dann eine Krankheit und begibt sich dann auf eine Pilgerfahrt in die Ferne um so seine Dankbarkeit für die Genesung auszudrücken. In der Abwesenheit des Prinzen schleift dessen Burg ein Sohn des Königs von Sansibar, wobei er auch die Verlobte entführt. Auf seiner Rückkehr von der Pilgerfahrt sieht der Prinz wie zwei junge Bären mit einem Wildeber kämpfen. Er tötet den Eber und die dankbaren Bärenjungen versprechen ihm Hilfe in etwaiger Not. Heimgekehrt sieht er die Ruinen seiner Burg und erfährt, was mit seiner Verlobten geschehen war. Er nimmt aus der Kasse seines Vaters Geld, läßt die Burg wieder aufbauen und sucht dann das Mädchen. Als er ans Ziel gelangt, schickt er zum Mädchen eine Greisin mit Botschaft, daß er gekommen sei um sie zu holen. Das Mädchen jagt die Alte fort und der Prinz sucht eine andere Greisin auf und schickt sie mit dem Auftrag das Mädchen durch List in seinen Besitz zu bringen. Die Alte lockt das Mädchen in den Garten, dort bemächtigt sich ihrer der Prinz und begibt sich auf die Heimreise. Der Sohn des Königs von Sansibar verfolgt die Flüchtigen zu Pferde und holt sie ein. Es kommt zu einem schweren Ringen beider Prinzen. Das Mädchen ergreift dabei Partei für den Prinzen von Sansibar; ist er im Nachteil, weint sie, ist er im Vorteil, jubelt sie. In der Not besinnt sich dann ihr Vetter der Bärenjungen, schlägt Rauchpause und Rast vor, verbrennt dabei Bärenhaare und die Bärenjungen erscheinen. Er bittet sie seinen Gegner aufzufressen und als dies geschieht, zieht er das Mädchen des Verrates und läßt dann auch sie von den Bärenjungen auffressen. Dann kehrt der Prinz auf seine Burg zurück und befiehlt den Untertanen ihm alle neugeborenen weiblichen Geschlechts zu bringen und läßt sie in den Bergen den wilden Tieren vorwerfen. Als ihn die Untertanen nach dem Grund dieser grausamen Handlung befragen, antwortet er ihnen, daß die wilden Tiere treuer sind als die Weiber. Er ändert dann seine Anordnung in dem Sinne ab, daß es den Untertanen frei stehe zu entscheiden, was mit den neugeborenen Mädchen zu tun.[26]

Das Motiv des Kampfes der beiden Gegner erst auf der Rückkehr der verlobten bringt die Erzählung mit der indischen Tradition in Berührung. Diese hatten wir schon vorher

---

[25] A. Mostaert, *Folklore Ordos*. Peking, 1947, Nr. 1. Verwandt ist der Text Nr. 7, S. 54 f. Vgl. auch G. N. Potanin, *Очерки Северозападной Монголии IV*, S. 533 f.

[26] A. A. Romaskevič, *Персидские нар. сказки*. Moskau-Leningrad, 1934, S. 161—165, Nr. 34.

Gelegenheit kennen zu lernen.[27] Eine ähnliche Situation gibt es aber auch in einer Erzählung des von Gualterus Mapes verfaßten Sammelbandes in lateinischer Sprache (i. J. 1850 in London von Th. Wright herausgegeben).[28] Der Inhalt der Erzählung ist folgend:

Raso hält auf seiner Burg einen heidnischen Adeligen gefangen und befiehlt seiner zweiten Frau den Häftling während seiner Abwesenheit zu bewachen, aber die beiden fliehen, indem sie des Gatten Pferd benützen. Raso verfolgt sie dann als Bettler verkleidet, wird von der Frau erkannt, doch durch seinen Sohn gerettet. Um seines Pferdes willen begibt sich Raso wieder in die feindliche Stadt und kann dort das Gepräch seiner verräterischen Frau mit einem Ritter belauschen, worin dieselbe verspricht das Pferd zur Flucht vorzubereiten. Raso kommt auf die verabredete Stelle, durch die Frau nicht erkannt besteigt er das nämliche Pferd, welches er wiedergewinnen wollte, und reitet aus der Stadt fort. Der überlistete Ritter verfolgt dann die Flüchtigen, Raso ruft aber seinen Sohn mit einem bewaffneten Gefolge, welche beide er im Hinterhalt zurückgelassen hatte, der Gegner wird aufgerieben, der Sohn haut dann seiner Stiefmutter den Kopf ab.

Liebrecht verbindet diese Erzählung mit verschiedenen Texten, welche auch Polívka anläßlich seiner Untersuchung der Bryzelda-Erzählung behandelt. Diese letzgenannte lateinische Komposition ist aber Liebrechts Aufmerksamkeit entgangen, ja auch die verwandte Erzählung von Salman und Morolf (Kitovraz) führt er nicht an und doch stellt dieselbe eine wichtige Gruppe innerhalb der Erzählungen von der untreuen Frau dar. Polívka gibt den Inhalt im Einklang mit der deutschen Version folgend an:

Ein Kaiser von Jerusalem namens Salman entführt eine indische Königstochter, welche er auf den Namen Salme tauft, um sie dann zu ehelichen. Ein Heidenkönig namens Fore will sich Salmans Frau bemächtigen, da er von deren Schönheit gehört hatte und sein Gefolge sie ihm als Gattin empfiehlt. Fore rüstet und führt gegen Salman ein Heer, wird aber geschlagen und gefangen genommen. Salman läßt den Häftling durch seine Frau bewachen, obwohl sein Bruder davor warnt. Die Frau knüpft mit dem gefangenen König ein Liebesverhältnis an und ist ihm bei seiner Flucht behilflich. Fore schickt ihr dann ein Kraut, dessen Genuß einen Scheintod hervorruft. Indem er ihr auf die Hand glühend heißes Eisen gießt, will sich Morolf überzeugen, ob die Frau wirklich tot ist, die Probe ist aber ergebnislos. Auch dann glaubt Morolf an den Tod nicht, doch Salman läßt seine Frau in einen Sarg legen, woraus sie aber Fore entführen läßt. Morolf folgt ihr, nach längerer Zeit findet er sie, wird aber von ihr erkannt und muß unverrichteter Dinge zurückkehren. Dann zieht Salman mit einem ganzen Heere, um die untreue Frau zu holen. Vor der feindlichen Stadt läßt er sein Heer unter Morolf im Walde zurück und begibt sich allein zu Fore. Obwohl Salman verkleidet ist, erkennt ihn seine Frau und liefert ihn an Fore aus. Trotz Fürbitten von Fores Schwester wird er zum Tode durch Erhängen verurteilt. Vor der Hinrichtung macht ihn seine Gönnerin von den Fesseln frei und verspricht ihm Hilfe, doch Salman lehnt ab. Im letzten Augenblick gestattet Fore an Salman, dreimal das Horn zu blasen und das ist ein Signal für das Heer im Hinterhalt. Fore selbst wird dann erhängt, die Verräterin wird diesmal noch begnadigt. Fores Schwester nimmt Salman mit sich nach Jerusalem und läßt sie taufen. Nach sieben Jahren, nachdem Salme ihrem Gatten bereits einen Sohn geschenkt hatte, will sich ihrer ein anderer

---

[27] Das Motiv des Kampfes bei Entführerverfolgung kommt auch in deutscher lateinsprachlichen mittelalterlichen Waltharius-Dichtung, jedoch mit dem Unterschiede, daß hier die Verlobte ihrem Befreier Treue bewahrt und in den Kampf nicht eingreift. Sie wird allerdings auch nicht entführt, beide Verlobten waren am Hunnenhofe vergeiselt. Die deutsche Waltharius-Dichtung pflegt man mit der polnischen Sage vom Walter von Tyniec zu vergleichen. Auch besteht der letztere anläßlich Helgundens Entführung einen siegreichen Kampf.

[28] Vgl. F. Liebrecht, *Zur Volkskunde* (1879) S. 25 f. (39 f.).

Heidenkönig namens Prinzian bemächtigen. Als Pilger verkleidet unterschiebt er Salme einen Zauberring, wodurch er in ihr Liebe zu sich entflammt, in der Folge entführt er sie. Als Krüppel verkleidet sucht sie Morolf. Nachdem er festgestellt hatte, daß Salme bei Prinzian weilt, entlockt er ihm den Zauberring. Salme ahnt jedoch eine List und Morolf muß seine Verkleidung ändern. Er kommt dann mit einem Heere; nach längeren Kämpfen soll dann die ganze Angelegenheit durch einen Zweikampf zwischen Morolf und Prinzian entschieden werden. Der siegreiche Morolf führt dann Salme nach Jerusalem zurück und dort bereitet er ihr einen leichten Tod im Bade. Salman heiratet dann Fores Schwester.[29]

Hier haben wir einen neuen Typ des Sujets von untreuer Frau. Unter den Texten befinden sich auch slawische Versionen, welche sowohl der Kunstliteratur als auch der Volksdichtung angehören. Polívka erwähnt die slawischen Texte nur nebenbei, obwohl er aus einer umfangreichen Literatur hätte schöpfen können. Er nennt auch einige westeuropäischen Parallelen, von denen wir die lateinische Raso-Geschichte bereits angeführt haben.[30] Über den Zusammenhang mit der Bryzelda-Geschichte behauptet er, daß in sie aus der Salman-Morolf-Sage einige Motive übergangen sind (z. B. die Verkleidung als Krämer, sowohl Rudolfs als auch Morolfs, Begegnung mit der Frau vor der Kirche). Sonst benützte der Verfasser der Bryzelda-Geschichte hauptsächlich die polnische Erzählung von Walter und Helgunde, im kleineren Ausmaße auch andere Quellen.

Die Erzählung von Salomon und seinem Helfer ist in slawischer Überlieferung einerseits durch alte literarische Versionen, aber auch durch deren Nachklänge in der volkstümlichen Tradition vertreten. In der literarischen Bearbeitung heißt Salomons Gegner und zugleich sein Bruder Kitovras, was eine slawische Form des griechischen Kentauros ist. Der Name selbst führt neben noch anderen Beweggründen zur Annahme einer byzantinisch-griechischen Vorlage, welche jedoch noch nicht gelungen ist direkt zu ermitteln. Als Ausgangspunkt dieses Sujets wird die jüdische Talmud-Literatur angesehen.[31] Eine der Salomon-Kitovraz-Erzählungen hat folgenden Inhalt:

Der dämonische Kitovraz läßt durch einen Zauberer Salomons Frau entführen. Dadurch rächt er sich an Salomon, welcher früher verheiratete Frauen verführte und dann

[29] Vgl. Fr. Vogt, *Salman und Morolf*. Halle, 1880, S. XXII—XXXIII. Vergl. auch A. Wesselski, *Märchen des Mittelalters*. Berlin, 1925, S. 20—23, 197—199.

[30] Die wichtigsten westeuropäischen Parallelen der Erzählung von Salmon und Morolf sind portugiesischen Ursprungs; behandelt hat sie Fr. Vogt im Artikel *Zur Salman-Morolf-Sage*, Beiträge zur Gesch. d. deutschen Sprache u. Lit. 8 (1882) 313—323. Den ganzen Typ untersuchte ausführlich A. Veselovskij, zuerst in der Dissertation *Славянские сказания о Соломоне и Китоврасе* aus dem Jahre 1872, dann in seiner Studie *Neue Beiträge zur Geschichte der Salomonssage*, Archiv f. slaw. Philol. 6 (1882) 393 f., 548 f. Vgl. auch V. Jagić, *Die christlich-mythologische Schicht in der russischen Volksepik*, Archiv f. slaw. Philol. 1 (1876) 82 f., besonders S. 103—112; die zitierte Einleitung zur Edition der deutschen Bearbeitung durch Fr. Vogt; Vs. F. Miller, *Очерки русской народной словесности III*, Moskau-Leningrad, 1924, S. 174 f. (dort auch weitere zahlreiche Literatur angeführt!).

[31] Dazu vgl. Vogts *Einleitung* zur deutschen Edition, S. XLVI f.

deren Ehemänner verhöhnte. Als Pilger verkleidet begibt sich dann Salomon zu Kitovraz, um seine Frau zu holen. Er meldet sich ihr durch einen Ring, den er beim Brunnen einem Dienstmädchen schenkt. Die Königin erkennt den Ring ihres Gatten und läßt den Pilger zu sich rufen. Auf ihre Frage antwortet er, daß er gekommenen sei, um sie zu töten. Die Frau erwidert darauf, daß nicht sie, sondern er selbst gehängt werde. So entscheidet auch nach seiner Heimkehr der gewalttätige Kitovraz. Salomon verlangt vor dem Tode königliche Ehren und ein Festmal (um Zeit zu gewinnen). Unter dem Galgen verlangt er Erlaubnis dreimal ins Horn blasen zu dürfen. Nach dem dritten Hornruf eilt das unweit verborgene Heer zur Hilfe herbei. Kitovraz, die verräterische Frau und der Zauberer werden dann gehängt.[32]

Eine andere Fassung erzählt:

Die Frau des klugen Salomon findet Gefallen an einem anderen Herrscher und entscheidet sich zu ihm zu flüchten. Verabredungsgemäß schickt ihr dieser ein sonderbares Getränk, welches sie scheinbar tot macht. Salomon schneidet ihr von der Hand einen Finger ab, um sich zu vergewissern, ob sie wirklich tot ist und erst dann läßt er sie bestatten. Sein Nebenbuhler läßt dann die Frau aus dem Grabe holen und zu sich bringen. Davon in Kenntnis gesetzt, daß seine Frau mit einem anderen lebe, zieht Salomon mit seinem Heere aus, um sie zurückzuholen. Er läßt die Soldaten im Walde in ihrer Deckung und vereinbart einen Trompetenstoß als Signal. Im Palast begegnet er zuerst seiner Frau und diese sperrt ihn in einer Kemenate ein. Sie berichtet auch dem feindlichen Könige nach seiner Rückkehr von der Jagd, daß Salomon gekommen ist und rät ihn in Stücke zu hauen. Der König will dies tun, doch Salomon lacht ihn aus und schlägt vor eine öffentliche Hinrichtung zu veranstalten, da ein König einen anderen in einem Frauengemach nicht töten darf. Vor der Hinrichtung gebe man dreimal einen Trompetenstoß, damit auch der Wald käme dem Erhängen eines Königs zuzuschauen. Als man dann vor der Hinrichtung tatsächlich Trompeten bläst, setzt sich der nahe Wald in Bewegung — es sind die durch Zweige getarnten Soldaten. Salomon wird befreit, die Feinde mitsamt ihrem König aufgerieben.[33]

Einen weit interessanteren und viel selbständiger bearbeiteten Nachklang der Erzählung von Salomons untreuer Frau stellt die nur im Norden vorkommende russische Byline von Vasilij Okuljevič dar. Eine reich durchkomponierte Variante aus P. N. Rybnikovs Sammlung hat folgenden Inhalt:

Ein heidnischer Zar namens Vasilij Okuljevič will heiraten und der geriebene Torokaško bietet sich an, dem Zaren Salomons schöne Frau zu holen. Er läßt sich drei Schiffe reich volladen und fährt mit ihnen nach Jerusalem, wo König Salomon siedelt. Torokaško lockt die Königin an Bord und führt sie seinem Herren zu. Salomon rüstet ein großes Heer auf Schiffen aus um sich zu seinem Recht zu verhelfen. Vor dem Ziel läßt Salomon sein Heer im Hinterhalt zurück und besucht als Pilger verkleidet seine Frau. Diese sucht sich auszureden, Torokaško habe sie überlistet, sie stellt sich, als ob sie zu Salomon zurückzukehren wünsche: sie wolle nur noch die letzte Nacht bleiben. Dann versteckt sie Salomon in eine Truhe, womit sie ihrem neuen Gatten erleichtert sich Salomons zu entledigen. Dieser will Salomon sofort erschlagen, der letztere verlangt jedoch öffentliche Hinrichtung, er wolle nicht wie ein einfacher Mensch erschlagen werden. Vor der Hinrichtung erbittet er sich noch den letzten Wunsch, einen Hornruf blasen zu dürfen. Er ruft auf diese Weise sein Heer, welches ihn befreit. In den vorbereiteten Galgenstricken verenden nun der böse Zar, die verräterische Frau und Torokaško.

---

[32] Vgl. V. Jagić, *zit. Abh.*, S. 107 f.

[33] Vgl. Vuk St Karadžić, *Српске народне приповијетке*. Beograd, 1898, Nr. 42.

Die Abhängigkeit vom literarischen Text ist auch hier gut zu erkennen, obwohl das Sujet im echten Bylinen-Stil und unter Benützung von traditionellen Motiven bearbeitet ist. So z. B. ist die Weise, auf welche Salomons Frau entführt wird, auch aus anderer Völker Überlieferung bekannt. Zutreffend charakterisierte die künstlerische Meisterschaft dieser Byline Vsevolod Miller: „Wenn wir die Ausarbeitung dieser Byline mit den literarischen Versionen vergleichen, dann überzeugen wir uns, daß die erstere ausdrucksvoller und schöner ist. Obwohl die Byline der deutschen Bearbeitung nachsteht, soweit Kompliziertheit und Mannigfaltigkeit der Fantasie betrifft und auch die Handlung einfacher ist, so ist die russische Version reicher an epischen und dinglichen Details, welche ihr ein russisches Kolorit verleihen. Die Erzählung ist fremden Ursprungs (wobei es nicht darauf ankommt, von woher sie nach Rußland geraten war!), gewann aber durchaus russische Volkstümlichkeit, den exotischen Ursprung verraten nur einige Orts- und Personennamen.[34] Verwandte prosaische Texte zeugen dafür, daß diese Byline früher mehr verbreitet war.[35]

In den russischen Bylinen sind auch andere internationalen Stoffe von der Weiberuntrue vertreten. Einer der interessantesten ist mit der Gestalt des Helden Svjatogor verknüpft. Es ist eine Parallele zur Einführungserzählung der berühmten Märchensammlung 1001 Nacht. Verwandte Erzählungen sind auch in der westeuropäischen Literatur des Mittelaiters belegt. In der russischen Volksliteratur ist auch eine prosaische Bearbeitung dieses Stoffes vorhanden, die in Sibirien aufgezeichnet wurde und noch näher zur 1001-Nacht-Version steht als die Svjatogor-Byline. Eine direkte Übernahme aus der orientalischen Volksüberlieferung ist in diesem Falle unwahrscheinlich, man kann wieder ein byzantinisches Zwischenglied voraussetzen.[35a]

Die Erzählungen von Salomas untreuer Frau sind nur aus europäischer Überlieferung bekannt, entweder als alte literarische Versionen (sowohl slawischer als auch nichtslawischer Provenienz), oder durch deren Nachklänge in der Volksdichtung. Diese Nachklänge sind im großen ganzen nur slawisch, eine schwedische Ballade (nur entfern verwandt) stammt aus Finland und mag daher unter russischem Einfluß entstanden sein.[36]

Die Erzählungen von Salomons Frau enthalten nicht viel, was sie näher mit der orientalischen Märchentradition verbinden würde. Dabei ist der

---

[34] Vs. F. Miller, *Очерки рус. нар. словесности III*, S. 192.

[35] Vgl. N. P. Andrejev, *Указатель сказоч. сюжетов* (1929) Nr. 905.

[35a] Vergl. A. Mazon, *Svjatogor le géant*, R. Ét. Sl. 12 (1932) 181—186; A. Wesselski, *Märchen des Mittelalters*. Berlin, 1925, S. 185—186.

[36] Vgl. A. Veselovskij, *Шведская баллада об увозе Соломоновой жены*, Изв. отдел. я. и лит. I (1896) 66—80. Veselovskij läßt zu, daß die schwedische Ballade mit der russischen Tradition nicht zusammenhängen muß, was aber schon vom rein geographischen Standpunkt nicht wahrscheinlich klingt. — Zu den polnischen Nachklängen dieses Stoffes vergl. J. Krzyżanowski, *Paralele*. Warszawa, 1961, S. 424 f.

vorausgesetzte griechisch-byzantinische Text noch nicht einwandfrei nachgewiesen. Der Zusammenhang mit der talmudischen Literatur ist im großen ganzen sicher, doch handelt es sich in dieser noch nicht um das Sujet von der untreuen Frau. Der Einfluß der literarischen Bearbeitungen auf die slawische Volksüberlieferung ist offenkundig, dessen genaues Ausmaß muß aber erst bestimmt werden. Es gibt aber keine Beweggründe dazu, mit eben diesem Einfluß z. B. auch im Falle des Liedes von Grujos untreuer Frau zu rechnen, wie dies seinerzeit M. Simonović getan hat.[37]

Simonović rechnet sogar damit, daß es sich um einen direkten Einfluß der westeuropäischen (deutschen) Bearbeitung der Salomo-Erzählung handelt. Dabei scheinen ihm sogar die russischen Bylinen mit dem Sujet der untreuen Frau (nicht nur die Byline von Vasilij Okuljevič, aber auch die Bylinen von Ivan Godinovič und Michajlo Potyk) einen „strikten Beweis der Verwandtschaft mit der deutschen Salman-Morolf-Sage" zu liefern (S. 85). In dieser Hinsicht will er auf Vogts Arbeiten Bezug nehmen. Und doch ist es eben Vogt gewesen, welcher archaische Züge der slawischen Texte im Vergleich mit den westeuropäischen (nicht nur deutschen) hervorhob. Veselovskij wollte dann in der slawischen Überlieferung von Salomons Frau zwei Quellen zulassen, eine byzantinische und eine westeuropäische (ohne nähere Bestimmung).

Den Zusammenhang des südslawischen Grujo-Liedes mit der nur literarischen deutschen Tradition will Simonović durch folgende Übersicht gemeinsamer Motive festgestellt haben:

1. Ein feindlich gesinnter Heide bemächtigt sich der Frau eines Christen (in der Salman-Morolf-Sage tut es der Heidenkönig Fore durch Vermittlung eines Spielmannes, im serbischen Liede ein türkischer Pascha durch seine drei Boten, in der Raso-Sage der Heidenkönig selbst, in der Slüsselberg-Sage der Heidenkönig durch Vermittlung eines Gastwirtes);

2. Bei der Flucht wird des betroffenen Mannes Pferd gebraucht (so in der Raso-Sage und im serbischen Liede; in der Salman-Sage ist dies ausgeschlossen, weil die Reise übers Meer führt);

3. Der Mann wird durch Zutun seiner verräterischen Frau gefangen gesetzt;

4. Eine Vermittlerin wird eingeschaltet; sie sympatisiert mit dem Gefangenen und ist ursprünglich Schwester des Entführers (so in der polnischen Walter-Sage, wo sie selbst den Gefangenen befreit, dann in der Salman-Sage, wo sie den entsprechenden Vorschlag gibt, im serbischen Liede ist es die Bittstellerin Mara, welche die Befreiung beschleunigt);

5. Die Befreiung vollzieht ein Verwandter des Gefangenen (in der Salman-Sage der Bruder Morolf, im serbischen Liede, in der Raso-Sage und in der Sage vom Ritter von Slusselberg ein Sohn);

6. Bei Vollzug der Rache büßen das Leben ein sowohl der Entführer als auch die untreue Frau (in der Salman-Sage wird Fore gehängt, Prinzian geht in einem Zweikampf unter, die Frau stirbt später durch Morolfs Zutun, in der Raso-Sage wird der König erschlagen, der Stiefmutter schlägt ein Sohn den Kopf ab, in der Slusselberg-Sage wird

[37] Im Artikel *Beiträge zu einer Untersuchung über einige der deutschen und serbischen Heldendichtung gemeinsame Motive,* Archiv f. slaw. Philol. 36 (1916) 49 f. (bes. S. 78—86).

der Heidenkönig und die untreue Frau erschlagen, im serbischen Liede werden die drei Türken erschlagen und die untreue Frau verbrannt).

Es ist unschwer zu zeigen, daß alle diese Zusammenhänge hinfällig sind. Im ersten Falle handelt es sich um ein gemeinsames Motiv, welches sowohl in der europäischen Volksdichtung als auch in der alten Literatur in verschiedenen Sujets vorkommt. Die Männer kämpfen mit Heiden in verschiedenen Situationen, befreien im Kampfe mit Mauren (Türken, usw.) und werden auch selbst befreit. Soweit den Vermittler betrifft, so ist es zu bemerken, daß es in den slawischen Varianten der Salomon-Sage auch ein Zauberer ist, in der Byline aber ein geriebenr Kerl. In den Märchen von der untreuen Frau (Typ „Anup und Bata") pflegt es eine alte Zauberin zu sein. Mit den obengenannten Fällen das serbische Grujo-Lied zu vergleichen ist nicht angebracht und bedenklich, da die Boten des Pascha der Frau eine Belohnung verheißen, falls sie ihnen ihren Mann ausliefert, aber keineswegs kundgeben, daß sie Aufgabe hätten sich Grujos Frau selbst zu bemächtigen.

Zweitens handelt es sich im serbischen Liede um keine Flucht, da die Türken die ganze Familie zum Pascha abführen, es wird nur betont, daß Vater und Sohn zu Fuß gehen müssen und allein die Frau hoch zu Pferde reist.

Das dritte gemeinsame Moment ist zwar klar, es entspringt aber dem allegemeinen Charakter des Sujets (die Frau verrät ihren Mann und läßt sich für einen Anderen gewinnen, im serbischen Liede gibt es nur eine Lockung durch Aussicht auf eine unbestimmte Bequemlichkeit im Harem).

Das vierte gemeinsame Moment (die Gestalt einer hilfebereiten Frau in irgendeiner verwandtschaftlichen Beziehung) ist eine bemerkenswerte Besonderheit, welche, auch in der Potyk-Byline vorkommend, mit dem Typ „Anup und Bata" zusammenhängt, wo oft eine hilfereiche Dienstmagd vorkommt. Es wäre hier an irgendeinen Zusammenhang der Bylinen-Tradition mit der polnischen Walter-Sage zu denken. In dem südslawischen Liede hat die Schenkwirtin Mara nur eine Nebenrolle von untergeordneter Bedeutung.

Das fünfte gemeinsame Moment verliert seine Gewichtigkeit dadurch, daß es zugleich durch Verschiedenheiten begleitet wird. Den Anteil Morolfs und dessen bewaffneter Gefolgschaft zu vergleichen mit dem eines kleinen Knaben, welcher bloß die Fesseln zerschneidet, ist nicht zutreffend.

Das sechste gemeinsame Moment, d. h. die Todesstrafe für den Entführer und die verräterische Frau, kommt auch in anderen Untertypen der Erzählungen von der verräterischen Frau vor, auch im Typ „Anup und Bata" und in den Varianten des Typs „verräterische Mutter".

Wir können daher die Kritik der von Simonović aufgestellten Argumentation damit schließen, indem wir feststellen: es ist nicht angebracht für das Lied von Grujos untreuer Frau die Quelle in der Salomon-Erzählung

überhaupt zu suchen und noch weniger in deren deutscher Bearbeitung oder in den verwandten lateinischen Versionen.[38]

Für die Beurteilung der Frage nach den internationalen Zusammenhängen der südslawischen Lieder mit dem Sujet der weiblichen Untreue ist es unumgänglich noch weitere vorhandenen Typen zu berücksichtigen. Einige von ihnen hat durch Randbemerkungen schon Polívka berührt. Hierher gehören vor allem die Lieder von Momčils untreuer Frau, wie wir sie bei Serbokroaten, Makedonen und auch Bulgaren kennen. Eine alte serbische Version hat folgenden Inhalt:

Ein deutscher Ban hetzt in Briefen Momčils Frau auf, ihren Mann zu vergiften. Sie könne keine passende Gelegenheit dazu finden, doch verspreche sie dem Märchenpferde ihres Mannes die Flügel abzubrennen, heißt es in der Antwort. Momčil hat dann einen warnenden Traum, doch seine Brüder beschwichtigen ihn. Am anderen Tage wird er von den Deutschen auf der Jagd überfallen, sein Gefolge wird aufgerieben, auch seine Brüder getötet. Momčil will sich zu Pferde retten, doch dies hat abgebrannte Flügel und kann nicht schnell fliegen. Als er an sein Gehöft näher kommt, schließt seine Frau das Tor. Momčil ruft dann seine Schwester, sie solle ihm von dem Turm Leinen herunterlassen, doch seine Frau schneidet es entzwei, sodaß er herunterstürzt. Der Ban findet in der Leiche zwei Herzen und erkennt daran, welch ein Held der Tote war, straft die Frau wegen ihres Verrates, indem er ihr Hände abhaut und Augen aussticht und führt zuletzt Momčils Schwester weg.[39]

Die Momčil-Lieder haben ihren historischen Kern; es ist daher berechtigt anzunehmen, daß das Lied von Momčils Tod in Bulgarien entstanden war.[40] Die Verbindung mit den Motiven des Weiberverrates ist allerdings zweifellos durch Annäherung an die volkstümliche Tradition entstanden. Und diese Tradition war bei den Südslawen schon in alten Zeiten ziemlich reich an Liedern ähnlichen Typs. Die Wechselbeziehungen des Grujo-Liedes mit dem Liede von Momčils Tod bleiben unklar, für den Zusammenhang mit dem ostslavischen Sujetkreis von untreuer Frau ist aber die Gestalt der Schwester des verratenen Mannes von Bedeutung.[41]

Vergleichshalber sei noch eine eigentümliche Variante des Momčil-Liedes aus neuerer Zeit angeführt. Momčil ist in diesem Falle durch eine

---

[38] Der Zusammenhang zwischen den slawischen Versionen der Salman-Erzählung und den südslawischen Liedern von der untreuen Frau setzte schon Chalanskij vor (Рус. филол. вестник 13, S. 383 f.).

[39] V. Bogišić, *Народне пјесме из старих највише приморских записа I.* Beograd, 1878, S. 165—168, Nr. 97; J. Máchal, *O bohatýrském epose slovanském* (1894), S. 70, dort auch weitere Varianten, unter ihnen auch makedonische und bulgarische.

[40] Diesen Standpunkt verteidigt z. B. Máchal (S. 71). Einige Forscher denken auch auf fremde (westeuropäische) Einflüsse. Man hat hingewiesen besonders auf eine Episode aus dem Bowa-Roman, welcher bei Slawen bearbeitet und in Rußland sehr beliebt wurde. So beurteilen die Sache z. B. Chalanskij, Vaillant und Banašević, dagegen kehrt S. Banović zurück zur Máchals Auffassung. Vgl. V. M. Žirmunskij, *Эпическое творчество славянских народов и проблемы сравнительного изучения эпоса.* Moskau, 1958, S. 85.

[41] J. Polívka, *Dvě povídky v české literatuře XV. stol. ...*, S. 32, sieht darin Wechselbeziehung mit der Überlieferung von Salomons untreuer Frau.

andere Gestalt ersetzt, seine Frau will ihn mit einem Räuberhauptmann hintergehen. Der Inhalt ist folgend:

Ein Zar setzt einen Preis auf den Kopf des Rebellen Räbin aus. Petkana erbietet sich den Rebellen zu verlocken. Sie begibt sich in die Wälder und lockt Räbin durch ihren Gesang zu sich. Als sie der Rebell auffängt, verspricht sie ihm ihren Mann in den Wald zu schicken. Als ihn der Rebell erschlägt, bleibt Petkana bei ihm. Sie beschmiert dann mit Pech seinen Säbel, um seine Verteidigung zu verhindern, seinem Pferde unterbindet sie die Flügel. Räbin wird dann gefangen genommen. Petkana meldet sich beim Anführer, welcher sie aber wegen Niederträchtigkeit verstoßt und tötet.[42]

Ein anderes populäre südslawische Lied von der weiblichen Untreue hat den Banović Strachinja zum Haupthelden. Eine alte Aufzeichnung hat folgenden Inhalt:

Strachinjas Gehöft wurde ausgeplündert und seine Frau entführt durch dessen eigenen Pobratimen Denalija. Strachinja holt ihn ein, es kommt zum Kampf, in welchem die Frau die Partei des Entführers ergreift. Strachinja ruft dann seinen Hund und dieser durchbeißt dem Denalija die Gurgel. Die Frau will zu Pferde fliehen, doch Strachinja hält sie auf und läßt sie in Stücke hauen. Vuks Sammlung hat eine andere Variante (II, Nr. 44): Strachinja verzeiht seiner Frau den Verrat. In einigen Varianten wird dieses Sujet gleich vielen anderen um Kraljević Marko zyklisiert und mit seiner Gestalt verknüpft.[43]

Für die Klärung der Wechselbeziehungen zur ostslawischen Liedertration sind von Bedeutung die südslawischen Lieder von der Entführung eines Mädchens, welches einem anderen verlobt ist. Máchal (S. 81) verbindet sie mit den Erzählungen von Entführung der Frau Salomons; möglich ist auch der Zusammenhang mit der Byline von Vasilij Okuljevič. Vor allem gehören hierher einige Lieder aus Makedonien, von ihnen hat die Nr. 184 der Sammlung der Brüder Miladinov folgenden Inhalt:

Petre Vajradinče hat sich mit Maria aus Belograd verlobt, obwohl sie vordem schon mit Mitre von Pomorje verlobt war. Davon in Kenntnis gesetzt, fängt Mitre an zu jammern, doch seine Mutter rät ihm ein Schiff zu bauen. Dann kauft er in Prilep wertvolle Stoffe und andere Gegenstände und fährt nach Belograd, um die Braut für sich zurückzugewinnen. Sobald das Mädchen auf das Schiff kommt, um Einkäufe zu machen, soll das Schiff Anker lichten. Maria kommt in Begleitung von weiteren dreißig Mädchen, welche dann Mitre mit seinen Schiffsleuten verheiratet.[44] Ähnlich gewinnt man die Braut nicht nur in anderen südslawischen Liedern, sondern auch in Märchen und nicht nur bei den Slawen. Hierher gehören auch manche Erzählungen von der Untreue der Frau Salomons,[45] wo aber von dem Wiedergewinnen des Weibes die Rede ist.

---

[42] Сборник за нар. умотворения 47 (1956) 33, Nr. 32.

[43] Vgl. Máchal, S. 72.

[44] Gebrüder Miladinov, *Български народни песни от Македония*. София, 1942, S. 290 f.; Máchal, *O bohatýrském epose slovanském* (1894), S. 81.

[45] Vgl. Vs. F. Miller, *Очерки рус. нар. словесности* III (1924) 179 f., Simonović im zit. Artikel, S. 64—65. Die Prinzessin gewinnt man, indem man sie auf ein Krämerschiff lockt; so z. B. in serbischen u. a. Märchen, vgl. R. Köhler, *Kleinere Schriften I*. Weimar, 1898, S. 425 (Archiv f. slaw. Philol. 5, S. 65 f., Anm. zu Jagić), Bolte—Polívka I, S. 42 f. (zu Nr. 6).

Verwandt ist auch ein serbisches Lied von der Heirat des Jovo von Budin (Vuk II, Nr. 100) mit folgendem Inhalt:

Jovo bewarb sich um die schöne Jana und erzielte durch zahlreiche Geschenke das Versprechen, daß sie ihm gehören werde. Er erkrankt aber und als er die Braut nicht abholen kann, wird sie mit dem Banen von Erdeli verlobt und dieser führt sie auch mit sich ab. Jovo entscheidet sich dann Jana durch List zurückzugewinnen. Er rüstet ein Dreißigruderschiff aus, ladet es voll mit verschiedener begehrenswerter Ware und fährt zu Wasser nach Erdeli. Jana besucht das Schiff mit einem Gefolge von dreißig Mädchen. Jovo läßt abstoßen und verspricht den Schiffsleuten Heirat mit den Mädchen. Der Ban verfolgt die Flüchtigen zu Pferde entlang des Ufers; seine Schiffe ließ augenscheinlich Jovo auf irgendwelche Weise beschädigen. Der Ban bietet für Jana ein hohes Lösegeld, aber vergeblich. Dann wird in Budin eine feierliche Hochzeit veranstaltet; nach einem Jahre gebiert Jana Zwillinge.[46]

Schon Chalanskij hat daran aufmerksam gemacht, daß die südslawischen Lieder diesen Typs der Byline von Vasilij Okuljevič entsprechen.[47] Diese Entsprechung ist interessant, gleich ob sie auf einem gemeinsamen fremden Einfluß oder auf gegenseitigem Durchdringen der süd- und ostslawischen Liedertradition beruht.

Auf einen solchen Vorgang weisen auch einige Eigentümlichkeiten in der Byline von Ivan Godinovič. Diese schließt sich der südslawischen Liedertradition auch durch den Gesamtcharakter ihres Sujets näher an als es bei der Byline von Michajlo Potyk der Fall ist. Der Anfang der Byline von Ivan Godinovič erinnert an die erwähnten südslawischen Lieder, in welchen sich der Jüngling der Verlobten eines anderen bemächtigt. Und ähnlich handelt es sich in den südslawischen Liedern eigentlich um keine Geschichte mit Weiberverrat oder Untreue (das Mädchen hatte wahrscheinlich überhaupt keinen Anteil an der Entscheidung über neuerliche Verlobung und widersetzte sich auch nicht, als sie erfuhr, daß sie einen älteren Bewerber heiraten soll), doch ist die Lage hier eine andere.

In den meisten Varianten bemächtigt sich Ivan der Natasja mit Gewalt und gegen ihren Willen. Um Ivans Handlung in ein besseres Licht zu rücken, gibt man in manchen Versionen dem Zaren, welchem das Mädchen verlobt war, den unbeliebten Namen Koščej, was an den Märchenunhold

[46] Es wird behauptet, daß dieses Lied ein mit dem althochdeutschen Gudrunepos (und anderen ähnlichen Kompositionen) verwandtes Sujet habe. Nach Marelić versuchte dies M. Simonović (Archiv f. slaw. Philol. 36 [1916] 59 f.) zu beweisen. Im deutschen Epos wirbt König Hettel um Gudrun und sie wird ihm auch versprochen. Dann muß er aber in einen Kampf aufbrechen und inzwischen wird Gudrun mit einem früheren Bewerber verlobt. Die Braut soll durch List zurückgewonnen werden (Handelsreise eines Krämerschiffes). In Gudrun kommt es dann zur tragischen Lösung des Konfliktes, ähnlich wie im südslawischen Liede wird aber die Handlung in der Hilde-Sage und anderen Kompositionen entwickelt. An der Schiffahrt beteiligt sich Hettel nicht, er schickt nur sein Gefolge. In dieser Hinsicht entspricht dem südslawischen Liede mehr die Dietrichsage, dort aber ist wieder der Schluß anders gestaltet. Das Ende des Jova-Liedes (Geburt von Zwillingen) klingt aber auf die Hilde-Sage an. Auch darf man in den deutschen Parallelen nicht von einem Verrate der Frau sprechen.

[47] Рус. филол. вестник 13 (1885) 383 f.

erinnert. Als Koščej den Entführer Ivan mit dem Mädchen einholt und es zum Zweikampf kommt, überredet Koščej das Mädchen auf ähnliche Art und Weise wie die Türken in dem serbischen Liede Grujos Frau. Das wichtige Motiv, daß der gefesselte und verratene Gatte Augenzeuge der Liebelei seines Gegners mit der untreuen Frau sein muß, ist in der Byline von Ivan Godinovič verschleiert (die Geliebten sind im Zelt), aber ein anderes südslawische Lied hat es vollausgedruckt. Hier auf irgendeinen Zusammenhang mit der Sage vom Ritter von Slüsselberg zu denken wäre wieder gänzlich überflüssig desgleichen ist es vorlaufig kaum möglich etwas konkretesüber die Zusammenhänge mit orientalischer Tradition anzugeben.

Das diesbezügliche südslawische Lied entstammt dem bulgarischen Milieu und ist in Dozons Sammlung zu lesen.[48] Der Hajduke Iskren geht mit seiner Frau Milica zu Eltern auf Besuch. Im Walde fordert er seine Frau auf etwas vorzusingen. Durch Gesang wird der Hajduke Parvan herbeigerufen, der Frau einstiger Freier. Es kommt zu einem Gefecht, in welchem vorerst Iskren des Parvan's sämtliche Gefolgsleute erschlägt, doch gegen Parvan allein gebricht es ihm an Kräften; der Kampf währt dann drei Tage und drei Nächte lang unentschieden. Endlich, aber erst mit Milica's Hilfe, gelingt es Parvan den Iskren zu besiegen und an einen Baum zu fesseln. Dann liebelt Milica mit Parvan in Gegenwart ihres Mannes, bis endlich die beiden Geliebten einschlafen. Den Gefesselten löst ein Schäfer los, der befreite Iskren erschlägt den schlafenden Parvan, seine Frau führt er zunächst nach Hause um ihr erst dann im Keller den Kopf abzuhauen.

Ähnliche Lieder werden auch bei den Serben überliefert, doch ohne Liebesszene vor den Augen des Gefesselten. Für den Verrat der Frau fehlt hier eigentlich eine klare Motivierung. Gewöhnlich weigert sie sich vorerst zu singen und warnt ihren Mann, erst nachdem es zum Kampf gekommen ist, hilft sie in einigen Varianten ihrem früheren Freier. Als trotzdem ihr Mann dann siegreich bleibt, wird sie grausam bestraft, gewöhnlich wird sie zu einer lebendigen Fackel gemacht.

So ist es z. B. in einem neulich publizierten bulgarischen Liede: Dimitr will sich mit Dobra auf den Weg zu Eltern begeben und ordnet ihr an, was sie vorzubereiten habe. Als die Frau Befürchtungen ausspricht, unterwegs könnte sie ihr früherer Freier, der Hajduke Vidul überfallen, befiehlt ihr Dimitr auch Munition vorrätig zu machen, dazu noch eine besondere Patrone gegen Vidul, welche letztere sie aber nicht verfertigt. Im Walde singt dann die Frau auf ihres Mannes Geheiß und ruft dadurch Viduls Schar herbei. Dimitr schießt alle zusammen, nur für Vidul fehlt ihm die Patrone und sie müssen daher miteinander ringen. Der Kampf währt unentschieden drei Tage und drei Nächte lang, dann ruft Vidul die Frau zur Hilfe, sie befolgt, dadurch wird Dimitr wütend, überwältigt seinen Gegner und erschlägt ihn. Seine Frau beschmiert er mit Pech und verbrennt sie.[49]

Der motivische Zusammenhang mit der Byline von Ivan Godinovič mit der südslawischen Liedertradition ist verhältnismäßig leicht zu erklären, da es ein Bindeglied in der ukrainischen Liedertradition gibt. Des ukrainischen Liedes Wechselbeziehungen zur südslawischen Tradition sind eine im großen ganzen klare Angelegenheit. Im betreffenden ukrainischen

[48] *Chansons populaires bulgares inédites.* Paris, 1875, Nr. 34; Máchal, *zit. Werk,* S. 74.
[49] Сборник за нар. умотворения 46 (1953) II. Teil, S. 22—23, Nr. 15.

Liede will sich ein Türke Ivans Frau bemächtigen, entweder will er sie kaufen oder erkämpfen. Die Frau hilft dem Türken, welcher dann den Ehemann bewältigt und gefesselt zum Pferde wegführt. Unterwegs verlangt Ivan, man möge ihm Hände losbinden, er wünsche Tauben schießen. Mit einer Patrone tötet er den Türken, mit einer anderen die verräterische Frau.[50]

Wie volkstümlich das Sujet von der Weiberuntreue in der südslawischen Liedertradition ist, dafür zeugt auch der Umstand, daß unter seinem Einfluß auch solche Kompositionen umarbeitet werden, welche ursprünglich auf einem entgegengesetzten Sujet von der treuen Frau aufgebaut waren. Das betrifft besonders die Lieder von der Rückkehr des Gatten aus dem Krieg, Gefängnis oder Reisen nach längerer Abwesenheit. Der Mann kehrt heim erst nach Ablauf der festgesetzten Frist, eben am Tage einer neuen Hochzeit seiner Frau. Der Rückkehrer kann noch die neue Verehelichung verhindern. Es handelt sich hier um das traditionelle Sujet „der Mann auf der Hochzeit seiner Frau", dessen literarische Überlieferung mehrere Jahrstausende alt ist, die der Volksdichtung anscheinend noch bedeutend älter.

Ein Übergangstyp zu Kompositionen der behandelten Typen liegt in einem makedonischen Liede vor. Es ist das Lied von der Gegnerschaft zwischen Kraljević Marko und Bele von Kostur. Marko veruneinigt sich mit seiner Frau und weilt lange außer Hause. Seine Frau Angelina schreibt ihm, er sollte kommen und wenigstens sein Kind besichtigen. Marko antwortet, daß er erst nach drei Jahren zurückkehren werde, im ganzen wolle er außer Hause sechs Jahre lang bleiben. Angelina wird zornig und schreibt zurück, daß sie sich wiederverheiraten werde, falls Marko innerhalb der Frist von einem Monat nicht zurückkehrt. In seiner Replik besteht Marko auf seiner Frist. Erst nach deren Ablauf stehe es für Angelina frei sich zu verheiraten, der neue Gatte müsse aber ein besserer Held sein als Marko selbst. Angelina fängt an zu suchen und gleich bietet sich ihr Bele von Kostur an. Als Hochzeitsvorbereitungen beginnen, schickt Markos Mutter an ihren Sohn darüber Nachricht. Marko reitet zu seiner Mutter und will nach Kostur aufbrechen, doch die Mutter warnt ihn, Bele habe eine gute Festung. Sie rät dem Sohne eine List zu gebrauchen und seine Frau als Mönch verkleidet abzuholen. Marko gehorcht und hat später Gelegenheit in Kostur Prahlereien seines Nebenbuhlers anzuhören. Bele rühmt sich mit Markos Säbel und läßt seine Gäste versuchen, ob sie im Stande wären den Säbel aus der Scheide zu reißen. Dies gelingt erst Marko selbst und gleich darauf schlägt er Bele den Kopf ab. Er läßt sich erkennen und fragt seine Frau, auf welche Weise sie ihm zu dienen gedenke, ob durch Weineingießen oder Leuchten. Angelina wählt die zweite Möglichkeit. Da beschmiert sie Marko mit Pech und setzt in Brand.[51]

Zum Normaltyp der Kompositionen von Rückkehr des Ehemannes gehört ein bulgarisches Lied mit folgendem Inhalt:

Todor befindet sich neun Jahre lang in Haft. Als das zehnte Jahr beginnt, jammert Todor, bis es die Königin hört und ihn vor sich führen läßt. Todor erklärt: er habe um Freilassung gebeten, da sich seine Frau wiederverheirate, doch der Zar habe abgelehnt. Auf Fürsprache der Königin bekommt dann Todor Bewilligung zur Heimreise und kommt just am Tage der Wiedervermählung seiner Frau. Als Mönch verkleidet mischt er sich unter die Hochzeitsgäste, fesselt den Bräutigam und verlangt von ihm ein Lösegeld. Seine Frau befragt er, auf welche Weise sie ihm dienen wolle und verbrennt sie dann.[52]

In einem anderen bulgarischen Liede wird auf eine ähnlich grausame Weise die

---

[50] O. Kolberg, *Pokucie II*, S. 17; Máchal, S. 173.

[51] Сборник за нар. умотворения 13, S. 101.

[52] W. Kačanovskij, *Памятники болгарского народного творчества*. St. Peterburg, 1882, S. 170—173, Nr. 83 (folgender Text ist verwandt, jedoch unvollständig).

Königin Gjurica bestraft. Als ihr Mann auch nach neun Jahren Abwesenheit noch nicht aus dem Kriege zurückgekehrt ist, verheiratet sie sich wieder, bald danach kehrt jedoch ihr erster ann zurück. Er findet seine Kinder vor der Burg und erfährt, daß sie der Stiefvater vertrieben habe. Der Rückkehrer verkleidet sich als Bettler und als er hineingelassen wird, zieht er die verborgen gehaltene Waffe los und tötet seine Frau und den Nebenbuhler.[53]

In einem anderen neulich abgedruckten Liede geht Petko des Erwerbs halber in die Fremde, seine Verlobte soll drei Jahre lang warten, verheiratet sich aber schon nach drei Tagen. Petko lauert sie hinter dem Tor auf und erschlägt die untreue Verlobte mit einem Beil.[54] Ein weiteres Lied schildert wieder, wie Stojan unmittelbar nach der Hochzeit in den Krieg zieht. Kaum ist er fortgegangen, lädt seine Frau einen Geliebten zu sich ein. Unerwartet kehrt aber Stojan zurück und erschlägt seine Frau und ihren Geliebten.[55]

In einem anderen bulgarischen Liede verläßt Koe seine Frau Stana, da er mit ihr keine Kinder hat und wird zum Anführer einer Hajdukengruppe. Von seiner Frau verlangt er neun Jahre lang auf ihn zu warten, dann dürfe sie sich wieder verheiraten, doch müsse der neue Gatte Koe ähnlich sein. Nach neun Jahren überredet sie ihr Bruder und Stana heiratet Stojan. Den dritten Tag nach der Hochzeit kehrt Koe heim, schmiert seine Frau mit Pech an und setzt sie in Brand.[56]

In einem kroatischen Liede von Jerman lädt die Frau einen Geliebten ein noch bevor ihr Mann in den Krieg abgereist. Als die beiden Abendmal essen, kehrt Jerman unerwartet nach Hause zurück, die Frau versteckt ihren Geliebten in eine Truhe, ihr Mann sieht jedoch einen fremden Hut an der Wand hängen, zerschlägt die Truhe, tötet den Geliebten und verbrennt seine Frau.[57]

Einige südslawischen Lieder von diesem Typ pflegen ein ironisch versöhnliches Ende zu haben. Der rückkehrende Gatte erzählt eine Parabel in der er andeutet, wer zu bestrafen wäre. Die Frau antwortet in ähnlicher Weise, daß niemand: erschlägt er einen Bären, welcher seine Ernte verwüstet, dann kommt ein anderer, besser sei es die Ernte rechtzeitig durchzuführen.[58]

Diesen schwankartig gestimmten Liedern steht nahe eine russische Byline vom Kaufmann Terentij, welche eine anekdotische und in Europa weitverbreitete Erzählung zur Quelle hat:[59]

Die Frau stellt sich krank und schickt den Mann in die Stadt. Er soll Gaukler (Skomorochen) holen um sie zu belustigen (in parallelen Erzählungen soll er meistens Heilmittel holen). Die Skomorochen stiften Terentij an einen Sack zu kaufen, hineinkriechen und sich zur Frau tragen lassen. Derselben berichten die Gaukler, Terentij sei tödlich verunglückt. Die Frau fordert sie auf zum Andenken an ihren Mann zu spielen und zu singen, zugleich schmäht sie aber den vermeintlichen Toten. Terentij springt aus dem Sack und verprügelt seine Frau.[60]

---

[53] Сборник за нар. умотворения 2 (1890) 90.

[54] Сборник 47 (1956) 391, Nr. 304.

[55] Vgl. *Преглед на бълг. нар. песни II*, 19 . ., S. 146—147, Nr. 96; Сборник 44 (1949) 451, Nr. 887; 47 (1956) 108—109, Nr. 149.

[56] A. Dozon, *Chansons populaires bulgares inédites*. Paris, 1875, Nr. 35. Vgl. auch Сборник 2 (1890) 122 (Der Rückkehrer sticht der Frau die Augen aus).

[57] O. Delorko, *Hervatske narodne balade i romance*. Zagreb, 1951, S. 71—73.

[58] W. Stein, *Народни песни от средна и северна България*. Sofia, 1931, S. 772—776.

[59] Nach den deutschen Texten trägt dieser Sujettyp den Namen „Der alte Hildebrand". Eine gründliche Monographie über diesen Märchentyp schrieb W. Anderson, *Der alte Hildebrand*. Dorpat, 1931. Vgl. auch seine Studie in der Zeitschr. f. slaw. Philol. 21 (1952) 225—268; N. F. Sumcom, *Песня о госте Терентии*, Этиограф. обозрение 12, S. 106 f. Zu der Erzählung s. auch Bolte—Polívka II, S. 373 f. (zu Nr. 95).

[60] Rybnikov, *Песни II*, 383, Nr 156.

In der Märchenversion lädt die Frau gewöhnlich gleich, nachdem der Gatte fortgegangen ist, einen Geliebten ein, gewöhnlich ist es ein Pfarrer, in polnischen Erzählungen ein jüdischer Krämer. Ein Pfarrer ist es auch in einem vereinzelten tschechischen Text und auch in verwandten mitteleuropäischen Versionen.[61] Mit dem Ehegatten am Rücken kehrt manchmal ein Knecht zurück, bisweilen auch ein befreundeter Kaufmann u. a. m. In einer albanischen Variante wird der ertappte Geliebte durch den Rückkehrer erschlagen — anscheinend Einfluß der Lieder von der untreuen Frau. Sehr beliebt ist dieser Märchentyp bei den Ostslawen, besonders bei den Ukrainern. Die Byline durfte im 14. Jh. entstanden sein.

— * —

Vor der abschließenden Zusammenfassung unserer Betrachtungen halten für nützlich noch zwei weitere Märchentypen zu erwähnen. Mit schwächeren orientalischen Einwirkungen in der slawischen Volksüberlieferung können wir bei den Märchentypen „Verräterische Mutter" (Aarne—Thompson Nr. 590) und „Verräterische Schwester" (Nr. 315) rechnen, wenigstens wo an Stelle der Mutter (Schwester) die Gattin eingesetzt wird.[62] Bei ziemlich großen Beliebtheit der Erzählungen von untreuer Frau könnte man erwarten, daß der Typ „verräterische Mutter" leicht in eine Variante „verräterische Gattin" übergeht. Dazu wären Vorbedingungen hauptsächlich dort gegeben, wo Erzählung von der untreuen Frau vom Typ „Anup und Bata" vorkommt, d. h. vor allem bei den Slawen. In Wirklichkeit steht aber die Sache anders. Bei den Slawen, gleich wie anderswo in Europa, begegnen wir sehr oft dem Typ „verräterische Mutter", die Variante mit der „verräterischen Frau" kommt aber nur vereinzelt vor. Viel zahlreicher ist der Zusammenfall des Typs „verräterische Mutter" mit dem Typ „verräterische Schwester". In den wenigen slawischen adoptierten Texten mit der Gestalt der untreuen Frau ist aber schon die Verbindung mit dem Typ „verräterische Mutter" bereits weitgehend abgeschwächt. An erster Stelle gehört hierher eine serbische Erzählung mit folgendem Inhalt (nach Polívka):

Ein Jüngling und ein Mädchen haben die Flucht ergriffen, da sie von ihren Eltern eine Heiratsbewilligung nicht erlangen konnten. Sie lassen sich dann im Walde als Ehepaar nieder und schwören einander Treue. Dem Manne erscheint ein Greis in Träumen und verheißt ihm, daß er in einer Quelle eine Schlange finden werde, die soll er töten und in ihrem Leibe werde er einen goldenen Zaubersäbel finden; der letztere wird ihm nicht nur Kraft geben, sondern auch jeden Wunsch erfüllen. So können sich die Eheleute ein schönes Haus anschaffen. Die Frau begann aber der Satan zu besuchen. Auf dessen Geheiß erforscht sie von ihrem Gatten die Macht des Säbels. Der Mann wird dann nacheinander dreimal geschickt um heilende Äpfel zu holen, welche Aufgabe er auch immer mit Hilfe des Säbels durchführen kann. Dann überredet ihn die Frau den Säbel abzulegen und der Satan sticht ihm die Augen aus und läßt ihn allein in den Bergen. Der Geblendete irrt lange umher, bis er einmal durch Traum ein Mittel erfährt, wie das Augenlicht wiederzugewinnen. Er kehrt dann zu seiner Frau zurück und findet sie abgezehrt auf dem Lager liegend. Beim Anblick ihres Mannes verscheidet sie.[63]

---

[61] Vgl. Kubín—Polívka, *Kladské povídky II* (1910) 192—194.

[62] Zu beiden Typen hat ausgiebiges Material J. Polívka gesammelt, und zwar in seinen Anmerkungen zu Kubín, *Povídky z českého Podkrkonoší, Podhoří západní III,* 1923, S. 700 (Verräterische Schwester, vgl. auch *Povídky kladské I,* 1908, S. 151 f.), S. 731 f. (Verräterische Mutter). Zum Typ „verräterische Mutter", vgl. auch J. Máchal, *O bohatýrském epose slovanském.* Praha, 1894, S. 64 f. (In der südslawischen Tradition auch durch Lieder vertreten).

[63]) Летопис Матице српске 146 (1886) 115, Nr. 3.

Das Motiv des Zaubersäbels wirkt hier unorganisch und ist hierher am ehesten aus irgendeiner Variante vom Typ „Anup und Bata" eingedrungen. Die Variante mit der Untreue der Frau kann auch leicht selbständig auf der Grundlage „verräterische Mutter" entstanden sein. Auf einen orientalischen Einfluß scheint hier aber die Gestalt des Satans hinzuweisen. Dies mutet uns an wie Substitution für einen orientalischen Dewen, welcher in asiatischen Versionen dieses Märchentyps gang und gäbe ist.

Verwandt ist ein makedonischer Text:

Ein dem Teufel verschriebener Mann entflieht seiner Macht mit Hilfe der Mutter Gottes, von der er drei Hunde zum fortwährenden Schutz erhält. Nach seiner Hochzeit beginnt der Teufel in Gestalt eines schönen Jünglings seine Frau zu besuchen. Auf dessen Anstiften bewegt die Frau ihren Mann die Hunde nicht in das Innere des Hauses zu nehmen und dieselben auch nicht auf den Spaziergängen überall mitzuführen. Als dann die Gatten auf einem Abhang schreiten, kommt der Teufel. Der Mann erbittet sich auf den Baum kriechen und dort beten zu dürfen, von dort ruft er die Hunde, welche in der Folge den Teufel und die untreue Frau zerreißen.[64]

Das Motiv der Hunde kommt öfter in den Märchen von verräterischer Schwester vor. Der makedonische Text ist in dieser Hinsicht jedoch unklar, er weist deutlich weder zum Typ „verräterische Mutter", noch zum Typ „verräterische Schwester" hin. Der Schluß klingt nur sehr entfernt an Salomons Hornruf unter dem Galgen an. Völlig klare Adaptationen des Typs „verräterische Mutter" kennen wir nur aus der asiatischen und nordafrikanischen Überlieferung (einige Beispiele haben wir schon oben angeführt).

Das Motiv des Weiberverrats ist auch in mehreren Varianten des Märchentyps „Der Zauberring" (Aarne—Thompson Nr. 560), mit welchem sich Antti Aarne am Anfang seiner wissenschaftlichen Laufbahn eingehender beschäftigte.[65] Dieser Märchentyp ist für die Frage der orientalischen Einwirkungen in der europäischen Überlieferung besonders lehrreich. Die Hauptkomponente dieses Märchens sind nach dem Aarne—Thompsons Katalog folgende (wir übergehen die Motive der unbedeutenden Varianten):

I. Der Held gewinnt durch gute Tat einen Zaubergegenstand (gewöhnlich einen Zauberring) und die Dankbarkeit der Tiere (Hund und Katze);

II. Mit Hilfe des Zauberringes baut er ein Schloß, um sich um eine Prinzessin bewerben zu können;

III. Der Zauberring wird ihm entwendet entweder durch eigene Frau oder durch eine dritte Person (mit Hilfe der Frau, die aber ohne schlechten Vorsatz handelt). Das Schloß wird in Abwesenheit des Gatten auf eine weit entfernte Insel übertragen;

IV. Die dankbaren Tiere gelangen auf die Insel und bringen dem Betrogenen den Zauberring zurück. Mit dessen Hilfe wird das Schloß dem richtigen Eigentümer zurückgeholt.

Dieser Märchentyp erinnert im Umriß an „Anup und Bata" und zwar auch in der Scheidung auf die Versionen „verräterische Frau" und „Entführung der Frau" An die Version „Entführung der Frau" schließt sich eng an auch der Märchentyp „Aladdin" (ATh 561). Aarne hat im ganzen überzeugend nachgewiesen, daß die Version „Entführung der Frau" (d. h. ohne das Motiv des Frauenverrats) ursprünglich ist. Die ältesten bekannten Belege stammen aus dem Osten (Arabien und Mongolei) und ebendort sind die Wurzeln dieses Typs zu suchen. Die meisten europäischen Belege stammen aus Osteuropa (aus den slawischen und ihnen naheliegenden Ländern einschließlich Balkan). In Deutschland, Frankreich und England konnte Aarne keinen Beleg ermitteln. Im Mittelmeerbereich ist aber dieser Märchentyp auf allen drei Halbinseln vertreten. Aarne führt auch eine Bearbeitung im Pentameron an, doch handelt es sich im letzten Falle um eine motivische, aber nicht sujetmäßige Verwandtschaft.

Über die Wege, auf welchen dieser Märchentyp nach Europa eingedrungen ist, vermochte Aarne nichts Konkretes zu sagen. Er bezweifelte jedoch mit Recht die Richtigkeit

---

[64] Сборник за нар. умотворения 10 (1894) 137—141.

[65] *Vergleichende Märchenforschungen.* Helsinki, 1907.

von Benfeys Meinung, daß der Hauptweg im Norden führte und daß dabei den entscheidenden Anteil die Mongolen und mit ihnen die Ostslawen hätten. Aarne war geneigt den „südlichen" Weg über Kleinasien und Balkan vorzuziehen. In dieser Frage bezog einen einigermaßen abweichenden Standpunkt J. Polívka, welcher sich gründlicher mit dem Märchentyp „Der Glücksvogel" beschäftigte. Diesem Märchentyp, in dem gleichfalls das Motiv des Frauenverrates vorkommt, widmete eine besondere Studie auch Aarne.

In seiner Besprechung von Aarnes Studien (Národop. věstník 5, 1910, S. 34—36) bekämpft Polívka den von Aarne eingenommenen Standpunkt, daß Rußland und Balkan die Rolle eines Hauptvermittlers der Märchentraditionen zwischen Europa und Asien spiele, oder sozusagen eine Brücke zwischen ihnen bilde. „Ich konnte mich bei einer ganzen Reihe von Sujets überzeugen," schriebt Polívka, „daß dieselben diesen ‚natürlich Weg' aus dem Osten nach Westen nicht benützen; im Gegenteil darf man eher den Einfluß der westeuropäischen Varianten, besonders den der literarischen Bearbeitungen auf russische Märchen feststellen, aber nicht umgekehrt" (S. 36).

Aus dem Ausgang dieses Zitates ist gut ersichtlich, daß Polívka auch zwischen dem „nördlichen Weg" (über Rußland) und dem „südlichen Weg" (über Balkan) unterschied; im letzteren Falle sollte man aber eigentlich „der mittlere Weg" sagen, da der wirklich „südliche Weg" über Nordafrika und durch das Mittelmeer geht. Polívka stimmte mit Aarne überein, daß er mit ihm Benfeys These von einer Vermittlerrolle der mongolischen Einfälle nach Europa verneinte. Dies will aber nicht besagen, daß Polívka orientalische Einflüsse in der ostslawischen Märchentradition in Abrede stellte, auch nicht im Falle des Märchentyps „Der Glücksvogel". Dieser Märchentyp ist nach Polívka irgendwo in Persien entstanden (dies ist im Gegensatz zu Basset und Aarne, welche beide an Indien dachten). Aus Persien „könnte er leicht gegen den Norden nach Sibirien, zu den Tataren, über Kaukasus weiter nach Rußland vordringen, auf der anderen Seite nach dem Westen zu den Arabern. Aus der arabisch-mohammedanischen Welt wurde dieser Typ auf den Balkan übertragen, von dort zu Rumänen und weiter nach der Ukraine. Nach Westeuropa kam er unserer Meinung nach am ehesten direkt am Meerwege über Italien usw. Die balkanische Vermittlung möchten wir ausschließen, da ein einigermaßen vertieftes Studium von balkanischen, slawischen und anderen Traditionen gut zeigt, daß sich hier eine besondere Gruppe bildet, welche von den Traditionen der nördlicheren unter ihnen auch slawischen Völker deutlich abhebt. Donau und Sawe, dereinst Grenze der byzantinischen und später der mohammedanischen Welt, zeichnen auch hier ziemlich genau die Grenze. Bis zu diesen beiden Flüssen ist sowohl bei den Kroaten als auch bei den Serben der ehemaligen österreichischen Militärgrenze ein westeuropäischer, genauer gesagt deutscher Einfluß viel deutlicher".[66]

[66] J. Polívka, *Lidové povídky slovanské I.* Praha, 1929, S. 151 (ursprünglich in Českoslov. sborník národopisný 6, 1900).

Daraus erhellt, daß Balkan nach Osten offen, nach Westen verschlossen war; in Rußland waren die Verhältnisse verschieden, die östlichen Einflüsse sind hier weniger deutlich, um so markanter aber die westeuropäischen. Und in diesen letzteren ist allerdings auch ein orientalischer Anteil enthalten, welcher doch in ganz Europa nicht unbedeutend ist. Nach Westeuropa kamen die orientalischen Märchen vor allem auf dem breiten Wege übers Mittelmeer (darin hat Polívka vollkommen recht). Aus Polívkas Studien als auch durch das weitere Material unseres Stoffkreises läßt sich aber dokumentieren, daß die orientalischen Einflüsse auch über Balkan wenigstens nach Mitteleuropa vordringen vermochten. Die Westgrenze war hier also nur in der Richtung vom Westen nach Osten geschlossen, nicht aber ganz undurchdringlich.

— * —

Eine gedrängte Analyse der reichen und weitverzweigten Tradition der slawischen Erzählungen und Lieder mit dem Sujet der weiblichen Untreue führt zur Schlußfolgerung, daß es sich im Grunde um eine selbständige und besondere Tradition handelt. Nehmen in ihr einen bedeutenden Platz ein auch die Nachbildungen fremder Vorlagen, so ist dies durch hohe Rezeptionsaktivität zu erklären. Es handelt sich dabei meistens um Sujettypen, welche in Europa hauptsächlich bei den Slawen vertreten sind. Den deutlichsten Fall einer Übernahme haben wir in den slawischen Fassungen der Erzählungen und Lieder von Typus Bryzelda, aber auch hier konnten bisher die griechischbyzantinischen Texte nicht ermittelt werden. Einflüsse der westeuropäischen Tradition sind hier nur im begrenzten Ausmaße zuzulassen.

Völlig klare Fälle von orientalischen Einflüssen in den slawischen Erzählungen und Liedern von der untreuen Frau wurden bisher noch nicht festgestellt, obwohl in manchen Fällen damit zu rechnen ist. Einen besonderen Fall stellt die Erzählung von Salomons Frau dar, welche zwar orientalische Quelle hat, in dieser letzteren war aber das Motiv des Frauenverrates noch nicht inbegriffen. Mit einem fremden Import ist auch beim Typ „Anup und Bata“ zu rechnen, doch ist hier die Lage noch verwickelter als beim Typ „Salomons Frau“. Vom Typ „Anup und Bata“ mit dem Motiv der weiblichen Untreue haben wir bisher keinen außereuropäischen Beleg (wenn wir allerdings die altägyptische Version außer acht lassen). Auch hier ist als allerwahrscheinlichster Ausgangspunkt eine bisher nicht ermittelte literarische (möglicherweise byzantinische) Vorlage zu betrachten. Im Falle der östlichen Version des Märchentyps „Anup und Bata“ (hier handelt es sich aber nur um das Sujet „Entführung der Frau“, jedoch nicht um „Die untreue Frau“!) braucht die Kontinuität der mündlichen Tradition aus früheren Zeiten als die der altägyptischen Aufzeichnung nicht angezweifelt werden.

Die meisten übrigen slawischen Erzählungen und Lieder von der untreuen Frau sind nur motivisch, nicht aber sujetmäßig mit der Überlieferung der anderen Völker verwandt. In der Mehrzahl sind es europäische, erst an zweiter Stelle außereuropäische Wechselbeziehungen. Überraschend wirkt, daß es verhältnismäßig wenige Berührungspunkte mit der türkischen Tradition gibt, obwohl bei anderen Märchentypen die balkanisch-türkischen Wechselbeziehungen keine Seltenheit sind. Durch türkische Vermittlung kam auf den Balkan z. B. auch die asiatische Version des Märchentyps „Anup und Bata", nur gehört eben diese letztere nicht zum Sujetkreis von untreuer Frau (zum Unterschied von der europäischen, welche in den Balkanländern ebenfalls tradiert wird).

Bei der Erforschung der slawisch-byzantinischen literarischen und folkloristischen Beziehungen muß man auch damit rechnen, daß die gemeinsamen Elemente durch die westeuropäischen Einwirkungen entstanden sind.[67] In der slawischen Volksliteratur sind die westlichen Einwirkungen keine Seltenheit. Hierher gehören auch einige Volksdichtungen auf das Thema der Frauenuntreue, z. B. eine slovenische Nachahmung der populären italienischen Volksballade Donna Lombarda.[68]

---

[67] Vergl. N. Iorga, *L'élément occidental dans le conte danubien et balkanique*. Sborník prací věnovaných prof. V. Tillovi. Praha, 1927, S. 102—104.

[68] Vergl. W. Heiske, *Zur Donna Lombarda*. Angebinde John Meier zum 85. Geburtstag. Lahr, 1949, S. 63—64. Verwandt sind auch die slawischen Volkslieder von der Schwester Giftmischerin.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

Friedrich Pfister, *Alexander der Grosse in den Offenbarungen der Griechen, Juden, Mohammedaner und Christen.* (= Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft, 3) Berlin, Akademie-Verlag 1956. 55 S.

This little book gives a synthesis of research carried out by the author during some fifty years. The most important result is the explanation of the popularity enjoyed by the person of Alexander the Great in the tradition of Late Antiquity and the Middle Ages: he was mentioned in the canonical holy writings of the Jews, Christians and Muslims, and only in the second place did this quasi-religious interest make Alexander the hero of secular romances and epics. But this religious aspect — of course from the pagan point of view — already appeared during Alexander's life, beginning with the oracle in the sanctuary of Zeus-Ammon in the Siwah oasis, as early as 331 B.C.

The book under review, based on a conference held in Berlin and Greifswald in 1954, presents the material collected from very different and distant sources clearly arranged in seven chapters: Beginning with the characteristics of both the secular and the religious picture of Alexandre the Great (pp. 5—9), Professor Pfister studies the ancient prophecies concerning this king (pp. 10—23), the holy respect felt for him by the Jews in Egypt (pp. 24—35), and the growth and spread of the legend about Alexander among the Syrians and Arabians (pp. 36—40). From Syria the tradition concerning Alexander came into Christian historical and apocalyptical literature (pp. 41—44); respect for him was also shared by the mediaeval Christian West (pp. 45—50). In this tradition the king of Macedonia became the representative of monotheism and a moral example; even books on natural science were ascribed to him.

This little book deserves the interest of Byzantinologists for its subject matter, especially the lines on the development of the Alexander tradition in the Byzantine world. The linking of apocalyptical features — Alexander as the victor over Gog and Magog — with the chronography was effected in a book ascribed to Methodios, bishop of Olympos, who died in 311. But this book was composed only towards the end of the seventh century, as it contains as *vaticinium ex eventu* the destruction of the Sassanide Empire by the Arabs. Alexander is here depicted according to the Pseudo-Callisthenes' romance. The Greek text was translated into Latin and Old Slavonic (cf. pp. 42—44, and p. 39).

A little correction should be made on p. 27: The original of the book of Daniel was written for the most part in Aramaic, including the chapter relevant here, ch. 7, and only some chapters in Hebrew; but this does not affect the learned author's argument.

The book by Professor Pfister gives reliable orientation and deep analysis of the principal traditions concerning Alexander the Great, both Eastern and Western. The

rich references to sources and literature are of help to readers who are interested in further information beyond their own field of research.

S. Segert

R. J. Jenkins, F. Dvorník, B. Lewis, Gy. Moravcsik, D. Obolensky, S. Runciman, *Constantine Porphyrogenitus. De administrando imperio. Vol. II. Commentary.* The Atlone Press, London, 1962, pp. X + 221.

La remarquable édition du *De administrando imperio* publiée en 1949, par Gy. Moravcsik et accompagnée d'une traduction anglaise par R. J. H. Jenkins est aujourd'hui complétée par un Commentaire, dû à la collaboration des mêmes auteurs, auxquels se sont joints les byzantinistes bien connus, F. Dvorník, B. Lewis, D. Obolensky et S. Runciman. Une Introduction générale (pp. 1—8) précède le Commentaire et renseigne sur la composition de l'ouvrage (composition, date des divers chapitres du traité). Suit le Commentaire proprement dit dont la richesse, aussi variée que solide, ne laisse aucun des innombrables problèmes que soulève le texte sans réponse. Chaque mot du texte, qui appelle un commentaire, est expliqué, à tous les points de vue, historique, géographique, philologique. Le commentaire du chapitre 9, relatif aux routes commerciales entre Kiev et Constantinople (pp. 16—62) donnera une idée des innombrables recherches qu'il a imposées et de l'érudition exceptionnelle qu'il témoigne, comme l'indique, à elle seule la bibliographie, mise en tête du chapitre et la Note introductive, qui la suit, comme pour chaque chapitre. Un Index général, comprenant un Index des sujets traités dans le *De administrando imperio* et un Index des noms propres (pp. 211—221) facilitent l'utilisation de ce richissime Commentaire. On peut avancer, sans craindre de démenti, qu'aucune œuvre d'aucun historien de Byzance n'est accompagnée d'un pareil Commentaire. Plus d'un autre historien de Byzance mériterait pareille sollicitude.

R. Guilland/Paris

G. Sergheraert (Ch. Gérard), *Syméon le Grand (893—927).* Paris, 1960, pp. VI, 193.

Le nom de l'auteur est lié à une autre publication sur l'histoire bulgare, notamment à son livre « Les Bulgares de la Volga et les Slaves du Danube » (Paris 1939). La nouvelle publication représente un essai d'exposer l'histoire bulgare de la seconde moitié du IXe et le premier quart du Xe siècle, en prenant comme figure centrale la personnalité du roi bulgare Syméon. L'exposé est divisé en sept chapitres et a plutôt un caractère narratif, les indications bibliographiques sommaires étant rejetées à la fin du livre. La rédaction même des chapitres donne une idée des conceptions de l'auteur: I. A l'école de Byzance (878—888); II. Du couvent au trône (888—893); III. Syméon, chef de l'Etat bulgare (893); IV. Le siècle de Syméon le Grand; V—VII. La guerre des plumes et des épées. En général, les faits historiques, exposés dans le livre, sont précis, mais un grand nombre de fautes concernent les noms propres et toponymiques ont

déparé le texte. On doit mentionner aussi quelques affirmations qui ne sont basées que sur de pures hypothèses de l'auteur. Certains noms dans la partie bibliographique du livre (p. 173 sqq.), surtout des noms slaves, sont donnés d'une façon erronée. On lit tout de même le livre comme une agréable et utile lecture sur l'histoire bulgare du IXe—Xe siècles et sur les rapports byzantino-bulgares à cette époque.

I. Dujčev/Sofia

N. B. Tomadakis, Σύλλαβος Βυζαντινῶν Μελετῶν καὶ Κειμένων. Athènes, 1961, pp. 781.

C'est un très grand service que rend N. B. Tomadakis aux byzantinistes en réunissant dans cet important *Recueil d'études et de documents byzantins* les nombreux articles dispersés dans de nombreuses revues et ouvrages divers. Ces études sont consacrées à l'histoire de la littérature byzantine, que l'on persiste à ne pas étudier comme elle mérite de l'être. L'auteur a revu toutes ces différentes études et les a accompagnées de notes abondantes, d'une bibliographie détaillée et d'extraits nombreux tirés de l'œuvre des auteurs étudiés.

Le Recueil est divisé en sept parties. La première partie (pp. 1—110) répartie en deux grands chapitres: un *Précis de l'histoire de l'Empire byzantin* du VIe siècle à 1453 (pp. 3—82) et *Quelques personnages et quelques traditions* (pp. 83—110): documents byzantins et écrivains chrétiens; l'hymnographie byzantine et la musique byzantine; les trois Hiérarques et Jean Mauropos; le patriarcat œcuménique avant et après la prise de la Ville; Michel Psellos, consul des philosophes; l'hésychasme; Georges Amiroutzès, le philosophe; Isidore et Bessarion, les deux cardinaux Grecs.

La deuxième partie *Etudes générales et documents* (pp. 111—238) comprend sept études: *La littérature byzantine* (recherche historique, catalogues, éditions, textes) et sa valeur esthétique; les historiens byzantins et leur attitude à l'égard de la tradition historique ancienne et leur importance; différence esthétique entre l'hymnographie religieuse et l'hymnographie ecclésiastique (différence, comparaison, appendice hymnographique); Invocations des Byzantins aux Muses et aux Saints; Ephrem le Syrien dans l'hymnographie grecque; sur Syméon le Métaphraste (bibliographie, titulature, biographie, poésies, lettres, langue); Manuel II Paléologue et les savants de son époque.

La troisième partie, est consacrée à l'Age d'or de la littérature byzantine (527—638, pp. 239—298) et comprend deux chapitres: *1. Historiens, chronographes, épigrammatistes* (Procope de Césarée, Agathias le scholastique, l'épigramme, Paul le silentiaire, Pierre patrice, magistros Nonnose, Théophane de Byzance, Ménandre le protecteur, Jean d'Epiphanie, Evagre d'Epiphanie, Jean Malalas. — *2. Romanos et la poésie religieuse,* Hierocles et son Guide, Jean Klimax, Jean Moschos, Eukrates.

La quatrième partie, *Du grand silence à Photios et aux auteurs couronnés* (pp. 299—336), après un coup d'œil général, étudie saint Photios, Léon VI le Sage, Constantin VII Porphyrogénète et trois savants du dixième siècle: Nicolas le mystique, Léon Choirosphaktès et Aréthas de Césarée.

La cinquième partie de beaucoup la plus développée, réunit les études sur *la domination franque et l'époque des Paléologues* (1150—1461, pp. 337—488) et comprend, après une *Introduction* (coup d'œil général historique, liste des empereurs) quatre chapitres: *1. Les savants de la Grèce, XIIe—XIIIe siècles* (Grégoire de Corinthe, Eustathe de Thessalonique, Michel Choniate, Euthymios Malakes); 2. *Les savants du despotat*

d'Epire (Jean Apokaukos, Georges Bardanes Attikos, Démétrius Chomatioanos et, en appendice, documents relatifs à Apokaukos et à Bardanes); 3. *Les savants de l'Empire de Nicée* (Nicétas Choniate, Nicéphore Blemmydes, Georges Acropolite, Théodore II Lascaris, Georges Pachymères). 4. *Les théologiens* (Germain II, patriarche de Constantinople, le schisme arséniate et Jean Beccos; Georges de Chypre, Grégoire II patriarche de Constantinople, Athanase Ier, patriarche de Constantinople).

La sixième partie, *La domination franque et l'époque des Paléologues* (pp. 489—612) est entièrement consacrée à Joseph Bryenne (bibliographie, sources de sa Vie; Vie; la Crète, le séjour à Constantinople, mission à Chypre, passage à Naxos, Joseph Bryenne et Michel Kalophrénas, les dernières années, testament, mort); l'œuvre et les idées de Bryenne (composition et édition de son œuvre, caractères de son œuvre, époque, lieu, les idées de Bryennes).

La septième partie, *Epoque franque et époque des Paléologues* (pp. 613—751) comprend les études sur les historiens de la prise de Constantinople, présentés en deux chapitres: 1. Doucas, Michel Critobule d'Imbros, Georges Sphrantzès, Laonikos Chalkokondyle, et en Appendice, des textes relatifs à ces quatre historiens; 2. Georges Scholarios. Deux *Index*, l'un des noms propres (pp. 755—769), l'autre des mots les plus importants (pp. 770—773) facilitent la consultation de ce précieux et riche recueil.

R. Guilland/Paris

Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565 bis 1453. (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit.* Reihe A: *Regesten.* Abt. I: *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches,* Teil 4: *Regesten von 1281 bis 1341).* München, C. H. Beck, pp. XXX + 116.

Le quatrième fascicule des actes des empereurs de l'empire romain d'Orient, attendu depuis si longtemps par les médiévistes et surtout par les byzantinistes, vient de paraître, après une longue interruption, le fascicule III ayant été publié en 1931. Il comprend les actes des empereurs Andronic II Paléologue (1282—1328), du co-empereur son fils, Michel IX Paléologue (1281—1320) et de son petit-fils, Andronic III Paléologue (1328—1341), soit les Nos 2076 à 2862, 786 actes, au total. Bien des raisons, toutes très légitimes, expliquent le retard apporté à la publication de ce fascicule IV. Avant tout, le nombre de pièces originales est particulièrement élevé et il importait d'en donner une description aussi précise que possible. Pour atteindre ce but, de nombreux déplacements dans les bibliothèques étrangères ont été indispensables, en particulier dans 18 des grands monastères de l'Athos, à Megaspelaion, au Musée Byzantin et à la Bibliothèque d'Athènes, aux Archives de Venise, Gênes, Pise, Naples, sans parler des richissimes Archives du Vatican. Ces missions scientifiques ont permis de rapporter une riche moisson de photographies, mais n'ont pas, toutefois, permis d'atteindre tous les documents originaux. La seconde guerre mondiale a été, par ailleurs, cause d'un très long retard, pour diverses raisons. Les changements rapides et nombreux intervenus chez les collaborateurs de ce fascicule IV qui devaient établir un exemplaire rédigé à la machine à écrire, reposant sur les fiches manuscrites, augmentées entre temps de nouvelles indications bibliographiques, ont causé des troubles dans la rédaction de cet exemplaire dactylographié: des actes, dont la date était imprécise et parfois impossible à préciser, œuvres

des divers collaborateurs, et primitivement insérés à divers endroits, ont été finalement suprimés. Mais, pour ne pas bouleverser la numérotation de l'ensemble du fascicule, leur № primitif a été conservé, mais annulé avec la mention *vacat*, au total une vingtaine. Sans doute, pareil procédé est-il regrettable, comme le dit avec regret F. Dölger lui-même, mais c'était une solution qui s'imposait et qui n'entame en rien la valeur unique de ce remarquable instrument de travail, de cette œuvre monumentale, qui à elle seule perpétuera le nom de son auteur.

Les Régestes sont précédés d'une abondante et précise bibliographie (pp. XII—XXX) qui n'indique, du reste, que les sources et ouvrages consultés *le plus fréquemment*, ce qui laisse deviner l'énorme documentation sur laquelle reposent les Régestes. La bibliographie est divisée en deux parties: *I. Sources et collections de sources le plus fréquemment utilisées, II. articles, monographies et études le plus souvent consultés.*

Le plan pour chaque Régeste est le même que celui des trois premiers fascicules. Le Régeste donne d'abord la nature de l'acte (chrysobulle, prostagma, horismos...), puis le destinataire et, chaque fois qu'il est possible, le résumé de l'acte. Il est indiqué, de plus, si l'on a l'original ou seulement une copie; une astérisque indique que l'acte est douteux, deux astérisques qu'il est une falsification. La lettre A indique que l'on possède le texte grec par l'intermédiaire d'un auteur, la lettre B qu'il nous est parvenu dans une rédaction autre que grecque, la lettre C signale que l'on n'a du texte qu'un ou plusieurs extraits soit en grec soit dans un texte ancien non grec; la lettre D donne les sources dans lesquelles il en est fait mention et la lettre E donne la bibliographie de l'acte. La mention *Photographie* signale que l'acte a été photographié, avec l'endroit où la photographie de celui-ci est déposée. Le Régeste se termine par des remarques, le cas échéant, sur la chronologie et sur l'authenticité de l'acte signalé et par l'incipit de ce dernier.

Il est inutile d'insister sur les exceptionnels mérites d'une pareille entreprise, qui non seulement sauve ces documents de la destruction finale, miraculeusement échappés, entre vraisemblablement des centaines de milliers d'autres, mais les met encore à la disposition du spécialiste, en les entourant de tous les renseignements dont il peut avoir besoin. Aussi, les brèves remarques, qui suivent, ne diminuent-elles en rien la valeur de ces Régestes, mais sont simplement des suggestions pour le fascicule V.

Il serait souhaitable, lors de l'indication du destinataire, de donner chaque fois *tous* ses titres, qui le sont, du reste, parfois, ou que l'on trouve mentionnés dans l'incipit. Par ex. № 2307. Pour le juge de l'armée, κριτὴς τοῦ φοσσάτου, Alexios Diplobatatzès, seule la fonction est indiquée; l'incipit donne ses titres: pansébaste sébaste, oikeios de l'empereur (cf. № 2345, l'hétaireiarque Jean Panaretos). Parfois aussi seule la fonction est indiquée, mais dans la traduction allemande: № 2681, Demetrios Angelos, Statthalter de Stroumitza et Michel Lascaris, Statthalter de Melnik (cf. № 2699, Nikephoros Basilikos, Kommandant de Melenikon), Parfois aussi, le destinataire est désigné comme un fonctionnaire impérial (ch. № 407: für den kaiserlichen Beamten Georgios Trulenos; № 2576: an den kaiserlichen Beamten Nikephoros Balsamon; № 2794, an den kaiserlichen Beamten Preakotzelos); parfois enfin, l'indication est très générale (cf. № 2582, an andere hohe Beamte und Offiziere).

Une erreur facile à corriger. Les Régestes № 2473, de 1352 environ et 2474, de février 1322, mentionnent l'apographeus Pergaménos comme décédé, verstorbenen; le régeste № 2725, d'octobre 1328, est adressé « an die Apographeis Konstantinos Pergamenos und Georgios Pharisaios, qui reçoivent l'ordre d'établir un praktikon pour la Laure de l'Athos ».

Ajouter le Régeste № 2834 bis, de décembre 1338, qui est un prostagma d'Andronic III Paléologue pour la Laure de l'Athos, qui entraine une modification du régeste 2646 (F. Dölger, Byz. Zeitschr. 54 [1961] 430).

Une fois encore, on ne saurait trop remercier F. Dölger d'avoir entrepris un Recueil aussi complet et précis; il faut souhaiter voir paraître aussi rapidement que possible le fascicule V, qui, vraisemblablement consacré au long règne de Jean V Paléologue (1341—1376) ne peut manquer d'être encore plus riche que le fascicule IV.

R. Guilland/Paris

P. Lemerle, *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et Récits » de Kékauménos.* Bruxelles, 1960 (Acad. Royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques. Mémoires, T. LIV, fasc. 1), pp. 119.

Le traité de P. Lemerle est une étude préparatoire à l'édition d'un document fort important mais peu connu et qui a trait à l'histoire de Byzance au XIe siècle. Le document porte le titre de *Strategikon,* titre qu'on ne saurait attribuer à son auteur du fait qu'il ne se réfère qu'à une seule partie de l'ouvrage. La plupart des savants l'attribuent, actuellement, au général Katakalon Kékauménos (protospatharios en 1038) et la naissance de l'ouvrage est datée de 1071—1078. L'ouvrage constitue une source historique importante pour l'étude des événements s'échelonnant de Basile II Bulgaroctone à Romane Diogène et dont l'auteur ou les membres de sa famille avaient été témoins. L'ouvrage contient également de précieuses données ethnographiques relatives aux Bulgares et aux Roumains. Par son genre, l'ouvrage appartient à une catégorie d'œuvres littéraires très favorite à Byzance — conseils adressés par le père à son fils (évent. par l'empereur à l'héritier du trône; cf. p. ex. Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio, Spanias* dans la littérature populaire et d'autres ouvrages qui en dérivent).

Comme, vers l'année 1920, Mme G. Buckler annonçait une nouvelle édition de l'ouvrage connu d'après un seul manuscrit (Mosquensis Synod. 436, s. XIVe—XVe) et publié une seule fois, par Vasiljevskij en 1881, les savants se bornaient à l'examiner par rapport à quelques problèmes particuliers (personne de l'auteur, datation, les Valaques et les Bulgares chez Kékauménos, etc.). Lemerle est d'avis qu'on ne saurait aborder une étude sérieuse de l'ouvrage sans une édition nouvelle. Ses notes recueillies en marge d'une lecture de l'ouvrage, dans le cadre de son séminaire en 1958—1959, doivent servir d'introduction à cette nouvelle édition.

Les résultats des chapitres peuvent être résumés comme suit: Le *Stratégikon* et le traité connu sous le nom de *Anonymi Nuthesia* et compris dans le même manuscrit moscovite, doivent être attribués à un seul auteur (ceci résulte d'une analyse de la chronologie du style et de la philosophie de l'auteur). En ce qui concerne l'arrangement du texte, le futur éditeur devra attacher une attention particulière à rendre la structure logique du texte et à le diviser en de nouveaux paragraphes. Pareillement, les rubriques du manuscrit ne proviennent pas de l'auteur et ne correspondent point au contenu des paragraphes auxquels elles se rattachent. Le futur éditeur devra les remplacer par des titres et sous-titres plus logiques.

On ne saurait parler d'une composition uniforme du traité, d'une étendue variée,

traitement des sujets les plus différents et s'adressant à des groupes de lecteurs variés. Le Stratégikon à proprement parler est compris entre les paragraphes 24—87. Comme le traité nous est conservé dans un seul manuscrit, on ne saurait — tant qu'un autre manuscrit ne sera pas découvert — résoudre la question qui est de savoir s'il s'agit là d'un ouvrage homogène ou de plusieurs traités, du même auteur, sur des thèmes variés. Le caractère éclectique et compilatoire du traité se prête d'ailleurs qu'ouvrage au rajoutement successif de chapitres.

P. Lemerle est d'avis qu'on devrait éditer tout le traité en tant qu'un ouvrage homogène et tenir compte du besoin d'une orientation facile seulement par un arrangement du texte. Le titre de l'ouvrage n'étant pas conservé (cf. ci-dessus), l'auteur recommande de garder le titre de Vasiljevskij (*Советы и рассказы* = Conseils et récits). S'il est évident que la seconde partie de l'ouvrage est adressée aux toparques et la troisième aux empereurs, il n'est pas clair si la première partie est dédiée aux fils de l'auteur, étant donné l'allocution fort générale qui s'y répète à plusieurs endroits. L'auteur propose donc, pour cette partie, le titre de *Conseils et récits pour un honnête homme.*

Pour dater le traité, l'auteur se base surtout sur les données chronologiques suivantes: *t. p. q.* Jean Xiphilin y est mentionné comme étant déjà mort — donc 2 Août 1075; *t. a. q.* Michel VII Parapinakes, sont adressés tous les honneurs qui revenaient, à un empereur en fonction. Le traité a donc dû naitre avant le 7 Janvier 1078.

Très détaillée est l'analyse que Lemerle nous donne de la personne de l'auteur. Il examine tous les renseignements relatifs au bisaïeul, au grand-père, au père et à la personnalité de l'auteur. L'esprit critique de Lemerle ne lui a pas permis d'identifier l'auteur en général Katakalon Kékauménos, dont l'auteur est cependant presque contemporain. Les arguments que multiplient les défenseurs de la théorie de l'identité entre les deux personnages et que Lemerle examine consciencieusement, en effet. Précieuse est la découverte d'un collaborateur de Lemerle, G. Garitte selon laquelle le nom de Κηχάτζι figurant dans l'inscription grecque d'Egrek (éd. M. Brosset, *Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le Père Merses Sargisian.* Известия Акад. Наук, СПб, 1864 (série VII, t. VIII) № 10 n'est qu'une forme mutilée de l'arménien *kizac* — κεκαυμένος. L'inscription concerne donc le bisaïeul de Kékauménos. Avec un même soin méticuleux, l'auteur examine aussi le problème de l'identité d'un parent de l'auteur, Nikoulitzas, il essaie de reconstruire le degré de parenté et la généalogie des deux familles, tout ceci d'une forme très critique et en pleine conscience de la complexité du problème.

Fort précieux est le chapitre présentant, à la base de la bibliographie et des résultats des recherches, l'interprétation de 26 passages de Kékauménos rangés par ordre chronologique (§ 82, 73, 168—170, 244, 76—77, 81, 49, 245, 221, 220, 246, 250, 58, 75, 63, 80, 74, 71, 84, 50, 47, 64, 85, 78, 172—185) avec des explications chronologiques, topographiques et prosopologiques. Il s'agit en somme d'événements dont Kékauménos avait été témoin ou que ces ancêtres lui avaient racontés, ce qui donne à ses renseignements une extraordinaire valeur historique. Un pareil commentaire exégétique sera nécessaire pour tout le traité.

Tout en nous offrant un tableau plutôt fragmentaire de l'Empire byzantin de l'époque, le Stratégikon nous permet de nous faire une idée du système et de la hiérarchie des offices (il n'apporte cependant pas de renseignements sur la vie ecclésiastique et scolaire), des tâches et des obligations des fonctionnaires, surtout en province, de la fonction du toparque et de l'acrite. Le traité nous fournit également quelques renseignements sur l'organisation de l'armée de terre et, en partie, de la marine. Selon Lemerle,

Kékauménos témoigne de la survivance, à l'époque en question, d'une certaine modification de l'ancienne strateia. L'ouvrage répète ensuite la stratification sociale des habitants sans que, bien sûr, on puisse parler de classes sociales nettement déterminées. A ses concitoyens, Kékauménos recommande de gagner leur vie en remplissant différentes fonctions dans les offices d'Etat ou en cultivant la terre et en administrant des fermes. Il est contre le commerce et contre ceux qui gagnent leur vie à percevoir les impôts.

Au dernier chapitre, Lemerle essaie de reconstruire, à la suite d'une analyse intégrale de l'ouvrage, la philosophie et les opinions personnelles de l'auteur. Il brosse le tableau d'un homme intègre et bon, dont l'intelligence ne dépasse pas la moyenne, qui mène une vie prudente et ne risque aucun danger inutile dans la vie publique, se montrent toujours loyal à l'égard de l'empereur. L'ouvrage possède une importance toute particulière, car il représente un des rares témoignages de la littérature byzantine reflétant les pensées et l'attitude de l'homme moyen de l'époque.

Les additions comportent près de 50 annotations de critique textuelle et deux contributions des membres du séminaire: Marg. Mathieu sur la prise d'Otrante par le duc de Normandie et J. Gouillard sur l'originalité des paragraphes 228—234 dans l'ouvrage de Kékauménos.

Pour conclure, on peut dire que l'ouvrage de Lemerle est une contribution de grande importance à l'étude de tous les problèmes relatifs à l'œuvre de Kékauménos. Il résume, d'une façon réaliste, les connaissances actuelles ayant trait à Kékauménos et montre qu'une interprétation systématique et profonde du texte peut aboutir à des résultats remarquables. L'ouvrage témoigne, en même temps, de l'excellent travail du séminaire auquel il doit sa naissance.

R. Dostálová-Jeništová/Prague

R. J. Loenertz, *Démétrius Cydonès. Correspondance.* (Studi e Testi, 208.) Città del Vaticano, 1960, pp. XXIV + 495.

Cet important volume contient les 319 lettres (N°s 132 à 450) du manuscrit autographe cod. Vatic. gr. 101 et de l'apographe cod. Urbin. gr. 133, exécuté sous le contrôle de D. Cydonès par son disciple et ami, le grammairien Manuel Calécas. La Préface indique comment l'auteur a connu la présentation de ce volume. L'auteur étudie successivement: *Le texte.* Malgré leur importance historique, ces lettres sont surtout conçues comme des œuvres littéraires. L'orthographe de Cydonès et de Calécas a été en général conservée; les fautes d'orthographe proprement dites, lapsus calami, ont été conservées pour montrer leur rareté; quant à la ponctuation, l'accentuation, la division ou la séparation de certains mots, l'auteur n'a « pas cru devoir conserver les particularités de l'auteur et de son temps », ce que l'on peut regretter, surtout dans une édition aussi bien présentée et qui ne sera pas remplacée avant longtemps (pp. V—VI).

Les adresses. Pour 209 lettres, elles sont latines. Certaines lettres sans adresse donnent le nom du destinataire dans le texte (pp. VI—VII).

Les dates. Plus de 300 lettres ont pu être datées, car Cydonès « n'avait aucun souci de la chronologie ». La date précise d'une lettre ne peut être établie qu'assez rarement (pp. VII—VIII).

Notations marginales. Indication pour chaque lettre du № d'ordre, de l'adresse grecque, de la date (pp. VIII—IX).

L'apparat. Il n'est pas à proprement parler un apparat critique. La liste des manuscrits consultés en plus du manuscrit de base (A = Vatic. gr. 101); corrections apportées par Cydonès; fautes de copie montrant la différence entre une variante d'auteur et une faute de copiste (pp. IX—X).

Lettres condamnées, recopiées, incomplètes. Manuel Calécas a omis de recopier 9 lettres du manuscrit A, mais Cydonès en a recopié six sous une forme plus ou moins différente. Une lettre (№ 258) a été remplacée par une autre équivalente (№ 276); deux ont été supprimées complètement par Cydonès (Nos 190 et 420, pp. X—XI).

Les Notes. La Correspondance de Cydonès, à la fois œuvre littéraire et document historique, est vraisemblablement « un cas unique dans le domaine des études byzantines ». D'où la nécessité de Notes; elles sont de diverses natures. Cydonès, comme tous les écrivains byzantins, évitant soigneusement les noms propres, notes identifiant, le plus possible, personnages et localités citées, notes rappelant les dates d'évènements connus.

Sources littéraires: efforts pour retrouver les sources littéraires de Cydonès, car c'est contribuer ainsi « à l'histoire de la culture classique chez les Byzantins » et voir « ce qu'il a de commun avec ses contemporains· Cydonès ne cherchait pas à « étaler son érudition classique » et il citait en général de mémoire, sans indiquer l'auteur.

Les sources historiques. L'éditeur cite directement les sources et non les travaux modernes, car, dit-il avec raison, « une édition de texte doit servir longtemps et les bibliographies vieillisent vite ». Une étude moderne n'est citée que si elle apporte un document ou si elle apporte de l'inédit. Pour le XIVe siècle, l'auteur a souvent recouru à l'inédit (pp. XI—XIII).

Les Appendices. 36 documents presque tous inédits sont publiés (pp. XIII).

Division en livres et ordre de l'édition. L'éditeur est parti des cahiers constitués par Cydonès lui-même en traitant chaque cahier ou groupe de deux cahiers comme un manuscrit distinct. Aussi, les 25 Livres de ce volume ont-ils été rangés dans un ordre approximativement chronologique (pp. XIII—XV).

Les tables. Les tables générales de la Correspondance terminent le présent volume. Elles sont faites de sept Index et de la *Bibliographie,* à la suite de la Préface et formant elle-même un index.

Index I (pp. 457—461). Liste alphabétique des Incipit de toutes les lettres de Cydonès avec le numéro d'ordre de chaque lettre. — *Index II* (pp. 462—466). Noms propres des correspondants de Cydonès et de personnages contemporains cités dans les lettres ou dans les Notes. — *Index III* (pp. 467—469): Noms des personnages plus anciens que Cydonès. Ils appartiennent presque tous à l'antiquité biblique, classique, chrétienne et quelques-uns seulement à l'ère patristique et au Moyen-Age. Cet Index sera surtout utile aux historiens de la littérature. — *Index IV* (pp. 470—471), complète le précédent, en y ajoutant les auteurs et les ouvrages antérieurs à Cydonès, cités en notes. — *Index V* (pp. 472—477), noms géographiques. — Index VI (pp. 478—483), noms grecs cités dans les Lettres. — *Index VII* (pp. 484—496). Il est formé de 18 tableaux qui permettent chacun « d'embrasser d'un seul regard les lettres de Cydonès écrites sûrement ou probablement en un lieu donné, durant une période de quelques années, inscrites avec le lieu en tête des tableaux » (pp. XV—XVII).

Cette importante Préface se termine par un dernier paragraphe, *Deux lettres inauthentiques:* ce sont les lettres 121 et 122 du Tome I, publié en 1947, la lettre 121 étant de Synésius de Cyrène et la lettre 122 d'un inconnu (pp. XVII—XVIII).

La *Bibliographie* (pp. XIX—XXIV), formant Index, sources et études sont mélangées sous la même lettre. Suit l'édition des Lettres (pp. 1—417).

Les *Appendices* (pp. 419—455) donnent sept séries de documents: A. Trois lettres du pape Grégoire XI, une du pape Clément VII, une du pape Urbain VI. — B. Un Libellus supplex Simonis (Atumani) Constantinopolitani, episcopi Cassanensis ex Hieracensi, prorrectus Urbano papa VI. (1363). — C. Deux extraits des Libri Rationum Camerae Apostolicae, de 1387 et 1390. — D. 23 pièces tirées des Actes du Sénat et du Grand Conseil de Venise, s'échelonnant de 1350 à 1407. — E. Trois lettres de doges de Venise, une du doge Antoine Venerio (1391), et deux de Michel Steno (1402 et 1403). — F. Une lettre de Frater Robertus de Iulliaco, magister Domus hospitalis Sancti Ioannis Hierosolymitani (Avignon, 1374) et G un extrait de l'oraison funèbre de Gabriel, archevêque de Thessalonique, prononcée par Macaire Macrès, hieromoine, tiré du cod. Vatican gr. 1107.

La présente édition de la Correspondance de Démétrius Cydonès est un modèle, que l'on ne saurait trop louer ni trop recommander aux futurs éditeurs de Correspondances d'auteurs byzantins. Qu'il nous soit, cependant, permis d'exprimer un regret. L'éditeur est le premier à signaler l'importance très grande de cette Corespondance au point de vue historique. Il aurait rendu les plus grands services aux historiens en particulier, qui, en l'absence persistante d'une grammaire du grec byzantin et surtout d'un dictionnaire du grec byzantin, même s'ils sont hellénistes, rencontreront de réelles difficultés pour traduire le texte de Cydonès. Un résumé, plus ou moins développé, suivant l'importance de la lettre, aurait rendu les plus grands services et facilité la consultation de cette Correspondance, qui risque d'être négligée, parce qu'il faut le reconnaître, souvent aujourd'hui, *graecum est, non potest legi*. Encore, ce Résumé devrait-il être fait dans l'une des grandes langues littéraires vivantes et non en latin.

R. Guilland/Paris

Synesios von Kyrene, *Dion Chrysostomos oder Vom Leben nach seinem Vorbild*. Griechisch und deutsch von Kurt Treu. Akad.-Verlag, Berlin 1959 (= Schriften und Quellen der alten Welt Bd. 5), 66 Seiten.

Der Autor dieser Übersetzung hat sich mit dem Dion des Synesios als Herausgeber eines Kommentars zu diesem Werk (Synesios von Kyrene. Ein Kommentar zu seinem Dion. Berlin 1958. Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur. Bd. 71) sehr ausführlich befaßt, was ihm eine volle Annäherung auch an die schwierigen Textstellen ermöglicht hat. Die Einführung zur Übersetzung stützt sich auf die neueste Literatur über Synesios (insb. Ch. Lacombrade, Synésios de Cyrène, Hellène et Chrétien, Paris, 1951), hat informativen Charakter und ist für breitere Interessentenkreise bestimmt. Der Übersetzung wird der griechische Text nach der Ausgabe Terzaghi's aus dem Jahr 1944 (Synesii Cyrenensis opuscula. Roma 1944) beigeschlossen, von dem der Übersetzer nur an einigen wenigen Stellen abweicht. Die Abweichungen sind einerseits oft durch Druckfehler in der Edition Terzaghi's, andererseits dadurch bedingt, daß sich der Übersetzer an neuere Konjekturen anlehnt (insb. an die Latte's). Der kritische Apparat ist deshalb sehr sparsam, dafür bereichert der Übersetzer die Arbeit durch Hinweise auf Parallelen, so daß heute deutlicher z. B. die Beziehung des Synesios zu Themistios hervortritt. Der Autor hatte die französische Übersetzung Druon's (H. Druon,

Oeuvres de Synésius. Paris, 1878) und die englische Übersetzung FitzGerald's (A. FitzGerald, *The Essays and Hymns of Synesius of Cyrene*. Oxford-London, 1930) zur Verfügung. In die deutsche Sprache wird dieses Werk erstmalig übersetzt. Die neue Übersetzung ist an bestimmten Stellen genauer als die beiden eben angeführten Übersetzungen. Im Sinne der Intentionen des Autors ist der Übersetzer mit gutem Verständnis um eine verständlichere Wiedergabe einiger schwieriger Stellen bemüht. Einen Bestandteil der Übersetzung bildet der Text des von Synesios an Hypatia gerichteten Briefes Nr. 154 (Hercher's verbesserter Text), in welchem das Werk Dion erwähnt wird, sowie auch eine Übersetzung dieses Briefes. Die Übersetzung des Dion und des erwähnten Briefes sind mit Anmerkungen versehen, die das Verständnis der schwierigen Stellen erleichtern und in elementarer Form die Auslegung des Kommentars zusammenfassen.

Über die Nützlichkeit der rezensierten Arbeit bestehen keine Zweifel. Dion ist ein wichtiges autobiographisches Dokument für die Lebensbeschreibung des Synesios und somit auch ein wichtiges Zeugnis für die Kulturgeschichte der späten Antike — Neuplatonismus, zweite Sophistik, Entstehen und verlaufende Ausbreitung des Mönchtums —, da Synesios zu allen diesen Erscheinungen Stellung nimmt. Durch seinen Kommentar hat der Autor dieses Werk Fachleuten, die sich mit der späten Antike und dem frühen Christentum befassen, und durch seine Übersetzung auch Interessenten aus anderen Fachgebieten zugänglich gemacht.

R. Dostálová-Jeništová/Praha

U. Riedinger, *Neue Hypotyposen-Fragmente bei Pseudo-Caesarius und Isidor von Pelusium*. Zeitschr. f. neutestamentl. Wiss. u. die Kunde d. älteren Kirsche LI (1960) 154—156.

Cette étude soigneuse doit être mentionnée ici, étant en rapport avec l'histoire slave ancienne et la littérature vieux-slave. Les Dialogues du Pseudo-Césaire sont considérés comme une des sources les plus anciennes sur l'histoire primitive des Slaves, tandis que le nom d'Isidore de Péluse était bien connu, à ce qu'il semble, des écrivains slaves du moyen âge: plusieurs de ses œuvres, furent traduites in extenso ou en partie, en vieux-slave. U. Riedinger, reprenant l'étude des Dialogues en relation avec la littérature patristique et aux mouvements religieux byzantins au VIe siècle, a réussi d'établir certains faits d'une importance singulière. Il accepte, tout d'abord, la datation de cette œuvre vers 536—553 (cf. mes notes dans Byz. Zeitschr. LII [1959] 90—91), en outre que l'auteur anonyme était « ein Severianer » qui faisait part du monastère des Akoimètes à Constantinople. En étudiant le texte des Dialoques, R. a pu découvrir dans 23 passages, des citations de 32 lettres d'Isidore de Péluse. En même temps, par l'analyse des textes communs chez Pseudo-Césaire et Isidore de Péluse, il a pu reconstruire de nouveaux fragments de l'œuvre de Clément d'Alexandrie, intitulé Hypothyposeis, arrivée à nous par certaines citations des auteurs postérieurs et par une version latine de la moitié du VIe siècle. A propos de la tradition manuscrite (Überlieferungsgeschichte) des lettres d'Isidore de Péluse (R., p. 166, n. 17) on ne doit pas oublier les nombreux témoignages slaves. On connaît la version paléoslave de diverses des ses lettres, par exemple dans le recueil préparé pour le roi bulgare Syméon vers la fin du IXe ou le commencement du Xe siècle et conservé dans la copie de 1073, connue comme Izbornik du prince Svjatoslav (pour les détails voir chez V. V. Danilov, *Письма Исидора Пелу-*

сиота в Изборнике Святослава 1073 года. Труды Отд. древнерус. лит. XI [1955] 335—341) ces lettres étant identifiées seulement en partie; un autre fragment dans un manuscrit de 1344, resté non identifié (v. E. E. Granstrem, *Описание русских и славянских пергаменных рукописей.* Ленинград 1953, p. 99: F n I 89. Исидора Пелусиотского Слова-отрывок), quelques lettres conservées dans un manuscrit de Berlin, de rédaction serbe du XVe siècle (v. la description par B. Conev, *Славянски ръкописи в Берлинската държавна библиотека.* Сборник на Бълг. Акад. на наукнте XXXI [1937] 59, 62, qui correspondent aux lettres 38 [122]: Migne, *PG.* LXXVIII, col. 264; 148 [72]: col. 1233) etc. Par la version paléoslave des Dialogues de Pseudo-Césaire on connaissait, comme l'a relevé U. R., d'autres lettres d'Isidore de Péluse. Inutile de redire encore ici l'importance des témoignages de la littérature slave ancienne, pour l'étude de plusieurs problèmes de la littérature patristique et byzantine.

I. Dujčev/Sofia

M. Valsas, *Le théâtre grec moderne de 1435 à 1900.* Berlin, Akad. Verlag, (Berliner Byzantinische Arbeiten 18), 1960, pp. 384.

Dans son ouvrage, l'auteur étudie l'histoire et l'évolution du théâtre grec pendant une période qui va de la chute de Constantinople à la fin du 19e siècle. L'expression de « moderne » figurant dans le titre doit donc être conçue par antithèse au théâtre antique et ne veut nullement dire que l'auteur s'occupe des tendances modernes dans le théâtre grec contemporain.

On sait que, dans l'évolution du théâtre antique grec, la nouvelle comédie attique signifie la dernière étape. L'attitude hostile du christianisme à l'égard du théâtre mit fin pour plusieurs siècles, à l'évolution de ce genre littéraire. Seul le mimos et la pantomime continuaient à exister, en dehors de la littérature et dans l'anonymat. La chute de Constantinople signifie la fin de toutes les activités culturelles en Grèce à proprement parler. De là s'explique cette contradiction paradoxale que la littérature grecque, dont les débuts sont marqués par des chefs-d'œuvres de l'art dramatique mondial, manque, à l'époque moderne, d'une tradition vivante que les auteurs dramatiques pourraient spontanément continuer et développer. Les œuvres de l'art dramatique qui commencent à apparaître sont plutôt isolées et influencées par des modèles étrangers. Le nombre restreint de documents a permis à l'auteur une analyse minutieuse de toutes les manifestations de la vie littéraire et culturelle renaissante ainsi qu'une étude de tous les auteurs. La richesse des informations que l'auteur nous fournit sera sans nul doute extrêmement appréciée par le lecteur. Le premier chapitre examine le théâtre dit crétois qui avait, en 1878, déjà attiré l'attention de K. N. Sathas (Κρητικὸν θέατρον, 2 vol., Venise). Sathas avait publié alors plusieurs œuvres dramatiques — intéressantes au point de vue littéraire et assez originales — produit de la société crétoise qui, sous la domination vénitienne aux 15e—17e siècles (jusqu'à la capitulation de Venise devant les Turcs en 1669) jouissait d'une plus grande prospérité économique et d'un épanouissement culturel supérieur à ceux de la Grèce continentale sous l'occupation turque. Cette littérature est souvent étudiée en rapport avec la littérature byzantine ou figure en préambule des manuels de littérature néo-grecque. Cette circonstance a pour suite que le problème de la littérature crétoise y est considéré comme une partie secondaire du sujet et à laquelle il n'est, par conséquent, guère indispensable de consacrer toute l'attention qu'elle mériterait.

Au point de vue de l'évolution historique, il est certainement intéressant de voir

qu'après la chute de Constantinople, la littérature dramatique grecque reprend, par la pièce intitulée *Neaira* de Démétrios Moschos, la tradition de la nouvelle comédie attique, bien que ce soit plus par hasard qu'à la suite d'une intention préméditée. La pièce ne pouvait, bien sûr, avoir un certain retentissement que dans un milieu d'intellectuels connaissant la littérature antique et qui comparaient la pièce aux comédies antiques de Plaute et de Térence, exécutées, à cette époque, aux cours princières de Mantoue et de Ferrare. Le théâtre crétois à proprement parler cherche ses modèles surtout dans la littérature dramatique italienne de l'époque. Ainsi que nous l'avons mentionné ci-dessus, le chapitre relatif au théâtre crétois est fort détaillé, constituant plus d'un tiers du livre entier (pp. 22—163) et il examine les pièces plutôt du point de vue de l'histoire littéraire qu'au point de vue de l'esthétique. L'auteur étudie les manuscrits, les anciennes et les nouvelles éditions des pièces, leurs traductions, leur rapports avec des modèles italiens, réels ou supposés, soulignant dans un esprit de patriotisme — souvent très poussé — les éléments originaux de la tradition grecque. Au point de vue esthétique, l'auteur apprécie le plus l'œuvre anonyme intitulée Ἡ θυσία τοῦ Ἀβραάμ. Dans cette pièce, il voit l'expression de l'angoisse et de la révolte chez un Grec défendant sa famille et sa tradition contre les Turcs, et dénie toute influence étrangère sur cette œuvre qu'il placerait volontiers au niveau du drame antique. Tout en comprenant l'importance de la période analysée pour la renaissance de la littérature grecque, nous préférerions quand même voir cette pièce analysée en connexion avec tout le développement littéraire grec et européen. On ne saurait déclarer pour résolue la question de l'influence que des modèles italiens (dont Belchari, Grotto) ont exercée sur la pièce. Nous apprécions néanmoins les nombreux documents et les riches données bibliographiques que l'auteur a rassemblés et qui faciliteront incontestablement toute exégèse relative au même sujet. Parmi les textes dramatiques crétois que l'auteur examine (les faisant accompagner de nombreux passages en traduction), on rencontre Zénon, Gyparis, Stathés, Fortunatos, Erophilé et le Roi Rodolinos. Pour l'historien de la littérature, c'est le dernier drame qui possède une importance plus particulière. Jusqu'en 1924, la pièce était considérée comme perdue. D'après ce que l'on sait actuellement, elle s'est conservée dans une impression fort ancienne que l'auteur a découverte dans les collections d'un bibliophile grec, Mr. Gennadios, ancien ambassadeur grec à Londres. L'édition de la pièce est en voie de préparation par Mr. Manussakas.

A la fin du chapitre, l'auteur résume les desiderata scientifiques afférant au théâtre crétois: il faut découvrir encore dans les bibliothèques plusieurs textes connus seulement par tradition (p. ex. Fallidos), publier la pièce intitulée le *Roi Rodolinos* (cf. ci-dessus) et *Katsurbos* (en voie de préparation par M. Kriaras). Il faut également préparer les éditions critiques de pièces antérieurement publiées et le dernier mot n'a pas encore été dit en ce qui concerne les sources et les modèles des drames crétois (l'auteur n'envisage pas tellement les modèles italiens cités en règle dans les manuels de littérature, mais plutôt l'origine des motifs et des idées littéraires fondamentaux à la littérature crétoise). Pour résoudre cette question, il faut revenir à Byzance et à l'Europe occidentale, du Moyen-Age à la Renaissance. On ignore pratiquement tout sur la façon dont les pièces étaient représentées et quel était leur rayonnement. De même la linguistique trouve des documents fort intéressants dans les impressions vénitiennes, reproduisant le texte grec en lettres latines et tâchant de conserver la prononciation grecque. La critique textuelle doit remettre en ordre le texte de celles des pièces qui n'avaient guère attiré l'attention des imprimeurs vénitiens et qui existaient dans des copies divergeant considérablement de l'original.

Le chapitre suivant d'une étendue beaucoup moins considérable (pp. 164—182), étudie le théâtre ionien, c.-à-d. la littérature dramatique née sur les îles ioniennes sous l'occupation italienne. Les premiers drames ont pour sujet la mythologie antique et sont composés en langue italienne de l'époque (lingua volgare). Les intellectuels du pays avaient, en règle, une éducation bilingue, ce qui leur permettait de suivre les pièces. Les premières pièces originales grecques apparaissent au 18e siècle seulement. De cette époque, une seule pièce s'est conservée. C'est une esquisse satirique en forme de dialogue, intitulée *Chasis,* par D. Guzelis qui nous donne un tableau vivant de la société contemporaine dans les îles ioniennes. A part ceci, on ne connaît que quelques titres et le contenu sommaire de plusieurs pièces qui ne se sont pas conservées (Οἱ Γιαννιῶται, Μωραῖται). Il semble que ces pièces avaient pour la plupart un caractère satirique et qu'un grand nombre d'allusions d'une portée purement locale et incompréhensibles aux Grecs des autres régions, avait considérablement restreint leurs possibilités de rayonnement. Il est intéressant de noter qu'on ne saurait trouver aucun rapport entre le théâtre crétois et celui des îles ioniennes. Tout en étant connu dans les îles, le répertoire du théâtre crétois n'a guère influencé celui de la Crète. Le quatrième chapitre étudie le théâtre qui avait déjà exercé une puissante influence sur la résurrection nationale grecque et qui avait, de sa part, contribué aux évènements de l'an 1821. Il s'agit du théâtre grec en Roumanie (Bucarest et à Odessa, pp. 183—223). Les Grecs vivant en Europe en dehors des territoires occupés par les Turcs, avaient fondé, dans certains pays limitrophes de l'empire ottoman, de riches colonies de commerçants. C'était surtout en Autriche, en Russie tzariste et dans les provinces danubiennes, Valaquie et Moldavie, dirigées, pendant de longues années, par des gouverneurs grecs nommés par la Porte. C'étaient les seuls territoires où les Grecs vivaient alors sous leur propre gouvernement et où un certain degré d'épanouissement culturel (et aussi économique) leur était assuré. L'insurrection du prince Ypsilanti est en rapport direct avec la renaissance culturelle de ces régions. A Bucarest et à Odessa, les drames à sujets patriotiques puisés dans l'histoire grecque de l'antiquité et du Moyen-Age, avaient préparé le terrain à la grande révolte contre les Turcs. D'abord, c'étaient les étudiants qui, dans les petits théâtres de la colonie grecque, avaient commencé à présenter des tragédies antiques ou des pièces d'auteurs européens traitant des sujets antiques et traduites en grec. Sur cette évolution, l'auteur nous fournit de nombreux renseignements qu'il est allé chercher dans les récits de voyage, la presse quotidienne ou dans des publications culturelles de l'époque, renseignements qui, forcément, resteraient inaccessibles à tout savant non-grec et qui enrichissent remarquablement nos connaissances sur cette époque. Parmi les auteurs grecs locaux, l'auteur analyse la vie et l'œuvre des écrivains suivants: Ioannis Zambelios, Jakovakis Rizos Nerulos (analyse détaillée de la pièce intitulée *Korakistika* qui est une parodie d'une dispute linguistique avec échantillons), A. Christopoulos, M. N. Pikkolos. En analysant l'art dramatique et dramaturgique de l'époque, on se rend compte de l'importance du drame antique pour la renaissance du sentiment national grec.

La seconde partie de l'ouvrage (pp. 227—377) analyse, en 5 chapitres, l'évolution de la littérature dramatique en Grèce libérée (Nauplia, de l'an 1834 Athènes) laquelle reprend, presqu'entièrement les traditions du théâtre grec à Bucarest et à Odessa. Par un curieux paradoxe, fatal pour le développement futur, le théâtre grec n'a pas trouvé dans le pays libéré, un sol propice, car sous les auspices de la famille royale d'origine bavaroise, le genre léger du théâtre italien gagne pied en Grèce. Les intellectuels grecs doivent de nouveau lutter pour sauvegarder leur théâtre national, mais,

sans s'en rendre compte, ils le privent, à leur tour, de toute sa vitalité par l'application conséquente du purisme linguistique. Dans cette génération, il faut compter A. Sutsos, P. Sutsos, Th. Alkaios, A. Matessis. Un tournant décisif est marqué par l'arrivée à Athènes de l'acteur Aristias et par la fondation de la *Société Philodramatique*. Un répertoire de pièces patriotiques commence à prévaloir sur le théâtre italien. Parmi les pièces de D. Vyzantios, la plus célèbre est Βαβυλωνία, image fidèle de la nation grecque, déchirée en plusieurs communautés locales que la langue et le caractère des hommes séparent les unes des autres. La fin du règne du roi Othon marque une nouvelle période dans l'art dramatique grec qui commence dès lors à s'inspirer de la culture nationale (Vasiliadis, *Galatia* — influence de la ballade populaire): on y assiste à la naissance du *komeidyllion* — forme spécifiquement grecque (idylle comique), dont le fondateur et le représentant le plus remarquable est D. Koromilas (Ἡ τύχη τῆς Μαρούλας et Ὁ ἀγαπητικὸς τῆς βοσκοπούλας).

Le vrai fondateur du drame néogrec moderne est J. Kambyssis (Μυστικὸ τοῦ γάμου, Ἡ φάρσα τῆς ζωῆς et surtout Τὸ δακτυλίδι τῆς μάνας) qui emploie, dans ses drames, le langage populaire, montrant ainsi la voie à suivre aux auteurs contemporains dont l'œuvre, trop récente encore, et dont la valeur est difficilement appréciable, n'a pas été étudiée par Valsas.

L'extraordinaire importance de l'ouvrage que nous venons d'examiner, consiste à nous fournir de riches données bibliographiques jusqu'alors peu connues ou entièrement ignorées et qui proviennent, pour la plupart, de la presse quotidienne ou des revues culturelles grecques. Seul un auteur grec est également capable d'apprécier, à juste titre, l'importance, pour l'évolution de la littérature grecque, de certains auteurs que l'application de critères purement esthétiques pourrait facilement, sous-estimer. Le livre apporte du nouveau, même pour l'étude comparatoire des littératures européennes, par ses analyses détaillées, par les contenus des pièces et par l'anthologie de plusieurs passages en traduction.

Il est regrettable que le texte français ne soit pas imprimé d'une façon impeccable, le nombre des errata étant assez grand.

R. Dostálová-Jeništová/Prague

Monumenta Musicae Byzantinae, Subsidia, Vol. IV: Byzantine Elements in Early Slavic Chant. By Miloš M. Velimirović. Main Volume, pp. XII + 140; Volume of Appendices, pp. 8, Tables LXXV, Facsimiles 12. Ejnar Munksgaard, Copenhagen, 1960.

The Volume IV of *Monumenta Musicae Byzantinae* of series Subsidia, consisting of a Main Volume and a Volume of Appendices is a part of the Harvard University thesis of Dr. Miloš M. Velimirović. The wish of the Editorial board of the MMB is, as pointed in the preface to this book by the late Carsten Hoeg, to print in an enlarged form other chapters of Dr. Velimirović thesis. This thesis was raised by the investigation of the fragmentary Slavic Hirmologion (Chilandar 308), of the Russian origin, now in the library at the Serbian monastery Chilandar on Mount Athos. According to paleographical and philological studies, the Hirmologion must have been written in the twelfth or thirteenth century. The main intention of the author was to determine what were the musical and notational relationships between Slavonic and Byzantine liturgical Chants.

In order to approve the provenience of the notation in the Slavonic manuscripts, more than ten Greek manuscripts or fragments were used. A comparative study of modal formulas has shown that the Slavonic hirmoi share the melodic similarities with their Greek models, and that the notation of the examined Hirmologion represent an early stage of Byzantine notation called Coislin notation. Even the quoted Greek comparative material has offered a support for a partial transcription of cadential formulas in Slavonic manuscripts of the twelfth and thirteenth centuries.

The results obtained in this research and the possibilities of transcription are shown with the hirmoi of the mode 1. In the Volume of Appendices fourty five hirmoi from fonrty four Kanons are presented with the full comparative material: two other Slavonic Hirmologia (Novgorod fragments and hirmologion from the monastery of Resurrection called „New Jerusalem") and nine Greek manuscripts containing hirmoi. Superimposing the neumatic text of Greek and Slavonic Hirmologia, attempts are made to penetrate into the problem of transcription of Chilandar Hirmologion. By the mean of such a comparative study it has been possible to argue that within Mode 1 there exist four melodic formulas, in both Greek and Slavonic manuscripts. These melodic formulas in Slavonic manuscripts can now be transcribed with certainty. Anyhow, Dr. Velimirović considers that this fact does not allow a complete and entire transcription of any hirmos.

Dr. Velimirović's findings have shown definitly that the neumatic notation used by Slavs is of Byzantine origin, representing an early stage of Coislin notation. In spite of the sporadical occurence of different numbers of syllables in the Slavonic translations of the Greek texts, the neumatic notation in Slavonic manuscripts sucessfuly preserved the basic stresses and melodic inflexions.

The analyses of the content of the Slavonic Hirmologia imposed that the Slavs were acquainted with the contents of the two types of Hirmologia. They were familiar with the Palestinian order of hirmoi in the Hirmologia, but also with the practice of melodic formulas and a certain number of individual hirmoi from Mount Athos.

The comparative approach to the investigation of Greek and Slavonic manuscripts from the XIIth and XIIIth century was firstly used by Preobraženskij.[1]

The same method was later applied by Hoeg.[2] Hoeg showed the parallel use of cadential formulas in Greek and Slavonic hirmoi of the Third Mode Plagal.

At about the same time, Dr. Velimirović disclosed his contribution in the comparative research of Slavonic and Greek Chants. These results of Dr. Velimirović investigation may help to link up the study of the Russian Chant of the Middle Ages as a little known branch of Byzantine musicology.

Jelena Milojković Djurić/Beograd

Dag Norberg, *Introduction à l'étude de la versification latine médiévale.* Acta Univ. Stockholmiensis. Studia Latina Stockholmiensia V. Stockholm, 1958, pp. 218.

Le but premier de l'ouvrage est d'initier le lecteur au sujet mentionné, le but secondaire consiste à reviser les théories erronées sur le vers latin du Moyen-Age (p. 5) et

[1] А. В. Преображенский, Времениик отдела ист. и теорий музыки. Гос. Инст. Ист. Искусства, Ленинград, 1926.

[2] C. Hoeg, *Ein Buch altrussischer Kirchengesänge,* Zeitschr. f. slav. Philol. XXV, 1956.

à montrer « comment, pas à pas, on se libéra des entraves dans lesquelles la tradition antique enchaînait la poésie lyrique et la liait à des formes traditionelles qui ne fournissaient plus aux poètes les expressions adaptées aux nouvelles conditions" (p. 185).

L'auteur nous informe, dans le Ier chapitre, surtout des changements survenus dans le traitement des syllabes longues et courtes du vers latin vers la fin de l'Antiquité déjà et, plus particulièrement encore, au Moyen-Age: une consonne suivie de *h* pouvait former une syllabe longue; on allongeait une voyelle finale brève, etc. — tout ceci ne pouvant, bien entendu former de règles généralement valables. L'accentuation variait, elle aussi, selon les poètes et selon les lieux; dans les hymnes mozarabes, on trouve *fuéro* (cf. *fuéra* en espagnol), chez Sisbert de Tolède (?) *capére* (cf. *caber* en esp.). Dans la versification rythmique, il faut reconnaître l'existence des mots métriques, c.-à-d. des groupes de mots accentués comme un seul mot (p. ex. *scrípti sùnt, cònditór est* — le signe ˋ indique l'accent secondaire). — Le IIe chapitre (Synérèse, diérèse, syncope, prosthèse, élision et hiatus) apporte, entre autres, certains faits importants pour l'établissement des textes, comme p. ex. *laŭdes* en trois syllabes ou *Estephanum* en quatre syllabes (au lieu de la leçon manuscrite *Stephanum*). — Le IIIe chapitre (Assonance, rime et allitération) analyse surtout l'évolution de la rime poétique au Moyen-Age, à commencer par une tendance tangible chez Sédulius, jusqu'aux jeux raffinés dans le genre des *versus serpentini*. La prononciation du latin parlé se fait connaître non seulement à travers les rimes généralement connues comme *quaero - spero*, mais aussi telles que *gemebundus - pondus, audi - custodi* (chez les poètes français) et dans l'allitération *flamine - verus, verba - fudit* (chez les Anglo-Saxons) ou *zonae - caelum* (chez les Irlandais). — Le chapitre IVe est dédié uniquement aux jeux poétiques (acrostiches, carmina figurata et autres artifices poétiques). — Le chapitre Ve (La versification métrique) donne un aperçu des vers quantitatifs au Moyen-Age, ainsi que des procédés que certains poètes employaient pour les rapprocher des vers rythmiques; dans le vers quantitatif le plus courant — l'hexamètre dactylique — c'était surtout la rime dont l'usage excessif finit par briser l'ancien système des coupes et par donner naissance à un « hexamètre » entièrement nouveau (tels que *tripertiti dactylici*, cf. *Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus*). — Le chapitre VIe (Les débuts de la versification rythmique) occupe à peu près un quart du livre. La nouvelle poésie qui s'est développée après la disparition de la différence entre syllabes longues et syllabes courtes et qui reposait sur l'accent d'intensité des mots, est appelée par l'auteur poésie rythmique, d'après l'exemple de Bède. Il n'adopte pas la théorie communément admise et selon laquelle cette poésie « rend le système de la poésie quantitative en remplaçant les syllabes frappées de l'ictus par des syllabes accentuées », cette définition ne pouvant être appliquée qu'aux compositions du Bas Moyen-Age. Pareillement, il réfute la théorie de certains savants allemands sur « schwebende Betonung » et la conception de W. Meyer selon laquelle l'accent aurait été fixé uniquement dans la cadence finale (souvent même avant la coupe), les syllabes précédant la cadence (et la coupe) n'étant que comptées. De même, il rejette toutes les théories prématurées sur l'origine de cette prosodie et se contente d'analyser les faits. Il part d'une strophe saphique quantitative qui fut écrite par l'évêque Théodulphe en 814 et la compare à la strophe saphique rythmique d'un auteur inconnu de 818. Les deux poèmes ont été composés en l'honneur de Louis le Pieux; le second comprend des réminiscences du premier, et les accents des mots y gardent exactement la même place. En comparant d'autres vers quantitatifs à des vers rythmiques (vers asclépiades, alcaïques, hexamètres, etc.), il conclut qu'« on lisait les modèles quantitatifs en observant non pas la quantité ou les

ictus, mais les accents de la prose et la répartition des mots de différents types, et, dans la poésie nouvelle, on essayait de rendre ces accents et cette structure d'une manière plus ou moins exacte, sans se soucier de la quantité ou de l'ictus». Cette structure des vers quantitatifs (c.-à-d. la répartition des mots et les accents de la prose) était, selon l'auteur, l'objet d'une imitation totale ou partielle. Le vers rythmique s'appuyait sur d'autres principes encore: c'était l'alternance régulière des accents à laquelle les poètes commencent à aspirer d'abord dans le septénaire trochaïque (à partir de VIIIe siècle), imitation du nombre de syllabes qui causait parfois l'omission de la coupe, imitation du nombre de mots (y compris les mots métriques) et, enfin, imitation de la quantité qui, de manière inconsciente sans doute, donna naissance, dans certains cas, à des poèmes à la fois rythmiques et quantitatifs. — Une autre source du vers rythmique est analysée au chapitre VIIe (La versification rythmique et la musique). Le plus ancien poème rythmique latin — *Psalmus contra partem Donati* de St Augustin — était composé selon le modèle des psaumes donatistes, c.-à-d. pour être chanté. Même les hymnes ambrosiens étaient composés pour être chantés; c'est pourquoi les rimes de leurs strophes sont parfois rangées d'après le schème *aaba, abab, abcb* et, dans les vers impairs, il y a des variantes dans le nombre des syllabes (à côté de vers de 8 syllabes, on en trouve qui sont au nombre de 7, 9 et 10 syllabes). Durant les services divins, on chantait, à l'époque la plus ancienne, même des refrains prosaïques, p. ex. *Adtende homo quod pulvis es et in pulverem reverteris* (Genèse 3, 19), qu'on pouvait concevoir en tant que deux vers à 9 syllabes. D'après le modèle de pareils vers nouveaux, on composait même des strophes. De la même manière, du refrain *Miserere nobis* l'auteur déduit le vers de 6 syllabes, du refrain *Miserere Domine, miserere Christe* le vers goliardique fréquemment employé ensuite en poésie profane, etc. — La genèse de poèmes entiers du nouveau type est décrite au chapitre VIIIe (séquences, tropes, motets, rondeaux). Longtemps avant Ambroise, on chantait, en Orient et en Occident, des «poèmes bibliques en prose» lors du service divin, tels que *Magnificat, Canticum trium puerorum*, etc.; un pareil chant liturgique de forme libre était encore la prière *Salve regina*. L'objet d'une riche ornementation musicale était surtout l'*Alleluia* placé entre la lecture de l'Epître et l'Evangile. Sur sa dernière syllabe, on chantait en chœur une longue vocalise finale dite *jubilus*. Au IXe siècle au plus tard, on commença à composer des textes basés sur les mélodies du jubilus et dont chaque syllabe correspondait à un ton de la mélodie. C'était la séquence, «la création littéraire la plus indépendante et la plus originale du latin du Moyen-Age», qui «libéra les poètes de l'influence des modèles antiques» (p. 171). Mais le rythme régulier et les rimes pénétraient, dès l'an 1000, même dans la séquence, la rapprochant des hymnes. Pareille fut la naissance du trope: à la dernière syllabe de *Kyrie* et de *Christe*, on ajoutait des mélismes sur les tons desquels on composait de nouveaux textes. Entre le soliste et le chœur s'établit un dialogue chanté — précurseur du drame religieux. — Au IXe chapitre (Conclusion), l'auteur donne un résumé des chapitres précédents qu'il complète, entre autre, par la mention des rapports existant entre la versification latine du Moyen-Age d'une part et le vers germanique et romain. Viennent ensuite: bibliographie, index et tables.

L'ouvrage est remarquable surtout par cette solide connaissance des matériaux que l'auteur a suffisamment prouvée dans de nombreux travaux préparatoires. A part une multitude d'observations fines et d'interprétations ingénieuses, il faut signaler avant tout une explication assez hardie mais convaincante de beaucoup de vers et de strophes qui proviennent de vers et de strophes quantitatifs, par une simple imitation de leur structure. L'auteur se montre scrupuleux et tient compte de toutes les circonstances

susceptibles d'influencer l'évolution d'un vers ou l'autre. Quelques réserves que nous gardons à l'égard du livre ne sauraient aucunement porter atteinte aux résultats très positifs de l'étude, car elles ne concernent que des détails. Dans les vers quantitatifs, le savant distingue l'accent du mot et l'ictus; or, il faut distinguer le même dans le vers rythmique. Même si, p. ex., le groupe *et piae* ne forme qu'un seul « mot métrique », l'accent d'intensité repose sur *et* rien que par suite d'une impulsion métrique et n'est guère dicté par la langue. Il serait encore plus problématique de supposer, dans la langue parlée, *á ve* (c.-à-d. du malheur, *a vae*) ou *signá tulì*. Ce que l'auteur appelle l'accent secondaire, n'est en réalité que l'ictus réalisé sous la contrainte de la mesure (comme *Pàradísi glŏrià*). Il aurait fallu, nous semble-t-il, attacher plus d'attention au problème des limites des mots. On ne saurait appliquer l'expression « le même mot » au parfait *feci* et au datif *feci* (*faeci*). Nous terminerons par quelques remarques d'ordre technique. L'auteur aurait pu, à notre avis, éviter l'arrangement trop traditionnel de la matière (commençant par la prosodie et l'accent); les titres de chapitres (à part le chap. VIIe) ressemblent aux mots d'encyclopédie. L'auteur a certainement senti lui-même que sa tentative de présenter un système à la manière d'un manuel d'enseignement devait fatalement contraster avec sa conception générale, qui est historique, au fond. Les considérations sur les rapports entre le vers goliardique et le septénaire trochaïque ne devaient pas être réservées à la Conclusion (pp. 187 sq.). Les renseignements du premier chapitre sont donnés assez brusquement, etc.

Les „rapports occasionnels" entre la poésie latine médiévale et celle de Byzance sont mentionnées (avec le renvoi à W. Meyer) à la page 189 seulement. Cependant, les documents allégués les rappellent beaucoup plus fréquemment, non seulement par les mots repris du grec (dans la séquence *Concelebremus* p. 168, *euprepia, basileus, cosmus, patriarcha, doxa*) mais surtout par quelques particularités prosodiques. L'analogie entre les deux systèmes de versification — de Byzance et du latin médiéval — est incontestable, de même que la transition de l'accent musical à l'accent dynamique et la perte de l'opposition des syllabes longues et courtes, en latin et en grec. L'auteur ne mentionne, p. ex., guère le fait que l'*hymnus angelicus* (*Gloria in excelsis*) est une traduction fidèle du grec; que l'*Alleluia, Kyrie eleison* et d'autres *hypopsalmata* ont donné naissance non seulement à des séquences et tropes latins, mais aussi, en liturgie grecque, à des hymnes de plusieurs strophes (*troparia*); que le vers le plus populaire du Moyen-Age, le septénaire trochaïque, compte 15 syllabes, de même que le vers byzantin le plus courant — le vers « politique » rythmique; que les théories sur les principes et l'origine du vers latin médiéval sont les mêmes et nous les devons presque aux mêmes théoriciens que celles relatives aux principes et à l'origine du vers rythmique byzantin. Nous avons cru utile de signaler ces quelques faits, choisis au hasard uniquement afin de montrer que le manuel examiné peut être d'un grand intérêt, même pour l'étude de la métrique byzantine.

J. Nováková/Prague

C. Korolevskij, *Liturgie en langue vivante. Orient et Occident.* Paris, 1955, pp. 235.

La publication de C. Korolevskij (16. XII. 1878—19. IV. 1959; voir notice biobibliographique par M. De Lattre in: Boll. della Badia greca di Grottaferrata, N. S. XIII [1959] 51—57) a eu, depuis son édition française de 1955, aussi une version allemande (*Liturgie*

in lebender Sprache. Orient und Okzident. Klosterneuburg, 1958; cf. B. Z. LI [1958] 454). Malgré cela, ce livre, semble-t-il, est resté à peu près inconnu aux slavisants et aux historiens des peuples slaves. Il contient, à vrai dire, une partie moderne qu'il faut laisser à part et qui ne touche nullement le passé des Slaves. Une bonne partie de cette publication cependant a une importance toute particulière, soit pour les historiens slaves, soit pour les byzantinisants. Or, on sait quel rôle décisif a joué, dans l'histoire médiévale des Slaves, la théorie des trois langues sacrées, nommée la théorie de trijęzyčniki dans quelques textes vieux-slaves. Les apôtres de la littérature vieux-slave et leurs disciples immédiats avaient à combattre, dès les premiers pas de leur activité, contre cette conception qui déniait aux peuples slaves le droit d'employer leur langue nationale dans la liturgie et, par conséquent, comme langue littéraire. A en croire quelques textes anonymes, à Byzance ce fut justement Photios qui exprima d'une manière assez claire une conception différente, c.-à-d. qui reconnaissait à chaque peuple le droit d'employer dans la liturgie et dans la littérature sa propre langue, et en même temps accusait l'Eglise de Rome de s'en tenir strictement à la théorie exposée. Déjà J. Hergenröther [*Monumenta graeca ad Photium eiusque historiam pertinentia.* Ratisbonae, 1869, p. 68, 3—4) a publié un texte pareil, et il y a un quart de siècle que J. Davreux [*Le codex Bruxellensis (graecus) II 4836.* Byzantion, X [1935] 105, nr. 33] a édité un autre texte de même contenu. Vu les doutes exprimés par Fr. Snopek [*Opusculum contra Francos.* Jagić-Festschrift. Zbornik u slavu Vatroslava Jagića. Berlin, 1908, pp. 284—290) quant à la date du texte publié par Hergenröther, n'est pas sûr que l'on doive attribuer une valeur très grande à ces témoignages. Il est claire cependant qu'on n'est pas loin de la vérité en supposant que telles étaient justement les conceptions de Photios et de son ami Constantin Philosophe-Cyrille. Il serait inutile peut-être de rappeler le chap. XVI de la Vita Constantini-Cyrilli, qui est une réfutation éloquente de cette théorie, qui aurait été défendue par le clergé de Venise. A un certain moment, semble-t-il, cette conception des trois langues sacrées aurait trouvé des partisans aussi parmi les Slaves et à Byzance, et en conséquence de quoi l'un des plus grands écrivains de l'époque paléoslave, Černorizec Chrabr, fut amené à composer son œuvre « O pismenech » en défense de l'écriture slave.

Sans toucher à toutes ces questions, C. Korolevskij a traité d'une façon générale le problème des langues liturgiques. Après avoir donné quelques renseignements sur l'emploi du grec et du latin dans la pratique de l'Eglise ancienne, il aborde le problème de la conservation des langues nationales en Orient. A son avis, « contrairement à ce qui était le fait des peuples des barbares de l'Occident, les principales langues autochtones de l'Orient étaient déjà cultivées à un haut degré de développement lorsque le christianisme commença à se repandre dans les campagnes ». Tandis que l'Occident reste attaché à la langue latine, l'Orient emploie partout les langues nationales. Au lieu de lier ce fait aux mouvements hérétiques nés en Orient, Korolevskij au contraire cherche une explicatiou dans l'existence des versions de l'Ecriture Sainte en langues nationales, de même que la version de certaines formules liturgiques. Il cite ensuite les plus anciennes langues liturgiques connues, telles que le syriaque, le copte, l'arménien, le géorgien [dite aussi karthvélien ou ibère), le gh'ez (« idiome sémitique comme l'hébreu, le syriaque et l'arabe), l'arabe et le paléoslave (« staroslave »). Comme « vestiges de petites applications locales du principe » des langues nationales, il cite, en outre (ib., pp. 27—30) le persan, le turc ouigour et probablement le chinois. Le fait était bien connu déjà au moyen âge. Dans sa défense de la littérature slave devant les critiques du clergé de Venise, Constantin Philosophe-Cyrille a utilisé, selon Vita Con-

stantini XVI, non seulement un argument de caractère général, notamment que tous les hommes sont égaux, et diverses citations de la Sainte Ecriture, mais aussi un argument purement historique, c'est-à-dire l'existence à cette époque de littératures nationales et l'emploi des langues nationales dans la liturgie. S'il est permis de citer ici la version latine du texte en question proposée par F. Grivec (Vitae Constantini et Methodii. Acta Acad. Velehradensis, XVII, 1—2 [1941] 90—91), Constantin aurait dit littéralement: „Nos vero multas gentes novimus litteras scientes et Deo laudem tribuentes sua quaeque lingua. Constat autem has esse: Armenos, Persas, Abasgos, Iberos, Sugdos, Gothos, Avaros, Tyrsos (? Turcos? I. D.), Chazaros, Arabes, Aegyptios, Syros aliasque multas". Il y a nombre d'années que F. Dvorník (*Les légendes de Constantin et de Méthodes vues de Byzance.* Prague, 1933, pp. 207—209) a tenté de préciser le sens du passage cité et prouvé, pour certains des peuples mentionnés, l'existence d'une littérature nationale dès l'époque de Constantin. Il soulignait en même temps qu'il est question « de la littérature en générale », et non « des liturgies nationales », aussi que peut-être Constantin aurait « un peu exagéré l'importance des éléments nationaux » qu'il cite. Le témoignage de Constantin ne pourrait pas être, pour le moment, prouvé seulement en ce qui touche trois peuples: les Sugdes, les Avares et les Chozares; pour tous les autres nous avons des informations plus ou moins abondantes. Il me semble pourtant qu'il faut voir dans le texte de Constantin justement une affirmation de l'existence des liturgies nationales. En étudiant la littérature paléoslave, il n'est pas difficile de trouver un grand nombre de passages où l'on s'occupe du problème des langues sacrées: c'était un problème central pour la justification de la nouvelle écriture et littérature slave. En traitant ce problème du point de vue de Byzance, il serait absolument nécessaire de prendre en considération aussi les témoignages slaves. Il est curieux qu'autant que Korolevskij, de G. Bardy (*La question des langues dans l'Eglise ancienne, I.* Paris, 1948) se sont arrêté très peu aux sources slaves. D'autre côté, il faut souligner que la question des langues nationales n'était pas strictement ecclésiastique: c'était une question beaucoup plus vaste qui avait trait à toute la vie culturelle des peuples du moyen âge, et avant tout à leur activité littéraire. On doit se rappeler à ce propos les raisonements d'un savant belge (P. Frédéricq, *Les conséquences de l'évangélisation par Byzance sur le développement des langues nationales.* Bull. de l'Acad. de Belgique. Classe des lettres. Bruxelles, 1905) qui gardent aujourd'hui même toute leur valeur et méritent d'être étudiés à fond. L'attitude positive de Byzance sur l'emploi des langues nationales dans la liturgie et, ensuite, dans l'activité littéraire devrait être appréciée comme un facteur très important pour le développement des Slaves orientaux et méridionaux, dont la vie culturelle était si étroitement liée à Byzance.

I. Dujčev/Sofia

J. Karwasińska, *Studia nad żywotami św. Wojciecha.* Studia źródłoznawcze, 4, Poznań 1959, p. 9—32.

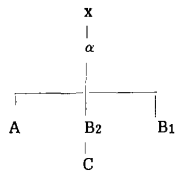
Au cours des années d'après-guerre, la hagiographie de l'évêque Vojtěch a été l'objet de recherches poussées aussi bien que de polémiques. On peut expliquer ce fait facilement, étant donné que l'évêque Vojtěch a joué un rôle de premier plan dans les événements dramatiques survenus vers la fin du 10e siècle, à l'époque où se décidait l'orientation culturelle et politique des vastes territoires slaves et où culminait la lutte engagée entre l'Orient et l'Occident, qui devait décider qui serait maître des territoires situés

entre le Dniéper et l'Elbe. Il n'est pas non plus possible d'élucider les destinées de la liturgie et de la culture slaves dans la Bohême des Přemyslides au 10e siècle, sans tirer au clair le rôle historique joué par l'évêque Vojtěch.

C'est pour cela qu'il est d'une importance capitale d'identifier la source originale, la plus ancienne biographie de Vojtěch. M. Uhliřová est revenue à l'ancienne opinion de Kolberg affirmant que le poème Quattuor, composé en hexamètres léonins, représentait la forme originale de la légende de Vojtěch. Or, l'opinion courante soutenait — et soutient encore de nos jours — que le Quattuor n'était qu'une adaptation postérieure en vers de la légende écrite en prose, légende attribuée le plus souvent à Kanaparius, et qu'il vaut mieux — pour éviter des malentendus — désigner par l'incipit de son texte Est locus. Cette opinion traditionnelle est soutenue — même après l'intervention de Uhliřová — par des chercheurs en vue, surtout par R. Wenskus et J. Karwasińska dont le premier article consacré à ce sujet a paru en 1958 dans la revue Studia źródłoznawcze. J'ai fait un compte rendu de tous ces travaux et j'en suis arrivé à conclure que l'opinion de Uhliřová (et celle, antérieure, de Kolberg) étaient fort vraisemblables (Československý časopis historický, 1960, № 6).

Le problème est compliqué par le fait que le texte de la légende Est locus a été éparpillé, peu après l'an mille, dans plusieurs versions essentiellement différentes et qu'en outre, une autre légende de Vojtěch, due à Bruno de Querfurt, intervient, à son tour, dans les rapports réciproques des deux légendes mentionnées ci-dessus. Dans mon compte rendu que je viens de citer, je me suis rapporté à la conclusion de J. Vilikovský soutenant que la légende Quattuor ne pouvait dépendre directement de Bruno et j'ai essayé de démontrer que rien n'empêchait de croire qu'au contraire Bruno, dépendait du Quattuor. On peut ajouter que la légende de Bruno, tout en dépendant de la rédaction italienne de la légende Est locus, contient des données qu'on ne trouve pas dans cette dernière. Wenskus a essayé de résoudre cette difficulté en supposant l'existence d'une rédaction italienne plus complète, mais disparue, de la légende Est locus. Or, on court toujours un risque en introduisant des chaînons hypothétiques dans un schéma de filiation et, dans notre cas, la supposition de Wenskus est même superflue. En effet, les données que Bruno n'avait pas trouvées dans la rédaction italienne de la légende Est locus, se trouvent dans la légende Quattuor d'où il les a empruntées, selon toute probabilité.

Dans sa nouvelle étude dont je fais ici le compte rendu, Karwasińska apporte un matériel riche en différentes variantes de la légende Est locus et elle propose également un schéma de filiation de ses diverses modifications. Voici comment elle esquisse le tableau des différentes connexités de filiation:



Les lettres minuscules indiquent les versions originales supposées de la légende, x signifiant la rédaction d'Aventin (998—999) et α indiquant le remaniement du texte original d'Aventin (999—1000). Les majuscules se rapportent aux rédactions qui se sont conservées: A marque la rédaction appelée par l'auteur rédaction d'Otton ou impériale (datant d'après l'an mille et conservée dans les manuscrits transalpins), tandis que B

se rapporte aux rédactions de Rome (1002—1003) différant entre elles par leur point de départ, B_1 prenant pour point de départ le texte original d'Aventin (le manuscrit d'Admont) et B_2 partant du remaniement α (le manuscrit du monastère Sainte Cécile). Enfin, c'est de la rédaction B_2 que s'est détachée la version C, dite de Monte Cassino, conservée dans les manuscrits de ce monastère. Karwasińska a reproduit bien des matériaux manuscrits permettant, d'une part, de contrôler son schéma de filiation et, d'autre part, d'appuyer sur une base plus solide la confrontation de la légende en vers Quattuor avec la légende en prose Est locus.

Si les spécimens des diverses lectures ne sont pas à même de remplacer une édition critique complète, il n'en reste pas moins que quelques-unes des connexités semblent évidentes. Tout d'abord, il est maintenant reconnu que la version de Monte Cassino (C) n'est qu'une version de seconde main et que son témoignage ne sert tout au plus qu'indirectement dans le processus d'identification de l'archétype. Le vrai problème se fait jour, lorsqu'on examine le rapport des deux rédactions de Rome (B_1 et B_2), car l'explication affirmant que leurs différences reflètent la double forme de l'archétype (x et α), est factice et invraisemblable. Si l'on regarde d'un peu plus près les textes, on voit que dans maints cas la rédaction B_1 est isolée, qu'elle diffère de la lecture correspondante de la rédaction B_2 (et, partant, aussi de celle de la rédaction C) ainsi que de la lecture de la rédaction A. Ceci est un fait, mais c'est manifestement s'engager sur une fausse voie que de vouloir chercher l'origine des différences distinguant B_1 de toutes les autres rédactions existantes, dans une version originale hypothétique, sorte de « Urtext » (x). C'est déjà en procédant à l'examen de la première des différences mentionnées dans l'étude que l'on commence à douter de la construction de la filiation proposée par l'auteur. On lit « ludicri » dans B_1, tandis qu'il y a « ludi » dans toutes les autres versions. On comprend aisément que le rédacteur du texte B_1 ait changé « ludi » de son modèle en « ludicri », mais il est trop téméraire de supposer que le terme original « ludicri » ait été changé postérieurement en « ludi » dans la rédaction α. Les lectures isolée de B_1 sont toutes factices et exagérées et il n'y a rien qui puisse faire penser qu'elles représentent les expressions de l'archétype.

Il sera donc, à coup sûr, possible de simplifier le schéma de filiation. En supposant qu'un seul texte ait servi de modèle aux rédactions B_1 et B_2 et après avoir éliminé les particularités isolées de B_1, on finit par arriver un seul type du texte B. Reste le problème central, celui de savoir quel est le rapport réciproque entre la rédaction B et la rédaction A. Karwasińska constate tout d'abord que la version B est souvent incomplète, et, partant, de seconde main, alors que le texte de la version A est juste. C'est au chapitre 21 qu'on s'en rend compte d'une manière particulièrement frappante:

Hunc, quia regi placuit, a maioribus electum magontinus archipresul Willgisus et suus collega Ildebaldus episcopus adduxerunt Romam (A),

Ipsum denique cum suo collega Ildebaldo episcopo adduxerunt Romam (B).

On pourrait imaginer que le détail concernant le consentement donné par l'empereur à l'élection du pape Grégoire V n'a pas été omis par la rédaction B, mais qu'il ait été ajouté par la rédaction A, mais en tout cas, la rédaction B a omis de mentionner l'archevêque de Mayence, comme en témoigne l'expression "cum suo collega" laquelle, isolée, perd sa raison d'être et se trouve ainsi en un faux rapport à l'endroit de Bruno, bien que celui-ci, candidat lui-même à la dignité papale, n'ait pas été collègue d'Ildebald.

En mettant à profit cet exemple ainsi que d'autres semblables, on pourrait conclure que la rédaction A a servi de modèle à la rédaction B. Cependant, Karwasińska démontre qu'il y a, dans la rédaction B, quelques expressions et même quelques faits qu'on ne

trouve pas dans A, et elle en arrive à conclure que le rédacteur de la version B s'est servi d'un modèle dont le texte n'était pas identique à celui de la rédaction A. Toutefois, les arguments que Karwasińska avance pour prouver l'indépendance de la rédaction B à l'égard de la rédaction A, sont de peu de poids. Regardons d'un peu plus près l'un d'eux. La rédaction B omet de relater le massacre de la maison des Slavnikides, mais c'est d'une façon tout à fait illogique qu'elle y fait allusion plus loin, dans la réponse donnée par les Tchèques à la question de savoir s'ils sont prêts à accueillir leur évêque Vojtěch rentrant à Prague:

... sed pro puniendis malis et iniuriis, que fratribus suis fecimus et fecisse iuvat (A).	... sed pro puniendis malis et iniuriis, quia fratri suo merito gessimus. Non est ultor scelerum patrieque liberatorque ciuium, sed lesi fratris uindictam reportat (B).

Il est vrait que le texte de la rédaction B est bien plus expressif, mais il faut également tenir compte de la légende Quattuor:

Qui si forte redit, quod nostris finibus absit,
Non legis cultor ueniet, sed sanguinis ultor
Eius, quem dextris de fratribus hausimus istis.

La rédaction B a l'air d'être une contamination de la version A et de la légende Quattuor, vu qu'elle répète deux fois la même chose. Ce que B a en plus, en comparaison avec A, ce sont les expressions de la légende Quattuor; la rime cultor-ultor est sûrement plus originale que la rime ultor-liberator. Il est très hasardeux de chercher des expressions originales dans la version B. On est pris de doute rien qu'en y lisant le singulier fratris, fratri, vu que toutes les autres sources parlent du massacre des frères de Vojtěch.

Il est donc évident qu'il n'est pas possible de trancher le problème du rapport entre les rédactions A et B sans avoir recours au texte du Quattuor. J'ajouterais que l'endroit du Quattuor concernant l'élection de Grégoire V est parfaitement cohérent et qu'il est en accord avec la rédaction A:

Hunc quod rex uoluit, mox omnis concio legit,
Sedis apostolice foret ut successor honore.
Quem duo pontifices Romane sedis ad arces
Willigiso pater simul Ildebaldus et alter
Secum deductum cum magna laude receptum
Imponunt sedi, quam sacrat sessio Petri.

Le Quattuor s'accorde, en règle générale, avec la rédaction A, non seulement en ce qui concerne les faits, mais aussi au point de vue du style. Il est vrai que par endroits, le Quattuor s'accorde avec les rédactions italiennes, tandis que le texte respectif du manuscrit de Wolfenbüttel (originaire de Lamspringe), considéré par Karwasińska comme représentant le type A, diffère quelque peu par sa teneur:

Dat quia papa nova populo cum cesare jura (Quattuor),
quia nouus imperator dat iura populis (manuscrit de Wolfbüttel),
et cum nouo imperatore dat populis iura nouus papa (B).

Cependant, la teneur du manuscrit de Wolfenbüttel est isolée; dans les autres manuscrits transalpins on lit:

quia novus imperator dat iura populis, dat iura novus papa (FRB I 255).

Malgré tout, le texte du Quattuor est en accord plus étroit avec les rédactions italiennes.

En somme, le texte du Quattuor n'a pas les défauts des rédactions A et B, fait qui signifie en lui-même que c'est le texte original, ne présentant aucune trace de contamination. Pour déterminer le rapport entre les versions A et B, il est d'une importance primordiale d'analyser les endroits où il ne s'agit que d'un déplacement du texte de pure forme. On peut s'en rendre compte d'une manière particulièrement frappante à l'exemple d'une locution figurée:

Tempore post paulo temptaminis imbre fugato,
Nubibus ut uictis sol clarior exit aquosis,
Optima sic solio fruges pereunte maligno
Ad messem parus uirtutum creuit in hora. (Quattuor)

Cessante uero temptationum imbre,	Cessante uero cogitationum stimulo
in nouam messem uirtutum floruit	in nouam messem uirtutum refloruit
ac post uiciorum uictoriam	ac post temptationum nubila uitiorumque
solito clarior eluxit. (A)	uictoriam solito clarior eluxit. (B)

Tout ce que contiennent les deux versions A et B, se trouve également dans la légende Quattuor: « imbre » (A) et « nubila » (B). Ceci pourrait s'expliquer par une contamination, mais cette hypothèse est en contradiction avec le fait que tout est exprimé dans le Quattuor d'une façon beaucoup plus logique et naturelle. Les deux plans, celui — principal — de la vie intérieure du saint et celui de la tempête figurée fécondant le sol, y sont contre-balancés par un art vraiment remarquable et se coupent tout d'abord dans l'expression « temptaminis imbre » et ensuite dans la tournure « messem uirtutum ». L'image « sol clarior », appliquée à la nature, est certainement plus heureuse — et plus originale aussi — que l'expression « clarior eluxit » apliquée à l'homme. On ne saurait affirmer que l'auteur de la version B ait été un mauvais styliste, mais de toute évidence, le poète du Quattuor a été meilleur styliste et surtout plus original.

Donc, une fois de plus, comme nous l'avons déjà vu précédemment, c'est par une contamination de la rédaction A avec la légende Quattuor que peut s'expliquer la version B. Voici en outre un exemple frappant de ce que le rédacteur de la version B ne se contenta pas de remanier la rédaction A, mais qu'il eut recours à la forme primitive rimée de la légende de Vojtěch:

Expertem panis se dixit ter quater annis (Quattuor),
iam septem annis panem se non gustasse profitetur (A),
iam pleno triennio panem se non gustasse profitetur (B).

L'expression « ter, quater » n'est pas isolée dans le Quattuor; on la trouve également, p. ex., au chapitre V de cette légende: « vir terque quaterque beatus ». On s'est heurté à des difficultés en la transposant en prose. C'est ainsi qu'on lit dans les FRB la traduction: « qu'elle n'a pas mangé de pain pendant douze ans ». L'auteur même de la rédaction A n'est pas arrivé à un nombre d'années aussi fort; il dit « septem annis ». Le rédacteur de la version suivante B a compris qu'il ne fallait pas additionner les nombres « ter » et « quater », que l'expression signifiait tout simplement « trois bonnes années » (ou « trois ou quatre années »). C'est pourquoi, en mettant à profit le texte correspondant du Quattuor, il a changé l'expression de son modèle primitif (A) en « pleno triennio ». C'est à juste titre que Karwasińska a attiré l'attention sur quelques endroits où la version B diffère — à son profit — du texte A. Mais toutes ses améliorations peuvent s'expliquer par l'emploi direct du texte de la légende Quattuor.

Il serait hasardeux de vouloir formuler une opinion définitive sur l'évolution de

la légende de Vojtěch à la charnière des 10e et 11e siècles. Pour ce faire, il serait indispensable d'avoir une édition critique complète mettant à profit, d'une façon exhaustive, tous les manuscrits. Cependant, les riches spécimens de ces manuscrits présentés par J. Karwasińska dans son dernier travail, renforcent l'opinion selon laquelle c'est le Quattuor qui représente la forme originale de la légende de Vojtěch. De plus, ces spécimens permettent de jeter une lumière nouvelle sur les points de contact entre le Quattuor et la rédaction italienne de la légende Est locus, qui semblent représenter le rapprochement secondaire et postérieur de la légende prosaïque avec son prototype rimé. La légende Quattuor a joué un rôle décisif non seulement lors du remaniement par Bruno de la légende dite romaine, mais déjà lors du rémaniement de son texte original (A), remaniement qui a donné naissance à la rédaction italienne B. C'est justement cette évolution compliquée de la légende prosaïque à partir de A vers B et de là vers Bruno avec, à l'arrière-plan, la légende Quattuor toujours présente, c'est cette évolution qui a troublé les rapports de filiation jusqu'à les rendre inextricables. En tout cas, on doit laisser de côté les légendes seulement hypothétiques x et α; le texte du Quattuor suffit, à lui seul, en tant que source originale de toute la tradition de Vojtěch, source qui a été, bien entendu, assimilée à plusieurs reprises, par cette tradition même.

Oldřich Králík/Olomouc

Б. Ст. Ангелов, *Из старата българска, руска и сръбска литература.* (Бълг. Акад. на науките, Инст. за българска литература.) София, 1958, Seiten 238 + VIII Photographien.

Angelov's Buch enthält einen Komplex altkirchenslawischer Denkmäler bulgarischer, russischer und serbischer Redaktion (insgesamt 28) aus dem 12.—18. Jahrhundert. Richtig war die Methode des Autors, der sich nicht nur auf Texte bulgarischen Ursprungs beschränkt, sondern in seinen Komplex auch die in russischen und serbischen Abschriften erhaltenen Denkmäler einbezogen hat, soweit sie zu bulgarischer Literatur und Geschichte Bezug haben. Angelov bahnt den Weg für ein vergleichendes Studium der altkirchenslawischen Literatur und weist mit Recht darauf hin, daß die alte bulgarische Literatur mit Bezug auf die übrige altkirchenslawische Literatur als ihr Bestandteil studiert werden muß. Ausführlich befaßt er sich insbesondere mit der Frage der gegenseitigen literarischen und kulturellen russisch-bulgarischen Beziehungen im Mittelalter und führt einige Denkmäler russisch-altkirchenslawischen Ursprungs an, die sich bei den Südslawen verbreitet haben und zu einem Bestandteil der alten bulgarischen Literatur geworden sind, wie z. B. die Prolog-Biographie der Fürstin Olga, das Panegyrikon auf Vladimir, Boris und Gleb, die Biographie des Theodosius Pečerskij, die Gebete Kyril Turovskij's, die Predigten des Metropoliten Ilarion u. a. Angelov verfolgt durch seine Edition altkirchenslawischer Denkmäler in erster Linie literaturwissenschaftliche Ziele, denen er auch die Auswahl der Denkmäler völlig untergeordnet hat. Deshalb hat er in seinen Komplex altkirchenslawischer Texte weder Werke der traditionellen religiösen Literatur, noch Denkmäler rein sprachlichen Charakters einbezogen; angeführt werden nur Denkmäler, die literarische oder historische Bedeutung haben. Viele bisher unbekannte Denkmäler werden hier erstmalig zugänglich gemacht, z. B. die Erzählung über die Christianisierung der Russen, über die Niederlage der Byzantiner, eine kurzgefaßte Biographie Kiprian's Gebete des Kyril Turovskij, das Panegyrikon auf

Vladimir, Boris und Gleb, die Erzählung über das Leben der Mönche, die Biographie des Ivan Rilskij, die Erzählung über den Tod des Zaren Alexander u. a. Der Edition einzelner Denkmäler wird eine kurze Einleitung vorangesetzt, welche eine kurzgefaßte Charakteristik der Denkmäler, eine Aufzählung der erhaltenen Handschriften und zahlreiche bibliographische Angaben enthält, welche die breite Erudition des Autors bezeugen. In der Anlage (S. 236—238) gibt der Autor eine bibliographische Übersicht der Editionen und Handschriftensammlungen erhaltener bulgarischer Abschriften altkirchenslawischer Handschriften. Bei einigen Denkmälern führt der Autor Textvarianten nach anderen Handschriften an und bietet hiemit ein wertvolles Material für die kritische Textprüfung altkirchenslawischer Denkmäler und für ihre sprachlich stylistische Analyse. Bei übersetzten Denkmälern macht er auf die byzantinischen griechischen Vorlagen aufmerksam, soweit diese allerdings bekannt sind, was nicht immer der Fall ist, da auf diesem Abschnitt noch viele Arbeit geleistet werden muß. Als die zwei wichtigsten Aufgaben, vor welche die bulgarische Literaturgeschichte gestellt ist, erachtet Angelov einerseits die Katalogisierung und systematische Beschreibung der erhaltenen Handschriften, andererseits ihre fortlaufende, nach Möglichkeit kritische, Edition. Zu diesen zwei Aufgaben könnte noch als dritte Aufgabe das Studium der alten bulgarischen Literatur mit Bezug auf die byzantinische griechische Literatur und bei übersetzten Denkmälern die Feststellung der byzantinischen griechischen Vorlagen hinzugefügt werden.

Angelov's Buch ist ein sehr wertvoller Beitrag zur Geschichte der altkirchenslawischen Literatur, insbesondere der bulgarischen Literatur, und auch bemerkenswert durch seine Gesamtauffassung und Systematik.

Jan Sedláček/Prag

Ив. Гълъбов, *Несебър и неговите паметници. Пътеводител.* София, 1959, стр. 100 (IIe éd., 1961, стр. 100).

L'histoire et la civilisation matérielle de Mésembrie-Nesebär, situé à la côte de la Mer Noire, a de tout temps attiré l'attention des byzantinologues. Pour ses églises bien conservées, la ville est très légitimement considérée comme un musée fort original de l'architecture médiévale des Balkans.

Le livre récemment paru d'Ivan Gäläbov sur l'histoire et les monuments archéologiques de Nesebär vise une communauté de lecteurs très large: étant un ouvrage de vulgarisation, il veut renseigner d'une façon accessible, sur les traits fondamentaux de l'histoire de la Mésembrie antique et médiévale. L'ouvrage dépasse cependant le cadre d'un traité de vulgarisation. Il nous présente l'ensemble des données historiques disponibles et dépasse, en plus, les résultats des fouilles archéologiques qui ont été réalisées à Nesebär jusqu'en 1957 et auxquelles l'auteur a participé. Les quatre premiers chapitres (pp. 1—36) introduisent les principales données géographiques et topographiques de la ville, et décrivent la période préhellénique de son évolution, l'époque de l'existence d'une colonie grecque autonome (période pré-romaine) et la domination de la ville par les Romains. Dans cette partie, l'auteur analyse surtout les résultats des fouilles entreprises sur l'emplacement d'un ancien village thrace qui y avait existé avant l'arrivée des Grecs doriques, fait historique que d'ailleurs le nom non grec de Mésembrie atteste nettement.

D'un intérêt particulier sont également l'histoire médiévale et ce qui concerne les églises conservées. Le dernier chapitre décrit la domination turque. I. Gălăbov analyse minutieusement les témoignages de l'extraordinaire épanouissement économique de Mésembrie, aux Ve—VIe siècles. Cherchant les causes de cette prospérité, l'auteur porte son attention sur l'augmentation frappante de l'importance économique des villes bordant la Mer Noire, phénomène résultant du transfert de la capitale à Constantinople et qui eut, pour les pays balkaniques, une suite des plus propices. Cette constatition est très juste et la même prospérité économique se fait remarquer aussi dans l'Odessos voisin (Varna).

Examinant en détail les restes des fortifications de la ville qu'on peut remarquer, même à l'époque actuelle, sur la surface du terrain, l'auteur les date des Ve—VIe siècles. Des excavations qu'on prépare pour dégager plus largement les murs des fortifications permettront sans doute une datation plus exacte de leur construction. A notre avis, elles furent érigées à une époque antérieure, au règne de l'empereur Valens sans doute. On sait que, entre 366—369, au moment de la guerre contre les Goths d'Atanarich, cet empereur avait passé plusieurs années en Basse Mésie — son quartier général étant à Marcianopolis (Reka Devja). Durant son règne, de grands travaux de fortification se réalisaient le long du Danube et dans les villes de la Mer Noire, ainsi que des renseignements en témoignent pour Odessos. L'auteur souligne que les Slaves bulgares avaient appris le nom de la ville non de la part de ses habitants grecs, mais de la part des Thraces qui vivaient dans l'arrière-partie de l'île, jusqu'à l'époque de la basse antiquité. Alors que le vieux nom de Μεσαμβρία se change à l'époque romaine, en Μεσημβρία, Μεσσεβρία, en plein accord avec les lois de la langue grecque, les témoignages bulgares du Moyen-Age nomment la ville Несебръ. Ce nom relève clairement l'ancienne forme de Μεσαμβρία. Le livre décrit les résultats des dernières fouilles archéologiques, qui nous offrent des renseignements très utiles sur l'architecture urbaine du Xe siècle, sur les relations de Nesebăr avec la capitale de l'époque Preslav, sur l'approvisionnement de la population par l'eau, etc. On a dégagé un quartier urbain du XIVe siècle situé hors des remparts de la ville. I. Gălăbov attache une attention légitime à l'épanouissement économique de Nesebăr sous le tzar bulgare Ivan Alexandre (1331—1371). A notre avis, il aurait, peut-être, fallu souligner dans une mesure plus considérable la période des Comnènes où plusieurs églises furent bâties. De la même époque proviennent plusieurs trouvailles massives de monnaies, découvertes dans les ruines des édifices moyen-âgeux.

En détail, l'auteur analyse aussi les fameuses églises de Mésembrie, nous communiquant, plus d'une fois, les résultats de ses propres explorations qui constituent un apport très précieux à l'étude de l'architecture et des peintures murales dans les églises en question. Le livre se termine par une mention des maisons anciennes de la ville, construites aux XVIIIe—XIXe siècles.

Parmi les œuvres scientifiques relatives à Nesebăr, le livre de Gălăbov que son auteur désigne modestement de « guide », gardera une place importante et bien méritée. C'est la première publication intégrale de toutes les données historiques et archéologiques dont on dispose et qui ont trait à cette importante ville bulgare de la Mer Noire. L'ouvrage a jeté une base solide que l'exégèse future pourra utilement développer.

V. Velkov/Sofia

Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko (The Oriental Library). № 15, Tokyo, The Toyo Bunko, 1956, pp. XXX, 329.

The well-known collection of important articles of leading Japanese scholars published in separate volumes by the Toyo Bunko in English or French has reached a high scientific standard of its contributions. The volume under review makes no exception in this regard and since it is devoted to the memory of the eminent scholar Kurakichi *Shiratori* (1865—1942), the author of numerous articles on the relations between the Asia Major and the Asia Minor, it will be probably interesting also for the readers of Byzantinoslavica and not only to the students of Far East. Although basing his studies predominantly upon a most remarkable knowledge of Japanese and Chinese sources, the late professor of the Tokyo University *Shiratori* was able to use many other sources in Asian and European languages, even in Hungarian.

We are therefore much in debt to professor Sei *Wada,* the editor of this volume, which includes a careful English translation of four pionneer studies by *Shiratori:* A Study on T'iao-chih (Jōshikoku kō), pp. 1—23; Chinese Ideas Reflected in the Ta-ch'in Accounts (Taishin-den ni araware taru Shina Shisō), pp. 24—72; The Geography of the Western Regions Studied on the Basis of the Ta-ch'in Accounts (Taishin-den yori mitaru Saiiki no Chiri), pp. 73—163 and finally the largest and most important work — A New Attempt at the Solution of the Fu-lin Problem (Futsu-rin Mondai no Shinkaishaku), pp. 165—329.

The Chinese ancient and medieval terms for some Near-Eastern countries may not be necessarily familiar with scholars not interested in sinology. Unfortunately they may not easily be translated since the hart of the puzzle is just their identification. Since the pionneer study by Friedrich Hirth, China and the Roman Orient from 1885 many new studies were published but — after all — one may only suppose that Ta-ch'in meant Egypt with Alexandria as its capital; T'iao-chih was believed to have been situated at the Caspian coast, but *Shiratori* situated this country into the basin of the rivers Tigris and Euphrates.

There is finally the westernmost country known under the respective names, Li-kan, Ta-ch'in, Fu-lin (the later with several variants like Fu-lu-ni or P'u-lan) which represented for the Chinese "the Far West" in the same way as China has been designated in Europe as the Far East. The term Fu-lin was used for the first time during the T'ang dynasty (618—906) and it is quite sure that it denoted at least some parts of the Byzantin empire. The origin of the much discussed name must be in the Persian word Frōm.

It is hardly possible to give a summary of *Shiratori*'s opinions since his article was presented in the form of notes, but it goes without saying that it represents the fullest collection of Chinese information on Asia Major in subsequent centuries. As it is the case with many countries in Eastern, Central or Southeastern Asia, the Chinese accounts are often invaluable since they present information unavailable anywhere else. Therefore the studies written by *Shiratori* thirty or more years ago in Japanese are accessible only now to a more wide scientific public and should therefore be paid a careful attention. It is a pity that the title of the book does not reveal anything of its author and contents.

The book was furnished with A Brief Account of Dr. *Shiratori*'s Life and Works by Minosuke *Ishida* written in 1942 as a necrologue, and with a most

useful bibliography of *Shiratori*'s publications in Japanese, Chinese and in some European languages. Unfortunately there is no index which is really indispensable in all publications of this kind, and there are comparatively many misprints. Of course, this does not diminish in any way the great scholarly value of the volume and one may only wish that the Japanese scholars will continue to present the result of their studies in such a way for a more broad public unable to read Japanese. On the other side the sinologists will appreciate the inclusion of many Chinese characters and even of large quotations from Chinese sources in original version since in this way the translation into English may ealisy be corroborated.

T. Pokora/Prague

Hsia Nai, *Hsien-yang Ti-chang-t'ai Sui mu ch'u-t'u-ti Tung Lo-ma chin pi* ("A Byzantine Gold Coin Discovered from a Sui Dynasty Tomb near Sian, Shenhsi".) In the book by Hsia Nai, *K'ao-ku-hsüeh lun-wen chi* ("Studies in Chinese Archaeology"), pp. 135—142, plates XXXII—XXXIII, English abstract pp. 172—173. Collection K'ao-ku-hsüeh chuan-k'an A, Vol. 4. Peking, K'o-hsüeh ch'u-pan-she 1961.

In the village Ti-chang-t'ai near Hsien-yang, the ancient capital of China in the third century B. C. in the Shenhsi province there was discovered in 1953 a solidus of Justin II (565—578) in the tomb of an official Tu-ku Lo (died in 599). Tu-ku Lo was a nobleman holding the office of a department magistrate at the Kan-su corridor where the trade was conducted between China and the countries of Western Asia. The Treatise on Food and Commodities (Shih-huo chih) of the dynastic history of the Sui dynasty (581—608; Sui shu 24. 21a) relates that the gold and silver coins of the Western regions (Hsi-yü) were circulated as regular currency and were tolerated by Chinese officials. This is corroborated by Cosmas' statement (Christian Topography, p. 73) that in his time (i. e. in the middle of the sixth century) Roman money circulated in all countries of the East.

An appendix on pp. 141—142 deals with another gold coin found in a tomb of the T'ang dynasty (7th—10th century) near the village T'u-men, again in the vicinity of Hsi-an. It is an imitation of Byzantine type with two imperial busts: Heraclius (610—641) and his son Heraclius II Constantine, each wearing a crown with cross, and dressed in paludamentum. Both the discoveries attest once more the active intercourse between China and Fu-lin (i. e. the Byzantine Empire), connected by three commercial routes from Tun-huang through Central Asia.

T. Pokora/Prague

ХРОНИКА
NEWS AND BRIEF MENTION
NOTES INFORMATIVES

Le XIIe Congrès International des Études Byzantines

Du 10 au 16 Septembre 1961, a eu lieu à Ochride en Yougoslavie le XIIe Congrès International des Études Byzantines. Plus de 500 byzantinologues, représentant 32 différents pays, profitèrent ainsi de l'occasion de se réunir dans un pays, dont les savants contribuent d'une manière remarquable au progrès de notre secteur scientifique, et de discuter les problèmes de l'histoire de Byzance et des relations byzantino-slaves dans un milieu qui, par la richesse de ses monuments historiques, donne le témoignage direct de cet ancien développement. C'est bien grâce à ces faits, que s'est créé une ambiance propice pour les débats, qui ne manquèrent pas de donner des résultats positifs.

Le Congrès, placé sous le patronage du Président Josip Broz Tito, était préparé avec grand soin non seulement par les savants mais aussi par les fonctionnaires publics. Y participaient le Comité d'Organisation du Congrès avec son président Géorges Ostrogorsky, ainsi que le Comité Régional de la République Populaire de Macédoine et le Comité de la Ville d'Ochride.

L'ouverture du Congrès eut lieu le dimanche 10 Septembre dans la Maison Culturelle à Ochride par l'allocution inaugurale de G. Ostrogorsky qui fit valoir le développement progressif de la byzantinologie dans les dernières dizaines d'années et souligna l'importance d'un travail réellement scientifique, exempt de préjugés, pour la solution des problèmes posés. Au nom des délégations étrangères, M. H. Grégoire salua le Congrès, après quoi les autorités publiques et scientifiques yougoslaves prirent la parole. La séance d'ouverture se termina par des chants byzantino-slaves exécutés par le chœur des Madrigalistes de Belgrade.

Le programme de travail proprement dit comportait: 1° *des rapports de base,* relatifs aux différents domaines de la byzantinologie, sur les sujets suivants: *Ville et campagne byzantines des IVe—XIIe siècles, Principes et méthode de la diplomatie byzantine, Palamisme et humanisme, La chancellerie impériale byzantine et serbe, La peinture en Macédoine aux XIe—XIIe siècles, Architecture de la Basse Antiquité et du Moyen Age dans les Balkans, L'écho de la poésie byzantine chez les Slaves, « Droit vulgaire », Droit byzantin, balkanique et slave, Principe de la composition du chant byzantin.* Tous ces sujets furent exposés et discutés lors des séances plénières dans la matinée. — 2° La seconde partie du programme scientifique comportait *des communications des congressistes,* présentées aux séances des sept sections qui se tenaient l'après-midi: I. Histoire, II. Art et archéologie, III. Philologie et histoire de la littérature, IV. Histoire de l'église et théologie, V. Droit et sciences spéciales, VI. Sciences auxiliaires, VII. Musicologie. Les textes des rapports de base ainsi que les résumés des communi-

cations étaient, pour la plupart, publiés et distribués aux participants avant l'ouverture du Congrès.

Le premier thème de base d'Histoire, *Ville et campagne byzantines des IVe—XIIe siècles,* avait été préparé par les byzantinologues soviétiques N. V. Pigulevskaja, J. E. Lipšic, M. J. Sjuzjumov et A. P. Každan, donc par les savants qui contribuent activement à la discussion de la science soviétique consacrée à cette question. En utilisant les résultats du travail accompli jusqu'à nos jours et en se basant sur un vaste ensemble de sources, ils examinent dans leurs rapports les relations mutuelles entre les villes et la campagne, en liaison avec le développement de la société byzantine à partir du IVe et jusqu'au XIIe siècle. Les dits savants arrivent à la conclusion que, dans la première époque (IVe—VIIe siècles), la crise de l'ordre esclavagiste et les invasions des barbares minèrent les bases de la ville antique qui dominait son entourage rural; aux VIIe—IXe siècles, les villes byzantines subirent une grande décadence et furent aussi, pour la plupart, soumises aux lois agraires. Dans les siècles suivants, auxquels se produisit un nouvel épanouissement, les villes regagnant leur influence sur le développement des régions rurales, ce ne furent pas les couches supérieures des marchands et des artisans qui s'emparèrent des positions dominantes, mais bien l'aristocratie féodale luttant contre la bourgeoisie. Ainsi la ligne principale de ce développement, se déroulant dans des luttes de classes, consiste dans le fait que « la forme purement antique des relations marquée par la prédominance de la ville sur la campagne environnante, est remplacée par la forme du Moyen Age, caractérisée par l'emprise de la campagne sur la ville.

Dans les rapports complémentaires et dans une discussion animée, l'attention se concentra avant tout sur deux problèmes, où les opinions des savants socialistes et des représentants des pays d'Ouest divergent: le féodalisme à Byzance et l'importance de la colonisation slave pour le développement intérieur de l'Etat byzantin. Ce sens polémique fut marqué dans le rapport complémentaire présenté par M. P. Lemerle qui mentionna, en même temps, toute une série de questions et aspects importants pour la connaissance des rapports mutuels entre la ville byzantine et la campagne. Dans les rapport complémentaire suivant, P. Charanis traita de la démographie de l'Empire byzantin dans la seconde moitié du VIe et aux VIIe et VIIIe siècles et éclaircit, en particulier, les résultats de ses recherches concernant la connexion entre le grand déplacement de la population d'une part et la renaissance de la communauté rurale et l'accroissement des biens militaires d'autre part. Le troisième co-rapporteur, D. Angelov, enfin, soutint les déductions des byzantinologues soviétiques en leur ajoutant plusieurs idées et propositions utiles et en les complétant par une analyse du développement de la ville byzantine ainsi que de la campagne à l'époque finale de l'Empire. La discussion animée, à laquelle participèrent successivement G. Ostrogorsky, E. Conduracchi et N. Svoronos, se termina par un exposé final de Z. V. Udal'cova qui allégua des arguments importants pour la justesse de la méthode employée par ses collègues soviétiques et leurs conclusions.

Le second rapport de base, *Les principes et les méthodes de la diplomatie byzantine,* dont l'auteur était D. Obolensky, donna quelques idées utiles, mais le procédé méthodique et les conclusions formulées provoquèrent des objections, comme le prouvent les rapports complémentaires et la discussion. On reprocha à l'auteur de limiter ses recherches seulement aux rapports entre Byzance et la région entre le Caucase et le Danube inférieur, car ainsi « l'on perd de vue les lignes maitresses de la politique étrangère » (D. Zakythinos). Gy Moravcsik, malheureusement absent, fit

remarquer dans son rapport complémentaire, la nécessité de faire valoir, dans l'étude de la diplomatie byzantine, l'aspect du développement historique qui permet d'éclaircir les divers changements de méthode et de moyens adoptés dans les différentes situations historiques, à partir de la migration des peuples jusqu'à l'assaut des Turcs ottomans. Et en outre: «Nicht bloß die innere Geschichte von Byzanz und die wechselnden Kraftverhältnisse zwischen ihm und den Fredmvölkern muß hier erwogen werden, sondern auch die Stufe der gesellschaftlichen und politischen Entwicklung, auf der jene Völker gestanden sind». Une juste estimation de ces aspects nous ferait connaître le diplomatie byzantine dans sa connexion profonde avec le développement historique de la société byzantine et des peuples voisins.

En ce qui concerne le secteur de la spiritualité byzantine, H. G. Beck présenta à la séance plénière son rapport, *Palamisme et humanisme,* consacré, de même que les rapports complémentaires de G. Schirò et J. Meyendorff, aux questions philosophiques et théologiques de ces deux courants. Ensuite, le rapport de Fr. Dölger intitulé *La chancellerie impériale byzantine et serbe,* complété par le co-rapport de V. Mošin, donna lieu à l'examen des thèmes de base qui traitaient les questions des relations byzantino-slaves. A ce propos, *La peinture en Macédoine aux XIe et XIIe siècles* fut choisie comme thème de base de l'histoire des beaux-arts. L'auteur de ce rapport, V. N. Lazarev, examina les principaux monuments macédoniens du temps de la domination byzantine et constata que les créations picturales provenant de la phase primaire de cette époque sont des créations de maîtres indigènes et révèlent encore un vif rapport avec le grand essor de la culture slave du temps du premier Empire bulgare et de l'Empire de Samuel, tandis que dans la seconde phase prédominait l'élément grec et, en même temps, se manifestaient des traits de provincialisme frappant. La dispersion de l'art macédonien de ce temps, caractérisée par le grand nombre de centres d'art d'une étendue modeste, marquée de nuances spéciales, purement locales, amène l'auteur à cette conclusion que, aux XIe—XIIe siècles, une école de peinture macédonienne homogène ne pouvait pas encore se former. — Il est certes regrettable que l'auteur, n'étant pas présent au Congrès, n'ait pu préciser son point de vue dans la discussion animée, suscitée par son rapport, dans laquelle plusieurs participants soulignèrent l'insuffisance de notre connaissance des faits en ce domaine de recherches.

Un des sujets des plus discutés fut la question de l'architecture dans les centres vieux-bulgares Pliska et Preslav; leur liaison et leur chronologie furent l'objet de vives controverses entre savants bulgares et yougoslaves. Tout ce vaste complexe de questions formait le centre de gravité d'un rapport étendu, présenté par Dj. Bošković, Dj. Stričević et Ivanka Nikolajević-Stojković sur le thème: *L'architecture de la Basse Antiquité et du Moyen-Age dans les régions centrales des Balkans.* En se basant sur une analyse du style, partant des plans et des formes, les savants yougoslaves pensent reconnaître dans les édifices profanes de Preslav et de Pliska, de même que dans la grande basilique de Pliska et l'église ronde de Preslav, des édifices byzantins, et les datent des Ve—VIe siècles. Les archéologues bulgares, par contre, en premier lieu K. Mijatev, dans son rapport complémentaire, allèguent de nombreuses raisons pour dater ces monuments de l'époque de l'épanouissement du premier Empire bulgare sous les tsars Boris et Syméon. Marquons au moins les principaux arguments qu'ils font valoir: les centres édifiés avec autant de grandeur que Pliska et Preslav, ne peuvent être identifiés avec aucune de ces villes antiques ou byzantines qui sont

attestées par des sources écrites: sous la couche des IXe—Xe siècles, ne fut découverte aucune colonisation antique, mais uniquement des vestiges d'une population agricole de Slaves; la différence de la technique de construction de celle de Byzance; dans les fondations de l'église ronde fut posé un bloc portant la marque protobulgare des IXe—Xe siècles; parmi les objets trouvés apparaissent seulement des monnaies byzantines des Xe—XIIe siècles. La communication de K. Mijatev nous révèle les possibilités dont dispose encore la recherche archéologique pour éclaircir ces problèmes, mentionnant qu'à Pliska furent découvertes en tout jusqu'à nos jours 15 basiliques et 4 à Preslav, — les savants étrangers n'en connaissent momentanément que 2, la grande basilique de Pliska et l'église ronde de Preslav. (Ce fait nous prouve, une fois de plus, l'importance d'une prompte publication concernant ces découvertes.)

Les problèmes des rapports ayant existé entre la littérature ecclésiastique slave et les modèles byzantins provoquèrent un vif écho parmi les slavisants présents. Dans son rapport de base, *The Slavic Response to Byzantine Poetry,* R. Jakobson analysa les plus anciens textes slaves, composés pour le chant. Il constata une concordance frappante entre les textes byzantins et slaves en ce qui concerne la métrique (le nombre de syllabes, etc.). Pour l'auteur slave, il s'agissait de conserver le même nombre de syllabes que dans l'original et par conséquent, il remaniait parfois le texte (remplaçait les mots etc.), afin d'atteindre le schéma métrique de l'original. On peut même concevoir certains aspects de la langue slave arriérés, le traducteur étant forcé de maintenir dans les mots un certain nombre de syllabes par exemple, garder les syllabes contenant un « jer », ne pas abréger les formes du type de l'adjectif en — *aago.,* etc., dont les changements phonétiques sont périmés depuis longtemps. Jakobson a clairement prouvé, que les traductions slaves étaient souvent très ingénieusement transposées.

J. Dujčev souligna ensuite dans son rapport complémentaire, la richesse de la littérature vieux-slave tout en rappelant que celle-ci est souvent à tort sous-estimée et qu'elle a une haute importance pour la culture slave.

Le co-rapporteur suivant Dj. Sp. Radojičić, se rapportant dans une large mesure aux sorts historiques de la Serbie analysa les relations littéraires serbo-byzantines et évalua l'apport de ce facteur à l'évolution totale de l'ancienne littérature serbe. Au cours d'une discussion, B. Havránek souligna la nécessité d'un point de vue critique sur les monuments antiques slaves, dont le complexe de questions est bien plus compliqué que Jakobson n'a pu parfois dire. Vl. Mošin également contribua par d'intéressantes mises au point, complémentaires au rapport de Jakobson. Les recherches sur les racines de la littérature slave (ce qui résulte d'ailleurs de quelques communications dans la section philologique) s'avérèrent au Congrès comme une tâche de haute importance pour les recherches byzantines en général.

Aux sujets de base byzantino-slave, appartint le rapport principal concernant l'histoire du droit, *le droit vulgaire, le droit byzantin, balkanique et slave,* présenté par H. F. Schmid et suivi d'un exposé d'A. Soloviev.

Le dernier enfin des rapports principaux fut consacré à la musicologie. Le thème de base, *The Principle of Composition in Eastern Chant* a été établi par E. Wellesz et des rapports complémentaires ont été présentées par O. Strunk et D. Stefanović.

Les séances de l'après-midi des sections comportaient également un ample programme de travail de sorte qu'il fallut diviser la première (Histoire) et la seconde (Art et Archéologie) en deux sous-sections, par suite du grand nombre des communications annoncées. Dans la section d'Histoire retinrent l'attention, en premier lieu, les com-

munications sur les thèmes économiques et sociaux, étant donné leur importance primordiale.

Citons, à titre d'exemple, l'exposé de Z. V. Udal'cova: *La servitude et le colonat en Italie byzantine, dans la 2e moitié du VIe et au VIIe siècle; de H. Evert-Kappesowa: Le problème de la servitude à Byzance (VIIe—IXe siècles);* la communication de K. A. Osipova concernant les problèmes d'évolution des propriétés agraires à Byzance au Xe siècle; de H. Glykatzi-Ahrweiler: *Exemple de l'évolution d'un revenu fiscal sous les Comnènes et les Paléologues;* et de B. Krekić: *Contribution à l'étude de la Pronoia dans la Serbie médiévale.*

Déjà les titres des communications démontrent que plusieurs de celles-ci sont en connexion directe avec les problèmes du premier thème de base de l'histoire, avec l'évolution de la ville et de la campagne byzantines. Dans la section d'Archéologie y confinait la communication de E. Conduracchi: *Les villes pontiques à l'époque du Bas-Empire à la lumière des dernières fouilles archéologiques* et celle de Dj. Mano-Zissi: *Quelques exemples d'urbanisme de la Basse antiquité dans l'Illyricum.*

Importants furent quelques apports à la connaissance de l'histoire politique et administrative de Byzance (E. Stănescu: *La diplomatie byzantine et la crise du Bas-Danube à la fin du XIIe siècle;* J. Ferluga: *Sur la création du thème de Dyrrachium;* L. Stiernon: *Les origines du despotat d'Epire,* etc.).

Au programme des travaux de toutes les sections fut réservée, en outre, une large part aux problèmes se rapportant aux relations byzantino-slaves. Une série de communications fut consacrée à l'histoire slave ancienne, fondée sur des sources byzantines (A. Burmov: *L'évolution sociale et économique des Slaves du Sud des VIe—VIIe siècles d'après les chroniques byzantines,* R. Benedicty: *Die auf die frühslawische Gesellschaft bezügliche Terminologie*), ensuite aux relations mutuelles de Byzance, Slaves et Avars (B. Grafenauer: *Die Siedlungswellen der Slawen und ihre Problematik,* P. Goubert: *Les guerres sur le Danube à la fin du VIe siècle d'après Ménandre le Protecteur et Théophylacte Simocatta,* B. Zástěrová: *Contribution à la discussion sur le caractère des relations avaro-slaves*). Un grand effort productif fut déployé à l'éclaircissement des questions de l'histoire de la Macédoine et d'Ochride ainsi qu'à l'étude des monuments locaux (I. Snegarov: *Au sujet de la localisation de l'évêché de St Clément à Ochride,* G. Györffy: *A propos de l'occupation d'Ochride en 1015,* D. Koco: *Les basiliques paléochrétiennes dans la région du lac d'Ochride,* V. Korać: *Basiliques médiévales en Macédoine et en Serbie,* V. Molè: *Les fresques de l'église de Ste-Sophie à Ochride du XIIe siècle,* K. Balabanov: *Icones et mosaïques du XIIIe—XIVe siècles faite à Ochride,* etc.). Parmi les communications les plus intéressantes figurèrent les rapports des archéologues bulgares confirmant le nouveau point de vue de la science bulgare sur les problèmes de Pliska et de Preslav (V. Mavrodinova-Ivanova, Ž. Vážarova, St. Stančev). Dans le domaine de l'histoire du droit, la nouvelle thèse soutenue par S. V. Trojicky sur l'origine du *Zakon sudnyj ljudem* attira l'attention. Aux actuelles thèses, bulgare et moravienne, l'auteur en joint une troisième. Il s'efforce de prouver que ce monument date de la 3e décade du IXe siècle, à l'époque où Méthode administrait une des principautés slaves en Macédoine. C'est pourquoi il le considère comme première œuvre de la littérature slave.

Les thèmes concernant les relations byzantino-slaves linguistiques et littéraires suscitèrent une discussion animée dans la section de Philologie et d'Histoire de la littérature. B. Havránek, dans son exposé, *Contribution à la question des relations entre le grec*

et le slave ecclésiastique souligna l'importance de Byzance quant à l'origine des langues littéraires slaves, tandis que H. Graham et A. Dostál contribuaient à l'étude de *la version slave de Digenis Akritas* en démontrant l'originalité de cette version slave de l'épopée byzantine.

En ce qui concerne les autres sujets traités dans cette section, rappelons au moins la communication de Gy. Moravcsik: *Kaiser Basileios I. in der sagenhaften Überlieferung,* d'E. Follieri: *Problemi di innografia bizantina,* de H. Ditten: Βάρβαροι, Ἕλληνες *und* Ρωμαῖοι *bei den letzten byzantinischen Geschichtschreibern,* de J. Irmscher, *Georgios von Trapezunt als griechischer Patriot.* C'est ici que furent également présentés des rapports sur l'organisation du travail de la byzantinologie. La communication de J. Irmscher *sur la réimpression des catalogues de manuscrits grecs* grâce à l'Académie allemande des Sciences, remporta une réaction et approbation favorables. Avec intérêt fut également accueilli le rapport de F. Dölger *sur la bibliographie de la Byzantinische Zeitschrift.*

Il est évident que les apports à la nouvelle analyse des sources et la connaissance de nouvelles découvertes ont tenu une place considérable dans le programme scientifique de toutes les sections. Citons à ce sujet: A. Guillou: *Les populations grecques de Calabre et de Sicile,* la communication de F. Halkin sur une *Vie inédite de St Romylos,* S. Stefanescu: *Les sources byzantines et l'épopée roumaine de XVe siècle,* l'analyse du *Strategikon de Kékauménos* par G. G. Litavrin, O. Jurewicz: *Joannes Kinnamos und Niketas Choniates als Quelle zur Geschichte des Andronikos I,* D. Nicol: *The Report of Ogerius, Protonotarius of Michael VIII Paleologos in 1280,* les nouveaux ouvrages sur les sources turques (S. Baştav, H. Inalçik), etc., ensuite les découvertes de monuments archéologiques (W. Frend, *Fouilles de la basilique byzantine récente à Cnossos en Crète,* les découvertes ci-dessus mentionnés de D. Koco et V. Korać en Macédoine etc.) et d'œuvres d'art. (Talbot-Rice, *Communication sur les fresques à Ste-Sophie de Trébizonde,* contributions de K. Weitzmann, M. Chadzidakis et d'autres).

Nous pouvons constater que dans toute cette vaste revue relative aux dernières conclusions des recherches byzantinologiques, les thèmes byzantino-slaves — les byzantinoslavica — occupèrent cette fois-ci une place importante. Cela a pu être remarqué également à l'exposition de publications nouvelles de tous les pays participants, installés au siège principal du congrès, dans la Maison culturelle à Ochride.

Grâce aux soins du gouvernement yougoslave, du conseil culturel de la République de Macédoine et de la ville d'Ochride plusieurs dispositions sociales et culturelles furent prises à l'intention des participants du congrès. Rappelons la visite des monuments artistiques et historiques d'Ochride accompagnée d'un commentaire instructif, l'exposition d'icones macédoniennes et serbes, unique en son genre, l'exposition de manuscrits byzantins et slaves, deux concerts donnés dans la cathédrale de Ste-Sophie, l'excursion au monastère de St-Naume. Les représentants du Comité d'Organisation ne manquèrent pas de faire connaître aux congressistes l'art populaire macédonien contemporain lors d'une soirée de chants et danses macédoniennes exécutés par l'ensemble populaire artistique de Skopje; dans la même intention a eu lieu une exposition de broderie macédonienne installée au musée d'Ochride.

Comme nous l'avons dit déjà au commencement, Ochride, ancienne ville macédonienne, a offert un cadre particulièrement attrayant pour les débats et discussions sur l'histoire de Byzance et ses rapports avec le monde slave. Le prochain Congrès

international byzantinologique se tiendra conformément à la décision de l'Association Internationale des Etudes Byzantines, dans un milieu entièrement différent — à Oxford en Grande Bretagne. Il se réunira après un laps de temps inaccoutumé en 1966.

B. Zástěrová—A. Dostál (Prague)

Il I Convegno di Studi siculo-orientali

Dal 26 al 29 ottobre 1961 si è svolto in Palermo, sotto gli auspici del «Centro per la cooperazione mediterranea», il I Convegno di studi siculo-orientali, cui hanno partecipato, accolti con signorile ospitalità, studiosi provenienti da numerosi Paesi: dal Belgio, dalla Francia, dalla Germania, dalla Repubblica Araba Unita, dalla Tunisia, oltre che dall'Italia. I vari argomenti trattati facevano capo a tre distinte sezioni: la sezione di Studi bizantini, diretta da B. Lavagnini; quella di Studi arabo-islamici, sotto la direzione di U. Rizzitano, e quella di Studi albanesi, diretta da G. Valentini.

Sull'argomento «I monumenti bizantini di Sicilia e la loro tutela» ha parlato, a sezioni riunite, G. Agnello. Tra le altre comunicazioni di argomento bizantinistico ricordiamo: G. Schirò, *Consistenza della agiografia siculo-bizantina e problemi per una riesumazione dei testi;* E. Follieri, *Problemi di omiletica italo-greca;* G. Rossi Taibbi, *L'edizione della Vita di s. Elia da Enna* (823—903); V. Laurent, *Une source peu explorée de l'histoire sicilienne au haut Moyen Âge: les sceaux byzantins;* O. Parlangèli, *L'elemento bizantino nella storia linguistica della Sicilia;* G. Giovanelli, *Le eparchie del Mercurion e del Latinianon;* M. Mathieu, *Sulla edizione del De rebus gestis Roberti Wiscardi di Guglielmo d'Apulia;* S. G. Mercati, *Suida-guida e la cultura bizantina nell'Italia meridionale;* A. Pertusi, *Cultura bizantina (italo-greca) e umanesimo italiano;* D. Ryolo, *Un nuovo monumento bizantino nel territorio di Milazzo. Gli Atti del Convegno saranno pubblicati al più presto.*

E. Follieri/Roma

Il I Congresso internazionale di Studi cretesi

Dal 22 al 28 settembre 1961 si è svolto in Creta, ad Herakleion, il I Congresso internazionale di Studi cretesi, organizzato dalla Associazione di Studi cretesi per celebrare il millenario della liberazione dell'isola dal dominio arabo ad opera di Niceforo Foca. Il Congresso è stato articolato in tre sezioni dedicate rispettivamente all'età preistorica ed antica, al Medioevo e all'età moderna. Alle sedute sono state alternate, con perfetta organizzazione, visite ai monumenti storico-artistici di Herakleion ed escursioni nelle località archeologiche dell'isola. Tra le comunicazioni relative alla Creta medievale, alcune sono state dedicate al dominio arabo e all'impresa di Niceforo Foca (N. Panajotakis, Ζητήματά τινα τῆς κατακτήσεως τῆς Κρήτης ὑπὸ τῶν Ἀράβων I. Karajannopulos, Πότε κατελήφθη ἡ Κρήτη ἀπὸ τοὺς Σαρακηνούς; G. Milles, *A provisional reconstruction of the genealogy of the Arab amirs of Crete;* N. Stavrinidis, Εἰδήσεις Ἀράβων ἱστορικῶν περὶ τῆς ἀραβοκρατίας ἐν Κρήτῃ; I. Alexakis, Ἡ ἀπόβασις τοῦ ὑπὸ τὸν Νικηφόρον Φωκᾶν στρατοῦ καὶ ἡ πρώτη νικηφόρος μάχη); altre hanno trattato argomenti letterari (G. Schirò, *Canoni inediti di Andrea Cretese*), problemi culturali (A. Pertusi, *Le problème de la culture classique à Crète pendant*

le Moyen Age (X—XIV siècles); P. Canart, *Un Crétois scriptor de la Bibliothèque Vaticane: Emmanuel Provataris (XVIe siècle);* E. Follieri, *I codici cretesi delle biblioteche romane),* aspetti giuridici, sociali ed economici della vita cretese (A. Lombardo, *Formule giuridiche nei cartolari notarili medievali di Creta;* M. Manussakas, Πρόσφατες ἔρευνες στά ἀρχεῖα τῆς Βενετίας σχετικὲς μὲ τὴν Κρήτη; K. Mertzios, Σταχυολογήματα ἀπὸ τά κατάστιχα τοῦ νοταρίου Κρήτης Μιχαὴλ Μαρᾶ (1538—1578); F. Thiriet, *Candie, grande place marchande dans la première moitié du XVe siècle),* argomenti sorico-artistici (M. Hatzidakis, Οἱ κρητικοὶ ζωγράφοι στὴ Βενετία S. Cirac Estopañan, *Technique et spiritualité grecques du Crétois Doménicos Theotokopulos à Tolède*). Ricordiamo ancora le comunicazioni di F. Halkin, *La légende crétoise de l'apôtre saint Tite,* e di S. Antoniadis, Παρατηρήσεις ἀπὸ τὸ χειρόγραφον τοῦ Χρονογράφου Zancaruola (XIV αἰ.).

Si sono purtroppo deplorate alcune assenze di illustri studiosi: per esempio di H. Grégoire, che aveva annunciato una comunicazione dal titolo Ἡ ἐπικὴ γενεὰ τῶν ἐθνομαρτύρων Φωκάδων εἰς τὴν ἱστορίαν καὶ δημοτικὴν ποίησιν τῶν Βυζαντινῶν καὶ τῶν Σλαύων di J. Irigoin, che avrebbe dovuto parlare su «Les reliures crétoises du XVe siècle»; di V. Laurent, il titolo della cui comunicazione era «*Contributions à la prosopographie de la Crète byzantine: gouverneurs militaires et chefs réligieux*». E'sperabile che questi contributi si possano leggere negli *Atti del Congresso,* di cui il Comitato Organizzatore, con a capo l' infaticabile Segretario generale N. Tomadakis, prepara fin d'ora la pubblicazione. Tra i voti formulati dal Congresso nella seduta conclusiva, tenuta a Canea, ricordiamo quelli relativi alla compilazione di un catalogo dei codici greci di provenienza cretese, alla riproduzione fotografica di tutti i documenti importanti dell' Archivio del Duca di Candia alla edizione critica delle opere di Andrea Cretese.

E. Follieri/Roma

БИБЛИОГРАФИЯ
BIBLIOGRAPHIE
BIBLIOGRAPHY

Rédacteur en chef: A. Dostál (A. D.). — Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Bank (A. Bk.), M. Berta (M. B.), A. Boecke van Rijnbach (A. B. R.), H. Boge (H. B.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), H. Ditten (Ditt.), R. Dostálová-Jeništová (D.-Je.), Iv. Dujčev (I. V.), J. Dummer (J. D.), E. Dvořáková-Bláhová (Dv.), S. Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Follieri (E. Fo.), E. Frances (E. Fr.), A. Frolow (A. F.), R. Guilland (R. G.), A. Guillou (A. G.), A. Hadjinikolaou (A. Ch.), G. Hansen (G. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K. J.), E. A. Jurčenko (E. A. J.), K. N. Juzbašjan (Juz.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), A. Každan (A. K.), H. Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), J. Milojković-Djurić (J. M. D.), M. Mineemi (Mine.), Gy. Moravcsik (Gy. M.), C. Nicolescu (C. N.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piekniewski (Piekn.), A. Pitterová (A. P.), E. Rechenberg (E. R.), Ilse Rochow (I. Roch.), F. Sbordone (Sb.), J. Sedláček (J. S.), M. Şesan (M. Ş.), A. R. Sodano (A. R. S.), E. Stănescu (E. St.), K. Treu (Tr.), U. Treu (U. Tr.), J. Vašica (jv.), R. Vulpe (R. V.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE

D. ANGELOV, *Конференция на историците византинисти във Ваймар* (Die Konferenz der Historiker-Byzantinisten in Weimar). Ист. Преглед XVII (1961) кн. 4, 126—128. — Kurzer Bericht über den Verlauf der Konferenz und der dort behandelten Probleme.
D. A.

D. ANGELOV, *Конгресът на византолозите в Охрид* (Der Kongreß der Byzantinisten in Ochrid). Ист. Преглед XVII (1961) кн. 4, 116—123. D. A.

D. ANGELOV, *La byzantinologie en Bulgarie et ses récentes acquisitions*. Sofia, 1961, p. 12. — Es werden hauptsächlich die wichtigeren Abhandlungen und Aufsätze auf dem Gebiet der Byzantinologie erwähnt, die in den letzten 15 Jahren erschienen sind. D. A.

D. ANGELOV, *Приносът на Марин Дринов в областта на византологията* (Der Beitrag Marin Drinovs auf dem Gebiet der Byzantinologie). Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1960, 119—132. — Der Verfasser weist darauf hin, daß die Werke Marin Drinovs, in denen vorwiegend Ereignisse der mittelalterlichen Geschichte Bulgariens behandelt werden, zu einem hohen Grad auch zur Klärung einiger Fragen der byzantinischen Geschichte beitragen, da die Geschichte Byzanz' mit der bulgarischen eng verbunden ist.
D. A.

25 ans d'historiographie tchécoslovaque, 1936—1960. Praha 1960, pp. 493 (Acad. Tchécoslovaque des Sciences. Section hist.) — Den Verfassern des Sammelbandes ist eine wahrhafte, in sich völlig abgerundete Kollektivarbeit gelungen, die auf lange Zeit hin ihren dokumentarischen Wert behalten wird. Nach einer historisch-bibliographischen Einführung wird das Studium der Hilfswissenschaften und darauf die Behandlung der tschechischen und der slowakischen Geschichte dargestellt (die Feudalepoche behandeln S. 147 ff. F. Graus und L. Holotík). Es folgen Übersichten über die Entwicklung der allgemeinen Kultur-, Literatur- und Kunstgeschichte in der ČSSR, darin auch ein Abschnitt über die byzantinistischen Studien (von P. Oliva; S. 387 ff.). Hervorzuheben ist ferner das von V. Myška aufgestellte Verzeichnis der wichtigsten historischen Periodika des Landes S. 459 ff. Irm.

Balkan Studies. A biannual Publication of the Institute for Balkan Studies. Vol. I (Thessalonique, 1960) et 2 (1961). — L'institut pour les Etudes Balkaniques, que 40 publications, où Byzance n'est pas oubliée, ont fait connaître depuis 1954, publie, dèpuis 1960,

une Revue, dont le titre lui-même indique le domaine. On ne peut que saluer avec joie ce nouvel instrument de travail, mis à la disposition de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des Balkans. Les *Balkan Studies* accueillent tous les articles ayant trait à l'histoire politique, économique et sociale, ainsi qu'à la littérature des peuples balkaniques, depuis l'antiquité jusqu'aux temps présents et, de préférence, depuis la conquête turque. Les articles sont publiés en anglais, en allemand, en français et en italien. Chaque numéro des *Balkan Studies* comporte une partie bibliographique, consacrée au compte-rendu d'un certain nombre d'ouvrages relatifs aux Balkans. L'éminent byzantiniste Stilpon P. Kyriakidis assume la direction de la Revue, assisté de N. P. Andriotès, D. Delivanis, Ch. Fragistas, et de Basile Laourdas, chargé de l'édition. — Le Tome I des *Balkan Studies* comporte un certain nombre d'articles qui intéressent la civilisation byzantine: *L'enkomion de Saint Démétrius par Jean, archevêque de Thessalonique* par Mme Dem. Hemmerdinger-Iliadou (pp. 49—56), *Les frontières septentrionales de l'hellénisme aux 7e et 8e siècles* (The Northern Boundaries of Hellenism in the 7th and 8th centuries) par St. P. Kyriakidis (pp. 57—64), *Bref précis de l'histoire de la Sainte Montagne de l'Athos* (Kurze geschichtliche Übersicht des Heiligen Berges Athos) de G. Theocharidis (pp. 91—112) et *Histoire du nom « Macedonia »* (History of the name « Macedonia ») de N. P. Andriotis (pp. 143—148). Les autres articles sont en dehors du domaine byzantin. — Le Tome II, à la différence du Tome I, paru en un seul fascicule (pp. 160 et VIII pl. h. t.) comporte deux fascicules (pp. 171 et VIII pl. h. t. + VIII et pp. 173—344) et ne présente que deux articles intéressant *Byzantinoslavica: Une nouvelle source des relations byzantino-hongroises au XIIe siècle* de R. Browning (A new Source on Byzantine-Hungarian relations in the twelfth century) (pp. 173—214) et *Le droit islamique et l'investiture de Genadios-Scholarios (1454)* de M. Negreponti-Delivanis (pp. 231—256). Parmi les compte-rendus bibliographiques, il y a lieu de signaler le compte-rendu des *Homélies de Photios* (Ὁμιλίαι Φωτίου) éditées par B. Laourdas, par G. L. Kustas (pp. 157—159), celui de J. E. Rexine sur l'ouvrage de Philip Sherrard: *Athos: The Mountain of Silence* (pp. 310—311) et celui de G. Hering sur l'ouvrage de Franz Thierfelder, *Männer am Balkan. Von Alexander dem Großen bis Josip Tito* (pp. 314—318), qui intéressent par certains détails l'histoire de Byzance. R. G.

Bibliographie du R. P. R. JANIN. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 14—43. — I. Ouvrages; II. Articles, chroniques, comptes-rendus (les chroniques sont signées: J. LACOMBE), soit 558 Nos, auxquels il faut ajouter: III. Collaboration aux Dictionnaires encyclopédiques: I. Dictionnaire de Théologie Catholique, 20 articles; Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastique, 393 nos, Lexikon für Theologie und Kirche, 18 articles, Lexikon für Theologie und Kirche (2e éd.), 21 articles, Catholicisme, 30 articles, Lexikon der Marienkunde, 3 articles, Dictionnaire de Droit canonique, 1 article, Histoire du Christianisme, 3 chapitres, Grand Larousse, 8 articles. Soit, au total, 1.055 nos. R. G.

G. BOCKISCH, *Arbeitstagung der Abteilung Altertum des Instituts für Allgemeine Geschichte der Humboldt-Universität zu Berlin.* Mitteilungsblatt f. die Mitarbeiter d. Deutschen Akad. d. Wissensch. zu Berlin 6 (1960) 325—326. — Auf der Arbeitstagung, die Anfang November 1960 stattfand, wurden von Mitarbeitern des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde der Deutschen Akademie der Wissenschaften folgende byzantinistisch orientierte Referate gehalten: 1) J. Irmscher, Zur Frage der Kontinuität in der griechischen Geschichte; 2) G. Bockisch, Geschichte und Ausgrabungsergebnisse des römischen Kastells Jatrus; 3) H. Ditten, Die Namen von Venedig und Genua bei den byzantinischen Schriftstellern; 4) D. Hadzis, Altgriechischer, byzantinischer und neugriechischer Versbau. Die Drucklegung des Konferenzprotokolls ist vorgesehen. Irm.

A. BÖHLIG, *Die Aufgaben des Instituts für Byzantinistik.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Martin-Luther-Univ. Halle-Wittenberg. Gesellsch.- u. Sprachwissenschaftl. Reihe 10 (1961) 1059—1063. — Das Institut für Byzantinistik an der Universität Halle wurde im Jahre 1960 gegründet und Professor Böhlig mit seiner Leitung betraut. Der hier abgedruckte Vortrag, der anläßlich der Institutseröffnung gehalten wurde, umreißt dessen Aufgaben. Diese liegen vornehmlich auf der orientalistischen Seite der Byzanzkunde, deren philologische Komponente bis in ihre Gegenwartsausläufer hinein gepflegt wird. Bereits im Gange sind folgende Arbeiten: 1. Neuausgabe des Johannes Kameniates, 2. Bearbeitung der koptischen Manichaica, 3. Katalogisierung und Beschreibung koptischer Handschriften, 4. Lexikon der griechischen Wörter im Koptischen. Irm.

Bollettino dell' Atlante linguistico mediterraneo I (1959). — Compte-rendu: O. PARLANGELI, Paideia XVI (1961) 169—171. E. Fo.

A. BURMOV, *Марин Дринов като историк на България* (Marin Drinov als Geschichtsforscher Bulgariens.) Изследвания в чест на Марин Дринов. София 1960, 105—118. — Der Verfasser berichtet über die vielseitige Tätigkeit von Marin Drinov zur Erforschung der bulgarischen Geschichte und betont, daß seine Arbeiten auf diesem Gebiet dazu bestimmt waren, dem unterjochten bulgarischen Volk in seinem Kampf zu helfen. D. A.

M. CHATZIDAKIS, Νίκος Α. Βεής. Δέλτιον Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας V (1959) 3—10. — Nécrologie. R. G.

V. EHRENBERG, *Theodor Mommsens Kolleg über römische Kaisergeschichte.* Heidelberger Jahrbücher 4 (1960) 94—107. — Bekanntlich hat Mommsen den 4. Band seiner „Römischen Geschichte" nicht geschrieben; für die Gründe gibt es verschiedene Erklärungen. Der Vortrag Ehrenbergs ist bemüht, auf Grund von z. T. recht schlechten Studentennachschriften wenigstens einen gewissen Eindruck von Mommsens Kolleg zu vermitteln, welches das Thema des 4. Bandes behandelte. Irm.

I. FISCHER, *Bibliografia clasică Romînească (1947—1957).* Studii Clasice 1 (1959) 229—245. — Wichtige, das Mittelalter freilich nur en passant berührende Bibliographie der rumänischen Aktivität. Irm.

I. FISCHER, *Bibliografia clasică romînească (1958—1959).* Studii Clasice 2 (1960) 413—430. — Höchst wichtige Übersicht (278 Nummern). Irm.

W. HARTKE, *Aufgaben der modernen Akademie im Bereich der Wissenschaften.* Mitteilungsblatt f. die Mitarbeiter d. Deutschen Akad. d. Wissensch. zu Berlin 6 (1960) 111—114. — Der derzeitige Präsident der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Altphilologe von Fach und Spezialist auf dem Felde der Spätantike, machte grundsätzliche Ausführungen über das Verhältnis moderner, sozialistischer Akademien zu den Universitäten, zur Praxis des Lebens und insbesondere zum Staat, die auch für die Entwicklung der Byzantinistik in der Deutschen Demokratischen Republik richtungsweisend sind. Irm.

G. HÄRTEL und R. HINKELMANN, *Tagung der Ungarischen Gesellschaft für Altertumswissenschaft.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Gesellsch.- u. Sprachwissenschaftl. Reihe 10 (1961) 97—99. — Die im Juni 1960 durchgeführte Tagung behandelte: 1. Probleme der Geschichte der Sklaverei im Altertum und 2. Fragen der antiken Religionsgeschichte, berührte also auch die spätantike Thematik. Der Bericht informiert über die Vorträge (ungarische Gelehrte und Gäste aus dem sozialistischen Lager) und gibt eine — positive — Einschätzung der Konferenz unter wissenschaftlichem und politischem Aspekt. Irm.

Helikon. Rivista di tradizione a cultura classica. Direttori: A. MAZZARINO, J. IRMSCHER. Tome 1, 1. (Napoli, 1961) pp. 203. — Die neue Zeitschrift, welche, vierteljährlich erscheinend, die Altertumswissenschaft in ihrer Gesamtheit zu erfassen sucht, wird von Antonio Mazzarino (Rom) und Johannes Irmscher (Berlin) herausgegeben. Irm.

K. N. JUZBAŠJAN, *Адонц Николай Георгиевич.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 217. A. K.

K. M. KALLIAS, Μιὰ ἀνέκδοτη ἐργασία τοῦ Κ. Ἀμάντου. Νέα Ἑστία 67 (1960) 194. — Einer Anregung des Erziehungsministers folgend, begann Amantos 1953—1954 mit der Niederschrift eines für ein breiteres Publikum bestimmten Buches: „Geschichte Griechenlands von den ältesten Zeiten bis 1100". Irm.

N. A. KONDRAŠOV, *Жизнь и труды Павла Иозефа Шафарика (К столетию со дня смерти).* Вестник МГУ, сер. VII: филол. (1961) № 5, 24—31. A. K.

Kongreßmaterialien. Delegation der Deutschen Demokratischen Republik. Kurzfassungen der Referate. Hrsg. v. Nat. Vorbereitungskomitee der Deutschen Demokratischen Republik. Berlin, 1960 (25. Internationaler Orientalistenkongreß, Moskau 1960). — Zu nennen sind hier die Vorträge von Rolf Ibscher, Papyruskonservierung im Wandel der Zeit; Johannes Irmscher, Theodoros Gazes als griechischer Patriot; Ernst-Günther Schmidt, Die altarmenische Zenon-Schrift und die spätantiken Philosophie-Einteilungen. Irm.

P. O. KRISTELLER, *Renaissanceforschung und Altertumswissenschaft.* Forsch. u. Fortschr. 33 (1959) 363—369. — Der für den Gegenstand bestens ausgewiesene Verfasser setzt die junge Disziplin der Renaissanceforschung zu der traditionsreichen Altertumskunde zumal in bezug auf die methodischen Probleme in Vergleich und leitet daraus Aufgaben der Renaissanceforschung und ihre Lösungswege ab. Irm.

B. LAOURDAS, Ἡ κλασσικὴ φιλολογία εἰς τὴν Θεσσαλονίκην κατὰ τὸν δέκατον τέταρτον αἰῶνα. Thessalonique, 1960, pp. 23. R. G.

V. LAURENT, *L'œuvre scientifique du R. P. R. JANIN.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 7—13. — 1. Géographie ecclésiastique et topographie byzantine. 2. Histoire des Eglises orientales (La genèse des schismes et le problème de l'Unité chrétienne). R. G.

B. LAVAGNINI, *L' istituto siciliano di studi bizantini a Palermo.* Akten d. 11. Internat. Byzantinisten-Kongresses 1958, München 1960, 308—313. — Auf reichen Traditionen basierend, wurde das Institut 1952 gegründet und der Berichterstatter mit seiner Leitung beauftragt. Dieser informiert über die seitherige Tätigkeit, die vornehmlich auf editorischem Felde liegt. Irm.

L. MAŁUNOWICZÓWA, *Wstęp do Filologii Klasycznej. Wraz z metodologią pracy umysłowej i naukowej.* Lublin 1960, pp. 340. (Towarzystwo Naukowe Katolickiego Uniw. Lubelskiego). — Das Studentenbuch gibt eine gründliche und ausführliche Einleitung in den Gegenstand und die Methodik der klassischen Philologie und ausführliche annotierende bibliographische Nachweise, die nicht nur für das polnische, sondern auch für das ausländische Schrifttum heranzuziehen sind. In der Beschränkung auf die klassische Philologie einerseits und dem Bestreben nach bibliographischer Abrundung andererseits unterscheidet sich das Werk grundsätzlich von meiner „Praktischen Einführung in das Studium der Altertumswissenschaft" (Berlin 1954), die, was die Verfasserin durchaus mißverstanden hat (S. 28), nichts anderes als eine pädagogische Heranführung an das Wissenschaftsgebiet sein will. Mißverstanden ist ferner die Aufgabe der „Bibliotheca classica orientalis" (S. 94), die ein Dokumentations- und kein kritisches Organ sein will. Irm.

Materiały do bibliografii archeologii śródziemnomorskiej w Polsce za lata 1800—1950. Część 2 opracowali Z. SKULIMOWSKA i W. ZIEMACKI pod redakcją K. MAJEWSKIEGO. Warszawa 1960, pp. 87 (Prace zakładu archeol. antycznej IHKM PAN, 18). — Die gewiß auf die klassische Zeit orientierte, in dem vorliegenden 2. Teil (der erste erschien Warszawa 1952) ca. 800 Titel umfassende Bibliographie darf auch hier als brauchbares Hilfsmittel angezeigt werden. Irm.

R. MORGHEN, *Paolo Lamma (24 agosto 1915—17 aprile 1961).* Studi Medievali II (1961) 397—401. — Necrologia. E. Fo.

A. K. ORLANDOS, Ἀντώνιος Κεραμόπουλλος. Νέα Ἑστία 67 (1960) 754—755. — Trauerrede auf den am 13. Mai 1960 verstorbenen Archäologen. Irm.

D. PAGE, *Richard Porson (1759—1808).* Proceedings of the British Acad. 45 (1960) 221—236. — Die Rede vor dem Third International Congress of Classical Studies in London 1959 berücksichtigt auch die byzantinistischen Leistungen Porsons und geht im speziellen auf sein Verhältnis zu Gibbon ein. Irm.

M. K. PETROCHILOS, Βιβλιογραφία τῆς νήσου Κυθήρων. Ὁ Βιβλιόφιλος 14 (1960) ἀριθ 1—2, 15—16. — Nachträge zu der in derselben Zeitschrift, Jg. 1958, S. 7/8 veröffentlichten Bibliographie. Irm.

Πυρσός, *1.* Dresden, 1961, pp. 40. — Die neue, von Marika Mineemi redigierte Zeitschrift wendet sich in erster Linie an die Griechen, die als politische Flüchtlinge außerhalb ihres Landes leben. Sie will kein wissenschaftliches Organ sein, sondern der Belehrung und der Unterhaltung dienen. Trotzdem hat sie, wie diverse Beiträge des ersten Heftes zeigen, auch Anspruch auf das Interesse der Neogräzisten und Byzantinisten. Irm.

B. SCHULTZE, *P. M. Gordillo.* Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 434—442. — Necrologio, con notizie bibliografiche, del *noto* studioso di teologia orientale (Siviglia 1894—Roma 1961). E. Fo.

S. D. SKAZKIN—A. A. LETAVET—I. I. ZIEBERFARB—B. T. GORJANOV—V. M. LAVROVSKIJ—A. Ch. SOKOLOVSKIJ, *А. Г. Готалов-Готлиб.* Совет. педагогика (1961) № 7, 159—160. — Nécrologie consacrée au professeur de l'Université d'Odessa, élève de F. I. Uspenskij, — A. G. Gotalov-Gotlieb. A. K.

VI. TOPENČAROV—N. TODOROV—Str. DIMITROV—P. TIVČEV, *XXV международен конгресс на ориенталистите в Москва* (Der XXV. internationale Kongreß der Orientalisten in Moskau). Ист. Преглед XVII (1961) кн. 1, 124—130. — Ein Bericht vorwiegend über die Arbeit der bulgarischen Delegation. D. A.

K. TREU, *Zu Gast am Pontos Euxeinos.* Das Altertum 7 (1961) 120—128. — Illustrierter Bericht über die Tagung des Eirene-Komitees in Constanza im Herbst 1960. Irm.

A. A. ULUNJAN, *Ангелов Димитр.* Совет. ист. энцикл. 1 (1961) 492. — Dans la liste des travaux la nouvelle édition de l'*История на Византия,* t. I, София, 1959, fait défaut. A. K.

L. N. VATOLINA—G. Š. ŠARBATOV, *Совещание арабистов в Ленинграде.* Уч. зап. Инст. народов Азии XXII (1960) 144—151. — Compte-rendu de la conférence des arabisants tenue en mai de l'année 1959. Une série d'exposés fut consacrée à l'histoire médiévale et à la philologie du Proche-Orient. A. K.

V. V. VINOGRADOV, *Итоги IV Международного съезда славистов и дальнейшие перспективы работы Международного комитета славистов.* Крат. сообщ. Инст. славяновед 31 (1961) 93—108. A. K.

Z. K. VYSOKÝ, *Bibliographie des ouvrages du professeur dr. Karel Svoboda.* Eunomia 5 (1961) 1—20. — Die Arbeiten des bedeutenden und vielseitigen tschechischen Philologen (die Bibliographie zählt 510 Nummern) berühren zum Teil auch das Gebiet der Byzantinistik. Irm.

J. WERNER, *Prof. Dr. Franz Dornseiff zum Gedenken.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. zu Leipzig 9 (1959—1960). Beilage zu Heft 5 d. gesellsch.- u. sprachwissenschaftl. Reihe. — Würdigung der wissenschaftlichen Leistung des am 20. 3. 1888 geborenen Leipziger Gräzisten. Beigefügt ist ein Verzeichnis der Schriften Dornseiffs aus den Jahren 1953 bis 1960; daß in dieses die von ihm inaugurierten Dissertationen Aufnahme fanden, wird man billigen, nicht jedoch, daß sie unter seine eigenen Werke gezählt werden. Irm.

J. WERNER, *Franz Dornseiff zum Gedenken.* Muttersprache 60 (1960) 344—346. — Würdigung des am 22. 5. 1960 verstorbenen Leipziger Altphilologen in seiner Bedeutung für die Sprachwissenschaft. Irm.

J. WERNER, *Franz Dornseiff †.* Forsch. u. Fortschr. 34 (1960) 252—253. — Nachruf mit besonderer Würdigung der Verdienste Dornseiffs auf sprachwissenschaftlichem Gebiet. Irm.

D. A. ZAKYTHINOS, Τὸ ἐν Στοκγόλμῃ Ι Α' Διεθνὲς Συνέδριον τῶν Ἱστορικῶν Ἐπιστημῶν. Παρνασσός 2 (1960) 615—619. — Knapper Bericht über den Kongreß, der im August 1960 in Stockholm stattfand. Vertreter Griechenlands waren I. Papastavrou und der Berichterstatter. Irm.

D. A. ZAKYTHINOS, Κωνσταντῖνος Ἄμαντος. Νέα Ἑστία 67 (1960) 192—194. — Akademische Gedenkrede auf den 1874 geborenen Historiker, Philologen und Pädagogen. Irm.

Fr. ZUCKER, *Wilhelm Schubart †.* Gnomon 33 (1961) 108—109. — Inhaltsreicher Nachruf. Irm.

II. LANGUES

A. Grec

Pan. CHRESTOS, Αἱ περιπέτειαι τῶν ἐθνικῶν ὀνομάτων τῶν Ἑλλήνων. Thessalonique, 1960, pp. 55. R. G.

G. A. GALITIS, Ἀρχηγὸς-Ἀρχηγέτης ἐν τῇ ἑλληνικῇ γραμματείᾳ καὶ θρησκείᾳ. Ἀθηνᾶ 64 (1960) 17—138. R. G.

F. JACOBY, *Kleine philologische Schriften, 1.* Hrsg. v. H. J. Mette. Berlin 1961, pp. VIII, 559 (Schriften d Sektion f. Altertumswissensch., 21). — Felix Jacobys „Abhandlungen zur griechischen Geschichtsschreibung" gab H. Bloch 1956 in Leiden, Stephan Weinstock im gleichen Jahr Jacobys RE-Artikel unter dem Titel „Griechische Historiker" in Stuttgart heraus; der vorliegende erste Band der „Kleinen philologischen Schriften" enthält zehn Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Gräzität. Irm.

H. u. R. KAHANE, *Die Magariten.* Zeitschr. f. roman. Philol. 76 (1960) 185—204. — In der französischen Literatur des Mittelalters begegnet als Eigenname wie als Appellativum das Wort margarit, das für gewöhnlich (unbefriedigend) von byz. μαγαρίτης „Renegat" abgeleitet wird. Die Verfasser finden die Entstehung der Wortfamilie in Ägypten: Mühādžir ist der arabische Siedler moslemischen Glaubens in neubesetzten Gebieten, davon griech. μωαγαρίτης, verkürzt μαγαρίτης. Über Unteritalien kommt das Wort in den Westen, wo sich drei semantische Varianten herausbilden: 1. „Sarazene", 2. „Pirat", 3. „Apostat". Im Griechischen bedeutet das Verbum μαγαρίζω „abtrünnig werden", „die Fastenvorschriften verletzen", „beschmutzen". Irm.

S. C. KARATZAS, *L'Origine des dialectes néogrecs de l'Italie méridionale* ... (V. Byzantinoslavica XX, 115—116; XXI, 141.) — Compte-rendu: S. G. KAPSOMENOS, Deutsche Litztg. 81 (1960). Irm.

I. KNIEZSA, *Magyar jövevényszó-problémák II. Görög jövevényszavak* (Problèmes des mots d'emprunts dans l'hongrois II. Mots d'emprunts grecs). Nyelvtudományi Közlemények 61 (1959) 273—277. — Les mots d'emprunts dans la langue hongroise pris sans intermédiaires du grec sont, selon l'avis de l'auteur, les suivants: *fátyol* ~ φακιόλι, *iszák* ~ βισσάκι, *paplan* ~ πάπλωμα, *fácán* ~ φασιανός, *kicele* ~ κατσούλα, *ruga* ~ ῥόγα. La provenance grecque des autres mots qui se trouvent également dans le grec et dans l'hongrois est douteuse et il y en a quelques-uns dans lesquels la médiation slave est présumable, p. ex. chez *hártya* ~ χαρτία, *szamár* ~ σαγμάριον, *timár* ~ τομάρι, *katona* ~ κατοῦνα. Gy. M.

P. S. NASTUREL, *Témoignages roumains sur les formes Sphrantzès et Phrantzès.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 441—443. — Des deux formes, la forme Phrantzès est une „variante populaire" de Sphrantzès, simplifiée par la chute de la consonne initiale, pour des raisons de prononciation rendue ainsi plus facile. R. G.

A. J. NOTOPOULOS, *Originality in Homeric and Akrita, Formulae.* Λαογραφία 18 (1959) 423—431. R. G.

D. B. VAYAKAKOS, Μεσαιωνικὰ καὶ νεοελληνικά. Ἀφιέρωμα à la mémoire de M. Triantaphyllidis. Thessalonique, 1960, pp. 69—72. R. G.

B. Latin

B. LAVAGNINI, *In Procopio (De b. Goth. III, 28, 7) l'atto di nascita dell' articolo neolatino.* Studi in onore di Luigi Castiglioni. Firenze o. J. 527—530. — Der Ortsname Λαβοῦλα bei Prokop, *De b. Goth.* 3, 28, 7 wird hergeleitet von la vula, d. h. (il)la gula. Irm.

H. MIHĂESCU, *Limba latină în provinciile dunărene ale Imperiului Roman.* Editura Acad. Rep. Popul. Romîne 1960, pp. 327 (Acad. Rep. Popul. Romîne. Comisia pentru studiul formării limbii şi poporului Romîn). — Das Werk basiert auf dem Studium von ca. 21000 Inschriften, dessen Ergebnisse es in systematischer Form vorlegt. Es erstreckt sich auf die ersten sechs Jahrhunderte, legt Wert auf die Feststellung, daß das Christentum in den Donauprovinzen in lateinischem, nicht in griechischem Gewande seinen Einzug hielt, und macht die Einflüsse des Lateinischen auf Sprache und Literatur in Byzanz deutlich. Irm.

Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert. In Gemeinschaft mit den Akad. d. Wiss. zu Göttingen—Heidelberg—Leipzig—Mainz—Wien u. d. Schweizer Geisteswiss. Gesellsch. hrsg. v. d. Bayer. Akad. d. Wiss. u. d. Deutschen Akad. d. Wiss. zu Berlin. *Bd. 1, Lfg. 1: a — adcumen; Lfg. 2: Addebeo bis aer; Abkürzungs- und Quellenverzeichnisse.* München—Berlin 1959, pp. VII, 320. — Compte-rendu: M. PLEZIA, Deutsche Litztg. 82 (1961) 17—24. Irm.

J. SVENNUNG, *Sprachliche Bemerkungen zum Irenäus Latinus.* Kungl. Humanistiska vetenkaps-samfundet i Uppsala. Årsbok (Uppsala 1948) 45—57. — Zeigt, daß der Irenäus-Übersetzer ungeachtet der Bildungsanforderungen, welche aus dem dogmatischen Stoff resultieren, der Volks- und Alltagssprache in hohem Grade verbunden war. Irm.

C. Langues slaves

S. B. BERNŠTEJN, *Очерк сравнительной грамматики славянских языков.* Москва, 1961 стр. 350, карты. — Le volume se compose de deux parties: « L'introduction » et la « Phonétique ». Dans l'introduction une attention toute particulière est apportée à l'histoire des Slaves pour laquelle B. se sert même des informations données par les auteurs byzantins (voir p. 83 sq., 103). Pour la pénétration de mots grecs dans la langue paléoslave voir p. 99 sq. B. aborde la question du maintien de mots slaves dans les textes grecs et latins, en critiquant, en particulier, N. V. Pigulevskaja qui prétend que, dans le « Strategikon » de Pseudo-Maurice, sont cités des « mots slaves communs ou des mots russes (!)». En même temps B., en analysant le « nom » Bož ne tient pas compte des remarques critiques à l'adresse de l'interprétation traditionnelle de cette partie de Jordanes (pp. 102 sq.). La question concernant le maintien de la toponymie et de l'onomastique slaves dans la langue grecque est traitée très superficiellement: B. se limite à la critique de la théorie de Georgiev qui a compté dans l'ouvrage de Procope « Des édifices », 10—17 % de toponymes slaves (pp. 103 sq.), mais ne tient pas compte des travaux de Vasmer, ni du grand nombre de mentions de toponymes slaves et de noms propres dans les Vies des Saints, ni dans les actes et autres monuments byzantins. B. traite aussi la question de l'origine de la littérature slave

(pp. 104—107) en supposant que Constantin introduisit la littérature chez les Bulgares encore bien avant la mission morave. A. K.

D. Autres langues

A. I. JELANSKAJA, *Происхождение настоящего еремени определительного предложения и система употребления форм относительного местоимения ЄТ (ntj) и ЄТЄ (ntj iw) в коптском языке.* Народы Азии и Африки (1961) № 3, 170—178. A. K.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; MÉTRIQUE

A. Histoire de la littérature byzantine

Anthologia Graeca, Bd. I—IV, éd. H. BECKBY... (V. Byzantinoslavica XX, 123, 352; XXI, 349.)

Antologia Palatina. A cura di A. PRESTA, Con introd. di G. Perotta. Roma 1957, pp. XXI, 811. — Compte-rendu: W. PEEK, Deutsche Litztg. 82 (1961) 7—18. Irm.

C. M. BOWRA, *Palladas and Christianity.* Proceedings of the British Acad. 45 (1959) 255—267. — Durch Neuinterpretation mehrerer seiner Gedichte glaubt Bowra, zu einem neuen Lebensbild des Palladas gelangen zu können. Als Ἕλλην und γραμματικός dem Christentum fernstehend, habe er durch die alexandrinischen Ereignisse der Jahre 391 bis 394 seine Existenz verloren, dann aber, nachdem er mit der christlichen Hierarchie einen Kompromiß einging, wieder ein auskömmliches Dasein gefunden. Irm.

A. BUGGE, *Contacarium Palaeoslavicum Mosquense* (= Monumenta Musicae Byzantinae 6). Copenhague 1960, pp. XXVII + 10, 205 riprod. fotogr. — Compte-rendu: A. RAES, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 485—488. E. Fo.

Enrica FOLLIERI, *Un canone di Giuseppe Innografo per S. Fantino « il vecchio » di Tauriana.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 130—151. — Edition critique princeps. Le canon présente tous les caractères techniques et stylistiques des canons de Joseph l'Hymnographe. Le nom de Ἰωσήφ est donné en acrostiche, mais n'est pas suivi du nom du saint. L'ode II n'a jamais été écrite. Les hirmoi sont tirés de quatre canons de Jean le Moine ou Jean Damascène, sauf l'hirmos de l'Ode IV, tiré du canon de Cosmas de Jérusalem sur l'Exaltation de la Croix. Le plan est le plan traditionnel: ode I, introduction; odes III—VII, miracles opérés par le saint; les deux dernières odes sont un second éloge du saint et signalent le pouvoir thaumaturge émanant de son tombeau. R. G.

H. FOLLIERI, *Initia hymnorum ecclesiae graecae, I* (V. Byzantinoslavica XXII, 340—341.) — Compte-rendu: O. PARLANGELI, Paideia XVI (1961) 167—168. E. Fo.

Dem. HEMMERDINGER-ILIADOU, *L'enkomion de saint Démétrius par Jean archevêque de Thessalonique.* Balkan Studies I (1960) 49—56. — Edition de l'original grec de l'un des nombreux enkomia en slave de saint Démétrius. Remarques sur I. le texte grec, II. le texte slave. Le texte grec est tiré du Parisin. gr. 1517 du XIIe siècle, qui ne comprend que des textes relatifs à saint Démétrius; à part quelques passages, ce texte était inédit. Il date des environs de 602, *terminus ante quem* et *terminus ad quem.* L'enkomion, anonyme dans la traduction slave, est attribué par le Parisin. gr. 1517 à Jean, archevêque de Thessalonique entre 603 et 645, et auteur du Livre I des *Miracula.* Le texte grec du Parisin. gr. 1517 montre que le texte n'a pas été transmis intact entre le VIIe s. et le XIIe s., mais le texte slave permet de combler les lacunes. La traduction slave remonte au Xe siècle, mais a subi plusieurs modifications dès le XIe siècle. R. G.

Od. LAMPSIDIS, Τὸ Ἀκριτικὸν ἔπος καὶ τὸ „ἄσμα τοῦ Γαβρᾶ". Ἀρχεῖον Πόντου 23 (1959) 33—38. R. G.

B. LAOURDAS, Φωτίου ὁμιλίαι... (V. Byzantinoslavica XXII, 115.) — Compte-rendu: G. L. KUSTAS, Balkan Studies II (1961) 157—159. R. G.

Fr. LEFHERZ, *Studien zu Gregor von Nazianz...* (V. Byzantinoslavica XXI, 350; XXII, 359.) — Compte-rendu: E. AMAND de MENDIETA, L'Antiquité Classique 28 (1959) 398—401. Irm.

S. G. MERCATI, *Ramenta iambica.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 438—440. — Deux poésies iambiques, l'une d'un certain Basile Chalamas, inconnu jusqu'à ce jour, sur la comparaison entre la vie mondaine et la vie monastique, l'autre, sans nom d'auteur, contre l'injustice, et œuvre d'un empereur porphyrogénnète. R. G.

R. MERKELBACH, *Die Quellen des griechischen Alexanderromans*... (V. Byzantinoslavica XIX, 339.) — Compte-rendu: D. E. L. HAYNES, The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 367. Irm.

N. PANAGIOTAKIS, Θεοδόσιος ὁ Διάκονος καὶ τὸ ποίημα αὐτοῦ Ἅλωσις τῆς Κρήτης. Herakleion (1960) 191. R. G.

A. PERTUSI, *Giorgio di Pisidia poemi I. Panegirici epici*... (V. Byzantinoslavica XXII, 116.) — Compte-rendu: J. M. HUSSEY, Eng. Hist. Rev. LXXVII, 302 (1962) 128—129. D. M. N.

L. POLITIS, Παλιὲς κωμωδίες. Καθημερινή 14. 6. 1959. — Über das Κρητικὸν θέατρον, dessen Stücke tatsächlich aufgeführt wurden, und sein Weiterleben auf Zakynthos. (Forschungen von Gl. Protopapa-Bouboulidou.) Irm.

W. SCHMIDT—O. STÄHLIN, *Geschichte der griechischen Literatur*. München 1940—1950 (Handbuch der Altertumswissenschaften, 7). — 1. Band: Die griechische Literatur in der Zeit der attischen Hegemonie. 1959, XIV, pp. 805. — 2. Band: Die griechische Literatur in der Zeit der attischen Hegemonie vor dem Eingreifen der Sophistik. 1959, XII, pp. 781. — 3. Band: Die griechische Literatur in der Zeit der attischen Hegemonie nach dem Eingreifen der Sophistik. 1. Hälfte, 1940, XV, pp. 898. — 4. Band: Die griechische Literatur in der Zeit der attischen Hegemonie nach dem Eingreifen der Sophistik. 2 Hälfte, 1. Abschnitt: 1959, VIII, pp. 563. — Compte-rendu: W. BÄHR, Universitas 16 (1961) 314—315. Irm.

G. SCHIRÒ — A. GONZATO, *Per un' edizione di « Analecta hymnica e codicibus eruta Italiae inferioris »*. Akten d. XI. Intern. Byz.-Kongr. 1958, München, 1960, 539—555. — Die beiden Autoren planen ein Korpus der in unteritalienischen Bibliotheken erhaltenen Kanones und legen für dieses das vorläufige Programm vor. Irm.

G. SOULIS, *Notes on Venetian Modon*. Πελοποννησιακά III—IV (1958—1959) 267 P + pp. 275 et 2 pl. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Ἡ βυζαντινὴ φιλολογία. Ἀπὸ τῆς ἱστορικῆς ἐρεύνης εἰς τὴν αἰσθητικὴν ἑρμήνειαν. Ἐπιστημ. Ἐπετηρὶς Φιλοσ. Σχολῆς Πανεπιστ. Ἀθηνῶν (1959—1960) 385—407. R. G.

N. VEIS (Bees), Μωραϊτικὰ τραγούδια τοῦ Ἀκριτικοῦ κύκλου. Πελοποννησιακὴ Πρωτοχρόνια 5 (1961) 102—106. R. G.

H. WALTHER, *Alphabetisches Verzeichnis der Versanfänge mittellateinischer Dichtungen*. Göttinen 1959, pp. 1186 (Carmina Medii Aevi Posterioris Latina, 1). — Compte-rendu: F. W. LENZ, Orpheus 7 (1960) 191—193. Irm.

B. Sujets byzantins dans la littérature mondiale

N. KATIFORIS, Ὁ Φωτεινός. Ἡρωικὸ δρᾶμα σὲ τρεῖς πράξεις καὶ πέντε εἰκόνες στὴν Γ' πράξη. Tirage à part: Ἐπιθεώρηση Τέχνης, pp. 54. — Sich stützend auf das gleichbenannte Poem des Valaoritis, entwickelt der Verfasser sein dramatisches Gedicht, das im Jahre 1357 auf der Insel Leukas spielt und die Auseinandersetzung mit den „Franken" (hier den Venezianern) zum Inhalt hat. Irm.

C. Littérature populaire

G. CARY, *The Medieval Alexander*. Cambridge, 1956, pp. XVI, 415. — Compte-rendu: H. J. ROSE, The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 367—368. Irm.

D. HADZIS, *Literaturbrief aus Griechenland*. Neue Deutsche Lit. 12 (1960) 136—139. — Eine ganz knappe, von richtigen Einschätzungen getragene Übersicht über die Entwicklung der neugriechischen Literatur, welche der Verfasser mit der byzantinischen Volksliteratur des 13.—15. Jahrhunderts beginnen läßt. Irm.

ΙΑΚΩΒΟΣ ΤΡΙΒΩΛΗΣ, Ποιήματα. Hrsg. v. J. IRMSCHER... (V. Byzantinoslavica XVIII, 126—127, 326; XIX, 161; XX, 128, 353; XXI, 354). — Compte-rendu: Gh. CRONȚ, Studii Rev. de Ist. 12 (1959) 319—320. Irm.

B. KNÖS, *La légende de Bélisaire dans les pays grecs*. Eranos 58 (1960) 237—280. — Die Belisarlegende, für die vor allem die Διήγησις ὡραιοτάτη τοῦ θαυμαστοῦ ἐκείνου τοῦ λεγομένου Βελισαρίου, ferner die Ριμάδα περὶ Βελισαρίου und Georgillas' Ἱστορικὴ ἐξήγησις περὶ Βελισαρίου als Quellen zur Verfügung stehen, formte sich in mehreren Entwicklungsetappen und fand ihre abschließende Gestalt erst im 15. Jahrhundert. Irm.

E. KRIARAS, *Die zeitliche Einreihung des „Phlorios und Platzia-Phlora"-Romans im Hinblick auf den „Imberios und Margarona"-Roman*. Akten d. XI. Internat. Byzantinisten-

Kongresses 1958, München, 1960, 269—272. — Gegen H. Schreiner sucht der Verfasser den Nachweis zu erbringen, daß der Roman von Phlorios und Platzia-Phlora der zweiten Hälfte des 14., der Roman von Imberios und Margarona aber erst der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts zugehört. Irm.

G. Th. ZORAS, Ὁ Πουλλολόγος κατὰ τὸν Ἀθηναϊκὸν κώδικα *701*. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 150—167. — Nouvelle édition d'après le Codex Atheniensis 701 resté inédit. R. G.

D. Folklore

P. A. RYBAKOV, *Исторический взгляд на русские былины.* Ист. СССР (1961) № 5, 141—166. — Полемизируя с В. Я. Проппом, Р. считает, что в былинах отразились конкретные исторические факты и, в частности, нашествие половецких орд Шарукана и киевское восстание 1068 г. А. К.

R. STRÖMBERG, *Greek Proverbs*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 128, 319). — Compte-rendu: J. WERNER, Deutsche Litztg. 81 (1960) 1077—1082. Irm.

J. WERNER, *Sprichwortliteratur.* Zeitschr. f. Volkskunde 57 (1961) 118—132. — Eine materialreiche Übersicht über die neuere Forschung zum Thema (eine genaue zeitliche Abgrenzung ist nicht ersichtlich); gemäß den speziellen Neigungen des Verfassers findet der byzantinische Bereich gebührende Berücksichtigung (und z. T. wichtige Nachträge zu den behandelten Arbeiten). Irm.

E. Questions de la métrique

St. P. KYRIAKIDIS, Ἡ γένεσις τοῦ διστίχου καὶ ἡ ἀρχὴ τῆς ἰσομετρίας. Θεσσαλονίκη, 1947, pp. 79 (Λαογραφία, 4). — Die Frage nach der Entstehung des neugriechischen Distichons kam nicht, wie Soyter meinte, vom Inhalt, sondern muß von der Form her gestellt werden. Dabei ergibt sich, daß der Reim die Voraussetzung bildete für die Entstehung des Distichons, dessen Wurzeln also erst in der spätbyzantinischen Zeit liegen. Die Arbeit enthält darüber hinaus mehrere metrische Spezialuntersuchungen. Irm.

H. SZELEST, *De Pausaniae clausulis.* Varsaviae 1953, pp. 39 + 8 tab. (Auctarium Maeandreum, 3). — Die fleißige Untersuchung wird in Gegenüberstellung zum „Michael Palaeologos" des Georgios Pachymeres (als eines „scriptor non rhythmicus") geführt, ist also auch hier anzuzeigen. Irm.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIES

A. Sources narratives et travaux monographiques

Агафий. Совет. ист. энцикл. I (1961) 155—156 А. К.

Арефа Кесарийский. Совет. ист. энцикл. I (1961) 725. А. К.

Ş. BAŞTAV, *Die türkischen Quellen des Laonikos Chalkondylas.* Akten des 11. Internationalen Byzantinistenkongresses 1958, München, 1960, 34—42. — Daß Chalkondylas, obgleich er wenig Türkisch kannte, türkische Quellen benutzte, wurde bereits 1913 von G. Miskolczi behauptet. Başlav ist bemüht, diese Behauptung an einigen Punkten durch Nachweise zu erhärten. Irm.

BESSARION NICAENUS, *De Spiritus Sancti processione ad Alexium Lascarin Philanthropinum.* Graece et Latine ex autographis edidit, introductione, notis, indicibus instruxit E. CANDAL (= Concilium Florentinum, Documenta et Scriptores, Series B, vol. VII, Fasc. II.) Roma 1961, pp. L + 110. — Compte-rendu: B. SCHULTZE, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 492—493. E. Fo.

Z. M. BUNIJATOV, *Еще раз о неизданных страницах «Истории агван» Моисея Каганкатваци* (! il faut lire: Каганкатваци). Изв. АН Азерб. ССР, сер. общ. наук (1961) № 4, 3—9. — B. cite (dans une traduction de feu T. Ter-Grigorian) un extrait de l'« Histoire » de l'écrivain arménien Moïse Kagankatvatsi, où il est question des événements des années 835/6—842/3 et, en particulier, de la captivité de Babek et de la campagne des Arabes contre Amorium. A. K.

M. CANARD, *Les sources arabes de l'histoire byzantine aux confins des Xe et XIe siècles.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 284—314. — I. Les documents; II. Les historiens arabes contemporains de cette période; III. Les historiens arabes postérieurs. Les documents originaux sont rares: une lettre de l'émir d'Egypte à Romain Ier Lécapène, deux lettres du calife fâtimite al-Mu'izz à propos de l'expédition byzantine

contre la Crète, en 960, un discours de l'émir à l'ambassadeur byzantin, en 957—958; liste et description des cadeaux envoyés par les empereurs byzantins des Xe et XIe siècles à divers souverains ou émirs musulmans. Parmi les historiens contemporains, il faut citer surtout Ibn al-Qalâisi, l'historien le plus complet de la campagne de Jean Ier Tzimiskès en Syrie en 975 et de la bataille d'Apamée, en 998, peu connu des historiens de Byzance et Yahjâ b. Sa'id al-Antâi, mort vers 1066 et dont l'ouvrage allait certainement au-delà du règne de Romain III Argyre (1028—1034). Parmi les historiens postérieurs et appartenant, en général, au XIIIe siècle, il faut citer Ibn al-Athir, et plus particulièrement Ibn Zafir, Ibn Muyassar et Kamâl ad-Din. R. G.

H. W. DUDA, *Die Seltschukengeschichte des Ibn Bibî* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 355; XXII, 124.) — Compte-rendu: J. RYPKA, Orient. Litztg. 55 (1960) 267—294. Irm.

Galens Kommentare zu den Epidemien des Hippokrates. Indizes der aus dem Arabischen übersetzten Namen und Wörter verfaßt von F. PFAFF †. Die als sogenannte Simulantenschrift griechisch überlieferten Stücke des 2. Kommentars zu den Epidemien II hrsg. v. K. DEICHGRÄBER u. F. KUDLIEN. Berolini in aedibus Acad. Scient. 1960, pp. VI, 120 (Corpus Medicorum Graecorum V 10, 2, 4). — Die Simulantenschrift ist ein Auszug aus dem sonst nur arabisch erhaltenen Galen-Kommentar zu Hippokrates Epid. II. Der Exzerptor gehört in die frühbyzantinische Zeit. Die textkritische Ausgabe ist von einem Index verborum begleitet. — Auf den Pfaffschen Index sei wegen der zahlreichen Spezialtermini beiläufig aufmerksam gemacht. Irm.

A. GARZYA, *Scoli inediti alle Epistole di Sinesio.* Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 214—280. — Scolies tirées du cod. Vatic. gr. 113 (XIVe s.). R. G.

R. HENRY, *Photius. Bibliothèque,* tome II ... (V. Byzantinoslavica XXII, 362.) — Compte-rendu: N. A. LIVADARAS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 584—586. R. G.

Извори за българската история, VIII (Quellen zur bulgarischen Geschichte B. VIII). София, 1961, pp. 358. — Enthält 27 Quellen byzantinischen Ursprungs, welche wichtige Angaben über die Geschichte Bulgariens vom Anfang des 9. bis Anfang des 10. Jh. liefern. Die griechischen Texte sind mit bulgarischen Übersetzungen und erläuternden Angaben versehen. D. A.

R. KATIČIĆ, Αἱ πρὸς Πακουριανοὺς ἐπιστολαὶ τοῦ Θεοφυλάκτου ἀρχιεπισκόπου Ἀχρίδος. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 386—397. — Trois lettres sont adressées à des Pacourianos, mais aucune au grand domestique d'Occident. Deux sont adressées à l'homonyme de ce dernier, gendre du grand drongaire Nicéphore Comnène, la troisième à un certain Nicolas Pakourianos, inconnu par ailleurs. Il est possible que ces deux Pakourianos appartiennent à la famille du grand domestique Pakourianos. R. G.

Анна Комнина. Совет. ист. энцикл. I (1961) 591. A. K.

A. D. KOMINIS, Παρατηρήσεις εἰς τοὺς χρησμοὺς Λέοντος τοῦ Σοφοῦ. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 398—412. — L'auteur apporte de nouveaux renseignements sur les oracles relatifs à Constantinople et aux empereurs de Byzance; il indique ensuite comment l'on peut distinguer les oracles byzantins des oracles post-byzantins et complète la tradition manuscrite de ces textes. Il donne enfin un certain nombre de lectures nouvelles, d'après le ms Va 4a de la Bibliothèque royale de Stockholm. R. G.

J. KURANC, *De Prisco Panita rerum scriptore quaestiones celectae* ... (V. Byzantinoslavica XX, 356; XXI, 356.) — Compte-rendu de l'auteur: Bibliotheca class. orient. 6 (1961) 352. D.-Je.

Lotte LABOWSKY, *Bessarion Studies* I, II, III. I: *Manuscripts from Bessarion's Library found in Milan*; II: *Aristoteles de Plantis and Bessarion*; III: *William of Moerbeke's Manuscript of Alexander of Aphrodisias.* Mediaeval and Renaissance Studies (Warburg Institute, London) V (1961) 108—131, 132—154, 155—162. — I: describes a group of MSS. now in the Biblioteca Ambrosiana at Milan, which originally belonged to the collection that Bessarion gave to Venice in 1468. II: concerns one of these MSS. (Ambros. graec. A 168 sup.), the treatise Περὶ Φυτῶν, sometimes ascribed to Aristotle. L. prints the Greek text of its Prologue, and concludes that the translation from the Latin was the work of a 13th-century Greek from South Italy, rather than Maximos Planudes or one of his circle. III: deals with MS. Marcianus graec. 258, which is known to have come from Bessarion's collection, but is now seen to have been the property at an earlier stage of William of Moerbeke, olim Latin Archbishop of Corinth, whose signature on f. 1 seems to have escaped the notice of its editor. D. M. N

Od. LAMPSIDIS, Ἡ χρονικὴ Σύνοψις τοῦ Μανασσῆ καὶ ἓν „ἄσμα τοῦ Γαβρᾶ." Ἀρχεῖον Πόντου 22 (1958) 199—219. R. G.

Od. LAMPSIDIS, Ἡ χρονικὴ Σύνοψις τοῦ Κ. Μανασσῆ κατὰ τὸν Bodl. Barocc. 18. Πλάτων XI (1959) 310—356. R. G.

Od. LAMPSIDIS, Σύμμεικτα εἰς τὸ Χρονικὸν Μιχαὴλ τοῦ Παναρέτου. Ἀρχεῖον Πόντου 23 (1959) 39—54. R. G.

Аристакес Ластивертци. Совет. ист. энцикл. I (1961) 729—730. A. K.

The Latin Josephus. Tome 1: Introduction and text. The Antiquities 1—5. By F. BLATT. Kopenhagen 1958, pp. 360, 13 tab. (Acta Jutlandica. Publications of the Univ. of Aarhus. Aarsskrift for Aarhus Univ. 30, 1. Humanistisk Ser. 44). — Compte-rendu: M. PLEZIA, Deutsche Litztg. 81 (1960) 219—224. Irm.

A. MANSION, *Le texte d'Aristote Physique H, 1—3 dans les versions arabo-latines.* The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 81—86. — Der Autor vergleicht den griechischen Text der Nebenversion von Arist., Phys. 7, 1—3 mit den arabisch-lateinischen Versionen des Gerhard von Cremona (12. Jahrhundert) und des Michael Scottus (Anfang des 13. Jahrhunderts). Es ergibt sich dabei, daß der griechische Text, der dem syrischen bzw. arabischen Übersetzer vorlag, vor den ältesten bekannten Handschriften des Aristoteles anzusetzen ist. Irm.

L. MINIO-PALUELLO, *A Latin Commentary (? Translated by Boethius) on the Prior Analytics, and its Greek Sources.* The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 93—102. — Der Kodex J. VI. 34 der Florentiner Nationalbibliothek enthält Boethius' Übersetzung der Analytica priora, begleitet von Randglossen, welche Minio-Paluello in Proben vorlegt. Diese Glossen gehen offensichtlich auf ein griechisches Werk zurück, das vielleicht dem Proklos zugehörte und möglicherweise von Boethius selbst ins Lateinische übertragen wurde. Irm.

V. MINORSKY, *A History of Sharvān and Darband in the 10th—11th centuries.* Cambridge 1958, pp. VIII, 187, 32, 6 tab. — Compte-rendu: J. RYPKA, Bibliotheca Orientalis 16 (1959) 253—254. Irm.

A. PERTUSI, *Per una nuova edizione critica dell' «Expeditio Persica» di Giorgio di Pisidia.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 6 (1957) 11—23. — Die „Expeditio Persica" des Georgios Pisides liegt bekanntlich nur in den alten Ausgaben von Quercius und Bekker (und ihren Nachdrucken) vor, da Leo Sternbach die geplante Edition nicht zum Abschluß bringen konnte. Auf Sternbachs Vorarbeiten sich stützend, macht Pertusi mit der direkten Überlieferung in Gestalt von fünf Handschriften sowie der indirekten Überlieferung bei Theophanes und der Suda bekannt und legt ein Stemma dieser Überlieferung vor. Irm.

A. M. REMENNIKOV, *Аммиан Марцеллин.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 467—468. A. K.

F. SCHEIDWEILER, *Zur Kirchengeschichte des Eusebios von Kaisareia.* Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 49 (1958) 123—129. — Es werden drei Punkte zu Eusebios' Kirchengeschichte kurz abgehandelt: 1. Eusebios als Apologet; 2. Das Edikt des Antoninus Pius (IV 13); 3. Zum Schreiben der Gemeinden von Vienna und Lugdunum (V 1 f.). Sey.

G. SCHIRÒ, *Una cronaca in versi inedita del secolo XV.* Akten d. XI. Intern. Byz. Kongr. 1958. München, 1960, 531—538. — In den Handschriften Vat. Graec. 1831 s. XV und 2214 s. XVI findet sich eine Chronik von 3915 politischen Versen: Ἱστορία περὶ τοῦ δούκων καὶ κόντων τῆς Κεφαλωνείας καὶ περὶ θάνατον τοῦ πρώτου τῶν δούκων καὶ κόντ ω Sie setzt mit dem Tode des „δούξ" Leonardo I. Tocco (1377) ein und ist bis in die ersten Jahrzehnte des 15. Jahrhunderts hingeführt, für die albanische Geschichte stellt sie ein hochbedeutsames Dokument dar. Niedergeschrieben ist sie von einem Anonymus wohl vor 1430. Irm.

K. SCHUBRING, *Bericht über das Corpus Medicorum Graecorum.* Communication au XVIIe Congrès International d'Histoire de la Médecine, tome 1. Athènes, 1960, 431—434. — Wertvolle Information über Entstehung und Gegenwartssituation des von der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin betreuten gelehrten Unternehmens, dessen Aufgaben bis weit in die byzantinische Epoche reichen. Irm.

K. SCHUBRING, Übersehene Zitate. Hermes 88 (1960) 451—458. — Bringt Nachträge zu H. J. Frings' Aufsatz über die Nachwirkung der Hippokratischen Sentenz *Aus fremden Leiden eigene Sorgen* (Archiv f. Gesch. d. Medizin u. d. Naturwissenschaften 43 [1959] 1 ff.), vor allem auch aus byzantinischen Autoren (Eustathios, Tzetzes, Neuplatoniker David u. a.). Irm.

H. van THIEL, *Die Rezension 2 des Pseudo-Kallisthenes.* Bonn 1959, pp. 78 (Habelts Dissertationsdrucke. Reihe Klassische Philologie, 3). — Compte-rendu: H. J. GLEIXNER, Byz. Zeitschr. 53 (1960) 126—128. Irm.

J. WERNER, Πολύχαλκος οὐρανός und στερέωμα *bei J. Tzetzes.* Byz. Zeitschr. 53 (1960) 289. — Kommentierende Nachträge zu der Ausgabe der Odyssee-Allegorien des Tzetzes von H. Hunger, Byz. Zeitschr. 49 (1956). Irm.

B. Manuscrits et documents

Закон судный людем краткой редакции, подготовили к печати М. Н. ТИХОМИРОВ, Л. В. МИЛОВ. Москва, 1961, стр. 178, илл. — Edition du texte selon la copie de Novgorod de l'an 1280 (p. 35—40) d'après le codex Varsonofievskij provenant du XIVe siècle (41—46), celle d'Ustjuž (XIVe siècle) (47—54); du Merilo Pravednoje (58—64); de Čudovo (68—86); de Ste Sophie (89—102). En prenant pour base la copie de Novgorod, M. N. Tichomirov établit le texte du Zakon Sudnyj Ljudem qu'il présente dans une transcription facilitée (100—109). Cinq des copies les plus importantes furent polycopiées (115—177). L'édition est précédée d'un article de M. N. Tichomirov, *Закон судный людем краткой редакции в русских летописях.* La conclusion de l'auteur est que sur le sol russe le ZSL existait déjà au temps précédant l'invasion mongole. Il est cependant permis de douter « si les normes juridiques du ZSL avec leurs rigoureuses sanctions byzantines furent appliquées en pratique juridique russe aux XIe—XIIIe siècles » (page 23). Sur la corrélation entre ZSL et l'Eclogue, voir p. 25. A. K.

C. ASTRUC et Marie-Louise CONCASTY, *Catalogue des manuscrits grecs* III: *Le Supplément grec III* ... (V. Byzantinoslavica XXIII, 148.) — Compte-rendu: H. CHADWICK, Journ. Theol. Stud., N. S. XII (1961) 336—337. D. M. N.

A. BÖHLIG, *Die Arbeit an den koptischen Manichaica.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Martin-Luther-Univ. Halle-Wittenberg. Gesellsch.- u. Sprachwissenschaftl. Reihe 10 (1961) 157—162. — Berichtet in erwünschter Übersichtlichkeit über die seit 1930 zugängliche Bibliothek von Medinet Madi, die Umstände ihrer Erwerbung, die bisherigen konservatorischen und editorischen Arbeiten und das nächste Arbeitsprogramm des Restaurators sowohl wie des Philologen. Irm.

I. A. BULYGIN—N. M. PAŠAJEVA—L. I. DUMAN—E. P. STUŽINA—Je. A. BELJAJEV—A. V. BERTEL'S, *Археография.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 810—822. — Проблемы византиноведения затронуты мимоходом. Напомню, что последний том CSHB (Zonaras, vol. III) вышел не в 1855 г. (стлб. 817), а в 1897 г. A. K.

J. O'CALLAGHAN, *I nomi propri nelle lettere cristiane* (Papiri greci del V secolo). Aegyptus XLI (1961) 17—25. — Elenco, in ordine alfabetico, dei nomi propri contenuti nelle lettere cristiane dei papiri greci per i secoli IV/V, V e V/VI. E. Fo.

J. O'CALLAGHAN, *Lettere cristiane dai papiri greci del V secolo.* Aegyptus XLI (1961) 26—36. — Ne passa in rassegna le caratteristiche formali (prescritto, saluto iniziale, saluti finali, indirizzo ecc.), riassumendo le conclusioni di un libro in preparazione sull'argomento. E. Fo.

E. R. DODDS, *Notes on Some Manuscripts of Plato.* The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 24—30. — In Vorbereitung einer Neuausgabe des „Gorgias" berichtet der Verfasser über die Ergebnisse von Neukollationen der einschlägigen Handschriften, zumal des Vindobonensis F, sowie über eine byzantinische Rezension des T-Textes. Das sich aus seinen Untersuchungen ergebende Stemme steht S. 30. Irm.

A. GUILLOU, *La tradition des actes d'un monastère athonite: Lavra.* Akten 11. Intern. Byz.-Kongr. 1958. München 1960, 212—215. — Die Schicksale der Lavra-Urkunden in der Klosterbibliothek und ihre Bearbeitung durch Mönchsbibliothekare. Irm.

F. HALKIN, *Manuscrits galésiotes.* Scriptorum (Intern. Rev. of Manuscr. Stud.) XV, 2 (Bruxelles, 1961) 221—227 + 2 pl. h. t. — En étudiant un manuscrit ancien et magnifique provenant des Xe—XIe siècle dans la fameuse « Biblioteca Malatestiana » de Césene en Romagne, l'auteur a trouvé un texte intitulé Βίβλος ἱερὰ τῆς μονῆς Γαλησίου. A l'aide des catalogues et autres instruments disponibles, il a réussi à rédiger le premier catalogue des manuscrits qui faisaient jadis partie de la collection de la célèbre bibliothèque du monastère du mont Galésion ou Galésios, près d'Éphèse. La bibliothèque de ce monastère fut pillée par les Turcs au début du XIVe siècle; au XVe siècle elle fut encore en activité, mais au XVIe siècle elle disparut, et, avec elle la collection des manuscrits. L'auteur divise les manuscrits de cette collection en deux groupes:

1° ceux qui appartenaient jadis au monastère du mont Galésion, 2° ceux qui furent recopiés par des Galésiotes. Le premier groupe comprend en tout 14 manuscrits des XIe—XVIe siècles, deux autres manuscrits de ce groupe sont inconnus, le deuxième groupe compte 10 manuscrits datés des XIIIe—XVIe siècles. L'auteur a ajouté à son étude très méritoire des facsimilés des manuscrits du premier groupe. A. D.

R. IBSCHER, *Das neue Chiffonbezugverfahren für Papyrusrestaurierung als Ergänzung der traditionellen Methode.* Bull. de la Soc. d'Archéol. Copte 15 (1960) 93—100, 2 tab. — Das im einzelnen geschilderte Restaurierungsverfahren ermöglicht die dauerhafte Sicherung von Papyrusurkungen bei geringstmöglichen Eingriffen in die Materialsubstanz. Der Verfasser empfiehlt es nachdrücklich für die Restaurierung und Konservierung des Fundes von Nag Hammadi. Irm.

J. IRIGOIN, *L'Aristote de Vienne.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 6 (1957) 5—10. — Der Verfasser beschreibt ausführlich die seit 1583 in Wien befindliche Aristoteles-Handschrift Cod. Vindobonensis phil. gr. 100 und geht im speziellen auf die noch umstrittene Datierung ein. Nach Irigoin gehört die Handschrift in die Nähe der von T. W. Allen (The journal of philology 21 [1893] 48 ff.) ermittelten Gruppe von Philosophentexten sowie des Cod. Laurentianus 28, 18, der Kommentare zum Almagest enthält, und wäre danach der Mitte des 9. Jahrhunderts zuzuweisen. Irm.

Каталог арабских рукописей Института народов Азии АН СССР, вып. 2: А. И. МИХАЙЛОВА, *Географические сочинения.* Москва, 1961, стр. 77. — Le catalogue décrit une série de manuscrits de Masʿūdī, lāḳūt, Al-Ḳazvīnī, et d'autres géographes arabes, dont les œuvres sont importantes aussi pour les byzantinologues. Le catalogue est muni d'index pratiques. A. K.

St. P. KYRIAKIDIS, Ἡ ἐξαγωγὴ χειρογράφων ἐξ Ἁγίου Ὄρους. Μακεδονικά IV (1955—1960) 532—533. R. G.

Od. LAMPSIDIS, Τὰ ἐν Σάμῳ χειρόγραφα. Ἀρχεῖον Ἐκκλησιαστικοῦ καὶ Κανονικοῦ Δικαίου XV (1960) 39—48. R. G.

G. MICRAGIANNANITIS, Καταλόγος χειρογράφων κωδίκων τοῦ Κυριακοῦ τῆς ἐν Ἄθῳ σκήτης τῆς Ἁγίας Ἄννης. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 453—560. — Deuxième partie du Catalogue établi par l'auteur en 1934 et dont la première partie a été publiée dans l'EPETERIS tome 29 (1959) 87—192. R. G.

P. G. NIKOLOPULOS, *Codici greci del Collegio inglese di Roma.* Riv. Cult. Class. Mediev. III (1961) 256—265. — Descrive minutamente quattro mss. greci (di cui uno finora del tutto sconosciuto), risalenti tutti al sec. XVI. Il cod. Z. 135 contiene due *logoi* attribuiti a S. Giovanni Crisostomo fino ad oggi ignoti, uno sulla Crocifissione e sulla discesa di Cristo all'inferno, l'altro su S. Simeone. E. Fo.

G. NOWACK, *Le cod. Athènes Bibl. Nat. 2717 et l'origine du synodicon d'une église suffragante de la métropole d'Athènes.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 227—238. — Ce ms. est un nouveau témoin du Synodicon du dimanche de l'Orthodoxie et a été transcrit, en 1396, par Michel le Mésopotamite, vraisemblablement lecteur de l'église de l'Euripe, première église suffragante de la métropole d'Athènes, à l'époque médiévale. Il est par suite probable que ce synodicon est celui de l'église d'Euripe. R. G.

P. PHOTIADIS, *Un papyrus documentaire de la collection de Madrid.* Emerita 29 (1961) 117—120. — Belegt das griechische Pendant ἀμικτώριον zu lat. amictorium (Cod. Theodos. 8, 5, 48) durch den Madrider Papyrus 16 aus der Wende vom 2. zum 3. Jahrhundert. Irm.

C. H. ROBERTS, *The Codex* ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 332.) — Compte-rendu: E. G. TURNER, The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 343—344. Irm.

N. SCIVOLETTO, *La tradizione manoscritta di Eutropio.* Giorn. Ital. di Filol. 4 (1961) 129—162. — Gründliche Neuüberprüfung der handschriftlichen Überlieferung führt zu einem neuen, gegenüber Rühl (Teubner-Ausgabe von 1886) differierenden Stemma. Auf die griechischen Eutropübersetzungen (vgl. D. N. TRIVOLIS, *Eutropius historicus* καὶ οἱ Ἕλληνες μεταφρασταὶ τοῦ *Breviarium ab Urbe condita,* Athen 1941) geht der Verfasser in diesem Zusammenhang nicht ein. Irm.

M. Ja. SJUZJUMOV, *Афонские акты.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 968. A. K.

J. G. TAIT—C. PRÉAUX, *Greek Ostraca in the Bodleian Library at Oxford. Vol. II, Ostraca of the Roman and Byzantine Periods.* London 1955, pp. XIV, 434. — Compte-rendu: B. R. REES, The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 346. Irm.

Marie S. THEOCHARI, Τεχνοκριτικαὶ παρατηρήσεις εἰς τὰς μικρογραφίας τοῦ Φυσιολόγου

τοῦ Μιλάνου. Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν 35 (1960) 136—142. — Die Mailänder Handschrift E 16 sup. (273) enthält fol. 1—39 r den Text des Physiologus, verziert mit 54 Miniaturen, die bislang noch nicht erforscht wurden. Die Verfasserin setzt sie zu den Miniaturen der einzigen außerdem bekannten illuminierten Physiologus-Handschrift, einem Smyrnaer Kodex des 11. Jahrhunderts, in Vergleich. Dieser führt sie zu dem Ergebnis, daß die Mailänder Handschrift dem christlichen Hellenismus Unteritaliens zugehört und, wie die Nähe bekannter Stücke aus unteritalienischen Scriptoria wahrscheinlich macht, ins 11. Jahrhundert zu datieren ist. Irm.

A. TURYN, *Miscellanea*. Studi in onore di Luigi Castiglioni. Firenze (o. J.), 1013—1023. — S. 1019 ff. Bemerkungen über das von Eustratiades nicht erfaßte Manuscript Athos Lavra M 125, das Pindar, Hesiod und Sophokles enthält, S. 1021 f. Hinweise auf die Sophoklestexte in der Handschrift Athos Vatopedi 33, 1023. Notizen zu den Sophoklestexten in der Handschrift Athos Iviron 185. Irm.

Fr. ZUCKER, *Ein neugefundenes griechisches Drama*. Berlin 1960, pp. 21 (Sitzungsber. d. Deutschen Akad. d. Wissensch. zu Berlin. Kl. f. Sprachen, Lit. u. Kunst, 5). — Im Gegensatz zu dem Entzifferer V. Martin und in Übereinstimmung mit E. G. Turner datiert Zucker den Papyruskodex, der den sensationellen Fund enthält, ins 4. nachchristliche Jahrhundert (S. 3 mit Anm. 1). Irm.

C. Bibliothèques et archives

S. A. ANTONIADI, Ἡ Βιβλιοθήκη τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἰνστιτούτου Βενετίας. Νέα Ἑστία 68 (1960) 1134—1141. — Die griechische Gemeinde in Venedig („Ἀδελφότης ὁ Ἅγιος Νικόλαος ἢ Ἑλληνικὸν Γένος", gegründet 1470) vermachte 1953 ihr Vermögen dem griechischen Staate. Auf dieser Grundlage wurde das Ἑλληνικὸν Ἰνστιτοῦτον Βενετίας geschaffen, das 1959 feierlich eröffnet wurde. Über seine für die Neogräzistik einzigartige Büchersammlung informiert die Leiterin des Instituts. Irm.

H. LÜLFING, *Die Handschriftenabteilung*. Deutsche Staatsbibliothek 1661—1961, Bd. 1: Geschichte und Gegenwart. Leipzig, 1961, 319—380. — Die Untersuchung gibt eine konzise, teilweise aus den Quellen neu erarbeitete Übersicht über die Entwicklung der Handschriftensammlung der ihr dreihundertjähriges Bestehen feiernden Berliner Staatsbibliothek, die so alt ist wie die Bibliothek selbst. Hingewiesen sei auf die Mitteilung S. 367, daß von dem früheren Berliner Handschriftenbestand derzeit die Sammlung Philipps, der größere Teil der Sammlungen Diez und Hamilton sowie ein Teil der Manuscripta Italica in der Bibliothek wieder verfügbar sind. Irm.

M. RICHARD, *Répertoire*, 2e Ed. . . . (V. Byzantinoslavica XX, 359; XXI, 158; XXIII, 151.) — Compte-rendu: E. MIONI, Riv. di filol. 37 (1959) 319—325. Irm.

M. SMITH, *Monasteries and Their Manuscripts*. Archaeology 13 (1960) 172—177. — Gibt in allgemeinverständlicher Form Einblick in Wesen und Bedeutung griechischer Klosterbibliotheken (speziell die der Meteora und die von Mar Saba bei Jerusalem). Irm.

V. HISTOIRE

A. Travaux historiques en général

Адрианопольская битва 378. Совет. ист. энцикл. I (1961) 219. — Comme sources les plus importantes relatives à cette bataille, sont indiqués Ammien Marcellin (à juste titre) et Théophanes — auteur du IXe siècle. Beaucoup plus essentiels que ce dernier sont Zosime, Socrate et Sozomène. A. K.

С. Р. AGAJAN—S. T. JEREMJAN, *Армянская Советская Социалистическая Республика*. Совет. ист. энцикл. I (1961) 753—785, илл. — Раздел, посвященный средневековой Армении, написан С. Т. Еремяном. Разгром павликиан войсками Василия I относится не к 873 (стлб. 774), а к 872 г. А. К.

Аларих I. Совет. ист. энцикл. I (1961) 330. А. К.

Алексей Врана. Совет. ист. энцикл. I (1961) 383. А. К.

Алп-Арслан. Совет. ист. энцикл. I (1961) 415. — Статья нуждается в некоторых уточнениях. Дата рождения Алп-Арслана не 20. I. 1029, а около 1030; дата смерти не ноябрь 1072, а начало января 1073; поход в Грузию был не только в 1064, но еще и в 1068 г. См. Cl. CAHEN, *Alp Arslan*. The Encyclopaedia of Islam I (1956) 420—421 (там и литература вопроса). А. К.

F. ALTHEIM, *Geschichte der Hunnen.* I. Band. Berlin, 1959, pp. VIII + 463, ill. — Compte-rendu: P. DAFFINĂ, Studi Medievali, S. III, I (1960) 541—556. E. Fo.

Анастасий I. Совет. ист. энцикл. I (1961) 489. A. K.

Анхил (Анхиал). Совет. ист. энцикл. I (1961) 641—64. — Il aurait fallu donner la date précise de la bataille livrée près d'Anchialos (20 août 917) et dans la bibliographie — au lieu des travaux de M. V. Levčenko, A. L. Pogodin et Ch. Diehl — s'en rapporter, avant tout, à V. N. Zlatarski. En outre, par rapport au titre de Syméon « Tsar des Bulgares et des Grecs » on relève une inexactitude: Syméon se proclama « Tsar et autocrate de tous les Bulgares et Romées » bien après la bataille d'Anchialos, c.-à-d. en l'année 925 (V. N. Zlatarski, *История*... I, 2, p. 486), tandis qu'il se proclama « Tsar et autocrate de tous les Bulgares » déjà avant la bataille d'Anchialos (ibid., p. 381). A. K.

N. P. ANDRIOTIS, *History of the name "Macedonia".* Balkan Studies I (1960) 157—160. — Etude du sens du mot depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. A l'époque byzantine, au IVe siècle, la Macédoine fut réunie à la préfecture de l'Illyricum; au VIe siècle, avec Justinien Ier, la Macédoine était une province de l'Illyricum, recouvrant l'ancienne Macédoine de Philippe de Macédoine et était divisée en deux: la Ière Macédoine, capitale Thessalonique, et la Macédoine seconde s'étendant au nord vers Pelagonia et Stoboi. Jusqu'en 796, Thessalonique était le siège d'une préfecture de Macédoine ou de l'Illyricum. Vers 800, le thème de Macédoine représentait le territoire de la Thrace avec Andrinople pour capitale et s'étendait sur la Thrace. Entre 796 et 828 environ, la Macédoine formait un thème séparé, le thème de Thessalonique. Il en fut ainsi pendant le régime des thèmes. Après 1204, Macédoine, chez Georges Acropolite, désigne le thème de Macédoine, mais, au XIVe siècle, Grégoras et Cantacuzène emploient Macédoine au sens de l'ancienne Macédoine de Philippe de Macédoine. R. G.

D. ANGELOV, *Zur Frage der Immunitätsrechte der balkanischen Klöster im 13.—14. Jahrhundert.* Akten des XI. Internationalen Byzantinistenkongresses 1958. München 1960, 27—33. — Die neuen, zumal sowjetischen Forschungen haben gezeigt, daß in Byzanz ebenso wie in den slawischen Balkanstaaten die Immunitätsrechte der Feudalherren vom 12. bis 15. Jahrhundert immer mehr zunahmen; vgl. die vollkommene ἐξουσία in finanzieller und zum Teil auch juridischer Hinsicht. Daß den Feudalherren für die Exekution ein gewisser Apparat zur Verfügung stand, wird auf der Grundlage urkundlicher Quellen für serbische und mazedonische Klöster dargestellt. Irm.

D. ANGELOV, *Към въпроса за разложението на робовладелческите отношения в Източната Римска Империя* (Zur Frage des Zerfalls der sklavenhalterischen Verhältnisse im Oströmischen Reich). Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1960, 261—271. — Der Verfasser behandelt vor allem das Wesen des Kolonats als wichtigste Ercheinung in der Struktur der oströmischen Gesellschaft vom 4. bis 7. Jh. Nach seiner Meinung kann man in den Kolonen schon Produzenten im feudalen Sinn sehen. Das gilt besonders für die liberi, deren Aufkommen im 4. bis 7. Jh. ein deutliches Merkmal des feudalen Prozesses im Inneren des oströmischen Staates ist. D. A.

Антиохийское княжество. Совет. ист. энцикл. I (1961) 610. A. K.

Аспарух. Совет. ист. энцикл. I (1961) 892. A. K.

N. BANESCU, *Politica religioasă a lui Anastasiu I* (La politique religieuse d'Anastase Ier). Mitropolia Olteniei 1—4 (Craiova, 1961) 25—37. — Etude inspirée par l'œuvre de P. CHARANIS, *Church and State... the Religious Policy of Anastase,* 1939, auquel l'auteur ajoute d'autres détails. M. Ş.

B. BARANOWSKI, *Polskie zainteresowania kulturą ludową Bułgarii.* (L'intérêt porté en Pologne pour la civilisation bulgare). Zeszyty Naukowe Uniwers. Łódzkiego, Nauki Humanistyczne 21 (1961) 91—102. — Les historiens polonais ainsi que les bulgares ignorent presque tout ce que les anciens auteurs polonais écrivirent sur la Bulgarie sous le joug turc. Et cependant toutes les légations polonaises à Constantinople se rendaient dans ce pays par la Bulgarie On leur doit nombre d'informations précieuses concernant l'état et les mœurs de ce pays (Erazm Otwinowski 1557. Adam Taranowski 1568. Stanisław Oświęcim 1635. Franciszek Gościecki 1712—1714 et beaucoup d'autres.) Kap.

E. BARKER, *From Alexander to Constantine*... (V. Byzantinoslavica XIX, 349.) — Compte-rendu: V. EHRENBERG, The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 336. Irm.

Je. A. BELJAJEV, *Арабские завоевания.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 682—684. A. K.

H. BERVE, *Altertum.* Geschichte in Wissenschaft und Unterricht 10 (1960) 642—658. —

Der Literaturbericht, in dem die DDR nur knapp, die andern sozialistischen Staaten überhaupt nicht begegnen, ist bis zur Spätantike hingeführt (speziell S. 656 ff.). Irm.

V. BEŠEVLIEV, *Три приноса към българската история* (Drei Beiträge zur mittelalterlichen Geschichte Bulgariens.) Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1961, 283—300. — Der Aufsatz besteht aus drei Teilen. Im ersten hebt der Verfasser hervor, daß die zwischen Byzanz und Bulgarien abgeschlossenen Friedensverträge bis zum dreißigjährigen Frieden des bulgarischen Herrschers Omurtag nicht sieben, sondern bedeutend zahlreicher sind. Im zweiten Teil wird eine byzantinische Inschrift aus der Zeit des Kaisers Basileios I. (867—886) veröffentlicht, welche für die Bestimmung der byzantinisch-bulgarischen Grenze zu dieser Periode von Bedeutung ist. Im dritten Teil werden zwei mittelalterliche griechische Inschriften auf Grund neuer Deutungen neu veröffentlicht. D. A.

P. S. BOČKAREV, *Ангорская битва 1402.* Совет. ист. энкицл. I (1961) 566—567, план. A. K.

A. A. BOLŞACOV, *Localizarea bătăliei de la Rovine.* Studii şi materiale de istorie medie 4 (1960) 391—393. — Der türkische Feldzug des Jahres 1394 nahm seinen Ausgang aus dem Banat und führte zu der Entscheidungsschlacht von Rovine, südlich von Piteşti und nahe bei der Hauptstadt der Walachei, Curtea de Argeş. Irm.

M. Ju. BRAJČEVSKIJ, *Анты.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 639—640. A. K.

R. BROWNING, A new source on Byzantine-Hungarian relations in the Twelfth century. The inaugural lecture of Michael ὁ τοῦ Ἀγχιάλου ὡς (!) Ὕπατος τῶν Φιλοσόφων. Balkan Studies 2 (1961) 173—214. — B. edits with introduction and notes the Greek text (from cod. Escorialensis Y-II-10 and cod. Bodl. Baroccianus 131) of the lecture of Michael of Anchialos delivered in the presence of the emperor Manuel Comnenus at his inauguration as ὕπατος τῶν Φιλοσόφων, "either in late summer 1165 or some time after 18th July 1167." He analyses the new information that it provides about the Hungarian campaings of Manuel and the treaty between Byzantium and Hungary; and he discusses the circumstances of Michael's appointment, to teach "a limited and innocuous philosophical curriculum" in the hope (as he says himself) of undoing the work of the "followers of false Hellenic theology ... who believe the world to be uncreated." D. M. N.

G. CANKOVA-PETKOVA, *Българо-византийските отношения при управлението на Тервел и Кормесий* (Die bulgarisch-byzantinischen Beziehungen während der Regierung von Tervel und Kormesios.) Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1960, 615—627. — Die Verfasserin versucht nachzuweisen, daß die Regierung des bulgarischen Herrschers Tervel nicht bis 718, sondern bis 716 gedauert hat und daß der bulgarisch-byzantinische Handelsvertrag von 716, über den der byzantinische Chronist berichtet, zwischen Theodosius III. und Kormesios, dem Nachfolger Tervels, geschlossen wurde. D. A.

Maria CHIŞVASI-COMŞA, *La pénétration des Slaves dans le territoire de la Roumanie entre le VIe et IXe ss. à la lumière des recherches archéologiques.* Slavia Antiqua VII (1960) 175—188. — Les fouilles archéologiques (entre autres les nécropoles de Sarato et celles de Balta Verde) prouvent que les Slaves se trouvaient sur le territoire de l'actuelle Roumanie dès le VIe siècle. Poussés par les Avars et ensuite par les Khazars, ils avançaient par la vallée du Pruth, par la Moldavie, pour passer ensuite le Danube et s'installer dans le bassin de la Theiss. Au IXe siècle, l'influence bulgare se fait sentir en Roumanie, comme le prouvent les fouilles archéologiques et les vestiges toponomastiques. Kap.

E. DALLEGGIO d'ALESSIO, *Galata et la souveraineté de Byzance.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 315—327. — 1. De Justinien à la restauration byzantine (1261); 2. Restauration byzantine. La colonie génoise de Péra; 3. Michel Paléologue établit les Génois à Péra; 4. La colonie de Péra et les droits du suzerain; 5. Armoiries et inscriptions (pl. I, II); Conclusion. R. G.

H.-J. DIESNER, *Diskussion um das Geschichtsbild.* Anmerkungen zum Historikerkongreß in Stockholm. Neue Zeit Nr. 215 vom 13. 9. 1960, p. 4. — Betrachtungen zum Stockholmer Historikerkongreß (August 1960) vom Standpunkt des Althistorikers. Irm.

F. DÖLGER, *Zum Aufstand des Andronikos IV gegen seinen Vater Johannes V im Mai 1373.* Rev. des. Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 328—332. — La bataille entre

Jean V Paléologue et Andronic IV Paléologue eut lieu à Derkos, à 50 km au nord-ouest de Constantinople. R. G.

G. DOWNEY, *Constantinople in the Age of Justinian*... (V. Byzantinoslavica XXII, 368; XXIII, 153.) — Compte-rendu: J. M. HUSSEY, Eng. Hist. Rev. LXXVII, 302 (1962) 128. D. M. N.

I. DUJČEV, *Обединението на славянските племена в Мизия през VII в. Към въпроса за възникването на българската държава.* Изследвания в чест на Марин Дринов. София 1960, 417—428. — Nach der Meinung des Verfassers bedeutet der Ausdruck ἑπτὰ γενεάς, den wir bei dem byzantinischen Chronisten zur Bezeichnung der slawischen Stämme in Nordbulgarien in der zweiten Hälfte des 7. Jh. treffen, nicht „sieben Stämme", sondern „eine große Zahl" von Stämmen. D. A.

Fr. DVORNÍK, *The Slavs, their early History*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 139; XIX, 165; XX, 139.) — Compte-rendu: H. PRZESŁAWSKA, Slavia Antiqua VII (Varsovie-Poznań, 1960) 511—513. Kap.

J. EISNER, *Slované a Maďaři v archeologii.* (Les Slaves et les Magyars dans l'archéologie). Slavia Antiqua VII (1960) 189—210. — Sur la base de fouilles archéologiques l'auteur tâche de reconstituer les relations slavo-hongroises au temps où ces tribus cohabitaient dans la vallée de Carpates. Cette fusion donna naissance à de nouvelles formes qu'on désigne sous le nom de la civilisation de Bijelo Brdo. Elle est fortement empreinte de l'esprit byzantin. Kap.

G. B. FEDOROV, *Население Юго-Запада СССР в I—начале II тысячелетия нашей эры.* Совет. этнография (1961) № 5, 80—106, илл. — L'article esquisse l'histoire (basée avant tout sur des données archéologiques) du bassin entre le Prut et le Dniester du Ier millénaire et au commencement du IIe millénaire de notre ère. F. estime que la culture de Černjachovo qui exista dans ce rayon, du IIe au IVe s., fut créée par les Gètes, les Sarmates et, à un degré minime, par les Slaves (p. 85). L'invasion des Huns mit un terme à la culture de Černjachovo. Au VIe—XIIe siècles, dans le bassin entre le Prut et le Dniester, dominait la culture matérielle slave qui se distinguait par une « extraordinaire monotonie » (p. 89). La frontière entre les Antes et les Sklavènes passa tout au long du Prut ou un peu plus à l'Ouest de celui-ci. Vers la moitié du Xe siècle, le bassin du Dniester constitua une partie de l'ancien Etat russe, bien que quelques emplacements fortifiés et villages témoignent de l'influence de la culture matérielle bulgare. Pour les numismates, il est intéressant de rappeler que près de la ferme Odaj, à proximité du village Alčedar (p. 91, n. 25) a été découverte une monnaie de cuivre datant de l'époque de Justin II. F. emploie d'une façon inexacte des données d'auteurs byzantins. Ainsi, à la page 85, Nicéphore Blemmydès (chez F.: Velimid!) est rangé parmi les écrivains des IIIe—IVe siècles; à la page 90, Jordanes est mentionné comme étant un historien byzantin; à la page 93, concernant « Les fragments de toparque », F. se rallie catégoriquement aux opinions de M. V. Levčenko qui a situé Mavrokastron dans le bassin du Dniester, mais, malheureusement, ne tient pas compte des remarques de G. G. LITAVRIN, *Записка*... (v. Byzantinoslavica XX, 131), pp. 118—120. Il faudrait aussi prendre en considération les traductions et commentaires des auteurs byzantins dans *Византиски извори за историју народа Југославије*, I (1955). A. K.

A. J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne*... (V. Byzantinoslavica XXII, 381, 387.) — Comptes-rendus: D. J. CHITTY, Journ. Eccl. Hist. XII (1961) 96—98; H. CHADWICK, Class. Rev. XI (1961) 70—71; J. STEVENSON, Journ. Hell. Stud. LXXXI (1961) 232—234. D. M. N.

W. H. C. FREND, *The Roman Empire in the Eyes of Western Schismatics during the Fourth Century A. D.* (Extrait des Miscellanea Historiae Ecclesiasticae, Stockholm, 1960). Louvain, 1961, pp. 22. — An analysis of the philosophical and theological reactions of the dissident Christians of the West, especially the Donatists, to the idea of a Christian Caesar and a Christian Roman Empire as formulated by Constantine and his immediate successors. D. M. N.

P. GAUTIER, *Action de grâces de Démétrius Chrysoloras à la Théotokos pour l'anniversaire de la bataille d'Ankara (28 juillet 1403).* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 340—357. — Prononcé à Constantinople dans l'église de la Diaconissa, un 28 juillet et vraisemblablement en 1403, ce discours donne d'intéressants renseignements sur l'état d'esprit des Byzantins à cette époque. Malgré la menace de destruction qui se précise, les Byzantins continuent d'espérer. Ce discours n'apporte pas de grands renseignements au point de vue historique, mais il précise, cependant, que le blocus de

Constantinople commença en 1394 et que Manuel II rentra dans sa capitale le 9 juin 1403. Texte et traduction du discours. R. G.

D. J. GEANAKOPLOS, *Emperor Michael Palaeologus and the West (1258—1282).* (V. Byzantinoslavica XXI, 163; XXII, 134, 368; XXIII, 153—154.) — Compte-rendu: P. LAMMA, Riv. stor. ital. LXXIII (1961) 369—371; P. KARLIN-HAYTER, Journ. Hell. Stud. LXXXI (1961) 234—236. E. Fo — D. M. N.

B. T. GORJANOV, *Асени.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 888. A. K.

B. T. GORJANOV, *Исследования по истории Кипра.* Вопросы ист. (1961) № 7, 186—187. — Обзор сборника Κυπριακαὶ σπουδαί 24 (1960). A. K.

P. GOUBERT, *Mystique et politique à Byzance.* Rev. des Et. Byz. (Mél. R. Janin) (1961) 152—156. — I. L'influence de sainte Golindouch sur saint Domitien; II. Un ascète et une mystique conseillers de Maurice. Intervention de Maurice en faveur de Khosro. R. G.

L. N. GUMILEV, *Война 589 г. и Гератская битва.* Изв. АН Тадж. ССР, Отд. общ. наук (1960) № 2, 61—74. — Une analyse détaillée des données concernant la victoire des Perses, sous le commandement de Bahram Tchoubin, remportée sur les Turcs Tougjou près de Gerat en automne de l'an 589. L'auteur analyse les événements en s'appyant sur les données fournies par Théophylacte Simocatta. Selon l'opinion de G., l'invasion turque faisait partie d'un plan élaboré à Constantinople en vue d'une guerre avec l'Iran: l'invasion des Khazars et des Arabes devait détourner les troupes persanes vers le Caucase et la Mésopotamie et, à ce moment, les Turcs ayant auparavant renouvelé leur alliance avec Byzance, devaient porter un coup décisif. Cependant la diplomatie persane et la supériorité des troupes sassanides empêchèrent l'exécution du plan byzantin. Pour fixer la date de la bataille de Gerat, G. ne prend pas en considération la littérature récente qui fixe la onzième année d'Hormizd IV au juillet 588—juillet 589 et, conformément, date la victoire de Bahram de l'an 588 et son soulèvement de 589 (cf. P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam,* 1, Paris, 1951, 122 sq. et le travail de M. Higgins, mentionné là-bas; cf. aussi Gy. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*[2], I, S. 77; Ce. HUART—H. MASSÉ, *Bahrām.* The Encyclopaedia of Islam 1 (1959) 939; H. W. HAUSSIG, *Theophylakts Exkurs über die skythischen Völker.* Byzantion XXIII (1953) 310. Haussig admet aussi l'existence de l'alliance byzantino-turque). A. K.

G. HERING, *Das islamische Recht und die Investitur des Genadios-Scholarios (1454).* Balkan Studies 2 (1961) 231—256. — L'auteur étudie successivement les règles du droit islamique relatives au régime des non musulmans, les renseignements donnés par le Chronicum Maius de Sphrantzès sur l'investiture de Gennadios Scholarios, la situation intérieure de l'Empire byzantin, après la prise de Constantinople, en 1454, et les tentatives faites pour annuler les privilèges patriarcaux. R. G.

M. K. HOPKINS, *Social mobility in the later Roman Empire: the evidence of Ausonius.* Class. Quart. N. S. XI (1961) 239—248. — An account of the family and career of Ausonius, and of the light that his writings throw on social conditions in the 4th century, more particularly on the status of the teaching profession. D. M. N.

V. HROCHOVÁ, *La révolte des zélotes.* V. Byzantinoslavica XXII (1961) 1—15. — Compte-rendu: A. P. KAŽDAN, Вопросы ист. (1961) № 10, 192—194. A. K.

J. IRMSCHER, *Theodoros Gazes als griechischer Patriot.* La Parola del Passato LXXVIII (1961) 161—173. — Dopo aver esaurientemente esposto e discusso i dati finora noti sulla biografia del noto dotto bizantino emigrato in Italia nel sec. XV, mette in risalto le testimonianze ricavabili dai suoi scritti sul suo attaccamento alla patria ellenica. E. Fo.

История СССР, ч. I, под ред. П. И. КАБАНОВА и А. И. КОЗАЧЕНКО. Москва, 1961, стр. 599. — Les questions se rapportant aux relations byzantinoslaves, caucaso-byzantines et russo-byzantines sont abordées brièvement. A. I. Kozačenko (p. 36) est persuadé que le mot Boz (Bož) est un nom propre (cf. Byzantinoslavica I, 208 sq.; cf. JORDANES, *De l'origine et des gestes des Gothes.* Moscou, 1960, p. 322); il suppose que la route menant « des Varègues vers les Grecs » joua déjà « un rôle important au VIIIe siècle » (p. 53). Selon son opinion, Askol'd se trouvait à la tête des Russes pendant la campagne contre Constantinople en l'an 860 (p. 61). A. K.

Z. I. JAMPOL'SKIJ, *Албания Кавказская.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 353—356. A. K.

G. KAHLO, *Griechen und Saken im Fernen Osten.* Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Liepzig. Gesellsch.- u. Sprachwissenschaftl. Reihe 10 (1961) 157—159. —

In aphoristischer Form bringt der Aufsatz Belege — auch aus byzantinischer Zeit — für das Vordringen von Griechen und griechischem Einfluß bis zum Fernen Osten und nach Indonesien. Irm.

J. T. KAKRIDIS, *Alte Hellenen und Hellenen der Befreiungskriege.* Gymnasium 68 (1961) 315—328. — Nach der Christianisierung Griechenlands wurde der Hellenenname verdrängt bzw. auf das klassische Griechentum beschränkt; trotzdem blieb er in gewissen volkstümlichen Vorstellungen noch lebendig. Wiederaufgenommen wurde er nach den Befreiungskriegen gegen das geläufige Ρωμιοί. Irm.

Ch. A. KARAMANICA, *Из прошлого «мариупольских греков».* Донбасс (1961) № 3, 115—122. — Популярный очерк истории греков в Северном Причерноморье. Византийский период изложен очень кратко и не всегда точно. Например, о пребывании Константина в Херсоне сказано: «Известно, что греческий монах Кирилл (827—869 годы) по просьбе крымских славян (!) перевел на славянский язык евангелие, составив предварительно славянскую азбуку — «кириллицу» (стр. 116 сл.). A. K.

A. P. KAŽDAN, *Аллиленгий.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 410. A. K.

A. P. KAŽDAN—G. G. LITAVRIN, *Очерки истории Византии и южных славян...* (V. Byzantinoslavica XXI, 164—165; XXII, 369; XXIII, 155.) — Compte-rendu: P. PETROV, Ист. Преглед XVII (1961) кн. 2, 99—101. D. A.

G. T. KOLIAS, Κεφάλαια ἱστορίας τῶν Μέσων Χρόνων... (V. Byzantinoslavica XXI, 165, 365.) — Compte-rendu: T. A. GRITSOPOULOS, Παρνασσός 2 (1960) 602—604. Irm.

V. D. KOROLJUK, *Некоторые спорные и нерешенные вопросы истории славянских народов в раннефеодальный период (VII—XI вв.).* Актуальные проблемы славяноведения. Москва, 1961, 105—112. A. K.

Je. I. KRUPNOV, *Аланы.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 329—330, илл. A. K.

G. LABUDA, *Fragmenty dziejów Słowiańszczyzny Zachodniej* (Quelques fragments de l'histoire des Slaves Occidentaux). Poznań, 1960, pp. 312. — Dans ce travail, L. a fait un grand usage des sources byzantines: Jordanes, Procope, Porphyrogenète, Théophylacte Simocatta. Il s'occupe surtout de la question de Vidivarii de Jordanes, et il conclut que le nom correct devrait être *Vi(n)divarii* ou *(v)indivarii.* Il s'agissait ici d'une tribu slave. L. a aussi analysé les données de Simocatta concernant les Slaves de la Baltique. Kap.

D. Apostolidès LAMPES, Ἡ ἅλωση τῆς Κορίνθου ἀπὸ τὸν Μωαμεθ Β' τὸν Πορθητή. Πελοποννησιακὴ Πρωτοχρονία 5 (1961) 147—149. R. G.

E. LEDERER, *Венгерско-русские отношения и татаро-монгольское нашествие.* Международные связи России до XVII в. Москва 1961, стр. 181—202 (un résumé en franç.). A. K.

Ju. A. LIMONOV, *Из истории восточной торговли Владимиро-Суздальского княжества.* Международные связи России до XVII в. Москва, 1961, стр. 55—63 (франц. резюме). — На стр. 60 автор упоминает о присутствии греческих купцов во Владимире XII в (ПСРЛ II, СПб., 1908, стлб. 591). A. K.

Je. E. LIPŠIC, *Очерки истории византийского общества и культуры. VIII — первая половина IX века.* Москва-Ленинград, 1961, стр. 482, илл. — Une caractéristique étendue de la société byzantine du VIIIe et de la première moitié du IXe siècle. Après une courte introduction historiographique, L. caractérise les changements ethniques à Byzance aux VIIIe—IXe siècles, la structure sociale et le système administratif de l'Empire, les mouvements sociaux à cette époque (avant tout le paulicianisme, l'iconoclasme et le soulèvement de Thomas le Slave), la législation (en premier lieu l'Eclogue), la littérature, la science, la civilisation et enfin l'art plastique, les représentations scéniques et la musique. L'idée maîtresse de l'auteur était qu'aux IVe—Ve siècles, Byzance s'est acheminée vers un féodalisme dont les formes rappellent les relations sociales des pays avoisinants de l'Est; dès la fin du Ve siècle, commence la seconde période dans l'histoire du développement du féodalisme byzantin, caractérisée par la prédominance d'une libre commune paysanne; l'étape finale de cette seconde période est représentée par un siècle et demi, faisant l'objet du livre de L. L'auteur proteste contre la manière traditionnelle de traiter ces siècles comme «dark ages», et nomme l'époque de l'iconoclasme une époque progressive. De tous ces exposés d'ordre général, découle une caractéristique concrète des phénomènes sociaux: L. admet qu'aux VIIIe—IXe siècles, non seulement existèrent de grandes propriétés foncières, mais que déjà se constituèrent des institutions féodales (exkousseia, solemnion, pronoia); elle suppose qu'aux VIIe—IXe siècles, non seulement les villes se maintinrent en quantité importante, mais

qu'on en créait même de neuves; elle admet l'existence d'une rente centralisée et de la forme centralisée de la propriété féodale (à partir du VIe siècle); elle souligne la recrudescence des mouvements populaires ayant un caractère antiféodal et qui forcèrent une partie de la classe régnante à entreprendre des réformes et à faire des concessions. Selon l'opinion de L., la culture du VIIIe siècle et de la première moitié du IXe siècle se distingue par une série de traits nouveaux, pratiquant une brèche dans la dogmatique traditionnelle pour « des souffles du temps » qui se maintinrent en dépit de la réaction qui triompha au IXe siècle. Le livre de L. basé sur un matériel étendu ainsi que sur la littérature récente (cf. la liste pp. 424—453) et présentant une conception intégrale (je ne suis, d'ailleurs, pas d'accord avec tous les points de cette conception), mérite un compte rendu détaillé. A. K.

Je. E. LIPŠIC, *Об основных спорных вопросах истории ранневизантийского феодализма.* Вопросы ист. (1961) № 6, 96—110. — Polémique à propos de l'article de Z. V. Udal'cova et A. P. Každan (cf. Byzantinoslavica XXI, 180 sq.). « Des voies différentes de la formation des relations féodales peuvent être stipulées d'après des sources provenant déjà des IVe—Ve siècles » (p. 103). «A partir de la fin du IXe et du commencement du Xe siècle, il est déjà permis de parler du féodalisme byzantin en un sens étroit, pour ainsi dire, classique de ce mot » (p. 102). L'auteur veut prouver le caractère féodal de la société byzantine, premièrement par le rôle limité de l'esclavage et, secondement, par le fait que le colonat était une forme dominante de l'exploitation. Les deux thèses sont soutenues de façon convaincante, mais, comme on l'a déjà maintes fois fait remarquer, dans l'antique Asie Mineure, l'esclavage avait une signification limitée et les formes d'exploitation des λαοὶ βασιλικοί rappelaient le colonat. Dans les travaux de L., on ne voit toujours pas clairement ce qu'il y avait de *nouveau* dans les relations sociales de l'empire romain de l'Est aux IVe—Ve siècles. En développant son idée, L. réfute qu'il y eut une révolution au VIIe siècle, mais elle exerce sa critique moins contre la thèse du changement de structure politique et sociale à la campagne et dans les villes au VIIe siècle (cf. en détail A. P. Každan, *Деревня и город*), que contre la thèse d'une importance (dans ce cas) relativement secondaire, à savoir la naissance du système des thèmes au VIIe siècle. Il est clair que tous deux, A. Pertusi ainsi que H. Haussig, auxquels L. se rapporte, font remonter l'origine du régime des thèmes au VIIe siècle, quoique pas à son commencement. D'ailleurs, même J. Karayannopoulos, un des adversaires acharnés de la théorie de E. Stein—G. Ostrogorskij, situe l'achèvement du régime des thèmes au VIIIe siècle. (Die Entstehung der byzant. Themenordnung, p. 70.) La théorie que j'ai formulée et que E. Kirsten a formée indépendamment de moi, concernant le passage au VIIe siècle de la ville du type antique au bourg moyenâgeux, est réfutée par L. qui ne fait que mentionner les travaux de I. V. Sokolova et G. Ostrogorskij, sans tenir compte de mes objections concernant l'une et l'autre. Parmi les moindres inexactitudes, je note à la p. 101 l'affirmation que le terme misthotos n'était pas employé au Xe siècle (voir M. Ja. Sjuzjumov, *Книга эпарха,* Свердловск, 1949, стр. 61 сл.); la signification du terme μερισμός — partage — est certifiée non seulement par les chartes italiennes, comme l'auraient « catégoriquement affirmé Z. V. Udal'cova et A. P. Každan » (p. 102, n. 22) — dans mes *Аграрные отношения* (pp. 80—81) se trouvent déjà d'autres arguments que nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire dans un article de journal. A. K.

G. G. LITAVRIN, *Ангелы.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 492—493. A. K.

M. I. MANOUSSAKAS, Μέτρα τῆς Βενετίας ἔναντι τῆς ἐν Κρήτῃ ἐπιροῆς τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως κατ' ἀνέκδοτα βενετικὰ ἔγγραφα (1418—1419). Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 85—144 et 704. — M. étudie les mesures prises par Venise contre l'influence du patriarcat de Constantinople en Crète, d'après des documents vénitiens inédits de 1418 et 1419. Il publie, analyse et commente deux dossiers judiciaires, tirés des Archives de Venise, relatifs à la politique religieuse de Venise, au début du XIVe siècle. Venise voulait empêcher tout rapport entre le patriarcat de Constantinople et la Crète, où les orthodoxes n'avaient pas le droit d'avoir des évêques. Le premier dossier est relatif à un violent incident dans une église de Candie. Le chantre constantinopolitain Jean Lascaris, qui avait invoqué le patriarche de Constantinople, est condamné par le duc de Crète à l'exil perpétuel. Le second dossier est relatif à trois Grecs, qui avaient reconnu s'être rendus à Constantinople et avoir vu le patriarche, ainsi que le théologien Joseph Bryennios, et qui furent condamnés par le duc de Crète à des peines de prison diverses. R. G.

M. MATHIEU, *Normands et Byzantins*. Archivio Stor. Pugliese XII (1959) 35—46. — Rassegna molto ben documentata delle vicende che, nei secoli XI e XII, mettono in contatto Normanni e Bizantini. E. Fo.

N. J. MERPERT, *Авары*. Совет. ист. энцикл. I (1961) 62—63. A. K.

E. MOUTSOPOULOS, *Byzance et l'hellénisme médiéval*. Bull. de l'Assoc. G. Budé 4 (1960) 339—396. — Text eines vor der Sektion Toulon der Association Guillaume Budé gehaltenen Vortrages. Irm.

B. I. NADEL, *Из политической истории Боспорского государства в Крыму, в начале IV века н. э.* Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 9 (1961) 231—237. — L'auteur s'efforce d'éclaircir l'histoire assez obscure de l'Empire Bosporien aux IIIe—IVe siècles en s'appuyant, en dehors des inscriptions et des monnaies, sur le chapitre 53 du *De administrando imperio* de Constantin le Porphyrogénète. Bien que les indications y relatives de cet œuvre soient pleines d'éléments légendaires et tendancieux, il estime qu'on ne peut mettre en doute l'authenticité de certains détails. Gy. M.

Ž. NATAN, *История экономического развития Болгарии*. Москва, 1961, стр. 499. — Traduction du bulgare (Ž. NATAN, *Стопанска история на България* — v. Byzantinoslavica XIX, 354). A notre thème se rapportent les chap. 1—2. Les domaines de Danielis et de Philarète (le Miséricordieux), dont il est question la page 50, ne se trouvaient pas en Bulgarie. Le zeugarion (p. 57) ne fut jamais «un impôt foncier». A. K.

G. PEREPELICA, *Алушта*. Симферополь, 1961, стр. 150, илл. — Очерк истории Алушты. Об Алуште раннего средневековья — стр. 6—9, о генуэзском владычестве — стр. 10—13. A. K.

P. PETROV, *Въстания против Византия* (Aufstände gegen Byzanz). София, 1960. — Populäre Darstellung des Kampfes des bulgarischen Volkes um Befreiung vom byzantinischen Joch. D. A.

P. PETROV, *Протосеваст Прибо, български феодален владетел в Македония през първата половина на XIII в.* (Protosevast Pribo, ein bulgarischer Feudalherrscher in Makedonien, während der ersten Hälfte des 13. Jh.). Изследвания в чест на Марин Дринов. София 1960, 521—533. — Ausführliche Deutung der bekannten Herrscherurkunde des serbischen Königs Stefan Urosch Milutin, welche um 1300 zugunsten des Athonklosters Chilandar erlassen wurde. Wie der Verfasser hervorhebt, kann man in dieser Urkunde interessante Angaben über die feudalen Verhältnisse im mittelalterlichen Bulgarien finden. D. A.

K. PHILON, 29 Μαΐου 1453. Ποντιακὴ Ἑστία XI (1960) 5694—5701. R. G.

B. PRIMOV, *За икономическата и политическа роля на Първата българска държава в международните отношения на Средновековна Европа* (Zur ökonomischen und politischen Rolle des ersten bulgarischen Staates in den internationalen Beziehungen im mittelalterlichen Europa). Ист. Преглед XVII (1961) кн. 2, 33—63. — Zusammenfassende Darstellung über die Handelsbeziehungen Bulgariens mit Byzanz und anderen Nachbarländern im Mittelalter sowie über die politische und diplomatische Rolle des bulgarischen Staates in dieser Periode. D. A.

N. V. REVJAKINA, *Политическое значение трактата Лоренцо Валлы «Заявление о ложном и вымышленном дарении Константина»*. Вестник МГУ, сер. IX: история (1961) № 4, 35—53. A. K.

B. RUBIN, *Das Zeitalter Justinians, Bd. 1* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 372; XXIII, 157.) — Comptes-rendus: G. WIRTH, Helikon 1 (1961) 186—197; P. I. ZEPOS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 569—574. Irm.

S. RUNCIMAN, *The Sicilian Vespers. A History of the Mediterranean World in the Later Thirteenth Century*. Harmondsworth 1960, pp. XIII, 384 (Pelican Books, A 480). — (Cf. Byzantinoslavica XX, 152; XXI, 169, 366—367; XXII, 139, 372). — Das bedeutende Werk, das 1958 in Erstauflage erschien, liegt nunmehr auch in einer Taschenbuchausgabe der Reihe der Penguin Books vor. Irm.

G. L. SEIDLER, *Soziale Ideen in Byzanz* ... (V. Byzantinoslavica XXII, 372.) — Compte-rendu: V. VAVŘÍNEK, Listy filol. 9 (84) (1961) 371—373. D.-Je.

G. SEIDLER, *Myśl polityczna średniowiecza*. (La doctrine politique du Moyen Age). Cracovie, 1961. — Un chapitre de ce travail (62—139) est consacré à la doctrine politique de l'Empire byzantin. Elle se composait de trois éléments: l'enseignement chrétien, les principes de la loi romaine et l'idéal du pouvoir théocratique des empereurs. Cet ouvrage est une compilation non dépourvue d'erreurs. Kap.

W. SEYFARTH, *Neue sowjetische Beiträge zu einigen Problemen der alten Geschichte*.

Das Problem der Bagauden und die Frage der freien Lohnarbeit in neuem Lichte. Berlin, 1960, pp. 22 (Lebendiges Altertum, 3). — Um einen Einblick in die sowjetische althistorische Diskussion zu geben, behandelt der Verfasser das Bagaudenproblem, mit dem sich neben anderen A. D. Dmitrev und A. R. Korsunskij beschäftigten, sowie die freie Lohnarbeit in der Ökonomik der ausgehenden Antike auf Grund der Arbeiten von I. V. Šereševskij und M. Ja. Sjuzjumov. Irm.

P. SHERRARD, *The Greek East and the Latin West*... (V. Byzantinoslavica XXII, 160—161, 389; XXIII, 173.) — Compte-rendu: W. H. C. FREND, Journ. Hell. Stud. LXXXI (1961) 231—232. D. M. N.

V. T. SIROTENKO, *Основные теории происхождения древних булгар и письменные источники IV—VII вв.* Уч. Зап. Перм. Гос. Унив. им. А. М. Горького XX, 4 (1961) 3—41. E. A. J.

V. T. SIROTENKO, *Византия и булгары в V—VI вв.* Уч. Зап. Перм. Гос. Унив. им. А. М. Горького XX, 4 (1961) 43—70. E. A. J.

M. J. SJUZJUMOV, *Андроник I.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 577. — Selon l'opinion de S., la politique d'Andronic I avait pour but de sauvegarder, dans l'intérêt de l'aristocratie urbaine, le gouvernement centralisé de Byzance (S. a en vue l'aristocratie de la *capitale,* parce que les villes de provinces se soulevèrent à maintes reprises contre Andronic I.). A. K.

M. Ja. SJUZJUMOV, *Андроник II.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 577—578. A. K.

P. STOCKMEIER, *Leo I. des Großen Beurteilung der Kaiserlichen Religionspolitik. München,* Kommissionsverl. Max Hueber 1959, pp. XIX, 226 + 1 Taf. (Münchener Theol. Stud. hrsg. v. J. Pascher, K. Mörsdorf, H. Tüchle, I. Hist. Abt., Bd. 14). — Leo I. entwickelt eine Art politischer Theologie; im Gegensatz zu Augustin umfaßt bei ihm die universalis ecclesia die ganze Welt, Kirche und Imperium. U. Tr.

O. B. ŠPARO, *Афинское герцогство.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 958. A. K.

V. P. ŠUŠARIN, *Русско-венгерские отношения в IX в.* Международные связи Руси до XVII в. Москва, 1961, 131—180 (un résumé en franç.). — Le récit de « Gesta Hungarorum » (fin du XIIe ou début du XIIIe siècle) sur la conquête de la Russie par les chefs hongrois n'est qu'une fantaisie littéraire. En réalité, les deux parties avaient conclu un traité de paix, permettant aux nomades hongrois se retirer dans les Carpathes. A. K.

F. THIERFELDER, *Männer am Balkan. Von Alexander dem Großen bis Josip Tito.* Balkan Studies 2 (1961) 314—318. R. G.

P. TIVČEV, *За класовата борба във византийското село през XII в.* (Zum Klassenkampfe im byzantinischen Dorfe während des 12. Jh.) Ист. Преглед XVII (1961) кн. 1, 76—99. — Der Verfasser stellt fest, daß die feudale Rente, welche das byzantinische Bauerntum im Laufe des 12. Jh. zu zahlen hatte, besonders schwer gewesen ist. Außerdem litten die Bauern sowohl an den Mißbräuchen der Administration als auch an den häufigen Kriegen und den inneren Unruhen. Demgemäß war der Klassenkampf in dieser Periode sehr scharf und nahm verschiedene Formen an. Im Zusammenhang damit zieht der Verfasser einige bisher unbenützten Quellenangaben heran. D. A.

N. B. TOMADAKIS, Προβλήματα τῆς ἐν Κρήτῃ ἀραβοκρατίας (826-961 μ. Χ.) περὶ τῆς δήσεν ἀλλοιώσεως τοῦ πληθυσμοῦ ἐξ ἀπόψεως ἐθνολογικῆς καὶ θρησκευτικῆς. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 1—38. — Dans cette étude, *Problèmes de la domination arabe en Crète. Sur la prétendue altération de la population aux points de vue ethnique et religieux,* T. montre que l'occupation de la Crète par les Arabes (826—961) n'a pu altérer, si altération il y a eu, que la population bourgeoise, la population montagnarde ayant conservé sa religion et sa langue, ainsi que l'indiquent les sources. T. précise le sens du nom Κρῆτες qui désigne les Arabes de Crète et prouve, d'après le témoignage du Continuateur de Théophane, que l'expédition de Nicéphore Phocas en Crète avait pour but de libérer les chrétiens. T. réunit les noms de lieux remontant à l'occupation arabe et donne en Appendice divers textes relatifs à la question étudiée. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Μανουὴλ Β' ὁ Παλαιολόγος καὶ οἱ λόγιοι τῶν χρόνων αὐτοῦ. Πάρνασσος II (1959) 561—575. R. G.

P. N. TRET'JAKOV, *Новые данные о Великоморавском государстве.* Вопросы ист. (1961) № 5, 72—80. — Обзор новых работ чехословацких ученых. A. K.

Z. V. UDAL'COVA, *Алексей I Комнин.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 382—383. — Selon Udal'cova, Alexis I s'appuya sur l'aristocratie de l'Asie Mineure. Toutefois, il faut prendra

en considération qu'au moment où Alexis I monta sur le trône, les possessions de Byzance en Asie Mineure étaient pratiquement perdues et que, par conséquent, il était impossible de s'appuyer sur l'aristocratie de l'Asie Mineure. A. K.

Ap. E. VAKALOPOULOS, Ὁ ἀρχιεπίσκοπος Γαβριηλ καὶ ἡ πρωτὴ τουρκικὴ κατόχη τῆς Θεσσαλονίκης (1391—1403). Μακεδονικὰ IV (1955—1960) 371—373. R. G.

Ap. E. VAKALOPOULOS, Αἱ δημοσιευμένες ὁμιλίες τοῦ ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης Ἰσιδώρου ὡς ἱστορικὴ πηγὴ γιὰ τὴ γνώση τῆς πρώτης Τουρκοκρατίας στὴ Θεσσαλονίκη (1387—1403). Μακεδονικὰ IV (1955—1960) 533—536. R. G.

V. VELKOV, *Робовладението в Сердика от началото на IV в. в светлината на Константиновото законодателство* (Die Sklavenhalterschaft in Serdica vom Anfang des 4. Jahrhunderts im Lichte der Gesetzgebung Konstantins des Großen). Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1960, 345—355. — Auf Grund eines Gesetzes Konstantins des Großen, das bisher als Quelle für die Geschichte von Serdica nicht benützt wurde, stellt der Verfasser fest, daß die Zahl der Sklaven in dieser Stadt zu Anfang des 4. Jh. ziemlich bedeutend war. — Compte-rendu: A. KAŽDAN, Вестник древн. ист. (1961) № 3, 154—155. D. A.

V. VELKOV, *Das Schicksal einer frühbyzantinischen Stadt zur Zeit der Völkerwanderung (Odessos-Varna am Schwarzen Meer)*. Akten des 11. Internationalen Byzantinisten-Kongresses 1958. München 1960, 655—659. — Am Beispiel von Odessos (Varna) sucht der Verfasser seine These von der Kontinuität der antiken Städte in Thrakien bis ins frühe Mittelalter hinein zu erhärten. Irm.

I. S. SVENCICKAJA, *Сельская община Малой Азии в I—III вв. н. э.* Вестник Древн. ист. (1961) № 3, 50—64. — Ce travail qui sort des cadres chronologiques de notre thématique est néanmoins important aussi pour un byzantinologue, du fait que S. pose la question des particularités du développement de l'Empire romain de l'Est. Il démontre avec justesse qu'il faut chercher ces particularités non seulement dans l'existence des grands centres commerciaux et artisanaux, mais aussi dans le maintien de la commune rurale. A. K.

F. WINCKELMANN, *Konstantins Religionspolitik und ihre Motive im Urteil der literarischen Quellen des 4. und 5. Jahrhunderts*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 9 (1961) 239—256. Gy. M.

S. WINKLER, *Zur Problematik der Volksbewegungen unter Justinian*. Studii Clasice 3 (1961) 429—433. — Wenn Prokop die Belange der Volksmassen herausstellt, so ist ihm das ein Mittel im Rahmen seiner oppositionellen Bestrebungen gegen Justinian, nicht jedoch Sozialkritik um ihrer selbst willen. Im Entscheidenden bleibt Prokop stets der herrschenden Klasse, der er zugehört, verbunden. Irm.

J. WOLSKI, *The Decay of the Iranian Empire of the Seleucids and the Chronology of the Parthian Beginning*. Berytus 12 (1956—1957) 35—52. — Hier zitiert wegen der mehrfachen Berufung auf Quellen wie die Euseb-Chronik, Synkellos, die Suda. Irm.

M. ZABOROV, *За гробом господним*. Наука и религия (1961) № 5, 40—44. — Une courte caractéristique de la Ière et IVe croisades. A. K.

D. D. ZAGLES, Ἡ παρὰ τὸν Ἀχελῶον ποταμὸν μάχη μεταξὺ τῶν Ἑλλήνων (Βυζαντινῶν) καὶ τῶν Βουλγάρων ὑπὸ Συμέων. Ἀρχεῖον Θρᾳκικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ II, 25 (1960) 217—226. R. G.

Ch. A. JULIEN, *История Северной Африки. Тунис, Алжир, Марокко. С древнейших времен до арабского завоевания (647 год)*. Москва, 1961, стр. 427, карты. — Перевод книги *Histoire de l'Afrique du Nord*. Paris, 1951. К нашей теме относятся гл. VIII—X. A. K.

B. Histoire de la culture matérielle (archéologie, technique, etc.)

P. G. AKRITAS, *Археологическое исследование Чегемского ущелья в 1959 году*. Сборник статей по ист. Кабардино-Балкарии IX (1961) 177—192. — Среди обнаруженных в Чегемском ущелье памятников — развалины церкви X—XII вв., христианские склепы IX—XII вв., камни с выдолблениями на них крестами (стр. 187—189). Все это свидетельствует о том, что предки балкарцев подверглись христианизации. Ср. также Е. П. Алексеева, *Археологические раскопки в районе села Верхний Чегем в 1959 г.* (там же, стр. 193—204); В. А. Кузнецов, *Археологические разведки в Кабардино-Балкарии и в районе Кисловодска* (там же, стр. 205—216); О. Л. Опрышко, *Раннехристианский могильник в сел. Верхний Чегем, КБАССР* (там же, стр. 217—221). Иллюстрации к статьям: стр. 224—231. A. K.

BANNER—JAKABFFY, *A Közép-Dunamedence régészeti bibliográfiája 1954—1959.* Összeállította: JAKABFFY IMRE (Bibliographie archéologique du Bassin Danubien 1954—1959). Budapest, Maison d'édition de l'Académie 1961, pp. 250. — Suite de la bibliographie dont le compte-rendu a paru dans Byzantinoslavica XVII, 386, qui contient en dehors de la matière de six années aussi des compléments au tome antérieur. Gy. M.

N. S. BELOVA, *Археологические разведки в Китее.* Кратк. сообщ. Инст. археол. 83 (1961) 83—90, илл. — Fouilles entreprises en l'année 1957 dans la ville de Kitej, située au Bosphore. Y furent découvertes des céramiques des IVe—VIe ss. (p. 86). A. K.

M. Ju. BRAJČEVS'KIJ, *Зображення коня з с. Черепин в Середньому Поросі.* Археологія XII (1961) 183—184, илл. — En l'année 1959, fut trouvé dans le village de Čerepin dans la province de Čerkasy, parmi d'autres monuments de la culture de Černjachovo, un fragment en céramique représentant un cheval attelé — selon l'opinion de B. — à une charrue. La colonie fut datée par la découverte d'une monnaie de Maurice et remonte aux VIe—VIIe siècles. Toutefois, il me paraît qu'une charrue attelée de *chevaux* est, aux VIe—VIIe siècles, une apparition peu vraisemblable. A. K.

V. B. DEOPIK, *Классификация бус Юго-Восточной Европы VI—IX вв.* Совет. археол. (1961) № 3, 202—232, илл. — Классификация каменных и стеклянных бус из могильников Восточного и Центрального Предкавказья, Черноморского побережья Кавказа, Крыма и бассейна Северного Донца. Д. выделяет два периода: VI—VII вв. и VIII—IX вв., а изменение в составе стеклянных бус во второй период связывает с возникновением местного стеклоделательного производства на Сев. Кавказе. Мимоходом затроиут вопрос о торговых связях с Византией (см. стр. 210, 232). A. K.

O. I. DOMBROVS'KIJ, *Стародавні стіни на перевалах головного пасма Кримских гір* Археологія XII (1961) 155—167, илл. (рус. резюме). — Les longues murailles auxquelles se rapporte Procope de Césarée, ne représentent pas les villes, châteaux et monastères des IXe—Xe siècles avec lesquels elles sont fréquement identifiées par les investigateurs. Les longues murailles de Procope étaient érigées sur la piste de la chaîne principale des montagnes de Crimée, où leurs vestiges furent découverts. Ces longues murailles tombèrent en ruines au IXe siècle. A. K.

M. V. FECHNER, *Некоторые сведения археологии по истории русско-восточных экономических связей до середины XIII в.* Международные связи России до XVII в. Москва, 1961, 46—54, илл. (франц. резюме). — На основании анализа находок бус (преимущественно стеклянных) автор приходит к выводу, что торговые связи Руси с Востоком были оживленными в X—XI вв., но несколько сокращаются в XII в. Ф. связывает это с натиском сельджуков на арабские государства и с господством половцев в причерноморских степях. A. K.

M. A. FRONŽULO, *Розкопки жилих комплексів на середньовічному поселенні поблизу с. Планерське (1954—1955 рр.).* Археологія XII (1961) 168—182, илл. (рус. резюме). — Остатки раннесредневекового поселения VIII—X вв. близ с. Планерское (Вост. Крым), а также некоторые памятники XIV—XV вв. Ф. отмечает общность раннесредневековой культуры Восточного Крыма, созданной, по его мнению, местным сарматизированным населением, которому удалось сохранить какие-то ремесленные традиции поздней античности. A. K.

G. FRUMKIN, *Archéologie soviétique en Asie.* Ét. Asiatiques 11 (1957—1958) 73—96. — Der Aufsatz gibt eine gut dokumentierte Übersicht über die sowjetische archäologische Tätigkeit in folgenden Gebieten: 1) Armenien: Urartu, Garni; 2) Choresm; 3) Turkmenistan: Margiane Parthe; 4) Baktrien, Sogdiane; 5) Pamir, Tien-Shan, Ferghana; 6) Altai: Skythien. Methodisch hebt der Verfasser die komplexe Kooperation verschiedener Wissenschaften hervor. Irm.

Z. HILCZER, *Z nowszych badań nad starożytnościami słowiańskimi w Jugosławii* (Nouvelles recherches sur les antiquités slaves en Yougoslavie). Slavia Antiqua VII (1960) 455—477. — Un rapport sur les travaux des savants yougoslaves concernant le problème de la civilisation slave. On y trouve le problème de la périodisation, le résultat des recherches sur les rites funéraires, et des investigations sur la question de la céramique la plus ancienne en Yougoslavie. Le travail fournit aussi des renseignements sur les plus récentes découvertes archéologiques en Croatie, Istrie, Macédoine et Slovénie. Kap.

E. KIHL — E. TABACZYŃSKA, *Badania nad Słowiańszczyzną starożytną i wczesnośredniowieczną w ZSSR* (Recherches sur les Slaves dans l'Antiquité et le Haut M. Âge dans l'Union Soviétique). — Informations exhaustives sur les conférences des archéo-

logues où maintes questions concernant la civilisation slave furent examinées. Les savants soviétiques travaillent sur les problèmes de l'habitat, de l'économie, de la colonisation, de l'échange commercial. On a procédé à de nouvelles fouilles aux environs de Moscou, Novgorod, Vieille Ladoga, Vieille Razan, Voronež, ainsi qu'en Ukraine, Rusie Blanche, Bucovine, Podolie, Polesie. Kap.

M. M. KUBLANOV, *Археологические разведки в районе Коп-Такиля.* Кратк. сообщ. Инст. археол. 83 (1961) 91—94, карта. — Dans le rayon de Yanych-Takil (à l'extrémité sud-est de la presqu'île de Kerč), lors des fouilles effectuées en 1956, furent découvertes des amphores des VIIIe—IXe siècles contenant des restes d'ossemets humains (apparemment d'enfants). A. K.

A. H. S. MEGAW, *Archaeology in Cyprus, 1956.* Archaeol. Reports (1956) 24—31 (Supplement to the Journ. of Hell. Stud. 77 [1957]. — Der Bericht enthält S. 29 einen speziellen Abschnitt *Early Christian and later,* der neben anderem über die Ergebnisse der Untersuchungen an der großen Basilika von Salamis informiert. Irm.

L. OGNENOVA, *Les fouilles de Mésambria.* Bull. de Corr. Hell. 84 (1960) 221—232. — Gibt einen erwünschten, reich dokumentierten Bericht über die Ausgrabungen in Mesambria seit dem Beginn des Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung der klassischen und vorklassischen Funde. Irm.

H. PREIDEL, *Die Anfänge der slawischen Besiedlung Böhmens und Mährens.* München, 1954, 1960, 122. (V. Byzantinoslavica XVII, 387.) — Compte-rendu: K. PRZEWOŹNA, Slavia Antiqua VII (1960) 515—518; R. TUREK, Slavia XXIX (1960) 318—320. Kap.

A. SALAMON — Gy. TÖRÖK, *Funde von NO-Ungarn aus der Römerzeit.* Folia Archaeol. 12 (1960) 145—171. — Kurze Information über eine 1959 vorgenommene Probegrabung in Arka (Komitat Borsod-Abaúj-Zemplén) und ausführlichere Mitteilungen über eine gleiche Grabung in Szilvásvárad (Komitat Heves), wo der Fortbestand der römerzeitlichen Siedlung bis ins 4. Jahrhundert bereits nachgewiesen werden konnte. Auch eine Rettungsgrabung beim Dorfe Garadna ergab sichere Spuren für eine Besiedlung nur bis zur Zeit der Landnahme. Irm.

N. I. SOKOL'SKIJ, *Работы в Кепах в 1958 году.* Кратк. сообщ. Инст. археол. 83 (1961) 66—72, ill. — Suite des fouilles de la ville Kepoi au Bosphore (voir Byzantinoslavica XXIII, 164). La couche des IIIe—IVe siècles est suivie immédiatement de la couche des Xe—XIIe siècles. A. K.

N. I. SOKOL'SKIJ, *Раскопки Пантикапея.* Кратк. сообщ. Инст. археол. 83 (1961) 32—45, илл. — Rapport concernant les fouilles effectuées sur le versant Nord de la montagne Mitridate. Au sujet du Pantikapeion au IVe siècle, cf. pp. 44—45. Selon S., pendant ce temps, se prononça l'appauvrissement de la ville; néanmoins, celle-ci continua d'être un centre d'artisans avec une population très nombreuse. Dans la seconde moitié du IVe s., Pantikapeion cessa d'exister pendant une courte période. La ville moyen-âgeuse était située plus bas et sur le versant Nord de Mitridate se trouvait, aux Ve—Xe siècles, la nécropole. A. K.

L. N. SOLOV'JEV — M. M. TRAPŠ, *Археологические исследования в Абхазии за 40 лет Советской власти.* Труды Абхаз. инст. яз., лит. и ист. XXXII (1961) 115—128. — Les auteurs analysent, en particulier, les monuments de la basse antiquité et du haut Moyen Âge (Sebastopolis, qui exista jusqu'au VIIe siècle; Tsebelda — les nécropoles des IIe—IVe ss.; l'église chrétienne du IVe siècle à Pityous; la muraille byzantine du VIe siècle en Abkhasie du Sud; la forteresse d'Anakopée des VIe—XIIe siècles). A. K.

D. B. ŠELOV, *Работы Нижне-Донской экспедиции в 1957—1958 гг.* Кратк. сообщ. Инст. археол. 83 (1961) 126—135, илл. — Впервые на раскопе в северо-восточном углу городища Танаиса были обнаружены сооружения (более или менее удовлетворительной сохранности) IV в., относящиеся к периоду возрождения города после разгрома в III в. (стр. 127 сл.). A. K.

M. M. TRAPŠ, *О некоторых итогах археологических исследований в с. Цебельда Сухумского района.* Труды Абхаз. инст. яз., лит. и ист. XXXII (1961) 187—190, илл. — Могильники II—IV вв. близ горного села Цебельда Сухумского района с большим количеством предметов вооружения. В одном женском погребении — золотой крестик, свидетельствующий о проникновении христианства в Абхазию — по мнению Т. — «примерно в III в. и. э.». A. K.

J. VÄŽAROVA, *Les investigations archéologiques dans les villes du haut M. Age en Bulgarie.* Slavia Antiqua VII (1960) 444—452. — Rapport sur les recherches architectu-

rales faites à Pliska-Preslav (XIe—XIIe siècles) et à Trnovo (XIVe siècle). Il paraît que la métallurgie y était assez développée. Kap.

Z. N. VĂZĂROVA, *Железарската работилница Селище-Преслав.* Slavia Antiqua VII (1960) 393—405. — Un examen minutieux des objets en fer trouvés à Preslav et provenant du haut Moyen-Age (21 croquis). Kap.

V. VELKOV, *Der römische Limes in Bulgarien während der Spätantike.* Studie classice III (1961) 241—248. — Kurze Schilderung der bisherigen Leistungen bei der Untersuchung des römischen Limes am Unterlauf der Donau. D. A.

C. Histoire de la civilisation et du droit, histoire militaire

Аннона. Совет. ист. энцикл. I (1961) 595—596. A. K.

Апоры. Совет. ист. энцикл. I (1961) 651—652. — Les ἄποροι byzantins. A. K.

Арменопул. Совет. ист. энцикл. I (1961) 745. A. K.

Gh. CRONȚ, *Dreptul de cttitorie în Țara Romînească și Moldova. Constituirea și natura juridică a fundațiilor din evul mediu.* Studii și materiale de ist. medie 6 (1960) 77—116. — Der Aufsatz handelt über das Stifterrecht (κτητορικὸν δίκαιον) in den rumänischen Ländern des Mittelalters. Er zeigt dessen römisch-byzantinische Wurzeln auf und handelt über die spezifischen Erscheinungsformen desselben sowie über die ihnen zugrundeliegenden sozialen Strukturen. Irm.

A. DAIN, *Sur le « peculium castrense ».* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 253—257. — A propos d'un texte tiré du second Appendice de la *Synopsis Basilicorum* et intitulé Le *peculium castrense* et le *peculium paganicum,* le premier étant « l'ensemble des biens acquis à l'occasion du service militaire », formant un patrimoine appartenant au fils de famille, et le second, le patrimoine du chef de famille. L'originalité de ce texte est la mention du *peculium quasi-castrense,* assimilé depuis le code Justinien au *peculium castrense* et formé des biens « constitués par les traitements ou honoraires et des donations impériales dont bénéficient les fils de famille occupant une fonction à la cour ». R. G.

J. FERLUGA, *Vizantiska uprava u Dalmaciji.* (V. Byzantinoslavica XX, 367; XXI, 372.) — Compte-rendu: R. KATIČIĆ, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 586—596. R. G.

M. M. FREJDENBERG, *Актимоны.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 312—313. — Les aktèmones sont connus non seulement d'après des sources des XIe—XIIe siècles (selon F.), mais jusqu'au commencement du XIVe siècle (voir A. GUILLOU, *Les archives de S. Jean-Prodrome* . . ., Paris, 1955, Nr. 4, a. 1309). Leur identification avec les éleuthères est arbitraire. A. K.

D. S. GHINIS, Ὁ ὑπ' ἀριθμ. 121 κῶδιξ τῆς Μονῆς Ἁγ. Νικάνορος (Ζάβορδας) καὶ δύο χρονολόγιαι τῆς Ἐκλογῆς τῶν Ἰσαύρων καὶ τοῦ Προχείρου Νόμου. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 351—352. — Le codex 121 du monastère de Saint Nikanor (Zaborda) permet de préciser la date de l'Ekloga, 726, et celle du Prokheiros Nomos, 872. R. G.

Hélène GLYKATZI-AHRWEILER, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin* . . . (V. Byzantinoslavica XXII, 379; XXIII, 166—167.) — Compte-rendu: M. I. MANOUSSAKAS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 632—637. R. G.

Hélène GLYKATZI-AHRWEILER, *Fonctionnaires et bureaux maritimes à Byzance.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 239—252. — A. Abydos et les préposés à la mer. Ἄρχων ou κόμης στενῶν-Κόμης Ἀβύδου.- 2. Κόμης τοῦ στόλου, τοῦ πλωίμου-Ἀβυδικός. B. Constantinople et les services maritimes centraux. 1. Κόμης στενῶν ποντικῆς Θαλάσσης-Παραθαλασσίτης. - 2. Παραθαλασσίτης - „Λογοθέτης ὑδάτων" - 3. Σέκρετον τῆς θαλάσσης. R. G.

R. GUILLAND, *Études sur l'Hippodrome de Constantinople.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 6 (1957) 25—44. — Auf den literarischen Quellen basierende, subtile Untersuchungen über Lage und Funktion einzelner Teile der Rennbahn von Konstantinopel. Es werden behandelt: 1. τὸ πέλμᾶ S. 25 f., 2. ὁ τοῖχος, ἡ κρηπίς S. 26 ff., 3. οἱ καμπτῆρες S. 28 f., 4. ὁ Εὔριπος S. 29 ff., 5. τὰ τμήματα, αἱ στάβλαι S. 32 ff., 6. τὸ Στάμα, τὸ πῖ S. 37 ff., 7. αἱ Παρασκευαί, ἡ τέντα τοῦ ὑπάρχους S. 44. Auch für den Nichtfachmann wichtig ist die Skizze des Hippodroms S. 36. (Cf. Byzantinoslavica XIX, 365.) Irm.

B. R. JANOVSKI, *За първоначалното предисловие към печатната «кормчая»* (Zur Frage des einleitenden Vorworts in dem gedruckten Text der „Kormtschaja"). Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1960, 629—646. — Der Verfasser weist darauf hin, daß in diesem Vorwort wichtige Angaben über die Geschichte der bulgarischen

mittelalterlichen Kirche enthalten sind, und versucht, das Guellenmaterial dieses Vorwortes festzustellen. D. A.

N. Q. KING, *"There's such Divinity doth hedge a King": studies in ruler cult and the religion of sacral monarchy in some late fourth century Byzantine monuments.* University College of Ghana; Edinburgh and London, Nelson and Sons, 1960, pp. 34, 7 plates. — Short notice by G. PARRINDER, Journ. Eccl. Hist. XII (1961) 261. D. M. N.

T. KLEBERG, *Hôtels, restaurants et cabarets dans l'antiquité romaine.* Ét. hist. et philol. Uppsala 1957 (Bibliotheca Ekmania Universitatis Regiae Upsaliensis, 61). — Das auf das sorgfältigste nach den Quellen gearbeitete Werk, das durch ein ausführliches Inhaltsverzeichnis und gute Indizes erschlossen wird, behandelt seinen Gegenstand in systematischer Anordnung bis hin zur Spätantike. Irm.

P. LEMERLE, *Notes sur l'administration byzantine à la veille de la IVe Croisade, d'après deux documents inédits des archives de Lavra.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 258—272. — Procès-verbaux officiels de quatre séances d'un tribunal, en mai et en juin 1196. Chaque document relate deux séances, 3 et 23 mai et 6 et 25 juin. Liste des juges, en nombre variable de 7 à 13, et des assesseurs, toujours au nombre de 5. La délégation de Lavra, chargée d'obtenir l'immunité fiscale de certains droits que réclame l'Etat, est composée de l'higoumène Kyprianos et de 6 moines; l'administration est représentée par des fonctionnaires de trois grands services: le ministère ou *Sékréton* du grand logariaste, le ministère du grand sacellaire et le ministère de la Mer. La dernière partie de l'étude montre l'influence des problèmes économiques et des exemptions fiscales sur les institutions de l'Empire byzantin. R. G.

A. MARONGIU, *La forma religiosa del matrimonio nel diritto bizantino, normanno e svevo.* Arch. Stor. Cal. Lucania XXX (1961) 1—30. — La disposizione del diritto bizantino secondo cui si impone, per la validità del matrimonio, il rito religioso, è passata nel diritto normanno (vedere le Assise di Ruggero, di cui l'A. rivendica l'autenticità contro L. R. Ménager); di qui fu poi introdotta nelle Costituzioni del Regno di Sicilia ad opera di Federico II. E. Fo.

N. P. MATSIS, Μνηστεῖαι συναπτόμεναι δι' ἐγκολπίων καὶ διὰ σταυρικῶν δεσμῶν ἐν τῷ Βυζαντινῷ Δικαίῳ. Ἑτετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 353—363. — L'auteur estime que la formule signifie la conclusion de fiançailles pas contrat écrit, distinct des fiançailles par cérémonie religieuse, au début duquel on a ajouté le signe de la croix, comme signature des parties contractantes et non, comme le suppose Zhishman, des fiançailles conclues par échange de croix entre les fiancés. R. G.

L. R. MÉNAGER, *Points de vue sur l'étude des institutions byzantines en Italie méridionale.* Archivio Stor. Pugliese XII (1959) 47—52. E. Fo.

G. MICHAELIDIS-NOUAROS, Ὁ δίκαιος πόλεμος κατὰ τὰ Τακτικὰ τοῦ Λέοντος τοῦ Σοφοῦ. Mélanges Séphériadis (Athènes 1961) 411—434. — Dans cette étude, consacrée à La guerre juste selon la *Tactique* de Léon VI le Sage (886—912), l'auteur étudie les constitutions qui permettent de connaître les conceptions officielles de Byzance sur le droit international de la guerre. Ces constitutions ont trait à l'inviolabilité de la personne des ambassadeurs ennemis, à la notion de guerre juste, conçue comme une guerre défensive, et aux règles humanitaires à observer pendant les opérations: respect des non-combattants, protection des prisonniers, inhumation des soldats morts; conduite humanitaire envers la population civile du vaincu; signature d'un traité de paix équitable, respect de l'asile des églises et protection de l'agriculture. Par là, la *Tactique* devance de plusieurs siècles les règlements militaires de l'Europe. R. G.

Je. P. NAUMOV, *Анагария.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 492. — Le terme « angareia » se conserva pour désigner la corvée aussi en Turquie osmane. A. K.

I. SCHLEINITZ, *Die Romidee in heidnischer und christlicher Sicht* (Autorreferat einer Dissertation, Referent Prof. Dr. F. DORNSEIFF, Korreferent Prof. Dr. E. WERNER). Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig 10 (1961) Gesellsch.- u. Sprachwissenschaftl. Reihe, H. 1, 161—168. — Die ungedruckte Dissertation, über die das Autorreferat handelt, verfolgt die Romidee von ihren Anfängen in hellenistischer Zeit bis ins Mittelalter hinein, wesentlich in der Form der Darbietung der Belege. Das Schlußkapitel befaßt sich speziell mit der byzantinisch-östlichen Romidee. Irm.

H. F. SCHMID, *Byzantinisches Zehntwesen.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 6 (1957) 45—110. — Wiewohl in der orthodoxen Welt nur die Kiever Rus zu einer staatlichen Normierung des kirchlichen Zehntrechts gelangte, lassen sich dennoch auch in Byzanz vergleichbare Abgaben aufzeigen wie die δεκατεία, die χοιροδεκατεία, die προβατοχοι-

ροδεκατεία u. a. Deren Vorstufen sucht der Autor im römischen Vulgärrecht, ihren Nachwirkungen bei den Völkern des Ostens und Südostens Europas geht er mit ausführlicher Dokumentation der Quellen und Bearbeitungen nach. Irm.

N. I. SOKOL'SKIJ, *Античный город.* Вестник Древн. ист. (1961) № 2, 170—177. — Compte rendu d'exposés faits à la IIe conférence d'historiens de l'antiquité, qui eut lieu en décembre 1960. A notre thématique se rapporte tout d'abord l'exposé d'A. L. JAKOBSON, *Античные традиции в культуре раннесредневековых городов Таврики.* Cf. aussi G. A. CVETAJEVA, *Конференция по истории и археологии античного города.* Совет. археол. (1961) № 3, 320—325. A. K.

L. STIERNON, *Notes de prosopographie et de titulature byzantines. Constantin Ange (pan)sébastohypertate.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 273—283. — Contrairement à ce que croyaient Du Cange et G. Ostrogorskij, il n'y a pas à distinguer deux Constantin Ange, le père du sébastocrator Jean Doukas et le grand père de Michel Comnène Doukas, l'un pansébastohypertate et l'autre sébastohypertate. Par suite, il n'y a pas lieu de distinguer ces deux titres, de même qu'il n'y a pas lieu de distinguer les titres sébaste, pansébaste et pansébaste-sébaste. Précieux tableau indiquant l'ordre de préséance, sous Manuel Ier Comnène et montrant que « le caprice et la fantaisie » en étaient exclus (pp. 277—279). R. G.

V. TĂPKOVA-ZAIMOVA, *Един интересен документ за положението на тракийските войници по времето на Юстиниян I* (Ein interessantes Dokument über die Lage der thrakischen Soldaten während der Regierung Justinians I.). Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1960, 593—595. — Der Verfasser behandelt eine Novelle von Justinian aus dem Jahre 542, wo gewisse Angaben über die unzulängliche Disziplin und die schwere ökonomische Lage der byzantinischen Soldaten in Thrakien zu finden sind. D. A.

G. I. THEOCHARIDIS, Τέσσαρες Βυζαντινοὶ καθολικοὶ κριταὶ λανθάνοντες ἐν Βυζαντινῷ γνώστῳ κειμένῳ. Μακεδονικὰ IV (1955—1960) 495—500. R. G.

M. N. TICHOMIROV, *Объяснение некоторых понятий русских раннефеодальных памятников терминами из других славянских и неславянских источников.* Актуальные проблемы славяноведения. Москва, 1961, стр. 103—104. — 1) « La dîme de l'ancienne Russie était liée à une des réformes de Vladimir qui avait rompu avec le patriarcat de Byzance ». Plus tard, avec le renforcement de l'influence de Constantinople, la dîme disparaît peu à peu. 2) Les analogies yougoslaves aux termes « dača », « zakup », « kmet ». 3) Les dénominations de villes russes ne sont pas normannes, mais slaves et ont des analogies en Serbie, Croatie et Pologne. A. K.

P. TIVČEV, *За войнишкото население във Византия през XII в.* (Beitrag zum Stratiotenstand in Byzanz während des 12. Jh.). Изследвания в чест на Марин Дринов. София 1960, 571—577. — Der Verfasser führt einige neue, bisher unbenützte Quellenangaben über die Lage der Stratioten in Byzanz im 12. Jh. und über die Politik der Zentralgewalt gegenüber dem Stratiotenstand an. D. A.

M. VALSA, *Le théâtre grec moderne. De 1453 à 1900.* Berlin, Akad.-Verl. 1960, pp. 384. — Compte-rendu: D. HADZIS, Helikon 1 (1961) 183—185. Irm.

V. VILINBACHOV, *Bizancjum a rozwój broni palnej* (Byzance et le développement des armes à feu). Kwart. Hist. Nauki i Techniki VI, 3 (Varsovie, 1961) 403—417. — Article d'un savant soviétique destiné à une revue polonaise. L'auteur combat l'opinion généralement répandue, que l'invention des armes à feu est due aux Chinois. Les plus anciennes informations sur l'usage de ces armes en Europe datent de la première moitié du XIVe siècle. Mais dès la seconde moitié du VIIe siècle, les Byzantins se sont servis du feu grégeois. L'auteur cite Théophane, Léon Diacre, Porphyrogénète. Il décrit la construction des syphonophores qu'on plaçait sur les chelandias ainsi que de ceux qui étaient des armes à main. Le liquide se composait de salpêtre, de soufre et du goudron. L'invention grecque s'était vite répandue parmi les peuples de l'Europe. Les Bulgares l'ont probablement connue déjà vers la fin du VIIe siècle, — les Occidentaux au Xe siècle. Elle a donné naissance aux premiers canons qui datent du XIVe siècle. Etymologiquement le mot allemand « buhsa » ainsi que le slave « puška » provient du greco-latin « pyxis ». Ainsi pour le début de l'histoire de l'armement, il faut consulter l'histoire byzantine. Kap.

Const. VRYONIS, Τινὰ περὶ τῆς ἱστορικῆς ἀνελίξεως καὶ τοῦ κολασμοῦ τῆς ἐκ μέρους τῶν ἐμπολέμων συλλογῆς τῶν στρατιωτικῶν πληροφοριῶν καὶ ἰδίᾳ παρὰ τοῖς Βυζαντινοῖς καὶ τῷ δικαίῳ τῶν Πανδεκτῶν. Γενικὴ Στρατιωτικὴ Ἐπιθεώρησις XI, 3, pp. 69—74. R. G.

A. WILIŃSKI, *Maior trimo*. Czasopismo prawnohist. 7 (1955) 43—46. — Die Erreichung des dritten Lebensjahres als eines Wendepunktes in der Rechtsstellung des Kindes, wie sie aus einem Reskript des Diokletian und Maximian (Codex 8,46/47,9) deutlich wird, hat auch sonts im römischen Rechtsdenken ihre Parallelen. Irm.

D. Histoire de l'Église

Афанасий Александрийский. Совет. ист. энцикл. I (1961) 937. — Pour des raisons inconnues, seule la « Vie de St. Antoine » est mentionnée parmi les œuvres d'Athanase. A. K.

H.-D. ALTENDORF, *Zur Bischofsliste von Gabala*. Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 50 (1959) 48—61. — Aus der Überlieferung der Akten der ökumenischen Konzilien werden mit Sicherheit die jeweiligen Bischöfe der syrischen Stadt Gabala erwiesen und einige bisher gemachte Fehler korrigiert. Sey.

D. ANGELOV, *Богомилството в България* (Der Bogomilismus in Bulgarien). София, 1961, pp. 316. — Neue, vollkommen durchgearbeitete Ausgabe des 1947 erschienenen Buches. (Cf. Byzantinoslavica X, 189; XVIII, 150; XIX, 367.) Es werden ausführlich der Ursprung, das Wesen und die Geschichte der bogomilischen Lehre in Bulgarien behandelt, wobei auch eine Übersicht der Historiographie gegeben ist. D. A.

D. ANGELOV, *Богомили* (Bogomilen). София, 1961, pp. 75. — Populäre Darstellung des Wesens und der Geschichte des Bogomilismus in Bulgarien. D. A.

Антоний Великий. Совет. ист. энцикл. I (1961) 630. A. K.

Армяно-григорианская церковь. Совет. ист. энцикл. I (1961) 750— 751. A. K.

G. AUFHAUSER, *Gewalt, Töten und Krieg nach der Lehre der Weltreligion und des Weltkirchenrates*. Freie Forschung. Diskussionsschrift der Gemeinschaft deutscher Wissenschaftler zum Schutz der freien Forschung, 5. Karlsruhe 1960, 1—14. — Der etwas flüchtig geschriebene Aufsatz behandelt S. 7 ff. auch die einschlägigen Lehren des Islams. Irm.

A. BECKAERT, *L'évolution de l'intellectualisme grec vers la pensée religieuse et la relève de la philosophie par la pensée chrétienne*. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 44—62. — L'assimilation de la théologie par la philosophie grecque; théologie et physique; l'évolution de la philosophie grecque vers le moralisme mystique, la rencontre chrétienne de la philosophie, la saisie progressive de la philosophie par la pensée chrétienne. « Ce que la philosophie a perdu comme spéculation pure, elle l'a gagné comme servante de la foi chrétienne, sacrifiant son indépendance pour conserver ses conquêtes ». La philosophie n'a pas absorbé le christianisme, mais elle s'est résorbée en lui. R. G.

P. CANIVET, *Histoire d'une entreprise apologétique au Ve siècle ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 182, 375; XXII, 158, 380.) — Compte-rendu: E. AMAND DE MENDIETA, L'Antiquité Classique 28 (1959) 405—407. Irm.

B. CAPPELI, *Il monastero di S. Basilio de Craterete e S. Basile*. Arch. Stor. Cal. Lucania XXX (1961) 31—73. — Tracciata la storia, dal Medioevo ai giorni nostri, del monastero di S. Basilio Craterete (oggi di S. Maria Odigitria) presso Castrovillari in Calabria, nonchè del vicino borgo di S. Basile, e messa in evidenza l'importanza dell' influenza bizantina dentro e fuori l' abitato di Castrovillari, pubblica (pp. 61—73) dei documenti, in latino e in italiano, relativi sia al monastero che al borgo di S. Basile, contenuti nella Platea dei R. mi Capitoli Cassani del 1510, ff. 69v—76v. E. Fo.

S. CIRAC, *Tres monasterios de Constantinopla visitados por Espanoles en el ano 1403*. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 358—381. — Partant de la Chronique « Les ambassades auprès de Tamerlan », dont l'auteur est, vraisemblablement, le Frère Alphonse Paez, l'auteur donne les renseignements fournis par la Chronique sur les monastères et les églises de Saint-Jean-Baptiste de Pétra, Sainte-Marie Périblepte et Saint Jean de Stoudios. R. G.

J. DARROUZÈS, *Conférence sur la primauté du pape à Constantinople en 1357*. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 76—109. — Edition et traduction d'un texte inédit (cod. Atheniensis 2583) se rattachant à la légation de Pierre Thomas à Byzance en 1357 et surtout intéressant du point de vue dogmatique. Pierre Thomas, légat d'Innocent VI et non, comme le dit le titre du document de Clément VI, décédé en 1352, se rencontra avec Athanase, moine diacre du monastère du Pantocrator, et discuta avec lui par l'intermédiaire de l'interprète, le grand hétariarque Nicolas Sigéros. R. G.

N. A. DENISOVA, *Афон*. Совет. ист. энцикл. I (1961) 967—968, илл. — L'article abonde

en erreurs. Le monastère d'Athanase ne fut pas fondé en 962, mais en 963, et n'était pas « le premier monastère »; les moines se sont déjà établis au mont Athos au commencement du IXe siècle et la fondation de la Grande Laure fut précédée d'une longue période d'existence de cellules isolées, réunies par la « chaire des anciens ». Le monastère de Pantéléimon fut fondé non en l'an 1080 sous le règne de l'empereur Alexis Comnène (sic! Il régna à partir de l'an 1081), mais en 1069; il n'était d'ailleurs nullement le « premier monastère russe » du fait que le couvent de Drevodela fut fondé déjà au commencement du XIe siècle; ceci est traité en détail dans l'article de V. A. MOŠIN, *Русские на Афоне*, mentionné par D., en premier lieu, dans la bibliographie (Byzantinoslavica IX, 61—63); corrigeons de même l'erreur de H. G. BECK (*Kirche und theologische Literatur* ..., S. 219), qui écrit: «Seit 1142 ist ein Russenkloster, Xylurgu, bezeugt », mais la signature de Gerasim, higoumène du couvent τοῦ Ῥῶς, se trouve, comme l'a démontré Mošin, dans une charte de l'an 1016). (Cf. le travail récent de G. THEOCHARIDIS, *Kurze geschichtliche Übersicht des Heiligen Berges Athos*. Balkan Studies I (1960).
A. K.

H. DÖRRIES, *Constantine and Religious Liberty*. Translated from the German by R. H. BAINTON. Yale U. P.; London, Oxford U. P., 1961, pp. XI, 141. — Compte-rendu: A. H. M. JONES, Class. Rev. XI, 3 (1961) 303—304. D. M. N.

I. DUJČEV, *A propos de la biographie de Joseph II, patriarche de Constantinople*. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 333—339. — Etude nouvelle de la note du cod. Laurent. plut. LIX, cod. 13, fol. 171. Joseph II aurait été évêque 32 ans au lieu de 23; Joseph II serait le fils de Jean Alexandre, roi de Bulgarie (1331—1371). Il se pourrait que Joseph II se soit trouvé pendant sa jeunesse dans l'un des monastères bulgares de l'Athos; si Joseph II était le fils de Jean Alexandre, il pouvait être parent des Philanthropènes par la famille des Paléologues. R. G.

W. H. C. FREND, *Der Donatismus und die afrikanische Kirche*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Martin-Luther-Univ. Halle-Wittenberg. Gesellsch.- u. sprachwissenschaftl. Reihe 10 (1961) 53—61. — Numidien hatte die rigoristische Tradition der afrikanischen Kirche gewahrt, deren eschatologischen Züge im Donatismus und zumal in seinem linken Flügel, dem terroristischen Circumcellionentum, sichtbar wurden und in Gegensatz traten zu der reichskirchlichen Richtung, welche Christentum und antike Kultur miteinander zu versöhnen suchte. Irm.

A. FROLOW, *La Relique de la Vraie Croix*. Recherches sur le développement d'un culte. Institut Français d'Études Byzantines, Paris 1961, pp. 752. — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 477—480. E. Fo.

J. GILL, *The Council of Florence* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 301; XXII, 158, 381; XXIII, 172.) — Compte-rendu: E. F. JACOB, Journ. Theol. Stud., N. S., XII (1961) 374—376.
D. M. N.

J. GILL, *The Council of Florence*, 1959 ... (V. Byzantinoslavica XXII, 158, 381.) — Compte-rendu: M. ŞESAN, Mitropolia Moldovei 7—8 (Iaşi, 1961) 577—579. M. Ş.

G. GIOVANELLI, *L'eparchia monastica del Mercurion*. Boll. B. gr. Grottaferrata N. S. XV (1961) 121—143. — Difende l'ubicazione della regione del Mercurion nei confini tra la Lucania e la Calabria, contro la tesi di coloro che la pongono nell' estremo lembo della Calabria meridionale, polemizzando in particolare con le affermazioni di V. Saletta (v. Byzantinoslavica XXIII,). E. Fo.

M. GORDILLO, *Theologia Orientalium cum Latinorum Comparata: Commentatio Historica I* ... (V. Byzantinoslavica XXIII, 172.) — Compte-rendu: A. H. ARMSTRONG, Journ. Theol. Stud., N. S. XII (1961) 353. D. M. N.

J. GOUILLARD, *Hypatios d'Ephèse ou du Pseudo-Denys à Théodore Studite*. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 63—75. — Sur un passage relatif à la décoration des sanctuaires, tiré des Σύμμικτα Ζητήματα du métropolite d'Ephèse, Hypatios, mort entre 536 et 552, important pour les renseignements qu'il donne sur les iconologies dans la première moitié du VIe siècle (La tradition manuscrite; les iconologies en présence). R. G.

V. GRUMEL, *La « Notitia » de Basile de Ialimbana. Essai sur la date de composition*. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 198—207. — Entre 848 et vraisemblablement 856. R. G.

R. GUILLAND, *Remarques sur la vie monastique à Byzance*. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 39—53. — L'auteur étudie successivement les questions suivantes: changement de nom de la personne entrant dans un monastère, le mariage, le port

des armes, l'interdiction d'exercer des fonctions publiques, l'interdiction de quitter le couvent. R. G.

G. JOUASSARD, *Un évêque de l'Illyricum condamné pour erreur sur la Sainte Vierge: Bonose.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 124—129. R. G.

R. KATIČIČ, Βιογραφικὰ περὶ Θεοφυλάκτου ἀρχιεπισκόπου Ἀχρίδος. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 364—385. — Etude nouvelle de la vie de Théophylacte de Bulgarie et de sa bibliographie, permettant de redresser bon nombre d'erreurs. Etude de la situation canonique de l'Eglise d'Achrida à cette époque et du procédé d'intronisation des archevêques d'Achrida. R. G.

A. I. KLIBANOV, *Реформационные движения...* (V. Byzantinoslavica XXII, 159—160.) — Compte-rendu: A. L. CHOROŠKEVIČ, Ист. СССР (1961) № 4, 199—203. A. K.

G. I. KONIDARIS, Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία τῆς Ἑλλάδος. Τόμος Α' (1954—1960). — Compte-rendu: T. A. GRITSOPOULOS, Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 620—624. R. G.

Arch. J. KOTSONIS, *A contribution to the interpretation of the 19th canon of the first ecumenical council.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 189—197. R. G.

D. G. KOUTROUMPLE, Ἡ ἐπικαιρότης τοῦ Γρηγορίου Παλαμᾶ. Ἀκτῖνες 23 (1960) 122—127. R. G.

D. G. KOUTROUMPLE, Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς καὶ δύο σύγχρονα προβλήματα. Ἀκτῖνες 23 (1960) 161—167. R. G.

V. LAURENT, *La liste épiscopale du synodicon de la métropole de Lacédémone.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 208—226. — Elle n'est pas complète, mais elle ne présente aucune confusion du point de vue de la chronologie. Tableau synoptique des titulaires du siège de Lacédémone depuis Jean Ier, censé avoir vécu au IXe siècle, jusqu'à Grégoire Boutas (1324), soit 30 titulaires, répartis ainsi: 16 évêques, 9 métropolites et 5 titulaires durant la vacance du siège, de 1207 à 1263, pendant l'occupation latine. R. G.

R.-J. LOENERTZ, *Ioannis de Fontibus Ord. Praed. Epistula ad abbatem et conventum nescio cuius Constantipolit.* Arch. Fratr. Praed. XXX (1960) 163—195. — Dal cod. Vat. gr. 1115, del sec. XIV, pubblica una epistola del monaco domenicano Giovanni de Fontibus, indirizzata ai monaci di un non identificato monastero costantinopolitano, per esortarli all'unione con la chiesa di Roma. Il testo greco è corredato di una versione latina, e preceduto da notizie storiche sulle ambascerie inviate da Roma a Costantinopoli nel 1333, 1350 e 1357. E. Fo.

T. MINISCI, *Il monachesimo orientale in Campania nel secolo X.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XV (1961) 113—119. — I suoi più illustri rappresentanti sono il siciliano Saba da Collesano e il calabrese Nilo da Rossano. E. Fo.

D. M. NICOL, *The Greeks and the Union of the Churches: The Preliminaries to the Second Council of Lyons, 1261—1274.* Medieval Studies presented to Aubrey Gwynn, S. J., edited by J. A. Watt, J. B. Morrall, F. X. Martin, Dublin, 1961, 454—480. D. M. N.

Die Orthodoxe Kirche in griechischer Sicht. Unter Mitwirkung mehrerer griechischer Autoren hrsg. v. Panagiotis Bratsiotis. Stuttgart, 1960, 1. Teil: pp. 207; 2. Teil: pp. 190. — Compte-rendu: A. T. WEGNER, Universitas 16 (1961) 317. Irm.

J. PAPADATOS STAUROS, Αἱ Σλαυϊκαὶ διεισδύσεις ἐν Ἁγίῳ Ὄρει. Ἠπειρωτικὴ Ἑστία IX (1960) 22—33, 123—131, 186—192, 292—300, 382—388, 485—492, 582—588, 717—725, 802—810, 917—924. R. G.

A. F. PARISI, *Alle origini della diocesi di Bova.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XV (1961) 145—160. — Il Luca vescovo di Bova, i cui inediti sono stati recentemente pubblicati da P. Ioannou in Arch. Stor. Cal. Lucania XXIX (1960) 175—237 (v. Byzantinoslavica XXIII,), non va identificato, secondo l'A., con il *Lucas bovensis episcopus* che appare in un diploma del conte Ruggero del 1094 (di dubbia autenticità); i personaggi che sono nominati da Luca in uno dei testi editi dal Ioannou come promotori della sua elezione a vescovo si possono identificare non con Rodolfo arcivescovo di Cosenza (del 1091) e col conte Ruggero, come vuole il Ioannou, ma con due vescovi di Reggio, Rangerio (Raux) e Ruggero (quest'ultimo vescovo di Reggio fra il 1106 e il 1112); Luca avrebbe occupato il seggio episcopale di Bova nella prima metà del sec. XII. Quanto all'erezione di Bova a diocesi di rito greco, è molto probabile che essa sia dovuta alla reggente Adelaide, notoriamente molto benevola verso la chiesa di rito bizantino. E. Fo.

B. PRIMOV, *Райнер Сакони като изеор за връзките между катари, павликяни и бого-*

мили (Rainerio Sacchoni als Quelle für den Zusammenhang zwischen Katharern, Paulikianern und Bogomilen). Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1960, 535—570. — Der Verfasser behandelt die Angaben Reiners über die dualistischen Anschauungen der Katharer, über die Organisation und das ursprüngliche Zentrum der dualistischen Bewegungen in Europa und über die verschiedenen sozialen Schichten, die von den häretischen Ideologien angesteckt wurden. D. A.

I. ROSENTHAL-KAMARINEA, *Symeon Studites, ein heiliger Narr.* Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses 1958. München 1960, 515—520. — Die Kommunikation bemüht sich gegen Karl Holl, Enthusiasmus und Bußgewalt beim griechischen Mönchtum, Leipzig 1899, 18 um eine „Ehrenrettung" des Symeon Studites: die anstoßerregende Nacktheit gilt als extreme Form der Askese. Irm.

N. N. ROZENTAL', *Арианство.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 725—726. — Selon N. M. Rozental, l'arianisme reflétait « une conception plus archaïque de Jésus-Christ » comme d'un Être inférieur par rapport à Dieu le Père; dans le sens politique il était un signe de séparatisme. Je conteste l'exactitude de ces assertions. Les promoteurs du séparatisme étaient plutôt Athanase et Cyrille et non les Ariens; d'autre part, en caractérisant l'arianisme, R. n'a pas pris en considération les liens incontestables existant entre Ariens et les artisans citadins auxquels il adressa ses Θάλεια. En ce qui concerne l'idéologie des Ariens, il est certainement question non pas de l'ancienneté des conceptions, mais de l'essai de résoudre rationnellement le problème christologique ce qui correspondait, dans une certaine mesure, aux conceptions de la population citadine (les villes représentant le centre des traditions antiques) et nullement aux intérêts de l'Eglise qui essayait d'établir une correlation mystique entre les personnages de la Trinité. L'exposé de l'histoire des controverses ariennes est plein de confusion. L'arianisme se constitua avant le concile de Nicée et, de ce fait, ce ne fut pas l'arianisme qui rejeta les dogmes nicéens, mais au contraire, le concile qui condamna la doctrine d'Arius. Le dogme du filioque n'a aucune relation avec l'arianisme. Cf. nouvellement G. Gentz, *Arianer.* Reallexicon für Antike und Christentum I (1950) 651 f.; W. P. HAUGAARD, *Arius: twice a heretic?* Church Hist. 29 (1960). A. K.

M. ŞESAN, *Despre Ortodoxie şi Catolicitate, cercetări istorice* (Sur l'orthodoxie et catholicité, recherche historique). Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 155—167. — C'est la dernière étude de l'auteur sur ce sujet analysé déjà auparavant (voir Byzantinoslavica XII, 175 sq., XVIII, 218 sq. et 354), cette fois plus augmentée. Le sujet est traité dans les chapitres suivants: 1. L'orthodoxie et la catholicité de l'Eglise primaire; 2. La catholicité papale contre l'orthodoxie; 3. Le catholicisme papal et l'orthodoxie; 4. La formation du catholicisme romain, et 5. Pour l'orthodoxie et catholicité patristique. Au point de vue historique, ce récit comprend précisément la période entre le 2e et 16e siècles quand Byzance et Rome déterminaient leurs relations et intérêts. Ainsi l'histoire byzantine de ce temps est-elle, par l'histoire et l'évolution des mots, « orthodoxe » et « catholique ». M. Ş.

M. ŞESAN, *Unirea florentina şi papalitatea* (L'union de Florence et la papauté). Mitropolia Ardealului 7—8 (Sibiu, 1961) 49—69. — S'orientant d'après Hefele et Gill, avec des détails propres, l'auteur décrit d'abord le développement dramatique des conciles unionistes de Ferrare et de Florence et les conséquences du concile dans le monde orthodoxe jusqu'à la chute de Constantinople. C'était vraiment une page tragique de l'histoire byzantine et de son agonie avec un certain concours de Rome, comme le constatent aussi dans leurs études M. Paulová et H. Evert-Kappesowa. Ainsi le concile de Florence fut-il seulement une action politique qui approfondit les différences aussi théologiques entre Byzance et Rome et créa une union fausse, formelle et sans obligations. M. Ş.

L. STAN, *Obîrşia autocefaliei şi autonomiei* (L'origine de l'autocéphalie et de l'autonomie). Mitropolia Olteniei 1—4 (Craiova, 1961) 80—113. — Exposé canonique et historique sur l'origine et l'existence des Eglises autocéphales et autonomes dans l'Eglise orthodoxe, persistant des temps byzantins. M. Ş.

G. STRECKER, *Elkesai.* Reallexikon f. Antike u. Christentum 4 (1959) 1170—1187. — Übersichtliche Information über die altchristliche Sekte mit guter Bibliographie. Irm.

G. THEOCHARIDIS, *Kurze geschichtliche Übersicht des Heiligen Berges Athos.* Balkan Studies I (1960) 91—112. — Texte d'une conférence prononcée le 5 mars 1958, à l'Institut de recherches balkaniques, destinée au grand public et sans références, mais renfermant des détails précis et intéressants. R. G.

A. TIMIADOS, Ἀπὸ τὸ δρᾶμα τῆς ἐν Φλωρεντίᾳ συνόδου. Ἐκκλησία 36 (1960) 169—170; 195—196; 214—215. R. G.

D. S. WALLACE-HADRILL, *Eusebius of Caesarea*. London, 1960. — Compte-rendu: J. STEVENSON, Journ. Theol. Stud., N. S. XII (1961) 344—346. D. M. N.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

V. BEŠEVLIEV, *Надпис ли е бил Именникът на българските князе?* (War die bulgarische „Fürstenliste" eine Inschrift?). Изв. на археол. инст. XXIV (1961) 1—7. — Nach der Meinung des Verfassers ist die bulgarische „Fürstenliste" späteren Ursprungs und wahrscheinlich im 10. Jh. unter dem starken Einfluß der Bibel und der byzantinischen chronologischen Listen entstanden. Ihr Original war nicht griechisch, sondern altbulgarisch. D. A.

H. BOGE, *Neuere Bücher zur Geschichte der Schrift*. Der Stenografielehrer 15 (1961) 89—93. — Kritisch-referierende Übersicht über Neuerscheinungen etwa des letzten Jahrzehnts. Irm.

E. GEORGIEV, *Прабългарското летописание* (Die protobulgarische Geschichtsschreibung). Изследвания в чест на Марин Дринов. София, 1961, 369—380. — Eine neue Deutung der „Bulgarischen Fürstenliste" auf Grund von Parallelen mit den protobulgarischen Inschriften und hauptsächlich mit der bekannten griechischen Inschrift von Madara. Nach der Meinung des Verfassers war das Original dieser „Fürstenliste" wie fast alle protobulgarischen Inschriften in griechischer Schrift und Sprache in Stein gemeißelt. Später wurde sie in slawischer Sprache übersetzt, wobei die altbulgarischen Ausdrücke beibehalten wurden. D. A.

K.-E. HENRIKSSON, *Epigraphica Christiana Vaticana. Arctos*. Acta philol. Fennica. N. S. 2 (1958) 52—54. — Addenda et corrigenda zu A. Silvagni—A. Ferrua, *Inscriptiones Christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores*. Nova series I—III, 1922—1956, und E. DIEHL, *Inscriptiones Latinae Christianae veteres*, I—III, 1925—1931. Irm.

L. A. JEL'NICKIJ, *О датировке тигранакертской надписи*. Ист.-филол. журнал (1961) № 2, 207—211 (армян. резюме). — L'inscription grecque éditée par C. F. LEHMANN-HAUPT, *Armenien einst und jetzt* I (1910) 410 sq., se rapporte — malgré l'opinion de J. Marquart et de G. H. Sarkisjan — non pas à la seconde moitié du IIIe siècle, mais à la moitié du IVe siècle. A. K.

D. KRANŽALOV, *Что важнее на Мадарской скале: рельеф или надпись?* (Que faut-il considérer comme plus important à Madara: le relief ou l'inscription?). Slavia Antiqua VII (1960) 125—173. — Une polémique avec V. Beševliev. L'auteur rejette la thèse selon laquelle le relief et l'inscription seraient l'œuvre des Protobulgares, car: 1° on trouve dans les Balkans et dans l'Asie Min. jusqu'à 2000 des reliefs semblables. 2° les Protobulgares n'avaient pas connu des reliefs pareils avant de s'être fixés dans les Balkans. La reconstitution de l'inscription par B. est également à rejeter ce que l'auteur tâche de prouver par l'analyse de certains mots et noms du texte. Il reproche à B. de ne pas mentionner les travaux qui traitent de ce sujet, il les passe en revue et décrit d'autres reliefs pareils qui se trouvent aux Balkans et en Asie Mineure. Kap.

M. P. SOTNIKOVA, *Эпиграфика серебряных платежных слитков Великого Новгорода XII—XV вв* Труды Гос. Эрмитажа IV (1961) 44—91, илл. (English résumé on the p. 144.) — 104 inscriptions — graffiti on Novgorod rod-shaped silver bars of the XIIth—XVth centuries. Among them only one Greek inscription: ΘΕΟΔΘΛΟϹ — on the bar, found in the village of Gorbovo (Černigov region) in 1878. A. K.

D. TUDOR, *Inscripţii romane inedite din Oltenia şi Dobrogea*. Mater. şi cercetări arheol. 11 (1956) 565—623. — Legt, weitgehend mit Faksimiles, 164 bisher nicht edierte Inschriften aus Bukarest, der Kleinen Walachei und der Dobrudscha vor, welche das Bukarester Muzeul Naţional de Antichităţi verwahrt. Irm.

V. VELKOV, *Из истории Нижнедунайского лимеса в конце I в. н. э.* Вестник Древн. ист. (1961) № 2, 69—82. — Interpretation einer Steininschrift wahrscheinlich aus dem Jahre 100 oder 101, welche in der bulgarischen Stadt Russe (der ehemaligen Sexaginta Prista) gefunden und als erste uns überlieferte Quelle für die Geschichte dieser Stadt anzusehen ist. D. A.

B. Numismatique, sphragistique (sigillographie), héraldique

R. A. G. CARSON, P. V. HILL and J. P. C. KENT, *Late Roman Bronze Coinage...* (V. Byzantinoslavica XXII, 385; XXIII, 176.) — Comptes-rendus: C. H. V. SUTHERLAND, Num. Chron. XX (1960) 292—294; C. M. KRAAY, Journ. Rom. Stud. LI (1961) 256—257. D. M. N.

T. GERASIMOV, *Принос към нумизматиката на Солунската империя* (Beitrag zur Numismatik des Reiches von Thessaloniki). Изследвония в чест на Марин Дринов. София, 1960, 380—398. — Der Verfasser beschreibt 47 Silber- und Kupfermünzen der thessalonischen Herrscher Theodor Angel Komnenos (1224—1230) (im Text steht fehlerhaft das Jahr 1222), Manuel Angelos (1230—1240) und Joannes Angelos Dukas (1237—1244). D. A.

K. V. GOLENKO, *Византийские монеты X в. из находки в г. Станиславе (Херсонская область).* Совет. археол. (1961) № 3, 290—291, илл. — Deux solides de Constantin VII et Roman II (W. Wroth, *Catalogue ..., II,* p. 465, № 60). La date de la proclamation de Roman II indiquée par Ostrogorskij (945) est acceptée par G. Une autre date est proposée par V. Grumel, *Chronologie,* p. 358: à partir du printemps 948, au plus tard. A. K.

J. P. C. KENT, *"Aureum monetam ... cum signo Crucis".* Num. Chron. XX (1960) 129—132. — K. identifies the gold coinage mentioned by St. Prosper (Migne *P. L.* 51, 832) with two known types of solidi of Theodosius II. D. M. N.

R. KIERSNOWSKI, *Pieniądz kruszcowy w Polsce wczesnośredniowiecznej* (La monnaie en Pologne au Haut M. Âge). Varsovie, 1960, pp. 535. — Dans cet ouvrage sur les trouvailles numismatiques en Pologne, l'auteur s'occupe aussi des monnaies byzantines; elles affluaient aux IVe—Ve siècles pour disparaître ensuite. L'auteur est d'avis que cela fut dü aux invasions arabes, aux crises monétaires à Byzance et à l'établissement des Avars en Europe. Au Xe siècle, on note un afflux des monnaies en argent — les miliarisia de Porphyrogénète et de Tzimiscès. Pour la quantité de ces trouvailles, la Pologne occupe la seconde place en Europe, immédiatement après Gottland. La monnaie byzantine pénétrait en Pologne par les pays russes. Kap.

D. M. METCALF, *The Metrology of Justinian's Follis.* Num. Chron. XX (1960) 209—219. D. M. N.

V. M. POTIN, *Дегтянский клад денариев середины XI в.* Труды Гос. Эрмитажа IV (1961) 23—29, илл. (Англ. резюме — стр. 142). — L'auteur mentionne la découverte d'une monnaie en cuivre — une contrefaçon du miliarision de Basile II et Constantin VIII — trouvée dans le trésor du village Denisy dans le rayon de Poltava. A. K.

V. M. POTIN, *Некоторые вопросы торговли Древней Руси по нумизматическим данным.* Вестник ист. мир. культуры (1961) № 4, 67—79 (with an Engl. résumé). — An analysis of the composition of monetary hoards of the Xth—XIIth centuries enables P. to show the existence of two large groups in the Northern and Eastern Europe — the Skandinavian and the West-Slavic hoards. Thus, he shows that the Viking trade did not enjoy undivided domination in this region: there were two spheres of active economic connections — the Slavic and the Scandinavian. On the p. 76 f. the author puts on the question about the significance of the term «колбяг», but without quoting the Byzantine sources, which sometimes mentioned колбяги — Κουλπίγγοι. A. K.

V. M. POTIN, *Венгерские монеты кладов XI века.* Сообщ. Эрмитажа XX (1961) 59—65. — Немногочисленные находки венгерских монет XI в. на территории СССР позволяют прийти к выводу, что венгерские монеты достигали Вост. Европы не только благодаря скандинавским связям Руси, но прежде всего благодаря ее связям с западными славянами. A. K.

A. J. SELTMAN, *Two Deniers of mediaeval Athens.* Num. Circular LXIX, 9 (1961) 186. — Two *deniers tournois* of a type usually ascribed to Guy II de la Roche of Athens, which may in fact have been struck under the Catalan régime. D. M. N.

I. V. SOKOLOVA, *Византийские монеты клада Велла.* Труды Гос. Эрмитажа IV (1961) 10—22, илл. (Англ. резюме — стр. 141—142). — A Vella près de Pjarnou (Esthonie SSR) furent trouvées en 1903 des monnaies byzantines en argent des Xe—XIe siècles, principalement des miliarisia du temps de Basile II et de Constantin VIII (on mentionne en tout 117 monnaies). En même temps que les monnaies byzantines, furent découvertes également des monnaies de l'Est et de l'Ouest de l'Europe. Le trésor de Vella se distingue par une quantité de monnaies byzantines remarquable pour l'Europe de l'Est. B. décrit de même les dinars de l'Europe de l'Est faisant partie dudit trésor, et énumère les monnaies de l'Est, maintenant perdues. A. K.

L. L. UZMAN, *The Tetarteron of Nicephorus II Phocas — Fact or Fiction?* Num. Circular LXX, 1 (1962) 4—5. — U. publishes a solidus of Nicephorus II, "of Near Eastern provenance", tentatively proposing that it is a specimen of the controversial debased gold coin or tetarteron minted by that emperor. Cf., however, P. GRIERSON, *Tetarteron or Counterfeit? A Note on Mr. Uzman's Coin.* Num. Circular LXX, 3 (1962) 53, who concludes that the possibility of this coin being a tetarteron "must me definitely rejected", and that, despite the arguments advanced by Uzman in favour of its authenticity, it is a forgery. D. M. N.

P. D. WHITTING, *A new transitional Byzantine issue of A. D. 582.* Num. Chron. XX (1960) 133—135. D. M. N.

VII. PHILOSOPHIE ET THÉOLOGIE

A. Philosophie byzantine

F. ALTHEIM—R. STIEHL, *New fragments of Greek philosophers.* East and West 12 (1961) 3—15. — Sowohl bei Muḥammed aš-Šahrastānī (12. Jahrhundert) als auch bei Abū l-Wafā' al-Mubaššir (11. Jahrhundert) findet sich Kenntnis einer Siebenzahl griechischer Philosophen (Thales, Anaxagoras, Anaximenes, Pythagoras, Empedokles, Sokrates, Platon). Diese führen die Verfasser auf Porphyrios' Philosophiegeschichte zurück, welche über das Sassanidenreich zu den arabischen Gelehrten gelangte. Daß deren Darlegungen auch für die Wiedergewinnung der griechischen Originale nicht ohne Nutzen sind, wird am Beispiel des Šahrastānī für die Philosophen Empedokles, Demokrit und Theophrast verdeutlicht. Irm.

A. M. FRENKIAN, Die Historia des Pythagoras. Maia 11 (1959) 243—245. — Jamblichos, *De Vita Pythagorica liber,* ed. L. Deubner 52, 11: ἐκαλεῖτο δὲ ἡ γεωμετρία πρὸς Πυθαγόρου ἱστορία ist (gegen Tannery) zu übersetzen: *Aber die Geometrie war von Pythagoras Historia genannt.* Irm.

A. M. FRENKIAN, *Les travaux de Paul Henry et de Hans-Rudolf Schwyzer sur Plotin et les « Ennéades ».* Maia 12 (1960) 289—309. — Warmherzige Würdigung der Verdienste der beiden Autoren um die Plotinforschung (gemeinsame Edition seit 1951; textgeschichtliche und interpretatorische Vorarbeiten Henrys seit 1934). Irm.

B. GORJANOV, *Byzantská filosofie.* Zprávy Jednoty klasických filologů při Československé Akademii Věd III, № 3 (Praha, 1961) 130—136. E. A. J.

H. LANGERBECK, *The Philosophy of Ammonius Saccas.* The Journ. of Hell. Stud. 77 (1957) 67—74. — Charakterisiert Ammonios Sakkas als „säkularisierten christlichen Philosophen". Spezielle Untersuchungen sind gewidmet: 1. dem peripatetischen Einfluß auf die christliche Theologie; 2. dem Vorsehungsglauben in der christlichen Philosophie; 3. dem Verhältnis von Ammonios zu Origenes. Irm.

G. SCHROT, *Heraklit und seine Lehre.* Universitätszeitung 5 (Leipzig, 1961) Nr. 45 vom 8. 11. 1961. — Bei dem am 30. 10. 1961 in Leipzig durchgeführten Kolloquium „Heraklit und seine Lehre" referierte Johannes Irmscher über das Nachwirken Heraklits in Byzanz. Irm.

B. Questions théologiques en général

K. ALAND—F. L. CROSS, *Studia Patristica I, II.* Papers presented to the Second International Conference on Patristic Studies held at Christ Church, Oxford 1955 (Texte und Untersuchungen z. Gesch. d. altchristl. Lit. 63/64). Berlin, Akad.-Verl. 1957. — Compte-rendu: B. NEUNHEUSER, Archiv f. Liturgiewissensch. V, 2 (1958) 497—499. Sey.

B. ALTANER, *Patrologie, Leben, Schriften und Lehre der Kirchenväter,* 5., völlig neubearb. Aufl... (V. Byzantinoslavica XX, 374; XXII, 165. — Compte-rendu: G. KRETSCHMAR, Jhb. f. Liturgie u. Hymnologie 5 (1960) 189—190. Sey.

CHRYSOSTOME, év. de Thaumakas, Ὁ μέγας κανὼν Ἀνδρέου Κρήτης. Ἐκκλησία 37 (1960) 103—107. R. G.

DENYS L'ARÉOPAGITE, *La Hiérarchie Céleste* ... (V. Byzantinoslavica XXI, 382; XXII, 165, 387.) — Compte-rendu: E. AMAND DE MENDIETA, L'Antiquité Classique 28 (1959) 407—411. Irm.

B. FISCHER, *Der Vulgata-Text des Neuen Testaments.* Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 46 (1955) 178—196. — Bericht über die Arbeit an der 1954 abgeschlossenen Oxforder Vulgata-Ausgabe des Neuen Testaments, Geschichte der Ausgabe und Kritik. Sey.

L. FLAM, *Hétérodoxes, hérétiques, paradoxaux et sceptiques.* Rev. de l'Univ. de Bruxelles 2 (1961) 1—14. — Versuch einer philosophischen Klärung der als historische Kategorien wichtigen Begriffe, wobei das Belegmaterial zu wesentlichen Teilen aus dem Manichäer- und Katharertum und anderen mittelalterlichen Häresien abgeleitet wird. Irm.

P. GALLAY, *Les manuscrits des Lettres de saint Grégoire de Nazianze.* Paris 1957, pp. 135, 1 tab. (Collection d'Etudes Anciennes). — Compte-rendu: E. AMAND de MENDIETA, L'Antiquité Class. 27 (1958) 467—471. Irm.

Gregorii Nysseni Opera, Voll. I et II: *Contra Eunomium Libri*, ed. W. JAEGER, Leiden, E. J. Brill, 1960. — Compte-rendu: J. N. D. KELLY, Journ. Theol. Stud., N. S., XII (1961) 346—347. D. M. N.

E. HAMMERSCHMIDT, *Dritte Internationale Patristiker-Konferenz in Oxford.* Oriens Christianus 44 (1960) 152—156. — Der Kongreß fand im September 1959 statt — mit 550 Teilnehmern, 16 Hauptvorlesungen, 44 Spezialvorlesungen, 27 Arbeitsberichten und 210 Kurzvorlesungen. Das Protokoll erscheint in den „Texten und Untersuchungen". Irm.

B. HEMMERDINGER, *L'auteur de l'édition « euthalienne ».* Akten 11. Intern. Byz.-Kongr. 1958. München 1960, 227—231. — In der Literatur ist die Rede von einer Ausgabe, welche ein gewisser Euthalios von der Apostelgeschichte, den katholischen und den Paulusbriefen veranstaltete; Hemmerdinger sieht dagegen in Euagrios von Antiochia den Urheber dieser Rezension (cf. Byzantinoslavica XXII, 364). Irm.

P. KATZ, *The Old Testament Canon in Palestine and Alexandria.* Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 47 (1956) 191—217. — Ein bedeutungsvoller Aufsatz, der darauf aufmerksam macht, wie sehr und zu Unrecht in der Kanongeschichte das Zeugnis der Septuaginta und der frühen Kirchenväter vernachlässigt worden ist. Die Reihenfolge — im alttestamentlichen Kanon sind die Bücher später nach ihrer Wertschätzung im Talmud angeordnet — ist jünger als die Kanonisation. Sey.

R. A. KLOSTERMANN, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich. Kirche im Osten. Studien zur osteuropäischen Kirchengeschichte und Kirchenkunde.* In Verbindung mit dem Ostkircheninstitut hrsg. v. R. Stupperich, Bd. 3. Stuttgart, 1960, pp. 14 (Tirage à part). — Ausführliche (im Ganzen positive) Würdigung von Hans-Georg Becks gleichbetiteltem, München 1959 im Rahmen des „Byzantinischen Handbuchs" erschienenen Werk. Irm.

Lexikon für Theologie und Kirche. 2. Aufl., Band I. u. II. Freiburg, Herder, 1957—1958. — Compte-rendu: K. F. MÜLLER, Jhb. f. Liturgie u. Hymnologie 5 (1960) 167—168. Sey.

A. LOTOS, Συμεὼν ὁ Μεταφραστής. Ἀκτῖνες 23 (1960) 343—346. R. G.

A. LOTOS, Συμεὼν ὁ νέος, ὁ Θεόλογος. Ἀκτῖνες 23 (1960) 61—68, 104—109. R. G.

N. LOUVARIS, *Die Kirche Griechenlands und die Wirklichkeit der Welt.* Universitas 16 (1961) 231—242. — Obgleich im Zentrum der orthodoxen Frömmigkeit die „Theosis", die Vergottung des Menschen, steht, glaubt der Verfasser, die Ostkirche dennoch gegen den Vorwurf der Weltabgewandtheit verteidigen zu sollen. Irm.

J. MALLIAROS, Νικοδήμου τοῦ Ἁγιορείτου „Ἐκ τῶν πνευματικῶν γυμνασμάτων". Athènes, 1960. R. G.

J. D. MALLIAROS, Νικοδήμου τοῦ Ἁγιορείτου „Κανὼν παρακλητικὸς εἰς τὸν Μέγαν Ἰωάννην τὸν Χρυσόστομον" ἐκ χειρογράφου τῆς ἐν Νάξῳ μονῆς τοῦ Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου. Athènes, 1960, pp. 26. R. G.

G. PENCO, *Osservazioni preliminari sui caratteri dell' antica letteratura monastica.* Aevum XXXV (1961) 220—246. — Trattando dei caratteri generali della letteratura monastica antica — la supernazionalità, la semplicità dello stile, l'importanza della tradizione, la terminologia — fa riferimento, oltre che alla produzione in lingua latina, anche a quella in greco (Teodoreto di Ciro, Leonzio di Neapoli, S. Basilio, Palladio, Apophthegmata Patrum, ecc.). E. Fo.

H. PERI (PFLAUM), *Das Religionsdisput der Barlaam Legende ...* (V. Byzantinoslavica XXII, 360.) — Comptes-rendus: L. DELEKAT, Orient. Litztg. 56 (1961) 350—353; J. GROSLAND, Medium aevum 30 (1961) 42—46. D.-fe.

Die Religion in Geschichte und Gegenwart I, II. 3. Aufl., Tübingen 1957—1958. — Compte-rendu: K. F. Müller, Jhb. f. Liturgie u. Hymnologie 5 (1960) 166—167. Sey.

K. ROMANIUK, *Le Platon d'Origène.* Aegyptus XLI (1961) 44—73. — Raccoglie le citazioni delle opere di Platone (in particolare delle Leggi, del Fedone, del Fedro e della Repubblica) contenute nel « Contro Celso » di Origene, classificandole in tre gruppi:

citazioni propriamente dette, citazioni-allusioni e citazioni implicite. La ricchezza di tali citazioni dimostra la profonda conoscenza che Origene possedeva delle opere del filosofo greco. E. Fo.

F. SCHEIDWEILER, *Marcell von Ancyra*. Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 46 (1955) 202—214. — Einige Verbesserungsvorschläge zu der Übersetzung der Fragmente Marcells durch Gericke (1940). Sey.

F. SCHEIDWEILER, *Paul von Samosata*. Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 46 (1955) 116—129. — Bietet eine Anzahl von Konjekturen, Verbesserungsvorschlägen und Erklärungen zu den von Paul von Samosata überlieferten Fragmenten anhand seiner Theologie. Sey.

W. SCHMID, *Christus als Naturphilosoph bei Arnobius*. Erkenntnis u. Verantwortung, Festschr. f. Theodor Litt. Düsseldorf (o. J.), 264—284. — Über hermetische Einflüsse auf das afrikanische Christentum im 3.—4. Jahrhundert. Irm.

W. SCHMID, *Epikur*. Reallexikon f. Antike u. Christentum 5 (1961) 681—819. — Der gut und übersichtlich informierende Artikel ist hier zu erwähnen wegen seiner Aussagen über die Überlieferungsgrundlagen der Epikurschriften und seine Darstellung der Rolle des Epikureismus im Christentum. Irm.

T. ŠPIDLÍK, *La Sophiologie de St Basile* (= Or. Christ. Anal. 162). Roma 1961, pp. XXIV + 274. — Compte-rendu: Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 493—494. E. Fo.

H. VOGELS, *Der Bibeltext in drei pseudoambrosianischen Predigten*. Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 46 (1955) 61—68. — Anhand der „zahlreichen und z. T. umfangreichen Bibelzitate" wird bewiesen, daß die in Migne PL 17, 779—812 als dem Ambrosius zugehörig abgedruckten drei Predigten nicht echt sein können, sondern aus dem afrikanisch-christlichen Raum zu stammen scheinen (besondere Nähe zu Cyprian). Sey.

A. WIFSTRAND, *The new edition of Gregory of Nyssa's Commentary on the Song of Solomon*. Journ. Theol. Stud., N. S., XII (1961) 291—298. — An extended review of *Gregorii Nyssenl In Canticum Canticorum*, ed. H. LANGERBECK (= *Gregorii Nysseni Opera*, ed. W. JAEGER, VI). Leiden, E. J. Brill, 1960. D. M. N.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

Anaphorae Syriacae ... (V. Byzantinoslavica XV, 141.) — Compte-rendu: O. Heiming, Archiv f. Liturgiewissensch. V, 1 (1957) 112. Sey.

W. H. BATES, *The background of Apollinaris's Eucharistic teaching*. Journ. Eccl. Hist. XII (1961) 139—154. — A discussion of the Eucharistic doctrine of Apollinaris based on the evidence of two fragments of his work, with "some indication of the rest of the fourth century liturgical tradition as we know it." D. M. N.

M. BLACK, *A Christian Palestinian Syriac Horologion. Berlin MS. Or. Oct. 1019*. Cambridge 1954. — Compte-rendu: O. HEIMING, Archiv f. Liturgiewissenschaft V 1 (1957) 122—123. Sey.

J. BOECKH, *Die Entwicklung der altkirchlichen Pentekoste*. Jhb. f. Liturgie u. Hymnologie 5 (1960) 1—45. — Dieser sich mit der Festgeschichte der nachösterlichen Freudenzeit beschäftigende Aufsatz sollte wegen seiner zahlreichen Verweise auf die späteren ostkirchlichen Quellen auch für den Byzantinisten von Interesse sein. Sey.

V. I. BRIA, *Contribuţia sf. Atanasie la fixarea dogmei hristologice* (La contribution de St. Athanase à la fixation du dogme christologique). Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 195—213. — Analyse de l'apport théologique de St. Athanase aux époques où les empereurs de Byzance inclinaient à l'arianisme. M. Ş.

C. DETLEF—G. MÜLLER, *Die Engellehre der Koptischen Kirche*. Untersuchungen zur Gesch. d. christl. Frömmigkeit in Ägypten. Wiesbaden 1959, pp. XII, 324. — Compte-rendu: E. HAMMERSCHMIDT, Oriens Christianus 44 (1960) 139—140. Irm.

W. ELERT, *Abendmahl und Kirchengemeinschaft in der alten Kirche* ... (V. Byzantinoslavica XVIII, 162.) — Compte-rendu: K. M. HOFMANN, Archiv f. Liturgiewissensch. V, 2 (1958) 518—520. Sey.

F. FABBRINI, *Un nuovo documento relativo alla manumissio in ecclesia*. Rend. Accad. Naz. Lincei, Cl. Sc. mor., stor. e filol., S. VIII, XVI (1961) 211—222, 2 tavv. — Pubblica e commenta, dal cod. Crypt. Γ. β. IV (un Eucologio italo-greco della seconda metà del sec. X), un altro esempio di formula di manumissio in ecclesia, analoghe a quelle pubblicate dal compianto bizantinista e slavista C. Giannelli (v. Byzantinoslavica XXI, 105—106 e 330—331). E. Fo.

E. FASCHER, *Kritik am Wunder. Eine geschichtliche Skizze*. Berlin 1960, pp. 42 (Auf-

sätze u. Vorträge zur Theol. u. Religionswissensch., 13). — Behandelt im Kap. 1, S. 12 ff. „die Wunderdebatte in der Alten Kirche". Irm.

K. GAMBER, *Die Orationen des Rotulus von Ravenna. Eine Feier des Advents schon zur Zeit des heiligen Petrus Chrysologus?* Archiv f. Liturgiewissensch. V, 2 (1958) 354—361. — Eine Feier des Advents läßt sich weder in den Homilien des Petrus Chrysologus noch in dem auf diese zurückgehenden, im 8. Jahrhundert geschriebenen Rotulus feststellen. Jedoch gab es eine Feier Mariae Verkündigung in der Weihnachtsvigil, die dem orientalischen Usus entsprach, in der der spätere Festgehalt des Advent „bereits in nuce enthalten war". Sey.

E. HAMMERSCHMIDT, *Die koptische Gregoriosanaphora* ... (V. Byzantinoslavica XIX, 379; XX, 185, 377; XXII, 389.) — Compte-rendu: H. ENGBERDING, Oriens Christ. 42 (1958) 134—142. Sey.

E. HAMMERSCHMIDT, *Koptisch-bohairische Texte zur ägyptischen Gregoriosanaphora.* Oriens Christianus 44 (1960) 88—111. — Ergänzende Texte (mit Kommentar) zu der Ausgabe des Verfassers, Die koptische Gregoriosanaphora, Berlin 1957, welche auf Anregung von H. Engberding, Oriens Christianus 42 (1958) 134 f. zusammengetragen wurden. Irm.

Dem. G. KOUTROUMPLE, Ἕνας λαϊκὸς διδάσκαλος τῆς πνευματικότητος· Νικολάος Καβάσιλας. Ἀκτῖνες 23 (1960) 251—261. R. G.

G. KRETSCHMAR, *Neue Arbeiten zur Geschichte des Ostergottesdienstes I.* Jhb. f. Liturgie u. Hymnologie 5 (1960) 75—79. — Literaturbericht mit ausführlichen Angaben unter anderem auch zur jerusalemischen, syrischen und armenischen Osterliturgie der frühbyzantinischen Zeit. Sey.

J. MATEOS, *La vigile cathédrale chez Egérie.* Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 281—312. — Nella „Peregrinatio" die Egeria sono descritte le officiature del mattutino celebrate a Gerusalemme tra la fine del IV e il principio del V secolo: l'A. ne trae la conclusione che in tale periodo la domenica aveva, a Gerusalemme, il carattere di un giorno pasquale settimanale. Di tale concezione segue le tracce nei vari riti orientali e occidentali. E. Fo.

D. POPESCU, *Sfinţenia după sf. Chiril al Alexandriei* (La sainteté d'après St Cyrille d'Alexandrie). Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 230—241. — Exposé sur certaines idées théologiques du grand alexandrin, adversaire de Nestorius. M. Ş.

F. REFOULÉ, *La christologie d'Evagre et l'origénisme.* Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 221—266. — Studio articolato in tre parti: nella prima — « La christologie origéniste » l'a. esamina le polemiche antiorigeniste del IV e del VI secolo; nella seconda — « La christologie d'Evagre » — analizza le tre opere di Evagrio riguardanti problemi cristologici, cioè la lettera VIII, il Commento ai Salmi e le Centurie Gnostiche; nella terza — « Présupposés de l'origénisme d'Evagre » — mette in evidenza i rapporti tra Evagrio ed Origene nel problema cristologico: rapporti innegabili, anche se Evagrio, come altri discepoli di Origene, ha accettato e sviluppato proprio ciò che di meno valido vi era nel sistema origeniano. E. Fo.

B. DI SALVO, *L'essenza della musica nelle liturgie orientali.* Boll. B. gr. Grottaferrata, N. S. XV (1961) 173—191. E. Fo.

N. I. STEFANESCU, *Dramaturgia antică elina în opera lui Clement Alexandrinul* (La dramaturgie ancienne hellénique dans l'œuvre de Clément d'Alexandrie). Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 168—194. — L'auteur démontre comment ont été utilisées par Clément d'Alexandrie les idées grecques exprimées dans la dramaturgie de Sophocle, Eschyle, Euripide, Ménadre, etc. M. Ş.

I. TURCU, *Aspecte dogmatice din corespondenţa cu Isidor Pelusiotul* (Aspects dogmatiques dans la correspondence d'Isidore le Pelusiote). Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 242—264. — Une recherche spéciale des conceptions dogmatiques d'Isidore de Pelousioum. M. Ş.

C. VOICU, *Probleme dogmatice în opera sf. Grigorie de Nisa* (Problèmes dogmatiques dans l'œuvre de St. Grégoire de Nysse). Ortodoxia 2 (Bucureşti, 1961) 214—229. — L'auteur s'occupe spécialement des idées de St. Grégoire exposées dans l'œuvre « Le grand mot catéchétique ». M. Ş.

A. W(ENGER), *L'homélie de saint Jean Chrysostome « A son retour d'Asie ». Texte grec original retrouvé, édition et commentaire.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 110—123. — On ne possédait que la version latine (Migne, *P. G.* LI—LII, col. 421—424), d'« une fidélité littérale déconcertante », mais souvent « incompréhensible

dans son état actuel ». A son retour en 401 à Constantinople, St Jean Chrysostome fut accueilli avec joie par la population. Le lendemain, il remerciait les fidèles et présentait sa défense et en même temps exposait en formules définitives la doctrine catholique sur les sacrements du baptême et de l'Eucharistie. R. G.

M. WERNER, *Die Entstehung des christlichen Dogmas problemgeschichtlich dargestellt*. 2. Aufl., Bern—Tübingen 1953. — Compte-rendu: B. NEUNHEUSER, Archiv f. Liturgiewissensch. V, 2 (1958) 418—423. Sey.

D. Hagiographie

F. HALKIN, *Saint Michel de Chalcédoine*. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 157—164. — Texte inédit mentionnant un saint de Chalcédoine, inconnu jusqu'ici, saint Michel de Chalcédoine, et une église également inconnue, église Saint Constantin, où repose son corps. Le texte est antérieur à 1350 et sa rédaction, par le tabullarios André, de 1404. R. G.

F. HALKIN, *La Légende crétoise de Saint Tite*. Anal. Boll. 79 (Bruxelles, 1961) 241—256. — L'auteur s'est occupé de l'étude de la légende de St Tite, disciple de St Paul et son coorganisateur de l'Eglise en Crète. Si l'on laisse de côté quelques mentions du Nouveau Testament parlant de St Tite, il s'est conservé un récit légendaire de St Tite, naturellement avec un certain nombre de détails ne répondant pas à la réalité (p. ex. sur les relations de famille de St Tite allant jusqu'au roi Minos, etc.). L'hagiographe lui-même se déclare être Zénos, juriste et un des disciples de St Paul. Cette mention a contribué à la divulgation de la légende, mais le texte fut plus tard remanié quand même. Dans ce remaniement, on changea complètement le style, on omit quelques parties du texte; au contraire, on augmenta le nombre de détails miraculeux. F. Halkin publie le texte des deux rédactions grecques de la légende, ce qui se fait pour la première fois d'une manière critique et complète. Le texte original de cette légende s'est conservé dans deux manuscrits (Parisinus grec 548 du Xe siècle, fol. 192—196 et Ottobonianus 411 de 1445, fol. 476v—480). Le texte remanié est attesté aussi par deux manuscrits (Vindobonensis hist. 45 du XIe siècle, fol. 260v—263 et Atheniensis, Musée Bénaki, fonds des Echangeables, 141 du XIe siècle, fol. 205—205v). Ce n'est qu'une moitié du texte du manuscrit Parisinus 548 qui a été publiée par M. R. James. F. Halkin présente dans son étude les deux textes avec l'apparat critique (à l'occasion du Ier Congrès International d'Etudes Crétoises 1961). A. D.

K. KENTH, Τοπωνυμία καὶ παραδόσεις Ἁγ. Θεοδώρου Καρπασίας. Κυπριακαὶ Σπουδαί (1960) 167—187. R. G.

N. I. PHLOUDAS, Ἅγιος Νικόλαος. Ὁ θαυματουργὸς ἀρχιεπίσκοπος Μύρων τῆς Λυκίας. Athènes, 1960, pp. 58. R. G.

I. M. PHOUNTOULIS, Οἱ ἅγιοι Γεώργοι, ἀρχεπίσκοποι Μυτιλήνης. Athènes, 1959, pp. 52. R. G.

I. M. PHOUNTOULIS, Ὁ ἅγιος Ἀλέξανδρος ἐν Λέσβῳ. Athènes 1960, pp. 77. R. G.

F. SCHEIDWEILER, *Die alte Vita Pauli*. Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 50 (1959) 91—99. — Die noch nicht edierte alte Vita des Bischofs Paulos von Konstantinopel war von P. Heseler für seine Rekonstruktion der Kirchengeschichte des Gelasios von Kaisareia ins Auge gefaßt worden. Scheidweiler weist nun nach, daß die Vita Pauli fast vollständig aus der Vita Athanasii und der Kirchengeschichte des Sokrates ausgeschrieben ist, so daß kein Anhaltspunkt besteht, auf Gelasios von Kaisareia als Quelle zu schließen. Sey.

S. N. SCHOINAS, ed., Νικοδήμου Ἁγιορείτου βίβλος Βαρσανουφίου καὶ Ἰωάννου. Press of the Hagioritic Library, Volos, 1960, pp. 390. — Short notice by D. J. CHITTY, Journ. Theol. Stud., N. S., XII (1961) 421. — This is a reprint of the text of the *Erotapokriseis* of the two 6th century recluses Varsanuphius and John, originally edited by Nikodemos the Hagiorite and printed in Venice after his death. D. J. Chitty is „engaged on a critical edition of this work." D. M. N.

D. STIERNON, *Le quartier du Xérolophos à Constantinople et les reliques vénitiennes de saint Athanase*. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 165—188. — I. Récit du transfert du corps de saint Athanase. II. Remarques historiques et topographiques. Mention dans l'Anonyme vénitien d'une Eglise et d'un couvent inconnus du Christ en Croix, τοῦ Χριστοῦ σταυρομένου. III. Les reliques vénitiennes. R. G.

J. P. TZIKNOPOULOS, Κυπριακὰ τοῦ Ἁγίου Νεοφύτου. Κυπριακαὶ Σπουδαί 24 (1960) 111—149. R. G.

E. Apocryphes

H. DUENSING, Ein Mosesapokryphon. Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 49 (1958) 251—258. — Hier wird die Übersetzung eines Gespräches Gottes mit Mose aus einer äthiopischen Handschrift der Stadtbibliothek Frankfurt am Main gegeben. Die Handschrift ist 1755 datiert, nach dem Kolophon ist der Text aus dem Arabischen übersetzt, das wahrscheinlich ein koptisches Vorbild hatte. Obwohl die Schrift von Mose spricht, ist sie christlichen Ursprungs, wenn sie auch vielleicht jüdische Stoffe verarbeitet hat. Sey.

G. HAUFE, *Ein neuer Fund und eine alte Frage. Jesus von Nazareth — Geschichte oder Mythus?* Die Kirche 16 (1961) Nr. 15, 3. 9. April 1961. — Der für weitere Kreise bestimmte Aufsatz wendet sich gegen die Versuche, das Thomas-Evangelium von Chenoboskion zur Stützung der These der Ungeschichtlichkeit Jesu zu verwenden. Irm.

W. TILL, *Das Evangelium der Wahrheit.* Neue Übersetzung des vollständigen Textes. Zeitschr. f. d. Neutest. Wiss. 50 (1959) 165—185. — Bietet nach kurzer Einleitung die erste deutsche Übersetzung des vollständigen Textes des koptischen Evangelium veritatis. Sey.

A. XYNGOPOULOS, Αἱ παραστάσεις τοῦ ἑκατοντάρχου Λογγίνου καὶ τῶν μετ' αὐτοῦ μαρτυρησάντων δύο στρατιωτῶν. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 54—84. — Le centurion présent au Crucifiement, s'appelait Longin, d'après les Apocryphes, par suite d'une confusion avec le mot grec *lonchè,* lance. Sa mémoire et celle des deux soldats, qui assistaient au Crucifiement et qui ayant cru au Christ comme Longin, subirent le martyre avec lui, est célébrée par l'Eglise orthodoxe, le 16 octobre. L'auteur croit à l'existence d'un texte apocryphe perdu ou encore inconnu, qui racontait d'une manière légendaire le drame du Golgotha et qui semble avoir servi de source commune aux artistes et au *Christos Paskhōn.* Deux miniatures du ms. Paris. gr. 74 et de ses copies slaves représente une figure masculine assise au pied de la croix et recueillant dans un vase le sang qui coule des plaies du Christ. Il s'agit du Juif Jacques, qui assistait au Crucifiement et qui, ayant cru au Christ, recueillit son sang dans un vase. Cette histoire légendaire du Crucifiement semble être née à Jérusalem, où existait un culte particulier de saint Longin, où la tête, apportée de Cappadoce, accomplissait des miracles. R. G.

VIII. GÉOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE

T. ABAJEVA, *Древние торговые пути Бадахшана.* Научные работы и сообщ. АН Узб. ССР, Отд. общ. наук II (1961) 181—190. — L'auteur examine, en particulier, la question concernant la direction de la grande route de la soie menant de la Chine vers l'Ouest. A. K.

Афины. Совет. ист. энцикл. I (1961) 958—959, илл. — В то время как история древних Афин освещается подробно на стлб. 960—967, истории византийских Афин уделено всего три строчки! A. K.

Амастрида. Совет. ист. энцикл. I (1961) 446. A. K.

Antike und Mittelalter in Bulgarien. Hrsg. v. V. BEŠEVLIEV u. J. IRMSCHER. Berlin 1960, pp. VIII, 363, 87 tab. (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 21). — Der Sammelband ist erwachsen aus einer Exkursion durch Bulgarien, welche die Arbeitsgruppe Byzantinistik des Instituts für griechisch-römische Altertumskunde der Berliner Akademie im Jahre 1956 durchführte. Neben dem kurz gehaltenen Bericht über diese Reise enthält er Übersichten über die verschiedenen Zweige der bulgarischen Altertumswissenschaft und Byzantinistik sowie Beschreibungen der hauptsächlichen Sammlungen und Monumente, sämtlich aus der Feder erster bulgarischen Sachkenner. Er ist somit bestens geeignet, als wissenschaftlicher Führer durch Bulgarien zu dienen. Irm.

S. B. AŠURBEJLI, *О датировке возникновения города Баку.* Докл. АН Азерб. ССР XVII (1961) № 3, 253—258. — Les plus anciennes indications sur les « feux éternels » près de Bakou se trouvent chez Priscos le Pannien. Ananie Chirakazi signale l'existence de la ville de Bagavan au VIIe siècle, que l'auteur, en suivant K. P. Patkanov, identifie avec Bakou. Les matériaux archéologiques témoignent effectivement de l'existence d'une ville féodale à partir du VIIIe siècle. Cependant, A. suppose que la formation de la ville féodale de Bakou « remonte aux Ve—VIe siècles ». A. K.

R. BECHTLE, *Wege nach Hellas.* München u. Eßlingen 1959, pp. 260 + 4 tab. — Compte-rendu: H. H. BORCHERDT, Universitas 16 (1961) 331—332. Irm.

V. F. BELJAJEV, *К вопросу о толковании и этнической принадлежности древнегрече-*

ского этнонима Phteirophagoi. Уч. зап. Кабардино-Балкарского научно-исслед. инст. XVIII (1961) 165—173. — Le terme „Phtheirophagoi" employé par les auteurs classiques et par Eustathe de Thessalonique ne signifie pas « mangeurs de poux », mais « mangeurs de pommes de pin » (cf. déjà Liddle-Scott, s. v. φθειροφάγοι: « perh. eaters of fir-cones, as they lived near Πιτυοῦς», où il cite « Adv. Christianos » de Porphyrios, ce qui échappe à l'attention de B. Parmi les auteurs byzantins Léon le Diacre, p. 157.17) mentionne aussi le terme « phtheirophagoi » en l'appliquant aux Petchénègues. A. K.

Z. M. BUNIJATOV, *О местонахождении средневековых городов-крепостей Базз и Шаки.* Кратк. сообщ. Инст. народов Азии XLVII (1961) 89—93. — Une localisation des forteresses Bazz et Chaki, importantes pour l'étude de l'histoire de l'insurrection de Babek. Pour les études antérieures de B., concernant ce thème, v. Byzantinoslavica XXI, 384. A. K.

Ch. DAHM, *Athos. Berg der Verklärung.* Offenburg/Baden o. J., pp. 228, 160 tab. — Compte-rendu: E. BENDERMACHER-GEROUSSIS, Universitas 16 (1961) 332. Irm.

P. L. FERMOR, *Mani, Reise ins unentdeckte Griechenland.* München 1960, pp. 356. — Compte-rendu: V. HELL, Universitas 16 (1961) 312—313. Irm.

H. FRONCZAK-GAJEWSKA, *Pałac Dioklecjana w Splicie.* Filomata 149 (1961) 448—453. — Populäre Zusammenfassung der architektonischen Gegebenheiten und der historischen Schicksale. Irm.

V. N. GAMREKELI, *Двалы и Двалетия в I—XV вв. н. э.* Тбилиси, 1961, pp. 153 + VII Taf. (mit deutsch. Zusammenfassung). — Ethnische Herkunft, Lokalisierung und soziale Verhältnisse des kaukasischen Volkes Dwali. Es ist unmöglich, Dwali mit Alanen zu identifizieren. G. beschäftigt sich auch mit der Frage der Verbreitung des Christentums in Dwalethi. A. K.

G. G. GROMOV, *Древнейшие в России этнографические русинки.* Совет. этнография (1961) № 5, 134—139, илл. — Лицевой сборник XVII в. (на рисунке ошибочно XII в.) новгородского происхождения, хранящийся в Публичной библиотеке в Ленинграде (Софийское собрание № 1430), содержит рисунки различных народов, в том числе греков, турок и агарян; последних Г. почему-то считает «неизвестным народом». A. K.

R. GUILLAND, *Etudes sur le Grand Palais de Constantinople. Les Noumera.* Τὰ Νούμερα. Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 401—418. — Chalcè de l'Hippodrome, Prandiaria, Noumera, sont un seul et même édifice sous des noms divers, situé au sud de la Chalcè. Les Noumera communiquaient, vraisemblablement, avec le tribunal des XIX Lits et le quartier des Scholes et étaient reliés à la cour de Daphnè et à l'Hippodrome couvert où stationnait le corps des Vigiles. Les Noumera surveillaient la partie des murs protégeant la région du Tribunal et du tricline des XIX Lits, du côté de l'Hippodrome. R. G.

M. HÜRLIMANN, *Ewiges Griechenland.* 4. Aufl. Zürich 1959, pp. 196. — Compte-rendu: V. HELL, Universitas 16 (1961) 311. Irm.

W. LEPIK-KOPACZYŃSKA, *Efez, ojczyzna filozofów i malarzy.* Filomata 148 (1961) 395—407. — Populäre Würdigung der Stadt Ephesos als eines kulturellen und künstlerischen Zentrums der nachklassischen Antike. Irm.

A. X. MAMMOPOULOS, Ἡ Ἤπειρος· Λαογραφικά, Ἠθογραφικά, Ἐθνογραφικά. (Πρόλογος Η. Πουλίτου) I. Athènes, 1961, pp. 208 + 17 ill. R. G.

J. MARQUART, *Область Парскahайк.* Историко-филол. журнал (1961) № 2, 212—244 (рус. резюме). — Армянский перевод неопубликованной работы Маркварта о топографии Parskahaik'a. A. K.

V. V. MATVEJEV, *О северной границе страны зинджей.* Кратк. сообщ. Инст. народов Азии XLVII (1961) 61—63. — M. polémique avec L. M. Devic qui fixa la frontière du Nord du pays des Zendjs, en se basant sur les informations des auteurs grecs (Cosmas Indikopleustès, « Périple de la mer d'Erythrée »). M. est persuadé que d'autres informations plus authentiques au sujet de cette frontière sont données par les écrivains arabes. A. K.

F. MILTNER, *Ephesos. Stadt der Artemis und des Johannes.* Wien 1958, pp. 140 + 115 tab. — Compte-rendu: F. K. DÖRNER, Bibliotheca Orientalis 17 (1960) 48.

Ph. M. PETSAS, *Pella. Literary Tradition and Archaeological Research.* Balkan Studies 1 (1960) 113—128 + 8 tab. — Wenig veränderte Fassung des Vortrages, den der Autor 1959 auf dem 3. Internationalen Kongreß für klassische Studien in London unter dem Titel „Pella, a Meeting Place of the Old and the New" hielt; hier anzuzeigen wegen der

topographischen Angaben und der Hinweise auf die mittelalterliche und türkenzeitliche Situation. Irm.

Fr. PFISTER, *Das Alexander-Archiv und die hellenistisch-römische Wissenschaft.* Historia 10 (1961) 30—67. — Führt vom behandelten Thema her den erneuten Beweis, daß die Erd-, Völker- und Naturkunde von der nachklassischen Epoche bis hin zu Marco Polo auf Autoritäten, nicht auf eigener Anschauung der Autoren beruhte. Irm.

L. A. SEMENOVA, *Африка в освещении Масуди.* Кратк. сообщ. Инст. народов Азии 45 (1961) 111—121. A. K.

I. G. SENKEVIČ—N. D. SMIRNOVA, *Албания.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 333—352, илл. — Les parties consacrées à l'histoire médiévale de l'Albanie furent écrites par I. G. Senkevič (335—337, 349). Cf. aussi Ju. V. Ivanova, *Албанцы* (ibid. 358—359). A. K.

Ş. ŞTEFĂNESCU, *Considerațiuni asupra termenilor « vlah » şi « rumîn » pe baza documentelor interne ale Țării Romînești din veacurile XIV—XVII.* Stud. şi mater. de ist. medie 6 (1960) 63—75. — Der Terminus vlah war primär ethnisch definiert und erhielt erst im Zuge der Wandlung der rumänischer Gesellschaft einen sozialen Gehalt. Mit dem Eindringen der rumänischen Sprache in urkundliche Texte erschien rumîn als sein Äquivalent. Irm.

G. THEOTOKAS, Ὁδοιπορικὸ τοῦ Ἁγίου Ὄρους. Νέα Ἑστία 69 (1961) 16—22. — Unphilologischer und darum umso lebendigerer Bericht über eine Athosreise; Vorabdruck aus einem Buche des Verfassers: „Ταξίδι στὴ Μέση Ἀνατολὴ καὶ στο Ἅγιον Ὄρος". Irm.

O. N. TRUBAČEV, *О племенном названии уличи.* Вопросы слав. языкознания 5 (1961) 186—190, карты. — Автор объясняет параллелизм племенных названий «англы» и «уличи (угличи)» сходством географической среды, в которой сложились оба племени («угло-образная территория между реками»). A. K.

W. UNVERZAGT, *Ein neuer Gesamtplan vom Römerkastell Alzey (Rheinhessen).* Germania 38 (1960) 393—403. — Das Lager Alzey in der uns zugänglichen Gestalt gehört der Zeit zwischen 357 (Sieg Julians über die Alemannen) und 370 (1. Alzeyer Edikt Valentinians I.) an. Ein Gesamtplan wurde Bonner Jahrbücher 122 Taf. 19 vorgelegt; der neue berücksichtigt die Ergebnisse der seither vorgenommenen Grabungen. Irm.

B. N. ZACHODER, *Итиль.* Международные связи России до XVII в. Москва, 1961, стр. 32—45 (франц. резюме). — Dans l'article sont soulevées également les questions concernant les relations byzantino-khazares. A. K.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE

A. Art byzantin en général

A. V. BANCK, *Культура Византии. «В глубь веков».* Книга о Государственном Эрмитаже; Пособие для учителей. Ленинград, 1961, 188—204. — Задача очерка дать представление о том, как могут быть использованы учителями средней школы материалы Эрмитажа для характеристики византийской культуры. A. Bk.

M. COLLINET-GUÉRIN, *Histoire du Nimbe des origines aux temps modernes.* Paris 1961, pp. 732. — Un capitolo dell'opera (pp. 364—436) è dedicato al nimbo nell'arte bizantina. — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 480—482. E. Fo.

N. Mary DRANDAKI, *Mistra.* Athènes 1960, pp. 48 + 28 ill. + 1 carte. R. G.

G. GAPRINDAŠVILI, *Пещерный ансамбль Вардзиа* (1156—1213). Тбилиси, 1960, стр. 131 + илл. — Разностороннее исследование крупного пещерного монастырского ансамбля, в котором рассматриваются как историко-художественные, так и экономические вопросы, связанные с его историей. A. Bk.

W. LEPIK-KOPACZYŃSKA, *Die optischen Proportionen in der antiken Kunst.* Klio 37 (1959) 69—100. — Die Verfasserin unterscheidet natürliche und optische Proportionen, welch letztere vornehmlich bei kolossalen und hoch aufgestellten Bildwerken angewandt wurden. Erstrangige literarische Quelle für diese optischen Proportionen ist Johannes Tzetzes, vor allem Ep. 77 und Chil. 8, 340 ff. Irm.

S. PELEKANIDIS, Βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Πρέσπας ... (V. Byzantinoslavica XXII, 179—180, 392.) — Compte-rendu: P. STEPHANOU, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 482—484. E. Fo.

R. RÜCKERT, *Zur Form der byzantinischen Reliquiare.* Sonderdruck aus Münchner Jhb. d. bildenden Kunst, 3. Folge, Bd. VIII (1957). München, Prestel Verl., 1958. — An Hand des verstreuten und zum Teil wenig erfaßten Materials weist der Verfasser nach, daß die byzantinischen Reliquiare stets der sichtbaren und berührenden Verehrung dienten, während im Westen die Reliquien bis in das ausgehende Mittelalter verhüllt wurden. Die Abhandlung ist nur ein Auszug aus der von der philosophischen Fakultät der Universität Frankfurt angenommenen Dissertation mit dem Titel „Die Tapen der metallenen Reliquienhäupter des Mittelalters. Beiträge zu den italienischen Beispielen". Sey.

N. et M. THIERRY, *Voyage archéologique en Cappadoce. Dans le massif volcanique du Hasan Dag.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. JANIN) (1961) 419—437. — Description des monuments byzantins se trouvant dans cette région. Les églises sont nombreuses et certaines encore bien conservées. Elles témoignent d'un style particulier à la région. Les fresques, étonnantes par leur variété d'expression apportent à la connaissance de la peinture cappadocienne des éléments inconnus jusqu'ici. R. G.

B. VEJMARN—T. KAPTEREVA—A. PODOL'SKIJ, *Искусство арабских народов. (Средневековый период),* Москва 1960, стр. 199 с илл. — Aperçu scientifique populaire concernant le développement de l'art dans les pays arabes au Moyen Age. Dans les parties vouées à la Syrie, la Palestine et l'Egypte, les auteurs recourent plus d'une fois aux traditions d'une période antérieure, c.-à-d. byzantine. A. Bk.

Вопросы реставрации и концентрации произведений изобразительного искусства. Методическое пособие. Под общей редакцией акад. И. Э. ГРАБАРЯ. Москва, 1960, стр. 194 с илл. — Для византинистов представляют интерес статьи: Н. М. ПОМЕРАНЦЕВА, *О методике раскрытия скульптурных произведений древне-русского искусства,* 7—17; Г. Н. ТОМАШЕВИЧ, *Новое в реставрации темперной живописи,* 49—64; М. П. РЯБОВА, *Основные принципы реставрации тканей и шитья,* 149—167. А. Бк.

Всеобщая история искусств. Том II, книга вторая. Искусство средних веков. Под общей редакцией Б. В. Веймарна и Ю. Д. Колпинского. Москва, 1961, стр. 525 + 384 табл. + XXIX + 17 цветных таблиц, рисунки в тексте. — Le volume est consacré surtout à l'art populaire de l'Asie et de l'Afrique au Moyen Age. La première partie du tome, consacrée à l'art du Proche et Moyen Orient, prouve que celui-ci a beaucoup de commun avec l'art de Byzance. Le tome est muni d'une bibliographie concernant l'art antique et moyenâgeux; celle-ci constitue un supplément du 1er tome et des deux demi-volumes du second tome de l'Histoire universelle de l'art. A. Bk.

Th. XYDIS, Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας. Νέα Ἑστία 67 (1960) 821. — Die 1885 gegründete Χριστιανικὴ Ἀρχαιολογικὴ Ἑταιρεία rief 1892 ihr Δελτίον ins Leben, das mit mehrfacher Unterbrechung bis 1938 erschien. Es wurde mit dem Jahrgang 1959 auf Initiative von G. Sotiriu wieder aufgenommen. Irm.

B. Architecture

Ju. S. ASEJEV, *Новые данные о соборе Дмитриевского монастыря в Киеве.* Совет. археол. (1961) № 3, 291—296, илл. A. K.

Ju. S. ASEJEV—G. A. LEBEDEV, *Архитектура Крыма.* Киев, 1961, стр 238 с илл. — Ce livre ayant le caractère d'un album, contient une série de reproductions des monuments d'art de Crimée de la période du Moyen Age. A. Bk.

D. BASILIADIS, Συμβολὴ εἰς τοὺς τρουλλοκαμαρους ναοὺς τῆς Ἑλλάδος. Ἐπετηρὶς Ἑτ. Βυζ. Σπουδ. 30 (1960—1961) 168—193 et 14 ill. dans le texte. — Etude détaillée de l'église de la Sainte Trinité à Adamas, petit port marchand de l'île de Mèlos. R. G.

K. N. BIRIS, Ἡ „ἀναστήλωσις" τοῦ ναοῦ τῶν Ἁγίων Ἀσωμάτων. Νέα Ἑστία 68 (1960) 1050—1054. — Überaus kritische Stellungsnahme zu den unter Leitung von E. Stikas unternommenen Restaurierungsarbeiten. Irm.

K. N. BIRIS, Περὶ ἀναστηλώσεων συνέχεια. Νέα Ἑστία 68 (1960) 1314—1318. — Erwiderung auf die Stellungnahme von E. Stikas (Νέα Ἑστία [1960] 1192 ff.) zu der vom Verfasser im gleichen Jahrgang der Zeitschrift (1050 ff.) geübten Kritik an den Restaurierungsarbeiten an der Kirche τῶν Ἁγίων Ἀσωμάτων. Irm.

O. DEMUS, *The Church of San Marco in Venice* . . . [V. Byzantinoslavica XXIII, 186.] — Compte-rendu: J. BECKWITH, Burlington Magazine CIII, 702 (1961) 400—401. D. M. N.

A. DEROKO, *Deux genres d'architecture dans un monastère. L'église et les édifices environnants.* Rev. des. Et. Byz. XIX (Mél. R JANIN) (1961) 382—389 et 8 fig. dans le texte. R. G.

F. DIRIMTEKIN, *Le skeuophylakion de Sainte-Sophie.* Rev. des Et. Byz. XIX (Mél. R. Janin) (1961) 390—400 + 3 plans et 8 ill. h. t. — Le bâtiment, la technique constructive et le matériau, les restaurations et les nouvelles constructions, la communication entre le Skeuophylakion et Sainte-Sophie, date de la construction du Skeuophylakion (vraisemblablement au Ve siècle). R. G.

R. FARIOLI, *Ravenna Paleocristiana scomparsa.* Felix Ravenna, S. III, XXXII (1961) 5—88, 35 ill. — Continuando lo studio pubblicato nel precedente numero del medesimo periodico (v. Byzantinoslavica XXIII, 186), l'A. prosegue la rassegna degli antichi edifici sacri ravennati oggi scomparsi, esponendo le notizie oggi note sui monumenti che si elevavano là dove sorge attualmente la chiesa di S. Vitale e su quelli della « Regio Caesarum». Elenca quindi le chiese ariane consacrate al culto cattolico dall' arcivescovo Agnello. E. Fo.

A. GRABAR, *La décoration des coupoles à Karye Camii et les peintures italiennes du Dugento.* Jhb. d. Österr. Byz. Gesellsch. 6 (1957) 111—124. — Karye camii (die Chora-Kirche) zu Istanbul zeigt in den Kuppelmosaiken eine gegenüber früheren Epochen reichere Ornamentik sowie die Zuordnung von mehreren Szenen pro Kuppel gegenüber einer in vorangehender Zeit. Aus Parallelmaterial aus Rom und seinem unmittelbaren Einflußbereich glaubt Grabar auf ein päpstliches Kunstwollen schließen zu dürfen, das während des Lateinischen Kaisertums auch im Osten wirksam geworden wäre. Irm.

S. A. KAUFMAN, *О взаимосвязях ранневизантийских сводчатых покрытий с позднеримскими.* Виз. Врем. XX (1961) 184—224, с илл. — Dans les monuments byzantins du VIe siècle, selon l'auteur, renaissent certaines formes de coupoles romaines. En se distinguant d'anciennes coupoles légères, les monuments protobyzantins de la capitale suivent la tradition des lourdes coupoles en briques de l'Asie Mineure et des Balkans, tandis que la coupole de San-Vitale à Ravenne, construite en tubes de céramique, se fait remarquer par sa grande légèreté. A. Bk.

V. A. LEKVINADZE, *Материалы по истории и архитектуре Апсарской крепости.* Виз. Врем. XX (1961) 225—242 с илл. — Après avoir exposé les données des sources écrites de la forteresse d'Apsar qui se trouve dans le rayon de Batoum de l'ASSR d'Adjan, l'auteur donne la caractéristique de la forteresse qui s'est conservée jusqu'à nos jours et qui, peut-être, date des Ier—IIe siècles de notre ère, mais qui conserve néanmoins les traces de l'architecture des IIIe—Ve siècles et de la seconde période architecturale des VIe—VIIe siècles. A. Bk.

S. Ch. MNACAKANJAN, *Сюникская школа армянского зодчества.* Ереван, 1960, стр. 267 с илл. — На армянском языке. Резюме на русском языке. A. Bk.

Arif MÜFID MANSEL, *Die Grabbauten von Side (Pamphylien) 115. Winckelmannsfeier am 9. Dezember 1958.* Archäol. Anzeiger (1959) 364—402. — Der Vortrag handelt über zwei Grabbauten, welche der Verfasser bei seinen Grabungen in Side 1951—1952 freilegte. Der erste Bau gehört in die Nähe von Hagios Demetrios in Thessalonike und ist in die letzte Blütezeit Sides, den Anfang des 5. Jahrhunderts, zu datieren. Das zweite Mausoleum scheint wenig älter als der Palast zu Spalato, der wohl ebenfalls von kleinasiatischen, wahrscheinlich südanatolischen Künstlern geschaffen wurde. Irm.

K. PHILON, Παναγία Σουμελᾶ (ἱστορία καὶ θρῦλοι). Ποντιακὴ Ἑστία XI (1960) 7—19. R. G.

E. STIKAS, Περὶ τὴν ἀναστήλωσιν τοῦ ναοῦ τῶν Ἀσωμάτων. Νέα Ἑστία 68 (1960) 1192—1195. — Der Leiter der Restaurierungsarbeiten wendet sich gegen die von K. Biris, Νέα Ἑστία Nr. 795 vom 15. 8. 1960 S. 1050 ff. geübte Kritik. Irm.

A. STOJAKOVIČ, *Об изучении архитектурных форм на матерьяле некоторых русских икон.* Виз. Врем. XVIII (1961) 116—123 с илл. — De même que M. A. Iljin (voir son article *Изображение Иерусалимского храма на иконе «Вход в Иерусалим» Благокещенского собора,* Виз. Врем. XVII [1959]), A. Stojakovič identifie l'édifice peint sur l'icône « Entrée à Jérusalem » (XVe siècle) avec la rotonde du tombeau de Notre-Seigneur (symbole de Jérusalem) et non pas avec la mosquée d'Omar comme le supposait A. N. Svirin (voir son article *К вопросу об изображении архитектурных форм в произведениях древнерусской живописи Гос. Третьяковской Галлереи.* Материалы и исследования I, Москва 1956). A. Bk.

D. TALBOT RICE, *The Great Palace of the Byzantine Emperors. Second Report...* (V. Byzantinoslavica XX, 384; XXI, 388; XXIII, 188.) — Compte-rendu: D. M. NICOL, Journ. Hell. Stud. LXXXI (1961) 230—231. D. M. N.

I. V. TROFIMOV, *Памятники архитектуры Троице Сергеевой лавры Исследования*

и реставрация. Исторические свидетельства обработаны и собраны Н. А. МАЯСОВОЙ. Москва, 1960, стр. 246 с илл. — L'ouvrage est consacré à la restauration et à l'exploration scientifique (qui dura depuis 1938 jusqu'à 1950) d'une série de monuments architecturaux de la Troitsko-Sergeevskaja Lavra, y compris le Troitskij sobor (1422—1423), où furent restaurées les peintures, les icônes et également l'architecture. A. Bk.

G. K. VAGNER, *Аркатурно-колончатый фриз Георгиевского собора в г. Юрьеве-Польском (1230—1234 гг.)*. Совет. археол. (1961) № 3, 85—101, илл. A. K.

H. WEIDHAAS, *Maske und Fassade*. Deutsches Jhb. f. Volkskunde 6 (1960) 11—32, 2 tab. — Handelt S. 21—22 über Fassadengestaltung in der Spätantike und Byzanz. Irm.

C. Sculpture

L. COCHETTI PRATESI, *Contributi alla scultura veneziana del Duecento. II. La corrente bizantineggiante*. Commentari XII (1961) 12—30, tavv. III—VIII. — Dopo aver sottoposto a critica i contributi sull' argomento di studiosi come il Venturi, il Gabelentz, il Toesca, e soprattutto di O. Demus, passa in rassegna i monumenti scultorei della basilica di S. Marco che si possono attribuire a vari artisti bizantineggianti del sec. XIII. E. Fo.

D. Peinture et iconographie

V. I. ANTONOVA, *К вопросу о первоначальной композиции иконы Владимирской богоматери*. Виз. Врем. XVIII (1961) 198—205, с илл. — L'auteur essaie de rétablir la composition primordiale de la fameuse icône de Notre-Dame de Vladimir, et rassemble un matériel qui témoigne de la popularité de cette composition de l'Éléousa dans la Russie ancienne. A. Bk.

L. A. AZARJAN, *Истоки Киликийской миниатюры*. Историко-филол. журнал 3 (10) (Ереван, 1960) 39—59, с илл. — На армянском языке с русским резюме. A. Bk.

S. V. BARNAVELI, *К вопросу о портрете Сумбата сына Ашота*. Сообщ. Акад. наук Груз. ССР XXV, 3 (1960) 379—383. A. Bk.

C. BERTELLI, *L'immagine del « Monasterium Tempuli » dopo il restauro*. Arch. Fratr. Praed. XXX (1961) 82—111, 4 tavv. — Descrizione di una icone del tipo « Hagiosoritissa » conservata attualmente in Roma nella chiesa di S. Maria del Rosario a Monte Mario, risalente forse agli anni immediatamente posteriori alla crisi iconoclastica. E. Fo.

D. CARTER, *The Symbol of the Beast. The animal-style art of Eurasia*. New York 1957, pp. 204. — Compte-rendu: G. FRUMKIN, Asiatische Studien (Études Asiatiques) 12 (1958—1959) 139—141. Irm.

V. V. FILATOV, *Русская станковая темперная живопись*. Техника и реставрация. Москва, 1961, стр. 116 + 103 илл. — Автор рассматривает особенности материалов и техники древнерусской станковой темперной живописи, основные виды и причины повреждений и разрушения икон, а также останавливается на условиях их хранения и консервации. Отдельная глава посвящена принципам и методам реставрации произведений темперной живописи. Работа, построенная на основе практической деятельности крупного реставратора может представлять интерес для всех специалистов по иконописи. A. Bk.

T. A. IZMAJLOVA, *Армянская рукопись, написанная в Генуе в 1325 г. и ее серебряный оклад 1347 г.* Виз. Врем. XX (1961) 243—258, с илл. — Publication d'un manuscrit arménien du XIVe siècle, gardé à l'Ermitage et qui a conservé, exception très rare, sa garniture d'argent du même siècle. Les questions soulevées concernant l'iconographie et l'originalité stylistique de ce monument, présentent un intérêt spécial pour les byzantinologues. A. Bk.

T. A. IZMAJLOVA, *Мурганский образец в армянской миниатюрной живописи*. Труды Гос. Эрмитажа V (Ленинград, 1961). Культура и искусство народов Востока 6, стр. 76—97, с илл. — Занимаясь армянскими миниатюрами XII—XIII вв. автор обратил внимание на записи на полях рукописей, свидетельствующие о том, что миниатюры копируют образец, связанный с именем Григория Мурганеци. Оформление рукописей имеет действительно ряд общих черт как иконографически, так и в известной мере стилистически, но отличаются и своеобразием. Статья сопровождается резюме на английском языке. A. Bk.

V. N. LAZAREV, *Фрески Старой Ладоги*.. (V. Byzantinoslavica XXIII, 192.) — Compte-rendu: D. and T. T. R(ICE), Burlington Magazine CIII, 703 (1961) 440.

D. M. N.

V. N. LAZAREV, *Феофан Грек и его школа.* Москва, 1961, стр. 133 + 121 илл. — Dans ce livre, après une courte introduction, vient une biographie de Théophane le Grec, une caractéristique de la culture byzantine du XIVe siècle en connexion avec Théophane le Grec, une caractéristique des fresques de l'Eglise de la Transfiguration de Notre-Seigneur à Novgorod et de son école à Novgorod ainsi qu'une revue des relations du grand peintre et de l'école moscovite de peinture. En guise de conclusion, est fixée la place occupée par Théophane le Grec dans l'histoire. L'annexe contient la critique de la théorie de D. V. Ajnalov sur l'influence de l'Ouest dans les fresques de Volotovo et, en outre, la publication d'une lettre d'Epifanij Premudryj adressée à Cyrille Tverskij. Le livre est muni d'un index. A. Bk.

V. N. LAZAREV, *Мозаики Софии Киевской,* с приложением А. А. БЕЛЕЦКОГО о греческих надписях на мозаиках. Москва, 1960, стр. 212 + 100 табл. — Après une courte introduction, l'auteur rétablit, en se basant sur de profondes investigations, le système des fresques de la fameuse cathédrale de Kiev et les idées dont découle celui-ci; plus loin, il étudie la question concernant la relation des fresques à l'ensemble architectonique et définit le caractère général du style des fresques. La description détaillée de toutes les images en mosaïque qui se sont conservées contient une analyse iconographique et stylistique. Les derniers chapitres sont consacrés à la technique d'exécution de la mosaïque et à toute la gamme des couleurs, ainsi qu'à l'importante question de l'organisation de l'association des mosaïstes. A. Bk.

W. LEPIK-KOPACZYŃSKA, *Systematyki antycznego malarstwa i ich chronologizacja.* Eos 50 (1959—1960) 111—122. — Die Untersuchung ist hingeführt bis zum „Malerbuch vom Berge Athos". Irm.

V. D. LICHAČEVA, *Четвероевангелье XI в. в собрании Ленинградской Публичной библиотеки.* Виз. Врем. XIX (1961) 144—153 с илл. — Publication de l'Evangile grec, gr. № 801, daté du XIe siècle, qui se trouve à la Bibliothèque publique de l'Etat à Leningrad. L'auteur donne une description détaillée des miniatures et ornements décoratifs, en y ajoutant une caractéristique générale du manuscrit. A. Bk.

L. A. MACULEVIČ, *Мозаики Бир-аль-Кута и Пицунды.* Виз. Врем. XIX (1961) 138—145, с илл. — L'auteur compare les mosaïques de Bir-al Kouta (près de Bethléem) dans une partie du plancher en mosaïque découvert au réfectoire du monastère, avec celles qui furent découvertes presqu'en même temps par les archéologues géorgiens à Pitsounde (ancien Pitiount). Les premières datent, selon les inscriptions, du VIe siècle, les secondes proviennent des IVe et Ve siècles. A. Bk.

G. NEDOŠIVIN, *Мозаики Равенны.* Творчество (1961) № 7, 14—16 с илл. A. Bk.

C. O. NORDSTRÖM, *Ravennastudien* ... (V. Byzantinoslavica XVI, 406; XVII, 400; XVIII, 178; XIX, 190.) — Compte-rendu: Archiv f. Liturgiewissensch. V, 2 (1958) 525. Sey.

O. F. PLJUŠČ (состав.), *Рекомендация по методике закрепления пигментов древних фресок.* Киев, 1961, стр. 24 с илл A. Bk.

O. F. PLJUŠČ—L. P. KALENIČ, *Рекомендация способов раскрытия древней фресковой живописи.* Киев, 1961, стр. 24 с илл. A. Bk.

L. S. RETKOVSKAJA, *Вселенная в искусстве Древней Руси.* Труды Гос. Ист. музея. Памятники культуры, вып. XXXIII. Москва, 1961 стр. 29 с илл — L'exploration de l'auteur est basée surtout sur l'ensemble des icônes russes des XVIe—XVIIe siècles se trouvant au Musée historique de Moscou. Toutefois, L. Retkovskaja rapporte à la doctrine de Cosmas Indicopleustès quelques éléments représentant l'organisation de l'univers. A. Bk.

T. S. ŠEVJAKOVA, *Роспись первого слоя живописи церкви в с. Сюпи (Верхняя Сванетия).* Сообщ. Акад наук Груз. ССР, т. 24, № 6 (1960) 769—774, с илл. A. Bk.

I. D. ŞTEFANESCU, *Opera lui N. Grigoresco din Mănăstirea Agapia* (L'œuvre de N. Grigoresco au monastère Agapia). Mitropolia Moldovei 7—8 (Iaşi 1961) 538—559, avec 14 illustrations. — L'auteur caractérise ici le grand peintre roumain Grigorescu († 1908), qui se basait dans son œuvre iconographique religieuse sur les principes byzantins, mais exprimait le réalisme de la Renaissance et possédait une vaste culture. M. Ş.

G. THEOCHARIDIS, Ὁ βυζαντινὸς ζώγραφος Καλλιέργης. Ὁ ζώγραφος τῆς ἱστορικῆς τοιχογραφίας ἐν τῇ βασιλικῇ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης. Μακεδονικά IV (1955—1960) 541—545. R. G.

S. Marie THEOCHARI, Τεγνοκριτικαὶ παρατηρήσεις εἰς τὰς μικρογραφίας τοῦ Φυσιολόγου τοῦ Μιλάνου. Πρακτικὰ Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν 35 (1960) pp. 142 + 12 pl. R. G.

J. WETTSTEIN, *Problème d' iconographie ravennate.* Felix Ravenna, S. III, XXXII (1961) 93—97, 4 ill. — L' accostamento di un affresco della basilica campana di Sant' Angelo in Formis ad un mosaico di Sant' Apollinare Nuovo in Ravenna il cui soggetto era stato variamente interpretato, permette di riconoscere in quest' ultimo l' episodio dell' incontro col Cristo della madre di Giacomo e Giovanni: ciò prova che i maestri ravennati del VI secolo e i maestri campani dell' XI ebbero come modello schemi icônografici risalenti ai medesimi prototipi. E. Fo.

E. Arts mineurs

A. V. BANCK, *Два византийских золотых перстня из собрания Эрмитажа.* Труды Гос. Эрмитажа V (Ленинград, 1961). Культура и искусство народов Востока 6, стр. 31—39. — L'article est consacré à deux bagues byzantines en or se trouvant à l'Ermitage — l'une appartenant au trésor trouvé à Mersinos (Cilicie) en 1889, et l'autre provenant d'une collection privée. Toutes deux représentent une scène de fiançailles; la première bague date de la fin du VIe siècle, la seconde (ornée d'une inscription identique à celle de la fameuse bague du musée de Palerme) de la seconde moitié du VIIe siècle. L'article est suivi d'un résumé en anglais. A. Bk.

R. M. DŽANPOLADJAN, *Два стеклянных сосуда из Новогрудка.* Виз. Врем. XIX (1961) 166—171 с илл — Publication de fragments de deux vases en verre, ornés de peintures en émail coloré et en or, trouvés en 1958—1959 durant les fouilles de maisons de la ville de Novogrudok, dirigées par F. D. Gurevič. En se basant sur les particularités de l'ornementation, de la technique, de la forme et des analyses chimiques, l'auteur parvient à la conclusion que ces vases furent importés, et qu'ils étaient, ce qui paraît fort probable, d'origine byzantine des XIe—XIIe siècles. A. Bk.

A. A. IJERUSALIMSKAJA, *Ткань с Бахрамом Гуром из могильника Мощевая Балка (Северный Кавказ).* Труды Гос. Эрмитажа V (Ленинград, 1961). Культура и искусство народов Востока 6, стр. 40—50, илл. — L'auteur a réussi à reconstituer, à partir de petits fragments d'un tissu trouvé en même temps que beaucoup d'autres, dans la nécropole «Мощевая Балка» dans le bassin de Kuban (Caucase du Nord), un sujet connu dont plusieurs modèles sont conservés (à Cologne, Milan, Prague et ailleurs) — „Bahram Gour à la chasse ». Après une série de confrontations, l'auteur détermine, en conclusion, le tissu comme byzantin provenant de la première moitié du VIIe siècle. A l'article se joint un résumé en langue anglaise. A. Bk.

J. KOVALOVSZKI, *A szarvasi honfoglatáskori ezüst karperec.* Folia Archaeol. 12 (1960) 173—180. — Publikation eines mit Tierornamenten geschmückten Armbandes aus Szarvas (Komitat Békés) aus der Zeit der ungarischen Landnahme, das durch skythische Kultur geprägt, aber zugleich iranisch-byzantinisch beinflußt ist. Irm.

M. MINUZZI, *La spilla di Ténès con ritratto di Aelia Flaccilla.* Felix Ravenna, S. III, XXXII (1961) 99—108, 8 ill. — Il busto femminile che appare nella spilla aurea trovata nel 1936 a Ténès in Mauritania e descritta nel 1958 da J. Heurgon risale, secondo l'A., al sec. IV, e rappresenta non Galla Placidia, come sosteneva il primo editore, ma Aelia Flaccilla, moglie di Teodosio I e madre di Galla Placidia. E. Fo.

M. V. NIKOLAJEVA, *Произведения мелкой пластики XIII—XVI вв. в собрании Загорского музея. Каталог.* Загорск, 1960, стр. 338 с илл. — Parmi les multiples objets indiqués dans le catalogue, se trouvent des camées byzantines et un certain nombre de monuments de petites plastiques anciennes russes, étroitement liées à celles de Byzance. A. Bk.

S. B. PEVZNER, *Коптские традиции в орнаментации тканей средневекового Египта.* Труды Гос. Эрмитажа V (Ленинград, 1961). Культура и искусство народов Востока 6, стр. 228—242 с илл. — En étudiant les ornements des tissus égyptiens des Xe—XIVe ss., l'auteur constate dans plusieurs motifs une liaison directe avec ceux des tissus coptes des IIIe—VIIe ss. Ces traditions sont le plus souvent visibles dans les matériaux répandus dans les différentes couches sociales. À l'article est joint un résumé en anglais. A. Bk.

K. A. RAKITINA, *Памятники грузинского чекана по серебру XI—XII веков в собрании Эрмитажа.* Труды Гос. Эрмитажа V (Ленинград, 1961). Культура и искусство народов Востока 6, стр. 64—75 с илл. — Dans l'article sont publiés six modèles d'argenterie géorgienne (de degrés de conservation différente) provenant des XIe—XIIe siècles et gardés à l'Ermitage. Parmi eux sont deux plaques représentant des prélats — deux

œuvres du maître très connu Ivan Monisdze (1040) et très proches, selon l'iconographie, des monuments byzantins. L'article est suivi d'un résumé en langue anglaise. A. Bk.

R. O. ŠMERLING, *Об одном памятнике грузинской чеканки (икона X в. из собрания историко-этнографического музея Кутаиси)*. Сообщ. Акад. наук Груз. ССР 27 (1961) № 1, 113—120. — En se basant sur quelques particularités iconographiques et traits stylistiques, l'auteur oppose ce monument de frappe géorgienne à la tradition byzantine de représenter les Archanges. A. Bk.

F. Musique

A. KARAGEORGOPOULOS-LIOTIS, Ἀναγραφὴ τῶν ἐν τῇ Ἐθνικῇ Βιβλιοθήκῃ ἀποκειμένων βιβλίων Βυζαντινῆς Μουσικῆς καὶ συμπλήρωμα Βυζαντινῆς Μουσικῆς ἐκ τῆς ἑλληνικῆς βιβλιογραφίας Δημητρίου Σ. ΓΚΙΝΗ καὶ ΒΑΛΕΡΙΟΥ Γ. ΜΕΓΑ Athènes, 1960, pp. 54. R. G.

H. J. W. TILLYARD, *The Hymns of the Pentecostarium* (= Monumenta Musicae Byzantinae, Transcripta, 7). Copenhague 1960, pp. XXXIII + 174. — Compte-rendu: A. RAES, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 485—488. E. Fo.

M. M. VELIMIROVIĆ, *Byzantine Elements in Early Slavic Chant* (= Monumenta Musicae Byzantinae, Subsidia, 4). Copenhague 1960. Pars principalis, pp. XII +140. Pars suppletoria, pp. 8, tavv. LXXV, 12 riprod. fotogr. — Compte-rendu: A. RAES, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 485—488. E. Fo.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES, RELATIONS DE BYZANCE AVEC D'AUTRES PAYS

A. Relations (byzantinoslaves) historiques et questions cyrillométhodiennes

V. M. BEJLIS, *Ал-Масʿуди о русско-византийских отношениях в 50-х годах X в.* Международные связи России до XVII в. Москва, 1961, стр. 21—31 (un résumé en franç.). — Traduction d'un extrait des Avages de l'or du géographe arabe du Xe siècle Masʿūdī (BGA VIII, 140 sq.), omis par A. Vasiliev, et où il est question de la répartition des contingents russes, arméniens, bulgares et petchénègues à la frontière syrienne. Dans son commentaire, B., en particulier, corrige l'erreur de N. K. Nefedova (cf. Byzantinoslavica XXI, 200 sq.), qui identifia Andalous au bord du détroit des Dardanelles avec l'Anatolie; en réalité, l'erreur est dans le manuscrit: au lieu d'Andalous (Abdalous), il convient de lire Aboudou, c.-à-d. Abydos. Plus loin enfin, B. réfute les déductions d'A. Garkavi qui suppose que Masʿūdī dans l'extrait écrivait sur la campagne d'Igor contre les Grecs (à une époque récente, les déductions d'A. Garkavi furent admises par N. Ja. Polovoj (Виз. Врем. XVIII (1961) 91, n. 21); selon B., il s'agit de l'alliance de la Russie ancienne avec Byzance vers le milieu des années 50 au Xe siècle. A. K.

L. V. ČEREPNIN, *Отражение международной жизни XIV—начала XV в. в московском летописании.* Международные связи России до XVII в. Москва, 1961, стр. 225—256 (с франц. резюме). — L'auteur s'occupe spécialement du reflet dans les annales moscovites du XIVe—commencement du XVe siècle, du problème des relations russo-byzantines (pp. 231—235); une attention primordiale est vouée dans ces chroniques aux relations mutuelles dans le domaine ecclésiastique. C. analyse d'une façon particulièrement détaillée l'histoire de la lutte au sein de l'église concernant l'élection du métropolite russe après la mort d'Alexis (en 1378). A. K.

V. J. DOVŽENOK, *Землеробство древньої Русі до середини XIII ст.* Київ, 1961, стр. 267, илл. — Aperçu détaillé de la technique agricole et de l'organisation de l'économie chez les Slaves de l'Ouest et dans la Russie de Kiev. Des données de Procope et de Pseudo-Maurice sont citées (p. 22 sq., 105 sq.) pour caractériser l'agriculture chez les Slaves; D. rappelle, entre parenthèses, l'importation de fruits de Byzance (p. 143). Toutefois, la question essentielle pour un byzantinologue, concernant les influences mutuelles agraires qui existaient entre Byzance et les Slaves (ultérieurement les Russes) n'est pas posée, tandis que la confrontation avec la technique agraire de l'Europe de l'Ouest y est constamment mentionnée. Certains aspects de l'agriculture russe deviendraient plus compréhensibles, s'ils étaient comparés avec des données byzantines: ainsi la pratique de deux assolements incite à dessiner une parallèle, bien sûr, non point avec Isidore de Séville (p. 118) qui est trop éloigné, mais avec la pratique bien plus proche, aux Balkans; en mentionnant les meules à bras en Russie (p. 158), comment ne pas

se rappeler de leur long maintien à Byzance. En tous cas, la mention de la « règle de Stoudios » qui témoigne de l'emploi de l'oignon dans la nourriture (p. 141) ne peut pas ne pas rappeler Byzance. Il serait, en particulier, bien important d'éclaircir la question: quels furent les produits agraires importés de Russie à Byzance et vice-versa. A. K.

A. P. KAŽDAN, *К характеристике русско-византийских отношений в современной буржуазной историографии (1947—1957)*. Международные связи России до XVII века. Москва, 1961, стр. 7—20 (un résumé en franç.). A. K.

I. M. KUDRJAVCEV, *«Угорщина» в памятниках древне-русской литературы*. Исслед. и матер. по древнерус. лит. Москва, 1961, стр. 23—67, илл. — A notre thème se rapportent les notes de l'auteur concernant Sophie Paléologue (pp. 40—45). A. K.

T. LEHR-SPŁAWIŃSKI, *Żywoty Konstantyna i Metodego* (Vie de Constantin et de Méthode). Poznań, Inst. Zachodni, 1959, pp. 152. — Compte-rendu: S. RUSSOCKI, Kwartalnik Hist. LXVIII (1961) № 2, 495. — Cette édition comprend le texte original accompagné d'une traduction polonaise. Le texte vieux-slave est une reconstruction du texte primordial, car les copies qui nous sont parvenues proviennent du XIVe siècle ou du XVe siècle et contiennent beaucoup d'erreurs du point de vue linguistique. Les différences entre le texte ainsi reconstruit et les éditions antérieures sont signalées dans les notes. Dans la préface l'A. brosse un tableau des conditions dans lesquelles furent composées les Vies (pp. VII—XXII), leur genèse et leur importance pour la culture intellectuelle des Slaves au IXe siècle (pp. XXIII—XL). Il s'y réfère à ses travaux publiés antérieurement dans ses *Esquisses de l'histoire et de la civilisation slave*, Varsovie 1954. Spł. a fait un excellent travail de philologue, mais pour un historien, le texte primordial eût été d'un intérêt plus grand. Kap.

N. MYLONAKOS, Ἅγιον Ὄρος καὶ Σλαῦοι. Athènes, 1960, pp. 174. R. G.

I. SNEGAROV, *К истории культурных связей между Болгарией и Россией в конце XIV—начале XV в.* Международные связи России до XVII в. Москва, 1961, 257—277 (un résumé en franc.). — L'activité du métropolite de Moscou Kyprianos et de son neveu Gregorios Tzamblak. L'auteur décrit aussi leurs relations avec les patriarches de Constantinople (p. 262 sq., 271 sq.). A. K.

D. SOUKUPOVÁ, *Liturgie sv. Petra* (La Liturgie de St. Pierre). Nábož. rev. 5 (Praha, 1961) 208—215. — C'est une analyse de la théorie de J. Vašica, selon laquelle les frères Constantin et Méthode ont pris comme base de leur liturgie slavonne le texte de la liturgie de St. Pierre. En donnant des exemples historiques et philologiques, l'auteur tâche de démontrer que les frères n'ont pas utilisé ce texte latin, mais la forme byzantine de liturgie et que seulement après la mort de Méthode, Viching avait forcé l'introduction du rite latin en Moravie. Sur ce fait voir aussi M. ŞESAN, *Les traditions cyrillo-méthodiennes* (en roumain), Mitropolia Ardealului 1—3 (Sibiu, 1961) 75 sq. M. Ş.

C. Relations (byzantinoslaves) littéraires

D. S. LICHAČEV, *Культура русского народа X—XVII вв.* Москва-Ленинград, 1961, стр. 120, илл. — Une esquisse populaire de l'histoire de la culture russe des Xe—XVIIe siècles. Dans le 1er chapitre (« La culture de la Russie de Kiev »), L. attire l'attention sur l'influence byzantine et les informations que donnent les Byzantins de la culture russe. Aux pages 111—119, bibliographie. A. K.

D. LICHAČEV, *«Слово о полку Игореве» — героический пролог русской литературы*. Москва-Ленинград, 1961, стр. 134. — Популярный очерк. A. K.

L. V. MILOV, *Новое исследование о Законе судном людем*. Славянский архив. Москва, 1961, стр. 51—63. — Разбор книги В. Ганева «Закон соудный людем», София, 1959 (см. Byzantinoslavica XXIII, 92 sq.). A. K.

R. PICCHIO, *Storia della Letteratura russa antica*. Milano 1959, pp. 416. — Compte-rendu: P. LESKOVEC, Orient. Christ. Period. XXVII (1961) 491—492. E. Fo.

A. V. POZDNEJEV, *Слово о полку Игореве и летописи*. Проблемы ист. лит. I (1961) 5—32. — Сопоставление известий Ипатьевской и Лаврентьевской летописи о походе 1185 г. с данными «Слова о полку Игореве». A. K.

A. SKRIPOV, *Живой родник древнерусской поэзии*. Дон (1961) № 6, 183—184. — О необходимости поисков списка «Слова о полку Игореве» (XVI в.), который принадлежал некогда Олонецкой духовной семинарии. A. K.

V. N. TOPOROV, *Фрагмент славянской мифологии*. Кратк. сообщ. Инст. славяновед. 30 (1961) 16—32. — К моменту принятия христианства различные славянские племена достигли различных стадий развития мифологии; в частности, у южных славян еще

ие сложился иерархический пантеон [вслед за A. Brückner, T. ставит под сомнение (стр. 16, прим. 5) слова Прокопия о существовании в славянской мифологии бога молний, творца мира, видя в них «христианские (?) и античные реминисценции»]. У восточных славян имелась тенденция к созданию трехчленной иерархии (Стрибог—Перуи—Волос), причем культ бога грома и войны Перуна был усвоен варяжскими дружинниками, отождествившими его с Тором, тогда как Волос оставался богом «всей Руси», наделенным мирными функциями (его превращение в «скотьего бла» происходит под влиянием культа св. Власия); наконец, Стрибог — это «отец-небо». А. К.

D. Relations avec d'autres pays

I. ABAŠIDZE, *Находка в Иерусалиме.* Дружба народов (1961) № 7, 217—229. — Беллетризированный очерк о находке портрета Шота Руставели в монастыре св. Креста в Иерусалиме. А. К.

B. N. ARAKELJAN, *Ашот.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 1018—1019. А. К.

R. M. BARTIKJAN, *Армяно-византийские заметки.* Изв. АН Арм. ССР, Общ. науки (1960) № 7—8, 129—138 (на арм. яз. с рус. и англ. резюме). — 1) The "Armenian army" in Thrace in the VIIIth century, mentioned in the "Vita Stephani Junioris". 2) Relations between the Greek monastery of St. Eugenius in Trebisond and the Armenian monastery in Bayberd. 3) Relations between Theodore Lascaris of Nicea and the Armenian king Łewond II. А. К.

Je. A. BELJAJEV, *Арабо-византийские войны.* Совет. ист. энцикл. I (1961) 674. — La période de l'offensive des Arabes jusqu'à l'an 904 est décrite d'une manière relativement détaillée. La contre-attaque byzantine en Syrie du Nord n'est que brièvement mentionnée, et aucune mention n'est faite concernant la reprise de la Crète et de l'île de Chypre, non plus que des succès des campagnes en Italie du Sud du Xe siècle. А. К.

N. V. PIGULEVSKAJA, *Греческие и сирийские источники по истории северных арабских племен IV—VI веков.* Кратк. сообщ. Инст. народов Азии XLVII (1961) 64—70. — Les données des auteurs latins (Ammien Marcellin, Rufinus), grecs (Malchos, Procope, Malalas, Théophane, Théophylacte Simocatta) et syriens (Iéchou le Stylite, Zacharie de Mitylène, Jean d'Ephèse, *Chronique anonyme* de la moitié du VIIe siècle, Michel le Syrien) concernant les tribus arabes des IV—VIe siècles. А. К.

A. N. TER-GEVONDJAN, *Арабские эмираты в Армении при Багратидах.* Кратк. сообщ. Инст. народов Азии XLVII (1961) 71—74. — Les émirats arabes en Arménie apparaissent au début du Xe siècle, quand, du temps de Sembad I, commence la décentralisation du pays. Après la mort de Sembad, l'émirat de Manazkert se détacha de l'Arménie et tomba sous l'influence de Byzance. Sayf ad Doulah prétendit exercer sa domination sur cet émirat. Quand le pouvoir royal se renforça sous Ashod III, les émirats arabes cessèrent d'exister et l'élément arabe céda la place aux Courdes. А. К.

XI. VARIA

P. CANIVET, *Théodoret de Cyr. Thérapeutique des maladies helléniques I, II ...* (V. Byzantinoslavica XXI, 216.) — Compte-rendu: E. AMAND DE MENDIETA, L'Antiquité Classique 28 (1959) 401—404. Irm.

J. LEIPOLDT, *Mysterien.* Die Religion in Gesch. u. Gegenwart, 3. Aufl. 4 (1960) 1232—1236. — In Gestalt des Kybele- und Attis-Kultus haben die Mysterien bis in frühbyzantinische Zeit Bedeutung. Irm.

K. VOGEL, *Der „falsche Ansatz" in der babylonischen Mathematik.* Mathematisch-Physikalische Semesterberichte zur Pflege des Zusammenhangs von Schule und Universität 7 (1960) 89—95. — Der „falsche" (oder besser: „vorläufige") Ansatz als algebraische Methode begegnet, wie S. 91 dargetan wird, auch in arithmetischen Epigrammen der Griechischen Anthologie. Irm.

K. VOGEL, *Buchstabenrechnung und indische Ziffern in Byzanz.* Akten des 11. Internationalen Byzantinisten-Kongresses 1958. München 1960, 660—664. — Wenngleich von einer Weiterentwicklung der Mathematik in Byzanz nicht die Rede sein kann, so wurden doch in zwei Punkten Fortschritte gemacht, nämlich: 1. bezüglich der Verwendung von Buchstaben zur Bezeichnung allgemeiner Zahlen und 2. durch die Aufnahme der indisch-arabischen Ziffern und der daraus resultierenden neuen Rechenmethoden. Irm.

Byzantinoslavica č. 2, ročník XXIII. Vydává Slovanský ústav Československé akademie věd, Valentinská 1, Praha 1 v Nakladatelství ČSAV, Vodičkova 40, Praha 1, Nové Město. — Rozšiřuje Poštovní novinová služba, objednávky a předplatné přijímá Poštovní novinový úřad — ústřední administrace PNS, Jindřišská 14, Praha 1. Lze také objednat u každého poštovního úřadu nebo doručovatele. — Tiskne Knihtisk 1, n. p., Praha 1, Karmelitská ul.

Vychází dvakrát ročně, předplatné 50,— Kčs, US $ 5,30; £ Stg 1,17,10.

© Copyright by Nakladatelství Československé akademie věd 1962.

Cena 25,— Kčs.

OBSAH XXIII. ROČNÍKU

ČLÁNKY

V. BEŠEVLIEV/SOFIE: Starověký název města Sveti Vrač (Bulharsko), biskupského sídla ze VI. stol. 1
J. IRMSCHER/BERLÍN: Pojmenování Černého moře u Byzantinců 6
P. TIVČEV/SOFIE: Vláda byzantského císaře Andronika I. Komnena (1183—1185) 19
M. C. ROSS—G. DOWNEY/WASHINGTON: Relikviář sv. Mariny 41
Jelena MILOJKOVIČ-DJURIČ/BĚLEHRAD: K otázce byzantského původu srbského církevního zpěvu 45
R. GUILLAND/PAŘÍŽ: Studie o byzantském hippodromu 203
E. FRANCES/BUKUREŠT: Stát a řemesla v Byzanci 231
B. LEIB/ŠTRASBURK: Úklady v Byzanci proti Alexiovi I. Komnenovi (1081—1118) 250
J. DARROUZÈS/PAŘÍŽ: Dva listy Gregoria Antiocha, napsané z Bulharska kolem r. 1173 276
K. HORÁLEK/PRAHA: K otázce byzantských a orientálních prvků ve slovanském písemnictví a lidovém básnictví 285

KRITICKÉ STUDIE

A. BANCK/LENINGRAD: Nové práce o byzantské glyptice 52
Recenze 60, 317

NEKROLOGY

Antonín Salač (1885—1960) (R. Dostálová-Jeništová/Praha) 126
Raina Palikarova-Verdeil (1904—1960) (I. Dujčev/Sofie) 127

ZPRÁVY

XI. mezinárodní kongres historických věd (H. Evert-Kappesowa/Łódź — B. Zástěrová/Praha) 130
XII. mezinárodní kongres byzantských studií (B. Zástěrová — A. Dostál/Praha) 347
I. konference sicilsko-orientálních studií (E. Follieri/Řím) 353
I. mezinárodní kongres krétských studií (E. Follieri/Řím) 353
BIBLIOGRAFIE 134, 355

TABLES DES MATIERES DE LA XXIIIe ANNEE

ARTICLES

V. BEŠEVLIEV/SOFIA: Le nom antique de Sveti Vrač (Bulgarie), siège épiscopal au VIe siècle 1
J. IRMSCHER/Berlin: Die Benennung des Schwarzen Meeres bei den Byzantinern 6
P. TIVČEV/SOFIA: Le règne de l'empereur de Byzance, Andronic Ier Comnène (1183—1185) 19
M. C. ROSS—G. DOWNEY/WASHINGTON: A Reliquary of St Marina 41
Jelena MILOJKOVIČ-DJURIČ/BEOGRAD: Some Aspects of the Byzantine Origin of the Serbian Chant 45
R. GUILLAND/PARIS: Études sur l'Hippodrome de Byzance 203
E. FRANCES/BUCAREST: L'État et les métiers à Byzance 231
B. LEIB/REIMS: Complots à Byzance contre Alexis I Comnène (1081—1118) . . 250

J. DARROUZÈS/PARIS: Deux lettres de Grégoire Antiochos écrites de Bulgarie vers 1173 276
K. HORÁLEK/PRAG: Zur Frage der byzantinischen und orientalischen Elemente in der slavischen Literatur und Volksdichtung 285

ETUDES CRITIQUES

A. BANCK/LENINGRAD: Nouveaux travaux concernant la glyptique byzantine . . 52

COMPTES-RENDUS

Dumbarton Oaks Papers. Vol. XIV. (D. Talbot Rice/Edinburgh) . . . 60
J. DARROUZÈS A. A., Epistoliers byzantins du Xe siècle (R. Guilland/Paris) 62
M. E. COLONNA, La cronografia anonima del ms. Neapolitanus gr. II A. 12 (I. Dujčev/Sofia) 63
F. LEFHERZ, Studien zur Gregor von Nazianz, Mythologie, Überlieferung, Scholiasten (I. Páclová/Prag) 64
Собрания Д. В. Разумовского и В. Ф. Одоевского. Архив Д. В. Разумовского. Описания. Под редакцией И. М. Кудрявцева (A. Dostál/Prague) 65
Д. АНГЕЛОВ, История на Византия. Първа част: 395—867 г. (А. П. Каждан/Москва) 67
Z. V. UDAL'COVA, Италия в VI веке (D. Angelov/Sofia, E. Frances/Bucureşti) 72
Д. АНГЕЛОВ, Аграрните отношения в Северна и Средна Македония през XIV век (К. В. Хвостова/Москва) 82
Fr. ALTHEIM, Geschichte der Hunnen. 1. Von den Anfängen bis zum Einbruch in Europa (I. Dujčev/Sofia) 87
G. TCHALENKO, Villages antiques de la Syrie du Nord. Le Massif du Bélus à l'époque romaine (S. Segert/Prague) 89
R. GUILLAND, Etudes byzantines (I. Dujčev/Sofia) 91
V. GANEV, Законъ соудный людьмъ. Правно-исторически и правно-аналитични проучвания (U. Popov/Sofia) 92
M. ANDREEV, Римското право и славяната Еклога (За някои отклонения на славянската Еклога от римското право) (J. Vašica/Prague) 97
A. E. BAKALOPOULOS, Ἱστορία τοῦ νεοῦ Ἑλληνισμοῦ. Α' Ἀρχὲς καὶ διαμορφώση του (R. Guilland/Paris) 98
I. E. ANASTASIU, Οἱ Παυλικιανοί. Ἱστορία καὶ διδασκαλία των ἀπὸ τῆς ἐμφανίσεως μέχρι τῶν νεωτέρων χρόνων (M. Loos/Prague) 100
C. CAVARNOS, Anchored in God: an Inside Account of Life, Art and Thought on the Holy Mountain of Athos (J. M. Hussey/London) 107
M. GOUGH, The Early Christians. Peoples and Places Series (D. Talbot Rice/Edinburgh) 108
В. Н. ЛАЗАРЕВ, Мозаики Софии Киевской (I. Dujčev/Sofia) 110
E. KITZINGER, The Mosaics of Monreale (D. Talbot Rice/Edinburgh) . . 111
В. Н. ЛАЗАРЕВ, Фрески Старой Ладоги (I. Dujčev/Sofia) 114
D. KOCO—P. MILJKOVIĆ-PEPEK, Манастир (A. Frolow/Paris) 115
P. MIJOVIĆ, Бококоторска сликарска школа XVII—XIX вијека. I, Зограф Даскал Димитрие (A. Frolow/Paris) 117
Byzantinische und französische Buchmalerei im Mittelalter (P. H. Feist/Berlin) 118
The Akathistos Hymn. Introduced and transcribed by E. Wellesz (J. Milojković-Djurić/Beograd) 124

F. PFISTER, Alexander der Große in den Offenbarungen der Griechen, Juden, Mohammedaner und Christen (S. Segert/Prague) 317
R. J. JENKINS, F. DVORNIK, B. LEWIS, Gy. MORAVCSIK, D. OBOLENSKY, S. RUNCIMAN, Constantine Porphyrogenitus. De administrando imperio. Vol. II. Commentary (R. Guilland/Paris) 318
G. SERGHERAERT (Chr. Gérard), Syméon le Grand (893—927) (I. Dujčev/Sofia) 318
N. B. TOMADAKIS, Σύλλαβος Βυζαντινῶν Μελετῶν καὶ Κειμένων (R. Guilland/Paris) 319
Fr. DÖLGER, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565 bis 1453 (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit. Reihe A: Regesten. Abt. I: Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches, Teil 4: Regesten von 1281 bis 1341) (R. Guilland/Paris) 320
P. LEMERLE, Prolégomènes à une édition critique et commentée des „Conseils et Récits" de Kékauménos (R. Dostálová-Jeništová/Prague) . . . 322
R. J. LOENERTZ, Démétrius Cydonès. Correspondence (R. Guilland/Paris) . 324
Synesios von Kyrene, Dion Chrysostomos oder Vom Leben nach seinem Vorbild (Dostálová-Jeništová/Prague) 326
U. RIEDINGER, Neue Hypotyposen-Fragmente bei Pseudo-Caesarius und Isidor von Pelusium (I. Dujčev/Sofia) 327
M. VALSAS, Le théâtre grec moderne de 1435 à 1900 (R. Dostálová-Jeništová/Prague) 328
Monumenta Musicae Byzantinae, Subsidia, Vol. IV: Byzantine Elements in Early Slavic Chant. By Miloš M. Velimirović (Jelena Milojković-Djurić/Beograd) 331
Dag NORBERG, Introduction à l'étude de la versification latine médiévale (J. Nováková/Prague) 332
C. KOROLEVSKIJ, Liturgie en langue vivante. Orient et Occident (I. Dujčev/Sofia) 335
J. KARWASIŃSKA, Studia nad żywotami św. Wojciecha (O. Králík/Olomouc) 337
Б. Ст. АНГЕЛОВ, Из старата българска, руска и сръбска литература (Jan Sedláček/Prag) 342
Ив. ГЪЛЪБОВ, Несебър и неговите паметници. Пътеводител (V. Velkov/Sofia) 343
Memoirs of the Research department of the Toyo Bunko (T. Pokora/Prague) 345
HSIA Nai, Hsien-yang Ti-chang-t'ai Sui mu ch'u-t'u-ti Tung Lo ma chin pi (T. Pokora/Prague) 346

NÉCROLOGIES

Antonín Salač (1885—1960) (R. Dostálová-Jeništová/Prague) . . . 126
Raina Palikarova-Verdeil (1904—1960) (I. Dujčev/Sofia) 128

NOTES INFORMATIVES

Le XIe Congrès International des Sciences Historiques (H. Evert-Kappesowa/Łódź — B. Zástěrová/Prague) 130
Le XIIe Congrès International des Études Byzantines (B. Zástěrová — A. Dostál/Prague) 347
II I Convegno di Studi siculo-orientali (E. Follieri/Roma) 353
II I Congresso internazionale di Studi cretesi (E. Follieri/Roma) 353
BIBLIOGRAPHIE 134, 355

LISTE DES AUTEURS*

Abajeva 200, 394
Abašidze 404
Abramišvili 175
Abramson 151
Abuladze 145
Adamantiadis 171
Adelson 175
Adonc 357
Agajan 368
Agnello 353
Aitzetmüller 197
Ajnalov 400
Akritas 377
Aland 389
Aleksejeva, Je. P. 377
Aleksejeva, T. F. 137
Alexakis 353
Alexander 171
Alexandrov 199
Alpatcv, M. A. 136
Alpatov, M. V. 190
Al'šic 145
Altaner 389
Altendorf 383
Altheim 87 sq., 369, 389
Amand de Mendieta 361, 383, 389, 390, 404
Amantos 357, 359
Amiranašvili 195
Amman 192, 194, 195
Anakiev 139
Ananjan 134
Anasjan 134
Anastase le Sinaïte 180
Anastasiu 100 sq.
Andreev 92, 97 sq., 168
Andriotis 356, 369
Angelov, B. S. 342 sq.
Angelov, D. 67 sq., 72 sq., 82 sq, 92, 168, 348, 355, 359, 369, 383
Ankori 151, 183
Antoine, archevêque 140
Antoniadis 354, 368
Antonova 160, 399
Apostolidis Lampes 373
Arakeljan 404
Archi 168
Argenti 151
Armstrong 384
Arslan 185
Arutjunjan 185
Asejev 397
Askarijanc 65
Asprommatis 183
Astruc 118, 148, 366
Ašurbejli 394
Athanassopoulos 151
Aubineau 140
Aufhauser 383
Avanesov 138
Aymard 132
Azarjan 399
Azbelev 145, 199

Bähr 362
Bainton 384
Balabanov 351
Balan, M. 198
Baldin 185
Banck 52 sq., 396, 401
Bănescu 197, 369
Banige 185
Banner 378
Baranovskaja 65
Baranovski 369
Barbour 148
Bărbulescu, C. 190, 192, 193, 198
Bărbulescu, D. 135, 195
Barkan 156
Barker 369
Barnaveli 174, 399
Barnea 160, 176, 200
Barré 141
Bartikjan 145, 149, 171, 404
Basiliadis 397
Baştav 352, 363
Bastien 176
Bates 391
Battisti 136
Baumgarten de 197
Baynes 135
Bechtle 394
Beck, H. G. 140, 349, 384, 390
Beckaert 383
Beckby 361
Beckwith 189, 397
Bejlis 402
Beljajev, Je. A. 366, 369, 404
Beljajev, V. F. 394
Beljavskij 201
Belobrova 190
Belogorcev 186
Belov 190
Belova 378
Bendermacher-Geroussis 395
Benedicty 134, 151, 351
Bentivegna 180
Berezovec 161
Berkov 199
Bernštejn 138, 360
Bertacchi 189
Bertelli 399
Bertel's 366
Berve 369

* Les noms des collaborateurs de ce volume sont imprimés espacés.

Berza 130
Beševliev 1 sq., 174, 370, 387, 394
Bibicou 165
Bichir 176
Biris 397, 398
Black 391
Blatt 365
Blavatskij 160
Bloch 359
Boak 149
Bobrova, Je. I. 150
Bobrova, S. P. 134
Bockisch 356
Bočkarev 370
Bodnar 186
Boeckh 391
Boehm 160
Boev 198
Boge 387
Bogusevič 160
Böhlig, A. 356, 366
Bojadžiev 186
Bokučava 176
Bolşacov 370
Borcherdt 394
Borisevič 199
Borisova 160
Borsari 150
Bošković 349
Bourguet du 195
Bovini 183, 184, 186
Bowra 361
Brajčevskaja 161
Brajčevskij 151, 160, 161, 176, 370, 378
Bratianu 152
Bratsiotis 385
Bražnikov 66
Breckenridge 176
Bria 391
Brisson 152
Brown 171
Browning 149, 356, 370
Buchthal 190
Budinski 162
Bugge 361
Bulachovskij 138
Bulat 172
Bulygin 366
Bunijatov 147, 152, 363, 395
Burejčenko 171
Burmov 351, 357
Büttner 152
Byrnja 161

Cahen 368
Canard 363
Canart 354
Candal 141, 180, 181, 363
Canivet 383, 404
Cankova-Petkova 152, 165, 370
Cappeli 383
Carson 176, 177, 388
Carter 362
Cary 362
Cavarnos 107 sq.
Cecchelli 190
Cerulli 143
Chadwick 366, 371
Charanis 152, 154, 172, 182, 183, 348, 369
Chastagnol 166
Chatzidakis 352, 354, 357
Chatzikostas 152
Chavljuk 161
Chişvasi-Comşa 370
Chitty 371, 393
Chodcva 138
Choroškevič 385
Chrapčenkov 152
Chrestos 359
Christophilopoulos, A. P. 166
Chrysostome, év. de Thaumakas 389
Chvostova 82 sq., 166, 171
Chynku 161
Cincadze 186
Cirac Estopañan 354, 383
Clarke 108
Coche de la Ferté 191, 195
Cochetti Pratesi 399
Collart 2
Collinet-Guérin 396
Colonna, M. E. 63, 140
Comşa 176
Concasty 119, 148, 366
Ončev 186
Condurachi 130, 348, 351
Constantin, métropolite d'Irénoupolis 152, 171
Cossu 180
Costa-Louillet da 182
Crăciunaş 191
Cronţ 362, 380
Cross 389
Cvetajeva 382
Cvetkova 152

Čajkovskaja 171, 174
Čalojan 179, 180
Čebotarenko 161
Čerepnin 402
Čiperis 152
Čistjakova 135
Čugaszjan 145

Daffinä 369
Dahm 395
Dain 130, 380
Dallas 140
Dalleggio d'Alessio 370
Danilova 135
Darrouzès 62 sq., 140, 145, 181, 185, 276 sq., 383

Dečev 1, 2, 5
Deichgräber 364
Deichmann 186
Delekat 390
Delivanis 356
Delvoye 184, 185, 189
Demina 191
Demus 61, 184, 186, 191, 397
Denisova 383
Dennis 146, 159
Deopik 378
Der Nersessian 60, 191
Deroko 397
Detlef 391
Devic 395
Diehl, E. 387
Diesner 370
Diez 189
Diligenskij 152, 153
Dimian 176
Dimitrov, D. I. 161
Dimitrov, S. 358
Dinekov 199
Dirimtekin 398
Ditrijeva 184
Ditten 153, 352, 356
Dmitrev 376
Dmitrijev 191
Dodds 366
Dölger, F. 160, 320 sq., 349, 352, 370
Dombrovskij 378
Dontas 148
Doresse 181
Dörner 395
Dornseiff 359, 381
Dörries 384
Dostál 65 sq., 138, 143, 347 sq., 352
Dostálová-Jeništová 126 sq., 322 sq., 326 sq., 328 sq.
Dovženok 402
Downey 41 sq., 153, 371
Dowsett 147
Dragulin 181
Drandaki, N. M. 396
Dremsizova 160
Drinov 357
Duda 364
Duensing 394
Dujčev 63, 87 sq., 91 sq., 92 sq., 110 sq., 114 sq., 128 sq., 153, 191, 197, 318 sq., 327 sq., 335 sq., 350, 371, 384
Duman 366
Durliat 191
Dvorník 172, 197, 318, 371
Dvořáková 197, 198
Džambov 186
Džanpoladjan 161, 401
Džingov 161

Efremidis 172
Ehrenberg 357, 367
Eisner 371
Elert 391
Eleutheriadis 180
Elorduy 180
Engberding 181, 392
Engovatov 197
Erastov 175
Eugene, métropolite de Crète 172
Euloge 184
Evert-Kappesowa 130 sq., 351
Every 182
Eyuboğlu 184

Fabbrini 391
Falco de 142
Farioli 186, 398
Fascher 391
Fechner 378
Fedorov, G. B. 161, 162, 371
Fedorov, Ja. A. 183
Fedorova 184
Feist 118 sq.
Felenkovskaja 145
Ferluga 351, 380
Fermor 395
Ferrua 387
Festugière 172, 371
Février 186
Fichman 136
Filatov 191, 399
Filipova-Bajrova 137
Firatli 189
Fischer, B. 389
Fischer, I. 357
Flam 390
Follieri 135, 140, 149, 352, 353 sq., 354, 361
Forlati, F. 184
Forlati Tamaro, B. 187
Fragistas 356
Frances 77 sq., 153, 231 sq.
Franceschini 148
Frejdenberg 153, 380
French 181
Frend 352, 371, 376, 384
Frenkian 389
Fring 365
Frolow 115 sq., 117 sq., 172, 384
Fronczak-Gajevska 395
Fronžulo 378
Frumkin 378, 399
Furlan 195

G. K. 191
Gabašvili 153
Gabrielli 189
Gäläbov 343 sq.
Galavaris 191
Galitis 359
Gallay 390
Galstjan 166

Gamber 392
Gamrekeli 395
Ganev 92 sq., 403
Gapožko 65
Gaprindašvili 396
Garitte 323
Garkavi 402
Garnik 162
Garzya 140, 364
Gautier 371
Geanakoplos 146, 153, 372
Gentz 386
Georgiev, E. 387
Georgiev, V. 137
Georgieva 162, 195
Geppener 149
Gerasimov 388
Gerke 191
Gerochristos 172
Gerov 2
Ghinis 380, 402
Giannelli 63, 135, 136
Gill 135, 146, 148, 172, 183, 384
Giovanelli 353, 384
Gleichner 366
Gluskina 138
Glykatzi-Ahrweiler 166—168, 351, 380
Gnezdovskij 187
Göbl 87 sq.
Gol'cier 136
Colega 140
Golenko 176, 177, 388
Golovačev 168
Golubeva 174
Golyšenko 175
Gonzato 362
Gordillo 141, 172, 358, 384
Gordon 154
Gorjanov 135, 149, 179, 180, 358, 372, 389
Gotalov-Gotlib 358
Goubert 154, 157, 158, 184, 185, 187, 351, 372, 384, 396
Gough 108 sq.
Gouillard 154, 324, 384
Grabar, A. 61, 117, 184, 186, 183, 189, 190, 398
Grabar', I. E. 397
Grabar'-Passek, M. 142
Grafenauer 351
Graham 352
Grämadä 174
Grande del 140
Granovskij 66
Granstrem 136, 149, 151, 175, 179
Graus 355
Grégoire 100, 101, 102, 105, 106, 143, 144, 146, 174, 347, 354
Grekov 197
Grierson 177
Grinevič 187
Gritsopoulos 373, 385
Grivec 197
Grjaznevič 145
Gromov 395
Grosland 390
Grousset 152
Grumel 140, 146, 154, 157, 158, 171, 172, 179, 181, 384
Gsodam 192
Gudzij 142
Guilland 62 sq., 91 sq., 98 sq., 148, 168, 183, 203 sq., 318, 319 sq., 320 sq., 324 sq., 380, 384, 395
Guillou 172, 352, 366, 380
Guitakos 187
Gulijev 200
Gumilev 154, 372
Guržij 145
Gusejnov, I. A. 200
Gussejnov, R. A. 146
Györffy 351

H. G. 154
Hadzis 356, 362, 382
Haendler 172
Hajdu 197
Halkin 154, 181, 182, 352, 354, 366, 393
Hamilton 172
Hammerschmidt 390, 391, 392
Härtel 357
Hartke 357
Haufe 394
Haugaard 386
Hausherr 181
Haussig 87 sq., 372
Havránek 350, 351
Haynes 362
Heer 160
Heiming 391
Hell 395
Hemmerdinger, B. 390
Hemmerdinger-Iliadou, D. 182, 356, 361
Henriksson 387
Henry 364
Hering 356, 372
Herlihy 151
Heseler 393
Heurgon 401
Hilczer 378
Hill 176, 177, 388
Hinkelmann 357
Hoeg 331, 332
Hofmann 391
Holl 386
Holotík 355
Holtzmann 172
Holwerda 165
Hopkins 372
Horálek 285 sq.
Hrochová 372

Hsia Nai 346
Huart 372
Hunger 366
Hürlimann 395
Hussey 107 sq., 135, 172, 181, 362, 371
Huszár 177
Huxley 201

Ibscher 357, 367
Ica 181
Ihm 192
Ijerusalimskaja 401
Iliescu 177
Il'jin 187
Ilkov 137
Illič-Svityč 138
Inalçik 352
Ipsiroğlu 184
Irigoin 141, 354, 367
Irmscher 6 sq., 135, 352, 356, 357, 362, 372, 389, 394
Isačenko 138
Isajan 172
Isakin 146
Isnardi 141
Istrin 197
Iufu 197
Ivánka v. 181
Ivanova, Ju. V. 396
Ivanova, V. 1, 3, 192, 198, 351
Ivo auf der Maur 181
Izmajlova 399

J. K. 154
Jacob 384
Jacoby 359
Jaeger 140, 390
Jagodovskaja 192
Jakabffy 378
Jakobson, A. L. 162, 168, 382
Jakobson, R. 350
Jampol'skij 372
Janin, R. 148, 159, 168, 172, 173, 183, 356, 358
Janin, V. L. 178, 179
Janovski 380
Jegunov 142
Jelanskaja 361
Jel'nickij 387
Jenkins 318
Jeremin 182
Jeremjan 368
Joannou 141, 146
Jones 384
Jouassard 385
Julien 377
Jurewicz 352
Jurlaro 181
Juzbašjan 102, 103, 134, 357
Kabanov 372
Kabuzan 146
Kahane, H. 359
Kahane, R. 359
Kahlo 372
Kakridis 373
Kalenič 400
Kallias 357
Kalokyris 192
Kamencova 179
Kamera 177
Kantorowicz 60, 192
Kapsomenos 359
Kaptereva 397
Karageorgopoulos-Liotis 402
Karamanica 373
Karatzas 359
Karayannopoulos 154, 168, 353
Kardamitsis 141
Karger 187
Karlin-Hayter 155, 372
Karwasińska 337 sq.
Karyškovskij 155, 177
Kaser 168
Katičić 364, 380, 385
Katiforis 362
Katz 390
Kauchčišvili 164
Kaufman 162, 172, 398
Každan 65, 67 sq., 146, 147, 152, 155, 168, 179, 181, 243, 348, 372, 373, 377, 403
Kelly 390
Kent 176, 177, 388
Kenth 393
Keramopoullos 358
Ketraru 162
Kiersnowski 388
Kihl 378
King 381
Kirillova 185
Kirsten 374
Kitzinger 60, 111 sq., 189
Kleberg 381
Klepikov 65, 175
Klibanov 180, 385
Klostermann 390
Kluge 195
Kniezsa 360
Knjazevskaja 149
Knös 362
Koch 197
Koco 115 sq., 351, 352
Kolandžjan 181
Kolias 373
Kolpinskij 397
Kominis 141, 364
Kondoglous 155, 192
Kondov 155
Kondrašov 357
Konidaris 385
Konstantinos 147

Kopylenko 199
Korač 351, 352
Kornilovič 184
Korolevskij 335 sq.
Koroljuk 138, 373
Korsunskij 155, 160, 376
Korzuchina 162
Koscova 192
Kosminskij 183
Kostočkin 187
Kotkov 199
Kotsonis 385
Kotter 141
Koutroumple 385, 392
Kovalovszki 401
Kozačenko 372
Kraay 388
Kračkovskaja 175
Kračkovskij 135
Králík 197, 337 sq.
Kranžalov 387
Krautheimer 187
Krekić 156, 351
Kretschmar 389, 392
Kriaras 329, 362
Kristeller 357
Kropotkin 176
Krstev 192
Krupnov 373
Kryvelev 181
Kublanov 379
Kuchareva 162
Kučera 199
Kudlien 364
Kudrjavcev 65 sq., 199, 403
Kuev 197, 198
Kuranc 364
Kurbatov 136, 155
Kustas 356, 361
Kuziščin 160
Kuznecov, P. S. 138
Kuznecov, V. A. 377
Kuznecova 138
Kyriakidis 155, 356, 363, 367

Labowsky 364
Labuda 373
Lacarrière 185
Lafaurie 177
Lafontaine 184
Lamma 358, 372
Lampsidis, O. 361, 365, 367
Lang 157
Langerbeck 141, 389, 391
Lanne 181
Laourdas 356, 358, 361
Latyšev 146
Lauffer 132
Laurent 134, 140, 141, 148, 149, 155, 156, 159, 173, 177, 179, 186, 197, 353, 354, 358, 385
Lavagnini 156, 358, 360
Lavrovskij 358
Lazarev 110 sq., 114 sq., 192, 198, 349, 399, 400
Lazzati 141
Lebedev, G. A. 397
Lebedev, N. S. 135
Lederer 373
Ledjajeva 138
Lefherz 64 sq., 361
Lehr-Spławiński 403
Leib 250 sq.
Leipoldt 404
Lekvinadze 398
Le Léannec 119
Leman 168
Lemerle 141, 147, 156, 322 sq., 348, 381
Lenz 362
Lepik-Kopaczyńska 395, 396, 400
Leroy 193
Leskovec 172, 403
Letavet 358
Levandovskij 183
Levčenko 21, 197
Levinson, N. R. 184
Levinson-Nečajeva, M. N. 184
Lewis 318
Lialine 173
Lichačev, D. S. 141, 199, 403
Lichačev, N. P. 178
Lichačeva 400
Liddell 183
Limonov 373
Lipinsky 195, 196
Lipšic 100, 102, 103, 155, 168, 348, 373, 374
Lišev 156
Litavrin 147, 153, 155, 352, 373, 374
Litvinova 199
Livadaras 142, 364
Ljapuškin 198
Ljubarskij 145
Ljublinskaja 175
Ljublinskij 175
Loenertz 136, 141, 168, 324 sq., 385
Lombardo 354
Lomouri 201
Loos 100 sq.
Losev 180
Lotos 390
Louvaris 390
Lozovan 156
Lülfing 368
Lur'je 138
L'vov 138
L'vova 162

Machno 161
Maculevič 400
Majasova 399
Majewski, K. 358

Majewski, L. J 61, 164
Malinin 162
Malliaros 390
Mal'm 184
Malova 193
Małunowiczówa 358
Malyšev 149
Mammopoulos 395
Manančikova 156
Mango 61, 147, 181, 185
Manoussakas 173, 354, 374, 380
Mano-Zissi 351
Mansion 365
Mareš 138, 139
Maricas 137
Maridakis 169
Marongiu 381
Marquart 387, 395
Martin, V. 368
Martynov 139
Maslev 162, 178
Massa Positano 142
Massé 372
Mateos 392
Mathieu 324, 353, 375
Matsis 169, 381
Matvejev 395
Mavrogordato 144
Mazzarino 357
Mazzotti 187, 189
Mc Nulty 181
Mec 178
Mednikov 135
Medojev 199
Meduševskaja 146
Medvedeva 139
Meersseman 141
Megas 402
Megaw 379
Melik-Bachšjan 102
Melikoff 147
Melikset-Bek 156
Mel'nikova 178
Ménager 381
Menis 187
Mercati, S. G. 141, 353, 361
Merkelbach 362
Merpert 375
Mertzios 354
Meščerskij 200
Metcalf 178, 388
Mette 359
Meyendorff 61, 141, 173, 181, 349
Michaelidis-Nouaros 169, 381
Michailov, A. 137
Michajlov, S. 187, 193
Michajlova 367
Michelis 184, 185
Michels 185
Micragiannanitis 367
Mihăescu 360
Mihaile 139
Mijasova 193
Mijatev 188, 192, 349
Mijović 117 sq.
Milčev 162
Miljković-Pepek 115 sq.
Miller 139
Milles 353
Milojković-Djurić 45 sq., 124 sq., 331 sq.
Milov 366, 403
Miltner 395
Mineemi 358
Minio-Paluello 365
Minisci 385
Minorsky 365
Minuzzi 401
Mioni 150, 368
Miskolczi 363
Mitrea 162, 178
Mnacakanjan 398
Mneva 193
Molè 351
Mommsen, Th. 357
Mondésert 196
Moravcsik 63, 139, 143, 147, 150, 154, 168, 318, 349, 352, 372
Morghen 358
Moschonas 147
Mošin 181, 197, 350
Mourikis 141
Moutsopoulos 375
Müfid Mansel 398
Müller, G. 391
Müller, K. F. 390
Müller, L. 132
Müller-Christensen, S. 189
Mur'janov 171
Mylonakos 403
Myška 355

N. 173
Nadel 375
Nadiradze 156
Nalbandjan 183
Nasturel 360
Natan 375
Naumov 381
Nedošivin 400
Nefedova 402
Negreponti-Delivanis 356
Neradovskij 193
Neugebauer 202
Neunheuser 389, 393
Neusychin 159, 175
Nicol 154, 156, 352, 385, 398
Nicole 236
Nikitin, A. S. 163

Nikitin, S. A. 136
Nikolajeva, A. T. 146
Nikolajeva, M. V. 401
Nikolajeva, T. V. 196
Nikolajević-Stojković 349
Nikolopoulos 367
Nikolova 189
Niphcu 182
Nogid 193
Norberg 332 sq.
Nordström 400
Nörr 169
Notopoulos 360
Nováková 332 sq.
Novičev 156, 157
Novožilov 157
Nowack 367
Nubar 178
Nucubidze 180

Oates 61, 164
Obolensky 197, 318, 348
O'Callaghan 366
Ognenova 379
Oikonomidis 150
Okladnikov 200
Oliva 355
Opolovnikov 187
Opresco 193
Orlandos 184, 358
Orlyško 377
Ortiz de Urbina 140, 141, 180
Osipova 169, 351
Ostrogorskij 92, 132, 157, 166, 347, 348, 374
Ovčinnikova 184

Páclová 64 sq.
Pačulia 163
Page 358
Palikarova-Verdeil 128 sq.
Panayotakis (Panagiotakis) 353, 362
Papadatos 385
Papevanguelou 147
Paret 147
Parisi 385
Parker 61, 147
Parlangeli 137, 353, 357, 361
Parrinder 381
Partington 157
Pasquali 150
Pašajeva 366
Patkanov 394
Pavlova-Sil'vanskaja 184
Pčelina 175
Peek 361
Pelekanidis 184, 396
Pellegrino 141
Penco 390
Perepelica 375
Peri (Pflaum), H. 390
Peri, V. 182
Pertusi 136, 141, 146, 353, 362, 365
Peštić 136
Petkidis 137
Petrochilos 358
Petrov, P. 373, 375
Petrov, T. 188
Petrov, V. P. 161
Petruševskij 157
Petsas 395
Pevzner 401
Pfaff 364
Pfister 317 sq., 396
Philon 375, 398
Phloudas 393
Photiadis 367
Phountoulis 393
Picchio 199, 403
Pichard 193
Pigulevskaja 147, 157, 348, 360, 404
Pippidi 130
Pistarino 151
Pitt 182
Pjatyševa 163
Plassard 173
Pletneva 163
Plezia 360, 365
Pljušč 400
Podobedova 193
Podol'skij 397
Pokora 345 sq., 346
Pokrovskij, M. M. 137
Pokrovskij, V. S. 198
Polevoj 163
Politis 362
Pol'jakova 142, 145
Polovoj 157
Pomerancev 196, 397
Popescu 392
Popov 92 sq.
Porcher 119
Porson 358
Postnikova-Loseva 184, 196
Potin 388
Pozdnejev 403
Pratesi 150
Préaux 367
Preidel 379
Presta 361
Primov 375, 385
Priselkov 197
Pritsak 88
Prokof'jev 199
Propp 363
Protas'jeva 184
Przesławska 371
Przewóźna 379
Psychogios 157

Pudovin 163
Pugliese 168
Putilov 144

Radojičić, Dj. Sp. 200, 350
Raes 181, 361, 402
Rafalovič 163
Rakitina 401
Rambaud 212, 213
Ratto 179
Razgon 151
Rčeulišvili 188
Rees 367
Referovskaja 137
Refoulé 392
Remennikov 157, 365
Retkovskaja 400
Revjakina 375
Rexine 356
Richard, M. 151, 368
Riedinger 327 sq.
Rikman 161, 162, 163
Rižskij 157
Rjabov 397
Robert, L. 2
Robertis de 169
Roberts 367
Robertson 177
Rohlfs 137
Romaniuk 390
Romanova 175
Rondeau 142
Rose 362
Rosenthal-Kamarinea 386
Ross 41 sq., 52 sq., 190
Rossetti 178
Rossi Taibbi 353
Rozanova 175
Rozen 135
Rozental' 386
Rozov 150, 200
Rubin 151, 157, 375
Rückert 41, 397
Rühl 367
Runciman 151, 157, 158, 190, 318, 375
Russocki 403
Rybakov 161, 163, 363
Ryolo 353
Rypka 364, 365
Ržiga 142

Řezáč 173

St. P. 179
Saitta Revignas 150
Sakač 197
Salač 126 sq.
Salamon 379
Saletta 182, 384
Salomon 172
Salvo di 196, 197, 392
Samodurova 147, 175
Sapunov 200
Sarkisjan 387
Scazzoso 180, 181
Scharf 101
Scheidweiler 100, 101, 105, 106, 365, 391, 393
Scheltema 165
Schirò 147, 349, 353, 362, 365
Schleinitz 381
Schmid, H. F. 350, 381
Schmidt, E. G. 357
Schmidt, W. 362, 391
Schoinas 393
Schreiner 363
Schrot 389
Schubart 359
Schubring 365
Schultze 358, 363
Schwartz, E. 173
Schwartz, J. 196
Scivoletto 157, 367
Sedláček 342 sq.
Segert 89 sq., 317 sq.
Seidler 375
Seltman 388
Semenov 185
Semenova 398
Senkevič 396
Sergejev 163
Sergheraert (Chr. Gérard) 318 sq.
Şesan 135, 174, 182, 198, 201, 384, 386
Setton 151
Seviciu 172
Seyfarth 375
Sherard 173, 356, 376
Shiratori 345, 346
Sicilianos 183
Sidorova 175
Silvagni 387
Sirotenko 376
Sjuzjumov 146, 158, 159, 168, 348, 367, 376
Skazkin 175, 358
Skripov 403
Skržinskaja 175
Skulimowska 358
Smeaton 157
Smirnov, G. D. 158
Smirnov, K. A. 164
Smirnova, G. I. 164
Smirnova, N. D. 396
Smith 368
Snegarov 351, 403
Sobolevskij 142
Sojanov 139
Sokolov, N. P. 159
Sokolov, V. S. 147, 180
Sokolova, I. V. 158, 179, 374, 388
Sokolovskij 358
Sokol'skij 164, 379, 382

Soloducho 183
Solovjev, A. V. 155, 182, 350
Solovjev, L. N. 164, 379
Somogyi 188, 193
Soproni 185
Sotiriou, G. 185, 397
Sotnikova 387
Soukupová 403
Soulis 362
Sourdel 158
Spasskij 158, 179
Speranskij 135
Stählin 362
Stan 386
Stančev 188, 198, 351
Stančeva 164
Stănescu 351
Stavrinidis 353
Stecenko 139
Ştefanescu, I. D. 400
Ştefanescu, N. I. 392
Ştefanescu, Ş. 352, 396
Stefanović 350
Stein 158
Stelleckij 199
Stephanou 140, 141, 194, 396
Sternbach 365
Stevenson 371, 387
Stiehl 87 sq., 389
Stiernon, D. 159, 393
Stiernon, L. 351, 382
Stikas 397, 398
Stockmeier 376
Stojakovič 398
Strecker 386
Stričević 349
Strömberg 363
Strunk 350
Struve 201
Stužina 366
Sumbat-Zade 200
Suprun 139
Sutherland 388
Svencickaja 160, 377
Svennung 360
Svoboda, K. 359
Svoronos 146, 159, 169, 348
Symonovič 161
Syrkin 143, 144, 145
Szelest 363

Šachmatov 139
Šafařík 357
Šarbatov 359
Šarlemań 183
Ščapova 198
Ščepkina 184
Šelamanova 150
Šelov 379
Šereševskij 376
Šerman 146
Šervašidze 164
Ševčenko 61, 147, 148, 185
Ševjakova 194, 400
Šichareva 170
Šmerling 190, 402
Šokov 164
Šparo 376
Špidlík 181, 391
Štajerman 180
Štender 188
Šultz 142
Šurinova 194, 196
Šušarin 159, 376

Tabaczyńska 378
Tait 367
Talbot Rice 108 sq., 111 sq., 184, 185, 188, 194, 352, 398, 399
Talis 159
Tăpkova-Zaimova 382
Tchalenko 89 sq., 162
Techov 164
Ter-Gevondjan 404
Ter-Minasjan 181
Tevzadze 180
Theochari 194, 367, 400
Theocharidis 356, 382, 384, 386, 400
Theotokas 396
Thiel van 366
Thierfelder 356, 376
Thierry, M. 184, 397
Thierry, N. 184, 397
Thiriet 159, 354
Tichanova 162, 164
Tichomirov 145, 151, 183, 197, 366, 382
Till 394
Tillyard 402
Timiados 387
Titova 136
Tivčev 19 sq., 358, 376, 382
Todorov 358
Tokarževskij 200
Tolmačev 65
Tolstoj 138, 139
Tomadakis 136, 137, 142, 159, 174, 319 sq., 354, 362, 376
Tomaševič 397
Topenčarov 358
Toporov 138, 403
Török 379
Toumanoff 201
Tourtoglou 170
Trapš 164, 379
Trautmann-Nehring 87 sq.
Travin 199
Trenkov 136
Tret'jakov 138, 164, 376
Treu K. 326 sq., 358

Trever 201
Trofimov 398
Trojicky 351
Tronskij 137
Trubačev 138, 139, 396
Tschižewskij 199
Tudor 387
Turcu 392
Turner 367, 368
Turyn 368
Tveritinova 159
Tzakopoulos 151, 174
Tziknopoulos 174, 393

Uchovaja 65
Udal'cova 72 sq., 136, 159, 175, 348, 351, 376
Uhlířová 338
Ullmann 157
Ulunjan 359
Umnjakov 148
Underwood 61, 164
Unverzagt 396
Uzman 389

V. N. 159
Vagner 190, 399
Vaidov 201
Vakalopoulos 98 sq., 377
Vakas 159
Valsas 328, 382
Varšavskij 165
Vasiliadis, v. Basiliadis
Vasiliev 194
Vasmer 88
Vašica 97 sq., 403
Vatolina 359
Vavřínek 375
Vayakakos 137, 360
Vážarova, J. 379, 380
Vážarova, V. 165
Vážarova, Ž. 148, 351
Veglery 179
Veis (Bees) 184, 357, 362
Vejmarn, B. 397
Vejmarn, J. V. 165
Velimirović 331 sq., 402
Velkov, V. 343 sq., 377, 380, 387
Vendittelli Casoli 170
Venedikov 4
Verdier 196
Vermeule 176
Verpeaux 148, 170
Verzone 183, 188
Vian 136
Vil'čevskij 142
Vilikovský 338
Vilinbachov 170, 171, 382
Vinogradov 138, 359
Virsaladze 194
Vittinghof 132
Vodovozov 145
Vogel 404
Vogels 391
Vogt 244
Voicu 392
Volterra 165
Voronin 188
Vryonis 135, 382
Vulpe 159
Vyjezžev 165
Vysoký 359

Waas 160
Wada Sei 345 sq.
Wagner, M. N. 108
Wallace-Hadrill 174, 387
Walther 362
Wasilewski 202
Wegner 385
Weidhaas 399
Weinstock 359
Weitzmann 60, 194, 352
Wellen 194
Wellesz 124 sq., 350
Wenger 392
Wentzel 52 sq.
Wentzlaff-Eggebert 160
Werner, E. 174, 381
Werner, J. 359, 363, 366
Werner, M. 393
Wessel 190, 194
Westermann 160
Wettstein 195, 401
Whitting 153, 389
Wifstrand 391
Wiliński 383
Winckelmann 377
Winkler 377
Winter, E. 160
Wirth, G. 375
Wirth, P. 181
Wolski 377
Woods Bliss 60

Xydis 397
Xyngopoulos 195, 394

Yofillis 143
Youtie 149

Zaborov 155, 159, 160, 377
Zacharie, moine 174
Zachariou 148
Zacharjev 192
Zachoder 148, 396
Zacos 179
Zagles 377
Zakythinos 183, 349, 359
Zástěrová 130 sq., 347 sq., 351

Zejest 165
Zepos 375
Zernova 193
Ziemacki 358
Zil'berfarb 358
Zimin 148
Zoides 199
Zoras 148, 363
Zovatto 175, 188
Zucker 359, 368